

THÈSE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE DE NANTES
COMUE UNIVERSITÉ BRETAGNE LOIRE

ECOLE DOCTORALE N° 595
Arts, Lettres, Langues
Spécialité : *Sciences du langage*

Par

Adingbossou Dieudonné AKPO

**INTERCULTURALITÉ ET VIOLENCES VERBALES DANS LES DISCOURS
POLITICO-MEDIATIQUES FRANÇAIS.**

«Enjeux sémantiques et sociodiscursifs autour de *racisme, islamophobie et antisémitisme* »

Thèse présentée et soutenue à l'Université de Nantes, le /23/06/2020

Unité de recherche : CoDiRe - EA-4643

Thèse N° :

Rapporteurs avant soutenance :

Laurence **ROSIER** Professeure des Universités, Université Libre de Bruxelles

Julien **LONGHI** Professeur des Universités, CY Cergy Paris Université

Composition du Jury :

Président.e : Olga **GALATANU**

Examineurs : Laurence **ROSIER**

Frédéric **PUGNIÈRE-SAAVEDRA**

Julien **LONGHI**

Olga **GALATANU**

Professeure des Universités, Université Libre de Bruxelles

Maître de conférences, Université de Bretagne Sud

Professeur des Universités, CY Cergy Paris Université

Professeure émérite des Universités, Université de Nantes

Dir. de thèse : Nathalie **GARRIC**

Professeure des Universités, Université de Nantes

THÈSE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE DE NANTES

COMUE UNIVERSITÉ BRETAGNE LOIRE

ÉCOLE DOCTORALE N° 595

Arts, Lettres, Langues

Spécialité : *Sciences du Langage*

Par

Adingbossou Dieudonné **AKPO**

INTERCULTURALITÉ ET VIOLENCES VERBALES DANS LES DISCOURS POLITICO-MÉDIATIQUES FRANÇAIS.

Enjeux sémantiques et sociodiscursifs autour de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*

Thèse présentée et soutenue à l'Université de Nantes, le 23/06/2020

Unité de recherche : **CoDiRe** – Construction Discursive des Représentations linguistiques et culturelles, EA-4643

Thèse N° :

Rapporteurs avant soutenance :

Laurence **ROSIER** Professeure des Universités, Université Libre de Bruxelles

Julien **LONGHI** Professeur des Universités, CY Cergy Paris Université

Composition du Jury :

Président.e : Olga **GALATANU**

Examineurs :

Laurence **ROSIER**

Frédéric **PUGNIÈRE-SAAVEDRA** Maître de conférences, Université de Bretagne Sud

Julien **LONGHI**

Olga **GALATANU**

Professeure des Universités, Université Libre de Bruxelles

Professeur des Universités, CY Cergy Paris Université

Professeure émérite, Université de Nantes

Dir. de thèse : Nathalie **GARRIC**

Professeure des Universités, Université de Nantes

DEDICACE

Je dédie cette thèse :

à Aglin AKPO et à Yaoïtcha Honfo MÈTOMÈ, mes deux parents qui m'ont mis sur les chemins de l'école,

à ma tante Célestine HOUESSOU, partie trop tôt, elle sans qui mes parents n'auraient sans doute pas eu l'idée de m'envoyer à l'école,

à Nestor AKPO, mon jeune frère qui n'a pas eu, lui, la chance d'aller à l'école, à tous mes autres frères et sœur : Hilaire, Romain, Antoine, Émilienne, Sébastien et Pascal,

à Mariano Sèché et Jean-Luc Fèmi AKPO, mes deux petits coéquipiers qui sauront, quand ils seront en âge de comprendre certaines choses, pourquoi, parfois, j'étais à la maison sans y être vraiment ; pourquoi, parfois, nous avions peu joué,

à Assiba Benoîte OHOUSSA, ma coéquipière qui, dans l'ombre et par une présence patiente et bienveillante, a nourri le projet,

à Jean-Luc Hélie, mon grand frère Belge pour son soutien sans faille depuis des années,

à Michelle et Emmanuel HENRY et leurs enfants : Marius, Bastien puis Simon pour l'amitié,

à mon cousin Pascal KLIKA comme une expression de fraternité,

à Camille Adébah AMOURO, un aîné, amoureux des Lettres pour sa relecture et ses conseils,

à feu Nestor Francis GNIMASSOU comme le fruit de la confiance qu'il avait en moi et comme une bougie allumée pour sa mémoire,

à Tiburce ADJOVI, et à travers lui, toute la famille que j'ai côtoyée au point de devenir presque un membre,

et à Joseph AHISSOUVOU pour m'avoir évité une sortie de route.

À vous toutes et tous, j'exprime ma *reconnaissance*, ma *fidélité*, mon *amitié* et ma *fraternité*.

REMERCIEMENTS

Je remercie **Nathalie Garric** pour s'être engagée, avec moi, dans ce projet de thèse en qualité de **Directrice**. Ce fut un engagement constant dans la durée, rythmé par des *conseils*, des *accords* et *désaccords*, des *propositions* de lectures, des *appréciations* aussi qui arrivent comme des encouragements à poursuivre, des *invitations* diverses à participer aux activités scientifiques. Et je retiens ici ma première participation au **Réseau de Recherche des Discours Institutionnels et Politiques** (R2DIP). Sa disponibilité pour des rendez-vous de point d'étape, son écoute attentive, ses questions diverses et variées m'ont beaucoup éclairé dans la construction de cette recherche.

Je voudrais remercier aussi **Françoise Nicol** avec qui j'ai commencé, en **Master 1**, à prendre goût à la recherche, avec la découverte de Gilles Deleuze à travers ses travaux, la redécouverte d'Édouard Glissant avec son concept de *littérature Monde* à travers le cours de littérature francophone. J'ai, là, relu un peu Césaire, son *Cahier d'un retour au pays natal*, participé, en mars 2016, avec elle et d'autres collègues doctorants, à l'organisation du colloque **Ethos et identités de l'écrivain francophone**, suivi d'une exposition d'œuvres d'auteurs à la bibliothèque des Lettres, Arts et sciences humaines de l'Université de Nantes.

Mes remerciements vont aussi à Olga Galatanu pour avoir assuré mon initiation à la **Sémantique des Possibles Argumentatifs** (SPA) et surtout pour avoir accepté, volontiers, de participer à mon comité de suivi de thèse. À ces remerciements que je lui adresse ici, je joins Sylvester Osu qui, en dépit de ses nombreuses occupations, a participé comme deuxième membre, au comité de suivi. À ces remerciements, j'associe également Ana-Maria Cozma pour avoir prolongé l'initiation d'Olga Galatanu par des discussions et par sa thèse que j'ai consultée à plusieurs reprises.

Ces années de recherche ont été riche en rencontres diverses, scientifiques j'entends. Je remercie Georges Elia-Sarfati pour les entretiens qu'il était toujours prêt à m'accorder en marge de nos rencontres annuelles au R2DIP autour de la *circulation discursive* des problématiques socio-politiques et idéologiques. Je remercie aussi Julien Longhi pour les discussions que j'ai pu avoir avec lui. Je me dois de remercier également Laurence Rosier que j'ai rencontrée en 2016 à Cluj-Napoca, en Roumanie, en marge du colloque : *La violence verbale. Description, processus, effets discursifs et psycho-sociaux*. Ce fut l'occasion d'enrichissants échanges scientifiques.

Je m'en voudrais de ne pas remercier ici et sincèrement **Jean-Marc Leblanc** pour m'avoir admis dans son séminaire doctoral de *lexicométrie* organisé par le laboratoire *Céditec* de l'Université Paris-Est Créteil Val de Marne. J'y ai plus appris à faire rimer linguistique et informatique, à construire

des graphes, à interpréter des analyses factorielles de correspondances (AFC) avec *lexico 3*, *TextObserver*, *Le Trameur* et *TreeCloud* notamment, à éditer ou à préparer le balisage et l'encodage des corpus textuels avec le logiciel *Notepad++*.

J'adresse ici également mes vifs remerciements à chacun des membres du Jury : **Julien Longhi**, Professeur des Universités en Sciences du Langage à l'Université de Cergy-Pontoise ; **Nathalie Garric**, Professeure des Universités en Sciences du langage à l'Université de Nantes ; **Olga Galatanu**, Professeure émérite des Universités en Sciences du langage à l'Université de Nantes ; **Frédéric Pugnière-Saavedra**, Maître de conférences en Sciences du langage et à l'Université de Bretagne Sud, et **Laurence Rosier**, Professeure des Universités en linguistique à l'Université Libre de Bruxelles (ULB).

À Benoît Chetaille, responsable de la bibliothèque de Lettres et philosophie, Fabienne Rocher, Linda Brenda et Bernadette Carlut, personnels de la bibliothèque Lettres, Arts et Sciences Humaines, j'exprime toute ma reconnaissance pour l'attention particulière avec laquelle mes demandes d'ouvrages ont toujours été traitées.

J'adresse un sincère remerciement à Abdelhadi Bellachhab, MCF-HDR en Science du langage, Université de Nantes, à mes amis et collègues Valérie Rochaix, May Mingle, Oscar Torres Rubiano, Marie Jouan, Demba Diallo, Diana Romero Sierra, Laura Ascone, Dalia Saigh, Laurène Renaut, Abdelouafi El Otmani, Matthieu Josselin et à toute l'équipe de *ParenThèse* Bretagne Loire : Noémie Guérif, Estefannia Dominguez, pardon pour ceux et celles que j'aurais oublié.e.s de mentionner, nos discussions, nos éclats de fou rire, nos encouragements réciproques m'ont apporté plus de sérénité dans la rédaction de cette thèse que je vous rends enfin, maintenant soumise à vos critiques constructives et content d'avoir essayé.

À vous toutes et tous, je renouvelle mes remerciements.

SOMMAIRE

DEDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS	iii
SOMMAIRE.....	v
AVERTISSEMENT	vii
CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION.....	viii
LISTE DES ABREVIATIONS	ix
INTRODUCTION GENERALE	10
PREMIERE PARTIE :	34
CONSTRUCTION THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE DE L'OBJET DE RECHERCHE.	34
INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE PARTIE	35
CHAPITRE PREMIER :	38
LEXICOLOGIE SOCIO-POLITIQUE FRANCAISE : LANGAGE ET <i>POUVOIR DES MOTS</i>	38
CHAPITRE DEUXIEME :	62
CADRAGE CONCEPTUEL ET THÉORIQUE.....	62
CHAPITRE TROISIEME :	126
COUPURE ÉPISTÉMOLOGIQUE, MÉTHODOLOGIE ET PRÉSENTATION DU <i>CORPUS</i> DE RECHERCHE.....	126
CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.....	155
DEUXIEME PARTIE :	162
DE LA LANGUE AUX DISCOURS. ANALYSE DES ENJEUX SEMANTIQUES ET SOCIODISCURSIFS DE <i>RACISME, ISLAMOPHOBIE ET ANTISEMITISME</i>	162
INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE	163
CHAPITRE QUATRIEME :	164
ENJEUX SÉMANTIQUES DES <i>MOTS</i> EN LANGUE : <i>FORMES</i> ET <i>SIGNIFICATIONS</i> LEXICALES	164
CHAPITRE CINQUIEME :	188
DES CATÉGORIES LEXICO-GRAMMATICALES À L'ENVIRONNEMENT SOCIO-DISCURSIF : INVESTIR LES <i>NON-DITS</i> AUTOUR DES <i>OBJETS</i> DE RECHERCHE	188
CHAPITRE SIXIÈME :	310
<i>RACISME, ISLAMOPHOBIE ET ANTISÉMITISME</i> À L'ÉPREUVE DU STATUT FORMULAIRE	310
CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE	368
TROISIEME PARTIE :	391
DE LA <i>VIOLENCE VERBALE</i> À L' <i>INTERCULTURALITE</i> . LE <i>VIVRE ENSEMBLE</i> COMME ESSAI DE REGULATION DES ANTAGONISMES.....	391
INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE.....	392
CHAPITRE SEPTIEME :	393

DE L'EXCLUSION DANS LES PRATIQUES DISCURSIVES ET INDICES DE <i>VIOLENCES VERBALES</i>	393
CHAPITRE HUITIEME :	416
DE LA QUESTION DES <i>FRONTIERES</i> CULTURELLES À LA PROBLEMATIQUE DE L' <i>INTERCULTURALITE</i>	416
CHAPITRE NEUVIEME :	440
LE <i>VIVRE-ENSEMBLE</i> . LA <i>LAÏCITE</i> COMME MECANISME DE REGULATION DES ANTAGONISMES	440
CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE	452
CONCLUSION GENERALE	461
BIBLIOGRAPHIE	501
INDEX DES AUTEURS	521
INDEX DES FIGURES	524
INDEX DES TABLEAUX	525
TABLE DES MATIERES	526
ANNEXES	Erreur ! Signet non défini.

AVERTISSEMENT

L'ensemble du *corpus de recherche* est au format *.txt* et disponible dans son intégralité sur la clé USB jointe en *annexe* au *volume 2* de la thèse.

Dans le corps du texte, les références aux travaux convoqués par les auteurs que nous avons lus et qui apparaissent suivant la formule consacrée : *tel auteur cité par untel* ne sont mentionnées dans la bibliographie que si elles ont été citées, exploitées par nous-mêmes après.

Les mots ou expressions en *gras* et/ou en *italique* qui ne sont pas suivis de la mention en « exposant » renvoyant à une note de bas de page : *c'est l'auteur qui met en gras et/ou en italique*, et sauf erreur, sont de notre volonté.

Les chapitres *huitième* et *neuvième* sont des réécritures de deux articles, issus de communications en colloque et journée d'étude, pensés en *amont* comme parties de la thèse.

En employant alternativement les notions d'« imaginaire » et de « représentation », nous ne convoquons pas dans cette thèse le modèle théorique d'*Imaginaire linguistique* d'Anne-Marie Houdebine (1975) et qu'elle définit comme la prise en compte du « rapport du sujet à la langue, la sienne et celle de la communauté qui l'intègre comme sujet parlant-sujet social ou dans laquelle il désire être intégré, par laquelle il désire être identifié par et dans sa parole » (Houdebine, 2002 : 10). Nous parlons du concept d'« imaginaires sociaux » issu des travaux de Cornelius Castoriadis (1975) et d'avantage de ceux de Patrick Charaudeau (2007 : 54) qui parle d'« imaginaires socio-discursifs » entendus comme la résultante de « l'activité de représentation qui construit des univers de pensée, lieux d'institution de vérités [qui] se fait par le biais de la sédimentation de discours narratifs et argumentatifs proposant une description et une explication des phénomènes du monde et des comportements humains ». Cependant, à *imaginaires*, nous préférons le concept de *représentations* à travers les syntagmes *représentations linguistiques, sociales, culturelles, sémantiques et discursives* dont les contours peuvent, plus concrètement, être cernés du point de vue épistémologique et théorique par la mise en « valeur » de la « contribution [...] des formes langagières » dans la « construction » (Longhi, 2016 : 109) des *représentations*. Par ce positionnement, nous privilégions la dimension linguistique et argumentative de la question du « rapport » ou de la *relation* à la *langue*, à *soi*, à l'*Autre*, au *Monde* mettant en scène la conflictualité et non pas la dimension cognitive, même si, celle-ci n'est jamais tout à fait absente des analyses comme des logiques des *interactants* au cœur des *interactions langagières*.

CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION

Conventions de transcription du GARS (simplifiée)¹

(Groupe Aixois de recherche en syntaxe sous la direction de Cl. Blanche-Benveniste)

Transcription orthographique - L1 = locuteur n° 1, L2, L3...

Orthographe normalisée avec fidélité au morphème

Aucun signe de ponctuation

Majuscules sur les noms propres

Onomatopées transcrites selon l'orthographe du dictionnaire

Conventions générales

+ pause courte (1/2 seconde)

++ pause moyenne (1 à 2 secondes)

--- pause longue (2 à 3 secondes)

//// interruption assez longue du discours

x symbole pour une syllabe incompréhensible

xxx suite de syllabes incompréhensibles

- amorce (début de morphème) ex : fran-(pour français)

oui énoncés qui se chevauchent (chaque énoncé est d'accord souligné)

/d'accord, d'abord/] multi-

/ces, ses/] transcription

/d'accord, 0 / hésitation entre une écoute et rien

il (s) chante (nt) alternances orthographiques

d'accord 1 appel de note pour souligner, en bas de page,

faits de prononciation, de prosodie ou de débit ;

gestes, rires, bruits, événements de la situation.

Conventions particulières pour certaines études détaillées

V : allongement de voyelle

aller à liaison remarquable : aller à Paris

est· à absence de liaison, remarquable : c'est· à lui

oui (rires)

plus ° Prononciation de la dernière lettre exclusivement en cas d'ambiguïté (*j'en veux*

plus°, schwa)

¹ [http://www00.unibg.it/dati/corsi/13075/55437-\(Conventions%20Gars%20simplifi%C3%A9es\).pdf](http://www00.unibg.it/dati/corsi/13075/55437-(Conventions%20Gars%20simplifi%C3%A9es).pdf), consulté le 03.02.2017.

LISTE DES ABREVIATIONS

ACP :	<i>Analyse des composantes principales</i>
ADEL :	<i>Analyse du Discours à Entrée Lexicale</i>
ADF :	<i>Analyse du Discours (Française)</i>
ADL :	<i>Argumentation Dans la Langue</i>
ADT :	<i>Analyse des Données Textuelles</i>
ADV :	<i>Adverbes</i>
AFC :	<i>Analyse factorielle des correspondances</i>
ALD :	<i>Analyse Linguistique du Discours</i>
CNCDH :	<i>Conseil National Consultatif des Droits de l'Homme</i>
Cos :	<i>Cosinus</i>
DA :	<i>Déploiements Argumentatifs</i>
DAS :	<i>Déploiements Argumentatifs des Stéréotypes</i>
DDI :	<i>Déploiements Discursifs Inédits</i>
DDC :	<i>Déploiements Discursifs Culturels</i>
DC :	<i>Donc</i>
Dim :	<i>Dimension</i>
DR :	<i>Discours Rapportés</i>
EQ :	<i>Enchaînements Qualificatifs</i>
FD :	<i>Formation discursive</i>
Fmax :	<i>Fréquence maximale</i>
FI :	<i>Formation idéologique</i>
KON :	<i>Conjonctions ou locutions conjonctives</i>
LD :	<i>Linguistiquement Doxal</i>
LEA :	<i>Leclère-Elkrief-Anonyme France</i>
LP :	<i>Linguistiquement Paradoxal</i>
MS :	<i>Macro-Source</i>
N :	<i>Noyau</i>
PA :	<i>Possibles Argumentatifs</i>
PCLC :	<i>Principales Caractéristiques Lexicométriques</i>
PE :	<i>Propriétés Essentielles</i>
PEH :	<i>Presse Écrite Hebdomadaire</i>
PEQ :	<i>Presse Écrite Quotidienne</i>
PT :	<i>Pourtant</i>
RSN :	<i>Réseaux Sociaux Numériques</i>
SIC :	<i>Sciences de l'Information et de la Communication</i>
SPA :	<i>Sémantique des Possibles Argumentatifs</i>
SR :	<i>Segments Répétés</i>
Sts :	<i>Stéréotype</i>
TDP :	<i>Tour De Parole</i>

INTRODUCTION GENERALE

[...] différents types de racisme sont plus vivaces et meurtriers que jamais, mais ils ont, n'ayons pas peur de le dire, un bel avenir devant eux, qui n'aura rien à envier à leur passé. Peut-être n'est-ce qu'aujourd'hui, à cause des formes prises par la mondialisation, et l'affaiblissement des forces politiques qui, naguère, lui ont fait échec, que le racisme va dominer nos sociétés, au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest.

(Etienne Balibar, « La construction du racisme », 2005 : 13)

[...] le racisme n'est pas mort, il s'est métamorphosé [...].

Pierre-André Taguieff (In, « Le racisme aujourd'hui, une vue d'ensemble », *Le Huffington Post* le 27, septembre 2012, actualisé le 04 octobre 2016.

[...] le racisme est finalement naturalisé comme la propriété exclusive de certains groupes. Loin d'être partagée et homogène, cette distribution du racisme devient [...] le pivot d'une opposition plus large sur les critères de découpage et de classement des groupes.

[...] se disputer le racisme, c'est plus largement se disputer un univers moral et symbolique collectif qui [...] détermine la **position** et la valeur de chacun.

Matthieu Mazzega, « Se disputer le “vrai” racisme », Thèse de doctorat, 06/06/2016 : 297 ; 302)

1. Point de départ

La société européenne et française en particulier est constituée d'hommes et de femmes aux origines diverses, aux convictions religieuses et politiques tout aussi diverses et dont la *rencontre* est forgée par plusieurs vagues de migrations. Les *rencontres* nées de ces migrations, mues par des raisons multiples, ont des implications socio-ethnoculturelles, linguistiques, politiques, voire idéologiques, qui surgissent de façon intermittente dans les *débats publics* comme l'expression d'une forme d'aversion vis-à-vis de l'*Autre*. Considérées comme « enrichissantes », ces *rencontres* trouvent néanmoins des obstacles qui se manifestent diversement et dont la *violence* est parfois, sinon presque toujours, la caractéristique première. Cette *violence* se manifeste sous des formes variées. Outre la forme *physique*, elle peut notamment s'exprimer par les *mots*, ceux-ci pouvant être d'ailleurs le seul ressort, engendrant des *discours* qui en portent les *enjeux* et dont la teneur participe au maintien d'une cohésion citoyenne, politique et culturelle parfois fragile, parfois conflictuelle au point de menacer l'équilibre atteint et de le questionner dans l'espace du *débat public*. Nous en prenons pour preuve sa mise en débat en France courant octobre-novembre 2013 avec l'affaire dite « Taubira » sur la scène des discours médiatiques, politiques et institutionnels, repris et enrichis par les dispositifs numériques à la faveur du *web 2.0*.

Tout est parti, en effet, des propos tenus par Anne-Sophie Leclère, ex-candidate du Front National (en abrégé : FN) et désormais Rassemblement National (en abrégé : RN) au micro d'une journaliste-reporter de **France 2** après avoir posté sur sa page *facebook*, le 17 octobre 2013, le *photomontage* ci-dessous, comparant Christiane Taubira, Ministre de la Justice française encore au gouvernement à l'époque, avec la photo du visage d'un singe féminisé :

Extrait² [1]

Journaliste [TDP1]: et justement / moi je voulais juste vous montrer euh une / une photo et vous demander ce que ce que vous en pensiez / de cette photo ? /

² Les transcriptions d'extraits oraux adoptent la convention du GARS (Groupe Aixois de Recherches en Syntaxe) décrites dans *Le français parlé* de Claire Blanche-Benveniste et Colette Jeanjean, Paris, Ed. Didier Érudition, 1987, p. 179. Nous avons opté pour l'orthographe standard pour des raisons que nous avons explicitées dans la thèse (cf. configuration du corpus) en omettant donc les ponctuations à l'exception du point d'interrogation, les majuscules sauf pour les noms propres, les sigles et acronymes, en insérant à chaque fois une barre oblique pour marquer certaines pauses, en introduisant [TDP] qui équivaut aux tours de parole auxquels sont affectés des numéros croissants, des crochets [...] pour indiquer certaines coupures de segments dans la transcription et en mentionnant les noms des locuteurs en lieu et place de l1, l2, l3 etc. pour indiquer les différents locuteurs tel que prévu par la convention. C'est pourquoi nous parlons de convention simplifiée.



Figure 1 : *Photomontage* comparant le visage de Taubira à celui d'un *singe*.³

Leclère [TDP1]: celle-ci / je l'ai vue / et euh honnêtement / je l'ai mise sur euh sur mon réseau /

Journaliste [TDP2]: justement ouais / je l'ai trouvée effectivement sur euh sur votre facebook /

Leclère [TDP2]: oui / bien sûr / bien sûr /

Journaliste [TDP3]: qu'est-ce que veut dire ce photomontage exactement ? /

Leclère [TDP3]: ++ ben / **tout** est dit euh entre les **mots** hein / ++ c'est voilà / c'est / c'est / elle arrive comme ça / elle débarque comme ça / c'est / franchement c'est une **sauvage** quoi / elle prend tout le monde / quand on lui parle de quelque chose de grave à la télé / aux informations / n'importe où euh / elle nous fait un sourire / mais il faut voir un sourire du **diable** / euh / les personnes qui ont tué / mais c'est pas grave / on va leur mettre leurs bracelets et puis ce sera déjà bien /

Journaliste [TDP4]: *mais parce que* ce genre de comparatif des **noirs** avec des **singes** / ça fait *quand même* partie des / voilà / de toutes les thématiques /

Leclère [TDP4]: ah, non /

³ **France 2**, novembre 2013, http://www.youtube.com/watch?v=ff3RiWj3AF0&feature=youtube_gdata_player. Consulté le 20 novembre 2013. On y voit une copie imprimée du photomontage entre ses mains.

Journaliste [TDP5]: de **racisme** primaire euh /

Leclère [TDP5]: en général euh / **non** / **non** / ça n'a rien à voir / un **singe** ça reste un **animal** / un **Noir** / c'est c'est un **être humain** / euh / j'ai des amis qui sont **Noirs** / c'est pas pour ça que je vais dire que c'est des **singes** /

Journaliste [TDP6]: **mais pourtant** là / vous vous faites ce comparatif-là avec ce photomontage /

Leclère [TDP6]: c'est plus par rapport à une **sauvage** que je l'ai fait / pas par rapport euh / au **racisme** ou aux **noirs** / ou aux **gris** ou aux n'importe quoi / là, c'est vraiment une **sauvage** / c'est une **sauvage** / voilà / à la limite / moi je préfère la voir dans un **arbre** après les **branches** / que de la voir comme ça au gouvernement hein / franchement /

(Anne-Sophie Leclère et la journaliste reporter de **France 2**, 17 octobre 2013).

Comme l'on peut s'en rendre compte, à la lecture de cet extrait, le mot **racisme** a été énoncé en premier lieu par la journaliste reporter de **France 2** s'appuyant sur le comparatif fait par le photomontage. Il faut noter qu'en dehors du mot **singe** qui n'est pas dit, c'est-à-dire énoncé mais représenté par le photomontage, les mots, **animal**, **noir(s)**, **arbres**, **branches** et **sauvage** créent un réseau sémantique ayant amené la journaliste-reporter à poser la thèse des « thématiques du racisme primaire » (cf. [TDP4 & 5] de la journaliste)). Mais, Leclère s'est défendue de tout « racisme » (cf. [TDP5] : en général euh / non / non / ça n'a rien à voir / un **singe** ça reste un animal / un **Noir** / c'est c'est un être humain / euh / j'ai des amis qui sont **Noirs** / c'est pas pour ça que je vais dire que c'est des **singes** /) en remettant en cause le lien qu'a tenté d'établir, au moyen de l'adverbe concessif « pourtant » (cf. [TDP6] de la journaliste), la journaliste reporter entre les mots *singe* et *racisme*. Si Leclère a réfuté le lien, elle semble reconnaître un certain *pouvoir* aux *mots* et à travers lesquels il serait possible de « tout » *dire* ; et propose de voir à travers le photomontage, non pas l'expression du « racisme » mais celle du « sauvage » tout court. Cette réponse qui appelle une analyse profonde suppose, d'ores et déjà, que l'image a valeur de mots⁴ porteuse de sens qu'il faut analyser et cerner. De toute évidence, il s'établit là, une activité de négociation du sens autour de la valeur sémantique de l'image d'une part, et autour du concept et du mot de « race » et/ou du *racisme* d'autre part. Cette activité de négociation du sens

⁴ Comme le « mot » peut créer des images.

amène à constater que la *langue* et ses manifestations discursives fonctionnent comme un régulateur des interactions sociales.

Partant de ce qui précède, il est possible de formuler l'*hypothèse* qu'en discours, l'expression du *racisme* ne passe pas nécessairement par l'emploi explicite du mot *racisme* lui-même, mais par une stratégie *paraphrastique* et parfois *plurisémiotique* ; et que le mot peut n'être explicitement énoncé que pour juger un fait, un comportement ou une expression langagière et par extension, pour accuser son auteur qui, du même coup, le réemploie pour s'en défendre.

Dans l'interview accordée à David Pujadas au JT de 20 H sur *France 2* le 13 novembre 2013, quelques semaines après les propos d'Anne-Sophie Leclère, propos qualifiés de « racistes » par de nombreux citoyens français mais aussi des non-français, Christiane Taubira déclare (cf. [TDP1 et 3]) :

Extrait [2]

Taubira [TDP1]: + ben / il faut reconnaître qu'effectivement ce sont des **propos d'une extrême violence** / parce que ces **propos prétendent m'expulser de la famille humaine** / ce sont des propos qui euh dénie / qui me **dénient mon appartenance à l'espèce humaine** / donc / ils sont violents / et puis en plus ils ne sont pas proférer n'importe où / C'est ici, dans ce pays de France / c'est-à-dire cette Nation qui s'est construite sur une communauté de destin / sur du droit, sur des lois qui s'appliquent à tous, sur une égalité entre ses citoyens, c'est dans ce pays- là que des personnes s'autorisent à proférer de tels propos / moi j'encaisse le choc / simplement évidemment c'est violent pour mes enfants c'est violent pour mes proches / c'est violent pour tous ceux qui me **ressemblent** / ça l'est pour tous ceux qui ont une **différence** / mais ça l'est aussi pour ceux qui ressemblent à ceux qui les profèrent parce qu'on peut se ressembler physiquement mais ne pas avoir la même éthique ne pas avoir le même idéal / donc je sais qu'il y a des personnes qui **souffrent** beaucoup beaucoup des **agressions** /

[...]

Taubira [TDP3]: ensuite institutionnelle / ensuite évidemment de ma personne et surtout de la façon dont cela fragilise et et vraiment abîme le pacte républicain / le Premier Ministre m'a reçue immédiatement / il voulait que je porte plainte / **mais c'est vrai que j'ai choisi dans un premier temps de ne pas confier seulement à la Justice, euh, la sanction de tels propos ; il faut que la Justice passe** bien entendu xx il faut vous rappeler que le défenseur des droits / Monsieur Baudis / très vite d'ailleurs / a saisi le Procureur / donc / la Justice doit apporter une réponse / parce que comme l'a dit cet après-midi / l'a rappelé cet après-midi le Premier Ministre, « ça n'est pas / **le racisme n'est pas une opinion / c'est un délit / l'antisémitisme**

n'est pas une opinion / c'est un délit / la *xénophobie* les discriminations ce sont des délits punis par la loi / donc la justice doit passer / mais la justice ne peut pas porter toute la charge / la société doit s'interroger / et c'est ce qui se fait / parce qu'on voit bien que tous ceux qui ne louvoient ni avec les **valeurs républicaines** ni avec les principes démocratiques /

(Taubira, 13 novembre 2013, extrait de l'interview accordée par Pujadas).

Au-delà du qualificatif « d'**extrême** violence » attribué par Taubira elle-même aux propos d'Anne-Sophie Leclère, on note dans cet extrait de l'interview intervenue comme « droit de réponse », d'une part, combien le mot « racisme » semble retardé, et d'autre part, qu'il est introduit par le discours cité d'un point de vue technique qui l'associe à d'autres unités lexicales dans un processus de construction ou reconstruction sémantique qui nous interrogeait alors. Il nous interrogeait d'autant plus que le débat inauguré par cet *événement* s'est cristallisé sous la forme de discours *réflexifs* portant sur les *mots*, sur les *valeurs* et les *représentations* qu'ils construisent et véhiculent. Les termes « racisme », « xénophobie » et « antisémitisme » ont été ainsi interrogés jusque dans leur définition pour témoigner des différents *positionnements* des acteurs publics et citoyens vis-à-vis d'eux mais également de l'intérêt des chercheurs.

Certaines réactions politiques et citoyennes ont dénoncé la *banalisation sémantique* de ces *mots* comme indice d'une *banalisation socio-idéologique* autour des manifestations du *racisme*. D'autres, tout en relevant le caractère « choquant » et « insupportable »⁵⁵ des propos, n'y ont vu qu'une stratégie argumentative spécifique aux débats politico-médiatiques ou encore comme une forme de « diversion » pour ne pas évoquer les préoccupations essentielles des Français. Ces *positionnements* argumentatifs questionnent les **valeurs** en jeu dans *l'espace du débat public* de la France qui se défend d'être une société *multiculturelle* ou *interculturelle* où le respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales est garanti et où les éléments de la devise du pays : **liberté**, **égalité** et **fraternité** sont des principes républicains.

Ces propos formulés, révélés *dans* et *par* les médias traditionnels, repris sur les réseaux sociaux numériques (en abrégé : RSN) ont donc réintroduit au cœur du *débat public* la question du

⁵⁵ Cf. Florian Philippot, Vice-président du FN ; et dans la même foulée Jean-François Copé de l'UMP, désormais LR sans parler lui, de *diversion*.

« racisme » : *objet* problématique récurrent instaurant, dès lors, une réflexion de nature sémantique mais surtout discursive et argumentative.

Cet *événement médiatique* (Charaudeau, 2013) ou *moment discursif* (Moirand, 2007) a été un déclencheur des questionnements à l'origine du choix de ce sujet : questionnement sur les rapports entre langage et sociétés, entre cultures et échanges, mais surtout questionnement sur le *dicible*, l'*acceptable*, questionnement qui met en jeu des fondements éthique et/ou juridique. C'est donc ici, ainsi que l'indique Nathalie Garric, « le rôle d'«interprétant» de la réalité sociale accordé aux discours recueillis » qui nous intéresse. « Saisis en tant qu'acte et forme de sémiotisation, ils [les discours] sont une **construction opaque** qui offre une voix d'accès au réel à partir de formes qu'ils intègrent ». Et, comme le soulignent, en outre, Emmanuelle Cambon et Isabelle Léglise, « [...] le langage n'est pas seulement un reflet des structures sociales mais il est un composant à part entière. [...] Parler n'est pas seulement une activité représentationnelle, c'est aussi un acte par lequel on modifie l'ordre des choses, on fait bouger les relations sociales » (Cambon et Léglise, 2008[en ligne], citant J. Boutet, 2002 : 459). Cette conception de la relation entre *langage* et *société* sur laquelle nous reviendrons, dans la section consacrée au cadrage théorique pour clarifier notre position, a initié un débat entre deux courants de *sociologie du langage* : l'un entretenu par Josiane Boutet, Pierre Fiala, Marianne Ebel et *al.* ; et l'autre, entretenu par Pierre Achard et *al.* (à travers le projet SLADE) et qui mettent au prise deux notions fondamentales à savoir « formation langagière » et « formation discursive » (Cambon et Léglise, 2008 [en ligne]).

Du fait de leur caractère problématique, en ce sens qu'elles suscitent de vifs débats dans l'espace public, amenant les uns et les autres à se positionner par rapport à elles, les unités lexicales « racisme », « xénophobie » et « antisémitisme » sont susceptibles d'être analysées sous l'angle « formulaire ». Autrement dit, elles peuvent constituer, et c'est ce que nous tâcherons de démontrer, des *formules* définies comme « ensemble de formulations qui, du fait de leur emploi à un moment donné et dans un espace public donné, cristallisent des enjeux politiques et sociaux que ces expressions contribuent dans le même temps à construire » (Krieg-Planque, 2009 : 7). Envisager ces unités lexicales non pas simplement comme des *mots-tabous* (Taguieff, 1989 : 75, 2012 [en ligne]) parce que frappés d'interdit dans le débat public, et pas tout à fait comme des *mots-événements*, mais plus comme des *formules*⁶ impose l'obligation de démontrer qu'elles répondent aux critères « formulaire » à savoir : le *caractère figé* (figement), la *dimension discursive*, le statut de *réfèrent social* et le *caractère polémique* (Krieg-Planque, 2000, 2003, 2009 ; Krieg-Planque, Amossy, et Païssa, 2014). L'évocation de la *dimension polémique* comme trait définitoire de la *formule*

⁶ On rappellera ici que Ebel Et Fiala (1983) ont déjà mené une étude autour du terme « xénophobie » qui a conduit à l'établissement de son statut de *formule*.

implique que soient examinés les deux niveaux de l'argumentation (du *discours* dit *polémique*), c'est-à-dire **la** *polémique* comme *modalité argumentative* et **le** *polémique* comme *registre discursif* correspondant caractérisé par « l'agressivité verbale [faisant] feu de tout bois : [s'alimentant] de la violence verbale que fournit l'attaque directe [de l'opposant à travers] l'accusation, la dénomination dévalorisante, [et] l'invective [...] » (Amossy, 2008 : 95). Cette attaque directe qui passe par l'*invective* ou l'*injure* peut aller jusqu'au blasphème, toucher des symboles religieux de l'ordre du sacré et relevant donc du domaine de la *foi*. Dès lors, la probabilité que la *violence verbale* bascule dans la *violence physique* devient très forte ; et elle intervient, bien souvent, avec des conséquences dramatiques qui s'impriment durablement dans l'*histoire*, dans les *mémoires*.

2. De la question du choix des mots *racisme*, *xéno-islamophobie* et *antisémitisme*

Si le sujet de recherche a d'abord été structuré autour des mots ***racisme***, ***xénophobie*** et ***antisémitisme***, c'est parce qu'ils sont apparus dans un même *contexte* (cf. [TDP3]) dans l'extrait de l'interview de Taubira, donnant à voir de ces mots une relation de co-construction exemplification. Mais par la suite, nous avons procédé à une substitution lexicale et pour des raisons qu'il nous faut justifier. En effet, nous avons décidé de passer du choix du *mot* « xénophobie » à celui d'« islamophobie » dans la structuration du sujet pour deux raisons. La première est adossée au constat d'Ariane Chebel d'Appollonia (2011 :11) qui observe que, « l'antisémitisme, l'islamophobie et les préjugés anti-immigrés [, il faut entendre xénophobie,] sont les formes les plus évidentes, les plus immédiates de [l'] altérisation ». L'*islamophobie*, et c'est la deuxième raison, au-delà de toute considération linguistique ou sémantique, semble apporter quelque chose qui n'est pas présent dans le lexème *xénophobie*. Si par *xénophobie*, il faut entendre la « peur » (« phobie ») de l'« étranger » (« xéno »), par « islamophobie », non seulement cette « peur » s'entend à travers l'idée de l'hostilité vis-à-vis des *étrangers*, des *immigrés*, mais surtout, (et dans le contexte européen) la « peur » d'une « religion » : l'*islam* – par opposition au *christianisme* ou *catholicisme* – comme d'une « culture » *autre* : la culture *musulmane* ou *arabo-musulmane*. De ce point de vue, le passage au mot « islamophobie », parce que assez prégnant dans l'actualité politico-médiatique, paraît plus riche pour les besoins de l'analyse et résume au mieux l'expression des « phobies » collectives que l'on peut observer surtout depuis les attentats survenus à New York, aux États-Unis, le « 11 septembre » 2001. Et le syntagme nominal « 11 septembre » a d'ailleurs été

étudié par Sophie Moirand (2007 : 56) comme « mot événement » ; c'est-à-dire des *mots ou expressions qui finissent par devenir le "nom" des ces événements*.

3. Problématique, hypothèses et objectifs de recherche

3.1. Quelques actions travaux de référence autour du racisme

Tenant compte des actions engagées depuis plusieurs décennies (depuis 1950 à peu près) par les organisations de lutte contre le *racisme*, l'*antisémitisme* (l'Unesco⁷, SOS racisme, le MRAP⁸, le CRIF⁹, ONCI-CFCM¹⁰ et CCIF¹¹, la LICRA¹², le CRAN¹³ par exemple), la *xénophobie* et l'*islamophobie*, d'une part, des « bonnes » intentions de certains politiques français qui s'émeuvent surtout quand il se produit ce qui est désigné par le terme « dérapages » dans l'espace du *débat public* d'autre part, **il nous paraît important de s'interroger sur le fonctionnement discursif de ces mots en relation avec les comportements qu'ils nomment**. Comment leur *emploi* ou *usage* explicite mais surtout implicite définit la « relation » à l'*Autre*, questionnant ainsi l'efficacité des actions de ces institutions et par ricochet le projet du « vivre ensemble » ou de la co-existence entre les groupes sociaux constitués se définissant dans les discours par « Eux » et « Nous » ? Même si l'on peut citer, pour ce qui est du cas français, les « Assises Nationales contre le racisme » des 16, 17 et 18 mars 1984 (Christian Delarue, 2014 [en ligne]) organisées au siège de l'Unesco à Paris comme épilogue de la « Marche des Beurs » de 1983 ; et bien avant, la promulgation de la loi antiraciste, dite loi Pleven du 1^{er} juillet 1972 et les condamnations judiciaires d'actes de discriminations enregistrées les cinquante dernières années, il est possible de reconnaître que le bilan est mitigé et traduit un véritable paradoxe¹⁴. Comme le dit Ariane Chebel d'Appollonia (2011 : 96) dans *Les frontières du racisme. Identités, ethnicité, citoyenneté*, « les phénomènes du racisme n'ont cessé de prendre de l'ampleur. L'impuissance du législateur se conjugue au

⁷ Organisation des Nations Unis pour la Science et l'Éducation.

⁸ Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples.

⁹ Conseil Représentatif des Institutions juives de France.

¹⁰ L'Observatoire Nationale Contre l'Islamophobie du Conseil Français du Culte Musulman.

¹¹ Collectif Contre l'Islamophobie en France.

¹² Ligue Internationale de lutte contre le Racisme et l'Antisémitisme.

¹³ Conseil Représentatif des Associations Noires.

¹⁴ *Paradoxe* mis en évidence également par Matthieu Mazzega dans sa thèse de doctorat intitulée « Se disputer le "vrai" racisme : qualifications ordinaires, enjeux moraux et frontières symboliques : une étude d'un corpus de commentaires d'internautes », soutenue le 6 juin 2016 en sociologie à l'Université de Grenoble. L'auteur s'est interrogé sur ce *paradoxe* comme « point central de la réflexion actuelle sur le racisme [ce qui] revient à essayer de comprendre la persistance voire l'accroissement du racisme, matérialisé notamment par le nombre d'actes et de discours jugés racistes, et l'opposition quasi unanime au phénomène dans la société française actuelle. », p. 294.

désarroi des militants antiracistes ». L'affirmation de Pierre-André Taguieff dans « Le racisme aujourd'hui, une vue d'ensemble », article publié [en ligne] sur *Le Huffington Post* le 27 septembre 2012 et actualisé le 04 octobre 2016, résume assez bien la situation. Pour l'historien des idées, philosophe et politologue français, « le racisme n'est pas mort, il s'est métamorphosé ». En effet, si les actions menées au plan scientifique avec des travaux éclairants dans le domaine de la génétique notamment à travers la *dé légitimation* de la notion de « race », mais aussi au plan politique, juridique et institutionnel ont concouru à la prise de conscience des conséquences du phénomène du *racisme* et des *discriminations* de façon générale, il n'en demeure pas moins vrai que des points d'ombre subsistent et pour lesquels des critiques sont essentiellement adressées aux organisations antiracistes. C'est ce qui a amené Pierre Fiala (1985 : 9), spécialiste d'analyse de discours et linguiste français, à évoquer la question de « l'inefficacité [...] de certains aspects [...] des positions anti-racistes qui, longtemps, [auraient] **peu tenu compte des dimensions symboliques et spécifiquement discursives** des idéologies racisantes, [sans chercher] à mettre en regard de celles-ci des pratiques propres à des groupes racisés ». Plus d'une vingtaine d'année après, P.-A. Taguieff (2013 : 74) amplifie le réquisitoire en affirmant que « la lutte contre le racisme doit toujours et encore être interrogée, non seulement quant à son **efficacité**, voire à son **utilité** sous certaines formes, mais aussi et surtout quant à ses **fondements** ».

Cette critique de la prise en compte de la *dimension symbolique et discursive* révèle un décalage entre le discours antiraciste « routinisé » selon l'expression de Taguieff (1989), sans « rigueur » du point de vue de d'Appollonia (2011) et le discours raciste, lui, *métamorphosé* qui « n'utilise plus l'argument de l'infériorité biologique, physique et intellectuelle, mais invoque plutôt une série de préjugés à saveur culturaliste » (Guérin et Pelletier, 2003 : 21).

Selon Daniel Guérin et Réjan Pelletier (2003 : 20), c'est aux chercheurs américains D. R. Kinder et David O. Sears (1981) que l'on doit le concept de *racisme symbolique*. Il s'agit d'un *néoracisme*, issu des luttes du mouvement pour les droits civiques des années 50-60 aux États-Unis, fondé sur la reconnaissance du principe d'**égalité formelle au plan juridique** entre *Noirs* et *Blancs*, certes, mais jamais appliqué dans les faits. Ce modèle du racisme peut se lire sous trois angles (Guérin *et al.*, 2003). D'abord, il est dit « symbolique » parce qu'il s'appuie sur des « représentations abstraites » et ou des « codes moraux » constituant le « tissu moral de la société américaine » ; ensuite, parce qu'il « prendrait » particulièrement pour cibles les *Noirs* avec l'idée que la discrimination raciale relève du passé et partant, les *Noirs* n'ont pas à bénéficier de programme socio-économique spécifique ; et enfin, parce qu'il constitue la synthèse d'un

sentiment anti-Noir et d'une perception¹⁵ du viol des valeurs traditionnelles américaines dont ils seraient coupables. Dans « The Origin of Symbolic Racism », article publié en 2003, David Sears et P. J. Henry confirment cette lecture « triangulaire » mentionnant par ailleurs le débat scientifique instauré au sujet de la question de la relation interactionnelle (« interactive combination affect and values »), fusionnelle (« additive combination of affect, values, and conservatism ») ou indépendante (« measured separately ») entre les valeurs morales traditionnelles américaines (« traditional American moral values ») et le sentiment Anti-Noir (« anti-Black affect ») comme les deux facteurs (« factor ») du *racisme symbolique*. La position des deux psychologues américains sur cette relation semble sans ambiguïté.

Les résultats d'une étude menée la même année par Daniel Guérin et Réjan Pelletier, à partir des données issues d'un questionnaire administré à un échantillon représentatif d'étudiants canadiens, indiquent la poussée du racisme symbolique ou « voilé représente désormais une force sociale et politique beaucoup plus importante dans la société canadienne par rapport à la pensée raciste traditionnelle ou racisme flagrant [...] » (Guérin et Pelletier, 2003 : 118-119).

Il faut signaler qu'au début des années 80 déjà, comme l'indiquent Guérin *et al.* (*ibid.* : 16), le chercheur britannique Martin Barker (1981) avait identifié ce changement de paradigme dans la diffusion du discours raciste à travers la publication de *The New Racism* qui signifie « Le Nouveau Racisme » où « Nouveau » renvoie à « symbolique » avec, ici également, le constat du « passage de l'infériorité biologique à l'exagération des différences culturelles dans la légitimation du discours raciste ». *In fine*, selon Barker que citent les deux chercheurs canadiens,

l'argumentation raciste ne se fonde plus [...] sur la hiérarchie des races mais plutôt sur les divers attributs de l'identité comme la **religion**, les **traditions culturelles** et les **mœurs** des groupes présents dans la société. Le nouveau racisme, [...] insiste sur la **menace** que les **différences** perçues entre les groupes **minoritaires** et la **majorité** ferait peser sur l'identité du groupe dominant ou majoritaire¹⁶.

En dehors de cette mise en veilleuse de la référence à l'*infériorité biologique* comme règle commune, le *nouveau racisme*, contrairement au *racisme symbolique*, a un « visage » plus « politique » (*ibid.* : 16) que racial en ce sens qu'il n'a pas spécifiquement pour cibles les *Noirs* ; mais des « immigrants en

¹⁵ « The perception that Blacks violate certain traditional values » (cf. David O. Sears et P. J. Henry, 2003, p. 261).

¹⁶ Les deux auteurs n'ont pas indiqué la page où figure la citation dans l'œuvre de Backer citée.

provenance du New Commonwealth¹⁷ » et appartenant à des cultures diverses. En cela, le *nouveau racisme* aurait un ancrage *xénophobe*. Cependant, on peut dire, du point de vue géopolitique et historique, que le *racisme symbolique* inclut le *nouveau racisme*, les Noirs américains pouvant être considérés comme des étrangers¹⁸ surtout que, comme l'affirme Taguieff (2013 : 83), « le racisme est [...] un héritier de la xénophobie ». Autrement dit, la *xénophobie* prépare ou précède le *racisme*.

Selon Taguieff, le début des années 80 a coïncidé avec l'apparition de deux discours antiracistes : l'un « de type universaliste » axé sur la négation absolue de la différence et l'autre de « type différentialiste¹⁹ » axé sur l'affirmation absolue de la différence (Taguieff, 2012 [en ligne]), chacun aveugle au racisme dénoncé par l'autre.

La négation absolue de la différence prônée par le type universaliste ne correspond pas à la *dé légitimation* scientifique de la notion de « race » ; bien au contraire. Ce type est lui-même traversé par deux courants : l'un *anti-esclavagiste* et l'autre *pro-esclavagiste* qui s'accordent sur l'existence réelle de « races » et ne s'opposent que sur la question de l'infériorité de la « race noire » (Ledoyen, 1998).

À en croire Taguieff (1986), le racisme différentialiste a émergé *silencieusement* – sans médiatisation – en France dès les années 1970 déjà dans les milieux de la droite « libérale et « nationale » avec une radicalisation progressive dans son orientation antisocialiste qui semble avoir atteint son sommet à partir de 1981 et qui a fait dire à Jacques Attali, une des figures du parti socialiste de l'époque : « Tout se joue autour de la notion de différence [...] » (cf. Taguieff, 1986 : 99). Il constata, à son corps défendant, le sens politique donné à cette notion venue de son camp, désormais au cœur de la stratégie de « l'idéologisation “biopolitique” des sciences du vivant réalisée par la nouvelle droite » (*ibid.*). Seulement, cette notion de « différence » dont le « droit » est revendiqué : la différence de soi, exaltée par opposition à celle de l'*Autre* rejetée, laquelle convoque dans son expression la notion d'« identité » sinon des « identités » (*ibid.*) a instauré, par ricochet, un jeu de miroir entre *nationalisme* et *racisme* avec une frontière définitionnelle quasi floue. C'est ce déplacement « idéologico-politique » (Taguieff, 1986 : 97) des logiques traditionnelles de racisation opéré par un « processus métapolitique [...] de rétorsion droitiste du “droit à la différence” au nom même des sciences de la culture », qu'il est convenu de nommer « néo-

¹⁷ Association libre d'États indépendants qui sont pour la plupart d'anciennes colonies britanniques parmi lesquels de nombreux pays africains. (cf. wikipedia.org/wiki/Liste_des_Etats_du_Commonwealth, consulté le 30/07/17).

¹⁸ En les désignant bien souvent par le terme *Afro-américains*, on les renvoie à leurs origines ce qui sous-entend qu'ils ne sont pas tout à fait Américains.

¹⁹ Il est dit « racisme retourné » parce qu'il vise les « Blancs », aux États-Unis notamment. Il trouve sa source dans le discours différentialiste qu'aurait « inauguré [...] Frantz Fanon dans les années 20, et repris par Black Power dans les années 60 » avec « un certain “fondamentalisme noir” » (cf. Ledoyen, 1998, p. 116).

racisme ». Cette dénomination de la nouvelle modalité de diffusion de l'idéologie raciste fondée sur une stratégie de contournement (Taguieff, 1986) de la délégitimation du « racisme explicite », qui s'est opérée à partir de l'argumentation « biologique » et de l'argumentation « culturaliste », avec la prédominance de celle-ci sur la première, rappelle la terminologie *New Racism* issue des travaux de Martin Barker (1981) comme celle de *racisme symbolique* issue des travaux de Sears et Kinder (1981) puis de Sears et Henry PJ (2003), même si les motivations politico-idéologiques derrière ces concepts, au regard de leurs contenus, ne sont pas tout à fait les mêmes. Comme le disent d'ailleurs Sears et Henry PJ (2003 : 259) dans leur article « The Origin of Symbol Racism » cité ci-dessus :

One version²⁰ of a new racism has variously been described as *symbolic racism* (cf. Kinder & Sears, 1981; McConahay & Hough, 1976; Sears et Kinder, 1971), *modern racism* (McConahay, 1986), or *racial resentment* (Kinder & Sanders, 1996). Although these have slight conceptual differences, they have been operationalized similarly, and we will not distinguish among them here. Related concepts include *subtle prejudice* (Pettigrew & Meertens, 1995), *racial ambivalence* (Katz, 1981), *aversive racism* (Gaertner & Dovidio, 1986), and *laissez-faire racism* (Bobo & Smith, 1998). These all have distinctive features, but they share the broad assumptions that Whites have become racially egalitarian in principle and that new forms of prejudice, embodying both negative feelings toward Blacks as a group and some conservative nonracial values, have become politically dominant²¹.

Faisant nôtre cette observation, il va de soi que, dans cette étude, nous ne distinguerons pas, non plus, ces variantes du *nouveau racisme*. Nous ne nous attacherons qu'aux attributs identitaires : les « différences culturelles » adossées au postulat de leur « irréductibilité » et ou « incompatibilité » que le *racisme* intègre à son renouvellement, s'actualisant ainsi à travers la *symbolique* dans les discours, dans ses manifestations sociales sans renoncer tout à fait à son fondement socio-historique et anthropologique : existence et hiérarchie de races.

²⁰ **C'est notre traduction :** « Une version d'un nouveau racisme a été qualifiée de racisme symbolique (Kinder & Sears, 1981, McConahay & Hough, 1976, Sears et Kinder, 1971), de racisme moderne (McConahay, 1986) ou de ressentiment racial (Kinder & Sanders, 1996). Bien qu'elles aient de légères différences conceptuelles, elles ont été opérationnalisées de la même manière, et nous ne les distinguerons pas ici. Des concepts connexes incluent des préjugés subtils (Pettigrew & Meertens, 1995), l'ambivalence raciale (Katz, 1981), le racisme aversif (Gaertner & Dovidio, 1986) et le racisme de laissez-faire (Bobo & Smith, 1998). Tous ont des traits distinctifs, mais ils partagent les hypothèses générales selon lesquelles les Blancs sont devenus en principe racialement égaux et que de nouvelles formes de préjugés, incarnant à la fois des sentiments négatifs envers les Noirs en tant que groupe et certaines valeurs non raciales conservatrices, sont devenues dominantes ».

²¹ Il faut ajouter à cette liste de variantes, le « racisme démocratique » conceptualisé par Frances Henry et Carol Taylor (2000) et le « racisme pratique », terminologie utilisée par Victor Borgogno (1990). (cf. Guérin et Pelletier, 2003, p. 26 et p.28).

Au plan discursif, le *néo-racisme différentialiste* (encore désigné par *racisme moderne, contemporain, symbolique, implicite, voilé*²² ou *subtil*), distingué du *racisme classique* (encore désigné par *racisme traditionnel, explicite* ou *flagrant*), peut être caractérisé par cinq traits selon Taguieff (1986 : 100-102) que nous citons longuement ici :

- (1) Focalisation exclusive sur le champ sémantique de la différence et/ou de l'identité.
- (2) [l]'évitement constitutif et régulateur du vocabulaire marqué de la race, mise en œuvre de stratégies d'euphémisation et de substitution lexicale (*race* → *ethnie, civilisation, culture, mentalité, tradition, racine, identité/différence*), par lesquelles les énoncés racistes explicites (le racisme qu'on dira « classique ») sont transformés en énoncés qui se dénomment eux-mêmes différentialistes, et que nous, analystes critiques et décrypteurs, désignons comme néo-racistes.
- (3) [La] présence massive, marquée dans le discours (guillemets) ou non, du discours des autres : **l'hétérogénéité discursive** du corpus néo-raciste peut être dite **constitutive**. Le différentialisme est fabriqué avec des matériaux repris des rites langagiers du camp ennemi : le discours intégriste de l'identité s'élabore ainsi par assimilation des formes caractéristiques du discours de l'autre (étranger, adversaire, ennemi désigné).
- (4) Le différentialisme surgit dans un **espace polémique** où s'expriment des **forces politiques**, des orientations idéologiques et des intérêts qui interagissent : par opposition explicite certes, mais de façon plus décisive, par des stratégies d'appropriation exclusive des arguments de l'autre. [Ce sont des] stratégies discursives [de] rétorsion. [...] **La rétorsion est un argument produisant deux effets corrélatifs : délégitimation de l'adversaire, par le fait de se légitimer au moyen de l'instrumentation discursive de celui-ci.** [...]
- (5) [L]'impossib[ilité] de tracer une ligne de démarcation stricte entre les ancrages idéologico-politiques [...] par le seul travail comparatif sur des corpus fermés [...] l'argumentation différentialiste [tenant] son efficacité [du fait] de ne pas avoir de site politique fixe : de l'absolutisme de la différence indo-européenne à l'exclusivisme minoritaire [...] on passe de l'extrême droite intellectuelle « païenne » à l'ultra-gauche qui récuse toute position universaliste des problèmes sociaux.

Si de l'avis de Stuart Hall²³, cité par Ariane Chebel d'Appollonia (2011 : 5-6),

²² Cette terminologie a été utilisée par Daniel Guérin et Réjan Pelletier en 2003 dans leur étude déjà citée ici, intitulée : « Racisme voilé chez les jeunes canadiens ».

²³ Cf. Hall Stuart (1993), « Culture, Community, Nation », *Cultural Studies*, 7 (3), p. 361).

la capacité de « vivre avec la **différence** » [a été] la question principale du XX^e siècle. Celle du XXI^e est sans conteste posée par la **résilience des préjugés racistes** de par le monde — en dépit des discours et des politiques antiracistes —, par la banalisation d'une multitude de pratiques discriminatoires, et par la multiplication des conflits interethniques.

Cette observation semble coïncider avec de nombreux événements survenus un peu partout ces quinze dernières années (ex. en France, en Italie, aux États-Unis, en Allemagne, en Belgique, en Afrique etc.) dans le monde, témoignant de la dimension universelle des manifestations du *racisme*. Selon d'Appollonia (2011 : 8), cette dimension universelle du *racisme* « en raison de sa récurrence à l'échelle mondiale », ne croise pas, paradoxalement, une perception universelle du phénomène. D'Appollonia lie « en partie » l'explication de cette diversité de perception « à la confusion sémantique et aux enjeux épistémologiques ». Pour Alberte Ledoyen (1998 : 39), elle vient de « la capacité [...] “innée” du racisme de s'adapter aux idéologies [en] se nourri[ssan]t des arguments, voire des valeurs, des contextes dans lesquels il s'exprime ». La confusion sémantique, laquelle se traduit - entre autres - par des activités de négociations de sens (le cas entre Anne-Sophie Leclère et la journaliste-reporter de *France 2* par ex.) dans *l'interdiscours* apparaît comme le signe d'une absence de « consensus » (Moirand, 2007) dans l'activité de *nomination* – de l'objet « racisme » – garant du lien entre la réalité et le *dicible*, entre le *mot* et la *chose* nommée ou la façon de la nommer, voire « l'adéquation du mot [...] qui convient [à la nomination d'une] chose » (Moirand, 2007 : 57, [2004d]). Qu'est-ce qu'en effet, le terme *racisme*, « implicite de tous les mauvais “ismes” » (Taguieff, 2013 : 77) nomme ? Quelle est la *chose* nommée *islamophobie* ?, terme inscrit également dans la mouvance des *ismes* : « islamisme », « fanatisme », etc. Quelle est la pertinence de la relation (Moirand, 2007) entre le mot *antisémitisme* qu'Edgard Morin (2015 [en ligne]) appelle à « ré-interroger »²⁴ et ce à quoi il tend à renvoyer dans la réalité en termes de *réfèrent* ? Ces trois mots : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont-ils des *dénominations partagées* (Krieg-Planque, 2009), par conséquent des *référénts sociaux* ?

En outre, puisque la confusion sémantique²⁵ n'explique qu'en partie la diversité de la « perception » du racisme (d'Appollonia, 2011), « perception » que nous posons comme l'un des facteurs de la *résilience des préjugés racistes*, cela suppose que l'autre partie de l'explication reste à identifier « ailleurs ». La recherche de cet « ailleurs » nous ramène aux critiques adressées aux

²⁴ Morin a d'abord fait cette proposition dans un article publié dans *Le Monde* du 18/02/2014.

²⁵ L'emploi de ce terme peut ne correspondre ici qu'avec le *sens lexical*. L'objectif de la recherche est d'aller au-delà pour atteindre le *sens discursif*.

discours antiracistes par rapport à la non-prise en compte de la *dimension symbolique* (Fiala, 1985) qui questionne son *efficacité*, son *utilité* et ses *fondements* (P.-A. Taguieff, 2013).

Pour d'Appollonia (2011 : 96), l'une des raisons de la résilience des préjugés racistes se trouve dans « l'ambivalence originelle des lois antiracistes » à travers l'interdiction des discriminations raciales. En effet, on n'interdit pas ce qui n'existe pas. Autrement dit, c'est parce que la « race » est une « réalité » sociale qu'elle fait l'objet d'interdiction. Cette ambivalence explique un autre fait connexe : le fait que la variante raciste comme antiraciste des théories raciales fassent référence au concept de « race » par adhésion à la « naturalité » de celui-ci, ce qui a profité au discours raciste, devenu « plus subtil » (Taguieff, 2012 : [en ligne]) en se « recentr[ant] dans le champ politique et social » (Ledoyen, 1998 : 40). Une deuxième raison relève des métamorphoses du racisme. Pour d'Appollonia (2011 : 96), « la législation antiraciste peut agir sur le racisme inégalitaire [, mais] elle n'est d'aucun effet sur le racisme différentialiste qui masque ses présupposés hiérarchisants par l'éloge des différences ». Par l'affirmation absolue de la différence, l'antiracisme différentialiste court le risque de la « mixophobie », marchant, de ce fait, sur les traces du racisme différentialiste (Ledoyen, 1998). Quant à l'antiracisme universaliste, « assimilationniste » et « mixophile », vantant « les mérites du métissage », le risque est là aussi, celui des accointances avec le racisme universaliste qui impose la projection de soi comme norme à l'*Autre* avant de l'admettre comme égal à soi (Ledoyen, 1998). Mais, l'écueil, comme l'indique d'Appollonia, c'est que dans les deux modalités de l'antiracisme, « la **perception** de l'*Autre* est tellement **stéréotypée** qu'elle frise la caricature » (*ibid.* : 96). Une troisième explication de la résilience des préjugés racistes se trouve dans les modes de diffusion avec le web, devenu en quelques années, en raison de son « faible coût d'utilisation », de la quasi « absence de censure » et de l'« audience internationale » qu'il offre, une plaque tournante des manifestations néo-racistes et néo-nazis. « Dans sémiotique des sites racistes », François Rastier (2006 : 73) confirme cette propagation du racisme et du négationnisme sur le web qualifié comme « lieu de rencontre fédérateur » avec des chiffres du nombre toujours croissant des sites racistes ou xénophobes passant de 4000 en 2002 à une estimation de 10.000 au début de 2004. D'Appollonia (2011 : 98) parle ici de « racisme high-tech ».

Par ailleurs, l'antiracisme est de plus en plus affaibli par les « peurs sécuritaires », aux États-Unis notamment, en raison des politiques antiterroristes dont les critiques ne manquent pas de susciter des accusations d'« antipatriotiques » (d'Appollonia, 2011 : 99).

En résumé, l'*antiracisme* souffre d'abord de son « dédoublement argumentatif²⁶ » en raison de la référence faite par les courants *différentialiste* et universaliste au concept de « race » et dont l'inexistence est problématiquement posée à travers l'interdiction de ce qui n'existerait pas²⁷. Il souffre, ensuite, de l'influence du canal de diffusion planétaire et sans contrôle presque que constitue le *web* et, enfin, du risque de potentielles accusations d'« antipatriotiques » que justifieraient toutes les critiques des mesures sécuritaires dues au terrorisme ambiant. Ce point n'est pas tout à fait exhaustif. Car, selon Taguieff (2013 : 78) face à l'*échec* relatif de la « judiciarisation » du racisme et des programmes scientifico-pédagogiques visant la diffusion des preuves scientifiques « sur les caractéristiques diverses de l'espèce humaine, afin de lutter contre l'exploitation » de « l'ignorance d[es] sujet[s] à préjugés sur le “hors-groupe” rejeté », comme des programmes axés sur les « caractéristiques de la situation sociale (concurrence économique, exploitation sociale, etc.) » (*ibid.* : 80), « le fondement réel du préjugé racial [...] doit être cherché [...] avant tout dans les conflits psychiques du sujet lui-même » en ce sens qu'il est possible « de supposer que le préjugé fonctionne comme un **symptôme**, une formation de **compromis** [qui] exprime et réalise un mode de **rationalisation** ». Seulement, la « lutte strictement cognitive contre le racisme » à travers le traitement psychopathologique des préjugés a montré ses limites avec les expériences menées en 1968 par Eldridge Cleaver, essayiste et militant noir américain (Taguieff, 2013 : 80) comme bien avant lui, en 1950 déjà, avec les travaux du philosophe Theodor Adorno sur la « théorie de personnalité autoritaire » (*ibid.* : 81).

3.2. De l'« interculturel » dans l'« antiracisme » : pour circonscrire le « racisme »

L'articulation des facteurs de la persistance des *préjugés* de « races » « dans l'espace idéologique ouvert par la découverte des différences interculturelles et la lutte pour l'hégémonie supposant le clivage cultures “dominantes” / cultures “dominées” (majoritaires / minoritaires), non moins que par le dévoilement scientifique de l'infinie variation génétique interindividuelle » (Taguieff, 1986 : 105), se noue autour de l'idée de l'*incompatibilité* des valeurs identitaires, voire religieuses. Elle se noue aussi autour du concept de la « perception » de l'*Autre* : notion que nous ne traiterons pas ici avec les outils exclusivement psychologiques, mais psycholinguistiques en nous essayant à une analyse de conceptualisation théorique adossée à un traitement sémantique,

²⁶ Cf. Ledoyen (1998), p. 51 qui a, par ailleurs, cité Pierre-André Taguieff : « contradiction ».

²⁷ C'est ici l'idée que l'on ne peut que demander l'interdiction de ce qui existe. Ce qui présuppose l'existence de la « race ».

argumentatif et discursif. Car, comme l'a dit Pierre-André Taguieff (1987 : 180) dans *La force du préjugé : essai sur le racisme et ses doubles* :

Conjurer, c'est persister, à travers le discours commémoratif, dans la relation de rivalité mimétique : magie sans effet, **inefficacité symbolique**. **Conceptualiser**, ce serait changer de terrain, en visant à la fois la conduite d'une **analyse théorique** rigoureuse et la **fondation d'un humanisme** désidéologisé – voie unique d'un « antiracisme » qui ne se présenterait plus comme un double du « racisme ».

La suggestion de la « fondation d'un humanisme désidéologisé » comme « unique [...] voie » de sortie pour l'antiracisme au regard de son « projet politique » initial, malheureusement *désorienté*, celui de la « transformation radicale des rapports sociaux au nom des valeurs telles que justice sociale, égalité ou solidarité » (Robert Gibb, 2003 [en ligne]), pose la question de la dialectique entre *communautarisme* et *individualisme*. Selon Taguieff (1986 : 105), outre les problèmes de définition théorique de ces concepts,

la promotion idéologique et politique de la différence doit être considérée aux deux niveaux de **l'interindividuel** et de **l'interculturel** (ou interethnique), entre lesquels des **ponts symboliques** (analogies et métaphores) ne cessent d'être construits, déconstruits et reconstruits, ce qui engendre des mixtes, des complexes différentialistes, para-ethnologiques et paragénétiques.

Or, l'*antiracisme*, en France, marqué essentiellement dans sa « crise » par le dévoiement de son projet politique initial, s'est réduit, selon Christian Poiret (2003) cité par R. Gibb (2003), à « une approche restrictive et individualisante » aveugle face au *racisme d'État* ; mais très vigilant face aux comportements de *discrimination* « raciale » *interindividuels* avec le concept de « discrimination ». Ce concept apparaît comme thème *générique* occultant finalement « le caractère structurel et structurant du racisme au sein de la société française à travers la construction d'un classement hiérarchisée de groupes sociaux ». Ce faisant, il abandonne le deuxième niveau de la problématique de la *différence* : « l'interculturel », devant permettre de cerner le phénomène du racisme dans sa globalité.

À la « rivalité » qu'évoque Taguieff (1986) ici au sujet de la relation à l'*Autre* s'associent « méfiance mutuelle » et « violence verbale » dans les « discours commémoratifs » saisis comme espaces de marquage de « territoire » ou tribunes de réaffirmation des « différences culturelles », lesquelles traduisent des manifestations du « mal vivre avec la différence » ou du mal « vivre ensemble »

autorisant l'hypothèse de la « faillite du multiculturalisme », déclaration des Chefs d'État et de gouvernement de l'Union Européenne, fondée sur « l'opinion » publique et dont Hugues Lagrange,²⁸ (2014 [en ligne]) se fait le relais. Mais ce concept de « multiculturalisme, au sens du vivre-ensemble d'individus et groupes divers » que l'auteur qualifie d'« incontournable » et auquel nous préférons « interculturalité »²⁹ ne serait-il pas un concept vide de sens, une *utopie* ? Sinon, quelle est la relation de sens entre lui et le concept de « l'interculturel » sans lequel la « promotion idéologique et politique de la différence » serait problématique ? En outre, peut-on l'envisager rigoureusement sans convoquer la notion de l'« intérité » qui, elle-même, s'articule autour de celle de l'« altérité » que présuppose toute situation de rencontre entre des cultures différentes ?

La mise en œuvre d'un processus *interculturel* avec pour horizon une « communauté humaine » «interculturalisée» semble *possible* et envisageable au nom même du « principe humaniste³⁰ » (Etienne Balibar, 2005). Mais, la notion de « communauté » présente dans le syntagme « communauté humaine » qui est à la fois « réelle » et « impossible » selon le philosophe français Etienne Balibar (2005 : 27), parce que saisie dans le *paradigme anthropologique* comme « totalité sans exclusion ni frontière » (*ibid.* : 27), semble³¹ correspondre « en philosophie à un point de vue *anti-humaniste* » (*ibid.* : 23-24), parce qu'elle ne prend en charge que « l'aspect transcendantal » lequel « pose » l'élément « commun » aux êtres humains : *origine et destination finale*, certes, mais ne suffit pas à « déterminer les conditions sous lesquelles *peut exister quelque chose comme une communauté humaine ou universelle* »³² (*ibid.* : 27). Ces « conditions » relèvent de l'*aspect empirique* ; autrement dit, de « l'empirisme » à même de « poser » les « structures politiques ou sociales effectives » (*ibid.* : 27) par le déplacement des représentations politiques *au-delà* des « différences anthropologiques, [au-delà] des "divisions" de l'humanité ». *Données de conscience*, frappées d'*apriori* et *données d'expérience*, sans doute *survalorisées*, se « croisent » ainsi pour permettre d'approcher la « totalité », pour relativiser les « exclusions », la « peur » des « frontières », pour « re-construire » des « ponts » entre les « cultures ». Car, en effet, dans la philosophie Kantienne (David Pascal, 2013 : 1329), « le *transcendantal* [, c'est] ce qui excède les limites [et qui] ne cess[e] d'avoir l'expérience

²⁸ Hugues Lagrange est sociologue français, auteur entre autres du *Déni des cultures* paru au Seuil en 2010.

²⁹ Pour l'instant, nous émettons cette réserve au sujet des termes : « multiculturalisme » et « interculturalité ». Il y a un débat autour de leurs formes comme de leurs sens sur lequel nous reviendrons.

³⁰ Il s'agit du principe de l'indivisibilité de l'espèce humaine (cf. Balibar, 2005, p. 27).

³¹ Nous avons employé « semble » ici parce que Balibar n'a pas été affirmatif ; et d'ailleurs, il l'a énoncé clairement : « Mais je ne crois pas que les choses soient aussi simples. Je voudrais seulement suggérer ici que de telles **critiques** doivent, inévitablement, mettre en question la cohérence des principes humanistes en philosophie et dans le champ politique, à moins qu'elles ne conduisent au contraire à les pousser à la limite, ce qui veut dire qu'ils n'apparaissent plus comme des « évidences », des « vérités indiscutables » [...], mais comme des postulats ou des hypothèses risquées », 2005, p. 24. Mais le simple fait que la question ait été formulée, c'est qu'il ya des doutes.

³² C'est l'auteur qui met en italique ici.

comme horizon ». Il s'agit, là, d'un processus de « dépassement non plus *du*³³ monde sensible, mais *vers* le monde sensible » (*ibid.*).

S'il est, dès lors, possible de postuler que le *transcendantalisme* ne se concrétise qu'à travers l'*empirisme*, les « critiques implicites » (Balibar, 2005 : 24) du paradigme anthropologique, lesquelles « correspond[ra]ient en philosophie à un point de vue *anti-humaniste* » amènent à s'interroger sur l'objet même de la philosophie.

Au regard des observations faites à l'issue de notre lecture exploratoire, nous formulons la *problématique* ci-après :

Quelles sont les stratégies sémantico-discursives à l'œuvre dans la circulation des discours racistes, islamophobes comme antisémites et comment accentuent-ils les conflits identitaires dans l'espace du débat public français contemporain ?

3.3. Formulation des hypothèses et objectifs de recherche

Nous appuyant sur le développement qui précède, il est possible de formuler trois hypothèses, c'est-à-dire des réponses « provisoires » aux questions que nous nous posons à l'entame de cette recherche en vue de la compréhension des faits linguistiques et discursifs questionnés.

1. *La première hypothèse postule que l'expression du racisme, de l'islamophobie et de l'antisémitisme ne passe pas prioritairement par l'usage explicite de ces mots eux-mêmes mais par des stratégies paraphrastiques sinon plurisémiotiques.*
2. *La deuxième hypothèse postule que le discours néo-raciste comporte des ressources discursives singulières identifiables par des indices linguistiques spécifiques qui le rendent plus « dynamique » ou plus persuasif au plan argumentatif que le discours antiraciste.*
3. *Et la troisième hypothèse postule que racisme, islamophobie et antisémitisme ne sont pas que des mots tabous vu les précautions qui entourent leur usage dans*

³³ C'est l'auteur qui met en italique.

l'espace du débat public français contemporain ; mais qu'ils peuvent être envisagés comme des « formules » (Krieg, 2000c ; Krieg-Planque, 2009).

Pour vérifier ces trois *hypothèses*, nous adoptons la progression exposée ci-après comme la structuration générale de la thèse.

4. Structure de la thèse

La thèse se structure en **trois parties** composées de **neuf chapitres** numérotés en continu : du chapitre premier au chapitre neuvième. La première partie, intitulée ***Construction théorique et méthodologique de l'objet de recherche*** questionne le pouvoir des mots, spécifiquement celui de ceux qui sont l'objet de notre recherche : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* à travers les *pratiques langagières* dans l'espace du débat médiatique contemporain français. Partant des discussions amorcées autour de ces questions de sociétés dans quelques travaux scientifiques majeurs produits essentiellement dès la deuxième moitié du XX^e siècle, nous y posons le cadre conceptuel, théorique et méthodologique global de la réflexion.

Dans le **chapitre premier** : *Lexicologie socio-politique française. Langage et pouvoir des mots*, nous proposons un petit rappel historique pour mettre en lumière le travail précurseur mené par les chercheurs qui ont animé cette école basée à Lyon avec à leur tête Jean Dubois. Ce point de départ permet de répondre d'avance à la question de notre intérêt pour une *Analyse du discours* qui, dans son mécanisme de construction-interprétation du *sens* s'appuie sur le lexique, autrement dit, la *signification* des mots pour investir le discours. Cette démarche amène à convoquer la notion de *dénomination* qui interroge la relation entre le *langage* et le *réel* ou la *réalité* sinon la *référence*. Par ailleurs, le chapitre met en discussion la corrélation entre les notions de *dénomination* et de *nomination* pour mettre en exergue la dynamique que la seconde apporte à la première dans les mécanismes de construction du sens discursif sans que son intérêt ne se dilue.

Le **chapitre deuxième** : *Cadrage conceptuel et théorique* expose dans un parcours descriptif et argumenté nos choix. De l'Analyse du Discours à Entrée Lexicale (en abrégé : ADEL) à la Théorie Sémiolinguistique du Discours en passant par l'Analyse du Discours Française, l'Analyse critique du discours et la Sémantique des Possibles Argumentatifs. Parce que le discours est fondamentalement argumentatif, il nous a paru essentiel d'évoquer la problématique de l'argumentation pour l'analyse du discours en essayant de donner à voir dans l'étude ce qui relève de *la polémique* comme stratégie argumentative et *le polémique* qui ne l'est pas. En mettant en discussion les notions d'*énonciation*, d'*objets*, d'*événements* et de *médias*, le chapitre tente de cerner les facettes du *discours* en interrogeant son rapport au *texte*, ses implications à travers la réflexion autour des notions de *présupposé*, du *posé*, du *sous-entendu*, du *préconstruit* et du *prédiscours*. Il met en évidence qu'au cœur de ces discours se trouvent des *sujets parlants* qui, de par le choix des mots qu'ils opèrent pour négocier leurs divergences, *dénomment* des *objets* du monde et offrent à voir comme à entendre des *événements* sociaux.

Dans le **chapitre troisième** : *Coupure épistémologique, méthodologique et présentation du corpus de recherche*, nous partons d'une réflexion épistémologique sur le piège de l'idéologie dans la recherche pour aborder l'intérêt d'articuler l'analyse qualitative et analyse quantitative plutôt que de les opposer. Convaincu par cette articulation, le chapitre donne des éléments de justification par rapport à la période définie pour la collecte des données dont les bornes sont fixées entre 2001 et 2015. Il expose la démarche suivie pour la collecte de ces données, leur structuration en *corpus*, les questions de balisage, c'est-à-dire d'insertion des *balises* de délimitation, et le choix des logiciels mis à contribution pour leur exploration.

La **deuxième partie**, intitulée *De la langue aux discours. Analyse des enjeux sémantiques et sociodiscursifs de racisme, islamophobie et antisémitisme*, pose et articule les deux premiers angles de réflexion de la recherche : celui du choix des *mots* du patrimoine linguistique par les *sujets parlants* en situation de communication (*enjeux sémantiques*) et celui des *usages* qu'ils en font dans les *discours* avec de nombreux renvois aux *discours* (*enjeux sociodiscursifs*) « déjà-là » et donc à l'*interdiscours*.

Le **chapitre quatrième** : *Enjeux sémantiques des mots en langue. Formes et significations lexicales*, part d'une réflexion sur la théorie de la « race » pour proposer une analyse de la signification lexicale des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* à travers l'application des principes de la théorie de la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* (Galatanu, 1997, 2002, 2018).

Dans le **chapitre cinquième** : *Des catégories lexico-grammaticales à l'environnement socio-discursif. Investir les non-dits autour des objets de recherche*, la dimension *discursive* sinon *interdiscursive* de la recherche s'amplifie, nourrie par l'enjeu fondamental de la quête des mécanismes de l'*implicite* autour de l'*usage* des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*. Cette quête passe par la mise à l'épreuve ou la vérification des deux premières hypothèses de recherche.

Le **chapitre sixième** intitulé *Racisme, islamophobie et antisémitisme : à l'épreuve du statut formulaire* et dans lequel la troisième hypothèse de recherche est mise à l'épreuve tente de construire une réflexion autour de la capacité de ces mots à fonctionner non pas uniquement comme des *mots tabous* mais davantage comme des *formules* (Krieg-Planque, 200c, 2009) et proposer une nouvelle conceptualisation de la notion de « formule ».

Enfin, la **troisième partie** intitulée *De la violence verbale à l'interculturalité. À la recherche du vivre ensemble. Essai de régulation des antagonismes* questionne la notion de *violence verbale* comme indice de la manifestation de la *conflictualité* dans les interactions langagières. La

problématique à laquelle tente de répondre cette partie, centrée sur des implications du concept de l'*interculturalité*, est celle du *vivre-ensemble* au-delà des antagonismes religieux et socio-politiques.

Le **chapitre septième** : *Pratiques discursives et indices de violences verbales*, le premier de cette partie, propose un essai de définition de la notion de « violences verbales » en analysant sa manifestation à travers une situation factuelle : celle de l'altercation, par médias interposés, entre Christiane Taubira et Anne-Sophie Leclère.

Le **chapitre huitième** : *De la question des frontières culturelles à la problématique de l'interculturalité* met en relation le concept de l'*interculturalité*, saisi ici comme un macro-concept avec les notions d'*altérité*, d'*identité*, d'*intérêt* et de *frontière* qui apparaissent finalement comme des micro-concepts d'un système global. Parce que la notion de « frontière » est centrale dans la problématique de l'*interculturalité*, le chapitre en propose une description linguistique et discursive.

Enfin, le **chapitre neuvième** : *La quête du vivre-ensemble. La laïcité comme mécanisme de régulation des antagonismes* propose une réflexion autour de la notion du « vivre-ensemble » qui questionne celle de la « laïcité » pouvant être saisie comme instrument institutionnel de régulation des antagonismes socio-politiques, voire religieux ; mais dont la remise en cause réelle ou supposée des principes suscite des polémiques dans l'espace du *débat public* français.

PREMIERE PARTIE :

CONSTRUCTION THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE DE L'OBJET DE RECHERCHE.

La langue d'un peuple donne son vocabulaire, et le vocabulaire est une table assez fidele de connoissances³⁴ de ce peuple : sur la seule comparaison du vocabulaire d'une nation en différens³⁵ tems³⁶, on se formeroit³⁷ une idée de ses progrès.

Diderot Denis (1755 : 637)³⁸.

La langue, comme le lexique, est un témoin de l'histoire des peuples et des connaissances, elle est un sédiment déposé par l'usage. [...] Elle en est le tableau, parce qu'à travers l'étendue de son vocabulaire qui représente la sommation des idées elle est une approximation de l'unité de la pensée.

Miehe Anne (1994 : 255)³⁹.

³⁴ « Connaissances » en français moderne.

³⁵ « Différents » en français moderne.

³⁶ « Temps » en français moderne.

³⁷ « Formerait » en français moderne.

³⁸ Extrait de l'encyclopédie de Diderot, tome v, cité par Georges Matoré (1953) à la page 4 dans *La méthode en lexicologie*.

³⁹ Extrait de l'article de l'auteur intitulé : « La raison par alphabet. Un instrument à la mesure de la démesure à l'époque de l'encyclopédie », p. 252-269, publié dans l'ouvrage collectif *La mesure. Instruments et philosophies*, sous la direction de Jean-Claude Beaune.

INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Dans son travail de recherche doctorale qui a convoqué comme terrain d'analyse les discours produit sur et/ou autour de la *guerre* en ex-Yougoslavie, Alice Krieg (2000c : 8) indique que sa thèse est une histoire de *mots* ; celle de quatre *mots* que sont « purification », « nettoyage », « épuration », et « ethnique ». C'est au cours de l'un de ces *moments* de l'existence humaine, comme c'est ici le cas de la *guerre*, préoccupé(e)s par un flou sémantique, par un questionnement scientifique dans le champ linguistique et/ou discursif — mais pas seulement —, que l'on se retrouve à s'interroger sur la *signification* de tel ou tel *mot*, à étudier son fonctionnement dans les discours et à évaluer son *pouvoir*⁴⁰ ou les enjeux sociopolitiques liés à son *usage*. Si notre thèse ne s'inspire pas d'un *moment* d'affrontement armé entre parties belligérantes au sens premier des termes, elle est aussi une histoire de *mots* ; celle de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* qui émergent de façon intermittente dans l'espace du débat *public* français contemporain, alimentant de nombreuses *polémiques*.

Dans cette première partie, composée de trois chapitres, nous interrogeons le *pouvoir* des *mots*, de manière générale et spécifiquement ceux de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, leur caractère *performatif*, les conflits qui peuvent et naissent autour de leur *signification* lexicale et surtout de leur *sens* discursif. Il est à noter que notre recherche n'intervient pas dans un vide scientifique. Elle hérite des résultats de travaux existants centrés sur ces *mots*, et pour *racisme* notamment, en sociologie avec ceux d'Olivier Cox (1950), de Colette Guillaumin (1969), de Michel Wieviorka (1992, 1995); en philosophie avec ceux de Jean-Pierre Faye (1972), d'Etienne Balibar (1992, 1994); dans le domaine de la biologie et de la génétique avec ceux d'Henri Atlan (1979, 1992) puis ceux d'Albert Jacquard (1978, 1992) ; dans le domaine de l'anthropologie contemporaine avec les travaux de Claude Lévi-Strauss (1952, 1971) ; en philosophie et histoire des idées avec ceux de Pierre-André Taguieff (1987, 1992⁴¹, 2013) ; mais aussi et surtout en lexicologie socio-politique et analyse du discours avec les travaux de Pierre Fiala et Marianne Ebel (1983), de Maurice

⁴⁰ Il peut s'agir ici non pas d'un seul *mot* mais ce qu'une phrase énoncée dans l'espace public a pu causer de dramatique ; et nous pensons à l'Allemagne sous Hitler, au Rwanda avec le génocide entre Hutus et Tutsis mais aussi au génocide arménien.

⁴¹ Cf. son article : « Du racisme au mot « race » : comment les éliminer ? [Sur les premiers débats et les premières Déclarations de l'Unesco (1949-1951) concernant la « race » et le racisme], *Mots*, n° 33, « Sans distinction de ... race », p. 215-239.

Tournier⁴² (1984, 1986), ceux d'Alice Krieg-Planque (2000c, 2009) comme ceux de François Rastier⁴³ (2006) pour ne citer que ces exemples-là⁴⁴. Conscient du caractère interdisciplinaire qu'exige le traitement de ces sujets et de notre inscription en *sciences du langage* et spécifiquement en *Analyse du discours*, nous passons en revue quelques travaux qui, dans le domaine de la *lexicologie socio-politique* notamment, se sont intéressés aux *enjeux* de *sens* liés à l'*usage* des *mots* et à l'ampleur de leurs implications socio-discursifs au regard des *contextes* d'énonciation. Et, parce que faire science exige du chercheur des choix conceptuels, théoriques et méthodologiques clairs, nous mettons en discussions quelques concepts particuliers qui découlent des débats historiques, en linguistique, sur la relation entre le *langage* et le *réel*, entre le *mot* et ce à quoi il peut renvoyer par le mécanisme de la *référenciation* comme étant « une » *réalité* du monde, autrement dit, la *référence*. Ces considérations conceptuelles ne sont pas neutres ou hasardeuses. Elles sont, elles-mêmes, influencées par des orientations de théories sémantiques et discursives : la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* de Olga Galatanu (1977 ; 2018) essentiellement, en mettant en lumière et par nécessité ses filiations avec la théorie de *l'argumentation dans la langue* de Oswald Ducrot et de Jean-Claude Anscombre (1983), la théorie des stéréotypes de Putnam (1975, [1990, 1994]), la théorie *sémiolinguistique du discours* de Patrick Charaudeau et *al.* (1995) et sa « résonnance avec la pensée constructiviste » (Galatanu, 2018 : 49) à travers laquelle est convoqué le caractère *dénominatif* (relatif à la *dénomination*) du sens linguistique renvoyant aux travaux de Georges Kleiber (1980 ? [1981⁴⁵ ; 2001]). Outre l'exposé de la forme stratifiée de la description de la signification lexicale au fondement de la SPA, la problématique du concept « structurant » (Galatanu, 2018) de la *modalité* et son corolaire la *modalisation* qui la distingue des autres théories est, ici, mise en discussion. L'*argumentation* dans la *langue* et surtout dans les *discours* étant au cœur de ces élaborations théoriques et au centre de notre réflexion, il sera proposé ici, une brève analyse croisée des syntagmes « *le* polémique » et « *la* polémique ». Et la notion de *discours* qu'on ne peut envisager en marge de celle d'*interdiscours* et d'*intradiscours* est ici requestionnée. Cette démarche oblige à s'intéresser non pas qu'au *sens* premier du *discours*, c'est-à-dire ce qui relève du *posé* et qui est plus accessible et donc *explicite* ; mais aussi au *présupposé*, au *sous-entendu*, au *préconstruit* et au *prédiscours* qui instituent la dimension *implicite* et opaque du *discours*. Derrière le *discours* ou les *discours*, il y a un

⁴² Cf. son article : « Les **jaunes** : un mot-fantasma à la fin du 19^e siècle, *Mots*, n° 8, « L'Autre, l'Étranger, présence et exclusion dans le discours », p. 125-146.

⁴³ Cf. son article : « Sémiotique des sites racistes », *Mots. Les langages du politique*, n° 80, p. 73-84, disponible en [ligne].

⁴⁴ La plupart des références à ces travaux sont tirées de la revue mensuelle *Le Courrier de l'UNESCO* de mars 1996. Intitulée « D'où vient le racisme ? », cette édition avait pour invité Henri Atlan. Ont fait publier leurs articles dans ce numéro de la 49^e année de son existence, Etienne Balibar, Elias Canetti, Albert Jacquard, Claude Lévi-Strauss, Stephen Steinberg et Michel Wieviorka.

⁴⁵ *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, thèse de doctorat d'État soutenue en 1979 à l'Université de Strasbourg.

ou des *sujets parlants* garants du processus d'*énonciation* des *énoncés*. Il se pose finalement, à propos de ces *sujets parlants*, la capacité à se soustraire à la *subjectivité* constitutive de l'Être pouvant permettre à la production discursive d'échapper aux attributs axiologiquement négatifs de l'*idéologie*. Ces questions abordées ici entament les enjeux de la construction et de l'interprétation des *discours* par rapport à la problématique de la *neutralité* sinon de l'*objectivité* de l'analyste lui-même jusqu'à celle des *contextes* ou plutôt d'*environnements* discursifs, numériques notamment, comme participant intrinsèque à la compréhension du sens produit et qui obligent à opérer ou non un choix entre l'*approche postdualiste* (écologique) ou l'*approche dualiste* (logocentrée). En outre, l'un des objectifs poursuivi dans cette première partie est une proposition de catégorisation, du point de vue linguistique et discursif, des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* en tant que dénominations dans la nomenclature des *objets* et de réfléchir aussi à la façon dont ils sont construits comme *événements* puis mis en scène par et à travers les *médias*.

Du point de vue méthodologique, le choix d'une double approche d'analyse, à la fois *qualitative* et *quantitative* est explicité avec une présentation détaillée de la procédure de constitution du *corpus* de recherche, les enjeux liés à sa configuration et les outils informatiques de traitement statistique des données textuelles spécifiques à la lexicométrie.

CHAPITRE PREMIER :

LEXICOLOGIE SOCIO-POLITIQUE FRANÇAISE : LANGAGE ET *POUVOIR DES MOTS*.

Les mots ne font pas que représenter des objets du monde, ils ont aussi un pouvoir d'action sur ce monde ; parler constitue une pratique sociale qui a des effets de transformation et d'action, qui est performative.

(Josiane Boutet, in *Le pouvoir des mots*, 2010 : 10)

Tout discours met en place, en fonction de son propos, un système de coréférence entre des mots différents.

(Marie-Françoise Mortureux, 2008 : 124-125)

Le questionnement sur le *pouvoir* des *mots* n'est ni contemporain ni objet de réflexion d'un domaine scientifique spécifique. Il constitue, pour reprendre la formulation de Josiane Boutet (2010 : 7), « une interrogation que l'humanité se pose depuis des siècles et qui mobilise la réflexion philosophique, politique, sociologique, linguistique et grammairienne ».

Loin d'être clôturée, cette interrogation qui traverse les champs disciplinaires mais aussi les cultures présuppose que les *mots* ont un *pouvoir* ; autrement dit, qu'il « existe une puissance propre au langage » (*ibid.*). Mais, d'où « vient [réellement] ce pouvoir des mots » ? et « comment se manifeste-t-il ? » Vient-il de la « puissance » ou de la notoriété « politique et sociale des institutions » pour lesquelles des hommes et femmes énoncent, en tant que délégués, des propos dans l'*espace public* et sous l'ombre desquelles se construit leur « légitimité » ? Ou alors, « existe-il une puissance propre au langage [lui-même], non exclusivement ou exclusivement déterminée par la position sociale de ses énonciateurs ? ». À travers ces deux questions reformulées à partir de celles qui inaugurent la réflexion de Boutet (2010) dans *Le pouvoir des mots*, ce sont deux conceptions de la notion de *mot* ou du pouvoir du langage qui se confrontent : une *conception sociologique* avec Pierre Bourdieu et une *conception philosophique* d'orientation pragmatique (la philosophie du langage) avec John L. Austin. Pour Bourdieu, en effet, et comme l'indique Boutet (*ibid.* : 8) l'origine du pouvoir des *mots* n'est pas à chercher dans leurs propriétés linguistiques mais plutôt dans la position sociale d'autorité de celui ou de celle qui les énonce. Contrairement à cette conception sociologique, Austin – et bien des chercheurs après lui – accrédite plutôt la thèse d'un pouvoir propre aux *mots*. C'est dans cette perspective que s'inscrit Victor Klemperer (1996) que cite Boutet (*ibid.* : 9) et qui, partant de son analyse du langage nazi⁴⁶, est parvenu à montrer « combien et comment le langage est un formidable moyen de pénétrer les esprits, de faire agir, penser et parler les citoyens d'une certaine façon, y compris à leur insu ».

S'il est vrai que nous nous réclamons de cette *conception philosophique du langage*, comme Josiane Boutet d'ailleurs, nous ne l'opposerons pas dans une démarche radicale à la ***conception sociologique***. Car, tout porte à croire que le pouvoir des *mots* se manifeste aussi bien à travers leurs propriétés linguistiques (sémantique, syntaxique etc.) qu'à travers des situations socio-discursives, voire historiques, dans lesquelles ils émergent. C'est ce que nous essaierons de montrer ici à travers le choix que nous avons fait de traiter des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* comme des « entrées » dans l'*analyse de discours* marqués par des formes d'aversion

⁴⁶ Boutet fait référence à l'ouvrage : *LTI, Notizbuch eines Phologen* ou *LTI, la langue du IIIe Reich : carnets d'un philologue*, traduit de l'allemand et annoté par Élisabeth Guillot, présenté par Sonia Combe et Alain Brossat, publié à Paris, chez Albin Michel en 1996, 375 p.

pour l'« Autre » (« Eux » et « Nous ») ou par la qualification d'un certain rapport à l'*autre*, à l'*identité*.

I. De l'analyse des *mots* en lexicologie socio-politique à l'Analyse du discours

I.1. Le *pouvoir* des *mots* : éléments de contextualisation

Patrick Charaudeau (2013 : [en ligne]) tenait, dans son article intitulé « Le chercheur et l'engagement. Une affaire de contrat », paru dans la revue *Argumentation et Analyse du Discours*, ces propos :

S'interroger sur l'effet possible des **mots**, selon la situation dans laquelle ils sont proférés (pensons à l'emploi de mots comme « **arabe** », « **musulman** », « **juif** »), est indispensable car si les mots ne **tuent** pas, ils peuvent **blessar douloureusement**. S'interroger sur l'effet des **images** avec leur impact émotionnel est tout aussi indispensable, et exige que l'on pense à la situation dans laquelle se trouve celui, ou le public, qui va les recevoir (pensons aux caricatures de Mahomet).

Effectivement, les réactions de celui ou celle qui écope de la « blessure » engendrée par l'*usage* de ces mots – et d'autres bien évidemment – ou images (le *photomontage* par exemple) et qui la vit « douloureusement » ou bien celles de ses proches, ou même celles de personnes anonymes portées par des valeurs humaines de solidarité, peuvent être socialement dramatiques. Des exemples existent dans l'histoire de l'humanité, et l'actualité récente suffit à illustrer ce pouvoir « violent » exercé par les *mots* et discuté par les acteurs socio-politiques aussi bien que les professionnels des médias (les *journalistes*) à travers les débats publics.

L'exemple de Taubira énoncé dans l'introduction en est un avec la prise de parole publique de d'Anne-Sophie Leclère. Cet exemple peut être mis en lien pour expliquer son fonctionnement, à quelques nuances près, avec celui de Philippe Tesson, journaliste et chroniqueur ci-dessous, sur le plateau de **BFM TV**, devant la journaliste Ruth Elkrief, admettant avec « regret » avoir commis un « dérapage » après avoir déclaré :



Figure 2 : Copie d'écran de Philippe Tesson en interview avec Ruth Elkrief sur *BFM TV*.

Tesson : d'où vient le problème de l'atteinte à la laïcité ? / sinon **des** musulmans⁴⁷ / on le dit ça / ben moi / je le dis / c'est **les** musulmans qui amènent la **merde** en France aujourd'hui /

Il dit s'excuser « auprès des gens qui se sont sentis visés [...] à juste titre ; et que ça a pu blesser. ».



Figure 3 : Copie d'écran de Philippe Tesson en interview avec Ruth Elkrief.⁴⁸

⁴⁷ Les éléments de transcription ou de copie d'écran de commentaires numériques exploités ici font partie du corpus de travail qui sera entièrement présenté plus loin.

⁴⁸ Cf. « Dérapiage de Philippe Tesson [...] », <https://www.youtube.com/watch?v=CdaOFZSd5l8>, vidéo ajoutée le 22/01/2015 ; consulté le même jour. Cette image, présente, outre les deux journalistes positionnés sur le premier plan, quelques membres de la communauté musulmane le second plan.

« on peut dire / mais vous avez dit **des musulmans** / Ruth Elkrief le recadre : « non / vous avez dit : « / **les** musulmans / » et « / c'est peut-être ça le problème / » conclut la journaliste. « / soyons sérieux / » enchaîne Philippe Tesson, « / l'article défini l'article indéfini / [...] on sait les confusions et les ambiguïtés que **ça** provoque / je ne peux pas dire **ça** / **ça** va de soi / [...] c'est le langage parlé / à la télévision / je suis direct / je suis cru / je prends pas les formes / ». « / et pourtant / vous êtes fin lettré / vous savez bien la différence [...] / la généralisation / », s'étonne Elkrief. « / c'est une espèce de luxe / une **formule** de style / », répond Tesson. Puis il fait une comparaison : « / [...] on dit / dans la vie que « **les** » journalistes sont nuls / ». C'est « / une **faute** / on ne doit pas dire « **les** » / on ne généralise pas / [...] on l'apprend / ça fait partir de notre métier / on a une responsabilité là-dessus / », conclue Elkrief.

Finalement, Tesson conclut en se livrant à une confession : « / si ma **faute** est sémantique / si mon **crime** est sémantique / alors je le **regrette** infiniment / dorénavant / je tournerai la langue sept fois dans la bouche avant de parler / pour respecter la syntaxe de la grammaire française / ».

On le voit, à la fin, Tesson semble plutôt minimiser la « faute » parce qu'elle ne serait que de mot et non de « pensée ». Ce qu'il est possible d'apprendre ici, c'est qu'une « faute » due au mauvais *usage* d'un mot dans sa relation syntagmatique en *cotexte* (au sein de l'énoncé) voire à une mauvaise *interprétation* ou *compréhension*, pourrait être qualifiée de « crime », terme juridique mais qui fait, ici, l'objet d'une utilisation ironique avec son association à *sémantique*.

Toujours à propos du pouvoir des *mots*, Mikhail Bakhtine⁴⁹ (1977 [1929] : 124), dans *Le marxisme et la philosophie du langage : essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, écrivait :

À travers le **mot**, je me définis par rapport à l'**autre**, c'est-à-dire, en dernière analyse, vis-à-vis de la **collectivité**. **Le mot est une sorte de pont jeté entre soi et les autres**. S'il prend appui sur moi à une extrémité, à l'autre extrémité, il prend appui sur mon interlocuteur. Le **mot** est le **territoire commun du locuteur et de l'interlocuteur**.

Et la *collectivité* sur laquelle prennent appui les mots employés par Tesson n'a pas tardé à réagir comme cela avait été le cas dans l'affaire dite « Taubira ». Outre les dénonciations enregistrées dans les milieux politiques et institutionnels, les internautes ne sont pas demeurés les bras croisés. Ils ont montré des activités sur les réseaux sociaux numériques. Cette activité affiche plus de cinq mille (5000) vues pour six (06) icônes d'*accord*, c'est-à-dire d'évaluation positive, contre quarante

⁴⁹ Bakhtine, c'est aussi V. N. Volochinov.

(40) de *désaccord*, c'est-à-dire, d'évaluation négative. Les quelques copies d'écran qui suivent en sont la preuve :

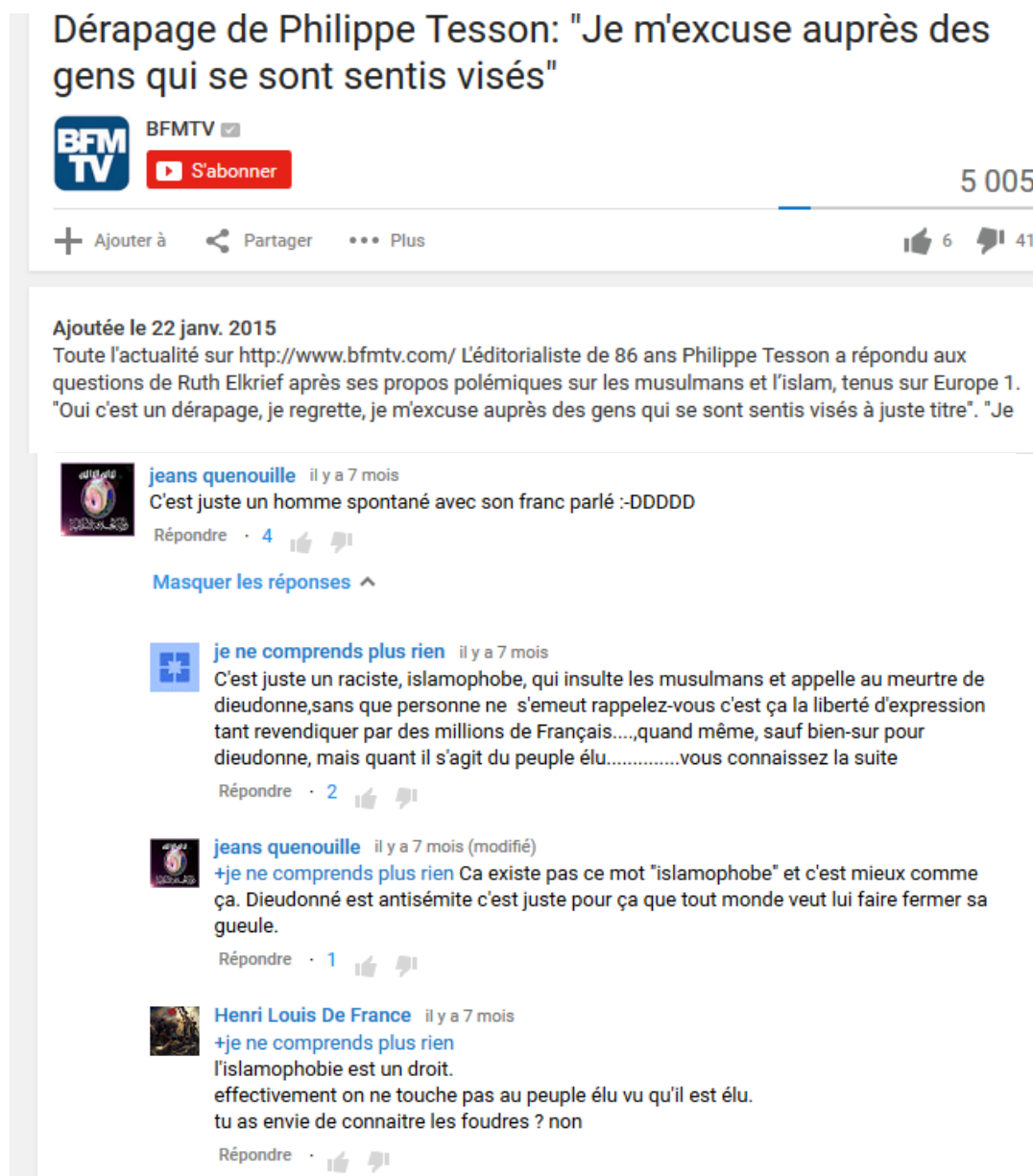
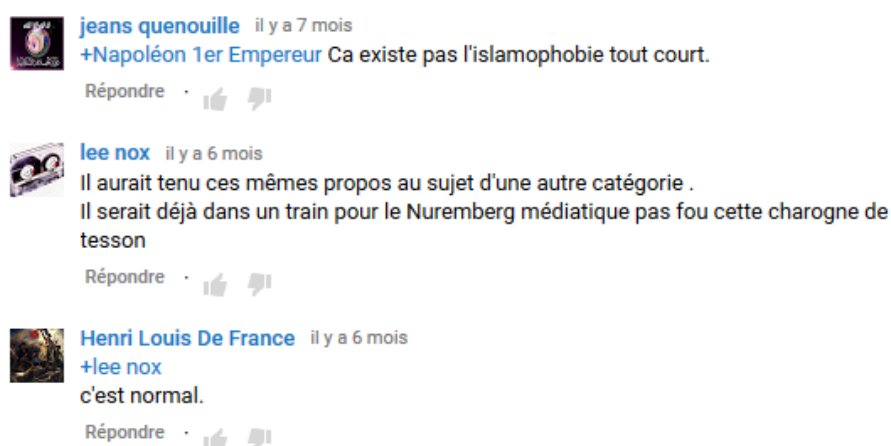


Figure 4 : Copie d'écran de commentaires numériques suite aux propos de P. Tesson

Dans la copie d'écran [4] comme elle se présente ci-dessus, Philippe Tesson est qualifié de « raciste, [d']islamophobe qui insulte les musulmans » par l'internaute « Je ne comprends plus

rien ». Comparant les propos de Philippe Tesson à ceux de Dieudonné M'Bala M'Bala⁵⁰, il questionne le sens à donner à « liberté d'expression » et semble dénoncer une politique de deux poids deux mesures. Car, en effet, son interrogation, c'est : Pourquoi l'un, Philippe Tesson, peut parler (insulter ?) *des/les* Musulmans, et l'autre, Dieudonné M'Bala M'Bala, est interdit de parler (d'insulter les?) des Juifs ? La caution à cette dénonciation d'un deux poids deux mesures se retrouve également dans le "post" de l'internaute *lee nox* qui qualifie « musulmans » et « juifs » de « catégories » et fait remarquer que si les propos de Philippe Tesson, traité de « charogne » ici, avaient été dirigés contre une autre catégorie, en clair, celle des « juifs », il aurait été l'objet d'un « Nuremberg⁵¹ médiatique ».

Comme on peut le voir, le mot *islamophobe* semble même être remis en cause par l'internaute *jeans quenouille* : « Ca existe pas ce mot "islamophobe" [...] » ; et un autre internaute, *Henri Louis De France*, de lui répondre dans le fil des échanges avec une certaine ironie : « l'islamophobie est un droit ». Ce faisant, cet internaute pose, non seulement le point de vue que construit la dénomination *islamophobie* comme existante et renvoyant à la catégorie : M/musulmans ; l'appel au respect du « droit », celui de la liberté de penser, la liberté d'expression reconnue à chacun et à tous. Seulement, cette liberté d'expression n'irait pas de soi, selon le point de vue l'internaute *Henri Louis De France* pour ce qui est de la dénomination « antisémite » ou « antisémitisme » en référence « au peuple élu », le peuple « juif » auquel il faut se garder de « toucher », au risque de s'attirer des « foudres », autrement dit, des représailles.



⁵⁰ Très souvent qualifié d'« antisémite », Dieudonné M'Bala M'Bala est un humoriste, acteur et militant politique français. Il est né à Fontenay-aux-Roses le 11 février 1966.

⁵¹ Ce terme, en évoquant l'idée d'un *jugement violent et intense*, renvoie à la ville allemande ayant accueilli le procès intenté par les puissances alliées contre les dirigeants nazis à la fin de la seconde guerre mondiale. Tenu du 20 novembre 1945 au 1^{er} octobre 1946, le *procès* a été dirigé par le procureur américain Robert H. Jackson (cf. Alexandre Sumpf, 2012 : en ligne ; et Christian Delage, 2001, p. 63).

Figure 5 : Copie d'écran de commentaires numériques suite aux propos de P. Tesson (suite)



Figure 6 : Copie d'écran de commentaires numériques suite aux propos de P. Tesson (suite)

Dans la copie d'écran [6] ci-dessus, si « *les*⁵² journalistes » sont traités de « sionistes » et que la « shoas » (plutôt *shoah*) est qualifiée par humour, frisant la moquerie, de « sainte » (cf. l'internaute *sa free de I, isle*), l'entretien entre Philippe Tesson et Ruth Elkrief est qualifié de « conversation de salon entre deux [...] journalistes de connivence [...] » appelés à cesser « de [...] prendre » un « nous » (dont il fait partie) collectif : les téléspectateurs comme les internautes « pour des imbéciles ». Ce qu'il est important de constater, par ailleurs, c'est que les *injures*⁵³ ou *insultes* : « imbéciles », « charogne », ne sont presque jamais absent(e)s de ces échanges. À ces *insultes* s'ajoutent des *accusations* (/ c'est *les* musulmans qui amènent la *merde* en France aujourd'hui / ([cf. propos de Philippe Tesson]) qui sont constitutifs des traits caractéristiques de la *violence verbale* diffuse dans ces interactions dont le traitement peut se situer, par ailleurs, sur le terrain juridique à travers des dépôts de plaintes suivies de procès ou conduire tout simplement à l'exercice du « droit de réponse ». Mais, dans bien des cas, l'exercice du « droit de réponse » n'empêche pas des poursuites judiciaires. On l'a vu avec Anne-Sophie Leclère qui, en plus de perdre son investiture au FN, a été exclue du parti frontiste, mais encore condamnée à neuf mois de prison fermes.

⁵² L'emploi de l'article « les » ici, acte la généralisation du qualificatif « sioniste » à tout journaliste sans acception ; ce qui n'est pas évident. C'est comme dire dans le cas de Tesson : « les musulmans ».

⁵³ Cette notion sera développement plus tard.

I.2. Quelques travaux fondateurs de la lexicologie socio-politique française

Comme l'écrivait Georges Matoré (1953 : 50),

[...] c'est en partant du **vocabulaire** que nous essaierons d'expliquer une société. Aussi pourrions-nous, définir la lexicologie comme une discipline sociologique utilisant le matériel linguistique que sont les **mots**.

Par la convocation de trois mots du *vocabulaire* français : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, notre recherche renvoie à des objets problématiques dans le débat social qui ont fait l'objet de quelques travaux en lexicologie socio-politique. En travaillant sur ces mots, tels qu'ils sont explicitement et surtout implicitement convoqués dans les confrontations verbales, notre objectif est de rendre compte du fonctionnement des rapports de force qui traversent la société française. Il s'agit d'une approche particulière de l'étude du « vocabulaire [...] du politique » (Tournier, 2010[en ligne]) qui a une longue histoire, qui est nourrie par d'importants travaux de recherche scientifique dont on ne peut manquer de s'imprégner dès lors qu'on s'engage dans une étude sur les mots.

Dans un entretien accordé à la revue *Mots*, le n° 94 de novembre 2010, intitulé « Mots et politique, avant et autour de 1980 », Maurice Tournier fait l'historique de la lexicologie socio-politique en France. Pour l'auteur, « l'histoire sociale et, bien entendu, la linguistique [...] sont les deux grandes disciplines [...] pionnières dans les études systématiques des sens, discours et vocabulaires du politique ».

S'agissant des institutions comme des inspireurs, Maurice Tournier insiste sur l'apport de l'École des *Annales*, sur la participation des chercheurs tels que Marc Bloch, Lucien Febvre et leurs disciples. Il cite également Fernand Braudel, Pierre Gouber, Jacques Le Goff, Maurice Agulhon (1970, 2008) et Michel Vovelle (1972, 2004).

De nombreux autres noms sont également liés à l'émergence de la discipline parmi lesquels Michel Foucault (1967), Michel Pêcheux, Althusser (1970), Michel, Renée Balibar, Jacques Guilhaumou, Denise Maldidier, Régine Robin (« influencée par L. Althusser »), Simone Bonnafous (1991), Eni Orlandi, Sonia Branca, Jacqueline Authier, Claudine Haroche, Jean-Marie Marandin, Pierre Fiala, et nous nous permettons d'ajouter à la liste Marianne Ebel (1979) puis Alice Krieg-Planque (2000). Pour la diffusion de ses travaux de recherche, l'équipe se dote, en

1980, de la revue *Mots*. Mais, selon Tournier, les prémices de l'effervescence des activités remontent « à vingt [voire] trente ans plut tôt ». Soit, dès les 1950-60 environ, avec les études à la Sorbonne et à l'ENS (École Normale Supérieure) de Saint-Cloud. En outre, Tournier évoque quelques noms de ceux qui ont été leurs maîtres à penser. « Sauf exception, dit-il, aucun n'était spécialiste du discours politique ». « [Ils] étaient des linguistes « totaux », philologues et historiens de la langue, grammairiens et lexicologues, phonologues et sémanticiens, médiévistes et « modernes », structuralistes et sociolinguistes. Parmi ces maîtres à penser, il cite Ferdinand Brunot, Émile Benveniste qu'il qualifie d'« omniscient », Roman Jakobson dont les « réflexions sur la communication et sur discours et histoire sont encore la base de départ des sémanticiens ». Il évoque, en outre, la contribution d'ethnologues tels que René Dumézil et (sociologue aussi) Claude Lévi-Strauss ; celle des sociologues de la communication tels que Georges Friedmann. Et revenant particulièrement à Émile Benveniste, Tournier le présente comme celui qui avait l'art de pénétrer « dans les emplois archaïques des mots jusqu'à faire apparaître “au-delà de leur illogisme apparent la trame profonde d'une structure sociale” (Jean Bollack⁵⁴) ». Comme l'affirme, par ailleurs, Tournier, on ne saurait oublier, non plus, Charles Muller (1979), « statisticien⁵⁵ du vocabulaire littéraire » avec Pierre Guiraud ; Julien Greimas, Georges Matoré (1953), Jean Dubois, Robert-Léon Wagner, Pierre Achard (initiateur de la revue *Langage et Société*), Dominique Maingueneau (1976, 1987), Catherine Kerbrat-Orecchioni, Christian Bachmann (Bachmann et *al.*, 1981), Robert Lafont (1970) et Paul Siblot avec la « naissance de la praxématique [...] à Montpellier 2 », etc.

Il faut signaler l'organisation de colloques comme événements phares des activités des chercheurs et notamment le troisième colloque, avec pour base l'ENS de Saint-Cloud qui s'est tenu en septembre 1984 sous le thème « Nationalisme, racisme et sexisme dans les discours politiques contemporains ». Au nombre des ateliers initiés lors de ce colloque figure celui portant sur « racisme, xénophobie et anti-sémitisme » (Pierre Fiala, 1985 [en ligne]). Quatre articles ont été publiés à l'issue de ce colloque comme l'indique Pierre Fiala (1985) dans son article « Encore le racisme, et toujours l'analyse du discours » publié dans *Langage et Société*, n°34. Dans la lignée de ces travaux, mais beaucoup plus contemporains, il est possible de citer l'article de Laura Calabrese (2015 [en ligne]) intitulé « Reformulation et non re-formulation du mot islamophobie. Une analyse des dynamiques de la nomination dans les commentaires des lecteurs » où l'auteur identifie pour l'unité lexicale « islamophobie », « deux programmes de sens bien différenciés, à savoir “racisme anti-musulman” “et critique de la religion” ».

⁵⁴ Jean Bollack est philologue, philosophe et critique français. Il est né le 15 mars 1923 à Strasbourg, et est décédé le 4 décembre 2012 à Paris.

⁵⁵ Voir l'article pour plus de détails.

L'importance particulière qu'accorde Maurice Tournier à Émile Benveniste, en termes de participation à l'émergence de la lexicologie socio-politique s'accroît quand on lit Marie-France Piguet (1996). En effet, Marie-France Piguet (1996 : 5), cité par Krieg-Planque (2009 : 17), fixe les fondements de la discipline dans l'« histoire des mots qui gouvernent notre manière contemporaine de penser le monde », envisagée en 1954 par Émile Benveniste ([1954] 1966). Elle est alimentée, cette *histoire*, par de nombreux travaux de référence. Beaucoup d'entre eux s'inscrivent dans la lignée de la *Méthode en lexicologie* de Georges Matoré publiée en 1953, ou dans celle de Jean Dubois qui a publié dix ans plus tard (1963) *Le vocabulaire politique et social* en France de 1869 à 1872. Une part importante de ces travaux, comme l'indique Krieg-Planque (2009 : 18), présente une dette envers l'informatique⁵⁶, dont, aujourd'hui, l'utilisation va de la simple exploration de bases de données textuelles, pour le repérage d'occurrences dans les corpus, jusqu'à l'emploi de programmes de traitement statistique des formes lexicales et/ou des contenus à l'exemple de Lexico3⁵⁷.

Par suite, il y a eu, en France, la parution du *Dictionnaire des usages socio-politiques du français sous la Révolution*, publié par fascicules – huit⁵⁸ au total- depuis 1985 par l'équipe « 18^e et Révolution », devenue en 1999 « Pratiques du langage au 18^e : histoires, usages ». Cette équipe fait partie du laboratoire de « Lexicométrie et textes politiques » (UMR 9952) de Saint-Cloud qui a, en 1998, fusionné avec l'équipe d'accueil « Linguistique et informatique » de l'ENS Fontenay de Saint-Cloud pour devenir le laboratoire d'« Analyse de corpus linguistiques, usages et traitements » (UMR 8503). Créé en 1965, le laboratoire de « Lexicométrie et textes politiques » a d'abord été connu sous le nom de laboratoire de « Lexicologie et textes politiques » jusqu'en 1987. Le passage de la lexicologie à la lexicométrie dans la dénomination du laboratoire n'est donc intervenu qu'en 1988, soit dix ans avant que la fusion ne survienne. Pour le laboratoire de Saint-Cloud, il a été question d'un *projet systématique de description du vocabulaire socio-politique de la période historique* allant de 1985 à 2006 (Krieg-Planque, 2009 : 18). *Certains projets*, comme l'a mentionné Alice Krieg-Planque (2009), ont été encore plus ambitieux en ce sens qu'ils ont couvert plusieurs périodes historiques. C'est le cas, cite-t-elle, et toujours en France, du projet de dictionnaire des usages socio-politiques mis en place par le même laboratoire de « Lexicométrie et textes politiques », sous la direction de Pierre Fiala en 1999.

⁵⁶ Cf. Tournier 2010 [en ligne] déjà cité ici : « Le recours à l'informatique [pour le traitement] des données textuelles [...] ne concerne pas seulement les équipes de Saint-Cloud. En France, d'autres laboratoires, à l'aide de moyens informatiques, approchent aussi les mots du politique. [On peut mentionner] l'équipe CNRS d'Etienne Brunet et Sylvie Mellet à l'Université de Nice, RCP-CNRS animée par Michel Pêcheux, la « stylométrie » aussi, encouragée au départ par le centre de recherche d'IBM-France – René Moreau, Jean-Marie Cotteret (1973).

⁵⁷ Cf. Ludovic Lebart & André Salem (1994), *Statistique textuelle*, disponible [en ligne].

⁵⁸ 1985, 1987, 1988, 1989, 1991, 2003 et 2006.

I.3. De l'étymologie sociale à la lexicologie synchronique

En dehors de ces *entreprises collectives*, Krieg-Planque fait mention de nombreuses analyses de lexicologie socio-politique menées, en revanche, individuellement et cite celle d'Alain Rey (1989) sur le mot « révolution », celle de Marie-France Piguet (1996) sur le mot « classe », celle de Marc Deleplace (1994 ; 1995 ; 1998) sur le mot « anarchie », ou celles de Maurice Tournier sur des mots tels que « **grève** », « **travailleur** » ou « **jaune** ». Alice Krieg-Planque (2009 : 19), indique par ailleurs que, sous le nom *d'étymologie sociale*, Maurice Tournier (1992 : 280) a envisagé

l'analyse de l'histoire de ces formes lexicales entrées en politique, leurs significations et leurs usages, non pas dans la perspective apparemment consensuelle du dictionnaire de langue, mais dans la perspective conflictuelle qui est le lot du vocabulaire politique, où les mots sont porteurs de représentations sociales et où le sens des mots s'échafaude sur des « nécessités sociales de consensus ou de dominance ».

Les travaux qui ont conduit à ces publications sont pour la plupart inscrits dans la perspective de la **lexicologie diachronique** (Krieg-Planque, 2009 : 24). Les mots y sont analysés, décrits de « bout en bout » ; il s'agit d'« une description des usages dans la longue durée plutôt [que d']une mise au jour détaillée des points d'achoppements observables dans les pratiques langagières ». Mais à côté de cette perspective, selon Krieg-Planque (*ibid.*), il y a eu également de nombreux travaux qui se sont préoccupés « particulièrement de saisir [plutôt] les instants où, sur des modes divers, la “vie d'un mot s'intensifie” ». Il s'agit là, de la **lexicologie synchronique**, perspective qui vise « à décrire et [à] caractériser la “zone de turbulence” que [le] mot traverse » (*ibid.* : 24-25).

Si notre recherche s'inscrit plutôt dans la *perspective synchronique* par rapport à l'étude des mots convoqués, elle ne s'envisage pas dans une opposition traditionnelle à la *perspective diachronique* en ce sens qu'

il paraît impossible d'abstraire le mot du facteur temps, pour la raison qu'il est impossible d'isoler un élément des opérations qui l'ont produit. [...] Le mot que nous employons a été prononcé avec des valeurs différentes par des générations qui nous ont précédés. Le mot a un passé. Le mot se souvient. [Et] entre la lexicologie descriptive et la lexicologie historique, il y a, non pas continuité, mais complémentarité (Matoré, 1953 : 55).

I.4. Langage et « pratiques langagières » : le *réel* au-delà de la *représentation* du monde

Si les *pratiques langagières* questionnent c'est parce qu'elles disent quelque chose des acteurs ou des *sujets parlants*, mais surtout de certains *objets* ou phénomènes du monde social dont elles projettent les *imaginaires sociaux* (Charaudeau, 2007) en tentant d'opérer, par ailleurs, un lien conceptuel quasi intrinsèque entre *mots* et *réalités* construites. Ce sont ces mécanismes à l'œuvre dans les *usages* ou *emplois* des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* que nous essaierons de traiter dans la sous séquence qui suit.

I.4.1. Dire « racisme », « islamophobie » et « antisémitisme » : *réfèrent, référence et référenciation*

Dans son article d'hommage intitulé « La conception de la dénomination chez Georges Kleiber », Pierre Frath (2014[en ligne]) se propose de faire au prime abord un exposé sur *les grandes familles de théories linguistiques* qui ont dominé le XX^e siècle. Selon l'auteur, il en existe deux : il y a celle inscrite dans la lignée de Ferdinand de Saussure (« structuraliste ») dans le structuralisme donc et qui considère « *la langue comme système* [de signes]⁵⁹ » ; puis, la seconde, celle que nous pouvons qualifier de « poststructuraliste »⁶⁰ qui conçoit plutôt *la langue comme produit de l'activité du cerveau*.

Ces deux familles théoriques, Frath les représente en reprenant à Boèce (470-525) son triangle sémiotique. Ce triangle, nous le reprenons à notre compte en le reproduisant ici et sans rien y changer :

⁵⁹ Rastier (2011 : 15) semble s'inscrire dans le courant poststructuraliste en ce sens que « la langue, pour lui, n'est pas un système de signes- comme le serait le code ; Saussure, à qui l'on [aurait prêté] cette définition, ne l'a[urait] jamais formulée. Un signe au demeurant n'a pas de définition intrinsèque : il n'est qu'un *passage*, certes, réduit, d'un ou plusieurs textes auxquels il renvoie ». En cela, les signes s'opposent aux corpus. Les langues ne sont pas des *dictionnaires*, des *grammaires*, voire des *syntaxes*. « Pour l'essentiel, dit Rastier (*ibid.* : 14), une langue repose sur la dualité entre *système* (condition nécessaire mais non suffisante pour produire et interpréter des textes) et des *corpus* (corpus de travail et corpus de référence) de textes écrits ou oraux [...] » auxquels il faudra ajouter « l'*archive* [...] et les pratiques sociales où s'effectuent les activités linguistiques » (*Ibid.* : 14). [...] Non contradictoire, la dualité dynamique entre corpus et système constitue la langue dans son histoire. Aussi ne saurait-on assimiler la *langue historique* (l'*archive*) à la *langue fonctionnelle* (celle qui fonctionne ici et maintenant) en négligeant que la langue historique détermine la langue fonctionnelle dans ses structures et ses contenus.

⁶⁰ Né dans les « années 1970 [...] dans les départements d'anglais nord-américains, [...] le **poststructuralisme** [...] consisterait [...] à théoriser quelques problèmes accompagnant l'avènement de la **postmodernité**, comme celui de la « crise de la représentation » (aux deux sens esthétique et politique), la critique de la pensée essentialiste et totalisante (ce que les américains qualifient souvent de « moderniste ») ou encore le décentrement du sujet. A part Michel Foucault et Jacques Derrida, qui sont à la tête de ce mouvement, on peut compter parmi ces figures canoniques Jacques Lacan, Gilles Deleuze, Jean-François Lyotard, Roland Barthes, Louis Althusser, Julia Kristeva puis quelques Allemands comme Martin Heidegger et Walter Benjamin, qui ont ceci en commun de partager un certain style théorique continental » (cf. Johannes Angermüller, 2007, p. 19).

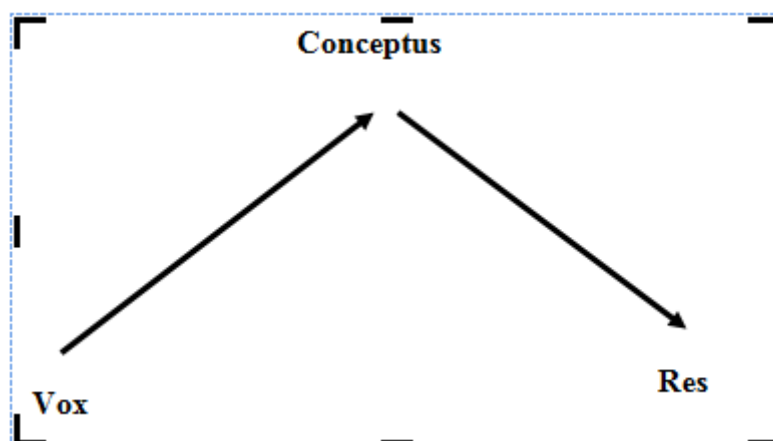
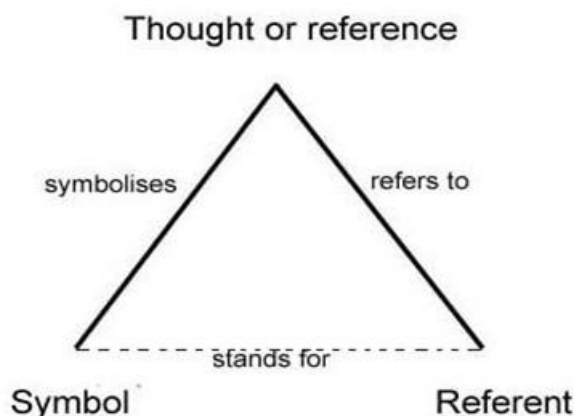


Figure 7 : Le triangle de Boèce

Comme le dit Frath, le *Vox* et le *conceptus* correspondent respectivement au *signifiant* et au *signifié* dans la terminologie saussurienne. Pour les tenants du *Vox*, « les **signifiants** prennent leur sens dans un système où tout se tient » ; tandis que pour les tenants du *conceptus*, « les **concepts** sont d'abord acquis en dehors du langage, et les **signifiants** en sont l'étiquette ». Cela suppose qu'avant le *Vox* ou le *signifiant*, il y a d'abord le *conceptus* ou le *signifié*. Ce qui est remarquable, fait observer Frath, « c'est que les deux [familles théoriques ont ignoré] le *res* [mais] pas pour les mêmes raisons cependant ».

Selon Émile Benveniste (1966 : 52) que cite Pierre Frath dans l'article mentionné ici, les structuralistes n'auraient mis le *res*, autrement dit le *référént* de côté que *provisoirement* ; alors que « les tenants de la prééminence du **signifié** ont, quant à eux, assimilé le **référént** au **concept** ». Pierre Frath en donne la justification en rapportant le triangle sémiotique proposé, cette fois-ci, par Charles Kay Ogden et Ivor Armstrong Richards (1923) que nous reproduisons également comme ci-après :



Dans la perspective des *poststructuralistes* et comme l'on peut s'en rendre compte en observant de près leur triangle, il est possible de faire deux constats. D'abord, la langue d'annotation a changé : du *latin* à l'*anglais*. Ceci n'est peut-être pas assez essentiel. Mais, lorsqu'on le compare au triangle de Boèce, celui adopté par les structuralistes, on voit que le *Conceptus* (concept) a disparu pour laisser place au « Thought or reference » (Pensée ou référence)⁶¹, que le *Vox* est devenu « Symbol » (Symbole) et que le *Res* est lui remplacé par « Referent » (Réfèrent). On s'aperçoit effectivement qu'il y a eu une tentative de faire correspondre le *Conceptus* avec le *Res*. Seulement, le projet semble ne pas avoir tout à fait abouti ; puisqu'en réalité, le remplacement de *concept* par *référence* participe à l'installation d'un flou en suscitant tout au moins deux questions : (1) Est-ce que *concept* peut se confondre à *référence* ? (2) Une *référence* (*Thought or reference*) équivaut-elle à un *réfèrent* (Referent) ?

Si, comme l'affirme Frath (2014), « penser, [autrement dit, le *thought*, le *reference*], c'est l'acte de référer, c'est-à-dire mettre le réfèrent en relation avec le signe », cela autorise à dire que la *référence* n'a de fonction que celle de la mise en relation (*réfèrent* et *signe*). Par ailleurs, Frath dit qu' : « étudier le concept, c'est étudier les choses, et [qu'] il n'y a pas de raison de se soucier du **réel** outre mesure ». La *référence* n'a donc rien à voir avec le *concept* qui est lui associé aux **choses**, au **réel**. On ne peut donc pas, par conséquent, assimiler la *référence* au *concept* lequel constitue avec le *réfèrent* deux notions à ne pas confondre comme l'indique d'ailleurs Gérard Petit (2002 : 487-488) dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* (dir. Charaudeau et Maingueneau) : « Les notions de référence et de réfèrent ne doivent pas être confondues. La **référence** désigne une propriété du signe linguistique ou d'une expression de renvoyer à une **réalité**. Le **réfèrent** est la **réalité** qui est

⁶¹ C'est notre traduction.

pointée par la **référence**. » Si le *réfèrent* est la *réalité*, même s'il ne s'agit que d'une réalité⁶² « expérimentée »⁶³, autrement dit, « perçue » (Kleiber, 1997 : 13) et que le *concept* renvoie aux *choses*, au *réel*, l'on peut être effectivement tenté de confondre le *concept* au *réfèrent* comme c'est le cas dans la perspective de la deuxième famille des théories linguistiques qui conçoit la *langue*, non pas comme un *système*, mais comme *produit de l'activité du cerveau*.

Mais, à cette tentation, il ne faudrait sans doute pas y succomber en ce sens que le *concept* n'est pas la *chose*, la *réalité* « même » ; mais sa *représentation*. La définition que propose Franck Neveu (2011 : 92) dans son *Dictionnaire des sciences du langage* en est la preuve : « [...] du verbe latin *concipere*, « concevoir », sur *cum* et *patio* [...], la philosophie définit le concept comme la **représentation mentale**, abstraite d'un objet [...]. L[es] science[s] du langage le défini[ssent] quant à elle[s], depuis les travaux de Ferdinand de Saussure (CLG 1916), comme une **représentation symbolique** associée à un signe linguistique ». Comme on peut le voir, que ce soit dans la perspective philosophique ou dans celle des sciences du langage, la définition de la notion de *concept* associe toujours celle de *représentation* qu'elle soit *mentale* ou *symbolique*.

Du (*conceptus*) concept comme « représentation mentale » et/ou « symbolique », on en arrive à la sélection du (*Vox*) « signe » linguistique (mot-*name*) ou du « symbole » par le mécanisme de la mise en relation assurée par la *référence* qui renvoie finalement au *réfèrent* (*Res*) en tant que *chose* ou *réalité* (concrète ou abstraite) du monde. Le rôle de la *référence*, celui de renvoyer à la *réalité* devient par là-même incontournable en ce sens que, sans cette articulation, l'on ne saurait garantir la relation entre le *mot* et le *réfèrent*, c'est-à-dire la *chose* : l'objet ou la personne nommée. Comme l'affirme Kleiber (1997 : 18),

l'élément décisif dans la référence, c'est qu'elle nous mène au dehors du langage. Et que ce au-dehors soit fortement organisé, structuré par le langage lui-même, n'autorise pas pour autant à dire qu'il ne s'agit que d'un objet linguistique. Même si c'est le langage qui contribue à un engagement ontologique, l'ontologie qui se trouve ainsi engagée est envisagée comme extra-linguistique.

Les unités linguistiques *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* réfèrent donc, par le mécanisme de la *référence*, à des *réfèrents*, à des *choses*, à « des éléments « existants », réels ou fictifs » du monde

⁶² « Nous n'avons pas accès au monde tel qu'il est. Nous ne pouvons pas savoir quel est le monde *objectif* ni qu'est est vraiment la réalité. [...] Nous ne pouvons pas dire le monde tel qu'il est en soi, mais seulement tel qu'il est ou apparaît être pour nous » (Kleiber 1997 : 12).

⁶³ On retrouve également cette idée de la réalité « expérimentée » chez Paul Siblot (1997 : 53) quand il affirme que : « [...] nous n'accédons jamais au réel « en soi » mais seulement à ses représentations ».

(Kleiber, 1997 : 17), nous inscrivant, de ce fait, dans le *constructivisme* non radical dont se réclame Georges Kleiber.

Mais, en nous inscrivant dans la filiation de Georges Kleiber, notre conception de la *référence* ne s'envisage pas au mépris de la critique – juste, à certains égards – de « statisme » (Siblot 1997 : 53, citant Hagège 1985/1987 : 288) dont elle a été la cible. Notre conception de la *référence* s'envisage en corrélation avec la notion de *référenciation* définie comme processus de « catégorisation [...] relevant de pratiques symboliques **d'avantage que d'une ontologie donnée** » (Mondada et Dubois, 1995 : 276). C'est là une « approche [ou] vision dynamique de la référence » (*ibid.* : 276 ; Garric & Longhi, 2014 [en ligne]) qui « permet de concevoir les **dénominations** comme des stabilisations sans qu'elles soient considérées comme problématiques, ou déviantes, vis-à-vis de catégories définies comme existentielles ». Cela implique pour notre travail que c'est la notion de *référenciation* qui permet de saisir la dimension *symbolique* des phénomènes sociaux questionnés dans notre recherche.

Et cette question de la *référenciation* qui formalise finalement la dynamique de la *dénomination* comme une tentative visant à résoudre le *statisme* qui lui est accolé en termes de critique engage à interroger la relation entre les notions de « dénomination » et de « nomination ».

I.4.2. De la *dénomination* à la *nomination* et vice-versa : langage et pratiques langagières

À propos de la notion de « dénomination » que l'on rencontre aussi bien dans les « discours ordinaires » comme « savants », Siblot (2001[en ligne]) parle d'une « définition confuse » ; voire d'« imbroglio terminologique » – ce sont ses mots –, témoignage d'un « embarras épistémologique » sitôt que l'on s'autorise « un examen de l'étymologie et de l'évolution diachronique des termes concurrents, la consultation des dictionnaires de langue ou de spécialité, l'observation des emplois dans le langage ordinaire et les discours métalinguistiques ». L'auteur part, en effet, d'une synthèse de trois définitions proposée par Émile Benveniste (1984 : 77), pour asseoir son argumentaire au sujet de la notion :

En linguistique, **la dénomination est un concept aux contours mal délimités dont l'extension varie considérablement selon les théories et les auteurs**. Les définitions « **larges** » la présentent comme la relation qui unit l'expression linguistique à une entité extra-

linguistique ; les définitions « **moyennes** » au rapport qui s'établit entre une entité codée, item lexical en tête, et son référent ; les définitions « **restreintes** », enfin, la limitent au lien désignationnel entre la catégorie grammaticale nominale, dans laquelle on privilégie le substantif et la classe référentielle correspondante. Toutes se rejoignent, en fait, pour y voir la désignation d'un être ou d'une chose extra-linguistique par un *nom* (*name*). Mais si elles s'accordent sur la dimension référentielle, elles se séparent sur la définition du nom.

Souscrivant au constat établi dans cette synthèse et qui fait état de ce que la *référence* est une dimension fondamentale de la *dénomination*, Siblot assure que, ce faisant, c'est le **lien désignationnel** qui devient également un « trait commun de toutes les compréhensions de la dénomination [et] qui implique d'opter pour la sémantique référentielle ».

L'autre difficulté que pointe du doigt Paul Siblot, en dehors de l'absence de consensus sur la définition de la notion et de celles qui lui sont concurrentes (*nomination, désignation, appellation*), c'est le champ que balaie la **dénomination** que l'on convoque dans le langage courant pour parler de ***l'ensemble des catégories du discours*** au détriment de la **désignation** (processus générale de catégorisation) alors qu'elle ne porte, comme le dit l'auteur, que sur la *seule catégorie nominale* (catégorie spécifique). Cela revient à dire, insiste Siblot, que « la notion de **désignation** intéresse l'ensemble des morphèmes lexicaux et couvre, outre le nom, l'adjectif, le verbe et l'adverbe ; elle s'étend même aux unités non codées et aux signes non linguistiques ». Georges Kleiber (2001) a d'ailleurs, au nom de *l'engagement ontologique*, comme le mentionne Pierre Frath (2014) répondu à cette observation de Paul Siblot en reconnaissant l'intérêt de ne pas limiter la dénomination à la seule *catégorie des substantifs*, mais de la généraliser aux *verbes et adjectifs*. Cette généralisation fait que la frontière entre *désignation* et *dénomination* demeure « passablement confuse » pour reprendre les mots de Paul Siblot.

Pour tenter de démêler la situation, Siblot s'interroge sur la nature même du *lien* dit *désignationnel* ou *référentiel* « convoqué pour définir la dénomination » en citant Kleiber (1984) : serait-ce *seulement l'idée générale du rapport à l'extra-linguistique* ? Pour Siblot, il n'est pas tout à fait acceptable, pour l'intérêt de la « réflexion sémantique », de se satisfaire d'une proposition définitoire *tautologique* selon laquelle « une désignation a pour caractéristique d'établir un **“lien désignationnel”**, c'est-à-dire de désigner ». Siblot va plus loin en faisant remarquer que la *compréhension* de la « nature » de ce « lien », *lien* que Benveniste (1966) avait recommandé « d'éloigner du champ des interrogations linguistiques », est *déterminante* pour la « compréhension que nous pouvons avoir de la dénomination ». Partant de là, Siblot propose de faire un point pour tenter de sortir de l'impasse.

Du bilan que fait Siblot (2001[en ligne]) dans son article « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom », nous n'en exposerons ici, en quelques points, qu'une vue partielle mais suffisante pour l'illustration de nos propos :

(1) *désignation*, *appellation* et *dénomination* sont des notions données pour des synonymes par les dictionnaires de langue (il n'y a donc pas de distinction nette entre elles).

(2) la *désignation* concerne l'acte aussi bien que le résultat et vaut pour le discours et pour la langue. Le terme intéresse l'ensemble des signes (linguistiques ou non), l'ensemble des expressions langagières (lexicalisées ou non), l'ensemble des morphèmes (nominaux ou non). Sa position est hypéronymique et le terme couvre également les emplois qui ne sont pas précodés.

(3) la *dénomination* est plus marqué[e] que la désignation par le sémantisme du préfixe, du fait de la coexistence de *nomination*. Expressément résultatif, il « assure surtout le **sens métonymique** de « non attribué » (Rey 1995). Aussi son emploi pour désigner des actualisations en discours est une première incongruité. S'y ajoute celle de l'extension de dénomination aux catégories du discours autres que le nom ; élargissement qui nécessite de distinguer entre le « nom-*name* » et le nom grammatical. La dénommée nomination s'avère aussi mal nommée que le cordonnier mal chaussé et sa prépondérance dans les emplois linguistiques correspond à la prépondérance du « point de vue de la langue ».

(4) l'extension métonymique « désigner à un poste » apparaît en latin comme sens second, pour le verbe comme le déverbal ; elle devient première en français pour la forme nominale. L'ambivalence de nomination ainsi créée (nomination à un poste/nomination en langue) contribue à raréfier son emploi en linguistique où le terme n'apparaît pas au vocabulaire habituel. Il est par contre d'un emploi systématique dans les analyses du discours [...].

En conclusion à ce bilan que Siblot (2001) juge « complexe » et cependant « conforme » à la *diachronie* comme à la *morphologie*, il propose « d'assigner à nomination le champ du discours, et à dénomination celui de la langue ». Puis il ajoute que c'est une « proposition qui laisse entier « le problème du nom » selon la terminologie de Kleiber (1984 : 81) mais auquel il préfère, lui, l'expression « le propre du nom », opposant ainsi *problème* à *propre* ; et, en faisant remarquer que la notion du *nom* « est au fondement des deux appellations : **nomination** et **dénomination**. Pour Siblot, en effet, « la question posée est [sans conteste] celle du rapport du **langage** au **réel**, celle du **sens**

lié à la référence⁶⁴ et à la **référenciation** »⁶⁵. Il inscrit dès lors, la *nomination* dans une perspective de renouvellement et d'enrichissement de la *dénomination*. C'est dire que, plus on va s'intéresser à la *nomination*, mieux on va comprendre la *dénomination*. D'ailleurs, on voit davantage le lien qui existe entre les deux notions et qui fait passer le premier (*nomination*) comme le prolongement du second (*dénomination*) dans les mécanismes de construction du sens, de « catégorisation du **réel** » (Garric, 2010 : 282)⁶⁶. Dans une perspective (*praxématique*) qui s'inscrit dans celle de Paul Siblot (2001), Nathalie Garric (2010 : 282) définit « la **nomination** [comme] un processus discursif d'attribution d'un **nom** à une **chose** qui résulte de mécanismes d'ajustement du sens et exprime un point de vue du locuteur sur le **réel** nommé ». Puis, dans le numéro 188 de la revue *Langue française* publié en 2015, elle la définit comme une « opération de questionnement de l'adéquation du nom ainsi attribué » (Garric, 2015 : 66) ; opération qui s'inscrit « nécessairement [dans] un processus de négociation [et] qui **remet en cause la validité acceptée, relative à un consensus** obtenu dans certaines conditions discursives, d'une désignation » (*ibid.* : 66). La *nomination* est, ajoute-t-elle, « un acte de construction du sens qui se réalise dans la **confrontation** de différentes sources de normativité et qui met en œuvre différentes formes de dialogisme » (*ibid.* : 66). Pour elle, la *dénomination* est le « résultat de la *nomination* » (Garric, 2010 : 282). Elle « renvoie [...] à une unité de langue disponible en raison d'une **relation conventionnelle** et **codée** entre un **signe** et une **chose** » (*ibid.*, 2010 : 282). Autrement dit, c'est « une opération d'affectation [...] d'un nom [...] à une chose [...] en référence à une norme qui la rend objective » (Garric, 2015 : 66). Établissant un rapport entre les deux notions, Garric (2015 : 66) affirme que « la dénomination fonctionne [...] comme un **acte de catégorisation** [qui] dissimule en quelque sorte ses enjeux, alors que la [nomination] les construit en les montrant, en questionnant en termes d'*appropriation*⁶⁷ le sens porté par les alternatives dénominatives ». En s'inscrivant également dans la perspective *praxématique* de Paul Siblot, et toujours dans le numéro 188 de la revue *Langue française* indiqué ci-

⁶⁴ Pour appréhender la différence entre *référence* et *référenciation*, voir également l'article de Paul Siblot (2001) : « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signification nominale et le propre du nom », *Cahiers de praxématique*, n°36 [en ligne].

⁶⁵ En dépit de l'ontologie des choses qui entretient l'idée d'une relation quasi fusionnelle – Frath (2014) parle de « superposable » – entre les noms et les choses, au point de générer la confusion des deux, il faut se méfier de tomber dans ce que François Rastier (2008), s'inspirant lui-même de Pierre Aubenque (1962) et cité par Pierre Frath (ici-même) appelle le « référentialisme ontologique » qui postule que « les mots ont un sens parce que les choses ont un être ». Le danger ici, comme nous l'estimons, c'est celui de superposer ou de juxtaposer l'*être* qui pose l'*humain*, entité animée, comme *étant*, sur le même plan que l'*être* des *choses*. Ce danger, comme une confusion malheureuse, peut être entretenu par le « référentialisme ontologique » dont parle Rastier, comme si tout allait effectivement de soi pour toute *chose* et sa *nomination*. Autrement dit, il n'y a pas toujours une coïncidence entre l'*être* de la *chose* et sa *nomination*. Par ailleurs, et comme l'explique Pierre Frath dans une note de bas de page dans son article, « même si [dans la dénomination] il y a un engagement ontologique fort, il n'y a pas d'affirmation sur la nature de la chose nommée. La dénomination [pose le nom comme celui d'un objet, d'une chose] qui est supposé exister ».

⁶⁶ Cf. « L'identité événementielle : « raz de marée », « tsunami », « shoah », In *Construction d'identité et processus d'identification*, p. 275-294.

⁶⁷ C'est l'auteur qui met en italique.

dessus, Julien Longhi (2015 : 6 ; 2015 : 132) acte la relation de *co-détermination* celle de l'articulation entre *dénomination* et *nomination* observée ailleurs chez Garric (2010 : 282), et insiste sur le « caractère performatif de la nomination » comme sur son intérêt pour « la sémantique du discours », et regrette que certains « travaux en sémantique lexicale, [...] privilégient davantage la perspective de la dénomination » (Longhi, 2015 : 132). Si pour lui, la *dénomination* est « un usage à un moment donné qui s'impose parmi des nominations » (Longhi, 2015 : 5), autrement dit, « le résultat d'un processus » dont elle ne rend pas « compte réellement [...] de la dynamique » (*ibid.* : 6), Longhi envisage la *nomination* comme une « catégorie discursive » (*ibid.* : 6), « une alternative pour poser la dimension processuelle de l'acte nommer » (*ibid.* : 6) et dont le recours « permet de prendre en considération des phénomènes discursifs et sémiotiques sous-jacents à l'appréhension même des signes par les sujets parlants » (*ibid.* : 5).

Dans *Remarques sur la dénomination* Georges Kleiber (2001 [en ligne]), définit la dénomination comme « une relation qui engage l'extralinguistique, en ce qu'elle établit entre une expression linguistique *X* appelée aussi dénomination ou *name* et un ou des éléments de la réalité *x* ». Selon Kleiber (*ibid.*), ce *x*, un ou un ensemble d'éléments de la *réalité*, est une **catégorie** qui relie de façon plus explicite la problématique dénominative à celle de la **catégorisation**. Cela revient à affirmer que *dénommer*, c'est opérer une *catégorisation*. Et cette *opération de catégorisation* que garantit la *dénomination*, on la retrouve dans l'approche de Garric (2015 : 66) aussi bien que le *contrat de dénomination* cher à Kleiber (2001) et la *durabilité* voire *stabilité* attachée au fonctionnement de la notion chez elle comme chez Julien Longhi (2015 : 5) à travers les expressions « relation conventionnelle », « codée » et « usage [...] qui s'impose parmi des nominations ».

I.5. Le processus de construction du sens : l'apport de la *praxématique*

Développée à partir des années 1970 par Robert Lafont et son équipe (Branca-Rosoff, 2002 : 460), la *praxématique* est une théorie linguistique de la production du sens (Siblot, 2001) « issue d'une analyse critique des propositions de Hjelmslev pour une glossématique de stricte obédience saussurienne fondée sur la postulation de l'immanence du sens ». Il s'agit d'« un modèle dynamique de la production du sens qui tient compte de la tension entre la pulsion communicative des sujets et la stabilisation d'un sens social » (Branca-Rosoff, 2002 : 460). Articulée autour du concept central de *praxème* (Siblot, 1998 : 24) « défini en tant qu'outil linguistique de catégorisation et de nomination, [et portant sur] toutes les parties du discours dites des « mots pleins » : nom, verbe, adjectif, adverbe », la *praxématique* « part du plus empirique des

constats, celui de l'existence du réel, lequel comprend non seulement ce que nous pouvons savoir de lui mais aussi ce que nous en ignorons ». Partant de cette reconnaissance de l'existence du réel, Siblot (2001) invite à appeler *logosphère*, « la représentation du monde, [autrement dit, du réel] en langage ». Et cette représentation, comme il le dit, s'opère :

[...] à partir des informations fournies par les expériences perceptives, pratiques et sociales [...] notamment dans les catégorisations linguistiques ; [...] à partir donc de *praxis* et des connaissances qui en résultent ; ces savoirs, dits « encyclopédiques », sont à tort tenus pour extra-linguistiques.

On peut constater là, que Paul Siblot, revenant à la question du lien entre le *langage* et le *réel*, lequel s'opère par l'intermédiaire des *praxis*, donne sa position par rapport à la conception de *l'extra-linguistique* et en des termes qui affichent son désaccord (« [...] **tenus à tort pour extra-linguistiques** »). Mais, qu'est-ce que, pour Siblot, *l'extra-linguistique* et quelle est sa place dans la relation dénominateur ? Pour l'auteur, il n'est pas évident d'y apporter une réponse satisfaisante ; et s'en explique.

On doit convenir sur cette question, aussi cruciale qu'ancienne sur laquelle les recherches cognitives se jettent croyant la découvrir, **aucune problématique sémantique n'apporte encore la lumière satisfaisante**. Nous nous en tiendrons à observer qu'il convient de se **garder d'une sémantique référentielle immédiate et trompeusement « objective »**. Le locuteur inuit⁶⁸, qui dispose de 21 catégories lorsqu'il veut nommer un environnement vital pour sa société, ne voit pas la même chose que l'homme méditerranéen auquel suffit l'unique dénomination de *neige*. C'est à travers les « grilles » de la **logosphère diversement élaborées** par les **langues** et les **cultures** que chaque locuteur peut, non seulement **concevoir et catégoriser**, mais aussi **percevoir le monde**. Des locuteurs d'aires linguistiques différentes « ne parlent pas *immédiatement* de la même chose », de manière objective ; ils ne parlent jamais que de la **perception culturalisée et socialisée** qu'ils en ont. **Cela introduit une relativité linguistique fondamentale que l'analyse sémantique oublie trop souvent et qui ne signifie ni une inévitable incompréhension, ni même d'irréductibles spécificités**. On retrouve d'ailleurs le problème de cette diversité au sein d'une même langue ; il ressurgit au niveau des « réglages de sens » possibles pour un même terme et des « points de vues » différents qu'il est à même d'actualiser.

⁶⁸ Équivaut à « Esquimau », mot attesté en langue depuis 1893 et dont l'emploi est proscrit au Canada (cf. *Petit Larousse* 2012, p. 1364).

Faire état d'une *lumière* qui n'est pas *satisfaisante* sur la question, c'est reconnaître qu'il y a tout de même des réponses acceptables en termes d'évaluation. Et puis, un autre aspect des débats nous interroge un peu. Si, ce sont les *praxis langagières* qui, s'ajoutant aux autres *praxis*, enrichissent et font évoluer le *contenu sémantique* d'une dénomination, de quoi relève ces autres *praxis* ? Sans doute pas du *langagier*.

De toute évidence, cette difficulté à caractériser *l'extra-linguistique* et pour laquelle Siblot propose de parler « [...] de **programmes de sens** pour désigner les traits constitutifs des catégorisations [...] *capitalisés* dans les dénominations, certains de ces programmes [pouvant être] sélectionnés et actualisés au terme d'opérations de **réglage de sens** lors de la mise en discours », a fait l'objet de nombreux travaux.

Dans le domaine de la *praxématique*, la question de *l'extra-linguistique* est associée aux *praxis* : « activité de production matérielle » (Branca-Rosoff, 2002 : 461) comme le *praxème* et le *réel* (Siblot, 1990 : 58). Ces

*praxis*⁶⁹ (perceptives, matérielles, sociales ou discursives) postulent à travers les relations entretenues avec l'environnement (matériel, social, culturel et communicationnel) une présence active d'un **sujet** producteur du sens. Dimension réaliste évidente dans la **référenciation** qui requiert un **positionnement** du sujet dont les déictiques sont ordinairement l'illustration, et dont l'effet est également relevé dans les déterminants.

En analyse linguistique du discours⁷⁰, dans un article intitulé *Discours et idéologie : Quelques bases pour une recherche*, Denise Maldidier, Claudine Normand et Régine Robin (1972 : 117), se sont livrées à une réflexion sur *l'extra-linguistique* conscientes des difficultés à cerner la notion. Les trois auteurs affirment q'« aucune théorie du discours ne [peut] se constituer sans [...] la reprise en compte » de *l'extra-linguistique* (*ibid.*). Cette affirmation pose *l'extra-linguistique* comme un objet incontournable. Il demeure, par conséquent, le « **ce** » (*objet/ chose* du monde) à quoi le langage fait *référence* et de façon dynamique par la *référenciation* à travers la sélection et l'organisation syntaxique de catégories linguistiques dont le sens, même s'il faut *se garder d'une sémantique référentielle*

⁶⁹ En termes de typologies des *praxis*, on peut avoir (1) les *praxis* manipulatives et techniques : elles concernent les objets concrets (*arbres, chaise, laser*) ; (2) les **praxis de pratiques sociales** (*maire, grève, mariage*) ; (3) les **praxis de conceptualisations plus abstraites** (*tolérance, grâce, démocratie*). Cf. Siblot (1998, p. 26).

⁷⁰ L'ALD s'inscrit dans l'histoire comme une tentative de dépasser le behaviorisme et le positivisme de la linguistique structurale. Cf. Maldidier et al. 1972, p. 117-118.

immédiate et trompeusement « objective » (Siblot, 2001), ne se construit véritablement que dans et à travers l'activité discursive.

CHAPITRE DEUXIEME :

CADRAGE CONCEPTUEL ET THÉORIQUE

Le questionnement abordé, celui du *racisme* et de la cohabitation ethnolinguistique, au sens large du terme, est une thématique centrale en Sciences Humaines et Sociales (SHS), mais faiblement interrogée du point de vue des Sciences du langage et de l'analyse du discours en particulier. Nous proposons de le traiter en nous inscrivant en *sémantique discursive* définie, en tant qu'espace théorique intégrateur, comme « analyse scientifique des processus caractéristiques d'une formation discursive, [...] tenant compte du lien qui relie ces processus aux conditions dans lesquelles le discours est produit » (Pêcheux, 1990 : 149)⁷¹. Ce faisant, c'est dans la tradition française d'Analyse du discours (ADF) que nous nous inscrivons en convoquant principalement les travaux de Michel Pêcheux (1975), ancrés en philosophie, en histoire et en linguistique (Émilie Née & Marie Veniard, 2012 : 16) ; puis ceux de Jean Dubois⁷² (1962), ancrés plutôt en lexicologie. Par cette inscription, nous accordons un privilège aux marqueurs *énonciatifs* et *argumentatifs* « ouvert sur les études lexicales » (*ibid.*) avec une visée critique des discours qui se rattache, d'une certaine manière, à quelques théorisations issues du versant anglo-saxon de l'AD à travers le recours au *Critical Discourse Analysis* (en abrégé : CDA) ou *Analyse Critique du Discours* telle qu'elle a été instituée par Teun Van Dijk (1978) en collaboration avec Walter Kintsch, option que l'ADF peut aussi revendiquer dans une certaine mesure. La CDA intègre « des méthodologies pragmatiques » (Ruth Wodak, 2009[en ligne]) auxquelles doit s'articuler, selon Teun Van Dijk (2001, 2005), cité par Ruth Wodak⁷³ (2009[en ligne]), une « théorie de la "connaissance" » pour laquelle, il ne fournit pas des détails. C'est une approche qui accorde un intérêt particulier au concept de *contexte* et fait appel au *cognitif* certes, mais sans être « capable d'expliquer les composantes affectives et émotionnelles de la rhétorique antisémites, ni la large gamme de facteurs contextuels nécessaires à l'impact psychologique de masse qu'elle peut avoir à un moment donné dans un contexte donné ». En clair, et comme l'affirme Wodak ici, « l'approche cognitive ne considère pas (et elle ne le peut pas) les significations et les connotations antisémites latentes et indirectes ». Face à cette insuffisance, Wodak propose de s'inscrire dans ce qu'elle appelle « théorie interdisciplinaire intégrative qui combine la pragmatique, la CDA, la socio-cognition, l'histoire, la socio-psychologie, les sciences politiques etc. ».

Dans cet espace *interdisciplinaire intégratif*, les théories discursives et sémantiques sont nombreuses ; mais elles « sont différenciées par la place accordée aux unités de langue, par la prise en compte

⁷¹ Il s'agit ici des textes de l'auteur réunis et publiés à Paris, aux Éditions des Cendres, par Denise Maldidier sous le titre de : *L'Inquiétude du discours*.

⁷² Nous faisons référence à sa thèse intitulée : « Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872. À travers les œuvres des écrivains, les revus et les journaux » et publiée à Paris chez Larousse en 1962.

⁷³ Cf. « Pragmatique et *Critical Discourse Analysis* : un exemple d'une analyse à la croisée des disciplines », traduction de l'anglais au français assurée par Adèle Petitclerc et Philippe Schepens, publié dans *Semen* : Revue de semio-linguistique des textes et discours, numéro 27.

de divers participants discursifs extralinguistiques, et par les corpus eux-mêmes étudiés » (Garric & Longhi, 2009 : 17). Par conséquent, nous ne prendrons pas, ici, le risque de les exposer toutes. Nous n'énoncerons, dans cette optique, que celles qui sont nécessaires à notre cadrage théorique et méthodologique.

II.1. Analyse du Discours à Entrée Lexicale (A.D.E.L)

L'option faite ici d'entrer dans l'analyse des discours médiatiques et sociopolitiques par les *mots racisme, islamophobie et antisémitisme* nous situe dans l'*Analyse du Discours à Entrée Lexicale* (A.D.E.L) issue des travaux, ancrés en sociolinguistique, de Jean-Baptiste Marcellesi. Comme l'écrivait Marcellesi (1976 : 79) lui-même,

la méthode est **méthode** d'analyse de discours dans la mesure où elle se donne l'objectif de rendre compte de **faits de parole transphrastiques**. Mais elle est aussi lexicale puisque, [...] le **discours** est ensemble de propositions sur les **mots** ; elle est à entrée lexicale dans la mesure où le **texte** est attaqué à partir de "mots d'accès".

En tant que théorie de discours et de sémantique, L'A.D.E.L s'intéresse aux « phénomènes [...] qui relèvent d'une analyse distributionnelle et propositionnelle [appliquée] à partir des unités de vocabulaire » (*ibid.*). Et, comme la force d'une théorie n'est définie que par les principes qui la gouvernent (Miéville, 2014 [en ligne]), ceux de l'A.D.E.L « ont été définis à partir de la distorsion que l'auteur du *Discourse Analysis* a fait subir aux siens » (Marcellesi, 1976 : 80). Il s'agit de la *contre-grammaire* définie comme « ensemble de règles que l'analyste applique en sens inverse du modèle de génération » et de la *contre-transformation* qui assure le passage « des phrases aux propositions constituées, [...] pourvues de constituants de phrases qu'elles contiennent et qu'elles organisent hiérarchiquement » (*ibid.*). Ainsi que l'explique Marcellesi, « [l']application de la contre-grammaire permet [...] d'aller au-delà de la surface des phrases, à la laquelle s'en tient l'analyse distributionnelle proprement dite, pour étudier les mots dans les diverses relations que leur insertion dans les phrases implique ». Mais, la mise en application de la *contre-grammaire* a fait l'objet de contestations parce qu'elle s'inspire du « modèle génératif transformationnel qui résulte de la théorie standard élargie » (*ibid.* : 81). En effet, le modèle « prend appui sur la syntaxe et [ne] fait intervenir la sémantique [qu']au niveau de l'interprétation des relations que dégage l'A.D.E.L » à travers le recours au « paraphrasage sémantique ».

En déterminant, dans l'application de l'A.D.E.L., deux types de paraphrases et dont l'analyse approfondie permettrait d'« échapper à la subjectivité », laquelle renvoie à la problématique du *sujet* dans le discours, Jean-Baptiste Marcellesi (*ibid.*) définit le *paraphrasage* comme étant l'assignation « à une chaîne des suites avec lesquelles on peut la comparer en tenant compte des différences et des ressemblances ». Si la *paraphrase syntagmatique* consiste à opérer un « réarrangement (mis à part les mots accessoires) des éléments du texte, [...] l'addition ou la suppression des mots grammaticaux », la *paraphrase commutative*, au contraire, implique « la substitution d'unités lexicales nouvelles [et] est de l'ordre du discours » (*ibid.*). Ce *paraphrasage* avec la *paraphrase commutative* notamment laquelle renvoie à notre première hypothèse de recherche et qui fait de « deux suites de para-phrases [s] des para-discours ou des para-textes » (*ibid.*), semble ne pas avoir été suffisamment mis en avant dans les premières conceptualisations de l'A.D.E.L.

II.2. L'Analyse du Discours de tradition Française (ADF)

La publication de *L'archéologie du savoir* de Michel Foucault (1969) et de *Les Vérités de la Palice* de Michel Pêcheux (1975) fixe le cadre de la formulation d'une contre-proposition à celle de l'A.D.E.L. Une contre-proposition « fondée sur l'interdiscursivité » et par laquelle Pêcheux, essentiellement, remet en cause, selon Émilie Née et Marie Veniard (2012 : 17) « [l]idée d'une maîtrise des effets de sens par le sujet ». L'objectif pour Pêcheux, comme en témoignent Née et Veniard (*ibid.*), est d'« intégrer la question de **l'histoire**, des **idéologies** et du **sujet** » dans la sémantique. C'est le fondement de la « sémantique discursive » ou « théorie du discours » que les deux auteurs appellent à saisir ici « comme⁷⁴ *le sens du discours* et non *le sens (d'unités lexicales) en discours*⁷⁵. Denise Maldidier (1993 : 4 [en ligne]) confirme cet objectif de Pêcheux qui, peu à peu, a travaillé à la construction d'une « **théorie du discours** » et surtout « articulée à une **théorie des idéologies** dans le cadre du Matérialisme **Historique** ». Pour Nathalie Garric et Julien Longhi (2009 : 17) qui rappellent le projet de départ de Michel Pêcheux (1969), celui d'une Analyse Automatique du Discours (AAD⁷⁶),

les **observables de langues** jouent un rôle central dans le traitement du **fonctionnement discursif**, de la **construction du sens et des enjeux sociaux**. Initialement limités aux **indices syntaxiques**, les **nominalisations** ou les **propositions relatives**, ils se sont progressivement

⁷⁴ Ce sont les auteurs qui mettent en italique.

⁷⁵ Cf. note de bas de page n° 2, page 17 de l'article.

⁷⁶ Cette appellation a été précédée par une autre : « machine discursive » (cf. Denise Maldidier, 1993 [en ligne]).

diversifiés, des **marqueurs énonciatifs** et **modaux**, en passant par les **lexèmes** ou encore les **faits citationnels**, jusqu'aux **connecteurs** et **structures argumentatives**.

On le voit bien dans la lecture que livrent ici Garric et Longhi sur la progression intervenue dans la constitution de l'AD et en partant des travaux de Pêcheux notamment, la *réintégration* de la dimension lexicale (« lexèmes ») dans la description et la construction du sens est en lien avec les « enjeux sociaux ». Mais, cette *réintégration* du « niveau lexical », autrement dit, de la *langue* se conjugue dans la distinction d'avec le « niveau discursif » et sans conduire à une dilution de « la langue dans l'idéologie » (Maldidier, 1993 : 4). Cette *théorie du discours*, influencée par le *matérialisme* althussérien et ayant finalement conduit au « retravail sur l'interpellation idéologique qui interroge à la fois l'évidence du sens et le sujet du discours », va prendre la forme d'une « théorie de la matérialité du sens » avec l'introduction de la notion de « formation discursive » (en abrégé : FD) identifiée comme « composante d'une formation idéologique » (en abrégé : FI) (*ibid.*) et définie comme « ce qui peut et doit être dit à partir d'une position donnée dans une conjoncture donnée » (*ibid.*). Ces deux concepts, lesquels s'articulent aux concepts d'*interdiscours*, d'*intradiscours* et de *préconstruit* « constituant », aux yeux de Denise Maldidier (*ibid.* : 5), « le fond – décisif - de la théorie du discours ». Mais l'*interdiscours* sinon l'*interdiscursivité*, tel que conceptualisé par Pêcheux, dès les premières formulations de l'AAD- AD), et que Maldidier (1993 : 5) définit, s'appuyant sur l'auteur, comme étant la manifestation du fait que « le discours se constitue à partir du discursif déjà-là, que “ça parle” toujours “avant, ailleurs et indépendamment” », se distingue du concept d'*intertextualité* introduit par Mikhaïl Bakhtine (*ibid.* : 5). L'*interdiscours* « travaille l'espace idéologico-discursif dans lequel se déploient les formations discursives en fonction des rapports de domination, subordination, contradiction » laissant apparaître le *préconstruit* comme le « point » à partir duquel il est construit. Autrement dit, l'*interdiscours* se nourrit du *préconstruit*. Ce concept du *pré-construit*, travaillé par Michel Pêcheux et Paul Henry, outre sa relation avec l'*interdiscours*, relation d'*interconstitutivité*, si l'on peut dire, entretien avec la *présupposition* une « relation alternative » (*ibid.*). *Présupposition* qui, dans la perspective logico-pragmatique instituée par O. Ducrot (1970), poserait la question de « l'imperfection des langues naturelles dans leur rapport au référent » et constituerait, par ailleurs, à travers les *présupposés*, « le cadre dans lequel doit se dérouler le dialogue et, par des effets de stratégie inhérents aux **rapports de force** institués par le jeu de la langue, le piège dans lequel un locuteur peut enfermer son interlocuteur » (Maldidier, 1993 : 5). Michel Pêcheux et Paul Henry s'opposent à cette conception logico-pragmatique de la *présupposition* voyant dans « les structures syntaxiques qui autorisent la présentation de certains éléments en dehors de l'assertion d'un sujet (structure de détermination, relatives, adjectifs ...) les

*traces de constructions antérieures*⁷⁷, d'éléments discursifs déjà-là et dont on a oublié l'énonciateur » (*ibid.*). Les deux auteurs établissent, de ce fait, une opposition entre le *préconstruit* marqué par l'« évidence et la reconnaissance » et le *présupposé*, marqué plutôt par « l'accent [mis] sur l'absurdité de l'énoncé » (*ibid.*). Cette opposition ne semble pas suffisamment claire en ce sens qu'elle laisse entrevoir le *présupposé* comme étant dénudé d'*objectivité* ou d'*évidence*, et donc vide d'intérêt dans la construction du sens.

II.3. Fondements de la SPA : les objectifs, le concept de modalité et strates d'analyse

La proposition de la théorie de la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* (en abrégé : SPA) telle qu'elle est élaborée par Olga Galatanu⁷⁸ depuis 1999a s'inscrit dans le développement de l'Analyse du Discours telle qu'elle est menée en France dès 1960. Dans l'article : « La sémantique des possibles argumentatifs et ses enjeux pour l'analyse de discours », Galatanu donne à voir une complémentarité presque incompressible entre *sémantique* et *discours*⁷⁹ dans les mécanismes de construction et/ou reconstruction du sens. Partant de la problématique générale de l'*Analyse du discours*, Galatanu ([2003], 2004 : 213[en ligne]) indique que l'« analyste du discours peut [avoir] deux types d'objectifs ». Il peut, dans un premier temps, « vouloir identifier la spécificité du discours étudié, qu'il s'agisse des “invariants” (ou tout au moins les éléments récurrents d'une pratique discursive, ou des traits caractérisant d'une *identité énonciative*, ou encore d'une occurrence énonciative, envisagée dans la singularité de l'acte de parole ». L'analyste « peut également vouloir, à partir des résultats ainsi obtenus, formuler des hypothèses interprétatives portant sur la pratique humaine qui porte le discours étudié et, dans ce cas, il s'agit d'une analyse du discours au service de l'analyse des pratiques sociales ». Pour l'auteur, ces « deux démarches exigent la **mise en œuvre d'outils linguistiques divers et complémentaires** et supposent une approche théorique susceptible de rendre compte de la production interprétation du sens discursif en co-texte et en contexte » (*ibid.*). Elle ajoute qu'« une telle approche [lui] semble **s'articuler nécessairement** avec une **approche théorique en sémantique** même si celle-ci n'est pas forcément explicitée ni même explicite, susceptible de rendre compte du *potentiel discursif*

⁷⁷ C'est l'auteur qui met en italique.

⁷⁸ Galatanu (2007 : 313) se situe « à l'interface de la sémantique théorique et de l'analyse du discours, ou plus exactement [...] Analyse Linguistique du Discours (désormais ALD), entendue comme l'étude des mécanismes sémantico-discursifs de production-interprétation du sens des énoncés ».

⁷⁹ Article publié en [2003]-2004 dans *El texto como encrucijada : estudios franceses y francófonos*, sous la direction de M. J. Salinero Cascante et I. Iñarrea Las Heras, Actes du Congrès International d'Études Françaises, La Rioja, Croisée des Chemins, 7-10 mai 2002, Lagrano, Espagne, vol. 2, p. 213-225.

*des entités linguistiques mobilisées*⁸⁰ » (*ibid.*). Il y a là, la formulation d'une forme d'*insatisfaction* qui se traduit concrètement par le projet, pour Galatanu, de « trouver un modèle en sémantique qui [...] permette de rendre compte, en tout premier lieu, des effets de sens qui déconstruisent et même intervertissent les valeurs axiologiques (positives ou négatives) des mots qui, dans leur définition lexicographique apparaissent comme monovalents »⁸¹. C'est ce projet qui justifie un troisième objectif. Comme elle le dit (*ibid.* : 213-214),

Un troisième types d'objectifs s'est imposé ainsi pour nous, qui était celui de faire avancer la théorie sémantique, d'une part, par l'émergence de nouvelles hypothèses internes sur la significations des entités lexicales et, d'autre part, par la validation sur corpus de la description sémantique proposée à partir de ces hypothèses.

Il s'agit, là, d'un « objectif théorique » sinon d'une « démarche » que Galatanu a appelée dès 1999, (*ibid.* : 214) : *Analyse Linguistique du Discours* (en abrégé : ALD). Elle conçoit l'ALD comme « *le repérage et l'étude des mécanismes sémantico-discursifs et pragmatico-discursifs de production et d'interprétation du sens*⁸² » (*ibid.* : 214) et la situe « au croisement de l'*Analyse du Discours* et de la *Sémantique Théorique* » (*ibid.*).

« Holistique⁸³, associative et encyclopédique », la SPA est un modèle théorique de description et de représentation de la signification lexicale qui privilégie « l'étude des mots se rapportant au fait social ou aux valeurs » (Galatanu, 2007 : 320). Elle a pour origine « l'intérêt pour le pouvoir qu'à la parole d'agir, à travers les discours des différents champs de pratiques sur les systèmes de croyances et de valeurs, pour les conforter et les consolider ou, inversement, les déstructurer et les reconstruire et imposer ainsi à toute une génération un discours "moralement correct" dominant » (Galatanu, [2003], 2004 : 214-215). La SPA « s'inscrit, d'une part, dans la filiation de la sémantique argumentative (Anscombre, Ducrot, 1983, 1995 ; Ducrot, Carel, 1999) et, d'autre part, dans celle de la recherche sur les stéréotypes linguistiques (Putnam, 1975, 1990 ; Fradin, 1994 ; Kleiber, 1999) » (*ibid.* : 214). Une observation essentielle mérite d'être faite ici. En effet, en s'inscrivant dans la filiation de la *sémantique argumentative*, Galatanu (*ibid.* : 215) « rejoint », c'est le terme qu'elle emploie elle-même, « l'approche argumentative du sens de Ducrot et Anscombre » (1980, 1983) ; mais s'éloigne des deux auteurs quant à la définition qu'ils donnent de la *signification lexicale*. Comme elle l'explique, l'objectif de la *Sémantique Théorique* « ne peut pas être atteint [...] si

⁸⁰ C'est l'auteur qui met en italique.

⁸¹ Cf. note de bas de page numéro 2, page 213.

⁸² C'est l'auteur qui met en italique ici comme dans la citation suivante.

⁸³ La SPA est dite « holistique », « associative » et « **encyclopédique** », « car tous les aspects de notre connaissance de l'entité en jeu contribue au sens de l'expression qui la désigne ». Galatanu (2007, p. 319) s'appuie, comme elle l'indique elle-même, sur les travaux de Langacker (1991, p. 106).

l'on envisage *la signification lexicale*⁸⁴ comme une construction théorique à partir des emplois de l'entité linguistique, construction théorique, qui permette de générer d'autres emplois et qui puisse être validée dans d'autres occurrences du même emploi »⁸⁵ (Galatanu, [2003], 2004 : 214). Pour Galatanu (*ibid.* : 215 ; 2007 : 314) « la description de la signification lexicale doit pouvoir rendre compte [...] à la fois : »,

a. de la représentation du monde « perçu » et « modélisé » par la langue (Kleiber, 1999 : 27-34) ;

« La signification y apparaît comme une “conceptualisation largement identique d'un individu à l'autre, ce qui forme un socle pour une intercompréhension réussie” (Kleiber, 1999), ayant une fonction de “stabilisation du monde dans la langue” ».

b. du « potentiel discursif » au niveau des enchaînements argumentatifs des mots, qui fait l'objet privilégié de la sémantique argumentative dans ses différents développements (Anscombe & Ducrot 1983, Anscombe 1995, Ducrot, 1995, Carel & Ducrot, 1999) et que l'environnement sémantique de la phrase énoncée et / ou le contexte pragmatique de cet énoncé, peuvent **activer**, voire **renforcer**, ou au contraire, **affaiblir**, voire **neutraliser** ou même **intervertir**.

Dans cette perspective, la SPA articule, comme l'indique (Galatanu, 2007 : 315), « **trois objets de réflexion** » autour de « deux aspects de la signification, à l'interface des hypothèses externes [...] pour construire le sens de l'énoncé et des hypothèses internes [...] pour construire les significations lexicales ».

Le **premier objet de réflexion** met en exergue « la **dimension argumentative première du sens** (hypothèse centrale de cette approche) ». En effet, pour Galatanu (2007 : 194), « Lorsque les conditions de bonne réalisation d'un acte de langage [...] sont remplies, l'interprétation du sens des énoncés produits par ces actes a nécessairement une dimension argumentative première », pouvant être « déployée dans des séquences qui activent le potentiel discursif du mot »⁸⁶, ou bien « virtuelle » et qui, par conséquent, reste « à construire par les destinataires des actes de langage, à partir du contexte dans lequel les actes sont performés ».

Le **deuxième objet de réflexion**, porte sur « l'inscription d'un “potentiel argumentatif” dans la signification lexicale (objet de description exclusif de la théorie des blocs sémantiques) ». Cette

⁸⁴ C'est Galatanu qui met en italique.

⁸⁵ Galatanu cite ici Ducrot, 1984 ; et Anscombe, Ducrot, 1983.

⁸⁶ Galatanu l'illustre par le potentiel discursif du mot « innovations » dans l'exemple qui suit : (10) « Conscient de la richesse des initiatives locales et de la nécessité de pouvoir encourager ces initiatives, en 1994 le ministre de l'époque a créé un dispositif de repérage et de valorisation des **innovations** ».

réflexion renvoie à la problématique de l'*orientation axiologique* ou du « potentiel modal » (Galatanu, 2007 : 318) inscrit ou non dans le *noyau* même de l'entité linguistique. Cette *orientation axiologique* peut être, soit *positive* ou *négative*. Parmi ces mots, il y a ceux « qui inscrivent la valeur positive ou négative dans le stéréotype de leur signification, comme *viol*, *vol*⁸⁷ [(valeur négative)], *solidarité* [(valeur positive)] ». Il s'agit des mots qui « réfèrent [...] aux différentes zones de l'axiologique : éthiques, esthétique, etc. » (*ibid.* : 101). La mention de la notion de « stéréotype », ici, et au même titre que celle du « noyau » dont nous parlerons par ailleurs, comme lieu d'inscription de l'*orientation axiologique* des mots est fondamentale en SPA. Elle fait écho à la thèse défendue de la configuration stratifiée de la signification lexicale. Du point de vue structurel, en effet, la SPA prévoit, pour la « représentation [...] de la signification lexicale », quatre « strates hétérogènes » (Galatanu, 2013 : 22). La **première strate** fixe la description de la signification des *mots* en termes de « noyau » (en abrégé : **N**). Galatanu (2007 : 318) parle de « traits de caractérisation » sinon de « traits [...] “nécessaires” de catégorisation » (Galatanu, 1999 : 48) ou plus exactement de « **propriétés essentielles** à l'identité sémantique du mot, ayant un degré de stabilité fort, organisées dans une configuration qui associe ces éléments dans des blocs signifiants d'argumentation » (Galatanu, 2013 : 22).

La **deuxième strate** est celle des « stéréotypes » (en abrégé : **Sts**), lesquels (Galatanu, 1999 : 48)

représentent des associations, dans des blocs de significations argumentatives (relations posées comme une “relation naturelle” : cause-effet, symptôme-phénomène, but-moyen, etc.) des éléments du noyau avec d'autres représentations sémantiques. Ces associations sont relativement stables et elles forment des ensembles ouverts, dans ce sens qu'il serait impossible d'identifier avec certitude des limites rigides à ces ensembles dans une communauté linguistique à un moment donné de l'évolution de sa langue.

La **troisième strate** est celle des « possibles argumentatifs » (en abrégé : **PA**). Elle revient à analyser (Galatanu, 2007 : 319) « les associations potentielles (ou virtuelles) dans le discours, du mot avec les éléments de ses stéréotypes [;] associations discursives [qui] s'organisent dans deux faisceaux orientés respectivement vers l'un ou l'autre des pôles axiologiques (positif et négatif) ». Ces **PA** sont des « séquences discursives déployant, dans des blocs d'argumentation extrinsèques, externe à la signification du mot, calculées à partir du dispositif **N-Sts** » (Galatanu, 2013 : 22).

⁸⁷ C'est l'auteur qui met en italique.

Et la **quatrième strate**, enfin, celle des « déploiements argumentatifs » (en abrégé : **DA**) sont des « séquences argumentatives réalisées par les occurrences discursives » (Galatanu, 2013 : 22). Autrement dit, ces *séquences* croisent les *occurrences* du mot étudié dans des « associations [...] concrètes » (Marie Chaillou et Ana-Maria Cozma, 2013 : 16) et donc en discours.

En prenant pour « entrée » les *mots* dans l'Analyse de discours comme l'A.D.E.L., mais en investissant la *discursivité* à travers la strate des *déploiements argumentatifs*, la SPA choisit, pour la description de la signification lexicale, non pas l'approche *sémasiologique* attachée à la sémantique référentielle développée par Georges Kleiber (1981, 1997) entre autres, mais l'approche *onomasiologique* attachée à la sémantique structurale développée par Julien Greimas (1966) et Bernard Pottier (1962) entre autres. Ce choix de l'*onomasiologie* qui « part du concept et recherche les signes linguistiques qui lui correspondent » (Jean Dubois et *al.*, 2007 : 334) au détriment de la *sémasiologie* qui « part du signe pour aller vers la détermination du concept » (*ibid.* : 423), découle de l'intérêt qu'accorde la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* à la notion de l'« axiologique » (Galatanu, 2002 : 93) et qui « se justifie, entre autre, par les difficultés d'identifier les entités lexicales porteuses d'évaluation, autre que celles qui désignent les pôles mêmes du jugement de valeur. Elle se justifie aussi, [...], par le cinétisme sémantique des mots désignant le factuel social, notamment au niveau de l'évaluation » (*ibid.* : 105)⁸⁸. Et pourtant, selon Sylvianne Rémi-Giraud (2012 : 167 [en ligne]), « les mots du politique ne se prêtent pas de bonne grâce à [l']analyse [sémique] » fondée sur l'identification du « trait définitoire (ou incluant) des mots du champ lexical » ; car, explique-t-elle, ce sont « des mots qui appartiennent à des domaines d'expérience non physique (vie politique et sociale, histoire, psychologie, etc.) » (*ibid.*) tels que *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*. Sans remettre en cause cette orientation de la SPA, nous faisons de la *sémasiologie* une approche complémentaire des mécanismes de construction du sens des unités lexicales. Dans cette perspective « lexicologique, visant à représenter des structures (axe paradigmatique et axe syntagmatique) rendant compte d'une unité lexicales » (*ibid.*), Marcellesi (1975 : 81) indique que « le sens d'une unité linguistique ou d'une suite d'unités est une **paraphrase**⁸⁹ ou les **paraphrases** d'une même personne, ou plusieurs personnes différentes, ou toute une communauté assignent à cette unité ou à cette suite d'unités. Il en déduit « le caractère *circulaire* des définitions du dictionnaire » (*ibid.*) qui renvoie à la dimension « holistique », « associative » et « encyclopédique » dont parle Olga Galatanu dans la SPA. À cet égard, l'assignation d'un *sens* ou plutôt d'une *signification* à une unité lexicale enregistrée dans le

⁸⁸ Cf. note de bas de page n° 1 située sur la page indiquée.

⁸⁹ En lieu et place de la « paraphrase », Galatanu préfère, dans la perspective de la SPA, l'expression « implicite argumentatif à visée lexicale ». Voir pour plus de détails son article : « Les fondements sémantiques de l'implicite argumentatif »[en ligne], *Corela*, HS – 25 |2018, In « les procédés implicites dans l'interface sémantique-pragmatique », mis en ligne le 19 juillet 2018, consulté le 31 août 2018.

dictionnaire renvoie à la problématique de la *dénomination* (Kleiber, 1997, 2001 ; Petit, 2001, 2012 ; Frath, 2014 ; Longhi, 2014) qui consacre la relation d'« association référentielle durable » entre le contenu sémantique d'un *mot* et un *réfèrent* ; autrement dit, un *objet* extralinguistique, réel ou imaginaire du monde sémiotisé par le langage. Galatanu (2013 : 26) fait le même constat en reconnaissant une

distinction entre le statut plus stable des associations argumentatives des représentations du noyau et celui plus évolutif des associations entre les représentations du noyau et d'autres représentations, les stéréotypes, [lesquelles] permet[ent] d'envisager la partie **encyclopédique** de la signification, directement liée aux changements culturels dans le vécu des sujets individuels et collectifs, tout en préservant une partie stable, pour ainsi dire **“définitoire”** de l'identité sémantique du mot.

Elle s'accorde ici avec Georges Kleiber (1984, 1999, 2001, 2003) sur l'idée du « lien dénominatif » entre un mot, donc un *signe*, une unité lexicale et un « objet du monde », donc un *concept* (*ibid.*). Cet « accord » était déjà manifeste dès les premières élaborations de la SPA et on le voit notamment dans l'article « La dimension axiologique de la dénomination » où Galatanu (2006 : 500) écrit :

Sans essayer de faire le point, [...] sur les nombreuses définitions de la dénominations et sur les partis-pris épistémologiques et théoriques [...] qui sous-tendent ces définitions, sans [...] situer cette relation dans l'ensemble des relations référentielles (référer, renvoyer à, représenter, désigner, dénoter) nous adoptons [...] la position de Kleiber, en la référant à notre proposition d'une SPA, qui trouve, nous semble-t-il, un intérêt tout particulier dans ses applications aux discours sur le monde social.

Seulement, ce lien « **“référentiel”** ou **“lien dénominatif”** » est, dans la perspective théorique de la SPA, un lien associatif stable entre des représentations du monde basées sur des **“postulats empiriques”** » (Galatanu, 2013 : 26.). Par « postulats empiriques », Galatanu (*ibid.*) entend des *postulats* « sur l'existence d'expériences partagées des objets du monde » et non pas des *postulats* « sur l'existence des objets du monde, comme les présupposés existentiels » au sens de Kleiber (2001, 2003), et que la « convention dénominative permet de reconnaître » (Galatanu, 2013 : 27). Si Galatanu semble se démarquer ici de Kleiber par rapport à la conception de la *relation dénominative* des objets du monde, elle affirme, néanmoins, que « le concept de postulat empirique

[...] est complémentaire de celui de présupposé existentiel » et permet, « dans [...] la perspective constructiviste » qui est celle de la SPA, « de ne pas remettre en question l'approche cognitiviste constructiviste » (*ibid.*).

En dehors des *monovalents* qui inscrivent la valeur associée à leur *orientation axiologique* dans les stéréotypes, il y a ceux qui l'inscrivent plutôt dans le *noyau* (Galatanu, 2002 : 102). C'est le cas de *belle* (valeur positive) et dans les exemples d'énoncés tels que : (19) « Elle est belle, donc elle plaît » et (22) « Elle est belle, pourtant elle ne plaît pas » (Galatanu, 2002 : 101). Si l'orientation axiologique de l'exemple (19) est *positive* et par conséquent *normative* ; celle de (22) est *négative* et donc *transgressive* parce qu'elle n'est pas conforme au potentiel argumentatif de l'unité linguistique *belle* sur laquelle repose l'enchaînement. Il s'agit là de ce que Galatanu (2007 : 316) appelle « fonctionnement discursif polyvalent de ce potentiel argumentatif ». Mais cette forme transgressive assurée par la présence du marqueur argumentatif concessif *pourtant* n'entraîne pas la « flexion de [la] polarité » du mot monovalent *belle* (Galatanu, 2002 : 101). Ainsi que le dit Galatanu (*ibid.* : 101-102), « la justification de la forme transgressive peut être déployée sous la forme d'une argumentation de type : <P(+), mais Q(-), donc X(-), comme dans l'exemple (25) : [...] Elle est **belle, mais bête**, donc elle ne plaît pas ». Ici, en effet, « la valeur de P est affaiblie par la valeur de Q placée après le connecteur *mais* » (Galatanu, 2002 : 102). S'il n'y a pas eu de « **flexion de polarité** » avec l'exemple (22), l'exemple (25) présente bel et bien une « flexion de polarité discursive » (Galatanu, 2002 ; 2007 : 95). Galatanu (2002 : 102) cite, en outre, l'exemple (26) « Elle est belle, mais intelligente » tiré du mémoire du Diplôme d'Étude Approfondie de Frédéric Martin et dont elle a dirigé les travaux. On observe ici également une « flexion (discursive) de polarité [de] belle, dont la valeur positive est remise en question, affaiblie, sinon inversée » par *intelligence* dont la valeur est pourtant positive hors *contexte discursif*. Partant de ce constat, Galatanu (*ibid.* : 102) formule la conclusion selon laquelle « le potentiel axiologique des mots monovalents de par le noyau de leur signification est obligatoirement affaibli ou interverti par la contamination contextuelle dans les enchaînements discursifs avec **mais** reliant des mots qui réfèrent au même pôle axiologique ». En résumé, le connecteur *pourtant* engendre une forme transgressive sans flexion de polarité contrairement à *mais*. **Les mots appartenant à cette classe subissent « toujours une flexion de polarité lorsqu'ils sont en position de P dans la structure : P(+), mais Q(+), donc X ou P(-), mais Q(-), donc X**, si évidemment, P et Q réfèrent au même objet. En tout cas lorsqu'il s'agit de la même axiologie [...] » (Galatanu, 2002 : 103). En guise d'illustration, Galatanu donne deux exemples : (36) « *C'est une violleur, mais un méchant, donc X (-)* » ; et (37) « *C'est une solidarité, mais pour une bonne cause, donc X(+)* ». Pour Galatanu, dans l'exemple « (36), le trait (-) du mot *méchant*, affaiblit le trait négatif du mot *violleur*,

alors que dans (37), le trait positif de bonne *cause*, *affaiblit* ou *intervertit* le *trait positif* de *solidarité* » (*ibid.*, p. 103-104). Le constat qu'il est possible de faire ici, c'est que, ce qui *affaiblit* ou *intervertit* le mécanisme de la *flexion de polarité*, ce n'est pas tant le potentiel axiologique de l'entité linguistique elle-même ; c'est plutôt la présence du connecteur *mais* comme opérateur qui structure l'enchaînement argumentatif.

En outre, l'*orientation axiologique* peut être *positive* et *négative* à la fois, et ceci en fonction du *co-texte* et/ou du *contexte* d'usage. C'est le cas pour les mots « bivalents ». Comme le réaffirme Galatanu (2002 : 104), l'« orientation axiologique des enchaînements argumentatifs à mots bivalents sont dépendants du **contexte** ». Font partie de cette catégorie, les mots tels que *grève* (Galatanu, 1994) et *guerre* (Galatanu, 1998). Ces bivalents peuvent obéir à deux structures telles que : « P (bivalent), mais Q(+), donc X(+) » pouvant correspondre à (38) « *Il y a la guerre, **mais** c'est une guerre juste, donc tant mieux* » ; ou « P (bivalent), mais Q(-), donc X(-) » pouvant correspondre à (39) « *Il y a la guerre, **mais** c'est une sale guerre ; donc tant pis* ». Comme l'explique Galatanu, dans « l'exemple (38), le trait positif de Q confère, d'une part, donne une orientation positive à l'enchaînement argumentatif et, d'autre part, investit P, qui est bivalent, d'une valeur négative, alors que dans l'exemple (39), le trait négatif de Q confère une orientation axiologique négative à l'enchaînement discursif et investit P d'une [...] valeur positive ». Si la *flexion de polarité discursive* intervient presque inévitablement dans les *contextes* de déploiements argumentatifs tels que P(+), mais Q(+) ou alors P(-), mais Q(-) dans le cas des monovalents (voir pour plus d'explications les notes de bas de pages qui précèdent directement celles-ci), il en va autrement pour ce qui est de la *flexion de polarité sémantique* qui elle (Galatanu, 2007, p. 95) « ne s'appuie pas sur la chaîne des déploiements des potentiels discursifs des représentations présentes dans l'ensemble ouvert des stéréotypes du mot concerné, mais sur une axiologisation discursive de ces représentations ». Galatanu donne plusieurs exemples et nous en retenons un ici. C'est le cas du mot *indignation* dont elle a rendu compte dans un article de 2004. En partant des travaux de Marcel Conche (2001), elle (cf. Galatanu, 2007 : 96) en arrive dans ses analyses à l'enchaînement argumentatif : « (ix) Injustice donc souffrance de la raison, souffrance de la raison donc passion, passion donc préférence, préférence donc partialité, partialité donc injustice ». En effet, selon Galatanu (*ibid.*), cet « enchaînement crée un "possible argumentatif" inédit, proposé par le discours de Conche, qui pourrait être activé sous la forme donnée en (x) : (x) S'indigner devant l'injustice c'est être injuste ».

Il convient d'ajouter que le « stéréotype », comme lieu d'ancrage, de fixation ou d'inscription de l'*orientation axiologique* de la signification lexicale de certains monovalents renvoie à ce que

Galatanu (2007 : 94-95) appelle « stéréotypage ». Elle dit entendre par « *stéréotypage*⁹⁰, [...], une nouvelle association de l'un des éléments du noyau avec une autre représentation dans un bloc d'argumentation interne, ou présentée comme faisant partie de l'ensemble ouvert des stéréotypes de la signification d'un mot ». C'est ici, de son point de vue, « une définition conventionnelle » qu'elle envisage comme « le résultat d'un processus de dénomination *a posteriori*, qui exclut deux phénomènes discursifs, qui n'ont pas le même statut sémantique que cette opération à la fois cognitif et linguistique » (Galatanu, 2007 : 95). Le *stéréotypage*, comme *mécanisme sémantico-discursif* (*ibid.*) s'accompagne de phénomènes de « flexion de polarité discursive » ou « flexion de polarité sémantique » (*ibid.* : 95). La *flexion de polarité sémantique*, selon Galatanu (*ibid.* : 96) est un « phénomène [qui] semble être souvent utilisé de façon consciente, voire stratégique dans les discours idéologiques, politiques, médiatiques et entraîne, voire vise souvent la flexion de polarité chargeant et déchargeant de valeur positive les mots de la zone du factuel social ».

Le **troisième objet de réflexion**, enfin, porte, pour Galatanu (2007 : 316) sur « le [...] concept [...] de **modalité** et, ce faisant du concept corrélatif de **modalisation** [...] » qui, de son point de vue, est le concept « le plus riche de conséquences pour l'analyse du discours » (Galatanu, 1997 : 23). Pour Ducrot (1990 : 2-3)

Comme tout concept, le concept de modalité est oppositif. S'il y a du modal, il doit y avoir aussi du non-modal. À quoi donc renvoie cette opposition ? J'essaierai de montrer qu'elle renvoie à l'opposition, traditionnelle dans la pensée occidentale, entre **l'objectif** et le **subjectif**, entre la **description des choses** et la **prise de position vis à vis des choses** (ou vis à vis de la description qu'on en a donnée – car on a tendance à penser que la description, si elle est correcte, est conforme aux choses qu'elle décrit, que les choses sont ce qu'on dit d'elles : dès qu'on a accepté de décrire un homme comme méchant, on le voit comme étant méchant, et l'hostilité à la personne ne se distingue plus de l'hostilité à sa méchanceté). **Si l'on admet cette opposition, les aspects modaux d'un discours seraient donc relatifs aux prises de position, aux attitudes, morales, intellectuelles, affectives, exprimées tout au long de ce discours.** (...) Pour ma part, je voudrais me placer sur un terrain proprement sémantique, et me demander si cela a un sens de chercher, dans un discours, des éléments intrinsèquement descriptifs.

Dans cette formulation, tout en actant la question de l'opposition entre *le subjectif* et *l'objectif*, Ducrot semble ne pas accorder plus d'intérêt à la *description des choses* mais plutôt à la *prise de position*

⁹⁰ C'est Galatanu qui met en italique.

vis-à-vis d'elles en se demandant « si toute description n'est pas en elle-même, intrinsèquement, une prise de position » (1993 : 113). Puis, il affirme : « la notion de *modalité*, telle que je la comprends, présuppose que l'on puisse séparer, au moins théoriquement, l'objectif et le subjectif » (Ducrot, 1993 : 113). Au-delà de cette opposition et selon Ducrot (1993 : 113), la *modalité* « exige qu'il y ait une part isolable de la signification qui soit pure description de la réalité ». On se retrouve là, face à la complexité de la notion tiraillée entre la tendance quasi irrépressible des forces de la *subjectivité* et les exigences de l'*objectivité*. Sur cette question de la « dissociation sémantique du subjectif et de l'objectif » laquelle permet de « maintenir qu'il y a à l'intérieur du sens un aspect purement descriptif, isolable en droit des prises de position subjectives » Ducrot (1993 : 127) conclut que « l'élément subjectif et l'élément objectif sont [...] interdépendants, en ce sens que le premier fait allusion au deuxième, le concerne, le commente : la **subjectivité** modale est donc bien différente de la *connotation*⁹¹, et **n'est pas conçue comme une évaluation affective ou axiologique** qui se superposerait à la dénotation ». Réagissant à cette problématique de la « **modalisation** », Galatanu (2007 : 316-317) affirme, s'appuyant sur les « fondements [...] de la sémantique argumentative » telle que formulée par Ducrot (1991), que « [s]i **tout énoncé actualise un potentiel argumentatif**, cela revient à dire que **tout énoncé contient une évaluation** de part le lien argumentatif posé et que tout lexème est potentiellement porteur d'une évaluation⁹² ». En outre, et pour Galatanu (1997 : 23-24), « **tout énoncé descriptif évoque une valeur modale**, ne serait-ce que celle de la certitude du sujet communicant à l'égard de la vérité de son énoncé "sans marque modale", mais pas seulement, puisqu'en étiquetant et en décrivant les choses, on convoque des systèmes de "topoi", de stéréotypes de pensée »⁹³. Reconnaisant la complexité ou le caractère « très large » de la *modalisation*, elle la définit comme « la marque (forme linguistique) de l'attitude du sujet communicant, par rapport au contenu de son énoncé et à sa fonction dans la modification de ses rapports avec son destinataire » (Galatanu, 1997 : 24). La *modalisation* « peut être abordé[e] en termes de [...] **formes modales**⁹⁴ (choix de marques, de formes linguistiques) mobilisées et **valeurs convoquées** (par ces choix linguistiques) » ; et en termes de « **fonctions discursives** que la mobilisation de ces formes et les valeurs qu'elles convoquent jouent dans la production du sens, c'est-à-dire des

⁹¹ C'est l'auteur qui met en italique.

⁹² Elle donne ici trois exemples illustratifs du déploiement de ce *potentiel* : (1) correspond à l'exemple [15] dans son article : « Elle est intelligente, donc elle peut résoudre tous les problèmes. » oriente vers une < **évaluation** pragmatique positive portée par la signification du mot intelligence > ; (2) correspond à l'exemple [16] dans son article : « Il y a une table dans cette salle donc nous y pourrions faire notre réunion. », oriente vers une < **évaluation** pragmatique positive portée par le topos culturel qui est le lien argumentatif pour cet exemple > ; et (3) correspond à l'exemple [17] dans son article : « Tu m'as apporté une nappe carrée, je ne peux pas l'utiliser pour ma table ronde », oriente vers une < **évaluation** esthétique et pragmatique négative >.

⁹³ Galatanu fait référence ici aux travaux de Ducrot (1995) comme à ses propres travaux (1994).

⁹⁴ C'est Galatanu qui met en italique et en gras ici comme dans la citation suivante avec retrait à gauche.

représentations proposées [...] » (*ibid.*). La dimension *évaluative* exclut par la *Sémantique Argumentative* (Ducrot, 1993) dans la conceptualisation de la « subjectivité modale » mais prise en compte par la SPA à travers le concept de « l'axiologique » a conduit Galatanu (*ibid.*), confrontée à

l'étude des formes et valeurs modales [...] à envisager une fonction discursive dominante, **de polarisation de la subjectivité dans le discours**, décrivant deux **“mouvements discursifs”** contradictoires (au sens logique du terme : ni tous les deux vrais à la fois, ni tous les deux faux à la fois) : un mouvement d'**objectivation** et un mouvement de **subjectivation du discours**. Cette fonction est sous-tendue par quatre fonctions, concernant **l'attitude manifestée**, consciemment [...], voire inconsciemment [...]. (Galatanu, 1997 : 24).

Galatanu (*ibid.* : 25) a « organisé les champs de [ces] valeurs [...] convoquées sur une échelle susceptible de faire apparaître la gradation de la subjectivité polarisée par la fonction discursive dominante », comme ci-après :

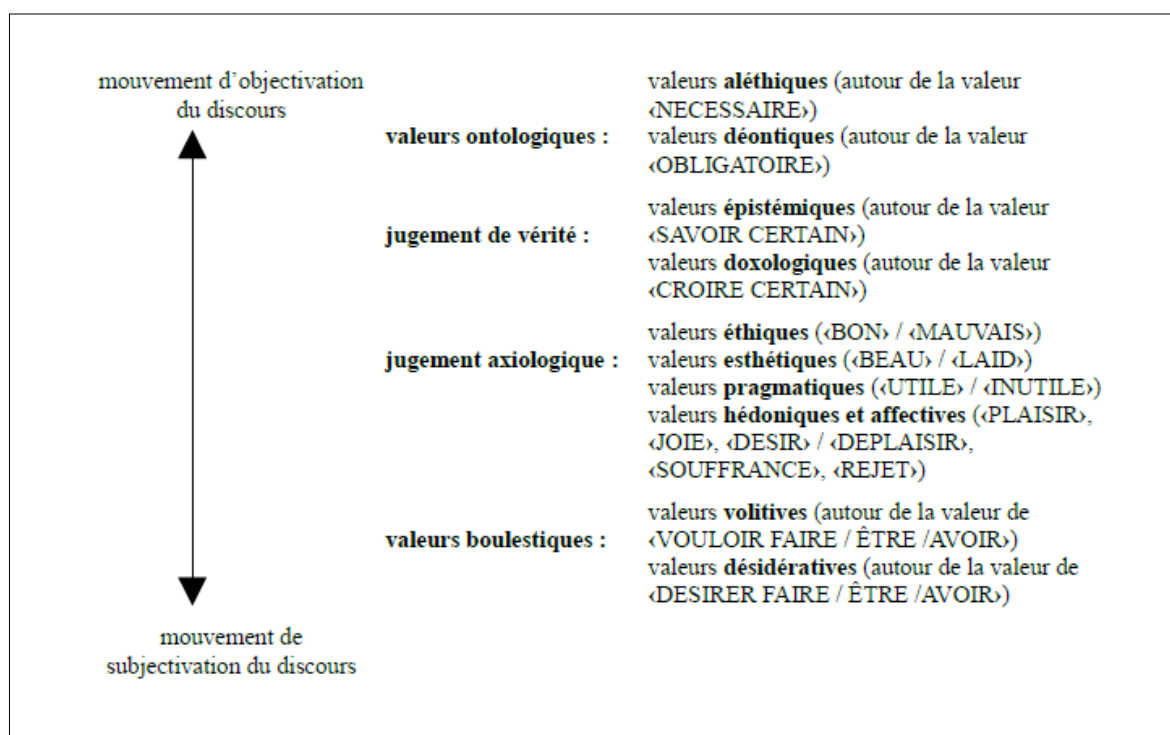


Figure 8 ⁹⁵: Schéma des valeurs et zones modales associées

⁹⁵ Cf. Galatanu (1997b, 2002c: p. 21).

En outre, cette « fonction discursive modale dominante, d'inscription du discours dans un mouvement d'objectivation /vs/ de subjectivation » organisée ci-dessus autour de quatre valeurs, est également « sous-tendue par les formes linguistiques mobilisées » (Galatanu, 1997 : 26), elles-mêmes, organisées « sur une échelle susceptible de faire apparaître une gradation de la subjectivité portée par ces formes » (*ibid.*) et qui présente comme ci-après, les modalités de **re**, les modalités de **dicto** et les modalités d'**énonciation** chacune avec ses composantes illustrées :

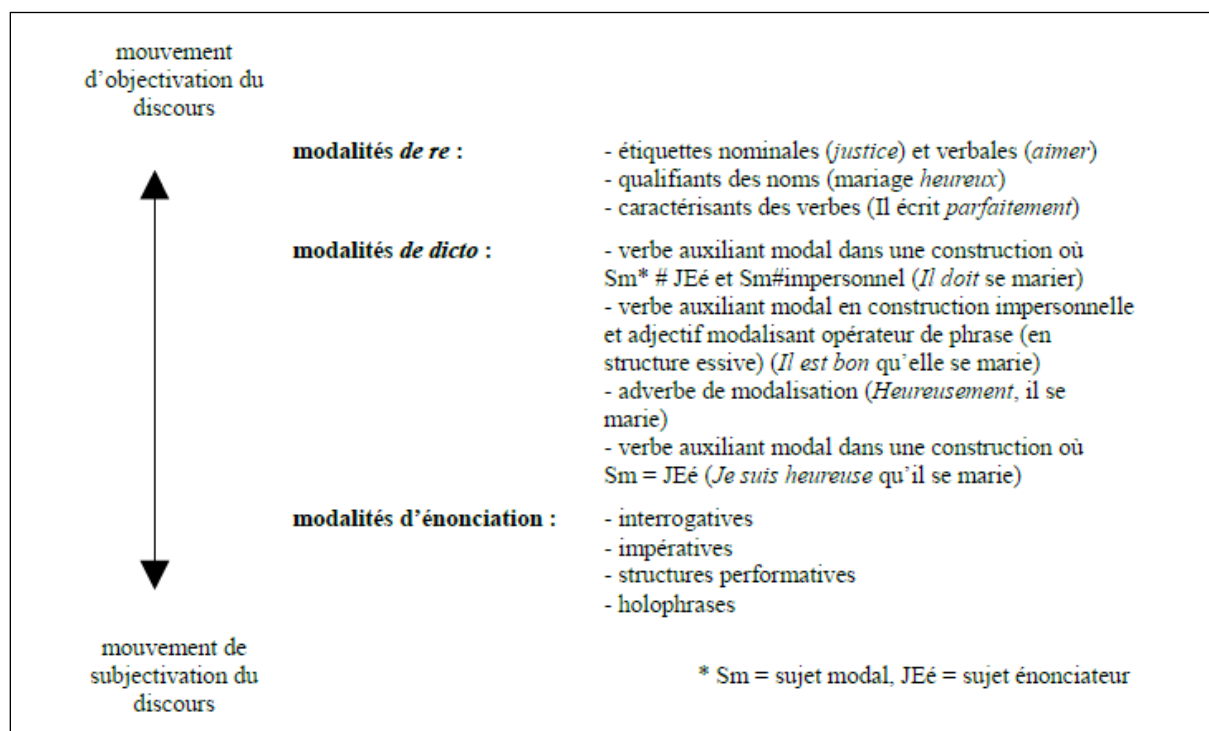


Figure 9 : Schéma de la typologie des *modalités* selon Olga Galatanu

À travers ces deux *mouvements* contradictoires se manifestent étroitement « les formes mobilisées et les valeurs convoquées » (Galatanu, 1997 : 26). Un *sujet communiquant* ou *énonciateur* peut dès lors mobiliser dans son discours et en fonction de ses intentions, « des formes linguistiques plus objectivantes (les modalités de *re*) et convoquer, dans un mouvement qui peut paraître contradictoire à l'analyste, des valeurs plus subjectivantes⁹⁶, ou inversement » (*ibid.* : 26-27).

De ce fait, l'analyse de *corpus* discursifs appuyée sur cette grille *objectivation/subjectivation* et à travers les *formes linguistiques* et les *valeurs convoquées* laisse apparaître, selon Galatanu (1997 : 27), un

⁹⁶ Galatanu (1997, p. 27 ; voir note de bas de page 22.) emploie les termes subjectivant et/ou objectivant pour rendre compte, comme elle le dit, non pas de « résultats » mais de « tendances », et ceci dans « une perspective qui considère que le discours est, par définition, "évaluatif" et que l'absence d'une marque est elle-même une marque d'une prise d'attitude » sinon de position.

phénomène de « concordance » ou un phénomène « discordance ». Elle entend par « *concordance* l'apparition simultanée, sur les deux plans mentionnés⁹⁷, d'un *mouvement de subjectivation* ou d'un *mouvement d'objectivation*, alors que la *discordance* désigne l'apparition simultanée, sur les deux plans, d'un *mouvement d'objectivation* et d'un *mouvement de subjectivation* » (*ibid.*). Cette analyse, selon Galatanu (1997 : 27-28), peut conduire à « quatre situations possibles » : On peut assister à la (Galatanu, 1997 : 28)⁹⁸ :

- « *concordance des mouvements d'objectivation sur les deux plans* (situation **A** dans le tableau) – **mécanisme discursif d'explicitation de l'objectivation** (*transparence*) ;
- *concordance des mouvements de subjectivation sur les deux plans* (situation **B** dans le tableau) - **mécanisme discursif d'explicitation de l'objectivation** (*transparence*) ;
- *discordance d'un mouvement de subjectivation sur les deux plans des valeurs et d'un mouvement d'objectivation sur le plan des formes linguistiques* (situation **C** dans le tableau) **mécanisme discursif d'occultation du mouvement de subjectivation** (*recul, repli*) ;
- *discordance d'un mouvement d'objectivation sur le plan des valeurs et d'un mouvement de subjectivation sur le plan des formes linguistiques* (situation **D**) **mécanisme discursif d'occultation du mouvement d'objectivation** (*révélation*).

Galatanu (*ibid.*) traduit ses quatre situations ainsi qu'il suit dans le tableau ci-après :

O B J		objectivation	subjectivation	
	Formes modales Valeurs modales	Modalités de <i>re</i>	Modalités de <i>dicto</i>	Modalités d' <i>énonciation</i>
S	Valeurs ontologiques	A		D
U	Valeurs de jugement de vérité			
B	Valeurs de jugement axiologique			
J	Valeurs boulestiques	C		B

Tableau 1 : Grille du croisement des *valeurs modales* et *formes linguistiques* dans le discours

Ce qui est mis en évidence dans les figures des *valeurs et zones modales* et celle de la *typologie des modalités* puis le tableau de l'analyse croisés des deux mouvements : *objectivation* vs *subjectivation*,

⁹⁷ Elle parle ici des *formes linguistiques* et des *valeurs convoquées* par leurs usages dans les discours.

⁹⁸ Les mentions en gras et en italique sont du fait de l'auteur.

c'est « l'attitude du sujet communiquant à l'égard de la fonction que son énoncé est censé avoir dans la communication » (Galatanu, 2018 : 88); autrement dit, c'est la manifestation de la « force interactive », sinon « intersubjective » (*ibid.*) portée par son énoncé. Galatanu parle de « l'intention illocutionnaire ». Elle repose sur

l'hypothèse de la gradualité dans le processus de subjectivation *vs* objectivation du sens discursif, non seulement au niveau des valeurs, mais également, au niveau des formes modales : selon cette hypothèse, les étiquettes nominales et verbales sont les plus objectivantes, alors que les modalités *de dicto*⁹⁹, avec le sujet énonciateur identique au sujet modal, sont les formes les plus subjectivantes du discours (*ibid.* : 88-89).

Comme l'explique Galatanu (*ibid.* : 89), c'est un angle d'analyse « intéressant » parce qu'il « permet de traiter une subjectivation individuelle ou collective, aussi bien que l'intersubjectivité ». Par conséquent, c'est par une proposition illustrée de la *subjectivité individuelle* et/ou *collective* et de l'*intersubjectivité* à l'œuvre dans les discours autour de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* que s'achèvera l'exploration de notre corpus.

II.4. La théorie sémiolinguistique du discours (TSD)

L'articulation entre la SPA et la *théorie sémiolinguistique du discours* (Charaudeau et al. : 1995) que nous essayons ici est actée par Galatanu elle-même dans : « Les argumentations du discours lyrique » (Galatanu, 1997 : 15-16), article paru dans *Écriture poétique moderne. Le narratif, le poétique, l'argumentatif*, elle écrit :

Notre approche du discours [...] est celle de la pragmatique linguistique, “intégrée” ou, plutôt “intégrante”, qui propose d'étudier à la fois : [...] le processus de production-interprétation du sens, de *sémiotisation du monde*¹⁰⁰ par le discours [...], à partir des traces qu'une ou plusieurs occurrence(s) discursive(s) laisse(nt) dans le(s) texte(s) produit(s) ; [...] et les éléments de la langue qui témoignent de sa vocation discursive.

Dans ce *processus de production-interprétation du sens*, il y a la présence de deux instances : l'instance locutive ou de *production* et l'instance interlocutive ou d'*interprétation*. Autrement dit, ce *processus*, fondé dans le discours par la présence d'un « être-autre », *culturellement* différent, porteur de *valeurs*

⁹⁹ C'est Galatanu qui met en italique dans la citation.

¹⁰⁰ En mettant en italique la mention, elle renvoie explicitement ici à la *théorie de la sémiolinguistique* de Patrick Charaudeau. Voir la note de bas de page numéro 3, p. 15.

socio-politiques, idéologiques différentes appelle le concept de l'*altérité* qui ne peut s'envisager qu'en synergie ou complémentarité avec celui de l'*intérité*. Définie comme, « l'harmonie intérieure » (Christian Leray, 2010 [en ligne])¹⁰¹, elle engage « la constatation que chacun est placé au sein d'un océan d'influences multiples interactives » et que, « [s]'il existe des valeurs universelles, chacun les exprime selon sa culture, ses repères culturels en acceptant que chacun puisse désigner le même point à l'horizon en pointant différemment le doigt » (*ibid.*). L'articulation des notions de l'« altérité » et de l'« intérité » à laquelle doit s'associer celle d'« identité », toutes constitutives de l'« interculturalité », oriente vers la théorie *sémiolinguistique* du discours telle qu'elle a été développée par Patrick Charaudeau (1983) et ses collaborateurs au sein du Centre d'Analyse du Discours (CAD¹⁰²) de l'Université Paris XIII depuis quelques décennies maintenant. Il s'agit d'une « construction psycho-socio-langagière » (Charaudeau, 1995 : 96-97) qui s'appuie sur les dimensions *cognitive*, *sociale* et *psycho-sociale* puis *sémiotique* (*ibid.* : 97-98) du langage. Cette approche *sémiolinguistique* telle que représentée (cf. Charaudeau, 1995) ci-dessous :

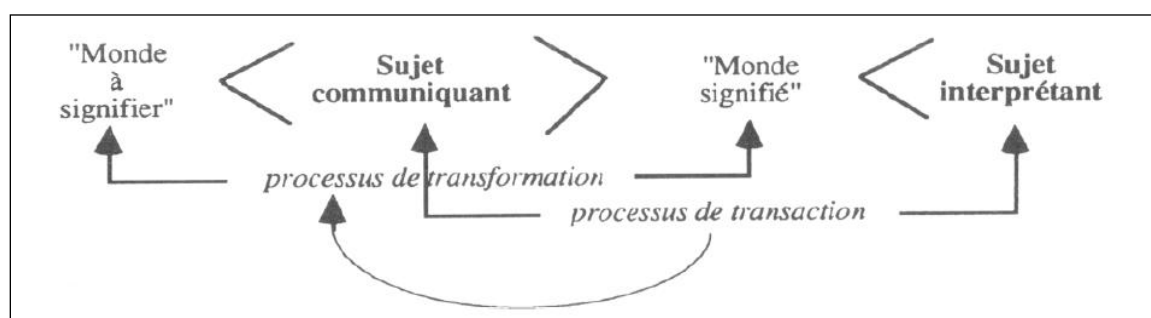


Figure 10 : Schéma du double processus de sémiotisation des phénomènes langagiers

est axée sur (Charaudeau, 1995 : 98-99)

la construction du sens et sa reconfiguration [...] à travers un rapport **forme-sens** [...], sous la responsabilité d'un **sujet d'intentionnalité** pris dans un cadre d'action et ayant un projet d'influence sociale [et qui, pour ce faire use de] forme[s] principalement [...] langagière [c'est-à-

¹⁰¹ Cf. « Entrée en contrebande de la biographie interculturelle à l'institut Universitaire de Formation des Maîtres », présentation adaptée de l'article : « Historia de vida intercultural em Formação de Professores », Revista Educação e Contemporaneidade, volume 17, n°29, Junho 2008, p. 43-50.

¹⁰² Font partie du centre les chercheurs en tant membres permanents comme Patrick Charaudeau, F. Claquin, A. Croll, M. Fernandez, O. Galatanu, G. Lochard, J. C. Soulages ; puis comme membres associés C. Chabrol (Paris X), Henri Boyer (Montpellier), E. Guimbretière (Paris III), Anne-Marie Houdebine et V. Brunetière (Angers), D. Laroche Bouvy (Paris III), F. Minot (Poitiers).

dire des] unités **syntagmatico-paradigmatique**, à plusieurs niveaux : **mot**, **phrase**, **texte**, **impose** [...] un double processus [...] de sémiotisation : l'un, le *processus de transformation*¹⁰³, qui, partant d'un « monde à signifier », transforme celui-ci en « monde signifié » sous l'action d'un **sujet parlant** ; l'autre, le *processus de transaction*, qui fait de ce monde signifié un objet d'échange avec un autre sujet parlant qui joue le rôle de destinataire de cet objet.

Comme c'est le cas dans l'A.D.E.L (Marcellesi, 1975) aussi bien que dans la SPA (Galatanu, 1999), l'approche *sémiolinguistique* fait d'abord de l'analyse du sens des *mots*¹⁰⁴ en AD une exigence pour enfin « imposer » le « *processus de transformation* » et le « *processus de transaction* » comme les deux opérations qui la caractérisent ainsi que l'expose Charaudeau (1995 : 98-99 [en ligne] ; 2014 : 141). Le *processus de transformation*¹⁰⁵ se réalise à travers quatre opérations : l'*identification* à travers laquelle les « êtres du monde sont transformés en “identités nominales” » ; la *qualification* consistant à décrire les « identités » des « êtres du monde » ; l'*action*, consistant à transformer les « êtres du monde » en « “identité narrative” » et enfin, la *causation*, consistant à transformer ou à saisir plutôt la « succession des faits du monde » comme des « rapports de causalité ».

Par suite, le *processus de transaction* se réalise lui aussi selon quatre principes (*ibid.* : 99-100 ; 2014 : 141) : le *principe de l'altérité* fondé par le caractère *contractuel* de tout acte de communication qui implique la « reconnaissance-légitimation » réciproque des partenaires de l'échange sans laquelle il n'y a ni *Je* ni *Tu*.¹⁰⁶ Il y a, par suite, le *principe de pertinence* qui exige que les partenaires aient en partage un *univers de référence* et que les actes langagiers soient *appropriés* à leur *contexte* comme à leur *finalité*. Vient ensuite, le *principe d'influence* qui repose sur l'idée que les partenaires de l'échange sont conscients de la visée *perlocutoire* (*faire agir, émouvoir*) de l'un comme de l'autre, dans la mesure où, la

¹⁰³ C'est l'auteur qui met en italique.

¹⁰⁴ « Travailler sur le langage exige que l'on parte du sens des mots. Les sciences du langage, on le sait, doivent se doter du métalangage en même temps qu'elles construisent des catégories, parce qu'elles décrivent le langage à l'aide du langage. Ce métalangage étant lui-même constitué de mots courants, il convient donc de partir du sens courant des mots parce que ceux-ci représentent les catégories empiriques construites par les usages. » (cf. Charaudeau, 2014, p. 139).

¹⁰⁵ Charaudeau, ici-même, illustre cette opération à partir d'une brève de journal dont le titre est : « Vétusté : le toit d'un super marché s'effondre. 15 blessés ». Correspondent à (1) l'*identification*, « toit », « supermarché » et « blessés » ; les éléments liés à la (2) *qualification* se retrouvent inclus, pour reprendre l'expression de l'auteur, « dans les dénominations précédentes » à savoir : « supermarché » qui met en avant le « poids » et d'une certaine manière la *grandeur* de l'espace qui vient renforcer l'idée de la représentation de ce « poids » attribué au « toit » ; « blessés » pour l'état des victimes ; (4) l'*action* est exprimée par « s'effondre » ; et la (3) *causation* enfin, par « vétusté » associée à l'idée de « vieux » qui relève aussi d'une opération de *qualification*. Cela veut dire qu'un même élément du *processus de transformation* relevé dans le langage peut osciller entre deux niveaux d'opérations comme c'est le cas ici avec « vétusté » qui relève à la fois de la *causation* et de la *qualification* ; tout comme on peut assister à une relation de juxtaposition ou d'inclusion entre la *qualification* et l'*identification*, faisant, si l'on peut dire, de la première une composante de la seconde : *super* + *marché*.

¹⁰⁶ Charaudeau s'appuie ici sur les travaux de Benveniste, 1966.

finalité intentionnelle de tout acte de langage est inscrite dans le dispositif socio-langagier dont ils doivent, en outre, tenir compte. Et enfin, le *principe de régulation*, parce que toute *visée d'influence* engendre forcément une *contre-influence* qui oblige les partenaires à négocier en permanence leur jeu d'influences afin d'éviter l'*affrontement physique*, la *rupture de parole*.

Au-delà de la différence de leurs procédures de réalisation, le *processus de transformation* et le *processus de transaction* sont « solidaires l'un de l'autre, ne serait-ce qu'à travers le *principe de pertinence* qui exige un savoir commun, lequel est précisément construit au terme du processus de transformation » (Charaudeau, 1995 : 100). Il y a là, une sorte de hiérarchie sur laquelle insiste d'ailleurs Charaudeau et qui fait que même si la *transaction* ne peut s'envisager qu'à l'issue de la *transformation*, les opérations (*identification, quantification, action et causation*) de celle-ci : la *transformation* ne « se font [qu']en liberté surveillée » (*ibid.*) ; autrement dit, sous les « directives¹⁰⁷ » de celle-là : la *transaction*. En clair, et cela peut paraître paradoxal, c'est la *transaction* qui gouverne la *transformation*. Nous mettons en mot pour l'Autre en fonction de nos *représentations*.

Le processus de sémiotisation intègre l'*argumentation*. Et l'*argumentation* en tant théorie du discours tient une place fondamentale dans le parcours théorique que nous essayons de construire ici. Et cela s'observe à travers l'un des postulats de la SPA (Galatanu, 1997, 1999, 2013), celui de la dimension *argumentative première du sens* comme à travers l'énoncé du *principe d'influence* dans la *théorie sémiolinguistique du discours* (Charaudeau et al., 1995).

II.5. La théorie de l'*argumentation* : entre *la* polémique et *le* polémique

Le surgissement de la « violence verbale », entendue comme « une montée en tension contextualisée [...] marquée par des “déclencheurs de conflit” et par l'emploi d'une importante variété d'actes de langages » (Nathalie Auger, Béatrice Fracchiolla, Claudine Moïse et Christina Schultz-Romain, 2010 [en ligne])¹⁰⁸, marque, lorsqu'il advient, l'échec de la *régulation* du « jeu d'influences » par les partenaires engagés dans l'acte de communication. La « violence verbale », en tant qu'objet scientifique, mobilise depuis plus d'une vingtaine d'années des chercheurs parmi lesquels il est possible de citer Olga Galatanu et Jean-Marie Barbier (2000 ; 2004), Dominique Lagorgette (2003a et 2003b), Béatrice Fracchiolla, Claudine Moïse, Christina Romain, Nathalie Auger (2008 à 2010), Catherine Kerbrat-Orecchioni (1992 ; 2005), Laurence Rosier (2009) etc.

¹⁰⁷ Charaudeau définit la « directive » à la fois comme « ce qui *ordonne* et *oriente* ». (cf. note de bas de page n°16, p. 100.

¹⁰⁸ Les auteurs citent ici l'article [disponible en ligne] : « Violence verbale, malentendu ou mésentente ? », de Nathalie Auger et de Claudine Moïse, 2005, Sousse, Presses Internationales de la Faculté des Lettres de Sousse, Tunisie, p. 293-302.

Nous envisageons de la réinterroger ici, sous l'angle de la « **polémique** » *numérique* telle qu'elle se manifeste aujourd'hui à travers de nouveaux mécanismes, de nouvelles formes d'expression : les *mots* ou *syntagmes* –toujours au rendez-vous du *dire-*, la pratique du *photomontage*, l'utilisation de la *triple parenthèse* (((...)))¹⁰⁹ ou)))...(((etc. lesquelles deviennent de nouveaux enjeux de connaissance. En se structurant autour de « violence verbale », nous espérons inscrire ainsi le projet dans l'avancée de la « recherche fondamentale », mais sans négliger sa dimension applicative de par les discours étudiés : spontanés, pour l'actualisation des *imaginaires socio-culturels* en lien avec des questionnements sociétaux et idéologiques contemporains qui concourent au débat citoyen et politique. Il serait intéressant de rappeler, à cet effet, le point de départ de notre réflexion : le débat initié par la publication sur *facebook*, par Anne-Sophie Leclère, du *photomontage* (cf. introduction) montrant des similarités entre Christiane Taubira et un *singe* ; puis des propos¹¹⁰ dont elle est auteur, tendant à traiter Taubira de « sauvage » au micro d'une journaliste reporter de *France 2*.

En outre, le caractère « polémique » des unités lexicales convoquées dans cette recherche : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, du fait justement de vifs débats que leur *usage* suscite à travers les discours et qui suggère l'hypothèse de les envisager comme des *formules*, nous installe dans la lignée des travaux de Jean-Pierre Faye (1972a), de Marianne Ebel & Pierre Fiala (1979 ; 1983a) et de ceux d'Alice Krieg-Planque (2009). En investissant la notion de *formule*, c'est le champ de « la lexicologie socio-politique [que nous côtoyons ; en ce sens que] la notion de *formule* [...], sous-tendue par celle d'*usage* [...] en tant que phénomène discursif [...], est constitutif du **discours socio-politique** » (Krieg-Planque, 2009 : 17). L'analyse des unités lexicales *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* comme des *formules* peut permettre de remettre au goût du jour, les théories de l'argumentation (Kerbrat Orecchioni, 1980 ; Koren 2003 ; Amossy, 2008) et surtout le *mode polémique* déclaré « parent pauvre » (Amossy, 2008) pour avoir été « très peu étudié » et ceci, à partir, non pas du *consensus* (accord) mais d'abord et avant tout du *dissensus* (désaccord).

Comme on l'aura constaté, au cœur du *processus de sémiotisation* et/ou de représentation du monde à l'œuvre dans l'espace du *débat public* se trouvent des *sujets parlants* énonciateurs de *discours* produits sur le mode de la *conflictualité* – pas toujours heureusement – autour et/ou sur le *racisme*, l'*islamophobie* comme l'*antisémitisme* que nous essayons de questionner dans cette recherche. Et ces *discours* que font circuler les *médias*, s'ils s'inscrivent dans le présent, dans l'actualité des *objets* qu'ils construisent par le *langage*, ils ne manquent pas de convoquer le passé à travers l'inscription dans

¹⁰⁹ Symbole des néo-nazis pour identifier et traquer les *juifs* sur le net par l'insertion entre les parenthèses du nom de la personne identifiée comme tel.

¹¹⁰ Cf. interview dans l'introduction et la transcription en annexe.

l'interdiscursivité. Il apparaît dans ce qui précède, des notions fondamentales au traitement de notre sujet de recherche que nous tenterons de définir dans la séquence qui suit en partant de la notion du « discours » et en mettant en exergue ses multiples facettes.

II.6. Du *discours* à l'*interdiscours* : procès d'énonciation, objets, événements et médias

Si, dans la langue ou dans les dictionnaires, les **mots** : *eau, juif, noir, vent, islam, train, musulman, blanc, race* et *chrétien*, pour ne citer que ceux-là, « dénomment » différents *objets institutionnels* et *non institutionnels* du monde social (Searle, 1998), c'est bien dans les *discours* : *écrits* ou *oraux*, qu'ils prennent véritablement « sens » à tout point de vue. En effet, c'est par et à travers les *discours* et partant dans l'*interdiscours*, défini comme l'« articulation contradictoire de *formations discursives* (en abrégé : FD) référant à des formations idéologiques antagonistes » (Jean-Jacques Courtine, 1981 : 54, cité ici par Dominique Maingueneau, 2002 : 324) que ce qui est explicitement « dit » et donc *posé* ou « non-dit », par conséquent *sous-entendu* (caché) par les *sujets* énonciateurs sur ces *objets* est saisi, interprété, interrogé et débattu voire « combattu ».

C'est en prenant appui sur les *présupposés* comme caution historique de ce que l'on sait ou de ce que l'on ne pourrait pas dire ne pas savoir, que les *sujets* énonciateurs, en situation de communication, structurent et échangent des *énoncés* portant sur des *objets* du monde bien souvent problématiques tels que *racisme, islamophobie* et *antisémitisme*. Et en cela, si la place des médias, dans la *circulation* de ce qui est *dit* ou *sous-entendu* dans les discours en confrontation autour de et sur ces *objets* était incontournable, elle l'est davantage avec l'avènement de l'*Internet* (web 2.0) à travers la multiplicité des réseaux sociaux numériques (en abrégé : RSN) comme une forme de démocratisation de la parole publique sortie des canaux classiques de communication que sont la presse écrite et audiovisuelle. Ces réseaux établissent plus « facilement » des ponts, des *espaces* de rencontres entre *formations discursives* jusqu'alors relativement cloisonnées. *Internet* apparaît ainsi comme un *espace* citoyen d'expression de la pensée, comme un *territoire* commun occupé et par lequel passe « tout » ou presque : le *dicible*, l'exprimable, réglé par principe – non écrit – sur ce que l'on peut ou doit dire du point de vue éthique (ce qui peut correspondre au *politiquement correct*) s'opposant à l'*indicible* entendu comme « le [...] problème de l'impossible traduction de la pensée vers le langage » (Busekist, 2001 : 90). Cet *espace* « ouvert » qui tend à échapper au « contrôle » des professionnels des médias comme des politiques, les obligeant à réajuster leurs pratiques, suscite des débats scientifiques par la mise en discussion de la question de l'influence du *contexte* ou de

l'environnement lié à l'énonciation des discours par rapport au processus global de construction du sens discursif.

Bien que les notions d'énoncé, d'énonciation, de *sous-entendu*, de *présupposé*, du *posé*, d'*objets* (« objet de discours », « objet discursif » ou sociaux), de *discours*, et celle d'*interdiscours* souvent corrélée à celle de *dialogisme* (Bakhtine) et par ailleurs à celle de *formations discursives* (Pêcheux, 1975 et *al.*) fassent désormais toutes partie de l'arrière plan méthodologique et conceptuel en analyse du discours, il nous a semblé pertinent de les réinterroger ici. Cette option est guidée par la *complexité* du fonctionnement inhérent au discours et l'intérêt de cerner au mieux les *enjeux* liés à leur convocation comme à leur corrélation afin d'avoir une connaissance plus approfondie aussi bien des outils d'analyse que de la nature même des données textuelles à collecter comme de la méthode de collecte en vue de la constitution des *corpus*. Ce faisant, nous rejoignons la thèse défendue par Julien Longhi qui, dans l'introduction à son article intitulé « D'où, de qui ou comment vient le sens en discours » (2012 : 5), affirme que « [l]a démarche scientifique nécessite parfois de revenir sur des concepts familiers dont l'usage peut masquer la complexité ».

II.6.1. Les faces du discours : *présupposé*, *posé*, *sous-entendu*, *préconstruit* et *prédiscours*

Le *présupposé*, selon Oswald Ducrot (1969) cité par Maltidier et *al.* (1972 : 119) se présente comme

[...] une **évidence**, comme un cadre **incontestable** où la conversation doit nécessairement s'inscrire, comme un élément de l'univers du discours. En introduisant une **idée** sous forme de *présupposé*, je fais **comme si** mon interlocuteur et moi-même, nous ne pouvions faire autrement que de l'accepter. Si le *posé* est ce que j'affirme en tant que locuteur, si le *sous-entendu* est ce que je laisse conclure à mon auditeur, le *présupposé* est ce que je présente comme commun aux deux personnages du dialogue, comme l'**objet d'une complicité fondamentale** qui lie entre eux les participants à la communication.

Selon les auteures, cette définition laisse entrevoir l'intérêt que l'on peut tirer de la *fonction polémique* du *présupposé*. En effet, le *posé*, c'est ce que Ducrot (1984) appelle, autrement, le *dit* et le

sous-entendu, le *dire* affirmant que le *dit* est le « commentaire »¹¹¹ du *dire*. Si le *présupposé* est le cadre d'inscription de la conversation, la *fonction polémique* serait sans doute attachée à l'*objet* de la présupposition¹¹² présenté comme « commun [aux] participants à la communication » ; puisque rien n'indique que cet *objet* est véritablement « commun », partagé et ceci avec la même perception. On ne peut donc, visiblement, rendre compte que de son propre *présupposé*, celui de l'interlocuteur ne pouvant pas nous être entièrement accessible. L'emploi de l'expression : « je fais comme si » contenue dans la définition de Ducrot en est la preuve. Cette idée se renforce davantage, puisqu'en réalité, et à en croire ce que disent Maltby et al. (1972 : 119), « par la présupposition, le sujet parlant **enferme** son interlocuteur dans le réseau de **ses évidences**, le force à entrer dans sa problématique et dans son système de valeurs ». L'analyse d'Alice Krieg-Planque (2017 : 142) vient renforcer cette conception. Comme elle l'indique en parlant de la positivité prétendument consensuelle des discours institutionnels, il est possible d'« exercer une défiance de principe, pour débusquer dans les discours institutionnels des présupposés méritant d'être remis en cause ». Pour Krieg-Planque (*ibid.* : 122), le *présupposé* c'est

ce qui est présumé connu par le destinataire et ce sur quoi le locuteur s'appuie pour apporter l'information nouvelle. [C'est] une proposition contenue dans l'énoncé sans être présentée comme l'objet principal du message [...] et dont la vérité ou l'existence est automatiquement entraînée par la formulation de l'énoncé.

En guise d'illustration, reprenons ici deux énoncés désormais classiques de Ducrot que nous avons retrouvés dans les travaux de Krieg-Planque (*ibid.* : 121) :

(a.) Pierre a cessé de fumer.

(b.) Jacques n'habite plus à Paris.

Si ces deux énoncés révèlent le *posé*, c'est-à-dire « ce sur quoi porte manifestement l'énoncé [et qui] est présumé inconnu du destinataire et que le locuteur porte à sa connaissance », les énoncés

(a') Pierre fumait avant.

et

¹¹¹ Cf. *Le dire et le dit*, Paris, Les Éditions de Minuit.

¹¹² Mais la *polémique* peut également être liée à l'explicite et donc appartenir au *posé*.

(b') Jacques habitait à Paris avant.

constituent les *présupposés* des énoncés (a) et (b).

On se retrouve là face à un double *implicite* : celui du *dire* ou du *sous-entendu* auquel je n'ai pas directement accès mais que je dois imaginer par interprétation et celui du *présupposé* que je dois dégager en m'appuyant sur l'énoncé produit. Comme le laissent entendre Maltby et *al.* (1972 : 119), « l'implicite de la présupposition est en quelque sorte co-existential à l'explicite du posé ».

Au-delà de ce rapport de *co-existentialité* entre le *posé* et le *présupposé*, Oswald Ducrot (1984 : 20-21) indique dans *Le dire et dit*, qu'il y a une « opposition profonde » entre les trois notions :

[...] le **sous-entendu** revendique d'être **absent** de l'énoncé lui-même, et de n'apparaître que lorsqu'un auditeur réfléchit après coup sur cet énoncé. Le **présupposé** au contraire, et à plus forte raison le **posé**, se donnent comme des **apports propres** de l'énoncé (même si, dans le cas du présupposé, cet apport veut n'être qu'un rappel d'une connaissance passée). Ils se présentent comme choisis en même temps que l'énoncé, et engagent par suite la responsabilité de celui qui a choisi l'énoncé (même si, dans le cas du présupposé, le locuteur essaie de faire partager cette responsabilité par l'auditeur en déguisant ce qu'il dit sous l'apparence d'une **croyance commune**). En confiant donc la recherche des présupposés au **composant linguistique** – qui traite de l'énoncé lui-même, sans considération de ses conditions d'occurrence –, alors que les sous-entendus seraient prévus par un **composant rhétorique** qui tient compte des **circonstances de l'énonciation**, nous rendons justice à un certain sentiment, ou au moins à une certaine **prétention**, des sujets parlants.

On peut remarquer là, d'abord, que la relation de *co-existentialité* entre le *posé* et le *présupposé* tient en fait de ce que les deux concepts sont constitutifs de l'énoncé certes, mais à des échelles différentes ; qu'ensuite, les circonstances de production de l'énonciation sont prises en compte dans les mécanismes de l'interprétation du sens en investissant les *sous-entendus* lesquels relèvent, non pas de l'*argumentation linguistique*, mais de l'*argumentation rhétorique*¹¹³ (Ducrot, 2004) comme la visée

¹¹³ Dans sa contribution : « Argumentation rhétorique et argumentation linguistique », à l'ouvrage collectif *L'argumentation aujourd'hui* (2004, dir. S. Maitland & M. Doury) Ducrot (2004 : 17-34) définit la **rhétorique** comme une **activité de persuasion** correspondant au sens premier de l'**argumentation** (« l'argumentation rhétorique ») qu'il faut distinguer de son sens second (« l'argumentation linguistique ») lequel repose sur l'enchaînement de deux propositions **A** et **C** reliées implicitement ou explicitement par un connecteur du type de *alors, par conséquent* etc. où **A** constitue l'argument et **C**, la conclusion (cf. version électronique consulté le 15/04/2017).

(*persuasion*) du *discours* ; et qu'enfin, il est pris en compte les *sujets parlants* eux-mêmes dans l'acte d'énonciation.

Partons par exemple des énoncés suivants :

a. « [...] ce genre de comparatif des **noirs** avec des **singes** / ça fait [...] partie des / voilà / de toutes les thématiques / [...] de **racisme** primaire [...] / » (Journaliste reporter *France2*, voir **corpus en annexe**).

b. « ah, non / [...] en général euh / **non** / **non** / ça n'a rien à voir / un **singe** ça reste un **animal** / un **Noir** / c'est c'est un **être humain** / euh / j'ai des amis qui sont **Noirs** / c'est pas pour ça que je vais dire que c'est des **singes** / » (Anne-Sophie Leclère, voir **corpus en annexe**).

Parce que l'énoncé (a.) produit par la journaliste reporter de *France2*, est un *posé*, en tant que ce qu'a affirmé l'énonciateur dans la situation d'énonciation, ce *posé* postule le *présupposé* (a'.) *les noirs étaient l'objet de comparaison avec des singes*, en s'appuyant sur des connaissances du passé relevant finalement de la *doxa* (lieu commun) qu'Anne-Sophie Leclère ne pouvait pas dire ignorer. Mais, comme on peut le voir, le postulat de la présupposition est remis en cause avec insistance dans l'énoncé (b.) à travers le syntagme « ah non / [...] en général [...] non / » sans pour autant rompre la relation de *co-existentialité* entre le *posé* et le *présupposé* comme on le voit à l'œuvre dans la stratégie argumentative d'Anne-Sophie Leclère. Ce qui relève du *sous-entendu* ici, c'est l'implicite de l'accusation pour « racisme » qui émerge du *présupposé* renforcé par le *posé* et qui revient à conclure : *Vous (Anne-Sophie Leclère) êtes raciste pour avoir comparé Taubira à un singe*.

Au-delà de l'articulation qui existe entre elles, les notions de *présupposé*, du *posé* et du *sous-entendu* ne sont pas complètement isolées. En effet, le *présupposé* renvoie, en analyse du discours, à la notion de *préconstruit* développée par Michel Pêcheux (1975) et Paul Henry (1975) comme une reformulation des théories de présupposition élaborées par Oswald Ducrot (Sonia Branca-Rosoff, 2002 : 464). Cette notion du *préconstruit* a été introduite au même moment que celles d'*interdiscours* et d'*intradiscours* à l'initiative de Michel Pêcheux pour « combler les lacunes de la première Analyse de discours articulée à la notion de *formation discursive* » (Garric, 2011 : 44). En s'appuyant sur le *préconstruit*, Pêcheux s'était fixé pour objectif de « parvenir à construire le sens des textes, par une articulation du social au langagier » (*ibid.* : 44). Le *préconstruit* « désigne une construction antérieure, extérieure, indépendante, par opposition à ce qui est construit dans l'énonciation. Il marque l'existence d'un décalage entre l'interdiscours comme lieu de construction du *préconstruit*, et l'intradiscours, comme lieu de l'énonciation par un sujet » (Courtine, 1981 : 35, cité par Garric, 2011 : 44). Le *préconstruit*, pour Nathalie Garric (2011 : 44) :

produit des observables linguistiques réalisés dans la textualité, mais limité au fonctionnement de certaines structures syntaxiques. La propriété de ces structures, la relative ou la nominalisation par exemple, est de montrer et de poser l'existence d'un déjà-dit, d'une extériorité aux prédications effectivement en cours. Elles marquent dans l'intradiscours une existence non assertée mais pré-assertée, qui s'insinuent et dont l'élaboration se situe dans l'interdiscours qu'elles dissimulent. Le préconstruit est un effet de l'interdiscours au sein d'une formation interdiscursive mais s'imposant unitairement, sous forme une et transparente, il nie simultanément les rapports de force dans lesquels il naît.

« L'interdiscours correspond au “tout complexe à dominante” (Pêcheux, 1975 : 146) qui anime et relie les formations discursives de rapports de forces ou d'alliance » (Garric, 2011 : 44) et dont l'introduction permet de « rectifier la représentation homogène et stable de la formation discursive ainsi que la relation projective de décalque qui semblait exister entre celle-ci et le texte » (*ibid.* : 44).

La présence de ce *déjà-là* ou *déjà-dit* « dont on a oublié l'énonciateur » (Branca-Rosoff, 2002 : 464) comme « effet de l'*interdiscours* » peut s'observer à travers l'énoncé (a.). Car, en effet, la journaliste reporter de *France2* n'aurait pas pu formuler cet énoncé si elle ne s'était pas appuyée sur une extériorité discursive posée comme une *évidence* (partagée), sur des constructions discursives antérieures à l'*intradiscours* en tant que lieu de l'*énonciation* ou de la co-*énonciation*. On le voit par exemple à travers le syntagme « ce genre de comparatif » comme une forme de spécification de pratique faisant *partie de*, ainsi classé par la *science*, l'*histoire*, ou enregistrée par la *doxa*, des discours antérieurs dans les « thématiques du racisme » qualifié ici de « primaire » et qui annoncent, de ce fait, l'existence d'autres formes ou catégories de *racisme*.

En outre, le renouvellement des pratiques en *analyse du discours* a conduit à l'élaboration de la notion de *prédiscours* par Marie-Anne Paveau (2006 : 118) qu'elle définit comme « un ensemble de cadre prédiscursifs collectifs (savoirs, croyances, pratiques), qui donnent des instructions pour la production et l'interprétation du sens en discours ». Dans le déploiement de la notion, Paveau attribue aux « cadres prédiscursifs » dont elle parle, « six propriétés spécifiques » : il y a, la *collectivité*, (« résultat d'une co-élaboration entre les individus et la société »)¹¹⁴ l'*immatérialité* (« Les prédiscours ne s'inscrivent pas directement dans la matérialité discursive, mais y impriment des

¹¹⁴ Cf. « Quelles données entre l'esprit et le discours ? Du préconstruit au prédiscours », Paveau, <https://hal.archives-ouvertes.fr>, 2011. Consulté le 19.05.2019.

marques indirectes [...] »), la *transmissibilité* (« [...] qui se déploie sur deux axes [...] – l'axe horizontal synchronique est celui de la **communicabilité** encyclopédique, c'est-à-dire de la construction, diffusion et circulation des cadres de savoir et de croyance prédiscursifs dans la communauté des locuteurs et dans la société en général. [...] – l'axe vertical diachronique qui est celui de la **transmission** dans le temps : est collectif ce que nous avons reçu des discours d'avant et que nous exploitons à notre tour avant de les transmettre. »), l'*expérientialité* (« Les cadres prédiscursifs collectifs sont des organisateurs d'expérience qui construisent et préconstruisent tout en même temps la perception individuelle du monde »), l'*intersubjectivité* (« Les cadres prédiscursifs collectifs accueillent des contenus dont la vérité est approximative et relative ») et la *discursivité* (« Les cadres prédiscursifs sont manifestables en discours et linguistiquement analysables »). Si la proximité de la notion d'avec celle du *prédiscours* semble évidente ce que confesse Paveau en reconnaissant la reprise, à travers le cadre de la *discursivité* mais aussi de la *collectivité*, des propriétés fondamentales du *préconstruit* telle qu'élaborée par Pêcheux (1975) instituant la « sémantique discursive » par l'identification des *observables* en discours lesquels sont « linguistiquement analysables », elle s'en éloigne. En effet, les *observables* de Paveau ne sont pas des « figements en langue et en discours ». Ce ne sont pas des « formes où les contenus de sens préexistant à l'énonciation sont explicitement présents ». Ce ne sont pas des « proverbes », des « mots composés », des « locutions stéréotypées expressives » ou des « formules » (Faye, 1972, Krieg, 2000, 2009) lesquels « possèdent un sens fixé dans l'encyclopédie d'une communauté » (Paveau, 2006 : 126). Pour elle, envisager de travailler la « question du prédiscours » en s'appuyant sur de tels *observables*, c'est faire leur « [...] histoire sémantique et culturelle » (*ibid.* : 127). Les *observables* sur lesquels s'appuie Paveau sont constitués « de *signaux*¹¹⁵ des prédiscours dans le discours », ce qu'elle désigne par le syntagme « appels aux prédiscours » (*ibid.*). Si comme le *préconstruit*, le « **prédiscours** se signale comme tel », il « ne s'inscrit pas dans la matérialité langagière » (Paveau, 2006 : 127). En effet, Paveau ne reprend pas, dans la conception du *prédiscours*, les travaux sur les *formes syntaxiques* à travers les *nominalisations*, les *relatives* ou les *concessives*, encore moins la problématique de la *dimension idéologique* à laquelle est attachée la *sémantique discursive* et marquée par des réflexions autour de l'*assujettissement* et de la *dissimulation* du *sujet énonciateur*. Or, la *dimension idéologique* est une dimension à laquelle nous accordons beaucoup d'intérêt surtout lorsque l'on questionne des phénomènes aussi polémiques, aussi problématiques que les nôtres. Par conséquent, l'analyse de notre corpus ne s'appuiera pas grandement sur la notion de *prédiscours* ; en revanche, nous appuierons sur la *transmissibilité* en tant qu'une de ses *propriétés* pour mettre en lumière la *communicabilité*.

¹¹⁵ C'est Paveau qui met en italique.

Par la prise en compte incompressible du déjà-là ou du déjà-dit à travers le *préconstruit* (Pêcheux, 1975) comme par celle du *prédiscours* (Paveau, 2006) qui donne un cadre plus formel au processus de *construction*, de *diffusion*, et de *circulation des savoirs* et des *croyances* dans le corps social, la place du *sujet* apparaît primordiale dans les *énoncés* appréhendés comme produits du processus d'*énonciation*. Et selon Maltidier et *al.* (1972 : 119-120), « l'élaboration du concept d'énonciation est [...] la tentative la plus importante pour dépasser les limites de la linguistique de la langue ». C'est une avancée sérieuse vers la linguistique du discours à même d'aider à cerner *l'extra-linguistique*, autrement dit, *l'extériorité discursive*. Partant de là, il nous semble nécessaire de s'attarder sur cette notion couplée à celle d'*énoncé* et par ailleurs associée ou corrélée au *sujet parlant*.

II.6.2. Énonciation, énoncé et sujet¹¹⁶

II.6.2.1. Sens et problématique de la notion de *sujet*

La linguistique du discours, « née d'horizons divers » (Maltidier et *al.* 1972 : 118), s'est donnée pour tâche de sortir « des limites que s'est imposée la linguistique de la langue, enfermée dans l'étude du système » en « réintroduisant le sujet et la situation de communication exclus en vertu du postulat de l'immanence [...] ».

Cette réintégration¹¹⁷ du *sujet* (*sujet d'énonciation*) en linguistique, rendue presque obligatoire par la problématique du couple *énoncé-énonciation* (que nous définirons plus loin), renvoie du point de vue *praxématique* à l'idée de la « présence active du sujet producteur du sens » dont parle Siblot. Comme il le dit, le sens est « foncièrement praxique » (Siblot, 2001) ; autrement dit, il est constitué de *praxis* : la somme des *praxis* du « langage lui-même [...] sous forme de potentialités signifiantes en langue » (Siblot, 1998 : 26) - le linguistique - et des « praxis associées » - le discursif et/ou l'extralinguistique - découlant des expériences, des connaissances et savoirs divers, des négociations sémantiques (« *programme de sens* ; *réglage* ou *ajustement de sens* ») comme de l'influence

¹¹⁶ Cette notion de *sujet*, agent de l'*énonciation*, producteur de l'*énoncé* et donc *énonciateur*, est capitale. Puisqu'il est au cœur de l'acte d'énonciation. Nous l'annonçons ici déjà, mais sans la détailler. Elle est associée à d'autres notions : *discours* et *idéologie*, par exemple, et entre lesquelles nous prévoyons une articulation plus loin.

¹¹⁷ Nous parlons de « réintégration » parce qu'en effet, et c'est ce que rapporte Nathalie Garric (2011 : 24) s'appuyant sur les travaux de Michel Pêcheux (1975), « l'énonciation réintroduit une notion que la linguistique avait évincée pour se construire en science, celle du *sujet* et de son rapport au monde social. Elle -[la notion]-ramène le subjectivisme et l'idéalisme ». C'est dire que la linguistique ne saurait se concevoir en marge du *sujet*. Il est omniprésent. C'est ce que justifie cette *réintroduction* et l'adoucissement observé dans la position de Pêcheux par rapport à la conception et à la place du *sujet* en linguistique (pour plus de détails, voir Garric 2011 : 24-25 ; 29-30).

des discours circulants qui habitent l'univers socio-historique et culturel des interlocuteurs en situation de communication. Par conséquent, dans les mécanismes de construction de ce sens, le sujet ou le locuteur y a une place de choix. Ainsi que l'indique Siblot (1998 : 26) :

Le locuteur, ou l'auditeur, usant du terme sélectionne au sein des virtualités sémantiques celle adéquate au *cotexte* et au *contexte*, et cet emploi discursif contribue en retour à « charger » le praxème de la valeur actualisée. Laquelle peut alors soit conforter un usage établi, soit participer à la formation d'une néologie de sens.

Le processus de sélection de ces *virtualités sémantiques* existantes dans la langue correspond à la mise en scène de l'acte d'énonciation et aboutit, au final, à l'énoncé en situation de communication. Mais, si l'élaboration de la notion d'énonciation a marqué le passage de la langue au discours, c'est-à-dire la sortie du système de l'enfermement du signe linguistique telle qu'envisagée au départ par Saussure afin de rallier le *langage* au *réel* ou au *monde*, elle, n'est pas sans poser quelques débats sur lesquels nous essayerons de revenir.

Une autre question soulevée est liée à « une série de confusions centrées notamment sur l'idée non interrogée d'un sujet **subjectif**¹¹⁸ ou l'élaboration de la typologie à partir des marques énonciatives » (Guilhaumou et Maldidier, 1986 : 234)¹¹⁹. Cette question de la *subjectivité* (« sujet subjectif ») du *sujet* rappelle, loin des préoccupations linguistiques, la discussion philosophique engagée par Searle (1998) dans *La construction de la réalité sociale* où il indique que « notre conception du monde repose *pour une bonne part* sur notre concept d'*objectivité*, et sur l'opposition entre l'objectif et le subjectif ». Le *sujet* est-il toujours *objectif*? est une question qui peut être valablement posée. Et, il est possible de répondre par « non » ; dans la mesure où, si notre conception du monde comme des *objets* qui le peuplent est *bipartite*, c'est-à-dire tiraillée entre *subjectif-objectif* qui sont définis comme « prédicats des jugements » mais aussi « d'entités et de types d'entités » (Searle, 1998 : 21-22), le *sujet*, lui-même, a, par conséquent, une double facette. En d'autres termes, et du point de vue des *jugements*, le *sujet* est capable de *subjectivité* comme d'*objectivité*. Il y a donc à propos de ce *sujet* « non interrogé » dont parlent Guilhaumou et Maldidier (*ibid.*), une question linguistique et philosophique mais aussi pragmatique. En effet, si la conception du *sujet* dans la linguistique saussurienne correspond à celle

¹¹⁸ C'est nous qui soulignons. L'adjectif « subjectif » s'oppose à « objectif ».

¹¹⁹ Nous ne ferons pas une synthèse exhaustive de ces problèmes ici. Ce n'est pas l'objet de la recherche et nous proposons au lecteur désireux d'aller plus loin, de se référer (c'est un exemple) à l'article de Guilhaumou et Maldidier cité ici même.

d'un individu enveloppé par la communauté dont il parle l'idiome, et dont il est porteur pertinent, à la fois dépositaire et agent [c'est par sa] théorisation [...] avec Émile Benveniste, [que] le sujet [...] gagne en légitimité, d'autant qu'il est situé au centre du procès énonciatif [de sorte qu'il devient] moins passif, [en] s'appropri[ant] la langue pour son propre compte (Sarfati, 2011 : 163).

Cette *légitimité* du *sujet* va s'accroître avec le tournant pragmatique à travers la théorie des actes de langage (« speech act theory ») initiée par le philosophe anglais John Langshaw Austin (1970) qui publie *How to do things with words* (« Quand dire c'est faire ») ; et qui fait du *sujet* celui qui « fait une chose en la disant » (Sarfati, 2011 : 163). Et en outre, « compte tenu des influences philosophico-politiques [...] le sujet parlant [devient] aussi le sujet de l'idéologie, puis le sujet du discours » (*ibid.*). Au regard de ce qui précède, les « visages » du *sujet* semblent se dessiner au-delà des marques énonciatives à travers lesquelles il se manifeste : le « je » marquant le *posé* ; le « tu » marquant le *sous-entendu* et essentiellement le « nous » marquant le *présupposé*.

Si le *sujet* demeure au cœur du procès énonciatif au-delà de ses métamorphoses, il reste à s'interroger sur le sens à accorder aujourd'hui à la notion d'*énonciation*. Et par le fait de parler de *dichotomie* comme mode de fonctionnement entre *énoncé* et *énonciation* en Analyse du discours, Jacques Guilhaumou et Denise Mالدیدیر (1986 : 234) ravivent la question du rapport qui existe entre les deux notions.

II.6.2.2. Au-delà du *sujet* : rapport entre *énoncé* et *énonciation*

Selon Mالدیدیر et *al.* (1972 : 121), « les perspectives ouvertes par le concept d'énonciation ne peuvent pas faire oublier l'insuffisance de son élaboration théorique et les difficultés qu'il soulève ». Comme elles le disent, en s'appuyant sur la pensée de Jean Dubois (1969), la notion d'*énonciation* couve en elle « une ambiguïté qui, comme tous les noms suffixés en -ation, désigne à la fois l'acte et le produit ».

L'une des difficultés que pose la notion et que Mالدیدیر et *al.* (*ibid.*) qualifient de « nœud », repose sur « l'ambiguïté des approches de définitions ». Une autre est liée à la distinction de ce qui

relève de « l'acte individuel d'utilisation de la langue »¹²⁰ et ce qui est du *processus* de production du sens. En effet, l'ambiguïté évoquée par rapport à la notion d'*énonciation*, du point de la vue de sa définition par Mالدیدیر et *al.* (1972), est tout à fait manifeste dans la littérature. Et, cet état de chose peut, effectivement, installer une confusion dommageable. Selon Dominique Maingueneau (2002 :221-222),

l'énoncé est employé de manière très polysémique dans les sciences du langage et ne prend véritablement sens qu'à l'intérieur des oppositions dans lesquelles on le fait entrer : [...] **soit il est opposé à énonciation comme le produit de l'acte de production, soit il, est simplement considéré comme une séquence verbale de taille variable.**

On retrouve là, la dimension *polysémique* (« soit [...] soit ») de la notion déjà indiquée ci-dessus (Mالدیدیر et *al.*, 1972) et la mention de son opposition d'avec l'*énoncé*.

Marie Veniard (2007 : 44)¹²¹ propose, elle, de la définir comme ce qui « assure la conversion de la langue en discours ». Pour Patrick Charaudeau (1992 : 572) lui,

l'énonciation est un phénomène complexe qui témoigne de la façon dont le sujet parlant "s'approprie la langue" pour l'organiser en discours. Et dans ce processus d'appropriation le sujet parlant est amené à se situer par rapport à son interlocuteur, par rapport au monde qui l'entoure, et par rapport à ce qu'il dit.

La double orientation possible de définition visible dans l'approche que propose Charaudeau semble coïncider avec celle de Julien Longhi (2012 : 1). Comme l'affirme ce dernier, « l'énonciation peut être abordée de deux manières différentes, selon que l'on envisage l'acte d'énonciation (Benveniste, puis Coquet par exemple) ou l'énoncé (Ducrot et les tenants de la polyphonie, Culioli et les constructivistes¹²²) ». Il invite, au final, à saisir l'*énonciation*, au sens *psychologique* du terme, comme « processus de mise en œuvre de la parole ».

¹²⁰ Benveniste (1966), cité par Mالدیدیر et *al.* 1972, p. 122.

¹²¹ Veniard s'appuie ici sur les travaux de Benveniste (1972).

¹²² Foucault, à en croire Longhi (2012, p. 13) qui cite lui-même Franckel (1998, p.11) fait partie de ce courant.

II.6.2.3. De l'énoncé à l'opposition texte/discours : la question du (non)recouvrement

« [...] le texte et le discours sont bien des produits de deux regards sur les mêmes objets empiriques, c'est-à-dire des formes langagières en contexte » (Paveau, 2013).

De ce fait et en s'appuyant sur les travaux de Stierle (1977 : 172), Jean-Michel Adam (2002) propose de voir « [...] texte et discours¹²³ comme les deux faces complémentaires d'un objet commun pris en charge par la *linguistique textuelle* [...] qui privilégie l'organisation du cotexte et la cohésion comme cohérence linguistique, « *textverknüpfung* » [...] et par l'*analyse de discours* [...] plus attentive au contexte de l'interaction verbale et à la cohérence comme « *textzusammenhang* ». Le *texte*, affirme Adam,

s'est avéré être une unité trop complexe pour être enfermé dans des typologies et pour que la seule cohésion ou cohérence linguistique puisse rendre compte de ce qui fait son unité. S'il existe des règles de bonne formation, ces règles sont certainement relatives aux genres de discours, c'est-à-dire à des pratiques sociodiscursivement réglées.

Le *discours*, on le voit, apparaît finalement comme le *recto* ou le *verso* du *texte* dans une relation de complémentarité par rapport à un *objet* commun – le *sens* sans doute –, pris en charge et par la linguistique textuelle et par l'analyse de discours (Adam, 2002).

En soutien à cette proposition de Jean-Michel Adam, François Rastier et Bénédicte Pincemin (2014 : 84), et parlant de *contexte situationnel* (contexte de la situation) et de *contexte linguistique* (contexte des textes), affirment que ces « deux objets, le premier relevant de la pragmatique, le second d'une linguistique supraphrastique [constituent, pour] une sémantique des textes [...] deux faces d'un même objet. ».

Étant entendu que le texte est caractérisé par une *unité* et une *ouverture*, osons une question. À quoi tient cette *unité* ? Que deviendrait le *texte* si cette *unité* rompait¹²⁴ ? Un ou un ensemble disparate

¹²³ C'est l'auteur qui souligne.

¹²⁴ Peut-être que cette *unité* est faite de sorte qu'une rupture ne peut jamais advenir !

d'énoncé(s) ? Cette *unité* tient sans doute au *sens*, à la *cohérence* interne qui peut disparaître, rompre, c'est-à-dire faire défaut si l'on ampute le texte de quelques-unes de ses parties sans précaution aucune. Le texte aurait-il encore un sens en l'absence de cette cohérence ? Sans doute, non. Roland Barthes, s'interrogeant dans son article « Théorie du texte » sur ce qu'est un texte¹²⁵, pour ce qu'il appelle « l'opinion courante », y répond. Le texte, dit-il, « c'est l'englobant formel des phénomènes linguistiques [;] c'est le tissu des mots engagés dans l'œuvre et agencés de façon à imposer un sens stable et autant que possible unique ». L'*agencement* (« agencés ») n'est rien d'autre que la *cohérence* dont dépend le sens « à imposer » et à maintenir de « façon stable » dans la mesure du possible.

Si la question de la « taille » ou de la « longueur » ne détermine pas un texte, la cohérence, elle, au moins, apparaît comme un principe inaliénable. Cela nous amène à admettre les expressions que Jean-Michel Adam donne en exemples : « Défense de fumer » ou « À vendre » ainsi qu'il le soutient lui-même d'ailleurs, comme des textes au même titre qu'un roman, un essai, un recueil de poèmes, un discours dit (*écrit* ou *improvisé*) par le Chef de l'État ou le Premier Ministre à l'Assemblée Nationale devant les parlementaires comme un extrait de quelques énoncés d'articles de journaux. **À partir de là, l'énoncé étant saisi dans sa définition, quoique courante, comme une « séquence verbale de taille variable »** (Maingueneau, 2002) **est également un *texte*.** C'est pourquoi, nous nous inscrivons dans la définition du *texte* telle que proposée par H. Weinrich (1973) cité ici par J.-M. Adam (2002 : 572) qui le définit comme une « [...] suite signifiante (jugée cohérente) de signes entre deux interruptions marquées de la communication ». Comme le souligne Adam (*ibid.*),

cette suite, généralement ordonnée linéairement, possède la particularité de constituer une totalité dans laquelle des éléments de rangs différents de complexité entretiennent les uns par rapport aux autres des relations d'interdépendance. La phrase n'est qu'un palier (morphosyntaxique) d'organisation, situé entre signes de propositions, d'une part, et périodes, paragraphes, séquences et parties d'un plan de texte, d'autre part. [...] Le jugement définitif de cohérence résulte de l'articulation du texte avec le contexte socio-pragmatique de l'interaction, c'est-à-dire avec sa dimension discursive englobante.

¹²⁵ « Étymologiquement, le « texte » veut dire « tissu » [;] il est, dans l'œuvre, ce qui suscite la garantie de la chose écrite, dont il rassemble les fonctions de sauvegarde : d'une part, la stabilité, la permanence de l'inscription, destinée à corriger la fragilité de l'imprécision de la mémoire ; et d'autre part, la légalité de la lettre, trace irrécusable, indélébile [...] du sens que l'auteur de l'œuvre y a intentionnellement déposé ; le texte est une arme contre le temps, l'oubli, et contre les roueries de la parole, qui, si facilement, se reprend, s'altère, se renie » (cf. Barthes, 1974 [en ligne]).

La *totalité* renvoie à l'*unité* (Quintilien) comme caractéristique originelle du texte. Si, à partir de cette base, il peut être établi une équation d'égalité entre *énoncé* et *texte* et que, par ailleurs, Adam invite à saisir *texte* et *discours* comme des « faces complémentaires d'un objet commun », il est alors logique d'entrevoir la même relation -sinon presque- entre *énoncé* et *discours*.

Seulement, cette conception de la relation de *complémentarité* entre *texte* et *discours*, notamment, suscite des débats au sein de la communauté scientifique. La synthèse qu'on peut lire dans *La mesure et le grain* de François Rastier (2011) en donne la preuve à travers la multiplicité des perspectives ou *modèles* de définitions. Comme l'indique Rastier (2011 : 55), si « l'opposition entre *discours* et *texte* est [...] fondatrice pour l'école française d'Analyse du discours, [elle constitue] une transposition explicite [...] de l'opposition entre l'*énoncé* (relevant de la pragmatique) et la *phrase* (relevant de la syntaxe), [mais qui] privilégie cependant le discours : le texte serait un discours privé de son contexte, selon l'équation discours = texte + contexte ». Cette équation a elle-même fait l'objet d'une révision comme le fait savoir l'auteur en faisant référence à Jean-Michel Adam (2005), devenant par conséquent : « Discours = texte + conditions de production et réception ». Comme on peut le voir, la notion de *contexte* est remplacée, dans l'équation, par celle de *conditions de production* auxquelles est associée la notion de *réception*. Cette révision suppose qu'entre *contexte* et *conditions de production*, il y a une différence ou nuance ; et ceci dénote, par ailleurs, de l'intérêt à prendre en compte l'*interlocuteur* à travers la question de la *réception*.

Les modèles attachés à cette opposition que nous ne ferons que citer ici sans donc entrer dans les détails¹²⁶ participent de ces débats. On peut citer les *modèles logico-grammaticaux* [...] ; les *modèles non hiérarchiques* et le *modèle intertextuel*.

En réaction à ces débats et constatant la « complexité des textes », François Rastier (2011 : 59) en arrive à la conclusion selon laquelle « il reste indispensable d'élaborer des conceptions spécifiques du texte et du corpus qui soient issues de la linguistique et fondées sur une théorie des performances sémiotiques ». Et comme il l'affirme : « La question des modèles devient [...] subsidiaire », en ce sens qu'ils « restent des schématisations partielles qui ne permettent pas de rendre compte de la complexité constituante des textes ». En dépit de cette *complexité* du *texte* mise en avant par Rastier et que Paveau (2013[en ligne]) ne semble pas remettre en cause, elle pose que le *texte* ne saurait recouvrir le *discours*. Le *discours* a une *épaisseur* et une *matière* que le *texte* n'a pas ; même si les deux notions « [...] sont bien des produits de deux regards sur les mêmes objets

¹²⁶ Voir l'article pour plus de détails.

empiriques, c'est-à-dire des formes langagières en contexte » (Paveau, 2013). Et c'est la façon dont les *discours*, mus par leur *épaisseur* et leur *matière* disent ou nomment les *objets* sur lesquels ils se posent qui va, à présent, nous occuper.

II.7. Dire l'événement : la nomination des objets

Que font le *locuteur* et l'*interlocuteur* dans une *situation* de communication quand ils convoquent des *mots* ou *dénominations* en les actualisant dans leurs activités de *nomination* ? Ils *disent* ou *nomment* des *événements* portant sur des *objets* et de différentes manières dans une certaine *conflictualité*.

Que ce soit par l'*oral* ou par l'*écrit* (*texte*, *discours* prononcé), ces différentes stratégies de *nomination* portent les traces des relations à l'œuvre dans l'interaction en livrant des informations aussi bien sur les *objets* nommés que sur les rapports des co-énonciateurs à ces *objets* laissant entrevoir ainsi le positionnement de chacun d'eux. Comme l'indique Marie Veniard (2007 : 54) « Si deux énonciateurs se disputent la nomination d'un chien à coup de [1] *ma grosse Nessie* et de [2] *sale clébard*, on sait d'emblée lequel d'entre eux est le propriétaire ».

Mais partant de ces deux énoncés [1] et [2], qu'est-ce que véritablement un *objet* ? Cette notion d'*objet* a été le questionnement de nombreuses recherches. Cependant, il n'est pas inutile de la re-questionner au regard des spécificités de certains sujets de recherche (*racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*) que l'on peut qualifier de problématiques – parce que socialement *sensibles* – pour en préciser les contours et tenter de lever, autant que faire se peut, certaines ambiguïtés.

Comment les *objets* sont-ils *nommés* et commentés comme *événements* dans les *discours* ? Dans la revue de littérature, cette notion d'*objet* est bien souvent associée à divers concepts dans une relation syntagmatique. En conséquence, nous évoquerons les concepts d'*objet social* (Searle) en opérant un lien avec l'*objet naturel*, d'une part ; et l'*objet de discours* (Sitri, 2003, 2006 ; Moirand, 2007) en discutant ses liens avec l'*objet discursif* (Grize, 1990, 1996 ; Longhi, 2008), d'autre part.

Dans cette perspective, nous interrogerons également la notion du « fait » en évaluant sa possible articulation avec celles d'*objet* et d'*événement* : d'*événement médiatique*. En outre, nous essayerons de voir si un *objet social* peut être saisi comme un *fait* social.

II.7.1. Essai de définition de la notion d'objet

Attesté en français à la fin du XIV^e siècle, du latin médiéval *objectum* (« jeter devant », « placer devant »)¹²⁷, *objet* est un mot polysémique. Identifiant un sens concret et un sens abstrait, *Le Petit Robert*, le définit comme

1. [...] toute chose (y compris les êtres animés) qui affectent les sens et SPECIALT [spécialement] la vue¹²⁸.
2. [...] tout ce qui se présente à la pensée, qui est occasion ou matière pour l'activité de l'esprit.

Dans cette définition, « chose » semble se superposer à « objet » ; et la mention du pronom indéfini « tout » donne un contour un peu flou à la notion d'*objet*. En outre, avec « y compris les êtres animés », on peut être amené à considérer les animaux aussi bien que les humains comme des *objets*¹²⁹. Par suite, l'*objet* semble être lié à la « pensée », à la « matière » et placé sous le signe de « l'activité de l'esprit » ce qui suppose la présence d'un *sujet*.

Dans son article intitulé « Deuil, mélancolie et objets », Robin Beuchat (2004), en assignant deux acceptions au mot « objet », comme « point de départ théorique » (*ibid.* : 483), finit par une phrase tout à fait révélatrice de la difficulté à le définir marquant davantage l'imprécision qui l'entoure :

La première, de l'ordre de la psychologie, est tournée **vers l'esprit**, vers le **sujet** : est objet, tout ce qui n'est pas moi, tout ce qui est *hors* de moi. La seconde, fondée de façon plus positive, est orientée, elle, **vers la matière**. L'objet ainsi entendu conjuguera les propriétés de non vivant (la femme n'est pas un objet), de **fabriqué** (l'objet n'existe pas à l'état de nature), de **délimité** dans l'espace (le cosmos n'est pas un objet), et d'**instrumental**- l'objet, c'est une **médiation entre le monde et moi** ; c'est un **moyen entre mon désir et son accomplissement**. Ces définitions-

¹²⁷ Cf. *Le Petit Robert*, 2012, p. 1719.

¹²⁸ Il faut entendre par le terme de « vue » les yeux en tant qu'organe de sens, au même titre que le « toucher » (la peau), que « l'ouïe » par les oreilles par exemple. Il est là question de sensibilité, de sensation et/ou de sentiment que peuvent éprouver les humains face à un *objet*. Ce sont ces sensations-sensibilités-sentiments qui justifient l'emploi de « affectent », du verbe « affecter » (toucher) dans la définition qu'en donne *Le Petit Robert*.

¹²⁹ Cette probabilité que l'homme soit considéré comme un objet existe dans la littérature, notamment en philosophie. C'est comme l'expérience menée (plutôt supposée) par Hilary Putnam (1998 : 182) qu'il rapporte lui-même. En effet, l'auteur demande à quelqu'un qu'il a entraîné dans une pièce, le nombre d'objets qu'il y identifie. L'homme dit identifier « cinq » objets. Puis il lui dit, lesquels ? Et l'homme qu'il appelle « compagnon » nomme chaque objet : « une chaise, une table, une lampe, un carnet et un stylo à bille ». Alors, Putnam s'exclame et interroge son *compagnon* : « Que faites-vous de vous et de moi ? Ne sommes-nous pas dans cette pièce ? » La réponse du *compagnon* : « je ne savais pas que vous songiez à considérer les gens comme des objets ».

ou esquisses de définitions- n'ont d'autre prétention que de constituer un cadre préalable à l'analyse [...].

En convoquant la psychologie, la présence du *sujet* dans la conceptualisation de l'*objet* est clairement exprimée avec un *sujet* qui conçoit l'*objet* comme étant *hors* de lui. Avec Beuchat, l'*objet* renvoie à la « matière » avec les propriétés de « non vivant » entrant, par conséquent, en contradiction avec une partie de la signification fixée par *Le Petit Robert* (« y compris les êtres animés »). L'*objet* a, non seulement, la caractéristique d'être « fabriqué » en ce sens qu'il « n'existe pas à l'état de nature », mais également d'être « délimité dans l'espace » ce qui suppose que l'on peut bel et bien tracer ses « frontières » : le circonscrire ; et c'est sans doute la raison pour laquelle, Beuchat (*ibid.* : 483) indique que le « cosmos » n'en serait pas un puisqu'on ne peut le circonscrire *lui*. L'*objet* peut également être appréhendé comme un *instrument* (« d'instrumental »). Et dans cette perspective une *guitare* et une *balance*, en tant qu'*instruments* de musique pour le premier et de mesure pour le second, sont des *objets* en part entière au même titre qu'un *couteau* (pour *couper*, *tuer*) qu'une *kalachnikov* (pour *tuer*) ou une *voiture* (pour *transporter*, pour *tuer* inconsciemment et donc par accident ou alors consciemment par détournement de la fonction initiale de l'*objet* dont la *dénomination* se voit affecter des qualificatifs à travers les *nominations* en discours : *voiture bélier*, *voiture piégée* etc.). Avec la question de la *dénomination*, c'est ici le sens linguistique qui se dégage tel que nous l'observons dans les travaux de Julien Longhi (2008 : 21) où l'*objet* est défini comme « la mise en rapport des mots et de leurs “référents” ».

Au sens *logique* du terme, qui ne serait pas sans poser quelques *problèmes* —que nous ne détaillerons pas ici— comme l'indique Putnam (1990 : 182), l'*objet* ou l'*entité*, c'est « tout ce que nous pouvons prendre comme valeur d'une variable de quantification (tout ce que nous pouvons désigner par un pronom) [ou] toutes les parties d'une personne ou d'un carnet [...] ». Si « toutes les parties d'une personne » peuvent constituer des *objets*, la propriété de « non vivant » devient problématique. Face à la multiplicité des approches de définition, Putnam affirme (*ibid.* : 184) qu'il « paraît clair que cette question [celle de l'*objet*] est une question qui appelle une convention » pour la seule et simple raison « qu'il n'y a pas de normes pour l'utilisation [...] des notions logiques en dehors des choix conceptuels » (*ibid.* : 187-188).

Partant de ce point de vue et parce que la dimension « logique » est essentielle dans cette étude, l'*objet* correspondra par exemple, pour nous, à la *corbeille* utilisée pour faire des emplettes au marché ; il correspondra également à un accessoire de “mode” ou non, la *kippa* d'un rabbin de synagogue, le *niqab* ou le *voile islamique* portée par une femme musulmane pratiquante ou le *voile*

chrétien pour les femmes religieuses ou bien un *chapeau* « noir » dont Geneviève de Fontenay¹³⁰, dans ses habitudes vestimentaires, ne s'en sépare jamais presque, ou encore le *coton*, produit agricole entrant dans la fabrication de ces objets, mais aussi une *banane*, le *pastèque* ou un *arbre* etc. Sont aussi et enfin pour nous des objets, tout à fait particuliers, le *racisme*, l'*islamophobie* et l'*antisémitisme*.

L'exemple du *chapeau* peut être rapproché des « *objets communicants* : téléphone¹³¹ mobile, baladeur numérique [...], des objets issus de la convergence des télécoms, de l'informatique, et de l'audiovisuel » dont traite Gilles Privat¹³² (2002) dans *Les Cahiers du numérique*. Ces *objets communicants* peuvent, eux-mêmes, être rapprochés des *objets connectés* dotés d'une technologie poussée et capables d'interagir entre eux et les humains sans une connexion fixe mais à travers des signaux électroniques.

II.7.2. De l'ordre des *objets* à la théorie des *objets* : *objets sociaux, objets de discours et objets discursifs*

Nul ne saurait concevoir une perspective théorique sans déclarer les principes fondamentaux qui président à son assise. Ils ne sont ni porteurs de vérité absolue, comme ils ne prétendent pas rendre compte d'une réalité accessible et immuable. Ils ne sont pas à être considérés comme des **postulats** car ils ne prétendent pas à être vrais ; **ils ne sont pas des hypothèses en ce sens qu'ils ne supposent même pas qu'ils pourraient être vrais.**

(Denis Miéville, 2014 : 47)

Ils demandent simplement à être admis.

¹³⁰ Geneviève Suzanne Marie-Thérèse Mulmann voit le jour le 30 août 1932 à Longwy, en Meurthe-et-Moselle. Aînée d'une fratrie de dix enfants et issue d'une famille de la petite bourgeoisie, elle passe son enfance à Hagon-dange, en Lorraine. Après avoir travaillé dans l'hôtellerie à Strasbourg, puis dans l'esthétisme à Paris, Geneviève de Fontenay se lance dans le mannequinat et devient mannequin pour Balenciaga après avoir remporté le titre de Miss élégance en 1957. Elle rencontre alors le délégué général du comité Miss France, Louis Poirot, dit de Fontenay, avec qui elle aura deux enfants, Xavier et Ludovic. Entre 1981 et 1983, Geneviève de Fontenay perd son fils aîné et son mari. Avec ferveur, elle reprend alors les rênes du comité Miss France avec son fils cadet Xavier, couronne de nombreuses Miss et rend cet événement incontournable (cf. Gala & Prima Média, août 2015 [en ligne]).

¹³¹ Le *téléphone* est, en outre, classé parmi les « objets familiers » à en croire Ludovic Ferrand (1997 : 119) dans son article intitulé : « La dénomination d'objets : théories et données », publié dans *L'année psychologique*, vol. 97, n°1, pp. 113-146.

¹³² Cf. « Des objets communicants à la communication ambiante », *Les Cahiers du numérique*, n°4, Vol. 3, p. 23-44.

(Blaise Grize, 2010 : 92, cité par Miéville, 2014 : 47)

De nombreux travaux ont été consacrés à la notion d'*objet*. À ce propos, Marie Veniard (2007 : 26)¹³³ cite, entre autres, John Lyons (1980) lequel propose une typologie qui distingue quatre *ordres* d'entités-objets :

[...] les entités d'ordre zéro (prédicats ou attributs) ; les entités de premiers ordre (entités discrètes, êtres animés et choses dont on dit qu'elles *existent*) ; les entités de deuxième ordre (les événements, les processus, les états de chose, les situations, localisés dans le temps) dont on dit qu'elles *ont lieu* ; les entités de troisième ordre (entités abstraites, détachées de tout ancrage temporel ou spatial), dont on dit qu'elles sont *vraies* ou *fausses* ou qu'on les *sait* ; et les entités de quatrième ordre (les actes langagiers).

Selon Veniard (2007), cette typologie est trop rigide pour permettre de bien appréhender les faits empiriques ; mais elle souligne –tout de même– la différence entre les *événements* et les *entités discrètes* aussi bien les *personnes* ou les *objets*. Par cette observation, elle pose d'ores et déjà, les bases de la réflexion devant permettre de cerner les contours définitionnels de la notion d'*objet* comme celle de l'*événement*.

Prenons pour point de départ la proposition de John Lyons (1980). Si le *prédicat* ou l'*attribut* (relevant des *entités d'ordre zéro*) ne sont ni des *objets*, ni des *événements*, ils permettent de dire l'*événement* et/ou de nommer l'*objet*. Par suite, un *acte de langage*, lequel relève des *entités de quatrième ordre*, qu'est-ce que c'est ?

L'*acte de langage* renvoie à une *théorie pragmatique du langage* élaborée dans le *champ de la philosophie analytique anglo-saxonne* dès la deuxième moitié du XX^e siècle et qui développe « l'idée que l'on puisse *agir* par le moyen du *langage* » (Kerbrat-Orecchioni, 2002 : 16). C'est la théorie des *speech acts* (actes de langage) dont l'histoire retiendra, entre autres, le nom de John Langshaw Austin¹³⁴ (1962) avec son *How to do Things with Words* (« Quand dire c'est faire » 1970)¹³⁵. Comme le rapporte Catherine Kerbrat-Orecchioni (*ibid.* : 16) dans son article intitulé « Acte de langage »

¹³³ Voir la note de bas de page, p. 26 de la thèse.

¹³⁴ Ces travaux ont été poursuivis par d'autres chercheurs : John Searle (1969) ; Van Dijk (1977b) ; Clark et Carlson (1982) ; Olga Galatanu (1999) à travers la Sémantique des Possibles Argumentatifs (désormais SPA).

¹³⁵ Cette traduction n'est pas la nôtre.

publié dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* (dir. Charaudeau et Maingueneau), « [...] le titre de l'ouvrage énonce clairement l'hypothèse de départ : “dire”, c'est sans doute transmettre à autrui certaines informations sur l'*objet* dont on parle, mais c'est aussi “faire”, c'est-à-dire tenter d'agir sur son interlocuteur, voire sur le monde environnant. Au lieu d'opposer, comme on le fait souvent, la parole à l'action, il convient de considérer que la parole elle-même est une forme et un moyen d'action ».

Comme on peut le remarquer dans la définition que propose Kerbrat-Orecchioni, l'*acte de langage* apparaît lui-même comme un objet¹³⁶ scientifique et en même temps comme un *objet-chose* existant en dehors du langage mais qui y est construit par évocation.

Ce caractère protéiforme de la notion d'*objet* lequel rend difficile sa saisie, posant en effet la question du rapport entre l'*extra-linguistique* et le *linguistique* ou entre le *réel* mondain et le *réel* linguistique recommande de s'inscrire dans le « constructivisme non catégorique » pour tenter de la cerner. Par cette inscription, nous rallions la perspective tracée par Georges Kleiber qui affirme qu'« on ne peut jamais saisir un objet en sa totalité » et qu'en outre,

[...] il n'y a pas de contradiction à affirmer d'un côté, que le langage participe à la modélisation de la réalité, c'est-à-dire de l'établissement des êtres ou choses et propriétés de ce que nous croyons être la réalité, et, de l'autre, que les entités ainsi établies sont présentées comme des entités non linguistiques, c'est-à-dire des entités ayant une existence en dehors du langage (1977 : 19).

Par conséquent, en nous fondant sur les entités du *deuxième ordre* (les *événements*, les *processus*, les *états de chose*...) mettant aux prises des entités du *premier ordre* (les *êtres animés* dont les *humains*) lesquelles produisent des *actes de langage* relevant des entités du *quatrième ordre*, il est possible d'affirmer que les mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* constituent, de par les discours produits sur eux dans les interactions langagières, des *objets* pouvant s'inscrire également dans le *deuxième ordre*, en ce sens qu'un acte de langage peut être saisi comme un *événement*. Il en découle que, la *rigidité* dont a parlé Veniard (2007) au sujet de la typologie est elle-même poreuse, montrant que la *frontière* entre les types d'*objets* n'est pas si étanche. En définitif, il y a, entre ces *ordres*, des relations qui ne doivent pas, cependant, autoriser des confusions.

¹³⁶ Nous pensons que l'*objet* est, à la fois, *dans* et *hors* du discours. Il s'étudie comme moyen, quelque chose qui sert à influencer, à agir sur l'autre du point de vue de la pragmatique.

Cette typologie que nous pouvons qualifier d'*ordinaire* parce que s'appuyant plus sur les *ordres* au moyen d'adjectifs numéraux ordinaux : « premier », « deuxième », « troisième » et « quatrième », instaurant de ce fait une hiérarchie, que sur les théories sémantiques et discursives, n'évacue pas entièrement la définition de la notion d'*objet* autour de laquelle il semble difficile d'avoir un consensus excepté, peut-être, celle auquel l'on peut assister au sein des champs disciplinaires spécifiques.

II.7.2.1. De la distinction entre *objet naturel* et *objet social*

Nos *objets* d'analyse : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, sont des *objets* discursivement *construits*. C'est-à-dire « fabriqués », non pas par des mécanismes industriels (comme *voitures*, *chaussures*, *avions* etc.), mais par les *croyances* et à travers les discours produits sur eux dans l'espace du débat public et les mots pour les dire. Comme l'indique John Searle (1998 : 13), dans *La construction de la réalité sociale*, ce sont des *objets* ou « des *choses* qui n'existent que parce que nous le croyons ». De ce point de vue, ils tombent un peu sous le coup d'une construction de l'esprit marqués par la *subjectivité* ; et, « pourtant [...] des faits relatifs à ces choses sont des faits objectifs ». Parce que ce sont des *objets* dont l'existence dépend « totalement de l'accord des hommes » au travers des institutions sociales, Searle (*ibid.* : 13-14) parle de *faits institutionnels*¹³⁷ par opposition aux *faits non institutionnels* ou *bruts*. Hilary Putnam (1990 : 186) lui, dans *Représentation et réalité*, emploie les termes « factuel » et « conventionnel » pour désigner respectivement –c'est notre interprétation l'auteur n'ayant pas été très explicite là-dessus- les *objets naturels* et les *objets sociaux* : « Tels ou tels éléments du monde sont des faits bruts, le reste provient de la convention » (*ibid.* : 185). Mais, en même temps, il invite à ne pas voir dans le terme « conventionnel » un « absolu » ; il l'inscrit dans la logique d'un rapprochement ou d'un *continuum*. En d'autres termes, l'*objet* ou *fait conventionnel* n'est pas, pourrions-nous dire, totalement *conventionnel*. C'est dire qu'en réalité, il ne peut que s'en rapprocher, tendre vers cette dimension *conventionnelle*. Cela suppose qu'ils ont toujours en eux, ne serait-ce qu'une infime part de *nature*.

La mention de la notion de *subjectivité* attachée à ces *objets* fait corrélativement intervenir celle d'*objectivité* (Searle, 1998 : 21) sur laquelle « [...] repose pour une bonne part [...] notre conception

¹³⁷ Mais il nuance par la suite, ou plutôt introduit une précision essentielle selon laquelle « les faits institutionnels [...] sont une sous-classe particulière des faits sociaux (Searle 1998 : 58). Il en donne d'ailleurs un exemple : « [(1)] Le Congrès chargé de voter les lois est un fait institutionnel ; [(2)] les hyènes lancées à la poursuite d'un lion n'en sont pas un. » Et pourtant, les deux énoncés sont considérés par Searle comme relevant des *faits sociaux*. En conclusion, un *fait social* peut ne pas être *institutionnel*.

du monde ». Par extension, la corrélation a mené à « l'opposition entre l'objectif et le subjectif » comme *distinction* entre les deux concepts laquelle n'est qu'une « question de [l'ordre de] degré ». Si les notions d'*objectif* et de *subjectif* ont « plusieurs sens différents », Searle (*ibid.*) met l'accent sur deux d'entre eux les jugeant de « décisifs ». Il s'agit du sens *épistémique* et du sens *ontologique*. Selon l'auteur, en effet, *objectif* et *subjectif* sont « épistémiquement [...] des prédicats des jugements ». Au sens *épistémique*, les jugements sont dits *subjectifs* parce que « leur vérité ou [...] leur fausseté ne peut être établie « objectivement » ; parce que la vérité ou la fausseté n'est pas une question de faits mais dépend de certaines attitudes, de certains sentiments et de points de vue des auteurs et auditeurs de jugement ». Ce sont, par suite, au sens *ontologique*,

des prédicats d'entités et de types d'entités, et ils attribuent des **modes d'existence**. Au sens ontologique, les douleurs sont des entités subjectives, parce que leur mode d'existence dépend de ce qu'elles soient éprouvées par des sujets. En revanche, les **montagnes**, par exemple, par opposition aux **douleurs**, sont ontologiquement objectives, parce que leur mode d'existence est indépendant de tout sujet percevant ou de tout état mental.

Partant de là, s'il est vrai que du point de vue *ontologique*, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont des *entités* « subjectives » (sans prendre en compte la couleur « noire » de la peau et autres caractéristiques que l'on attribue à certains groupes humains) avec des *modes d'existence* tout aussi *subjectifs*, sans doute, il n'est pas moins vrai que ce sont des faits sociaux *épistémiquement objectifs* et *subjectifs* à la fois. Prenons par exemple les énoncés suivants :

1a. Le *racisme* n'existe pas.

1b. Le *racisme* existe et Éric Garner en est mort à New York le 17 juillet 2014.

2a. L'*antisémitisme* est plus dangereux que l'*islamophobie*.

2b. Le *voile islamique* est une hantise pour les politiques de droite comme de l'extrême droite.

L'énoncé (1a.) rapporte un fait *épistémiquement subjectif* à propos de l'entité *racisme* laquelle est *ontologiquement subjective*. À l'inverse, l'énoncé (1b.) effectue sur la même entité : *racisme*, *ontologiquement subjective*, un jugement *épistémiquement objectif* au sens où, il est rendu vrai par l'existence d'un événement vérifiable, daté, rendu public et ne dépendant donc pas de l'opinion singulière de l'énonciateur. Quant à l'énoncé (2a.), il réalise sur deux entités : *antisémitisme* et *islamophobie*, *ontologiquement subjectives* un jugement *épistémiquement subjectif*. L'énoncé (2b.) enfin,

construit un jugement *épistémiquement objectif* à propos du *voile islamique*, une entité *ontologiquement subjective*.

À ces éléments de distinctions doivent être associées les *caractéristiques intrinsèques* et celles *relatives à l'observateur* du point de vue de Searle (1998 : 27) ; et, comme il le dit « la réalité sociale en général ne peut se comprendre qu'à la lumière de cette distinction ». Par *caractéristiques intrinsèques* des *objets*, Searle entend « celles qui existent indépendamment de tous les états mentaux, à l'exception des états mentaux eux-mêmes, qui sont aussi des caractéristiques intrinsèques de la réalité » (*ibid.* : 26). Quant aux « caractéristiques relatives à l'observateur [, elles] sont toujours créées par les phénomènes mentaux intrinsèques aux utilisateurs, observateurs, etc. des objets en question. Ces phénomènes mentaux sont, comme tous les phénomènes mentaux, ontologiquement subjectifs ; et les caractéristiques relatives à l'observateur héritent de cette subjectivité ontologique » (*ibid.* : 27).

Comme autre trait caractéristique de la distinction entre les *objets sociaux* et *objets naturels*, il y a l'*impression d'évidence*. C'est ce que fait observer Veniard (2007 : 19). Pour l'auteur,

La distinction [...] repose en grande partie sur l'impression d'évidence générée par les objets naturels ainsi que sur le fait que ces objets suscitent moins de discussions dans l'espace public. Un tsunami ou une canicule, événements naturels, peuvent très bien devenir des événements sociaux, comme des exemples récents l'ont montré (la canicule de l'été 2003 et le tsunami de décembre 2004). La distinction entre *objet naturel* et *objet social* n'est d'ailleurs pas si nette qu'on pourrait le penser. L'appartenance des objets naturels à des classes est en effet susceptible de varier en fonction des connaissances [...].

On ne peut, en admettant cette conception de Marie Veniard au sujet du lien entre *objets naturels* et *objets sociaux*, s'empêcher de relever le rapport d'équivalence tacite qu'elle établit entre les notions d'*objet* et d'*événement*. Et nous pouvons être tenté d'écrire, à ce sujet, l'équation *objet* = *événement* – ces notions seront clairement définies plus loin-. En outre, dire que la distinction « n'est pas absolue », c'est déjà reconnaître l'existence même de cette distinction. Qu'elle soit *absolue* ou non, c'est une autre question. De plus, la question de la distinction entre les deux types d'*objets*, reposerait, de l'avis de Marie Veniard (2007), « en grande partie sur l'impression d'évidence

générée par les objets¹³⁸ naturels ainsi que le fait que ces objets suscitent moins de discussions dans l'espace public ». L'idée que les *objets naturels*, tels que les « catastrophes naturelles [soient] moins aux prises avec des conflits socio-idéologiques que d'autres événements », nous la retrouvons également dans les travaux de Nathalie Garric (2010 : 278). « L'impression d'évidence » dont seraient frappés les *objets naturels*, contrairement aux *objets sociaux*, peut parfaitement se comprendre ; mais leur avènement ou surgissement dans l'arène sociale peut dépendre aussi des actions humaines. S'il est vrai que les actes relevant de l'expression langagière et surtout non-langagière n'ont pas une prise directe sur leur avènement, ils peuvent, et c'est ce qui advient le plus souvent, en être à l'origine en termes d'effets collatéraux.

Par conséquent, si l'on peut concéder à certains *objets naturels*, une *évidence entière*, à d'autres, l'on ne peut reconnaître qu'une *évidence non-entière*, parce qu'ils sont la réaction d'une interaction entre les activités humaines et la nature/l'environnement. Par ailleurs, nous reprenons à notre compte, comme le signale Veniard (2007 : 19), l'idée que des *objets* ou *événements naturels* tels le *tsunami*¹³⁹ (décembre 2004) et la *canicule* (été 2003) soient capables de se muer en *objets* ou *événements sociaux*.

S'il peut être aisé pour un *objet naturel* de devenir un *objet social*, il n'est pas évident qu'un *objet social* devienne aisément un *objet naturel*. Ce serait par exemple, faire du *racisme*, mais aussi de l'*islamophobie* et de l'*antisémitisme* des *objets naturels* en raison de la « banalisation » dont ils semblent être frappés à travers les discours produits sur eux dans l'espace du débat public.

II.7.2.2. Des objets sociaux aux *objets de discours* et *objets discursifs*

Outre le fait d'être des *objets sociaux*, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont des *objets de discours*. Un *objet de discours*, comme le définit Frédérique Sitri (2003 : 39), est

une entité constitutivement discursive, et non pas psychologique ou cognitive : constitué de discours et dans le discours – discours où il naît et se développe mais aussi discours dont il garde la mémoire – il est par là-même pris dans la matérialité de la langue. La notion d'objet de

¹³⁸ Nous proposons d'entendre *objet* ici comme synonyme de *phénomène* ou de catastrophe et non pas une *matière* qu'on peut saisir par les sens et surtout par « le toucher ».

¹³⁹ Le caractère dramatique construit dans les discours par rapport à *tsunami* ne gomme pas le fait que les deux dénominations réfèrent à la même « chose », au même « phénomène » : une grave sortie des eaux de leur lit. Et, nous pensons que la nomination faisant passer de raz de marée à tsunami n'empêche pas l'idée que nous avons, là, affaire à un *objet naturel*.

discours apparaît alors précisément comme un moyen d'observer l'articulation entre catégories de langue et catégories de discours.

Citant Frédérique Sitri (1998 : 66), Sophie Moirand (2002 : 407) indique que l'*objet* opère sa *constitutivité* en « se déployant à la fois dans l'*intradiscours* et dans l'*interdiscours* ». Cette conceptualisation de la notion d'*objet de discours* s'appuie sur la conception de la notion d'*objet* elle-même telle qu'elle est envisagée dans la logique naturelle empruntée d'abord aux travaux de Stanislaw Lesniewski puis à ceux de Marie-Jeanne Borel, de Jean-Blaise Grize et de Denis Miéville (1983 : 161, cités par Moirand, 2002 : 406). Ainsi que l'affirme Moirand (*ibid.*),

la logique naturelle propose de l'objet de discours une vision dynamique par opposition au caractère statique de l'objet de la logique formelle, et, pour rendre compte de la malléabilité et de la plasticité de cet objet, elle propose de le représenter sous la forme d'une classe-objet aux propriétés particulières, non pas sur le modèle des classes distributionnelles, mais sur celui des classes méréologiques développées par le mathématicien polonais Lesniewski, dans le cadre d'une **théorie axiomatique** du rapport des **parties au tout**. Ainsi, la classe-objet est conçue de telle façon qu'elle accueille non seulement l'objet initialement inscrit dans le discours, mais également tout **ingrédient** de cet **objet**.

Outre les travaux cités ici par Sophie Moirand, cette conceptualisation de l'*objet de discours* emprunte également, comme le reconnaît Frédérique Sitri (2003)¹⁴⁰ elle-même, aux travaux de Jean-Jacques Courtine (1981 : 79), à sa thèse de doctorat notamment où il a théorisé, en étudiant le discours communiste, la notion de « thèmes de discours » en y intégrant celle de « *mémoire discursive* » donnant accès à « l'interdiscours », comme à ceux de François Rastier (1987 : 22)¹⁴¹.

Mais il y aurait à remarquer que derrière la « souplesse » que permet la logique naturelle par rapport à la « malléabilité¹⁴² » des *objets*, autorisant la conception de leur « hétérogénéité », se

¹⁴⁰ *L'objet du débat. La construction des objets de discours dans des situations argumentatives orales*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelles, 2003, voir p. 37 : « [...] et c'est un aspect du travail de Courtine que je retiens »

¹⁴¹ La référence à Rastier, en citant la *Sémantique interprétative*, p. 22, semble moindre. Elle porte sur la question du faisceau de l'objet où l'auteur pose comme condition, à travers une forme de critique adressée à Grize, que « si le contenu linguistique peut être identifié à une somme d'évocation », il serait alors possible de « faire de la linguistique une branche de la psychologie ». Ce qui pose le faisceau comme une donnée *a priori*.

¹⁴² « Pour rendre compte de la malléabilité et de la déformabilité de ces objets, la logique naturelle propose de les représenter sous la forme d'une classe-objet aux propriétés particulières, puisqu'elle est conçue non pas sur le modèle des classes distributives des mathématiques [...] » (voir la suite de la note, p. 533).

cachent « des difficultés qui tournent autour du statut accordé à la langue¹⁴³ et au peu de place assignée aux formes » (Moirand, 2002 : 406-407) qui ont motivé la reformulation de la notion pour l'ancrer en analyse du discours française. Quelques éléments de clarification de cette opération de reformulation apparaissent dans ce que Sitri indique elle-même dans son article « L'Autonymie dans la construction des objets de discours », disponible en ligne :

[...] nous entendons par *objet de discours* une entité discursive qui se déploie et se transforme dans la durée discursive et dont l'émergence est repérable à des marques particulières : si l'objet ne se confond pas avec le thème, son apparition est fréquemment accompagnée d'une thématisation, c'est-à-dire de la mise en position initiale d'un constituant.

L'*objet de discours* va donc au-delà de la simple énumération des constituants d'une classe-objet de type *méréologique* qui, par opposition à une classe-objet de type *distributionnel* (spécifique à la logique formelle), se fonde sur la relation de *partie-tout* dite aussi « relation d'ingrédience » et non sur une relation de « propriété » qui fait qu'une telle classe-objet « accueille non seulement l'objet initialement ancré dans le discours mais aussi tout ingrédient de cet objet » (Sitri, 2003 : 33). Mais la première des difficultés auxquelles se heurte le modèle initié par Grize que cite Sitri se révèle au niveau du processus de l'*identification* de l'*objet* à travers des « marques formelles » parce que les opérations « logico-discursives », dont la première est dite d'« ancrage »¹⁴⁴ notée par le symbole (α) et qui permet d'ouvrir la classe-objet (*ibid.*), ne « correspondent pas systématiquement [aux] opérations linguistiques » (*ibid.* : 34)¹⁴⁵.

Soit la notion / DISCRIMINATION /, on pourra mentionner l'opération d'« ancrage » comme suit : α : / DISCRIMINATION / = {discrimination, racisme, antisémisme, islamophobie, xénophobie, sexisme, homophobie, singe, gay, lesbiennes, étrangers, ...}¹⁴⁶. Ainsi ouverte, cette classe-objet pourra s'enrichir d'*ingrédients* sinon de *parties* par des opérations de co-référence à travers les *nominations* en discours notées par le symbole (ω). En effet, c'est à travers ces

¹⁴³ Voir aussi Sitri (2003, p. 33) ; elle rappelle ces difficultés.

¹⁴⁴ Cette opération d'« ancrage » est également dite « opération de référentiation » (Miéville, 2014, p. 53) et on peut bien se demander si cette opération peut se faire sans le recours aux signes linguistiques.

¹⁴⁵ Sitri (2003, p. 34-35) formule cette assertion et la présente comme « l'hypothèse de l'existence d'une opération sous-jacente du type **p2** suppose de considérer un domaine notionnel préexistant, dans lequel coexistent [...] deux éléments mis en relation », en s'appuyant sur l'analyse de deux exemples d'énoncés issus des travaux de Grize (1990) et extraits du Courrier de l'Unesco d'avril 1981 ; puis de la position de Lorenza Mondada (1994, p. 60) au sujet de cette non correspondance. Nous renvoyons à l'auteur pour plus d'information.

¹⁴⁶ Cette classe-objet étant une classe ouverte et dynamique capable de recevoir d'autres « ingrédients », contrairement à la classe distributionnelle, les points de suspension sont la marque de cette ouverture.

opérations de *nominations* que des *objets de discours* émergent et se transforment, se succèdent aussi par des mécanismes de passage d'un *objet* à un autre et des phénomènes de *reprises* (Sitri, 2003). Dans les tours de paroles [=TDP] ci-après,

Journaliste [TDP1]: et justement / moi je voulais juste vous montrer euh une / une photo et vous demander ce que ce que vous en pensiez / de cette photo /

Leclère [TDP1]: celle-ci / je l'ai vue / et euh honnêtement / je l'ai mise sur euh sur mon réseau /

Journaliste [TDP2]: justement ouais / je l'ai trouvée effectivement sur euh sur votre facebook /

Leclère [TDP2]: oui / bien sûr / bien sûr /

Journaliste [TDP3]: qu'est-ce que veut dire ce photomontage exactement ? /

Leclère [TDP3]: ++ ben / **tout** est dit euh entre les **mots** hein / ++ c'est voilà / c'est / c'est / elle arrive comme ça / elle débarque comme ça / c'est / franchement c'est une **sauvage** quoi / elle prend tout le monde / quand on lui parle de quelque chose de grave à la télé / aux informations / n'importe où euh / elle nous fait un sourire / mais il faut voir un sourire du **diable** / euh / les personnes qui ont tué / mais c'est pas grave / on va leur mettre leurs bracelets et puis ce sera déjà bien /

Journaliste [TDP4]: *mais parve que* ce genre de comparatif des **noirs** avec des **singes** / ça fait *quand même* partie des / voilà / de toutes les thématiques /

Leclère [TDP4]: ah, non /

Journaliste [TDP5]: de **racisme** primaire euh /

Le syntagme *une photo*, dans le [TDP1] du journaliste, est thématisé et constitue l'*ingrédient* d'un *objet* prédicatif initial qui n'est d'abord mentionné qu'à travers l'adverbe « juste » avant que sa *dénomination* n'intervienne explicitement plus tard dans le fil des interactions sous forme d'accusation à travers le mot « racisme » dans le [TDP5] du journaliste. Ce qui est saisissant ici, c'est que la relation d'*ingrédience* se manifeste dans les composants linguistiques eux-mêmes, par exemple au niveau du [TDP4] du journaliste, à travers : « ça fait quand même **partie** des, voilà, de **toutes les thématiques de racisme** primaire » où le « ça » (*pronom démonstratif*) correspond à une *reprise* de l'*objet* « photo » ou « photomontage » thématisé au départ, et « partie » (*nom commun*),

sélectionne l'*objet* thématisé comme étant élément de la classe-objet « racisme » avec « **toutes** les » qui configure l'*ensemble* posé, identifié comme tel. Ce qui est par ailleurs intéressant à faire remarquer ici, c'est qu'au niveau du [TDP3] de Leclère, on observe le passage d'un *objet* à un autre : de *une photo* à « *elle arrive comme ça* », où « elle » qui renvoie à Taubira est reprise par le démonstratif « **c'** » (=ce) dans « c'est » et qui reçoit le qualificatif « sauvage » avec « sourire » assimilé à celui du « diable » avant que l'*objet* initial *une photo* ne soit réintroduit par le syntagme « **ce genre de comparatif** » dans le [TDP4] de la journaliste.

Le repérage de ces constituants thématisés, qui apparaissent plus souvent dans des situations interlocutives conflictuelles, marquées par un *discours* et un *contre-discours*, repose sur l'identification de marques spécifiques : soit un nom ou un SN (syntagme nominal) comme c'est le cas ici avec *une photo*, soit un « commentaire réflexif opacifiant » correspondant à une « modalisation autonymique » et consistant pour l'énonciateur à formuler un jugement par rapport aux mots de l'autre ou encore par rapport à ses propres mots pour marquer leur *adéquation* ou *non adéquation* « avant de produire [ceux] qu'il estime adéquat[s] » (cf. Sitri, [en ligne])¹⁴⁷. Dans les extraits suivants, qui correspondent respectivement à la suite des [TDP4 et 5] de la journaliste de **France 2**,

Leclère [TDP4] : ah non ...

[...]

Leclère [TDP5] : [...] En général, euh, **non, non ; ça n'a rien à voir**. Un **singe** reste un **animal** ; un **Noir**, c'est un **être humain**. Euh, j'ai des amis qui sont **Noirs**, c'est pas pour ça que je vais dire que c'est des **singes**.

on remarque que Leclère procède à une remise en cause des mots de la journaliste, une réfutation (« **ah non / [...] ça n'a rien à voir /** ») du lien entre l'*objet de discours* : **ce genre de comparatif** ou *ce photomontage* qui a émergé et s'est développé jusqu'à la formulation de l'accusation de *racisme* ; remise en cause ou réfutation¹⁴⁸ qui se conclue par un argumentaire de justification orientant vers d'autres mots : **sauvage, noirs, gris, arbre, branches** etc. qui se retrouvent dans une relation d'*ingrédience* avec le mot *racisme* qu'elle a rejeté :

¹⁴⁷ « L'Autonymie dans la construction des objets de discours ».

¹⁴⁸ Cette réfutation d'une mise en équivalence de sens entre *le photomontage* et la notion de *racisme* « ça n'a rien à voir », qui pointe une question de définition métalinguistique peut être rapproché de « ce n'est pas la même chose » dans le [TDP7] de Morandini en réponse au [TDP2] de Tesson pour réfuter le lien sémantique que ce dernier tente d'établir entre *musulmans* et *fanatisme* (voir l'extrait en annexe).

Leclère [TDP6] : [...] c'est plus par rapport à une **sauvage** [...] que je l'ai fait ; pas par rapport au **racisme**, ou aux **noirs**, ou aux **gris** ou aux n'importe quoi. Là, c'est vraiment une **sauvage**, c'est une **sauvage**. Voilà ! À la limite, moi je préfère la voir dans un **arbre** après les **branches**, que de la voir comme ça au gouvernement hein ; franchement !

Dans la même perspective, les énoncés suivants, extraits de la confrontation verbale entre Philippe Tesson et Jean-Marc Morandini sur *Europe 1* le 14 janvier 2015, offre un second cas d'observation du refus des *mots* de l'autre qui s'opère clairement dans les [TDP4 et 7] de Morandini :

Tesson [TDP1]: il y a une loi 1905 la loi de la séparation de l'État et de l'Église. C'est un modèle, ça a très bien fonctionné. Excusez-moi, ce qui a créé le problème, ce n'est quand même pas [...] les français, [...] d'où vient le problème ? **d'où vient le problème de l'atteinte à la laïcité, sinon des M/musulmans** on le dit ça. Ben moi, je le dis.

[...]

Morandini [TDP4]: [...] **ce n'est pas « les M/musulmans**, Philippe vous jouez le jeu, vous savez bien à quel jeu vous jouez quand vous faites ça ! Enfin, franchement

Tesson [TDP4]: [...] c'est vrai. C'est l'Église catholique...

Morandini [TDP5]: les musulmans...

Tesson [TDP5]: [...] c'est les Juifs... n'est-ce pas allons-y...allons-y...

[...]

Morandini [TDP7]: [...] **ce n'est pas « les musulmans », c'est le fanatisme, le problème c'est pas « les musulmans »... ce n'est pas la même chose...**

Par suite, la seconde difficulté qu'évoque Sitri (2003 : 35) est liée, dit-elle « aux notions de *domaine* et de *faisceau d'objet* qui interviennent [...] dans la description de certaines opérations ». En convoquant la pensée de Grize (1990 : 78-79), elle définit le *faisceau d'objet* comme étant « un ensemble d'aspects normalement attaché à l'objet et dont les éléments sont de trois espèces : des propriétés, des relations et des schèmes d'action ». Le *faisceau* de « rose », c'est l'exemple donné, correspond à, pour les **propriétés** : « être rouge », « avoir des épines » ; pour les **relations** : « être croisée avec », « être plus belle que » et pour les **schèmes d'action** : « se faner », « se cultiver » (Grize, 1990 : 78-79, cité par Sitri, 2003 : 35). En appliquant ce *faisceau* à l'objet « racisme », nous

pouvons avoir, par analogie, pour les *propriétés* : « être différent », « avoir une peau “noire” », « avoir une peau “blanche” » ou « avoir une peau “jaune” » ; pour les *relations* : « être discriminé », « être rejeté », « être exclu » et pour les *schèmes d'action* : « sensibiliser », « lutter contre », « sanctionner ».

Alors que le *faisceau* est *inhérent* à l'*objet*, le *domaine* ne l'est pas. Le *domaine*, plutôt en relation avec le « contexte » (Sitri, 2003 : 35) d'apparition de l'objet, a un contour « flou » en ce sens que « nul ne peut dire exactement où commence et où finit ce qui relève de l'esthétique, de l'économie ou de tout autre domaine » (Grize, 1996 : 89, cité par Sitri, 2003 : 35) au point de susciter des questionnements au sujet de « la nature de ces notions et de leur rapport au linguistique » (Sitri, 2003 : 35).

Ces questionnements sont, en quelque sorte, la résurgence de ce qui peut être envisagé comme “l'opposition” conceptuelle des objets de discours présentés dans la *logique naturelle* comme des « objets de pensée » et non pas « linguistique[s] » (*ibid.*) ; mais présentation que semble remettre en cause Grize (1990 : 80, cité par Sitri, 2003 : 35) pour qui « la seule connaissance possible du faisceau d'un objet est celle que l'on peut tirer de textes effectivement produits » ; ce qui, selon Frédérique Sitri (*ibid.*), « laisse supposer que le faisceau d'un objet est [...] déterminé par l'ensemble des discours et des contextes dans lesquels celui-ci a voyagé et conduit dès lors à une interprétation discursive des objets de discours, proche des conceptions de Bakhtine ». Cette proximité, Denis Miéville (2014 : 48) l'énonce clairement à travers la notion de *dialogisme* comme « principe¹⁴⁹ fondamental » admis dans la logique naturelle. Ainsi que l'affirme l'auteur, « discourir ou écrire, [...] sont des activités constructives complexes qui façonnent de manière progressive un univers de sens : une schématisation ! [Autrement dit,] une mise en scène pour autrui ! » (*ibid.*).

Ce qu'il est possible d'observer ici, c'est que l'orientation *cognitive* ou *psychologique* de la conceptualisation de l'*objet de discours* dans la logique naturelle ne semble pas remettre catégoriquement en cause la dimension linguistique. Sinon, cela reviendrait à soutenir la thèse improbable selon laquelle il pourrait y avoir de *discours* ou de *langage* sans *pensée* ; autrement dit, que la *cognition* n'aurait aucune place dans le processus de *représentation* des *objets* et des *êtres*. L'improbabilité de cette hypothèse nous conduit à opter pour la conceptualisation d'un « objet de discours » *discursivement* et *cognitivement* constitutive à la fois ; car, comme l'affirme Dominique

¹⁴⁹ En partant de l'idée de « toute activité énonciative à propos d'un objet de discours thématisé porte les traces d'autres locuteurs par rapport auxquelles elle est identifiée [...] », ce qui correspond à la dimension dialogique et par conséquent le premier des principes, Miéville énonce quatre autres ainsi qu'il suit : le deuxième principe est celui du « contexte de la communication » ; le troisième, celui des « opérations logico-discursives » ; le quatrième, celui de « la représentation » et le cinquième enfin, celui du « préconstruit culturel » (Pour les détails, voir Miéville, 2014, p. 48-50).

Laplane (2001 : 345), « une pensée ne peut être complète sans l'intervention du langage, mais [...] elle existe préformée sur un mode non verbal et [...] le langage participe, de ce fait, à son parachèvement ». La définition que donne Denis Miéville (2014 : 47, 55) de la *logique naturelle*, « celle développée par le Centre de Recherches Sémiologiques de l'Université de Neuchâtel sous l'égide de Jean-Blaise Grize [1921-2013] » en tant que théorie, renforce cette relation entre *pensée* et *langage/discours* en levant, par ailleurs, le doute sur l'orientation *cognitive* qui en est présentée. Comme il le dit, la *logique naturelle* est une

théorie [qui] se veut être à même de représenter la lente construction d'un **sens en discours**, construction complexe qui se réalise progressivement en élaborant un **objet de discours, en le déterminant et en l'inscrivant dans le mouvement raisonné** pour lequel cet objet est mis en scène. Mais elle est également conçue pour expliciter les opérations fondamentales qui pourraient procéder de ses objectifs.

[Ce faisant,] elle offre une régularité et une convergence «sémantico-logico-sémiotique» dans les réponses qu'elle propose eu égard à la stabilité structurelle qui l'organisme. Ainsi donc, [elle] **ne saurait être dite théorie des opérations logico-discursives. Elle est une représentation en système et sous certains engagements déclarés de ce qui pourrait être pensé comme telle.**

Miéville (2014 : 51) complète cette idée en faisant remarquer qu'« analyser un texte dans la logique naturelle nécessite de faire confiance et de **faire parler en les interrogeant les unités linguistiques** de ce texte ». Il est donc clair que *le linguistique* est une dimension de la théorie qui accorde un intérêt à l'analyse du mécanisme de la « schématisation » en tant qu'« activité de pensée » (*ibid.*) à travers le *choix* et la *structuration* des signes linguistiques qu'elle induit.

Cette notion d'*objet de discours* dont la conceptualisation, dans la perspective de la logique naturelle, peut être qualifiée de « sémantico-logico-sémiologique » (Miéville, 2014 : 55) fait écho à celle presque « concurrente » (Laura Calabrese [en ligne]) d'*objet discursif* reformulée par Julien Longhi (2008a) dans le cadre d'une recherche intitulée : *Objets discursifs et doxa. Essai de sémantique discursive* et qui a une orientation à la fois *pragmatique* et *phénoménologique*. Dans cette reformulation, selon Laura Calabrese (*ibid.*), Julien Longhi a procédé à une extension de la définition de la notion d'*objet* en convoquant celle proposée par Franck Lebas (1999) qui l'appréhende sous l'angle de « synthèse d'apparences », *apparences* auxquelles Longhi (2009 : 69) associe le qualificatif « phénoménologiques » pour une définition qui « recouvre autant le discursif que le sémantique, l'extra-linguistique comme le référentiel » (cf. Calabrese citée ci-dessus). Dans le prolongement de

cet ancrage, Longhi insiste sur la double orientation de la notion (concept) « d'objet discursif » en parlant de [1] l'« objet qui renvoie traditionnellement aux théories sémantiques et plus particulièrement à la mise en rapport des mots et de leurs “référents” » et [2] du *discursif* comme réflexion « sur les mécanismes discursifs qui participent à la construction des propriétés des référents » (Longhi, 2008a : 21). C'est dans l'article « Les *objets discursifs* et le phénomène d'anticipation lexicale en discours : processus de référenciation et argumentativité dans l'activité discursive » que Longhi (2009 : 69) énonce sa conception de la notion d'*objet discursif*. Partant d'abord de l'idée de « synthèses d'apparences » associée à la définition de la notion d'*objet* reprise à Franck Lebas (1999), l'auteur indique qu'en effet, « [c]e n'est pas l'objet qui *prend*¹⁵⁰ des apparences, mais des apparences [...] qui synthétisent un objet » (*ibid.* : 69) avant de conclure que « [c]es synthèses d'apparences ne sont pas seulement celles du monde d'expérience, elles comprennent aussi les mécanismes discursifs qui viennent à produire leurs propres normes, d'où l'appellation *objet discursif* ». Ce qui est à remarquer ici, c'est que l'ancrage phénoménologique de la notion d'*objet discursif* rapatrié dans la conceptualisation générale des *objets*, le « monde d'expérience », autrement *l'extra-linguistique* branché sur le *vécu* avec au centre le *sujet parlant* ce qui n'est pas clairement mis en avant dans la notion d'*objet de discours* telle qu'envisagée par Frédérique Sitri.

Nos *objets* sont, en outre, des *objets référentiels* et *processuels* dans la mesure où, leurs actualisations constantes *dans* et *par* les discours réfléchissent par *référenciation* sur des référents¹⁵¹ identifiables et qui font émerger des mémoires, des faits socio-historiques lesquels suscitent des réactions, des prises de positions très souvent violentes.

Il reste à voir si l'équation *objet*=*événement* est acceptable et consécutivement, ce qu'est véritablement, un *événement* dans un possible rapport avec les notions de *récit* et de *fait* d'une part, et celles de *référence* et de *dénomination* d'autre part.

II.7.2.3. De l'avènement des événements aux objets sociaux : récit, référence et nomination

¹⁵⁰ C'est l'auteur qui met en italique.

¹⁵¹ Au regard de cette multiplicité de référents, Veniard (2007 : 20) parle « d'éparpillement référentiel » associé à l'« événement » ; ce qui l'amène à remettre en cause l'existence d'un référent qui serait disponible dans la réalité et auquel le langage référerait. Pour elle, aborder un *objet* de type *événement*, « ne peut se faire par l'intermédiaire d'un seul mot-pivot », [...] mais en travaillant « sur un ensemble de mots ». Cette question d'ensemble de mots s'ouvre sur la notion de champ associatif, qu'elle définit comme « ensemble de mots occurrents en discours et caractérisés par un rapport associatif à un même objet ».

Nous nous intéresserons ici, d'abord, à la genèse de la notion d'*événement* qui, après avoir connu une période faste est tombée dans un certain oubli avant d'opérer ce que Pierre Nora (2006), cité par Louis Quéré (2013 [en ligne]), a appelé « le retour de l'événement ». Nous essaierons ensuite d'en proposer une définition afin de voir si elle recouvre la notion d'*objet* ou inversement, pour enfin étudier les relations de sens possibles entre elles et les notions de *récit*, de *fait*, de *référence* et surtout de *dénomination*.

II.7.2.3.1. Quelques éléments historiques de la notion d'*événement* : déclin et résurrection

Dès le « [...] XX^e siècle, l'École des Annales est caractérisée par un détachement de la notion d'événement, rattachée à « l'histoire positive » -c'est-à-dire à l'histoire des faits politiques (chronologie des batailles, des traités, des partages et des alliances matrimoniales...)- pour s'intéresser aux représentations et à la culture ». À partir de là, « l'événement [est devenu], pour l'historien, un outil de compréhension des imaginaires d'une société. La notion n'est plus envisagée dans une perspective chronologique, mais comme un mode d'accès aux *imaginaires* qu'une société se fait d'elle-même. En 1974, Pierre Nora écrivait, dans un article consacré à la notion d'événement, *que l'histoire avait conquis sa modernité sur l'effacement de l'événement, sur la négation de son importance et sur sa dissolution*. Mais, il annonçait dans le même temps le retour d'un événement transfiguré, un « événement-monstre » (Nora, 1974 : 215)¹⁵², amplifié par les médias de masse qui le produisent et le nourrissent. Partant, l'événement se révèle comme le « mal » des sociétés modernes. Comme le dit Pierre Nora (1974 : 220) cité par Marie Veniard, « la modernité secrète l'événement à la différence des sociétés traditionnelles qui avaient plutôt tendance à le raréfier ».

Comme on peut le remarquer, la notion d'« événement » apparaît, non seulement comme une notion *transdisciplinaire* parce qu'elle est étudiée en tant qu'objet en sociologie, en géomagnétisme, en philosophie, en mathématiques, en sciences du langage, spécifiquement en analyse du discours et bien évidemment en histoire ; mais elle est surtout constitutive des sociétés humaines. Et l'histoire, en tant que science, a cessé d'être celle *du récit des événements passés* en se projetant par « concession » dans la modernité. Cette « concession » est double : elle repose, d'une part, sur l'abandon de sa perspective dite *chronologique* dans la narration des faits en devenant *outil de compréhension*, c'est-à-dire d'investigation *des représentations et imaginaires sociaux* ; et d'autre part, en admettant que la production des *événements* n'est plus de son seul et unique ressort, mais qu'elle est

¹⁵² Il est cité par Marie Veniard (2007 : 31).

également de celui des médias tout dispositif confondu. L'abandon de la *perspective chronologique* ouvre la porte à la perspective *a-chronologique*, c'est-à-dire, la possibilité de re-production des événements – désormais inscrits non plus dans la linéarité mais dans la circularité –, ce qui revient à les remettre en lumière alors qu'ils ont eu *lieu* dans le passé.

II.7.2.3.2. Approches de définition de la notion d'événement

Dans sa thèse de doctorat, Marie Veniard (2007 : 18) renseigne sur le rapport qu'elle établit entre *objet* et *événement*. Sa définition permet, finalement, de clarifier ou de relativiser l'équation antérieurement posée : *événement* = *objet* que le développement de ses travaux semblait amener à conclure. En effet, « ontologiquement, dit-elle, l'événement est plus complexe que l'objet. [...] La question de la nature de l'événement relève plus de la philosophie que de la linguistique ». C'est dire qu'entre *événement* et *objet*, il n'y a pas un rapport d'égalité ni de recouvrement de l'un par l'autre ; mais celui de degrés de complexité. Cela suppose que l'ontologie serait plus forte au niveau de l'événement qu'à celui de l'objet. Partant de ce constat, Veniard se refuse de « caractériser ontologiquement l'événement ». Ce qu'elle se donne, en conséquence, pour objectif, c'est de *poser la question du rôle du langage et, avec lui, du discours et de la langue dans sa construction*. D'après l'auteur, « aborder l'événement sous l'angle du langage correspond à un déplacement de la question de la nature de l'événement à celle de sa construction discursive » (*ibid.* : 18).

Pour Veniard (2002 : 25) et « d'un strict point de vue référentiel, [l]'événement est une entité particulière dans la mesure où, en dehors de l'action du langage, il est difficilement synthétisable ». Cela veut dire que c'est le langage qui fait exister l'événement ; en d'autres termes, c'est le langage qui lui donne vie et le nourrit, l'entretient. C'est en cela que, du point de vue de Veniard, « l'événement s'oppose aux objets synthétiques (animaux, objets concrets comme les tasses, les tables) qui peuvent être saisis en seul coup d'œil dans leur globalité » mais aussi exister *en dehors de l'action du langage*. Cela dit, si –à première vue- l'événement n'est pas un objet synthétique, le langage le rend comme tel, par le mécanisme de la *nomination* à travers les interactions langagières.

« Poser l'événement comme un acte langagier, selon Veniard (2007 : 25), conduit à déplacer l'angle de l'approche de *l'étude du référent* à celle de la construction de la *référence* par le langage. C'est pourquoi notre visée ici, comme elle l'a fait dans le cadre de sa thèse, ne sera pas l'événement en lui-même ; mais sa construction sémantique et socio-discursive, analysée à travers les conflits de *nomination* lesquels entraînent des positionnements énonciatifs.

Selon Charaudeau (2005 : 78) dans *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, (également cité par Veniard 2007 : 26), « la définition de l'événement oscille entre deux pôles : 1. tout phénomène qui se produit dans le monde ; 2. tout **fait**¹⁵³ qui sort de l'ordinaire ». Évoquant « le mécanisme de construction du sens en discours lequel relève d'un double processus de transformation et de transaction », Charaudeau (*ibid.* : 78) affirme qu'il s'agit d'un « rapport dialectique [d'où émerge] le « monde à commenter » [qui] n'est jamais transmis tel quel à l'instance de réception [parce qu'il] passe [d'abord] par le travail de construction de sens d'un sujet énonciateur qui le constitue en « monde commenté », à l'adresse d'un autre dont il postule à la fois l'identité et la différence ». C'est dans le « monde à commenter » que « se trouve [...] l'événement [...] comme surgissement d'une phénoménalité qui s'impose au sujet, dans un état brut ». Ces deux versants – « le monde à commenter » et le « monde commenté », du point de vue de Veniard (2007 : 26) « peuvent être rattachés à deux conceptions différentes de l'événement : en tant que classe d'objet (type) ou en tant qu'objet de la classe (occurrence). Dans l'utilisation courante de la notion, ces conceptions ne s'excluent pas l'une l'autre, mais expliquer leurs spécificités respectives permet de souligner la raison de leur articulation ». Quant à Veniard, elle conçoit l'événement comme « une entité qui a lieu, indépendamment de sa réalisation concrète ». En faisant intervenir la notion de *lieu*, elle s'inscrit ainsi dans le *deuxième ordre* de la typologie des objets définie par John Lyons (1980), lequel sélectionne les *événements*, les *processus*, les *états de chose*, les *situations*, localisés dans le temps.

« Dans [les] travaux philosophiques et linguistiques, l'événement se caractérise par le seul fait qu'il y est *lieu*. Rien n'est dit sur son importance puisque cela impliquerait de le considérer de manière située, par rapport à une époque et une société donnée ». Pour Ricœur (1991 : 45), cité par Veniard (2007 : 28), ces approches de définition « réduisent les actions à des événements dépouillés du caractère humain que leur confère leur rapport à des agents ». De plus, ajoute Veniard, « rien n'est dit de la saisie référentielle globale effectuée par l'événement. Or, ces deux aspects de l'événement, la saisie globale et le rapport entre l'événement et le sens qui lui est donné et qui, en retour, le

¹⁵³ « Précisons que, dit Charaudeau (2005, p. 78), nous ne ferons pas de différence ici entre « **fait** » et « **événement** », comme c'est le cas ailleurs (voir *Raisons pratiques*, 2, p. 265). Mais s'il fallait en faire, nous dirions que **le fait est une configuration concrète particulière de l'événement** ». Nous adoptons également cette position. Elle devient, par conséquent, la nôtre. *Configuration concrète de l'événement*, oui, ce qui suppose que l'événement, lui, n'est pas « concret » ; mais, c'est pourtant ce qui baptise le *fait*, le dénomme en le sortant de son *anonymat* pour le faire exister. Comme le dit, à juste titre, Jean-Luc Petit (1991 : 10), dans son article « La constitution de l'événement social » paru dans la revue *Raisons pratiques* 2 déjà citée ici par Charaudeau (2005), en s'appuyant par ailleurs sur la pensée de Ramsey (1950, p. 138-141), « [...] le *fait* est anonyme, parce qu'il correspond à une phrase [...] et [...] une phrase n'est pas un *nom*. Tandis que l'événement porte un *nom*, qu'on obtient, par exemple, en *nominalisant* certaines phrases de fait ». On peut finalement en conclure que sans *événement*, il n'y a pas de *fait* ; et un *événement* dont on n'est pas capable de saisir la dimension « concrète », en d'autres termes « son » « fait » n'en est pas un. Par conséquent, entre *fait* et *événement*, il y a donc un **lien irréductible**.

structure, [...] sont fondamentaux [...]. » Veniard (2007 : 28). Un événement serait donc caractérisé par son avènement, le fait qu'il ait eu lieu déjà, son importance, la saisie référentielle globale qu'il effectue, le sens qui lui est attribué ou conféré par des « agents » (acteurs-témoins ou non) dont il tient, au bout du compte, sa structure. Parlant de la guerre, celle yougoslave spécifiquement, Alice Krieg-Plaqué (2003 : 31) la désigne comme « événement ». En tant qu'*événement*, la guerre « est à son tour », précise l'auteur,

[...] formée par une succession d'événements, grands et petits, qui en écrivent le parcours. [Ces] événements [sont] importants. Ils sont importants non pas parce qu'ils pourraient être par ailleurs des événements que retiendra l'histoire, mais parce qu'ils marquent des tournants dans les discours tenus dans l'espace public, parce qu'ils font surgir, ou ressurgir certaines thèses et certains arguments, parce qu'ils produisent un changement dans l'univers discursif en place. Ces événements, comme tout événement, n'évoluent pas en autarcie. Chaque événement est précédé d'autres événements, qui en orientent la lecture, et est suivi d'autres événements, dont il surdétermine pour partie les descriptions.

Partant de cette définition, l'*événement*, dont on peut finalement se convaincre de sa « complexité » (Krieg-Plaqué, 2003), est une suite, un enchaînement d'événements (sous-événements) qui ont *lieu*, qui ont été dits ou *décrits* (« descriptions »), commentés, évalués ou jugés à travers les discours en confrontation dans « l'espace public » sur ou autour des *objets naturels* et/ou *sociaux* qui se suivent et se précèdent dans un régime cyclique en se faisant, bien souvent, écho. Cela dit, et pour reprendre la pensée d'Alain Badiou (1988 : 200) cité par Veniard (2007 : 29), « l'événement est à la fois multiplicité (celle des actions) et [...] globalité (celle de l'événement) ». Cette *multiplicité*, du point de vue de l'ontologie et *unicité*, du point de vue de la nomination, fait le lien entre *événement* et *nomination* (Badiou, 1988 et Veniard, 2007). Dans cette perspective, d'après Badiou (1988 : 202) que cite ici Veniard (2007), « l'acte de nomination est une intervention interprétative qui fait advenir l'événement du niveau de l'invisible des faits au visible de la réalité sociale. En d'autres termes, la *nomination* rend intelligible l'*événement*, fonde son existence. C'est sans doute ce qui a amené Marie Veniard (2007) à saisir l'*événement*, non pas comme une *réalité brute* ; mais une *réalité signifiée*. Elle rejoint ainsi la pensée de Patrick Charaudeau (2005 : 79) que nous avons déjà citée plus haut et pour lequel « l'événement n'est jamais transmis à l'instance de réception dans son état brut ; pour sa signification, il dépend du regard qui est posé sur lui, regard d'un sujet qui l'intègre dans un système de pensée et ce faisant le rend intelligible ».

II.7.2.3.3. L'événement pris entre *récit* et *nomination* : référenc(e)iation et sens

Si l'histoire a cessé d'être le *récit des événements passés*, elle n'a pas rompu avec le « récitatif » ou le « narratif » dans l'approche des « faits ». Passant en revue les travaux de Paul Ricœur portant sur la notion d'*événement* en lien avec celle du *sens*, Marie Veniard (2007 : 29) constate que l'auteur se positionne plus par rapport au *récit* plutôt qu'à la *nomination*. Ce positionnement suscite un questionnement : celui du rapport entre récit et nomination d'une part ; et celui du rapport entre événement et nomination d'autre part. Puis, d'une certaine manière, il suggère l'équation récit = événement nous ramenant à la conception classique ou traditionnelle de la notion d'« histoire ». Selon Paul Ricœur (1991) cité par Veniard (2007 : 29), « l'événement trouve son sens dans le récit plus que dans la nomination. Le récit, en tant qu'il est une manière d'ancrer l'expérience humaine dans le temps, est ce qui va donner son sens à l'événement : la narrativité¹⁵⁴ est une forme d'intelligibilité. L'événement constitue une rupture dans l'ordre établi, rupture qui sera résorbée par le récit ». C'est dire que, sans *récit*, l'événement n'existe pas en tant que tel avant que l'on entreprenne de lui conférer un sens. Ce qui est dit *événement* ne l'est donc pas sans qu'il n'ait été (re)transcrit, dit (oralisé) à travers le *récit*.

En outre, doit-on se préoccuper de la *rupture* que viendrait *résorber le récit* ou plutôt de l'événement et seulement de l'événement même en tant que *globalité* en dépit de son caractère multiple (Badiou 1988, cité par Veniard, 2007 : 29) ? L'événement suspend le temps, « l'ordre établi » (Veniard, 2007 : 29), donc l'ordre déjà en cours jusqu'à l'avènement dudit *événement* à travers la *rupture* qu'il provoque en s'invitant de force dans le *récit* qui est obligé de tenir compte de lui dans sa

¹⁵⁴ « L'analyse des récits constitue sans doute, aussi bien par la diversité des horizons de recherche que par la fiabilité des résultats, un des produits les plus convaincants, les plus durables et les plus féconds du courant "structuraliste", tel qu'il s'est développé notamment dans les domaines anthropologique et sémiologique. De nombreuses "grammaires" et de nombreuses "logiques" narratives ont vu le jour, plus ou moins ambitieuses, et plus ou moins assurées de leur scientificité. Cependant, l'utilisation hâtive des modèles - en pédagogie ou ailleurs, où se perdent parfois en cours de route leurs tenants et aboutissants théoriques - peut réduire l'appareil méthodologique de la **narrativité** à une technologie étroite et réductrice, et laisser croire, du seul fait de la soumission à leur grille de n'importe quel texte, qu'on en a épuisé le sens ... C'est là une illusion qu'il faut dissiper d'emblée en prenant conscience que **l'analyse narrative, ou plutôt l'analyse de la composante narrative des discours, ne saisit son objet (le texte) qu'à un des niveaux d'organisation, et stipule du même coup bien d'autres niveaux d'appréhension avec lesquels celui-ci s'articule**. Rares sont les théories dans le domaine des discours qui ont su mettre en évidence avec netteté cette exigence méthodologique selon laquelle **on ne saurait décrire finement les réseaux de significations extrêmement complexes que tout texte institue, sans dissocier différents niveaux de saisie, sans pratiquer, au sein de la méthode, le menu "séisme" qui consiste à stratifier l'analyse en paliers distincts et pourtant étroitement solidaires, qui vont des structures les plus profondes et les plus générales aux formes de la manifestation les plus spécifiques et les plus concrètes**. C'est ainsi que la dimension narrative constitue un de ces paliers qui, agencé aux autres, plus "profonds" (comme celui de la structure élémentaire des figures sémantiques) ou plus "superficiels" (comme celui des personnages ou des toponymes dans le récit, par exemple) participent pleinement à la cohérence de l'ensemble » (cf. Denis Bertrand 1984 : 6-7).

dynamique du point de vue de la *temporalité*. Comme le dit Jacques Guilhaumou (2006 : 149) dans *Discours et événements. L'histoire langagière des concepts*, « la temporalité est bien l'élément spécifique du récit d'événement, d'autant que son appréhension pleine et entière passe nécessairement par la narration de l'événement ». Et puis, la *nomination* ne serait-elle pas une forme de *narration* ? Si le temps d'un *événement* n'équivaut pas tout à fait au temps de son *récit*, n'en constitue-t-il pas une partie ? Il n'y a pas, à notre sens, une sorte de *prima* du *récit* (l'acte ou l'art de narrer) sur la *nomination* en tant qu'acte d'actualisation des *dénominations* en discours. La *nomination* nourrit le *récit* et inversement. Le *récit*, c'est la mise en scène ou la « mise en intrigue » (Guilhaumou, 2006 : 149) de l'événement ; et cette mise en scène passe inéluctablement par des opérations de dénomination et nomination (Charaudeau, 1977, cité par Garric, 2010 : 276). Comme l'indique fort justement Marie Veniard (2007 : 17), « la nomination désigne autant l'événement qu'elle le signifie. C'est dans cette dialectique entre désignation et signification que se construit [non seulement] la référence à l'événement » ; mais également son sens. Et si « un événement, [en tant que] rupture dans le fil de la vie quotidienne [...] est [...] en lui-même [...] dépourvu de sens [c'est] dans une société et une conjoncture historique donnée [que son sens émerge et s'impose à travers les nominations] » (Veniard, 2007 : 17). C'est dire qu'un *événement* n'a le sens qu'on aura bien voulu lui conférer. Et si nous nous inscrivons, dès lors, dans une certaine conception de la présence d'une part de *subjectivité* dans la construction du sens des *événements*, nous pouvons dire, à partir de cet instant, qu'un même événement pourrait se voir conférer plusieurs sens. La question est de savoir, par la suite, s'il y a une partie de ce sens¹⁵⁵ qui échappe à la *subjectivité* et qui jaillit donc de la pluralité des sens conférés, établissant, du coup, les traits d'un certain *consensus*. Partant de là, nous pensons que ce qu'il faudra tenir véritablement pour sens, c'est la partie des résultats des activités énonciatives effectuées par des *sujets parlants* sur un *objet* fût-il *social* ou *naturel* –c'est-à-dire *institutionnel* ou *non institutionnel*– ainsi saisi par une certaine *objectivité*. C'est sans doute la dimension subjective supposée ou clairement établie, identifiable dans les actes de nomination-dénomination des *objets sociaux* « plus sensibles aux discours qu'on tient sur eux » (Veniard, 2007 : 19) qui génère davantage *la/le* polémique¹⁵⁶.

¹⁵⁵ En dépit de tout, il y a dans le sens, une part d'*objectivité*. Parce que si le sens n'est que *subjectivité*, ce serait un peu inquiétant. On peut observer, selon ce que dit Searle (1998 : 21-22) qu'objectif et subjectif, comme couple, sont, du point de vue épistémique, des **prédicats de jugements** et du point de vue ontologique, des **prédicats d'entité** et de type d'entité. La distinction entre les deux n'est qu'une question de degré. Et il ajoute que « notre conception du monde repose pour une bonne part sur notre concept d'*objectivité*, et sur l'opposition entre l'objectif et le subjectif ». Nous pouvons donc dire que la *subjectivité*, aussi bien que l'*objectivité*, est constitutive de notre conception du monde et par conséquent du sens que nous accordons aux choses, aux objets.

¹⁵⁶ Voir aussi Garric 2010, p. 278 par rapport à cette sensibilité des objets sociaux à entrer en polémique. Nous ne posons donc pas directement ici la question du sens.

II.8. Événements, médias et sociétés

Les médias, dans leurs rôles d'information, d'éducation et surtout de captation (séduction) exercent, par la gestion des événements, de multiples influences sur les instances sociales, citoyennes et institutionnelles ; comme ils sont eux-mêmes influencés par ces dernières.

Alban Bensa et Éric Fassin (2002), cités par Veniard (2007), critiquent le lien trop *étroit* entre événement et médias. En effet, l'événement est dissociable de la médiatisation qui, elle, caractérise la modernité : l'événement existait avant la naissance des journaux (même si son rayon d'action était moindre : événement local ou régional) ; il ne fait pas toujours la Une des journaux ; un événement peut durer même quand les médias n'en parlent pas ou plus, soit qu'ils ne le jugent pas important (c'est le cas de certaines guerres en Afrique, par exemple), soit qu'il a tellement imprimé l'imaginaire d'une société qu'il perdure malgré la fin de la médiatisation (nous pensons ici à la guerre du Vietnam ou, dans un autre registre, à l'affaire de la vache folle, au tsunami de 2004 etc.).

C'est là, une forme de reconnaissance de la « grande médiatisation » des événements à l'ère de la *modernité* qui passe comme une remise en cause du pouvoir accordé aux médias dans la diffusion des événements. En effet, les deux auteurs tentent de montrer que l'événement, dès lors qu'il est advenu, peut circuler hors du circuit médiatique. D'abord, la reconnaissance du lien quasi évident entre *événement* et *médias*, mais également *société*, est une réalité et la problématique de leur *très grande étroitesse* nous semble secondaire sinon superficielle. Ce qui paraît essentiel, c'est l'idée qu'un « fait » social advenu, quelque part, demeure « fait » social ou tout au plus *événement* « mineur », s'il échappe, que ce soit stratégiquement ou non, au traitement médiatique. C'est le traitement médiatique qui transforme un « fait » social en *événement* en le sortant de son *anonymat*, selon l'expression de Jean-Luc Petit (1991 : 10) Puisqu'en effet, l'espace médiatique est un peu comme la frontière, la plateforme qui connaît le flux des nominations où les rapports s'exercent sur le mode de la *conflictualité*.

Un « fait » social médiatisé, au point de s'inscrire dans la conscience ou la mémoire collective, n'aura guère besoin d'une campagne médiatique du genre publicitaire. Il s'actualise de lui-même dès lors qu'un geste, un mot, un énoncé vient à le faire émerger à la conscience. Un « fait » non médiatisé que nous appelons « événement mineur » peut circuler de «bouches à oreilles», par une certaine stratégie de transmission. Mais il n'est pas évident qu'il libère tout le potentiel sémantique

et pragmatique des nominations qui aurait pu le structurer, le faire *entrer dans la conjonction* (Krieg-Planque, 2009) à travers les discours.

Dans cette médiatisation, les journalistes jouent un rôle primordial. C'est ce que certifie Nathalie Garric (2010 : 276), parce qu'en réalité,

[...] les événements dont traitent les journalistes n'existent pas en tant que tels dans le réel, ils ne deviennent des **objets événementiels** que dans et par l'activité discursive. L'événement médiatique est distinct du surgissement dans le réel de certains faits. Il suppose une intervention, une transformation du monde à l'aide d'opérations langagières afin de mettre en scène l'événementialité d'un fait mondain, c'est-à-dire afin d'en provoquer une représentation, une sémiotisation spécifique, déterminée par et constitutive d'un genre discursif et d'une formation discursive.

C'est dire que, les potentialités sémantiques qui existent dans les *dénominations* convoquées, Siblot (2001) parlerait, lui, de *praxis* langagières, entrent en circulation à travers les discours dans l'espace médiatique pour construire l'objet événementiel et le « faire exister »¹⁵⁷ dans un rapport de force social. La distinction qu'évoque Nathalie Garric entre l'*événement médiatique* et tout autre *événement* lequel adviendrait par « surgissement » rappelle celle opérée entre *objet social* et *objet naturel*. Si l'*objet social* n'est construit que médiatiquement, l'*objet naturel*, lui, plus porté par le « surgissement » selon le principe de l'*évidence*, définit comme « phénomène qui repose sur une articulation étroite entre perception et langage » (Paveau, 2006 : 134), ne devient médiatique que par glissement à travers les activités métadiscursives. Même si, rappelons-le, la distinction entre les deux types d'*objets* n'apparaît pas très « nette ».

Évoquant l'influence entre médias et société (acteurs sociaux et politiques), Patrick Charaudeau (2013)¹⁵⁸ parle de l'« attitude de réflexivité » laquelle doit, de son point de vue, « guider [...] les acteurs sociaux [comme politiques] plongés dans leur pratique, ne mesurant pas toujours les effets de leur façon de parler ou d'écrire ; [et surtout les journalistes quant aux] effets de sens possibles des mots, [...] des paroles diffusés dans l'espace public ». Car, si les « mots » conclut-il, « ne tuent pas, ils peuvent blesser douloureusement ».

¹⁵⁷ Cf. Nathalie Garric (2010 : 276) : « L'événement médiatique passe par la construction d'un objet discursif problématique dans l'espace public. Cet objet suppose certaines opérations de dénomination/nomination (Détrie et Siblot 2001), de définition et/ou de caractérisation, destinées à le faire exister et à permettre l'identification et la conceptualisation ».

¹⁵⁸ Cf. « Le chercheur et l'engagement. Une affaire de contrat », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°11 [en ligne].

CHAPITRE TROISIEME :

COUPURE ÉPISTÉMOLOGIQUE, MÉTHODOLOGIE ET PRÉSENTATION DU *CORPUS* DE RECHERCHE

Le droit à intervenir du chercheur dans l'espace public fait partie des finalités de son travail. Mais il oblige à un surcroît de démarche scientifique [...], à refuser de se servir de sa position comme d'un argument d'autorité, à ne pas confondre une recherche engagée avec l'engagement du militant, à concilier "concilier " 'exigence scientifique' et 'vigilance démocratique', dans le cadre d'un "engagement désengagé" (Lits, 2008, p. 99 et suivantes cité par Alain Rabatel, 2016, p. 777).

Le chercheur n'est pas en dehors de la société. Il en est membre à part entière et étudie les phénomènes qui la touche, en vertu de sa posture, celle de celui « qui comprend et explique le monde social grâce à des méthodes spécifiques » (Heinich 2002 [en ligne]). Mais face au caractère sensible de certaines questions ou phénomènes du monde social, les *imaginaires sociaux* surgis de son regard *militant*, Nathalie Heinich parlerait elle de « penseur », peuvent, sans précaution préalable, prendre le pas sur l'expérimentation et venir nourrir fortement les réponses formulées entachant, pour ainsi dire, sa neutralité et par conséquent la scientificité des résultats. Une *neutralité* sur laquelle plane, presque toujours, certains soupçons, ou « résistances » (*ibid.*). Il doit, pour amoindrir ces soupçons à défaut de les lever complètement, clarifier sa position en s'entourant de deux précautions, l'une d'ordre épistémologique et l'autre, méthodologique : épistémologique parce qu'il doit se rappeler à lui-même d'abord les principes devant gouverner l'élaboration de toute connaissance scientifique ; puis méthodologique, parce que les conclusions ne sont véritablement valables que si elles sont la résultante d'une démarche de questionnements adossée à la mise à l'épreuve de données recueillies et donc expérimentées. Procéder ainsi, c'est sans doute dire sa conscience des possibles tentations par l'instauration d'une confiance réciproque qui sonne comme un engagement à la neutralité et permettre à tout lecteur de suivre, d'une certaine manière, le cheminement ayant abouti à la construction du savoir. C'est l'objectif que nous assignons à ce chapitre.

III.1. Analyse du Discours et épistémologie : échapper au piège de l'idéologisation

Travailler sur des discours dont nous connaissons les manifestations des plus violentes dans les débats publics contemporains et anciens, implique une rigueur méthodologique quasi exemplaire. Il doit en être ainsi surtout lorsque l'on réfléchit sur des *objets* aussi « brûlants » que sont le *racisme*, l'*islamophobie* et l'*antisémitisme*. Il doit en être ainsi également pour prévenir les jugements parfois précoces dont pourrait être la cible tout auteur de la production de connaissances scientifiques à partir d'*objets* sensibles et à qui il est possible d'attribuer des tendances partisans, militantes, voire idéologiques. Il doit, enfin, en être ainsi pour tenter d'opérer la « coupure épistémologique » (Gaston Bachelard) et questionnée par Pêcheux lui-même, notamment sous son pseudonyme de Herbert (1968). L'Analyse de discours (désormais AD) étant née dans le contexte bachelardien, cette « coupure » est fondamentale et nécessaire pour la discipline et pour la visée que tout analyste peut nourrir. *La question posée*, comme l'affirme Nathalie Garric (2011) dans son HDR, *est de déterminer sous quelles conditions une pratique à l'intérieur des Sciences sociales accède au statut de Science*. Pour elle, en référence aux travaux de Pêcheux :

Deux moments sont décisifs : celui d'un **travail théorique-conceptuel**¹⁵⁹ et celui d'un **travail conceptuel-expérimental**. Une fois ceux-ci réalisés, la pratique parvient au rang de science par la coupure épistémologique qui en résulte : « toute science est principiellement science de l'idéologie dont elle se détache » (1968 : 74)¹⁶⁰. Si le second moment prend le pas sur le premier, la rupture n'a pas lieu et l'expérimentation reproduit l'idéologie. L'étude des conditions de scientificité relève donc d'une théorisation plus large, une théorie des idéologies qui trouve de discours comme forme de réalisation : lieu d'articulation entre langue et l'extériorité, il est la matérialité du sens telle qu'elle est définie par la sémantique discursive.

Nous retrouvons le même intérêt pour la *coupure épistémologique* chez Philippe Blanchet¹⁶¹ (2015[en ligne]) qui, définissant l'*épistémologie* comme la *théorie de la production de la connaissance scientifique* la structure en *trois modalités* : (1) la modalité des croyances religieuses et des idéologies ; (2) la modalité des connaissances ordinaires et (3) la modalité des connaissances scientifiques. La première modalité, celle des croyances et des idéologies est caractérisée, selon Blanchet,

¹⁵⁹ Nous soulignons.

¹⁶⁰ Michel Pêcheux cité par Garric 2011. Cf. HDR, vol. 1, p. 22. (Nous avons reçu ce document en main propre).

¹⁶¹ Communication (intitulée : « De l'épistémologie de la recherche à l'écriture de la recherche en didactique des langues ») enregistrée et diffusée par vidéoconférence dans le cadre de sa participation aux Doctorales Nationales du Réseau Marocain des Masters et Doctorats en Didactique du Français (REMADDIF), Université de Rabat, 9 janvier 2015.

par un système explicatif du monde, de l'univers, de la totalité, [...] qui est déjà là, qui parle à notre place, qui nous explique le monde, qui nous dit comment nous y comporter et qui n'est pas soumis à débat ne [relevant donc] ni d'une expérience empirique de confrontation à la pratique concrète du monde, ni de la discussion rationnelle ; [...] mais [relevant] simplement du régime de la conviction, [voire de] la foi. La deuxième modalité, celle des **connaissances ordinaires**, sans que « ordinaires » soit un mot « péjoratif », relève des connaissances qu'on se fabrique de façon tout à fait empirique par notre expérience de vie au quotidien. Elle nous aide à comprendre le monde [...] à y vivre, à y agir, [et] à s'y comporter. Seulement, ces connaissances ont des limites par rapport aux connaissances scientifiques d'abord parce qu'elles sont parcellaires, [...] limitées à nos expériences de vie, [...] sans distance, sans comparaison, sans synthèse, sans généralisation et notamment, sans remise en question d'un certain nombre de choses qui sont prises pour des évidences [...] parce qu'elles sont socialement partagées [et donc] socialement circulantes.

La modalité des connaissances scientifiques comme le troisième niveau de l'*épistémologie* ainsi que l'indique Blanchet,

repose sur des connaissances [dites] problématisées, [c'est-à-dire des connaissances qui ont fait] l'objet d'une méthode explicite et consciente d'élaboration de la connaissance. [...] C'est là qu'on sort des cas isolés des expériences empiriques de nos vies quotidiennes [...] La qualité fondamentale d'une démarche scientifique, c'est le doute de n'accepter aucune évidence et de toujours remettre en cause ce qui circule dans le monde humain et social. Une connaissance scientifique doit pouvoir s'explicitier.

Ce qui est, en outre, plus édifiant, c'est ce que nous dit Blanchet (*idem.*) au sujet des relations entre ces modalités épistémologiques. En effet, assure l'auteur,

il y a des productions scientifiques intermédiaires et donc qui mélangent plusieurs modalités ; [si] dans certains travaux scientifiques on trouve des angles morts ; autrement dit, des points aveugles sur des questions idéologiques qui n'ont pas été remises en question, il y a surtout des travaux dans lesquels les connaissances ordinaires et scientifiques s'alimentent les unes avec les autres.

Tout ce qui précède justifie l'attention que nous avons accordée à la convocation de théories et de concepts spécifiques à notre objet dans cette recherche.

La mise en place d'une méthodologie de collecte de données en vue de la constitution d'un *corpus* de recherche que nous voulions *hétérogène*, qui obéit aux principes de plus en plus admis en Sciences du langage et fondant l'analyse de celui-ci sur la manipulation de logiciels textométriques tel que *lexico3* répond à cette exigence de coupure épistémologique et correspond au moment conceptuel-expérimental (Garric, 2011)¹⁶² dans la saisie globale de notre objet de recherche. Cette option pour la modalité quantitative peut susciter quelques réactions chez les « anti-quantitativistes », ce que nous pouvons comprendre ; mais la nature de notre objet d'étude et le type de données ou de matériaux (*corpus textuel*) nous y obligent.

III.2. Réflexions préliminaires sur la problématique du *corpus* en SHS

Au début du chapitre II de sa thèse¹⁶³ de doctorat intitulée : *Émergence et emplois de la formule « purification ethnique » dans la presse française (1980-1994). Une analyse de discours*, Alice Krieg-Planque (2000c : 87) se lance une interrogation préliminaire à son analyse : « Sur la foi de quelles attestations, extraites de quels discours, nous fondons-nous pour dire qu'il existe une formule « purification ethnique », pour en répertorier les réalisations, et pour en caractériser les fonctionnements en discours ? »

En formulant cette question, c'est indirectement la problématique du *corpus* dans les recherches en SHS qu'évoque Alice Krieg-Planque. En effet, en dehors des *corpus*, les conclusions des recherches scientifiques auraient une validité "approximative". Il faut dire qu'à y voir de près, la question d'Alice Krieg-Planque va un peu plus loin, dans la mesure où elle renseigne sur la nécessité de spécifier non seulement le *corpus* : un type de discours donné par exemple parmi les genres de discours et plus encore sur l'unité ou l'expression dont il est impérieux de démontrer l'« attestation », c'est-à-dire sur les occurrences de la « formule » « purification ethnique » dans le cadre de son travail de recherche.

Avant Krieg-Planque (2000), d'autres chercheur(e)s avaient formulé l'idée du caractère quasi incontournable du *corpus* en SHS. Elle dit en substance que « le sujet dont [elle a] choisi de traiter ne pouvait être abordé autrement que par la constitution d'un *corpus* ». Cette idée du « rôle central et déterminant [du] *corpus* dans toute procédure d'analyse », Nathalie Garric (2011 : 8) l'a

¹⁶² Ce recours à l'informatique n'est pas posé comme exclusif ; nous faisons de cette dimension quantitative un angle de lecture complémentaire à celui de l'analyse qualitative des données.

¹⁶³ Thèse de doctorat en sciences du langage soutenue le 9 novembre 2000 à l'Université Paris 13-Paris-Nord, 3 volumes, 840 p., devant un jury constitué de Simone Bonnafous, Patrick Charaudeau (directeur), Pierre Fiala, Michel Lacoste (Présidente), Jean-François Tétu. Cf. Krieg Alice, « Présentation de thèses », In *L'Information grammaticale* n°91, octobre 2001, p. 41-43.

réaffirmée dans son mémoire d'habilitation à diriger des recherches (HDR)¹⁶⁴ intitulé « Des discours à la discursivité ». Damon Mayaffre (2005) reconnaît aussi dans la revue *Texte* ! [en ligne], ce regain d'intérêt pour le(s) *corpus* après avoir été « boudé[s], [...] négligé[s] [voire] banni[s] pendant un certain temps par une partie de la [linguistique]. En effet, qu'est-ce qu'un *corpus* ?

L'article de Patrick Charaudeau (2009) : « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique », et l'on peut tout à fait renverser l'assertion pour en proposer « Dis-moi quelle est ta problématique, je te dirai quel doit être ton corpus », montre la diversité des objectifs occupant le champ des analyses de discours, laquelle s'articule aux diverses modalités de sélection des données et de la construction des corpus. Au-delà de la *diversité des objectifs, des diverses modalités de sélection des données et de la construction des corpus*, on découvre là, la relation étroite qu'il y a entre *corpus* et *problématique* de recherche. Et, cette notion de *corpus* aussi liée à celle d'*hétérogénéité des données* (Garric & Longhi, 2012 : 3) « n'est pas nouvelle dans le champ des Sciences du langage et, plus largement, dans celui des Sciences Humaines et Sociales¹⁶⁵, où elle se trouve régulièrement interrogée ». Mais, *ces dernières années*, affirment Garric & Longhi (2012), [...] *elle reçoit un intérêt tout particulier qui témoigne de sa complexité, mais aussi de son potentiel heuristique*¹⁶⁶. Ce regain d'intérêt pour le *corpus* ne va cependant pas de pair avec une définition consensuelle de la notion. Comme le disent Garric & Longhi, « le consensus¹⁶⁷ sur la définition du corpus n'existe [...] pas ». Conscients de cet état de chose, les deux auteurs proposent leur définition du concept. « Le corpus¹⁶⁸, affirment-ils, est [...] un ensemble raisonné de textes, structuré par une cohérence interne ». Pour Georgeta Cislaru et Frédérique Sitri (2012 : 59), « le corpus en AD se définit dans une double relation de dépendance par rapport à une problématique contextualisée socio-historiquement et à un système de relations textuelles : le corpus n'est qu'un point de vue qui, par des mises en relations textuelles, trouve sa dimension sociale ou discursive ». Ce que nous retenons de ces deux définitions, c'est la notion de *textes* constituant un *ensemble* à la fois *raisonné* et *cohérent* ou *structuré*

¹⁶⁴ Ce dossier de synthèse pour l'HDR a été dirigé par le Professeur Gabriel Bergounioux.

¹⁶⁵ Voir pour plus d'information, comme le recommandent Garric & Longhi, Bonnafous & Temmar (éds) (2007) ; Pugnère-Saavedra, Sitri & Vénard (2012) ; *IX Congreso Internacional de la Asociación Latinoamericana de Estudios del Discurso*. Belo Horizonte – Brazil Universidade Federal De Minas Gerais. *Discursos de América Latina: voces, sentidos e identidades* (2011).

¹⁶⁶ A en croire Garric & Longhi ici même, le développement de la Linguistique de corpus française (Bilger 2000 ; Haber, Nazarenko & Salem 1997 ; Rastier (2001) et anglo-saxonne (Biber, Conrad & Repen 1998 ; Tognini-Bonelli 2011) [constituée] à la fois comme discipline et méthodologie (Williams, 2005 : 17) [en sont des preuves tangibles].

¹⁶⁷ Voir aussi l'article de Patrick Charaudeau (2009), « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique », *Corpus* n°8, In « Corpus de textes, textes en corpus » mis en ligne le 1^{er} juillet 2010, consulté le 16 janvier 2013, par rapport à la question de l'absence de consensus face à la notion de corpus : URL : <http://corpus.revues.org/1674>.

¹⁶⁸ Pour la définition des contours de la notion de corpus, voir aussi Rastier François (2011), *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*, Paris, Honoré Champion, p.23 ; pp. 33-34 notamment.

(cohérence interne) et entre lesquels (textes) s'établi(en)t nécessairement une ou des relation(s) dans une certaine dépendance avec une *problématique* donnée.

Avant d'évoquer plus amplement la question de la relation entre *corpus* et *problématique* telle qu'elle se dégage ici, il importe de dire que la constitution du *corpus* dans la perspective d'une recherche scientifique n'est pas fortuite. Autrement dit, elle ne doit et ne peut en aucun cas être le fruit du hasard. Le *corpus*, pour être conséquent et exploitable comme préalable de la scientificité des résultats, doit vérifier certaines conditions. Il doit, d'abord, être *homogène*, c'est-à-dire que les *sous corpus* de textes le constituant doivent s'articuler autour d'une « thématique » commune ou « traiter d'un même sujet » (Mayaffre, 2000 : 39). Notre « thématique » commune, c'est *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* tels qu'ils sont discutés dans l'espace du débat public français. Cette *homogénéité* doit, cependant, être doublée d'une *hétérogénéité*, c'est-à-dire une sorte de *polyphonie* (Bakhtine, 1975), une nécessaire variation des *voix*, des *sources* sinon des *énonciateurs* (journalistes, politiques, citoyens lambda etc.), voire des *supports* (papier, numérique etc.), des *canaux* (journaux, radios, télévisions, web etc.), des registres de langues (familier, courant, soutenu). Composé de sous corpus ou textes issus du web, des presse écrite, de la presse audio-visuelle sous forme d'interviews donc de documents oraux retranscrits, de textes littéraires et scientifique etc., notre corpus de recherche dont nous donnerons des détails plus loin répond à cette exigence. Ensuite, « un corpus doit être contrastif » (Mayaffre, 2000 : 40), c'est-à-dire que sa constitution doit garantir la comparaison des sous corpus le composant par rapport aux calculs lexicométriques relevant de la statistique textuelle. Et pour que cette *contrastivité* soit la plus efficace possible, une valeur scientifique incontestable, il faut que, par ailleurs, chaque sous corpus soit « suffisamment long », ait une *taille* en termes de *vocabulaire* ou d'*occurrences*, conséquente. « Enfin, un corpus doit être diachronique » (*ibid.*) ; autrement dit, les textes le constituant doivent « s'échelonner dans le temps » (*ibid.*) afin de prendre en compte « continuité et rupture, permanence et mutation » par rapport au *sujet* (thématique) abordé en ce sens que le « discours n'est pas une réalité figée » (*ibid.*). Les sous corps de notre corpus de recherche s'étalent sur une période de **quinze ans** soit de janvier 2001 à décembre 2015 ; période que nous justifierons plus loin.

Le rapport étroit entre *corpus* et *problématique* qui a émergé des définitions discutées ci-dessus réapparaît dans l'intitulé « évocateur » de l'article de Charaudeau (2009) : « Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique ». En effet, comme le signifie l'auteur (2009 : 48), le terme *problématique*, en matière de recherche scientifique, ne doit pas être confondu du point de vue sémantique à *l'expression courante* : « c'est problématique ». Dire que « c'est problématique », c'est « signifier qu'une question est difficile à expliquer, voire sans solution, qu'une affirmation est

incertaine, douteuse ou parfois suspecte. Une problématique (emploi substantif) est un ensemble cohérent de propositions hypothétiques (ou de postulats) qui, à l'intérieur d'un champ d'étude, déterminent à la fois un objet, un point de vue d'analyse et un questionnement par opposition à d'autres. Pas de confusion à faire non plus entre *problématique* et *théorie* prévient Charaudeau, pour qui, la *théorie* se différencie de la *problématique* « parce qu'elle a un corps de concepts et de catégories plus ou moins modélisé s'accompagnant d'un cadre méthodologique ». Une fois ces bases - relation entre *corpus* et *problématique* d'une part ; puis entre *problématique* et *théorie* d'autre part - posées, Charaudeau propose de distinguer trois problématiques – cognitive, communicative et représentative – *chacune déterminant un type de corpus*. Au lieu de nous engager dans l'exposé des contours de ces trois problématiques, nous proposons de reprendre presque *in extenso* la synthèse qu'en a faite Nathalie Garric (2012 : 75) dans son article intitulé « Construire et maîtriser l'hétérogénéité par la variation des données, des corpus et des méthodes » :

- une ***problématique dite cognitive et catégorisante*** pour laquelle l'objectif est de décrire des mécanismes discursifs à partir de corpus aléatoires dans le sens où ils ne sont pas construits en fonction de conditions de production. Ces analyses ne visent pas l'identification du sens social, elles s'intéressent néanmoins à la contextualisation linguistique des fonctionnements étudiés. Les données langagières sont plus ou moins larges selon le phénomène observé, de l'énoncé au texte en passant par l'extrait. L'homogénéité du corpus est établie par la structure ou le fonctionnement régulier analysé ;
- une ***problématique dite communicative et descriptive*** qui décrit des situations discursives dans une visée typologique à partir de corpus génériques. Les corpus sont constitués de productions attachées à un dispositif situationnel spécifique, en général doté d'une forte institutionnalisation : textes publicitaires ou textes journalistiques, par exemple. L'homogénéité du corpus est établie par le dispositif de production. Ces analyses visent la création d'une typologie des discours qui énoncent la régularité de chacun des genres identifiés ;
- une ***problématique dite représentationnelle et interprétative*** pour laquelle il s'agit de décrire et surtout de formuler des hypothèses interprétatives de représentations socio-discursives à partir de corpus de textes. L'objectif affirmé de ces approches est l'identification du sens social, associé à un objectif de théorisation plus ou moins marqué. Le texte – citant ici Mellet (2002) – fonctionne comme un médiateur pour la compréhension d'un fait social, duquel il obtient sa condition d'homogénéité. Ses fonctionnements énonciatifs – cohérents ou conflictuels –, en tant que pratiques, sont un lieu de construction de la réalité étudiée : ils disposent d'une représentativité socio-historique que cherche à atteindre l'analyse.

Au vue de cette synthèse, notre recherche, dont la visée est de par son « objet » : la construction discursive du « racisme », de l'« islamophobie » comme de l'« antisémitisme » et leur poids dans les *relations interculturelles* en France, s'inscrit dans la troisième problématique : celle dite *représentationnelle et interprétative*. Cette inscription est sans équivoque dans la mesure où, l'objectif au final est celui de valider les hypothèses interprétatives de représentations linguistiques et socio-discursives émises au départ à partir de l'analyse de *corpus* de textes. Et, par principe, au cas où elles ne seraient pas vérifiées par les expériences, les explorations textuelles, elles devront être abandonnées pour la formulation de nouvelles hypothèses, afin de comprendre et d'expliquer les enjeux sémantiques et sociodiscursifs à l'œuvre dans la société française à travers les phénomènes du *racisme*, de l'*islamophobie* et de l'*antisémitisme*. Au demeurant, le caractère de notre sujet de recherche qui a gouverné la constitution du *corpus* portant sur le traitement « d'injustices sociales et d'invisibilité requiert une posture d'engagée qui ne soit pas synonyme de vitupération systématique en référence à une conception politique surplombante prétendant détenir une vérité supérieure qui devrait s'imposer à tous » (Alain Rabatel, 2016 : 777). Il s'agit là de la conscience de l'intérêt d'une « posture critique et distanciée » (Rabatel, 2013a, b, cité par lui-même) qui garantit à l'analyste, aux résultats de sa recherche, une « crédibilité scientifique » gage de sa *reconnaissance* « par ses pairs » et par la société (Rabatel, 2016 : 777) ». Nous défendons ici, à la suite d'Alain Rabatel (2006 : 777), « l'idée d'un engagement critique, rationnel, distancié, choisissant des sujets, des corpus qui mettent en relief des dysfonctionnements auxquels le corps social n'est pas assez attentif, et pour lesquels il n'existe pas de réponse satisfaisante ». Un « engagement désengagé » qui concilie « exigence scientifique » et « vigilance démocratique » (Rabatel, 2016).

III.3. Méthodologie et exposé des contours du *corpus de recherche*

III.3.1. Options méthodologiques de recueil et d'analyse des données

Nous avons opté pour une analyse à la fois *qualitative* et *quantitative*. C'est une articulation entre une approche fondée sur l'analyse d'*énoncés* produits dans des situations de communication sans recours systématique à un appareillage informatique ; et une approche fondée sur l'analyse de grandes *données textuelles* constituées en *corpus* et dont l'exploration nécessite le recours aux logiciels ou appareillage informatique. Ce recours à l'outillage informatique permet d'accéder à des *observables* ou éléments de connaissances auxquels on n'aurait pas pu accéder autrement.

L'ensemble des données constitutives du *corpus de recherche* : celles liées à la *presse écrite* notamment, sont extraites de la base de données *Europresse*. Nous avons, pour retenir les articles de presse à

exploiter, introduit dans l'interface de recherche, la requête : **racisme islamophobie | antisémitisme**. Cette requête a permis de faire remonter, en fonction de la période choisie, des journaux choisis par la manipulation des onglets spécifiques, tous les articles qui contiennent, un au moins des trois mots soit dans le titre ou soit dans le corps du texte. Comme on peut le voir, le choix de l'extraction des données repose essentiellement sur le **critère formel** (Krieg-Planque, 2000c : 101). Mais ce critère principal n'exclut pas, les analyses le montreront, sans doute, que nous ayons des éléments correspondant au **critère thématique**, c'est-à-dire, pour reprendre la pensée de Alice Krieg-Planque (2000c) la présence de représentants du paradigme « race », « nègre », « noir », « islam », « islamisme », « musulmans », « arabes », « juifs ».

III.3.2. *Corpus* de recherche : présentation, balisage et logiciels de traitement des données

Le *corpus* de recherche est un ensemble de *données textuelles*. Il est constitué d'un **corpus médiatique** composé lui-même de trois *sous-corpus* : le **corpus de presse écrite**, le **corpus de presse audiovisuelle** et le **corpus numérique**, puis d'un **corpus extra médiatique** composé lui-même de trois sous corpus.

III.3.2.1. Constitution du *corpus médiatique*

III. 3.2.1.1. Le *corpus de presse écrite* et positionnements

Notre **corpus de presse écrite** est constitué de cinq quotidiens et deux hebdomadaires. Il s'agit de *Libération*, *Le Monde*, *Le Figaro*, *La Croix* et *L'Humanité* pour les quotidiens ; puis de *National Hebdo* et de *Minute* pour les hebdomadaires.

En effet, notre choix des journaux : des quotidiens comme des hebdomadaires repose sur les critères (Krieg, 2000c) de *représentativité*, d'*influence* dans le paysage médiatique par rapport à l'*audience*, sur le statut un peu compliqué à cerner, certes, entre *presse d'opinion* / de *qualité* et *presse populaire* ; mais surtout sur le critère de *positionnement politique*. Parmi les quotidiens, *Libération* et *Le Figaro* sont qualifiés par Krieg-Planque (2000c) de journaux indépendants d'institutions politiques, religieuses et syndicales certes, mais prenant position dans les débats sur les questions qui agitent la société. Marie Veniard (2007) repose la constitution de son corpus sur les *données* extraites des quotidiens *Le Monde* et *Le Figaro* qu'elle qualifie de journaux de *qualité* et de *référence*. Outre *Libération*, *Le Monde* et *Le Figaro*, dans la catégorie des quotidiens, nous avons sélectionné le *La*

Croix qui mérite une place de choix dans cette catégorie de presse dite d'*opinion* ou de *qualité* ne serait-ce déjà que pour son historique (création le 15 juin 1883) puis *L'Humanité*. Pour ce qui est des hebdomadaires, nous avons retenu *Minute* et *National-Hebdo*, deux journaux de l'*extrême droite* française.

Nous proposons ici un recouplement de données portant sur les aspects liés à la fondation (date de la création), à la périodicité, au genre (presse généraliste), au coût de cession/vente (variable) et surtout la diffusion (publiée par l'OJD¹⁶⁹ sauf pour *National-Hebdo* et *Minute*).

Titres	Fondation	Périodicité	Genre	Prix Unitaire¹⁷⁰	Diffusion	Position- nement
<i>Le Figaro</i> (PPGP)	15.01.1826	Quotidien	<i>Généraliste</i>	2.00 €	329.175 2013	Droite, Centre-droit conservateur
<i>La Croix</i> (PGPP)	15.06.1883	Quotidien	<i>Généraliste</i>	1.60 €	105.069 2013	Chrétien et catholique
<i>Libération</i> (PPGP)	18.04.1973	Quotidien	<i>Généraliste</i>	1.80 €	105.863 2013	Gauche sociale- démocrate
<i>Le Monde</i> (PPGP)	00.00.1944	Quotidien	<i>Généraliste</i>	2.20 €	303.432 2013	Centre gauche
<i>L'Humanité</i> (PPGP)	18.04.1904	Quotidien	<i>Généraliste</i>	1.50 €	40.674 2014	Communiste - Gauche plurielle
<i>Minute</i>	06.04.1962	Hebdo	<i>Généraliste</i>	3.50 €	40.000 2006	Extrême droite
<i>National Hebdo</i>	11.05.1984	Hebdo	<i>Nationaliste, Politique</i>	...	...	Extrême droite

Tableau 2 : Comparatif de quelques données des titres de journaux sélectionnés¹⁷¹

¹⁶⁹ L'OJD, c'est l'organe de référence dans l'expertise du dénombrement des médias imprimés et numériques en France. Il est fondé en 1926.

¹⁷⁰ Ces prix unitaires évoluent ou progressent d'années en années pas de façon tout à fait régulière, certes.

¹⁷¹ Ces chiffres sont ceux de 2013 et de 2014. Le symbole (...) marque des données non obtenues.

Le Figaro est le plus ancien (1826) quotidien encore publié en France créé au XIX^{ème} siècle avec cinquante-sept ans (57 ans) de différence par rapport à *La Croix* (1883) et loin devant *Libération* (1973) et *Le Monde*¹⁷² (1944) qui ne font leur apparition qu'au XX^{ème} siècle. Entre les deux derniers, on peut observer un écart de **vingt-neuf ans** avec *Le Monde* qui apparaît quelques mois avant la fin de la seconde guerre mondiale (1939-1945). Si *Minute* et *National-Hebdo* ne sont également apparus qu'au XX^e siècle, *Minute* est apparu **douze ans** avant *Libération*, **dix-huit ans** après *Le Monde* et **cinquante-huit ans** après *L'Humanité*.

La dimension qui nous importe le plus ici est celle liée au *positionnement* éditorial des quotidiens ; et nous avons souhaité que cela corresponde d'une certaine manière à la réalité de tous les courants de pensée presque : qu'ils soient idéologiques, sociaux (culturel, religieux), politiques et ou médiatiques.

Le Monde fait de l'éthique et de la déontologie des principes cardinaux de sa ligne éditoriale. En effet, avant toute publication d'article, il procède d'abord au recoupement des informations et garantit à ses journalistes la protection de leurs sources d'information. Propriété du Groupe *Le Monde*, avec pour principaux actionnaires et ce depuis 2010, les hommes d'affaires Xavier Niel, Pierre Bergé et Matthieu Pigasse, le quotidien est positionné au **centre gauche** et son lectorat est en grande majorité orienté à **gauche**.

Situé à l'**extrême gauche** au début, *Libération* a progressivement évolué vers la **gauche sociale-démocrate** à partir de la fin des années 1970 bien avant la démission de Jean-Paul Sartre, un des promoteurs du quotidien en 1974. Les deux piliers déontologiques du quotidien peuvent être résumés au respect de l'indépendance du journaliste et à la garantie de la protection de ses sources d'information.

Par sa politique éditoriale, *Le Figaro* est positionné à **droite** et au **centre-droit conservateur** avec un lectorat en grande majorité orienté à droite. Depuis 2004, le quotidien est la propriété de l'homme d'affaire et Sénateur UMP de l'Essonne, Serge Dassault par le biais de la Société du Figaro qui est elle-même une filiale de la société Socpresse, ayant pour Président et unique actionnaire, Monsieur Dassault.

¹⁷² Le Monde est fondé par Hubert Beuve-Méry en 1944. C'est l'un des derniers quotidiens français dits « du soir », qui paraît à Paris en début d'après-midi, daté du lendemain, et est distribué en province le matin suivant. Quotidien dit « de référence » depuis plusieurs décennies, il est le plus diffusé à l'étranger jusque dans les années 2000 avec une diffusion journalière hors France de 40.000 exemplaires, tombée en 2012 à 26.000 exemplaires (cf.wikipedia.org). Pour des précisions, le chiffre de 26000 est revu à la hausse par l'OJD [en ligne] à 26.099 exemplaires payés et 66 non payés soit au total 26.165 numéros diffusés à l'étranger.

Quant au quotidien – d’abord mensuel jusqu’en juin 1883 – *La Croix*, il est depuis la parution de son premier numéro en 1880, la propriété du groupe Bayard Presse. Il est fondé par la congrégation des assomptionnistes et se réclame ouvertement **chrétien et catholique**. Il est vrai que ce positionnement a évolué au cours de son histoire ; mais le quotidien n’a pas renoncé à ses fondamentaux. En effet, à ce quotidien, il faut associer deux noms essentiels: le premier, le Père Emmanuel d’Alzon (1810-1880), fondateur de la congrégation des assomptionnistes encore appelés les Augustins de l’Assomption en tant qu’initiateur de la publication et surtout le Père Vincent de Paul Bailly comme le véritable promoteur. En outre, si la conversion de *La Croix* du mensuel en quotidien est intervenue relativement vite, c’est parce qu’il a été fait le constat de ne pas pouvoir atteindre un nombre considérable de lecteurs en demeurant dans la périodicité de mensuel. S’affirmant « uniquement catholique, apostolique et romain », et en s’interdisant de s’inscrire dans un courant politique quel qu’il soit, *La Croix* était cependant, à ses débuts, « **antirépublicaine** » et « **anti-laïque** ». Elle aurait même pris parti dans l’Affaire « Dreyfus » et se serait plongée, dès lors, dans un *antisémitisme déchaîné* l’obligeant par la suite, pour faire taire la rumeur de la présence de « juifs » dans sa rédaction, à publier le 30 août 1890 un petit éditorial mentionnant : « le journal catholique le plus anti-juif de France ».

Enfin *L’Humanité*, créé le 18 avril 1904 par le socialiste Jean Jaurès, le quotidien est demeuré jusqu’en 1920 dans le giron socialiste avant d’adopter un positionnement communiste dès cette date jusqu’en 1994 pour finalement ouvrir « ses pages à d’autres composants de la gauche »¹⁷³. Depuis décembre 2008, Patrick Appel-Muller est le rédacteur en chef du journal.

Le choix de l’hebdomadaire *Minute*¹⁷⁴ s’est imposé dans le cadre cette recherche, en ce sens que c’est à partir de sa **publication n° 2641 du mercredi 13 novembre 2013** avec à la Une « **Maligne comme un singe, Taubira retrouve la banane** » ; et, par ailleurs, le photomontage associé aux propos « diffamatoires » tenus à l’encontre de Christiane Taubira par Anne-Sophie Leclerc, ex-candidate et désormais membre exclue du FN qu’une vague d’indignation s’est exprimée dans les milieux socio-politiques français et bien au-delà. Reconnu comme hebdomadaire- de droite tout court à ses débuts- d’extrême droite par la suite et visiblement assumé, *Minute* affiche en minuscule sous sa dénomination qui fait office de logo : « Hebdomadaire politiquement incorrect ».

¹⁷³ Cf. *L’Humanité* [en ligne] : <https://fr.wikipedia.org/wiki/L’Humanité%C3%A9>. Consulté ce 01 novembre 2018.

¹⁷⁴ Cédé au prix unitaire de 3.50 € en kiosque et sur le site du journal à 2.50 €, Minute est l’hebdomadaire français qui a le plus été traduit en justice pour diffamation.

Du genre généraliste, cet hebdomadaire fondé le 6 avril 1960 par Jean-François Devay et Jean Boizeau a pour actuel directeur de rédaction Jean-Marie Molitor¹⁷⁵. Depuis mai 2011, Patrick Cousteau (« entré [dans le journal] en 2008 ») en est le rédacteur en chef (cf. site de *Minute* : La rédaction de Minute).

Avec un *positionnement* « satirico-conservateur » et « anticomuniste », *Minute* est particulier dans le paysage de la presse française par son ton extrêmement critique à l'égard de la classe politique de façon générale. Son glissement de la droite à l'extrême droite a été acté dans les années 1970 avec un soutien affiché au FN. Aujourd'hui, l'hebdomadaire est simplement dit « proche de l'extrême droite » se voulant *rassembleur de la droite souverainiste et nationaliste*. Selon des chiffres qu'aurait publiés la direction de l'hebdomadaire, *Minute* aurait atteint une diffusion de 40.000 exemplaires par semaine en 2006. Ce chiffre est, sans nul doute, à prendre avec réserve d'autant que l'hebdomadaire n'est pas référencé et suivi statistiquement comme d'autres journaux par l'ODJ, l'instance nationale de contrôle des publications de la presse papier et numérique. Par ailleurs, *Minute* n'appartiendrait pas à un groupe de presse puissant (comme c'est le cas du *Figaro* par exemple) ou à un riche homme d'affaires. Mais dans son histoire, il aurait été soutenu par des politiques comme des familles riches (des actionnaires-bienfaiteurs du journal comme on les appelle : Fernand Raynaud, Françoise Sagan, Juliette Gréco, Eddie Barclay et Marcel Dassault entre autres)¹⁷⁶ et continuerait de l'être sûrement mais de façon voilée. En matière de distribution, l'hebdomadaire semble être tombé dans un système de « boycott » pour son *positionnement* très à droite qui justifierait probablement son absence remarquable dans les points de vente contrairement à n'importe quel autre journal français : hebdomadaires et quotidiens y compris. Nous avons fait personnellement le constat en nous rendant dans plusieurs points de ventes de l'agglomération Nantaise au cours de nos recherches. Soit il n'est pas distribué et l'on vous explique que ce n'est pas tant le positionnement du journal qui est en cause ou pour des raisons

¹⁷⁵ Il a été condamné le 30 octobre 2014 à une amende de 10.000 € par le Tribunal correctionnel de Paris pour « incitation à haine raciale » dans l'affaire « Taubira » liée à la Une du n° 2641.

¹⁷⁶ Cf. http://fr.wikipedia.org/wiki/Minute_%28journal%29 [en ligne], consulté le 28.3.2015. Il est généralement recommandé une sérieuse attention vis-à-vis des informations que l'on pourrait recueillir sur ce site qui semble parfois tourner à une forme d'interdiction parce que les articles ne sont pas véritablement signés comme c'est le cas sur de nombreux sites de recherches scientifiques. Il faut effectivement prêter une attention particulière à tout ce qu'on trouve, parce qu'il peut y avoir des informations erronées et surtout non ressourcees (sans source indiquée) ou quand elles le sont, des noms d'auteurs peuvent être mal orthographiés. C'est le cas par exemple de la page sur l'hebdomadaire *L'Express* : le nom d'un des auteurs cités pour renseigner le regard « décevant » que portaient les Français sur la vie politique française dans les années cinquante et surtout avec la Présidence du gouvernement conduite par Pierre Mendès France, soutenu par *L'Express*, soutien qui a rendu son action populaire, c'est bien « Berstein » et non « Bernstein » comme mentionné sur le site. Cela étant, nous pensons qu'au-delà de tout, il offre une première vision par rapport aux informations recherchées lorsqu'elles sont au prime abord rares par les voies classiques et la rigueur impose par la suite d'aller trouver les vraies sources pour se les réapproprier. Pour les noms complets des auteurs et le titre intégral de l'œuvre, cf. Berstein Serge et Milza Pierre (1996), *Histoire du XXe siècle Tome 2 1945-1973, le monde entre guerre et paix*, Paris, Hatier, 497 p. Voir surtout p. 309-310 pour lire sur P. Mendès France et l'appui médiatique qu'il a reçu de *L'Express*.

de jugement de valeur ; mais qu'il n'est presque jamais demandé par les clients lecteurs de la presse nationale. Soit s'il est distribué, mais caché et à la demande, on vous indique l'endroit où il se trouve et pour mettre fin à votre errance, on vous le sort finalement de la cachette. Outre les révélations choques en formes de scoop (il serait le premier à avoir révélé l'existence de la fille naturelle de François Mitterrand), les thèmes de prédilection de *Minute* sont : l'immigration - thèmes qu'on retrouve dans les discours des responsables du FN, le « bradage » de la souveraineté nationale aux institutions européennes à Bruxelles par les responsables des partis traditionnels dits « républicains » PS et UMP, lesquels se ressembleraient beaucoup s'ils ne sont pas « tous pareils » ce que traduit l'acronyme « UMPS » lancé il y a peu par Marine Le Pen, la porosité des frontières européennes, une forme de remise en cause de la libre circulation des personnes et des biens, la question de l'*Euro*, l'*islam* avec la question du *voile islamique* comme du *terrorisme*, la violence, l'insécurité, le *communautarisme* etc.

National Hebdo est un hebdomadaire « officieux »¹⁷⁷ du Front National créé le « 11 mai 1984 » et dont « la ligne éditoriale colle de près aux positions défendues » par le Parti. Après Jean Bourdier (1998-1999), l'hebdomadaire a eu, pour dernier rédacteur en chef, Yves Daoudal de 1999 à 2008, année au cours de laquelle le journal a déposé le « bilan [...] en juin 2008 ». Mais s'il a cessé de paraître sous format papier depuis lors, il existe encore en version numérique sur « <http://www.national-hebdo.net/> ». Il a le même *positionnement* que *Minute*.

III.3.2.1.2. Le corpus de presse radiophonique et audiovisuelle : radios et télévisions

S'agissant de la presse audiovisuelle, et dans la catégorie des antennes radiophoniques, nous avons opté pour **France Inter**, **Europe 1** et **RTL**. Ce choix semble être justifié en ce sens que les chiffres publiés par *Médiamétrie* sur les audiences des radios en **septembre / octobre 2014**, affichent ces trois radios en tête en dehors de **NRJ** qui a enregistré une baisse d'audience et se retrouve au coude à coude pour la première place avec **RTL** (cf. *ozap.com* [en ligne])¹⁷⁸.

¹⁷⁷ Cf. l'historique du journal en ligne : <https://fr.wikipedia.org/wiki/National-Hebdo>. Consulté ce 01 nov. 2018.

¹⁷⁸ Ces chiffres ont été re-publiés sur *ozap.com* par Benoît Daragon le 19/11/2014 sous le titre : « Audiences radio : RTL et RNJ co-leaders en baisse, France Inter progresse, Europe 1 limite les casses ». Benoît Daragon est journaliste diplômé de l'IPJ et a notamment travaillé pour le magazine CB News. Site consulté le 2/4/2015.

Audiences radio septembre-octobre 2014

	Nb d'auditeurs	Evolution sur un an	PDA	Evolution sur un an
	6 100 000	-396 000	6,7	-0,7
	6 100 000	-184 000	11,6	stable
	5 300 000	+76 000	9,2	+0,2
	4 800 000	-85 000	7,5	-0,3
	4 100 000	-140 000	6,9	-0,3
	4 100 000	-193 000	3,4	stable
	3 900 000	-141 000	6,5	-0,5
	3 700 000	+228 000	3,8	+0,2
	3 500 000	-38 000	3,6	+0,1
	3 000 000	+66 000	3,9	+0,4
	2 400 000	+11 000	2,8	-0,1

Figure 11: Copie d'écran de l'audience de quelques stations radios¹⁷⁹

Pour ce qui est des antennes de télévision, notre choix s'est porté sur **France 2** et **BFM TV**. Les critères qui ont présidé au choix des organes de la presse audiovisuelle sont ceux liés à l'audience d'une part et à l'existence d'émissions politiques phares qui accueillent des personnalités politiques comme des responsables d'institutions publiques, émissions dont les sujets débattus et les propos tenus sont l'objet par la suite de nombreux commentaires à travers les médias classiques et surtout sur les réseaux sociaux numériques. Nous pouvons citer par exemple pour **France 2**, l'émission « Des paroles et des actes » animée par David Pujadas¹⁸⁰ ; pour **BFM TV**, l'émission « Bourdin direct » animée par Jean-Jacques Bourdin en partenariat avec la radio **RMC**, mais aussi l'émission de face-à-face qu'anime Ruth Elkrief sur la même chaîne de télévision et dénommée « 19H Ruth ».

Comme le lecteur l'aura compris, nous n'avons pas mis en avant les questions d'engagement ou de *positionnement* politique ou *éditorial* par rapport aux médias relevant de la presse audiovisuelle comme cela a été le cas pour les médias relevant de la presse écrite. Cela ne veut nullement attester que ces médias sont totalement « neutres » en la matière. Il faut d'ailleurs signaler- et c'est courant- qu'à travers des commentaires certains intervenants invités à des émissions sur les médias classiques et surtout les internautes sur les réseaux sociaux numériques ne manquent pas d'indiquer que tel ou tel autre journaliste (si ce n'est la chaîne elle-même) serait à la solde ou

¹⁷⁹ Cf. <http://www.ozap.com/actu/audiences>.

¹⁸⁰ L'émission est suspendue depuis le 26 mai 2016.

« sous influence » de lobbies¹⁸¹ : *juifs* notamment, ou qu'il/elle est tout simplement incompétent / incompétente.

Au final, ce sous *corpus* est composé de sept retranscriptions d'*interviews* et de *billets* ou *chroniques* journalistiques :

Corpus : Échange entre Philippe Tesson et Jean-Marc Morandini, *Europe1*, 14 janvier 2015.

Corpus : Échange Philippe Tesson et Ruth Elkrief, *BFM TV*, 22 janvier 2015.

Corpus : Interview accordée à Ch. Taubira par David Pujadas, *France 2*, 13 novembre 2013.

Corpus : « C'est pour qui la banane ? », billet d'humeur de François Morel, *France Inter*, 01/nov/2013.

Corpus : Billet : « À chacun son sacré » dans l'émission « On n'est pas forcément d'accord », Éric Zemmour, *RTL*, 20/01/2015.

Corpus : Billet sur "Race blanche" de Nadine Morano dans l'émission « On n'est pas forcément d'accord », Éric Zemmour, *RTL*, 01/10/2015.

Corpus : Interview accordée à Roger Cukierman, Président du Conseil Représentatif des Institutions Juives de France (CRIF) par Jean-Pierre Elkabbach, *Europe1*, 23/02/2015.

Il convient de signaler que cette sélection a été influencée par les appels dialogiques du corpus numérique, faits d'interpellation externe.

III.3.2.2. Le corpus numérique : des corpus classiques¹⁸² à l'épreuve du web 2.0

III.3.2.2.1. Du pouvoir du domaine du web 2.0 : entre logocentrisme et écologisme

Au-delà des *corpus de presse écrite* et *audiovisuels*, nous avons intégré le *corpus numérique*. Il s'agit des commentaires ou réactions d'internautes issus des réseaux socio-numériques (en abrégé : RSN) suite à des questions d'actualité touchant les phénomènes sociaux que nous questionnons. Cette mention de **corpus numérique** nécessite une mise au point en raison de la spécificité qui lui est attachée par rapport aux nouvelles pratiques de communication dominées par le web 2.0. En effet, et à cet égard, il ne serait pas concevable de constituer le *corpus* de notre

¹⁸¹ On le dit également de certains politiques. C'est le cas avec l'ex-Ministre de l'intérieur devenue Premier Ministre, Manuel Valls qui serait, selon Roland Dumas, homme politique et ancien Ministre des Affaires Étrangères de la France sur *BFM TV*, « sous influence juive ». D'abord en matinée dans l'émission « Bourdin Direct » de Jean-Jacques Bourdin, Roland Dumas, a reprécisé sa pensée sans la nier et sans présenter des excuses sur *France 24* dans la soirée de la même journée, invité par le journaliste Sylvain Attal. Cf. *France 24*, 16/02/2015.

¹⁸² Nous désignons par *corpus classiques* ici, le *corpus de presse écrite* et le corpus constitué à partir des données audiovisuelles.

étude sans prendre en compte la dimension *numérique* qui fait du monde un « village » où presque tout se *sait*, où tout *circule* à une vitesse de croisière au point où la planète entière est informée de ce qui se serait produit (*événement*) à l'autre bout du monde dans les minutes l'ayant suivi si ce n'est de façon instantanée. Le pouvoir du web est aujourd'hui saisissant et a presque contraint les médias traditionnels à changer de stratégie. De ce fait, certaines de leurs émissions sont diffusées simultanément sur le web ou y sont « déposées » après diffusion en « version replay ». Pour reprendre la pensée de Rastier (2011 : 196), c'est sur le web (internet) que *le racisme et la xénophobie connaissent aujourd'hui un essor international* avec au début de l'année 2004, une estimation de 10.000 – chiffre toujours croissant- *sites racistes ou xénophobes* contre 4000 début 2002, soit une augmentation de plus de cinquante pourcent (50%) en deux ans. « Moyen de propagande¹⁸³, le web est devenu [...] un lieu fédérateur », reconnaît Rastier (2011). L'auteur rapporte les propos d'un responsable « d'Unité Radicale (mouvement d'ultra-droite dissout après l'attentat¹⁸⁴ [manqué du 14 juillet 2002] contre [le Président français] Jacques Chirac) [qui], convaincu du pouvoir du web, le désigne comme axe de développement principal ». Cette conviction résonne très fort avec les stratégies de communication du mouvement islamiste « Daesh » par rapport à l'embrigadement et le recrutement de nouveaux combattants. C'est un fait établi, bien connu des pouvoirs publics et relayé par les médias classiques au point où, le gouvernement français, dans sa politique de lutte contre le terrorisme s'est créé, lui-même, un site internet (*www.gouvernement.fr/action/la-lutte-contre-le-terrorisme*) *stop-djihadisme.gouv.fr* pour contrer les discours propagandistes du mouvement.

Nous retrouvons également cet intérêt suscité par le *corpus numérique* chez Marie-Anne Paveau comme chez Nathalie Garric et Julien Longhi. Dans son article « Analyse discursive et réseaux sociaux numériques », Paveau (2013 [en ligne]) indique que « les réseaux sociaux numériques (RSN) [...], issus du web 2.0, [...] constituent pour les linguistes TDI (textes, discours, interactions) de nouveaux corpus ». En tant que « nouveaux corpus », les RSN instaurent, selon l'auteur, une

production discursive posséd[ant] quelques caractéristiques qui impliquent la nécessité théorique et méthodologique d'une approche écologique, c'est-à-dire qui porte sur l'ensemble du dispositif

¹⁸³ Le web comme puissant moyen de « propagande », on peut tout à fait s'en convaincre avec notamment l'utilisation qu'en font Daech, le mouvement djihadiste, en Syrie comme en Irak et Boko Haram au Nigeria.

¹⁸⁴ L'attentat a été commis par Maxime Brunerie, âgé de 25 ans à l'époque des faits et qui, après avoir passé sept (7) ans derrière les barreaux est sorti de prison le 3 août 2009. Il fréquentait le milieu des mouvements néo-nazis, était membre du GUD, mouvement étudiant d'extrême droite et connu par ailleurs dans le milieu skinhead. *Le Point*, 22.08.2009.

de production verbale et non sur un seul de ses éléments, comme l'énoncé (approche logocentrée) ou le locuteur (approche egocéphalocentrée) [...].

Par cette observation, et en s'inscrivant dans ce qu'elle appelle *linguistique systémique*, Paveau invite à une *reproblématisation* (Garric & Longhi, 2014) de la notion de « contexte » en ce sens que dans une *approche logocentrée* ou *dualiste* les énoncés sont extraits de l'*environnement numérique* et posent, par conséquent, « des problèmes importants en ce qui concerne la conception et la compréhension du discours des réseaux sociaux » (Paveau, 2013[en ligne]). Pour Paveau, en effet, et s'opposant ainsi au courant *dualiste* défendu par des auteurs comme Sonia Branca-Rosoff (1999), Dominique Maingueneau, Sophie Moirand, François Rastier, Jean-Paul Bronckart et Jean-Michel Adam (2011a et 2011b), les discours issus de ces espaces d'interactions langagières « sont difficilement analysables hors de leur écosystème » (2013)¹⁸⁵. De ce fait, elle « associe [...] la dimension cognitive à une analyse de discours numérique ». Il s'agit là d'« un appel au cognitif [qui] date des années 80-90 » déjà comme l'attestent Garric et Longhi (2014[en ligne]) dans leur article¹⁸⁶ intitulé « L'événement numérique : une interdiscursivité plurisémiolinguistique ». L'espace *socio-discursif* de circulation des idées que constitue le *web 2.0* et tel que configuré offre des,

discours numériques [qui] fonctionnent comme des objets socio-idéologiques, caractérisés par la mise en scène de l'*altérité*, par la confrontation de voix telle que la pose le dialogisme bakhtinien (Bakhtine, 1977), [dans] un rapport conflictuel systématique : « dialogisme marqué – même quand il n'y a pas de dialogue effectif, pas de réponse de la part de l'adversaire, le texte *polémique* est une *réaction au mot de l'autre* (Garand, 1998 : 235) qui assure la visibilité et la confrontation ; et un rapport conflictuel à l'autre, un affrontement de positions antagonistes (Garric et Longhi, 2014 [en ligne]) citant Amossy et Burger, 2011 : 12).

La notion d'*altérité* dont il est fait état ici, et que nous pouvons définir sommairement comme la rencontre de l'*Autre* est une notion fondamentale qu'il est prévu d'interroger à travers celle

¹⁸⁵ Cf. « Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique », In Liénard, F. (2013, coord.) *Culture, identity and digital writing*, Epistémè 9, Revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées, Séoul : Université Korea, Center for Applied Cultural Studies, p. 139-176. Nous avons exploité la version numérique de l'article.

¹⁸⁶ Article que nous avons eu le privilège de recevoir en main propre avant même sa publication dans *Studii de Lingvistica*, (2014, n°4, p.51-74), *revue internationale de linguistique* publiée, par la Faculté des Lettres de l'Université d'Oradea (Roumanie). Nous voudrions en remercier les deux auteurs.

d'*interculturalité* en ce sens qu'au-delà de la *confrontation* des *voix*, du choc des *mots*, [ce sont des univers de valeurs ou d'*idéologies* qui s'affrontent, ce sont des *cultures* qui entrent en contact, tentent de co-exister ; co-existence dans laquelle l'une peut finir par disparaître au profit des autres par *assimilation*.

Le *web 2.0* favorise la mise en œuvre

des relations intertextuelles et intersémiotiques nombreuses s'établissent entre vidéo d'interview, traitement écrit, restitution partielle d'échanges médiatiques, éventuellement associés à des images, et réactions citoyennes au sein d'un espace échappant à la linéarité et relevant d'une interdiscursivité numérique (Garric & Longhi, 2014 [en ligne]).

Avec le *web*, ce n'est plus les seuls décideurs politiques : élus, professionnels, experts, etc. qui parlent. C'est là, un accès bien plus vaste et une autre représentation des discours sociaux.

Au-delà de ces spécificités reconnues pour le *numérique*, si la connaissance de l'*environnement et/ou du contexte* est quasi indissociable de l'analyse discursive de certains *objets* et pour certaines recherches spécifiques, permettant un accès global à la connaissance de leurs cultures, il ne peut être positionné comme un passage obligé. Autrement dit, il faut s'ouvrir à une *approche écologique* tenant compte de la configuration de l'*environnement*, de l'*extralinguistique*, mais à une *approche écologique raisonnée* et par conséquent non systématique. Car comme le dit Augustin Berque dans *Médiance, de milieux en paysages* cité par Roger Brunet et *al.* (1993 : 330), « en matière de milieux¹⁸⁷, [autrement dit, d'*environnements*], tout est affaire de rapport, d'échelle, de mesure ; il n'y a dans les milieux ni intrinsèque, ni absolu, ni universel ».

Fort de ce qui précède, c'est à l'analyste¹⁸⁸ qu'il appartient, en toute connaissance de cause, et en fonction de son objet d'étude et surtout des objectifs qu'il se serait fixés, d'argumenter sa

¹⁸⁷ Le « **milieu** est [...] l'exact synonyme d'**environnement**, mot [...] choisi par l'anglais pour rendre « milieu ». L'utilité du terme réside évidemment dans l'idée selon laquelle un **lieu** tire, **en partie au moins**, ses caractéristiques du milieu dans lequel il se trouve » (cf. Brunet et *al.* 1993, p. 330). L'« environnement, [c'est] ce qui nous environne et, de ce fait, agit plus ou moins sur nous ; de *virgo* : tourner, autour. L'étymologie est conforme : ce qui est autour de soi, comme l'*Umwelt* allemand. Le mot, ancien (XVI^e siècle), tomba en désuétude avant de réapparaître au début du siècle en anglais, langue qui n'avait pas de mot, sauf en français, pour désigner *milieu*, puis de nous revenir récemment (années 1960) importé des États-Unis. En fait, les deux mots sont synonymes. Mais environnement est plus couramment employé dans le sens de l'**écologie** : les éléments de la nature qui comptent dans la vie de l'individu, du groupe, du lieu » (*Ibid.*, p. 188).

¹⁸⁸ Mais la question c'est, l'analyse porte-elle sur les difficultés ou les facilités liées à l'utilisation du dispositif médiatique lui-même, ou plutôt sur le discours qui y est produit pris comme objet d'étude ? Autrement dit, est-ce que l'analyse du discours médical (discours de spécialité pourrait-on dire), par exemple, produit dans le huit-clos d'une salle d'opération doit tenir compte de l'appareillage, de l'ensemble des outils utilisés, du type d'éclairage et pourquoi pas de la couleur du blouson du médecin ? Puisqu'en définitive et du point de vue de l'*environnement*, toutes ces « données sont non humaines » (Paveau, 2013). S'il doit, par ailleurs, être procédé à une analyse du sang du et/ou de la patient(e), est-elle faite, cette analyse-là dans son corps comme étant l'*environnement* pour tenir compte l'influence participative de tous les organes vitaux qui s'y trouvent ? Non, il est procédé à un prélèvement sanguin pour une analyse faite en *dehors* du corps, c'est-à-dire en *extra*.

démarche méthodologique soit en optant pour l'approche *écologique*, soit en faisant de cette dernière, la complémentaire de l'approche *logocentrée*. Et ici, c'est dans cette dernière perspective que nous nous inscrivons dans le processus de constitution de notre *corpus numérique*.

III.3.2.2.2. Le *corpus numérique-web 2.0* : données et structuration

Le sous *corpus numérique* est constitué de plusieurs millions de commentaires ou on a l'occurrence de l'un des trois mots étudiés suscités par plus de **quarante documents** audios déposés sur la plateforme *You Tube* et autres sites internet associatifs (www.islamophobie.net) ou professionnels (www.lepoint.fr) comme on peut en voir quelques données ci-dessous :

[Accueil](#) › Affaire crèche Baby-Loup: verdict mercredi 27 novembre

Par : Ccif | 25/11/13

<http://www.islamophobie.net/articles/2013/11/25/creche-baby-loup-decision-justice-27-novembre>
3.1.2015

Affaire crèche Baby-Loup: verdict mercredi 27 novembre

[Accueil](#) › Agression gare RER Denfert Rochereau: appel à témoins

Par : Ccif | 13/09/13

<http://www.islamophobie.net/articles/2013/09/13/agression-islamophobe-adolescente-voile>

Consulté le 03.01.2015

Apparu sur Morano: "Il faudrait lui retirer l'appartenance au parti politique"



[BFMTV](#)

86 421 - 1 185

https://www.youtube.com/all_comments?v=4PoL9mZXcPA

Ajoutée le 2 oct. 2015

Consulté le 06.10.2015

Attentat chez "Charlie Hebdo" : la classe politique horrifiée

Le Point - Publié le 07/01/2015 à 14:35 - Modifié le 07/01/2015 à 15:44

http://www.lepoint.fr/politique/attentat-chez-charlie-hebdo-la-classe-politique-horrifiee-07-01-2015-1894669_20.php

Consulté 7.1.2015

Après la tuerie qui a décimé la rédaction du journal satirique, les politiques ont exprimé leur consternation sur Twitter.

Attentat de «Charlie Hebdo» : les musulmans de France n'ont pas à se justifier

[Thomas GUÉNOLÉ Politologue, enseignant à HEC](#) 9 janvier 2015 à 15:48

http://www.liberation.fr/debats/2015/01/09/attentat-de-charlie-hebdo-les-musulmans-de-france-n-ont-pas-a-se-justifier_1177055

Consulté 13.1.2015

Attentats en France - Retrouvez en intégralité le discours de Manuel Valls

Ajoutée le 13 janv. 2015

Consulté le 23.1.2015

En DIRECT - Suivez FRANCE 24 ici :

https://www.youtube.com/all_comments?v=mcX1iQ9TLPI



[Bourdin Direct : Éric Zemmour - 13/10](#)

de [BFMTV](#) • 255 060 vues https://www.youtube.com/all_comments?v=hLG2GNpylvo

Bourdin Direct : Éric Zemmour - 13/10



BFMTV - 87 455 - 255 075 - Ajoutée le 13 oct. 2014

Consulté ce 21.10.2015

Jean-Jacques Bourdin reçoit Éric Zemmour, journaliste et auteur de "Le Suicide Français".

Bourdin Direct : Tariq Ramadan (RMC-BFM TV) [12 décembre 2014]



[Tariq Ramadan](#)

38 043

177 443

Ajoutée le 14 déc. 2014

Consulté 17.04.2015

<https://www.youtube.com/watch?v=TbdfAQEPKQo>

À cette typologie de *corpus* sollicité par le dialogisme externe des corpus précédents : les *corpus de presse écrite* et *audiovisuel*, plus orientée médiatiquement, s'ajoute le *corpus extra-médiatique*¹⁸⁹.

III.3.2.3. Le *corpus extra-médiatique*

Pour ce qui est du *corpus extra-médiatique*, il s'agit d'un sous-corpus « constitué [de textes] ponctionnés en dehors des publications de la presse telles qu'elles sont définies par la loi du 1^{er} août 1986 portant réforme du régime juridique de la presse », ainsi que le rapporte Alice Krieg (2000c : 114-115). Nous avons pris en compte ici, des textes entiers provenant de supports non suivis chronologiquement (contrairement aux *corpus de presse*) vu les différentes datations, excepté un seul des documents, qui tranchent avec le respect des bornes 2001-2015 définies au départ. Ces textes nous semblent essentiels parce qu'ils font date, pour la plupart, dans l'histoire du *racisme* comme une forme de *contre-discours* au *discours de haine*. Il s'agit du ***Cahier d'un retour au pays natal***, une œuvre poétique majeure d'Aimé Césaire et de son essai intitulé ***Discours sur le colonialisme***, de la lettre de démission du Parti Communiste Français (Césaire à Thorez), d'un rapport de recherche universitaire intitulé : ***Racisme voilé chez les jeunes Canadiens***, publié en mars 2003 par Daniel Guérin et Réjan Pelletier pour le compte de la Fondation Canadienne des Relations Raciales et du texte du discours ***"I have a dream"*** : « j'ai fait un rêve » du Révérend Pasteur Martin Luther King, prononcé le 28 août 1963 à New York.

Pourquoi le choix de ces textes ? le choix des deux textes de Césaire vient du fait qu'il est l'un des hommes de lettres et politiques français d'Outre-Mer comme on dit, à avoir traité la question du colonialisme (*essai*) et du racisme (*poésie*) en forgeant, avec d'autres poètes Léopold Sédar Senghor et Léon Gontran Damas la notion de *négritude* (néologisme) à partir du mot *négre*. Outre le domaine littéraire, Césaire a également porté des opinions ou convictions humanistes dans le domaine politique et c'est ce qui justifie le choix de sa lettre de démission du Parti Communiste Français. Dans la logique des personnalités qui ont marqué, de par leurs actions le combat contre le racisme et les inégalités de façon générale, il nous a paru fondamental de prendre en compte le discours de Martin Luther King parce qu'il fait référence et apparaît comme un véritable plaidoyer pour le « vivre-ensemble ». La prise en compte du texte des chercheurs canadiens dans ce sous-corpus peut paraître un peu hasardeuse. Mais c'est un choix que nous assumons, car, si

¹⁸⁹ Des informations détaillées seront données plus loin sur ce que nous entendons ainsi et sur la configuration générale du corpus.

comme le discours de Martin Luther King, de par l'appartenance étatique (États-Unis, Canada) des énonciateurs nous, il éloigne de la sphère de l'espace du débat public français, il nous rapproche fortement du point de vue de la problématique en l'enrichissant et en justifiant, du même coup, son caractère international ou transfrontalier.

Ces textes s'inscrivent moins dans la *diachronicité* que ceux issus de la *presse écrite*.

Ces textes constituent pour nous un cadre de référence à la compréhension et à l'interprétation du *racisme*, et au-delà, les problématiques de *discriminations*.

Si la *représentativité* n'a pas été une visée poursuivie au départ, nous pensons qu'avec l'hétérogénéité des sources, la diversité des supports, des « voix », les *positionnements* politiques, elle assure à l'interprétation dans l'*interdiscours* un gain de validité.

III.3.3. Période d'observation de constitution du *corpus* : *diachronicité*

Pour nombre de travaux de recherches et selon les thématiques, mais surtout l'objet étudié, il est primordial de s'inscrire dans une période déterminée quitte à voir par la suite, les possibilités ou les conditions de généralisation des résultats à d'autres périodes, voire à d'autres espaces.

En effet, travaillant sur la notion de « purification ethnique », le choix de la période 1980 à 1994 par Alice Krieg-Planque, n'est pas un choix hasardeux. Cette période elle-même est constituée de deux sous-périodes (1980-1990 & 1991-1994) que l'auteure explique :

(i) il y a la période 1980 à 1990 : au cours de cette période, selon Alice Krieg-Planque (2000c) et partant d'un sondage, la formule « purification ethnique » était déjà apparue mais elle a fait l'objet de très peu d'usages dans les discours. Elle n'a donc pas été chronologiquement suivie pendant cette période.

(ii) il y a la période 1991 à 1994 : 1991 correspond à une période d'observation accrue – certes un peu anticipée- de la formule qui a connu un regain d'usages ou d'emplois dès l'été 1992 pendant que la guerre qui a éclaté en ex-Yougoslavie faisait rage. Comme l'indique Krieg-Planque, c'est la période qui a été l'objet d'une « surveillance accrue ». La borne 1994 qui est une forme de clôture du corpus est « arbitraire » selon l'expression de l'auteure dans la mesure où elle ne correspond pas à la fin exacte du conflit intervenue en 1995 avec les accords de paix de Dayton signés une semaine après à Paris.

À la différence de « purification ethnique », les mots que nous étudions ici n'ont pas émergé d'un *conflit armé* (comme celui induit par la guerre en Afghanistan que Marie Veniard étudie dans sa thèse en le confrontant au *conflit social* lié à la grève des intermittents du spectacle) ; même s'il est vrai que le syntagme lexical « purification ethnique » était apparu avant la guerre et a connu un regain d'usage avec le conflit si l'on en croit Alice Krieg-Planque. Pour ce qui nous concerne, il s'agit de mots évoquant des phénomènes de société, c'est-à-dire des *objets sociaux* (Garric et Longhi, 2012), autrement dit, un *conflit social* dont l'émergence et les « usages » en termes de mots et à travers les discours, sont parfaitement antérieurs à notre étude mais continuent d'avoir cours sinon davantage sous plusieurs modalités et par des canaux médiatiques diversifiés. Si la campagne médiatique qui a suivi les propos qualifiés de « racistes » à l'endroit de Christiane Taubira, courant octobre-novembre 2013 peut être considérée comme la **première borne**, celle du début de l'observation et de suivi des usages des *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, nous avons choisi de la placer – cette borne – au **début janvier 2001** et pour la **deuxième borne**, celle de la clôture : à **fin décembre 2015**, elle a été déterminée par la réalisation de cette thèse, mais aurait pu très certainement se poursuivre au-delà. Pour cette période, le corpus de la presse écrite fera l'objet d'un traitement exhaustif par rapport au recensement des occurrences des mots et de leurs variantes. D'autres données faisant partie du *corpus extra médiatique* feront exception à cette période, c'est-à-dire qu'elles peuvent être antérieures voire ultérieures à 2001-2015 et ne feront pas, par conséquent, l'objet d'un traitement exhaustif.

Par ailleurs, cette période se justifie par le positionnement métadiscursif contemporain sur les mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* ; celui-ci étant pris comme un indice de la problématisation sociale de l'objet de recherche conforté par les attentats terroristes des 7, 8 et 9 janvier puis 11 novembre 2015 à Paris. Ces attentats peuvent être considérés comme sources d'actualisation de cet objet problématique, facteurs qui ont, sans doute, joué un rôle fondamental dans le questionnement sémantique des mots à travers les discours produits dans l'espace du débat public par des mécanismes de commentaires *épilinguistiques* et *métadiscursifs*.

Si au regard de l'intérêt pour la *diachronicité* ici, « la lexicologie prend les mots dans le temps long de leurs usages » ainsi que l'atteste Krieg-Planque (2009 : 17), nous proposons à sa suite d'étudier *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, en questionnant comme hypothèse leur possible statut formulaire et non pas dans un temps long ; mais dans un temps *synchronique*, c'est-à-dire un « instant sur la durée de ce temps long » (*ibid.*). Autrement dit, un *moment* où la « vie » des mots, au regard des *usages* dont ils sont l'objet, « entrent dans une période particulièrement dense » (Krieg-

Planque, 2009). Il est évident, et nous en avons conscience, que la période 2001-2015 ne constitue pas la « seule » période « particulièrement dense » de ces mots socio-historiquement chargés en termes de présence dans le débat public français. Cette période ne constitue qu'une fenêtre à travers laquelle, il sera possible d'observer d'autres périodes de « turbulence » (Krieg-Planque, 2009) de ces mots.

III.3.4. Question de transcription, de balisage des textes et de logiciels d'analyse

III.3.4.1. Convention de *re*transcription des documents hors format texte

La question liée à la transcription des documents oraux (il s'agit ici des *reprises d'enregistrements*¹⁹⁰ audios et vidéos) est fondamentale et il est important pour nous d'en dire quelques mots afin de clarifier notre démarche. Car, comme le disent Claire Blanche-Benveniste et Colette Jeanjean (1986 : 115),

[...] transcrire de la langue parlée tient un peu du paradoxe : garder dans une représentation écrite certaines caractéristiques de l'« oralité » ; faire le « rendu » de la chose orale tout en restant dans des habitudes de lecture établies depuis longtemps pour la chose écrite ... [c'est] se retrouver tiraillé entre deux exigences : la *fidélité*¹⁹¹ à la chose parlée et la *lisibilité* de son rendu par écrit.

La difficulté à opérer un choix tranché entre totale fidélité¹⁹² ou fidélité plus faible à la « chose parlée » (*ibid.*) se lie aisément dans les questions que se posent les deux auteurs : « Peut-on réellement être fidèle à la production orale en en donnant une transcription écrite ? N'y a-t-il pas, dans toute transcription de l'oral, un appauvrissement des données ? ». À la question de la *fidélité* s'ajoute celle de la *lisibilité* qui, elle-même, se décline en deux options : l'option *phonétique* ou/et *phonologique* d'une part, et l'option *orthographique* d'autre part.

¹⁹⁰ C'est-à-dire des « corpus constitués d'enregistrements produits par des acteurs différents des enquêteurs pour des finalités autres que scientifiques ou autres que les finalités évoquées lors du recueil de consentement [...] » (Baude et al. 2006 : 50). Parce que ce sont des reprises d'enregistrements, tombés dans le domaine public, nous n'aurons pas besoin de recourir à l'anonymisation, du point de vue de l'éthique pour garantir la confidentialité de la source comme des participants. Ce que disent Baude et al. (2006 : 68) ne font que renforcer notre position : « [...] certaines données, [...] échappent à l'anonymisation : tel est le cas des hommes et femmes publics, dans des interventions à caractère public (par exemple des hommes politiques à la télévision) où ils interviennent en connaissance de cause en ce qui concerne la diffusion de leur image et où leurs propos sont eux-mêmes considérés comme un discours public » (*ibid.* : 68).

¹⁹¹ Ce sont les auteurs qui soulignent ces deux expressions.

¹⁹² Cette fidélité suppose « de « tout respecter » de ne rien ajouter au texte oral, de ne rien omettre » (B. Benveniste et al 1986 : 115).

Au regard de ce qui précède, nous avons opté pour une *transcription orthographique* pour deux raisons essentielles. La première, c'est que notre objectif de recherche ne porte pas sur des questions liées à la « qualité de la voix, [aux] gestes, [aux] mimiques, [aux] rythmes, [aux] intonations] etc. » (Blanche-Benveniste *et al.* 1986 : 116)¹⁹³ ; et « l'intention [avec une *transcription phonétique* ou *phonologique*] n'est pas d'être immédiatement lisible » (*ibid.* : 117). Et la deuxième, c'est que, selon Poplack (1984 : 20) cité par C. Blanche-Benveniste et Colette Jeanjean (1986 : 118-119), « les transcriptions spécialisées en phonétique, intonation ou autres notations suprasegmentales, demandent un temps de travail considérable ; [puis] elles n'ont généralement été faites que pour des corpus réduits ; environ un dixième de la taille des très grands corpus de langue parlée »¹⁹⁴. Or, notre corpus est un grand corpus (de *langue écrite* comme de *langue parlée*) et notre objectif est de proposer pour le *corpus parlé* une transcription qui, tout en restant *fidèle* à ce qui est dit par les interlocuteurs, soit *lisible*. En conséquence, alors que nous attachons un prix à la *fidélité* des productions orales par rapport à leur transcription écrite, nous avons décidé de procéder à des aménagements non pas du point de vue sémantique ; mais du point de vue orthographique (lexical ou grammatical), pour des questions de *lisibilité* et pour que les formes linguistiques soient au mieux comptabilisées lors des analyses statistiques afin de réduire au maximum les erreurs de segmentation. En clair, il y a une question de *temps* (« la transcription phonologique est tellement longue qu'il vaut mieux ne pas s'y astreindre », Blanche-Benveniste *et al.* 1986 : 126), de *coût* (« une transcription phonétique ou phonologique est coûteuse (...) elle est infaisable pour des corpus très large »¹⁹⁵), de *lisibilité* (« même si on y passait du temps, elle serait difficilement lisible »¹⁹⁶) et surtout d'*adéquation* ou de *compatibilité* ; car, comme l'indiquent Blanche-Benveniste et Jeanjean (*ibid.* : 127) « une transcription phonétique est très inconfortable à la saisie des corpus sur ordinateur ; si l'on veut établir un lexique, des statistiques, ou des tables de concordance ». Or, ce sont, entre autres, ces données statistiques-là que nous visons et dont les interprétations devront permettre de construire des réponses aux hypothèses définies au départ de cette étude.

III.3.4.2. Balisage et logiciels d'exploration lexicométrique

¹⁹³ Selon les auteurs, « c'est souvent le souci des ethnologues qui veulent faire connaître une littérature orale traditionnelle ».

¹⁹⁴ Suivant les mentions des deux auteurs, il semble que Poplack lui-même ce soit inspiré des travaux de Santerre 1977, de Svartvik *et al.* 1982 et de Laro 1983).

¹⁹⁵ Poplack (1984 : 26 et 20) cité par Blanche Benveniste et Colette Jeanjean (1986 : 127).

¹⁹⁶ Blanche Benveniste et Colette Jeanjean 1986 : 127.

Au-delà du modèle de transcription¹⁹⁷ et de la saisie des *corpus* sur ordinateur, en vue de la soumission des données textuelles à l'analyse informatique, nous avons d'abord procédé à l'opération d'encodage ou de balisage qui assure le *partitionnement* du corpus indispensable au traitement lexicométrique ou textométrique pour la mise en œuvre de la procédure comparative. En fonction des questions auxquelles l'on souhaite répondre, c'est une démarche qui revient à insérer des balises dans les textes. Une balise dans le logiciel *lexico3* ou « clé [...] se compose de 5 éléments » (Salem et *al.*, [en ligne] 2003) : il s'agit (1.) du chevron ouvrant (<) ; (2.) du type de la clé/balise (**Auteur** par exemple) ; (3) du signe "égal" (=) ; (4) du contenu alphanumérique de la clé (Dupond par exemple) et (5) du chevron fermant (>). On obtiendra comme exemples d'écriture d'une balise, tel qu'en donne Salem *et al.* (2003 : 10 [en ligne]) : <Année=1998> ; <Auteur=Jean_de_la_Fontaine>.

Nous proposons ici, en guise d'illustration, une copie d'écran d'un article¹⁹⁸ paru le 28 septembre 2013 dans le journal **Le Monde**.

```
<Source=Monde>
<Année=2013_sept_28>
Société
FRANCE
ENTRETIEN
Abdellali Hajjat et Marwan Mohammed : « L'islamophobie va au-delà d'un simple racisme »
Les sociologues Abdellali Hajjat et Marwan Mohammed analysent le « consensus national » qui veut que l'islam
Propos recueillis par |
<Auteur=Stéphanie_Le_Bars>
Les sociologues Abdellali Hajjat et Marwan Mohammed ne s'en cachent pas : leur ouvrage Islamophobie, comment
Quelle est votre définition de l'islamophobie, et quels en sont les ressorts?
Pour nous, l'islamophobie, ce ne sont pas seulement des actes de discrimination, mais un phénomène social glo
A l'heure actuelle, il faut distinguer plusieurs logiques, opérant de manière séparée ou cumulative : anti-re
En 1979, la révolution iranienne a inauguré le regard géopolitique sur la situation des musulmans en France.
Des revendications religieuses jugées excessives par la société française ne nourrissent-elles pas aussi l'is
Notre rôle de sociologue n'est pas de juger tel comportement religieux, mais de comprendre pourquoi ils entre
L'islamophobie s'est-elle substituée au racisme anti-arabe?
Non. Le racisme anti-arabe n'a pas disparu; l'une n'a pas effacé l'autre car origine et religion ont toujours
Ce débat a émergé en Grande-Bretagne au milieu des années 1990, avec l'idée selon laquelle lutter contre l'is
Cela dit, le terme est imparfait, mais la question est surtout celle de sa définition et de son usage. Tout c
```

Figure 12 : Copie d'écran d'un extrait du balisage de la source *Le Monde*

Il s'agit d'un entretien des sociologues Abdellali Hajjat et de Marwan Mohammed intitulé : « L'islamophobie va au-delà d'un simple racisme ». On peut y voir la clé <Source> celle du partitionnement du *corpus de presse* et dont le « contenu » équivaut au nom de chaque journal retenu ; soit ici : **Le Monde** ; et la clé <Année> qui reçoit comme « contenu », la date. On y voit,

¹⁹⁷ En optant pour la transcription orthographique, nous prenons appui sur la convention du GARS.

¹⁹⁸ Cet article fait partie du *corpus médiatique*, du sous-corpus presse écrite.

par ailleurs, la clé <Auteur> qui marque les propos des deux chercheurs recueillis, ici, par la journaliste Stéphanie Le Bars.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Le *pouvoir* des *mots* vient aussi bien de leurs « propriétés linguistiques » (Boutet, 2010) intrinsèques que des situations sociodiscursives dans lesquelles ils ont été énoncés mais également du « statut » *social* de l'énonciateur. Les *mots* n'ont pas que le *pouvoir* de « blesser douloureusement » (Charaudeau, 2013), ils sont capables d'engendrer des réactions aux conséquences bien souvent dramatiques (*bagarres, massacres*). Si de leur *contexte d'usage* dépend le *sens discursif*, ce dernier peut prendre davantage de l'ampleur engendrant la *polémique* dans l'*espace du débat public* en raison des relations *cotextuelles* dues, par exemple, à l'emploi d'un déterminant *défini* (« **les** musulmans») plus généralisant en lieu et place d'un déterminant *indéfini* (« **des** musulmans»). Les *significations* des mots sont âprement discutées, et leurs *sens* remis en cause dans la conflictualité de l'*interdiscours*.

Si ces questionnements sur la *signification* des mots et leurs fonctionnements en discours ont été l'objet de nombreuses études en *sciences du langage* de façon générale, elles l'ont été plus spécifiquement en *lexicologie socio-politique* (Tournier, 2010) avec les travaux de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud (1950-60) animée entre autres par Maurice Tournier (2010) et Jean Dubois (1963) puis les travaux en *Analyse du discours*, ceux de Michel Foucault (1967), de Michel Pêcheux (1969, 1975) et de Pierre Fiala (1985) par exemple. Ces travaux sur l'« histoire des mots qui gouvernent notre manière contemporaine de penser le monde » (Krieg-Planque, 2009 : 17) sont inspirés par les travaux d'Émile Benveniste (1966) et facilités par l'introduction de l'informatique à travers la *lexicométrie*. Cette « manière contemporaine de penser le monde » pose, à travers les *pratiques langagières*, le problème de l'adéquation entre le *langage* et le *réel*, autrement dit, les *référénts* ou *objets* du monde. En effet, le *référént* ou le *res* a été longtemps mis de côté par les *structuralistes* comme les *poststructuralistes*. Si, en outre, les premiers ne l'ont mis de côté que « provisoirement » (Frath, 2014), les seconds l'ont assimilé au *concept*, c'est-à-dire au *signifié*. Or, le *concept*, c'est-à-dire la *représentation mentale* ou *symbolique* de la *chose* ou du *réel* ne peut être confondu au *référént*, c'est-à-dire « la réalité [...] pointée par la référence » (Petit, 2002 : 487-488) même s'il ne s'agit que d'une *réalité* « perçue » (Kleiber, 1997 : 17). Et c'est cette *référence* corrélée à la *référentiation* comme processus de « catégorisation » dynamique (Mondada et Dubois, 1995 : 276) qui assure la mise en relation entre le *référént* et le *mot*, par le mécanisme de la *dénomination*, rendue possible par le principe de la *relation dénominative* (Kleiber, 2001) fondée sur « une association référentielle durable ou stable » (*ibid.*) et dont le *statisme* critiqué est rectifié ou corrigé par la *nomination* (Siblot, 2001 ; Garric et Longhi, 2014 ; Garric, 2010) en discours à travers la *dynamique*

qu'elle y acquiert. La *dynamique* est induite par « la réitération [des] *actualisations* discursives » des mots convoqués qui font de leurs « emplois », des « usages » en mêlant les « praxis langagières » aux « praxis perceptives, matérielles, sociales ou discursives » (Siblot, 1990, 2001) sources d'enrichissement pour leurs contenus sémantiques. Ces *praxis* qui renvoient aux travaux en *praxématique* développée par Robert Lafont (1970) réactualisent la problématique du rapport entre le *langage* et le *réel* et par ricochet la question de la place de l'*extra-linguistique* dans une théorie linguistique de production du sens (Siblot, 2001). À ce sujet, Siblot (2001) exprime un désaccord par rapport à la position *référentialiste* de Kleiber invitant à « se garder d'une sémantique référentielle immédiate et trompeusement "objective" » en ce sens que « c'est à travers les "grilles" de la logosphère diversement élaborées par les langues et les cultures que chaque locuteur peut, non seulement concevoir et catégoriser, mais aussi percevoir le monde ». Néanmoins et comme on peut le constater, il ne s'agit pas d'une remise en cause systématique de l'*extra-linguistique* comme « "ce" [...] à quoi le langage fait référence » et en marge duquel « aucune théorie du discours ne [peut] se constituer » (Maldidier et *al.*, 1972 : 117).

Prenant en compte cette place de choix de l'*extra-linguistique* dans l'élaboration d'une théorie du discours et au regard des questionnements à l'origine de la recherche, lesquels s'articulent autour de la signification lexicale et du sens discursif des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, nous avons engagé une démarche de construction épistémologique qui croise théorie sémantique (lexicale) et théorie du discours. L'exploration des travaux scientifiques menés dans ces deux domaines nous a permis de convoquer l'*Analyse du Discours à Entrée Lexicale* (Marcellesi, 1976) à la fois en tant méthode d'*analyse de discours* et d'*analyse lexicale* qui « se donne pour objectif de rendre compte de faits de parole transphrastiques ». Mais elle est critiquée parce qu'elle est calquée sur le « modèle génératif transformationnel » (Marcellesi, 1976 : 81) qui privilégie la syntaxe et ne traite de la sémantique qu'à la marge. La contre-proposition à l'A.D.E.L repose sur le concept de l'*interdiscursivité* sinon de l'*interdiscours* à travers la notion de « formation discursive » (Pêcheux, 1975) qui introduit dans l'*Analyse du Discours* la nécessité de prendre en compte les aspects liés à l'*histoire*, à l'*idéologie* et aux *sujets parlants*. Cet *interdiscours* qui se nourrit du *préconstruit*, autrement dit, du « discursif déjà là » (Maldidier, 1993 : 5) est dans une « relation alternative » (*ibid.*) ou de substitution avec la *présupposition* qui, à travers le concept de *présupposé* est fondamentale parce qu'elle permet d'avoir accès à une part d'*objectivité* dans le processus de production et interprétation du sens discursif. L'*objectivité* présuppose la *subjectivité* du *sujet parlant* et renvoie à la question de la *modalité* ou de la *modalisation discursive*, question à laquelle tente de répondre la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* (Galatanu, 1997, 2018) en remettant au goût du jour la problématique de l'évaluation axiologique associée à la *subjectivité* exclue par la *théorie des*

topoi (cf. Ducrot, 1993). Il s'agit là de l'*Analyse Linguistique du Discours* (en abrégé : ALD) visant à repérer et étudier « les mécanismes sémantico-discursifs et pragmatico-discursifs de production et d'interprétation du sens » (Galatanu, 2004 : 214). Dans cette perspective, la *signification lexicale* n'est pas envisagée ici comme une « construction théorique » (*ibid.* : 215) mais, du point de vue descriptif, comme une « conceptualisation » *partagée* et plus ou moins *stabilisée* « du monde dans la langue » (Galatanu, 2004 ; Kleiber, 1999) laquelle procède par le « potentiel discursif des mots » capable de s'« activer » en discours, voire de se « renforcer », sinon de s'« affaiblir, voire [de se] neutraliser ou même de [s']intervertir » (Galatanu, 2004 : 215 ; 2007 : 314). Le « potentiel argumentatif » ou « discursif » dont est porteur le plus grand nombre de *mots* (ou de *syntagmes*) pose la question de l'orientation axiologique : soit *positive* ou *négative*, soit *positive* et/ou *négative*. Les « monovalents », ceux qui ont une orientation axiologique *positive* ou *négative*, tel que « belle », et qui l'inscrivent dans leur *noyau* même sont sujets à la « flexion de polarité » quand ils se retrouvent en « position de P dans la structure : P(+), mais Q(+), donc X ou P(-), mais Q(-), donc X si P et Q réfèrent au même objet » (Galatanu, 2002 : 102). Les autres « monovalents », tels que « viol » ou « vol », l'inscrivent dans leurs *stéréotypes*. Quant aux « bivalents », tels que « guerre » et « grève », ils déploient une orientation axiologique *positive* et/ou *négative* selon les *co-textes* et/ou *contextes*. Ils ont, de ce fait, « un fonctionnement discursif polyvalent » (Galatanu, 2007 : 316). Si les « monovalents » à *noyau* « axiologisé » sont sujet à la « flexion de polarité discursive », c'est-à-dire la « remise en question » de la « valeur positive » (Galatanu, 2002 : 102) d'un mot par *affaiblissement* ou *inversion* de sa *polarité*, c'est parce que les enchaînements argumentatifs dans lesquels ils apparaissent sont orientés par le connecteur *mais* et non pas *donc* (en abrégé : DC) ni *pourtant* (en abrégé : PT). Dans la même perspective, l'impulsion du phénomène de « stéréotypage » identifié par Galatanu (2007) engendre la « flexion de polarité sémantique » qui correspond à l'insertion d'un *stéréotype* nouveau dans les *stéréotypes* associés à la signification lexicale d'un mot. La « stéréotypage » a pour objectif de le *charger* ou de le *décharger* de « valeur positive » notamment dans « les discours idéologiques, politiques, [et] médiatiques » (Galatanu, 2007 : 96). C'est un mécanisme qui s'appuie sur une « axiologisation discursive [des] représentations » (*ibid.* : 95) associées au mot et non sur ses *stéréotypes*. On trouvera par exemple que l'*indignation* est la manifestation d'une forme d'« impartialité donc [d']injustice » (du *positif* au *négatif*). Si dans la construction de la signification lexicale et du sens discursif d'un *mot* ou *syntagme* renvoyant finalement à sa « paraphrase » (Marcellesi, 1975 : 81) ou à son « implicite argumentatif » (Galatanu, 2018) la SPA semble privilégier l'approche *onomasiologique* (du *concept* vers les unités linguistiques), mais que nous posons comme complémentaire de l'approche *sémasiologique*, (du signe linguistique vers le *concept*), elle articule son analyse en quatre strates : le *noyau* (N), les

stéréotypes (Sts), les *possibles argumentatifs* (PA) et les *déploiements argumentatifs* (DA). L'articulation de ces strates d'analyse avec la théorie sémiolinguistique du discours (Charaudeau et *al.*, 1995) a permis de mettre en avant, essentiellement, le principe d'*influence* et le principe de l'*altérité* pour mieux faire ressortir les implications de la relation de l'*Autre-Être* ou de la *chose* à soi, relation dans laquelle les jeux d'*influence* réciproques conduit à recourir à *la polémique* comme stratégie argumentative qu'il importe de distinguer de *le polémique* indice d'un *dissensus* profond à bout duquel les arguments ne parviennent pas et qui, par conséquent, laissent la place à la « violence verbale » : les *insultes* et autres grossièretés langagières.

Si le *mot* a un *pouvoir* comme une *signification* en langue, son *sens discursif* se construit et ne se manifeste concrètement que dans les *énoncés* qui sont des « productions langagières effectives et observables » (Garric, 2007) issues de processus d'*énonciation*. Les réflexions menées autour de la notion de *discours* et/ou *texte*¹⁹⁹ montrent que sa production comme son interprétation s'appuient sur les concepts du *présupposé* : « ce qui est inconnu par le destinataire et ce sur quoi le locuteur s'appuie pour apporter l'information nouvelle » (Krieg-Planque, 2017 : 122), du *posé* : « ce sur quoi porte manifestement l'énoncé [et qui] est présumé inconnu du destinataire et que le locuteur porte à sa connaissance » (Krieg-Planque, 2017 : 121) et bien évidemment, du *sous-entendu* : ce qui est « absent de l'énoncé lui-même, et [qui n'apparaît] que lorsqu'un auditeur réfléchit après coup sur cet énoncé » (Ducrot, 1984 : 20). Alors que le *présupposé* et le *posé* sont dans une relation de *co-existentialité*, le *sous-entendu*, lui, émerge de l'*argumentation rhétorique* et non *linguistique* (Ducrot, 2004) et exige que l'on tienne compte des *sujets parlants* (interlocuteurs), activement présents (« présence active ») dans tout processus de « production du sens » (Siblot, 2001) et des circonstances de l'*énonciation*. Si le *sujet* y est présent, il est présenté comme un *sujet* marqué par la *subjectivité*, ayant une « double facette » (Searle, 1998) et par conséquent, tiraillé entre *subjectivité* et *objectivité*. Situé au cœur du « procès énonciatif » (Sarfati, 2011 : 163), c'est un « sujet de l'idéologie » et du « discours » (*ibid.*) qui, dans la perspective pragmatique, « fait une chose en le disant » (*ibid.*). À ces places ou postures assignés au *sujet* et qui font de lui un participant central dans la production et l'interprétation du sens discursif, et pour des préoccupations méthodologiques, s'ajoute le *contexte* et/ou l'*environnement* par rapport aux données massives ou *corpus* constitués et pour lesquels il est préconisé de s'ouvrir, à l'*approche écologique* (Paveau, 2013 [en ligne]). Mais cette approche opposée à l'*approche logocentrée*, aussi essentielle qu'elle soit en ce sens que les *contextes*, *environnements* ou *milieux* (« théorie des affordances »²⁰⁰) participent à la construction du sens discursif, ne doit pas

¹⁹⁹ Les deux étant « [...] les [...] faces complémentaires d'un même objet pris en charge par la linguistique textuelle [...] » (cf. Michel Adam, 2002, p. 570).

²⁰⁰ Elle attribue aux objets des activités cognitives. Voir les travaux du psychologue James Gibson. Et dans la dernière version de la SPA, Galatanu (2018) y fait référence.

être saisie comme exclusive ou directive ; car, (Berque, 2000, cité par Brunet *et al.*, 1993 : 330) « en matière de milieux, tout est affaire de rapport, d'échelle, de mesure ; il n'y a dans les milieux, ni intrinsèque, ni absolu, ni universel ».

Dans les « procès d'énonciation » (Sarfati, 2011 : 163) contextualisés, les *sujets parlants* font usage des *dénominations* (Kleiber, 1984) que sont des unités linguistiques *X* telles que *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* durablement associées aux *choses* ou *réalités* *x* du monde pour ainsi procéder à des *nominations* (Siblot, 2001) des *événements* autour des *objets sociaux* ou *institutionnels* (Searle, [1995], 1998 : 13). Si le mode d'existence de ces *objets* repose fondamentalement sur la *croissance*, ils sont surtout « marqués par la *subjectivité* que l'*objectivité* dans l'*interdiscours* à travers le mécanisme de la *nomination* » définie comme « processus discursif dont la dénomination est le résultat » (Garric, 2010) qui nourrit, et inversement, les *révélés* produits sur eux par les interlocuteurs dans l'*espace* du *débat public*. Ce sont des *objets* porteurs de valeurs de *jugement* qui ont un caractère *épistémique* parce que « leur vérité ou [...] leur fausseté ne peut être établie “objectivement” » ; puis un caractère *ontologique* parce que leur « mode d'existence dépend » du fait qu'ils sont, comme « les douleurs », ressentis « par des sujets ». (Searle, 1998 : 21). Si nous nous accordons sur ces deux caractéristiques, il n'est pas moins vrai, néanmoins, que *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont des « faits sociaux » ontologiquement comme épistémiquement *subjectifs* et *objectifs* à la fois en ce sens qu'ils existent non seulement par la manifestation de certaines « attitudes » sociales et l'expression de *ressentis* des *sujets* victimes directes ou non mais aussi par la saisie de quelques « caractéristiques intrinsèques » (*ibid.* : 27) attachées à ces *objets* au-delà de celles des « états mentaux » des *sujets* et en dehors des « états mentaux eux-mêmes » (*ibid.* : 26). Ces caractéristiques font d'eux des *objets de discours* (Sitri, 2003 : 39) en ce sens qu'ils sont, par « thématization, c'est-à-dire [...] la mise en position initiale d'un constituant » (Sitri [en ligne])²⁰¹, « constitué[s] de discours et dans le discours [...] dont il[s] garde[nt] la mémoire » en « se déployant à la fois dans l'*intradiscours* et dans l'*interdiscours* » (Moirand, 2002 : 407). Ce sont des *objets* qui appartiennent, de ce fait, à la *classe-objet* de type *méréologique* associée à la logique naturelle et fondée sur la « relation de partie-tout » ou « relation d'ingrédience » (et non de « propriété » spécifique à la logique formelle) dont la caractéristique fondamentale est celle de pouvoir « accueillir non seulement l'objet initialement ancré dans le discours mais aussi tout ingrédient de cet objet » (Moirand, 2002 : 406 ; Sitri, 2003 : 33)²⁰². La notion d'*objet de discours*, ancrée dans la logique naturelle : logique à la fois de « pensée »

²⁰¹ Cf. l'article : « L'Autonyme dans la construction des objets de discours ».

²⁰² Cette conceptualisation de la notion d'objet dans le concept d'objet de discours s'appuie sur les travaux de Stanislaw Lesniewski, de Marie-Jeanne Borel de Jean-Blaise Grize (1990, 1996) et de Denis Miéville (1983). Elle emprunte aussi aux travaux de Jean-Jacques Courtine (1981) par rapport à la notion de « thèmes de discours » et d'une certaine manière à Rastier pour sa critique de la notion de « faisceau » associée à l'analyse de l'objet telle que la conçoit Grize.

comme de « langage » et/ou de « discours », intègre la notion de *dialogisme* de Bakhtine (1975) comme « principe fondamental » (Miéville, 2014 : 48) dans la construction d'un « univers de sens » (*ibid.*). Cette conceptualisation de la notion d'*objet de discours* entre en résonnance avec celle d'*objet discursif* issue des travaux de Julien Longhi (2008a) plus ancrée en phénoménologie. En reprenant à Franck Lebas (1999) la notion de « synthèse d'apparences », ou plus exactement « synthèse de l'expérience » (Cadiot et Lebas, 2003 : 9), Longhi (2009 : 69) pose les « apparences » ou les « expériences » comme ce qui donnent sens à l'*objet*. Il insiste sur sa dimension *sémantique, discursive, extra-linguistique* et donc *référentielle* l'associant au « monde d'expérience », en remettant plus explicitement, de ce fait, le *sujet parlant* au cœur des enjeux sémantiques et socio-discursifs. C'est là une perspective phénoménologique qui assoit « la *propriété extrinsèque*²⁰³ comme fondement sémantique de l'acte de référence » résolvant, ce faisant, la question de l'« articulation problématique entre sens et référence » (Lebas et Cadiot, 2003 : 5-6) par l'établissement d'une « continuité entre le monde conçu par la pratique langagière et le monde conçu par les autres pratiques » (*ibid.* : 5). Ces *objets* moins complexes ontologiquement que les *événements* qui les structurent et auxquels donne vie le *langage* se dotent du caractère *synthétique* (celui des *objets*) par les activités de *nomination*. Des *événements* qui adviennent se précédant, se succédant, se surdéterminant dans des *lieux* spécifiques en opérant une « saisie référentielle globale » (Veniard, 2007 : 28) à travers les *sens* que leur attribuent des « agents », témoins directs ou non. et que font porter l'acte de *nomination* de « l'invisible des faits au visible de la réalité sociale » (Badiou, 1988 ; Veniard, 2007) : une *réalité signifiée* et non *brute*. Des *événements* qui n'ont véritablement pas d'existence en dehors du *récit* comme « manière d'ancrer l'expérience humaine dans le temps » (Veniard, 2007 : 29) même si le primat du *récit* sur la *nomination* est à relativiser en ce sens que celle-ci s'inscrit aussi, quoi qu'on dise, dans la *temporalité* spécifique à celui-là. Des *événements* dont les *sens* sont construits dans l'*intersubjectivité* (des *sujets parlants*) source de *polémique* en situation de communication mais qui n'empêche sans doute pas la « circonscription » aussi dérisoire soit-elle d'une marge d'*objectivité*. Si un *événement* « mineur », autrement dit, un « fait » social peut exister en dehors de la médiatisation, c'est par le traitement médiatique qu'il devient un *événement* « majeur » en sortant de l'*anonymat* (Petit, 1991 : 10) ; médiatisation dont il n'aura plus besoin pour circuler, pour se transmettre, une fois qu'il aura été fixé dans la mémoire collective. Et dans la médiatisation des *événements* (du genre médiatique), les journalistes tiennent une place de choix ; car, ce sont eux qui assurent, par des « opérations langagières » sinon « discursives », la mise en « scène de l'événementialité » (Garric, 2010 : 276).

²⁰³ Ce sont les deux auteurs qui mettent en italique.

DEUXIEME PARTIE :

DE LA LANGUE AUX DISCOURS. ANALYSE DES ENJEUX SEMANTIQUES ET SOCIODISCURSIFS DE *RACISME*, *ISLAMOPHOBIE* ET *ANTISEMITISME*.

On ne naît pas raciste, on le devient. Et on peut aussi ne plus l'être lorsqu'on l'a été.

(Pierre-André Taguieff, 2013, p. 88)

[...] alors que le mot « race » est devenu « tabou », en tout cas idéologiquement suspect et partant évité, [...] le mot « racisme » est non seulement communément utilisé, mais encore appliqué à un nombre indéfini de situations, ce qui l'a réduit à ne plus fonctionner que vaguement, en tant que synonyme approximatif d'exclusion, de rejet, d'hostilité, de haine, de peur phobique ou de mépris.

(Pierre-André Taguieff, 2013, p. 6-7)

Stricto sensu, le mot « antisémitisme » signifie un rejet des Juifs fondé sur des arguments empruntés à une doctrine moderne pseudo-scientifique de la race (qui les catégorise en tant « Sémites »), à une forme de racialisme (théorie descriptive, évaluative et explicative) ou de racisme (théorie normative et prescriptive, incluant un programme politique).

(Pierre-André Taguieff, 2015, p. 9)

INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE

Si la réflexion autour de nos *objets* de recherche s'est entamée dans la ***première partie*** à par l'articulation de problématiques conceptuelles, théoriques et méthodologiques, mais aussi par la description de quelques énoncés à travers la saisie de leur contexte d'énonciation du point de vue critique, la ***deuxième partie***, composée de trois chapitres, consacre véritablement l'analyse. En effet, la réflexion s'amplifie avec une application des principes théoriques retenus à la matérialité discursive ; autrement dit, les *corpus* constitués. Deux objectifs sont poursuivis ici. Le premier porte sur la description de la signification lexicale de chacune des dénominations *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* et selon le protocole de la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* (Galatanu, 1997 ; 2018) que nous faisons précéder de leur étude étymologique et morphologique. Le deuxième objectif, c'est la proposition d'une analyse du *corpus de recherche* dans son intégralité et suivant les procédés de la statistique textuelle avec le recours aux logiciels de lexico-textométrie : *Le Trameur*, *Lexico3*, et *TreeCloud* complétés de *Tropes*. L'analyse doit pouvoir permettre de confirmer ou non les ***trois hypothèses*** formulées à l'entame de la recherche, afin de proposer des éléments de compréhension des *enjeux sémantiques et socio-discursifs* construits dans et liées à la circulation des discours produits sur et autour de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* dans l'*espace du débat public* français contemporain. L'analyse doit pouvoir permettre, et en partant du *caractère polémique* de l'*usage* ou de l'*emploi* de ces mots : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, d'interroger leur statut *formulaire* selon la théorie de la « formule » telle qu'elle a été élaborée par Alice Krieg-Planque (2000c ; 2009).

CHAPITRE QUATRIEME :

ENJEUX SÉMANTIQUES DES *MOTS* EN LANGUE : *FORMES* ET *SIGNIFICATIONS* LEXICALES

[...] le concept de race, s'il n'a pas de réalité scientifique, a du moins une réalité sociale en ceci qu'il correspond à une organisation perceptive commune de rapport à la différence humaine. La race imaginaire a des effets dans les pratiques sociales [...].

Simonne Bonnafous et Pierre Fiala, « Est-ce que dire la *race* en présuppose l'existence ? », Revue *Mots*, n° 33, 1992, p. 13.

Notre première préoccupation, ici, est de proposer une description de la signification lexicale des formes linguistiques : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* en la faisant précéder d'une analyse étymo-morphologique. Pour ce qui est de *racisme*, il nous paraît essentiel de partir d'abord des enjeux portés par les élaborations théoriques en évoquant la théorie de la « race » en passant par la question du *racisme* sans²⁰⁴ *race* dans une logique relationnelle de constitutivité. Il s'agira de donner d'abord, quelques éléments de compréhension de la relation qui existe entre « race » et « racisme ». En effet, le mot « race » aurait connu sa première attestation en 1694 (*TLf*, [en ligne]) ; mais il était déjà disponible dès le début du XVI^e Siècle (Albert Ducros, 1992). Dérivé de « radix » ou de « ratio » (*Dictionnaire étymologique de la langue française*, t. 2 : 374), « “race” [...] désigne la lignée, [...] ensemble de personnes appartenant à une même famille, ayant une même ascendance, descendance, des caractères physiques héréditaires ». C'est « un groupe d'individus présentant les mêmes caractères biologiques ». Suivant cette même source mais qui s'appuie sur le *Larousse du français classique* (1992) cette définition était attestée depuis le XVII^e siècle. Par extension, appliqué aux animaux, « race » désigne « une subdivision de l'espèce zoologique constituée par des individus ayant des traits communs héréditaires » (*Dictionnaire historique de la langue française*, 2000 : 3056).

Selon le *TLF*²⁰⁵ (en ligne) qui a croisé plusieurs sources, « race » est synonyme de :

enfant, rejeton, génération, naissance, origine, espèce [en parlant surtout des animaux], noblesse, postérité, distinction, assurance naturelle dans l'affirmation d'une personnalité marquée : [on peut dire par exemple,] avoir de la race, [être un] homme [ou] femme [...] de race.

Cela présuppose que le mot « race », de sa première attestation et jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, avait une orientation axiologique positive. Comme on peut le voir dans les définitions précédentes, si des éléments de catégorisation interviennent, ils visent à réunir des individus, humains ou animaux, sur la base de propriétés partagées. Le mot n'est entré dans une stratégie d'*insulte* que lorsqu'on lui a adjoint des qualificatifs péjoratifs tels que « sale » : « sale race » ou pour désigner « des gens [...] qui ordinairement s'adonnent à faire du mal » (*Dictionnaire d'Antoine Furetière*, t. 3, 1978) et sous l'impulsion de l'anthropologie physique qui s'était donnée pour tâche la réflexion sur la « division de l'espèce considérée du point de vue zoologique et sans référence à des critères linguistiques ou socio-culturels » (Kremer-Marietti, 1984 ; cité par Albert Ducros, 1992 : 122). Colette Guillaumin (1992 : 59) confirme ce glissement axiologique en soulignant,

²⁰⁴ Ce sous-titre emprunte un peu aux travaux du philosophe français Etienne Balibar qui a beaucoup travaillé sur la question et fait partie de ceux qui ont employé l'expression « racisme sans race » pour exprimer la métamorphose du phénomène.

²⁰⁵ *TLF* sur le site de l'*ATILF* : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no>.

qu'au XVIII^e S., « [...] temps des Lumières, le mot *race* garde encore pour l'essentiel son sens majeur de "lignée royale" [...] » et que le changement dans son emploi, du *positif* (mélioratif) au *néгатif* (péjoratif), s'est concrétisé avec l'invention du *racisme*. Partant de là, la *race* est devenue « une réalité linguistique multiple, [un] élément ancien de l'histoire de la langue, [un] terme technique dans certaines terminologies scientifiques, [un pseudo-concept dans des discours racistes avérés, [une] mémoire discursive d'une histoire tragique » (Bonnaïfous et Fiala, 1992 : 22). De toute évidence, il y a, entre « race » et « racisme », une relation de constitutivité ; même si, aujourd'hui, avec les métamorphoses du phénomène de *racisme*, cette relation commence à se brouiller en ce sens que le lien entre « races » supérieures ou inférieures pour justifier le « racisme » dans ces manifestations publiques n'est plus explicitement établi, mais peut l'être dans certains emplois.

IV.1. *Racisme, islamophobie et antisémitisme : analyse étymo-morphologique et lexicale*

Les mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont des unités *significatives non minimales* appartenant à la classe des *noms*. Au regard de la classification proposée par Daniel Corbin (1991), ce ne sont pas des *mots simples*, c'est-à-dire des mots dits *monomorphématiques* comme « roi » par exemple. En revanche, selon les catégories proposées par Jacqueline Picoche (1992), ils peuvent être saisis comme des *mots construits* en ce sens qu'ils sont obtenus par *composition* et/ou *dérivation*. En effet, il y a globalement deux types de procédés de construction (Niklas-Salminen, 2015 : 47)²⁰⁶ : la *dérivation* (suffixation, préfixation, parasynthétique, impropre et inverse) et la *composition* (le mot composé, le mot-valise). Garric (2007) et Niklas-Salminen (2015), dans des termes un peu différents certes, s'accordent à définir la dérivation comme le mécanisme de la construction d'une « unité complexe à partir de l'adjonction d'un ou de plusieurs affixes soudés à une base, [...] un morphème libre ou libérable [sinon] un morphème lié ». La notion de *morphème libérable* ou de *monème libérable*, Garric l'emprunte à André Martinet (1985 : 35). La **dérivation**, ainsi qu'elle l'indique (Garric, 2007 : 111-112) « relève de la **morphologie lexicale** -[par opposition à la **morphologie flexionnelle**]- seulement si elle met en jeu un morphème dérivationnel, c'est-à-dire un morphème qui entraîne la création d'une unité distincte de la base ». Elle en donne un exemple avec le terme construit : « fillette » qui est une adjonction du suffixe « -ette » (qui signifie, en termes de valeur sémantique, *petite*) à la base (*morphème libérable*) « fille » ; construction qui aboutit à une unité lexicale distincte mais de la même catégorie grammaticale : celle des *noms*. On parlera, dès lors, et d'un point de vue général, de *dérivation endocentrique*.

Outre la suffixale, la dérivation peut être préfixale. Elle se traduit par l'adjonction d'un préfixe en position *antéposée* à une base. Garric donne l'exemple de l'unité complexe « démonter » qui, sous cette forme est un *dérivé préfixal* endocentrique²⁰⁷ pouvant recevoir la représentation schématique suivante :

[dé-[mont(er)]_V]²⁰⁸.

²⁰⁶ Nous avons mentionné « globalement » parce que l'auteur a mentionné aussi comme procédés l'abréviation et la siglaison que nous n'aborderons pas ici. Nous renvoyons donc le lecteur au texte pour des détails.

²⁰⁷ On peut avoir aussi un *dérivé préfixal exocentrique ou transcatégorielle* : « enchaîner » avec pour représentation schématique [en-[chaîn(er)]_N]_V (cf. Garric 2007 : 113).

²⁰⁸ Cf. Garric 2007 : 112. Une étude morphologique poussée de l'unité permet d'identifier « mont » (substantif) + -er (suffixe verbale) : « monter », unité lexicale d'une autre catégorie grammaticale. En adjoignant à cette base le préfixe *dé-*, nous obtenons : « démonter » qui correspond à une dérivation préfixale *endocentrique*. À la base « mont » sont associés les affixes (préfixe + suffixe) *dé-* et *-er* entre lesquels il n'y a pas de « relation de solidarité étroite » (Garric 2007 : 113). Par conséquent, nous ne pouvons pas voir « démonter » comme une construction relevant de la *dérivation parasynthétique*.

Il y a en dehors de la *dérivation*, la *composition* définie comme la construction d'une « unité complexe par l'association d'au moins deux morphèmes libérables ou bases, reconnues par leur disponibilité pour entrer dans un processus de dérivation affixale » Garric (2007 : 115). On peut la définir également comme la « juxtaposition de deux éléments qui peuvent servir de bases à des dérivés » Niklas-Salminen (2015 : 66). Nathalie Garric (2007) identifie deux types : la *composition ordinaire*²⁰⁹ ou populaire²¹⁰ (ex. *bébé-éprouvette*, *chauffe-plats*, *malappris*, *timbre-poste*, *pomme de terre* etc.) et la *composition savante*. S'agissant de la *composition savante*, également appelée *interfixation*, *confixation* ou encore *recomposition*, Garric (2007 : 116) la définit comme « un procédé de formation lexicale qui ne peut être explicitement identifié ni comme processus de dérivation ni comme processus de composition ». La ***composition savante*** « associe deux bases [...] héritées du latin [et/] ou du grec sans exclure l'occurrence des bases libres françaises » (*ibid.*). Ces « bases [...] ne constituent en général pas des unités lexicales autonomes (sauf en cas d'abréviation, comme pour *géo* ou *litho*) : les éléments *bémo-* et *philie* de *hémophilie*²¹¹ [...] » (Niklas-Salminen, 2015 : 67-68). L'association des bases impliquées dans la formation impose souvent l'occurrence d'un élément phonologique de transition, /-i-/ pour les unités issues du latin et /-o-/ pour celles issues du grec ». Nous pouvons donner ici quatre exemples : (1) « **démocrate** » est un composé savant construit à l'aide de **deux bases liées d'origine grecque** ; (2) « **fratricide** » est un composé savant élaboré à partir de **deux bases latines** ; (3) « **génocide** » est un composé savant hybride associant une base grecque et une base latine ; et (4) « **bureaucrate** » un composé savant hybride réunissant **une base française et une base grecque** ». Ces exemples sont issus de *Introduction à la linguistique* de Nathalie Garric (2007 : 117) qui fait remarquer que les constructions relevant de la composition « acceptent d'entrer dans la dérivation » et en donne une illustration ; celle de « démocratie » qui est, selon l'auteur, « un dérivé suffixal forgé sur la base élargie « démocrate²¹² ».

Au vue des développements qui précèdent, nous pouvons proposer une description morphologique²¹³ des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*.

Il est évident que nous n'avons pas affaire à des *mots simples*. Si nous reprenons l'idée générale²¹⁴ admise en morphologie selon laquelle « les mots [...] peuvent se répartir en mots

²⁰⁹ Nous proposons au lecteur intéressé de voir Garric 2007, p. 115-116 ; Niklas-Salminen 2015, p. 65-71 et Lehmann & Martin-Berthet 2013, p. 139-140 pour plus de détails.

²¹⁰ Désignation de ce type dans les travaux de Niklas-Salminen 2015, p. 69.

²¹¹ « Maladie héréditaire se traduisant par une incapacité du sang à coaguler » cf. Niklas-Salminen 2015, p. 68.

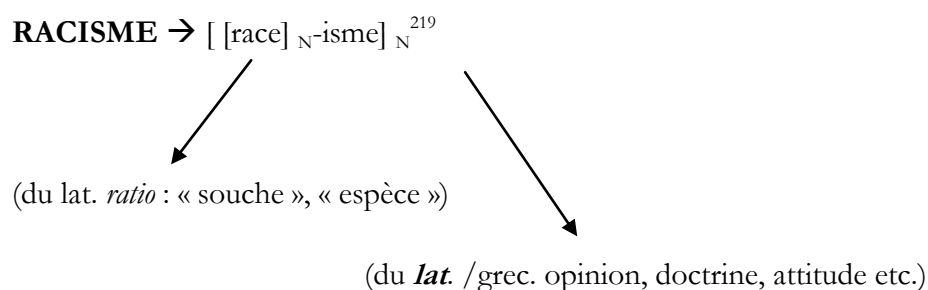
²¹² Il y a d'autres procédés de formations de nouveaux mots dont nous ne rendrons pas compte ici. Nous invitons le lecteur désireux d'en savoir plus à consulter Garric 2007, p. 117 ; Niklas-Salminen 2015, p. 67-71.

²¹³ Selon Nathalie Garric, « les mots simples », ceux qui sont constitués d'un seul morphème qu'on peut désigner par le terme de *monomorphématiques*, dans sa perspective et ceci par opposition aux *polymorphématiques* (les mots construits), ne font pas l'objet d'une analyse morphologique.

²¹⁴ Voir également Garric 2007, p. 110 par rapport à cette idée.

simples et en mots construits » (Niklas-Salminen, 2015), nous pouvons dire que *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* ne peuvent qu'être que des *mots construits*.

Forgé par des philosophes théoriciens de *racess* : Henri de Boulainvilliers (1658-1722), Joseph Arthur de Gobineau²¹⁵ (1816-1882), puis Alfred Ploetz²¹⁶ (1860-1940), entre autres, et en circulation « dans la pensée européenne, depuis la fin du XVII^e siècle » (Taguieff, 2008 : 173) et surtout dès le début des années 1930, avec une première attestation, en 1932, dans le dictionnaire de langue, le *Larousse* du XIX^e siècle (Taguieff, 2013 : 1525), « racisme » est construit par *dérivation suffixale* que nous pouvons déclarer *endocentrique* à partir de l'association de la base « race » et du suffixe « -isme »²¹⁷ (du lat. *ismus* et du grec *ismos*)²¹⁸. La construction de cette dérivation compositionnelle peut être représentée schématiquement comme suit :



On peut, ici, parler de *composition savante hybride* si l'on considère que le mot « race », avant même d'être attesté en français (fin XV^e siècle)²²⁰, est d'abord d'origine latine : *razza* (« famille », « souche », « espèce ») ou *ratio*.

Non pas « forgé par des mollahs²²¹ iraniens dans les années 1970 afin d'interdire tout blasphème » (Nadine Steinfeld et Manon Perin, 2018 [en ligne]), mais employé pour la première fois « à partir

²¹⁵ Diplomate et écrivain français, auteur de : *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855).

²¹⁶ Médecin allemand, auteur du « programme eugéniste ou d'« hygiène raciale » (*Rassenhygiene*) (voir Taguieff, 2008, p. 173).

²¹⁷ Le suffixe *-isme* participe à la création des concepts savants (*séisme*, *illogisme*, *naturalisme*, *traumatisme*, *formalisme*, *structuralisme* ...), etc. (cf. Niklas-Salminen 2015, p. 65). Cela suppose que « racisme » est un composé savant. Or, pour que nous puissions dire que « racisme » est effectivement un composé savant, il faut globalement trois conditions : (1) association entre deux bases d'origine grecque ou latine ; (2) association entre une base grecque et une base latine ; (3) association entre une base française et une base grecque ou latine. Racisme peut, selon les perspectives, remplir ces trois conditions. Mais on parlera plus de deux bases latines.

²¹⁸ Cf. *Le Petit Robert*, 2012, p. 2802.

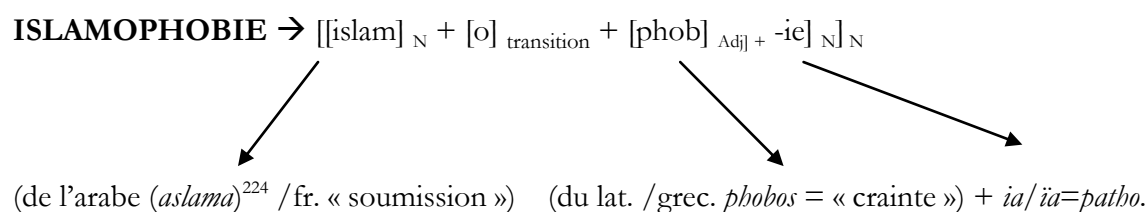
²¹⁹ Cette notation de l'analyse morphologique de *racisme*, comme c'est le cas ici, s'inspire de la notation des limites en mathématique : *Lim*(x) =. Nous signalons, par ailleurs, que la transcription reste orthographique.

²²⁰ Cf. *Le Petit Robert*, 2012, p. 2098.

²²¹ C'est la version défendue notamment par la journaliste, militante et écrivaine française Caroline Fourest.

de 1910 dans les travaux d'un groupe d'administrateurs-ethnologues français²²², spécialisés dans les études de l'Islam en Afrique Occidentale Française (AOF), lesquels dénoncent [...] la composante de l'administration coloniale affichant son hostilité à l'encontre de la religion musulmane » (N. Steinfeld et M. Perin, 2018), la composition du mot « islamophobie » peut correspondre à une double opération, à la fois compositionnelle et dérivationnelle. Elle peut être vue comme *compositionnelle* (*composition savante*) et surtout hybride parce qu'elle associe deux bases autonomes : « islam » (« mot arabe [signifiant] *soumission* » ou avec un « I » majuscule, [désignant] l'ensemble des peuples qui professent cette religion et la civilisation qui les caractérise) et « phobie » (« *phobia* en grec : « crainte ») avec l'insertion du phonème /-o-/ assurant la transition pour garantir la « soudure » des deux morphèmes. Nous appuyant sur l'idée de « l'occurrence de l'élément phonologique de transition /-o-/ », caractéristique de l'association des bases grecques, est un élément sérieux au soutien de cette thèse. « Islamophobie » peut, également, être saisie comme un *dérivé suffixal exocentrique* construit à partir de la base élargie « islamophobe »²²³ (*islam* + *phobos*). En conclusion, nous pouvons dire que « islamophobie » est un *composé savant hybride* constitué par association à partir de la base arabe « islam » (« soumission ») attestée en français et de la base grecque « phob » (*phobia*) avec l'occurrence du phonème de transition /-o-/ et du suffixe « ~ie [qui] résulte du suffixe latin ~ia, devenu ~ia » sous l'influence du grec » (Jean Bouffartigue et Anne-Marie Delrieu, 2017 : 216) et qui « exprime une qualité morale ou un comportement », un « état pathologique » (cf. CNRTL [en ligne]). Cela nous engage à formuler l'hypothèse selon laquelle l'élément phonologique de transition /-o-/ n'assure pas uniquement l'association entre deux bases d'origine grecque dans un processus de formation lexicale.

Le mot « Islamophobie » peut être représenté schématiquement comme suit :



²²² Il s'agit de Maurice Delafosse (1870-1926) et de Paul Marty (1882-1938). Ils sont nommément cités par Abdellali Hajjat et Marwan Mohammed dans « "Islamophobie" : une invention française », article publié sur *Hypotheses.org* le 23/05/2012. Consulté le 25/11/2019.

²²³ « Hostilité contre l'islam et les musulmans ». Cf. *Le Petit Robert*, 2012, p. 1374.

²²⁴ Le JDM, « La vraie signification du mot Islam », Cf. <http://journal dumusulman.fr/la-vraie-signification-du-mot-islam/>, [en ligne], publié le 03 avril 2014. Consulté le 17 juillet 2015.

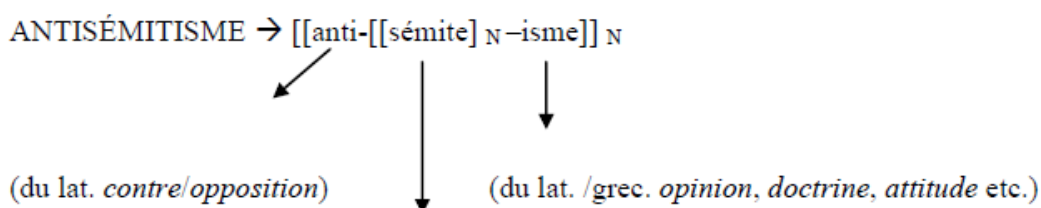
Il convient d'ajouter que l'ordre d'apparition des composés, tels que nous les avons repérés, montre que « islamophobie » a fait son entrée dans le discours lexicographique en 1994, alors que « islamophobe » y a fait son entrée en 1988. Steinfeld et Perin (2018 [en ligne]) confirme cette antériorité de l'adjectif par rapport au nom en faisant remarquer qu'en dépit de « sa formation interne au français » le mot *islamophobie* n'a connu une « réelle diffusion dans l'espace public français, qu'après la publication, en 1994 et surtout en 1997, des rapports de Runnymede Trust en Grande-Bretagne sur les questions d'égalité raciale, qui ont connu un large écho lui conférant une reconnaissance publique et politique ».

Quant à « antisémitisme », étymologiquement, et selon Pierre-André Taguieff (2013 : 92), il

a été forgé et mis en circulation dans un contexte particulier : le monde germanique des années 1870 et 1880, marqué par le surgissement des premiers mouvements antijuifs organisés, tous d'orientation nationaliste. Le contexte de la formation du terme indique clairement l'objectif idéologico-politique de ceux qui se désignent comme **“antisémites”** : combattre un ennemi intérieur et extérieur, défini comme le responsable des malheurs de la nation ou de la civilisation. Ces mouvements ou ces partis politiques étaient portés en réalité par **deux types d'antisémitisme** : l'un privilégié par les leaders antijuifs des partis de masse, se réclamait expressément du christianisme, tandis que l'autre, théorisé par des auteurs socialistes comme Wilhelm Marr (1819-1904) ou Eugen Dühring (1833-1921), se voulait anti-chrétien, voire anti-religieux (Tal, 2004, p. 171-190), et, s'inscrivant ainsi dans la modernité comme époque de la sécularisation (ou de la laïcisation), se réclamait de la **“science”** (biologie, linguistique, anthropologie, **“théorie”** ou **“doctrine des races”**). Mais, **dans les deux cas, la dimension raciale était présente**. En forgeant en **1879** le terme *Antisemitismus*, l'idéologue raciste de langue allemande Marr voulait clairement distinguer son combat contre les Juifs du vieil antijudaïsme chrétien, et, généralement, de toute forme de **“haine des Juifs”** (*Judenhass*) à base religieuse.

Mot « doublement mal formé » selon Pierre-André Taguieff (2013 : 92), parce qu'il « semble renvoyer aux Juifs qu'aux Arabes [...] alors qu'il ne s'applique, dans ses usages idéologico-politiques, qu'aux Juifs » ; et parce que, « en tant que dénomination de l'ennemi collectif à combattre [...], en référence aux doctrines raciales, supposées scientifiques, fondées sur l'opposition **“Aryenne/Sémité”**, [il] renvoie à un système de croyances ». Néanmoins, il est aisé d'identifier, dans la formation du mot, la base « sémite » qui ne signifie pas « race » mais une « famille de langues (les langues dites sémitiques) » (Taguieff, 2013 : 92), base cernée par deux affixes, l'un en position *antéposé*, c'est le préfixe *anti-* qui signifie « contre » (Bouffartigue et

Delrieu, 2017 : 42) ; et l'autre en position *postposé*, c'est le suffixe *-isme* qui manifeste « une prise de position, théorique ou pratique, en faveur de la réalité ou de la notion que dénote la base » (Nathalie Garric et Julien Longhi, 2013 : 71). Ce suffixe entre dans « la composition des mots désignant des courants de pensée philosophiques ou politiques » (Académie française, 2013 [en ligne]). Une analyse fine de sa forme du mot montre que nous n'avons pas deux bases plus ou moins autonomes d'origine grecque et/ou latine encore moins une base française ou arabe en association avec une base grecque ou latine, auquel cas, nous parlerions de *composition savante hybride*. Avec « antisémitisme », nous avons affaire à une composition particulière. Sans vouloir épiloguer sur l'ordre du processus de la composition, « antisémite » étant attesté dans la langue, « sémitisme » également, nous tenons « antisémite » (« Raciste animé par l'antisémitisme »)²²⁵ pour la première opération de la formation lexicale, constituée donc de la base « sémite » à laquelle s'est associé le préfixe « anti- ». Ce premier niveau de la formation devient la nouvelle base – on peut y ajouter élargie – à laquelle s'associe le suffixe *-isme* pour former « antisémitisme » (« Racisme dirigé contre les Juifs »)²²⁶. Avec « antisémitisme », on peut parler de composition savante hybride *exocentrique* pouvant être représenté schématiquement comme suit :



(« [...] de **Sem**, nom d'un fils de Noé. Se dit des différents peuples provenant d'un groupe ethnique originaire d'Asie occidentale et parlant des langues apparentées (sémitique). Les Arabes, les Éthiopiens, les Juifs sont des **sémites** »).

Comme cela a été exposé dans le cadrage théorique de notre recherche, la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* (Galatanu, 1997, 2018) tient une place primordiale dans nos choix parce qu'elle nous permet d'affiner la construction de la *signification lexicale* des mots convoqués tels qu'ils sont enregistrés par la *langue*, dans le *discours lexicographique* à travers le temps (perspective *diachronique*) et de les confronter avec les *usages* contemporains saisis à un moment déterminé (perspective *synchronique*) à travers les *discours socio-politiques, médiatiques* et *socio-numériques*. Nous le faisons en observant la démarche méthodologique et épistémologique spécifiques à la théorie telle qu'elle a été exposée en identifiant le *noyau* de chacun d'eux, les *stéréotypes* qui leur sont associés, les *possibles*

²²⁵ Cf. *Le Petit Robert*, 2012, p. 109.

²²⁶ *Ibid.*, p. 109.

argumentatifs qui se dégagent pour chacun d'eux à partir des « exemples » d'énoncés enregistrés dans les dictionnaires associés aux définitions des mots pour finir par les *déploiements argumentatifs* qui ne sont accessibles que dans les *discours*. En effet, si la SPA est construite à partir des travaux de Putnam, de ceux du binôme Jean-Claude Anscombre et Oswald Ducrot, et dans une certaine mesure de ceux de Georges Kleiber²²⁷, elle offre une *interface* qui croise l'analyse sémantique, pragmatique et discursive en démarquant d'une part, par sa conception de la notion de *dénomination* envisagée comme un « processus toujours renouvelé, confirmé ou remis en question par le sens discursif » (Galatanu, 2018 : 194); et d'autre part, par sa conception du *noyau* de signification des mots (*ibid.* : 195). Une description du *noyau* qui se différencie par cinq caractéristiques majeures que nous mettrons en œuvre dans l'analyse des entités linguistiques au cœur de notre recherche.

IV.2. Application de la SPA aux unités lexicales *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*

Du point de vue méthodologique, la SPA se déploie en deux étapes (Galatanu, 2013 : 23) :

La première étape [...] est celle de l'étude des **propriétés intrinsèques** identificatoires du concept, à partir des discours lexicographiques, considérés comme des discours de référence de la compétence sémantique la plus largement partagée par une communauté linguistique à un moment donné. La construction des **stéréotypes** se fait à partir du **noyau** et des associations proposées par les exemples du dictionnaire aux différents éléments du noyau.

Cette étape participe également à l'identification et au déploiement des *Possibles Argumentatifs* (en abrégé : PA) qui revient à établir des associations entre le mot objet de description et autres éléments de signification repérables à travers définitions et/exemples enregistrés dans la langue forgés par les usages passés et fournis par discours lexicographique. Et dans cette perspective, nous avons consulté les dictionnaires suivants : le dictionnaire du *Trésor de la Langue Française Informatisé* (en abrégé : *atilf*), dictionnaire de l'*Office québécois de la langue française* (en abrégé : *oqlf*), le *Larousse* (en ligne) et le *Petit Robert*. Les définitions de références sont présentées, ici, et pour chaque unité lexicale, par petits bouts d'extrait suffisants à définir les éléments essentiels à leur description linguistique. Et puis, **la deuxième « étape** permet de confronter les **PA** aux **DA**

²²⁷ Galatanu (2018, p. 194) relativise ici, par sa proposition de définition de la notion de *dénomination*, la durabilité de la relation de stabilité entre un objet x du monde et X l'unité linguistique qui le désigne qui renvoie au « lien dénominatif » chez Kleiber (1981), mais reconnaît que « la partie nucléaire apparaît comme la plus stable dans une langue et une culture ».

[sinon les *Déploiements Argumentatifs*] identifiés dans des corpus discursifs ou à partir de données élicitées, recueillies à l'aide d'un dispositif expérimental » (Galatanu, 2013 : 23).

En complément de cette exploration en guise de parcours d'inscription théorique qui est le nôtre ici, nous associons, articulée à la SPA, la *théorie sémiolinguistique du discours* (Charaudeau et al. : 1995) qui fera l'objet d'un bref exposé dans ce qui suit.

IV.2.1. Description de *racisme* : *Noyau*, *Stéréotypes* et *Possibles Argumentatifs*

L'identification du *noyau* de chaque unité lexicale doit nous permettre d'accéder, comme il a été énoncé dans le cadrage théorique, aux « *associations argumentatives correspondant à des propriétés essentielles, identitaires de la signification, apprise et partagée* » (Galatanu, 2018 : 163-164) de chacun des mots étudiés. Il s'agit des éléments qui garantissent « le partage du mot par la communauté linguistique et culturelle, selon le principe d'obligation » que Olga Galatanu (2018 : 198) emprunte à Putnam (1975). L'*argumentativité* sur laquelle repose la configuration des éléments du *noyau* est « *vectorielle* » (Galatanu, 2018 : 164); c'est-à-dire qu'ils sont, ces éléments qui définissent finalement « l'identité sémantique » (*ibid.*) du mot, saisis dans des enchaînements argumentatifs interne assurée par le connecteur ou opérateur DONC (en abrégé : DC) de telle sorte que la remise en cause ou l'interversion des contenus des pôles de l'enchaînement revient à remettre en cause « l'identité sémantique » du mot décrit. Galatanu a donné plusieurs exemples de ce caractère *vectériel* des *propriétés essentielles* parmi lesquels, celui du mot *vertu* : <X savoir devoir bien faire DONC X vouloir bien faire DONC X bien faire> ; et, il n'est pas possible « imaginer un enchaînement comme <bien faire DONC savoir devoir bien faire/vouloir bien faire>, sans renoncer ainsi à l'identité du mot *vertu* » (*ibid.* : 164). Dans la présentation des *propriétés essentielles* qu'elle fait, se l'appropriant, du mot *soldat* issu des travaux de Bourmalo (2007) : <devoir combattre DONC pouvoir tuer si nécessaire>, Galatanu affirme qu'elle « **pourrait** produire une signification différente, comme tout autre changement dans l'enchaînement argumentatif du noyau » (*ibid.* : 164) du mot, si sa description venait à être présentée sous la forme : <pouvoir tuer DONC devoir combattre>. L'emploi du conditionnel (« pourrait ») dans l'énoncé de ce *principe*, « *principe premier d'individuation des mots*²²⁸ » (*ibid.* : 164) ouvre la voie, de notre point de vue, à des exceptions à la règle. Partant de ces observations, nous analysons d'abord *racisme*, ensuite, *islamophobie* et enfin *antisémitisme*.

²²⁸ C'est Galatanu qui met en italique.

(1) Selon *atilf* [en ligne]:

- Ensemble de **théories** et de **croyances** qui établissent une **hiérarchie** entre les **rac**es, entre les **ethnies**
- **Doctrine**²²⁹ politique fondée sur le **droit** pour une race dite **pure** et **supérieure** d'en **dominer** d'autres, et sur le **devoir** de **soumettre** les intérêts des individus à ceux de la race
- **Attitude d'hostilité** pouvant aller jusqu'à la **violence**, et le **mépris** envers des **individus** appartenant à une race, à une ethnie différente généralement ressentie comme **inférieure**
- **Attitude d'hostilité** de principe et de **rejet** envers une **catégorie** de personnes
- **sentiment d'hostilité** de principe envers quelque chose

(2) Selon *oqlf* [en ligne] :

- **Théorie** d'une **hiérarchisation** des **rac**es **humaines** exprimée par un rapport de **domination** et d'**oppression** d'un **groupe social** caractérisé par une supposée²³⁰ **origine biologique commune**

(3) Selon *Larousse.fr* :

- **Idéologie** fondée sur la **croyance** qu'il existe une **hiérarchie** entre les groupes humains, les « **rac**es » ; **comportement** inspiré par cette idéologie.
- **Attitude d'hostilité systématique** à l'égard d'une **catégorie** déterminée de personnes [...]

(4) Selon *Le Petit Robert (LPR)* :

- 1. **Idéologie** postulant une **hiérarchie** des **rac**es.
- **Ensemble des réactions** qui, consciencieusement ou non, s'accordent avec cette idéologie.
- 2. **ABUSIVT Hostilité systématique** contre un **groupe social**.
- **Noyau**

²²⁹ Les mots mis en gras et parfois en italique dans le relevé des éléments de définition de *racisme*, d'*islamophobie* et d'*antisémitisme* participent à la démarche de constitution de leurs noyaux respectifs.

²³⁰ Le terme « supposée » introduit, ici, une *modalisation* dans le discours lexicographique traduisant, de ce fait, une forme de prise de position idéologique ou tout au moins culturelle par rapport à la définition produite comme manifestation d'une « ambiguïté discursive » (notion empruntée à Maingueneau et Charaudeau, 2002). Pour en savoir un peu plus, nous renvoyons à l'article « Définition lexicographique et idéologie : ambiguïté discursive dans les définitions des races, traces de permanence de stéréotypes racistes ? » de Patricia Kottelat (2010 [en ligne] : url : http://publiforum.farum.it/ezine_pdf.php?id=119, In *Autour de la définition*, Publiforum, n° 11, consulté le, 11/04/2019.

Au regard de ces relevés lexicographiques, le **noyau** (N) qui se dégage comme *propriété essentielles* correspondant à la partie stable du mot *racisme*, c'est : **hiérarchie** des **racés**. Et ce *noyau*, dans le mécanisme d'expression des enchaînements internes peut se réduire à : <CROIRE en l'existence de **racés humaines**>. Soit X le *sujet* ou l'*émetteur* et Y l'*agent* ou le destinataire et tenant compte de la *propriété essentielles* identifiée pour « racisme », on peut avoir les enchaînements suivants :

- X croire en l'existence des **racés** humaines
- X croire dans la **hiérarchie** entre les **racés**

DC

- X éprouver/manifester de l'*hostilité* envers Y

Ces *propriétés essentielles* sont adossées à *idéologie, théorie et doctrine*. *Racisme* apparaît comme un *prédicat nominal masculin* doté de plusieurs **valeurs auxquelles sont associées des zones modales**. En tenant compte des relevés lexicographiques, nous identifions la **valeur de jugement de vérité** avec l'activation de la modalité **doxologique** liée à la (<croissance>) ; la **valeur ontologique** avec l'activation des modalités **déontique** et **aléthique** respectivement liées à (<permis> / <interdit>) et à (<nécessaire> / <impossible>); puis la **valeur axiologique** avec l'activation des modalités **éthiques-morales** (<bien> / <mal>), **affectives-hédoniques** liée à la (<souffrance>) puis **pragmatique** liée à (<influence> / <domination>) associée à l'idée de préférence à travers les traits /pure/, /supérieure/ et avec *orientation axiologique* « négative ». Cette orientation axiologique « négative » qui fait de *racisme* une unité *monovalente* est, comme on peut s'en rendre compte, contenue dans son *noyau*.

▪ **Stéréotypes**

Tel que prévu par la SPA, le niveau des *stéréotypes* associe « les éléments de signification constitutifs du noyau et d'autres représentations sémantiques » (Galatanu, 2007). Il s'agit d'un « *ensemble ouvert d'associations argumentatives des éléments du noyau avec des représentations conceptuelles (portées par d'autres mots de la langue), ancrées culturellement et, de ce fait, cinétiques*²³¹ » (Galatanu, 2018 : 165). Cette deuxième strate notée *Sts* est « *ouverte et inépuisable* » (*ibid.*) ; autrement dit, les éléments la constituant sont *infinis*.

²³¹ C'est Galatanu qui met en italique.

En maintenant toujours X pour le *sujet* et Y pour l'*agent* puis DONC (DC) comme le connecteur assurant la relation argumentative et enfin le symbole $\longrightarrow$ signifiant *envers / à l'égard de* ou *contre*, nous pouvons avoir des associations suivantes :

X croire en l'existence de *racismes*

X penser hiérarchie entre les races humaines / les groupes humains

DC

- X se croire supérieur à Y
- X penser Y inférieur
- Y mériter domination
- X devoir mépriser Y
-
- X éprouver sentiment d'*hostilité* $\longrightarrow$ Y

DC

- X état psychique mauvais
- X agressivité $\longrightarrow$ Y
- X agir violemment
- X agir consciemment / inconsciemment
-

- **Possibles Argumentatifs** (PA)

Conformément à la SPA, la strate des *possibles argumentatifs* (PA), « regroupe les associations potentielles entre le mot lui-même et les éléments de la strate des stéréotypes et correspond à une concrétisation de l'interface langue-discours » (Galatanu, 2007). Il s'agit d'un « *dispositif génératif de sens argumentatif, formé du noyau et de l'ensemble ouvert d'associations stéréotypiques*²³² » (Galatanu, 2018 : 166). Les PA de *racisme* relevés peuvent être représentés ainsi qu'il suit :

RACISME

²³² C'est Galatanu qui met en italique.

DC

- Se croire supérieur à des personnes d'une autre « race »
- Hiérarchie / hiérarchisation des groupes humains
- Éprouver des sentiments d'hostilité envers des personnes d'une autre « race »
- Croire un groupe social inférieur à son propre groupe : endogroupe ≠ exogroupe
- Vouloir dominer des personnes d'une autre « race »
- Vouloir causer des souffrances aux personnes d'une *autre* « race »
- Manifester une hostilité à la mixité ou au métissage
- Éprouver des sentiments de mépris envers des personnes d'une autre « race »
- Combattre d'autres « races »
- Rejet violent du contact avec des personnes d'autres « races »

DC

- *Hostilité*²³³
- *Hiérarchie* / catégorisation
- Théorie
- Idéologie
- Doctrine
- Domination
- Oppression
- Soumission
- Mépris
- Pureté
- Impureté
- Infériorité
- supériorité
- Rejet
- Auto-préservation
- séparation
- violences
- suprématisme

²³³ Hostilité désigne selon le *cnrtl* [en ligne], acte d'ennemi ; sentiment d'inimitié plus ou moins déclarée [...] avec une des manifestations d'agressivité proche de la belligérance [la guerre ou la guéguerre] ; attitude d'opposition à quelqu'un ou à quelque chose.

- Ethnie ou ethnicisation
-

Pour une analyse croisée, c'est à la fin de la détermination de la description des structures nucléaires des trois mots que nous proposerons une synthèse. Suivant donc les mêmes principes, ceux de la SPA, nous pouvons étudier le mot *islamophobie*.

IV.2.2. Description de *islamophobie* : *Noyau, Stéréotypes et Possibles Argumentatifs*

(1) Selon *atilf* [en ligne] : inusité / n'existe pas dans cette base de données

(2) Selon *oqlf* [en ligne] :

- **Attitude négative** ou **hostilité** manifestée à l'égard des **musulmans**, de leurs **pratiques religieuses** ou de leur **culture**

(3) Selon *Larousse.fr* :

- **Hostilité** envers l'**islam**, les **musulmans**

(4) Selon *Le Petit Robert* (LPR) :

- **Hostilité** contre l'**islam** et les **musulmans**

- **Noyau**

Au regard des relevés lexicographiques, il se dégage ici comme *propriétés essentielles* : **hostilité** à l'**islam** / aux **musulmans** / à la **culture musulmane**. Soit X le *sujet* (*non musulman*) et Y l'*agent* (*islam* et/ou *musulmans*) et tenant compte des *propriétés essentielles* identifiées, la syntaxe de la structure profonde de « islamophobie » peut être exprimée de la façon suivante :

- X penser Y (**Islam** et/ou **musulmans**) mauvais

DC

- X éprouver de l'*hostilité* envers Y

Nous avons affaire, ici, à un *prédicat nominal* féminin doté de plusieurs **valeurs** et **zones modales** et qui n'est, contrairement à *racisme*, adossée ni à une *idéologie*, ni à une *théorie* ou encore à une *doctrine*. En tout cas, pas explicitement. L'absence de ces étiquettes *dénominatives* et qualifiantes dans les définitions recueillies peut s'expliquer par le fait que « les discours lexicographiques

présentent [souvent] des disparités, des contradictions internes, des dissymétries » (Kottelat, 2010 : 8) en raison des certaines contraintes idéologiques et/ou culturelles, lesquelles se manifestent par une « profusion d'ambiguïtés discursives » qui sont autant de marques d'*implicites* à travers le recours aux « adjonctions », aux « suppressions ou substitutions à l'intérieur des définitions » (*ibid.* : 5). Ces pratiques opérées par les lexicographes « reflètent l'état de la langue commune à une période donnée de son histoire » (*ibid.* : 5).

En outre, un constat fondamental mérite d'être questionné ici. Aucune des définitions lexicographiques n'a fait mention du trait /peur/ et/ou /crainte/ attaché à la signification lexicale du morphème *phobie* dans la description ou l'analyse morphologique de *islamophobie*. Il y a, là, un déplacement du *sémantisme* du lexème *phobie* vers celui de *hostilité*. Le discours lexicographique opère donc le choix, qui reste à expliciter, de l'*hostilité* et non pas de *peur* et/ou *crainte*. En effet, la définition de *phobie*, dans *Le Petit Robert* (2012 : 1887), permet de constater que la *crainte*, comme trait de définition du mot, est qualifiée (et du point de vue *psychologique*) d'« excessive », de « malade » et d'« irraisonnée » par rapport à « certains objets, actes, situations ou idées ». En outre, la *peur*, lui, y est construite comme une « aversion instinctive » qui renvoie à *dégoût*, *haine* et/ou *horreur*. Avec *crainte*, à travers « malade » et *peur*, à travers « instinctive », il y a une *pathologisation* à l'œuvre dans le *sémantisme* de *phobie* avec pour conséquence la *déresponsabilisation* des auteurs des actes pouvant être qualifiés d'« islamophobes » et qui n'auront donc pas à en répondre devant une juridiction. Avec *hostilité*, et au regard de la définition qu'en propose *Le Petit Robert* (2012 : 1251) : « Acte d'un ennemi en guerre », « disposition hostile, inamicale » qui renvoie à l'*antipathie*, à la *haine*, et à la *malveillance*, la *responsabilisation* s'établit, annulant, de ce fait, le processus de *pathologisation*. Ce déplacement du *sémantisme* de *peur* et/ou de *crainte* dans la description de la signification lexicale du mot *islamophobie* vers celui de *hostilité* et à travers la notion de « guerre » qui criminalise finalement les actes perpétrés à l'égard de l'objet de l'*hostilité*, soit l'*Islam* et les *M/musulmans* semble être une forme de prise de position. Au-delà, nous identifions, à l'analyse des autres relevés des données lexicographiques, la **valeur de jugement de vérité** avec l'activation de la modalité **doxologique** liée à la (<croyance>) à travers le trait /religion/ et la **valeur axiologique** avec l'activation des modalités **éthiques-morales**, **affectives-hédoniques** liée à (<souffrance>) et enfin **pragmatique** liée à (<domination> / <influence>) avec une *polarité* axiologique négativement orientée. Cette orientation axiologique « négative » est, comme dans le cas de *racisme*, contenue dans le *noyau* du mot.

▪ **Stéréotypes**

Soit X le *sujet* (non *musulman*) et Y l'*agent* (*islam* et *musulmans*) puis DONC comme le connecteur assurant la relation argumentative et enfin le symbole $\longrightarrow$ signifiant *envers / à l'égard de* ou *contre*, nous pouvons avoir des associations suivantes :

X penser Y mauvais ou dangereux

DC

X éprouver de l'*hostilité* envers Y

DC

- X se penser plus fréquentable que Y
- X se penser supérieur à Y
- X penser Y mériter domination
- X penser devoir mépriser Y
- X penser devoir combattre Y
- X éprouver sentiment d'*hostilité* $\longrightarrow$ Y

DC

- X état psychique mauvais
- X agressivité $\longrightarrow$ Y
- X agir violemment
-

- **Possibles Argumentatifs** (PA)

Conformément à la SPA, la strate des *possibles argumentatifs* (PA) peut être représentée ainsi qu'il suit :

ISLAMOPHOBIE

DC

- Avoir peur de l'islam
- Avoir peur des musulmans
- Éprouver la haine des musulmans
- Croire la religion chrétienne tolérante et ouverte sur le monde

- Vouloir interdire les pratiques culturelles musulmanes
- Vouloir causer des souffrances aux personnes de confession musulmane
- Manifester une hostilité au dialogue interreligieux
- Éprouver des sentiments de mépris envers des personnes de religion musulmane
- Combattre les musulmans
- Rejet violent de l'islam

DC

- *Hostilité*
- Hiérarchie / catégorisation
- Sentiment de domination
- Sentiment d'oppression
- Soumission
-

Toujours selon les mêmes principes de la SPA, nous analyserons l'unité lexicale « antisémitisme ».

IV.2.3. Description de *antisémitisme* : Noyau, Stéréotypes et Possibles Argumentatifs

(1) Selon *atilf* :

- **Hostilité** manifestée à la **race juive** et érigée parfois en **doctrine** ou en **mouvement** réclamant contre les **juifs** des mesures d'exception

(2) Selon *oqlf*²³⁴ [en ligne] :

- **Hostilité** de principe contre les **juifs**

(3) Selon *Larousse.fr* :

- **Doctrine** ou **attitude systématique** de ceux qui sont **hostiles** aux **juifs** et proposent contre eux des mesures **discriminatoires**

(4) Selon *Le Petit Robert (LPR)* :

²³⁴ Cf. Office québécois de la langue française.

- **Racisme** dirigé contre les **Juifs**

- **Noyau**

Au regard des relevés lexicographiques, les *propriétés essentielles* peuvent se présenter comme suit : **hostilité** à la **race juive**. Si nous gardons toujours X comme *sujet* et Y comme l'*agent*, la syntaxe du noyau et du point de vue argumentatif, pour « antisémitisme », peut se présenter la façon suivante :

- X croire Y (J/**juifs**) mauvais

DC

- X éprouver de l'**hostilité** envers Y

Nous sommes en présence ici d'un *prédicat nominal* masculin doté de plusieurs **valeurs** et **zones modales** et qui, comme *racisme* sous l'ombre duquel il est défini (« Racisme dirigé contre les Juifs »), est adossé à la notion de *doctrine*. En termes de valeurs, nous identifions ici la **valeur ontologique** avec l'activation de la modalité **aléthique** liée à (<nécessaire> / <impossible>) à travers le trait /réclamant/ ; la **valeur jugement de vérité** avec l'activation de la modalité **doxologique** liée à la (<croyance>) à travers les traits /race/ et /doctrine/ par exemple et la **valeur axiologique** avec l'activation des modalités **éthiques-morales**, **affectives-hédoniques** liée à la (<souffrance>) puis la modalité **pragmatique** liée à (<influence> / <domination>) avec une axiologie négativement orientée. Cette orientation est inscrite dans le *noyau* même du mot ce qui fait de lui une unité *monovalente* comme c'est le cas de *racisme* et *islamophobie*.

- **Stéréotypes**

Soit X le *sujet* (non *juif*) et Y l'*agent* puis DONC, connecteur assurant la relation argumentative et enfin le symbole $\longrightarrow$ signifiant *envers* / *à l'égard de* ou *contre*, nous pouvons avoir des associations suivantes :

X croire Y mauvais ou dangereux

DC

X hostile à Y

DC

- X penser Y non fréquentable
- X se penser supérieur à Y
- X penser Y inférieur
- X penser Y mériter domination
- X penser devoir mépriser Y
- X penser devoir combattre Y
- X éprouver sentiment d'hostilité → Y

DC

- X état psychique mauvais
- X agressivité → Y
- X agir violemment → Y
-

- **Possibles Argumentatifs** (PA)

Conformément au protocole de la SPA, la strate des *possibles argumentatifs* (PA) peut être représentée ainsi qu'il suit :

ANTISEMITISME

DC

- Judéophobie (phobie du *juif* ou *judaïsme*)
- Penser le juif *nuisible*
- Établir une catégorie spécifiquement juive
- Croire la religion chrétienne tolérante et ouverte sur le monde
- Interdire les pratiques judaïques
- Appeler à poursuivre les juifs
- Manifester une hostilité au dialogue interreligieux
- Éprouver des sentiments de mépris envers des personnes de confession juive

-

DC

- Hostilité
- Hiérarchie / catégorisation
- Domination
- Oppression
- Exclusion
- Discrimination
-

IV.3. Synthèse de la description des structures nucléaires des trois mots

À l'issue de l'analyse des données lexicographique des trois *mots*, il est possible de tirer quelques conclusions. *Racisme*, *antisémitisme* et *islamophobie* ont, chacun, une orientation *axiologique négative* laquelle est inscrite dans leur *noyau* même ; elle fait d'eux des entités linguistiques *monovalentes*. « Islamophobie » rejoint « racisme » par rapport au trait /hostilité/ (trait *mineur* dans *racisme*) sans que le mot lui-même ne soit porté, dans ses éléments de définition, par les qualificatifs : “théorie”, “idéologie” et “doctrine” caractéristiques de « racisme ». La morphologie du mot *islamophobie* : absence de *isme* apparaît comme une première explication. Il est important de s'interroger sur cette tentative de “dédocrination” ou “désidéologisation” lexicale. En effet, si la signification du morphème *phobie* dans l'analyse morphologique, rendu par *crainte* et/ou *peur*, fait entrer *islamophobie* dans la classe des réactions pathologiques incontrôlées avec pour conséquence la *déresponsabilisation* des auteurs d'actes islamophobes, l'analyse lexicologique rend inopérante cette *pathologisation* par le déplacement du sémantisme de *phobie* vers le sémantisme de *hostilité* associée à *guerre* qui criminalise l'acte en restaurant ou en instituant la *responsabilisation*. Cette *dépathologisation* lexicale apparaît comme un marqueur de *positionnement* que nous ne qualifierons pas d'ores et déjà d'*idéologique*. Par suite, « antisémitisme » partage ce même trait /hostilité/ au centre de la description de son *noyau*, de ses propriétés essentielles : **hostilité à la race juive**. Mais la mention dans ce *noyau* de l'élément *race* que qualifie *juive*, alors que l'on aurait pu s'attendre à **hostilité aux sémites**, autorise à formuler et à soutenir l'hypothèse de la présence des traces

des éléments du *noyau* et/ou des *stéréotypes* du mot *racisme* dans le mot *antisémitisme* qui, de ce fait, pourrait être appréhendé comme une « variante » de *racisme*. Sauf que, avec *racisme*, nous n'avons pas, comme *noyau*, **hostilité à l'égard des races** (et on se demandera, à juste titre, lesquelles ? partant de l'idée qu'elles existent) ; ce qui oblige à penser, pour que ce soit acceptable, le syntagme **hostilité à l'égard des races x, y, z, ... n** avec **x à n** (**n** marque de l'infini), des communautés humaines spécifiques : **noire, arabe, blanche, jaune**, etc. : **hostilité à la race juive, hostilité à la race noire, hostilité à la race blanche, hostilité à la race n** etc. Par ailleurs, ces propriétés essentielles établissent un rapport d'égalité sémantique, un peu surprenant, entre *juive* et *race* qui amène à s'interroger sur la signification de *juif/juive* pour juger de la pertinence de l'équation posée. Selon *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* (en ligne), en effet, *juif/juive* est un adjectif et/ou substantif désignant :

« (Celui, celle) qui vit dans le royaume biblique de Juda ou qui en est originaire » :

« (Celui, celle) qui appartient au peuple issu d'Abraham et dont l'histoire est relatée dans la bible ».

Dans une interview, Mireille Hadas-Lebel (2008[en ligne]²³⁵) affirme qu'« être juif n'est pas appartenir à une "race" ». Pour l'universitaire spécialiste de l'histoire des religions à la l'Université Paris IV-Sorbonne, *juif* est « un mot que le nazisme a rendu tabou ». Elle convoque les travaux de l'historien Léon Poliakov qui, de son point de vue, s'est rendu compte que « la notion de "race sémitique" s'est infiltrée dans les esprits au point de devenir une vérité éternelle, admise même par ceux des Juifs qui parlent d'eux comme des "Sémites" ». Pour Shmuel Trigano (2013 : 932), *juif* désigne « peuple²³⁶ » : le « peuple juif » (*ibid.* : 933) qui a été, et qui l'est peut-être encore, « prétexte à de nombreuses représentations idéologiques dont la plus répandue est sans doute celle du "complot juif mondial" ». *Juifs*, avec un « J » majuscule et au pluriel désigne une « collectivité » (*ibid.* : 933), c'est-à-dire un « ensemble sociologique » obéissant à « toutes les configurations possibles » (*ibid.* : 929) : *communauté, congrégation religieuse*.

Le récapitulatif des éléments d'analyse tel que le présente le tableau ci-dessous permet de faire une lecture croisée des **valeurs et zones modales** caractéristiques de chacun des trois mots :

²³⁵ Cf. <https://massorti.com/Que-signifie-etre-juif>. C'est le premier lien de publication.

²³⁶ *Peuple* équivaut aussi à *nation* (Trigano, 2013, p. 929) : on pourra parler de nation juive.

MOTS ANALYSÉS	VALEURS MODALES	ZONES MODALES
<i>Racisme</i> <i>Propriété essentielles / Noyau</i> Prédicat nominal masculin Axiologie négative	• Valeurs de jugement de vérité • Valeur ontologique • Valeur finalisante • Valeur axiologique	➤ <i>doxologique</i> ➤ <i>déontique et aléthique</i> ➤ <i>volitive</i> ➤ <i>éthiques-morales, affectives-hédoniques et pragmatique</i>
<i>Islamophobie</i> <i>Propriétés essentielles / Noyau</i> Prédicat nominal féminin Axiologie négative	• Valeurs de jugement de vérité • Valeur axiologique	➤ <i>doxologique</i> ➤ <i>éthiques-morales, affectives-hédoniques et pragmatique</i>
<i>Antisémitisme</i> <i>Propriétés essentielles / Noyau</i> Prédicat nominal masculin Axiologie négative	• Valeurs de jugement de vérité • Valeur ontologique • Valeur axiologique	➤ <i>doxologique</i> ➤ <i>aléthique</i> ➤ <i>éthiques-morales, affectives-hédoniques et pragmatique</i>

Tableau 3 : Valeurs et zones modales de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*

Il est possible de constater ici que les **valeurs et zones modales** qui définissent *islamophobie* mais surtout *antisémitisme* se retrouvent dans celles de *racisme*. Et, on peut être tenté d'affirmer que *racisme* apparaît comme une entité *générique* des multiples formes de *discriminations sociales* et *raciales*.

CHAPITRE CINQUIEME :

DES CATÉGORIES LEXICO-GRAMMATICALES À L'ENVIRONNEMENT SOCIO-DISCURSIF :
INVESTIR LES *NON-DITS* AUTOUR DES *OBJETS* DE RECHERCHE

Le projet de la construction-interprétation de la signification lexicale et du sens discursif des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* entre, dans ce chapitre, dans une phase encore plus active. Dans le *chapitre quatrième*, l'analyse de la signification lexicale qui a permis d'identifier le dispositif nucléaire : *Noyau*, *Séréotypes* et *Possibles Argumentatifs* (Galatanu, 1977, 2018) de chacun d'eux, et plus spécifiquement leurs *propriétés essentielles*, sert de point d'appui à la mise en œuvre de l'analyse fondamentalement discursive. Loin de la langue, la *stabilité* des éléments nucléaires de ces mots sont soumis à l'épreuve des activités interlangagières, celles des *contextes d'usages* dans lesquels les insèrent les *sujets parlants* et qui peuvent donner à voir des phénomènes de *cinétisme* marqués par la destruction-reconstruction du dispositif nucléaire. En confirmant les éléments du dispositif, le cas le plus normal, mais surtout en proposant de nouvelles modalités, les *Déploiements Discursifs Argumentatifs* traduisent ce que Galatanu (2018) appelle *le paradoxe de la double contrainte* qui fait que la signification lexicale influence les *usages* et en retour, sinon simultanément, les *usages* influencent la signification lexicale.

Conformément au protocole de la théorie de la *SPA*, le chapitre dresse et analyse les enchaînements argumentatifs orientés par **DC** et **PT** identifiés dans le corpus de recherche et dans lesquels apparaissent *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, mais aussi, et en leur absence, d'autres mots ou syntagmes qui partagent avec eux des traits sémantiques et/ou symboliques forts. Parce que le sens discursifs de chacun de ces trois mots n'émerge pas – c'est ce que prévoit les mécanismes de fonctionnement du sens discursif en *SPA* – qu'à travers la présence des opérateurs argumentatifs abstraits que sont **DC**, **PT** et accessoirement **Mais**, le chapitre propose des énoncés qui portent des traces de la manifestation des *objets sociaux* questionnés et dans lesquels ces opérateurs n'apparaissent pas.

V.1. Faire parler les *textes/ discours* : application de la strate des DA au corpus de travail

Si la strate des *stéréotypes* ou plus exactement celle des *Possibles Argumentatifs* constitue, suivant le protocole de la SPA, le premier point de jonction, autrement dit l'« interface » (Galatanu, 2018 : 168) *langue-discours*, c'est à travers les *Déploiements Argumentatifs* (en abrégé : DA) ou *Déploiements Discursifs Argumentatifs* (en abrégé : DDA) que la dimension discursive de la théorie se concrétise véritablement. Par cet *interface*, Galatanu pose que les « *rapports qui s'établissent entre les PA et les DA représentent l'espace des mécanismes discursifs de construction du sens et de reconstruction de la signification lexicale, donc du cinétisme des significations lexicales*²³⁷ ». Dans cette quatrième strate, il est question de « confronter [les] PA [aux] DA issus de l'analyse du corpus » discursif (Cozma, 2009 : 163). En définitive, la strate s'appuie sur l'analyse de « l'ensemble des occurrences du mot et leur co-texte immédiat » (*ibid.*). Et selon Galatanu (2018 : 167) ces « DA peuvent apparaître sous **forme séquentielle**, mais également par la présence des **éléments du stéréotype** dans l'environnement discursif sémantique du mot (avec des degrés de proximité variable), ou même dans des **définitions** naturelles ou des **reformulations** ». Ces DA, toujours selon Galatanu (2018 : 168) « peuvent être juste évoqués par la présence du mot dont les PA orientent l'interprétation vers ces DA ». Ils peuvent aussi apparaître, et c'est le dernier cas que propose Galatanu (*ibid.* : 168)²³⁸, « dans les textes, envisagés comme des produits du processus discursif, de déclinaison des associations internes à la signification d'un mot, mot qui n'y est pas matériellement présent ». Dans ce cas de figure, Galatanu (*ibid.* : 168) parle « d'implicite sémantique argumentatif à visée lexicale ». Nous faisons recours ici au procédé de *concordance* (cf. La **copie d'écran** ci-dessous : contexte **DC** et **PT**) qui est un « instrument d'étude fournissant, pour un texte donné, la liste complète des emplois de tous les mots du texte, avec une référence et un contexte, ce qui donne à l'utilisateur la possibilité, selon les besoins, soit de retrouver telle ou telle citation, soit d'étudier parallèlement les divers emplois d'un tel vocable » (Maurice Tournier, 2002 : 116-117)²³⁹. La copie d'écran ci-dessous est une illustration du résultat de l'application de la concordance sur notre corpus de recherche :

²³⁷ C'est Galatanu qui met en italique.

²³⁸ Elle renvoie ici à son article de 2003b : « La sémantique des valeurs dans la prière française », paru dans *Le sans et la mesure. De la pragmatique à la métrique. Hommages à Benoît de Cornulier*, dir. J.-C. Aroui, Paris, Ed. Champion, p. 69-88 ; et à la thèse de doctorat de Séverine Didier soutenue en 2015.

²³⁹ Cf. *Dictionnaire d'analyse du discours*, dir. Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau, édition du Seuil, Paris, voir entrée : « concordance ». Tournier renvoie ici à *Interface*, Maredsous, 1981, p. 171.

racisme en tant
ntillon d'étudiants et d'étudiantes universitaires . On peut **donc** penser que la proportion des individus présentant
des attitudes
élation avec le racisme flagrant . 34 La figure 1 représente **donc** les relations entre les indicateurs et les deux
facteurs latents
» . Le **néo - racisme** , dans sa forme américaine , s'articule **donc** autour du **paradoxe de l'existence simultanée** de
l'acceptation
urcentage de variation dans le construit latent . On suppose **donc** que les erreurs de mesure ont plus de chances
d'être limitées

Partie : Humanité, Nombre de contextes : 120

hèmes que j ' ai pu développer à l ' époque de la Barbarie , **donc** dans ma critique du totalitarisme rouge . La seule
chose , c
de la France » que constitue la réhabilitation de Dreyfus , **donc** la reconnaissance de l ' erreur de l ' armée , n ' est
toujours
rantit à long terme la pérennité de l ' État d ' Israël ! Et **donc** ceux qui en défendent les intérêts bien compris ,
ce sont les

Partie : Extra_Média, Nombre de contextes : 7

lution se dessine désormais à contre - sens de la nôtre . Et **pourtant** cette Afrique Noire , la mère de notre culture
et de notre civilisation
us , que convertie à nous . Cela a l'air d'aller de soi . Et **pourtant** dans les faits cela ne va pas de soi . Et
c'est ici une véritable
ser superficielles entre les surprises et les perfidies . Et **pourtant** elle avance la ville . Même qu ' elle pait
tous le jours plus
er à priori et au nom d'une **idéologie exclusive , des hommes pourtant honnêtes et foncièrement anticolonialistes** ,
il n'y avait pas
haine car pour me cantonner en cette unique **race** vous savez **pourtant** mon **amour tyrannique** vous savez que ce n ' est
point par haine
la religion , pas un « défenseur delà personne humaine » . Et **pourtant** , par la bouche des Sarraut et des Barde , des
Muller et des
Si on fait remarquer à M . Mannoni que les Malgaches se sont **pourtant** révoltés à plusieurs reprises depuis l ' occupation
française

Partie : Humanité, Nombre de contextes : 39

s . En **cessant ainsi d ' appartenir à l ' Afrique** , il n ' a **pourtant** acquis **aucun droit aux biens** de l ' Europe ;
mais il s ' est
- vis d ' un autre essentialisé et infantilisé . L ' **islam** a **pourtant aussi colonisé et asservi** , bien avant la
naissance de l ' islamisme
« Je ne suis pas libéré par des combattants ukrainiens » **pourtant** bien intéressé à l ' Ukraine parce que c ' est

Figure 13 : Copie d'écran du concordancier de *pourtant* établi avec *Lexico3*

Cette application a permis, en élargissant au maximum le *contexte discursif* afin d'éviter des « pertes au niveau de l'apport discursif au sens du mot » (2009 : 163), d'identifier les contextes d'emploi du mot *racisme* et dans lesquels apparaissent les opérateurs argumentatifs « *pourtant* » (PT) et/ou « *donc* » (DC). Dans ce parcours interprétatif, il y a un autre aspect sur lequel Ana-Maria Cozma insiste. Pour elle, « toutes les occurrences ne donnent pas lieu à un DA du lexème analysé ». (2009 : 164). Ceci conduit à une question fondamentale. Que retenir finalement comme DA à l'issue des relevés des occurrences ? Ce qu'il convient de retenir, ainsi que l'indique Cozma (2009 : 164) c'est que

les DA sont des formes topiques, ce qui leur est essentiel est la relation argumentative sur laquelle ils se fondent, et non pas la formulation exacte des deux termes qu'ils mettent en relation : celle-ci peut varier sans empiéter sur l'analyse. Dans la SPA, les formes topiques sont

fondées sur un lien naturel de type cause-effet, symptôme-phénomène, intention-moyen, liste à laquelle nous rajouterons les liens de type actanciel, méréologique et aspectuel.

La relation argumentative dont il est fait mention ici est assurée par l'introduction de ***pourtant*** (PT) et ***donc*** (DC), deux opérateurs qui fixent les deux termes de la relation en les rendant non « interchangeables ». Et c'est justement cette non *interchangeabilité*, si l'on peut dire, qui constitue, tel que l'affirme Cozma (2009 : 164), « l'un des problèmes qui se posent lorsqu'on relève les DA » ; autrement dit, la question de « leur aspect normatif ou transgressif ». En effet, selon l'auteur, « il n'est pas toujours aisé de trancher en faveur de l'une ou de l'autre » : de l'aspect *normatif* ou *transgressif*. Pour Ana-Maria Cozma (2009 : 165),

La formulation d'un DA ne se réalise pas à travers une simple extraction du mot à analyser qui entraîne la réorganisation des lexèmes qui lui sont associés dans l'énoncé, mais c'est le choix (un choix d'interprétation, certes) d'un lien argumentatif qui permet de mettre en rapport les deux termes du bloc d'argumentation, le terme antécédent et le terme conséquent²⁴⁰.

Elle va plus loin pour faire remarquer qu'en effet,

le mot à analyser peut se retrouver aussi bien à gauche de l'opérateur argumentatif qu'à droite : lorsqu'il est à gauche, nous avons affaire à un bloc d'argumentation externe du mot lui-même, tandis que lorsqu'il est à droite, nous sommes devant un bloc d'argumentation externe d'un autre mot. Dans ce dernier cas, il y a un changement de direction argumentative, car le mot étudié est envisagé dans la perspective des autres mots qui figurent à gauche (2009 : 164).

En outre, comme l'indique Cozma (2009 : 164) même si le choix de **DC** ou de **PT** dans la constitution de la direction argumentative peut être « clair », car, pour **DC** par exemple, « il est motivé par un stéréotype stable et fréquent, présent dans la signification lexicale », et pour **PT** « déclenché par des éléments lexicaux ou grammaticaux contenant une idée de négation (*désacralisation, paradoxe*, le conditionnel passé, la négation etc.) », les deux opérateurs pourraient devenir très vite concurrentes (« apparaître en égale mesure [:] occurrences ») en fonction des

²⁴⁰ Par exemple, pour « un bloc d'argumentation X DC Y, X est dit l'antécédent de la relation argumentative et Y le conséquent de cette relation. L'antécédent est un argument en faveur du conséquent » (cf. Cozma, 2009, p. 165) : la note de bas de page. Cette observation sera pareille quand il s'agira d'une relation assurée par l'opérateur PT comme tout autre opérateur.

contextes discursifs. Cependant, il est à noter, que, « l'opérateur PT se justifie généralement par la présence dans le contexte d'un élément contenant ou impliquant une négation » (Cozma, 2009 : 185).

Sur les **1.951.626** occurrences pour toutes les formes que compte le *corpus de travail*, nous dénombrons au total pour la forme **racisme** **4374** occurrences, soit **4219** au singulier et **155** au pluriel ; la forme **islamophobie** affiche **850** occurrences uniquement au singulier et la forme **antisémitisme**, affiche, elle, **3272** occurrences dont seulement **10** au pluriel.

À partir de ces données, nous dressons ci-dessous la liste des DA observés dans le *corpus* prenant en compte les *contextes* d'emploi des opérateurs argumentatifs « donc » (en abrégé : **DC**) et « pourtant » (en abrégé : **PT**) et en rapport avec ceux de chacun des lexèmes étudiés. La démarche consistera en la distinction de « deux sortes de DA : les DA qui sont prévisibles à partir de la signification » (Cozma, 2009 : 190) des mots telles qu'elles sont données dans les dictionnaires, puis « des DA nouveaux [et par conséquent] non prévisibles » (Cozma, 2009 : 190). Nous reprenons à Cozma (2009 : 185) le recours aux *astérisques* (*) pour signifier de « manière intuitive », comme elle le dit, « le degré d'originalité » des enchaînements : « * pour des associations argumentatives banales, ** pour des associations présentant un certain intérêt sans être totalement inattendues, *** pour les associations les plus intéressantes » ; et par conséquent, *inédites*. En outre, les symboles <...> : chevron ouvrant et fermant sont la marque de relevé de la *modalisation* ou de *surmodalisation*, et les [...] (crochets) à l'intérieur des segments des enchaînements, en dehors de ceux qui constituent leurs bornes (début et fin), marquent « une reformulation simplifiée » (Cozma, 2009 : 185) des énoncés plus complexes en DA afin de les rendre plus compréhensifs. Par suite, les guillemets « ... » comme les griffes “...” sont des mentions du texte original que nous avons souhaité maintenir comme telles ; le slash (/) marque une juxtaposition d'unités lexicales sémantiquement équivalentes dans le segment et les numéros à la fin des DA, après les astérisques, renvoient aux numéros qui leur sont affectés suivant la chronologie de leur apparition dans le corpus pour chaque forme : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* et par rapport aux enchaînements orientés par chaque opérateur : DC et PT.

V.1.1.1. Les *Déploiements Argumentatifs* de *racisme* orientés par DC

RACISME

DONC

racisme	DC	abattre les murs	DC	solidariser**1
racismes	DC	traiter avec sévérité*2		
racisme	DC	condamnation antisémitisme***3		
[condamnation]				
racisme anti-blanc	DC	élément marginal	DC	moins mobilisation**4
racialisation du discours public	DC	repli et enfermement identitaires**5		
racisme	DC	surinterprétation*6		
racisme	DC	socialement acceptable**7		
imperceptible				
racisme	DC	caractère des différences physiques*8		
d'extermination				
Noirs	DC	atteints du « vice » d'antisémitisme transmis par leurs maîtres chrétiens***9		
Noirs	DC	non supérieurs aux blancs en sprint***10		
noir et Blanc (idée du pouvoir de procréation)	DC	compatibles**11		
néo-racisme	DC	paradoxe de l'existence simultanée***12		
non (pas de) "races"	DC	MAIS confirmation de "genres fonctionnels"***13		
Blanc [petit]	DC	proie facile**14		
Blancs	DC	ne pas <avoir> (n'ont pas) le monopole du racisme**15		
blanc	DC	ethnie***16		
blanc	DC	raciste**17		
[suprémaciste] ²⁴¹				
anti-racistes	DC	<faire> ? déguerpier les voyous nomades**18		
race	DC	scientifiquement fausse***19		
race	DC	englober des MILLARDS d'individus**20		
race	DC ²⁴²	pas de supériorité d'une autre race***21		
race (ne pas dire)	DC	dictature	DC	absence de liberté d'expression***22

Si les DA ci-dessus identifiés sont clairs et pour la plupart conformes aux éléments du *noyau* et surtout aux PA donc *normatifs*, parce que orientés par **DC**, il y a cependant lieu de faire quelques commentaires essentiels. Soit l'*antécédent* du DA : *racisme(s)* apparaît lui-même et seul avant

²⁴¹ Orthographe du texte conservée.

²⁴² Le DA est également possible avec PT : [race PT pas de supériorité d'une autre race***]

l'opérateur, soit il est inséré dans un syntagme qualificatif : racisme *anti-blanc*, racisme *imperceptible* (=voilé) et racisme d'*extermination*. Cet *usage* est la manifestation d'un phénomène de « cinétisme sémantique » (Galatanu, 2018 : 185) à l'œuvre dans la *signification* du mot et qui se traduit par une opération de *déconstruction-reconstruction* de son *noyau*. La *croyance* en l'existence de *races* humaines *hiérarchisées* ne suffit plus à marquer la *différence*, l'*hostilité* traditionnelle bipolarisée : *Noirs* et *Blancs*, *Nous* et *Eux* ; et surtout à pointer la *direction* (contre=*anti* les Blancs) de la manifestation de l'acte et par conséquent la *cible*. Le "*Blanc*" est désormais, plus seulement le "*Noir*", la *cible* du *racisme* ; sinon, il se construit comme tel. On assiste à un éclatement ou une diffusion typologique de la catégorie raciale qui tend à affaiblir le contenu sémantique de la notion de « race » elle-même et à imposer, dans les discours, le syntagme [*racisme* + X] avec un X qui se présente sous la forme *anti* + *cible* (*policiers, jeunes, roms*, etc.) ou un X sous la forme *racisme* + *prép.* (préposition) + *nom* (*racisme d'État*) ou encore un X sous la forme *racisme* + *Adj.* (*racisme institutionnel*). Cela fait qu'au-delà du *noyau* [**hiérarchie de groupes humains**], les entités *Noirs* et *Blancs* sont constitutives du processus de catégorisation et c'est ce qui fait qu'on les trouve en position d'*antécédent* dans la structure argumentative des DA. L'autre observation est la présence du terme *extermination* dans l'un des syntagmes ce qui, socio-historiquement, ne peut manquer de conduire à la représentation ou à l'imaginaire de la *Shoah*, des *camps d'extermination* comme il convient de dire, rapprochant ainsi, *racisme*, et nous pouvons nous en rendre compte ici-même, d'*antisémitisme* dans le DA3 : [*racisme* [*condamnation*] **DC** *condamnation antisémitisme****]. Et pourtant, sémantiquement et surtout du point de vue morphologique, les deux notions sont bien différentes. S'agissant spécifiquement des DA ayant pour *antécédent* une autre forme que *racisme* elle-même, prenons le cas de ceux commençant par *Noirs* et/ou *Blancs* : (DA9) [*Noirs* **DC** *atteints du « vice » d'antisémitisme transmis par leurs maîtres chrétiens****], on s'aperçoit que *antisémitisme* apparaît dans la conclusion et est, de ce point de vue, en position de *conséquent*. Et, ce qui est plus intéressant, c'est que *antisémitisme* est re-présenté comme un "*mal*" (*il* en est un sans doute) et dont les *Noirs* seraient atteints ("*antisémites*" donc) contaminés par les « chrétiens » (dimension *religieuse*) *leurs* « maîtres » (relation *maîtres & esclaves*) faisant émerger de l'*implicite*, l'histoire de l'*esclavage*. Outre le jugement de valeur portant sur l'*assertion* de la *compatibilité* entre *Noirs* et *Blancs* en matière de procréation (cf. (DA11) [*noir et Blanc* (idée du pouvoir de procréation) **DC** *compatibles***]), on retrouve dans le DA10 ([*Noirs* **DC** *non supérieurs aux blancs en sprint****]) les traces d'une forme de diffusion de *stéréotype* relevant finalement de la *doxa* (pragmatique topique) de la capacité sportive des athlètes²⁴³ "*Noirs*". Et l'énoncé que nous reformulons

²⁴³ À la circulation discursive de cette capacité objet de remise en cause ici peut s'ajouter celle de l'*endurance à la chicotte* que l'on peut lire dans le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, 1983, p. 38 (voir la suite de la note, p. 533).

ici : « Les Noirs ne sont pas supérieurs aux Blancs en sprint. » en tant que *posé, présuppose* (présupposition) que *Les Noirs sont*, jusque-là, *endurants et efficaces en sprint* et peut *sous-entendre*, selon les situations de communication, (en compétition par exemple) : « N’imagine pas pouvoir me dépasser, me ravir la vedette parce que tu es Noir » ; ou encore, « Les Noirs sont meilleurs dans de nombreuses disciplines sportives, excepté le sprint. Tu devrais tenter ta chance ailleurs ». Le (DA13) [*non* “*rac*es” **DC** *MAIS* confirmation de “genres fonctionnels”***] est un DA particulier qu’il est important d’analyser ici pour une raison fondamentale. C’est qu’en effet, il est orienté consécutivement par deux opérateurs argumentatifs sémantiquement différents : **DC**, qui semble un **DC** tout à fait particulier (nous essayerons de le démontrer) et *MAIS* ; et que l’*antécédent* qui n’est pas pris en charge par le mot *racisme* lui-même, mais par “*rac*es” est employé sous la forme négative. Ceci pose un problème parce qu’en effet, il est de principe que c’est **PT** qui apparaît dans un tel *contexte*, celui impliquant une négation. Ce **DC** semble, comme nous l’avons indiqué, ne pas marquer une conséquence formelle comme dans le DA : [embryon **DC** *vie**]²⁴⁴. Dans ce *contexte*, c’est un DC qui conclut sur un fait sous forme d’*assertion*, une sorte de validation d’*adhésion* en faveur de la *non* existence de “*rac*es” en même temps affaiblie par le *conséquent* : [...] *mais* confirmation de “genres fonctionnels”] introduit par l’opérateur *mais* de « “Restriction” [...] et non pas « d’”Opposition” » (Charaudeau, 1992 : 514) ayant valeur de **PT**. En effet, nous sommes « en présence de deux assertions qui ont au moins un élément constitutif en commun. [...] Ces deux assertions sont reliées de telle manière que l’une de celle-ci (généralement la seconde, mais cela dépend du type de construction) *nie*²⁴⁵ l’assertion (le plus souvent implicite) qui pourrait être l’une des conséquences de l’autre assertion (considérée comme l’assertion de base). » (*ibid.*). L’*élément commun* ici, c’est “*rac*es” → “genres fonctionnels” et il est question des « qualifications » de *traits* à visée de catégorisation du *genre* humain ; [confirmation de “genres fonctionnels”] introduit par *mais*, correspond à l’*assertion restrictive*, considérée comme l’*assertion de base* qui « nie » de ce fait, ou plutôt la *vérité* de l’*assertion implicite* correspondant à : [*non* “*rac*es”] = il n’y a pas de “*rac*es”. Il y a là, une stratégie qui consiste à nier un fait²⁴⁶ pour mieux le réaffirmer. Pour conclure sur ces DA identifiés autour de l’opérateur DC, il est possible de mentionner le fait que, dans les discours, la probable *interdiction* de l’emploi du mot « race » dans le débat public, et bien inscrit dans la constitution française, est vue comme un déni de démocratie, une forme de privation de liberté d’expression (cf. le DA22 : [race (ne pas dire) **DC** dictature **DC** *absence* de liberté d’expression***]).

²⁴⁴ Exemple issu du corpus sur lequel Cozma (2009, p. 188) a travaillé dans le cadre de sa thèse de doctorat.

²⁴⁵ C’est l’auteur qui met en italique.

²⁴⁶ Il n’y a pas de “*rac*es”, certes ; il y a, *cependant*, des “genres fonctionnels” : ce qui est dit ne pas exister, existe.

Le (DA15) [Blancs DC ne pas <avoir> le monopole du racisme**] est un peu particulier ; il fait apparaître racisme dans la conclusion permettant ainsi « de voir quels sont les mots qui amènent [racisme] comme conclusion » (Cozma, 2009 : 188). Comme on peut le voir ici, « Blancs » fait donc partie de ces mots qui amènent à la conclusion du racisme. Autrement dit, « Blancs » comme « Noirs » d'ailleurs sont des catégories constitutives de la question raciale.

La *modalisation* de *racisme* dans notre *corpus de travail* (discours *médiatiques* et *socio-politiques* comme *numériques*) est bien plus complexe que ce l'on peut observer dans les dictionnaires consultés (discours *lexicographique*). Elle se manifeste par de nouveaux stéréotypes et se renforce par le phénomène de la *surmodalisation* avec le recours à certains verbes modaux (*pouvoir, vouloir* etc.) et autres configurations discursives sur lesquelles nous reviendrons amplement plus loin.

Qu'en est-il des DA autour de *racisme* mais orientés par l'opérateur transgressif **PT** ? D'abord, il est à retenir que « le transgressif découle d'une contradiction entre le terme conséquent des DA et un élément stable de la signification » (Cozma, 2009 : 188) du mot *racisme* :

V.1.2. Les Déploiements Argumentatifs de *racisme* orientés par PT

POURTANT

idéologie exclusive	PT	hommes honnêtes et anticolonialistes**1
race	PT	amour tyrannique**2
racisme / discrimination raciale	PT	misère***3
racisme / antisémitisme	PT	préjugés et haine**4
racisme et sort des juifs	PT	<i>non</i> autonome**5
racisme	PT	métis noirs**6
noire et blanche	PT	Jean-Marie Le Pen est arrivé en tête***7
noirs [acteurs]	PT	rôle difficile et enrichissant**8
Noirs [phrases similaires sur les Noirs]	PT	jamais qualifiées de racistes*9
anti-racisme universaliste	PT	identité**10
anti-racisme	PT	presque uniformément Blancs**11
xénophobie / racisme	PT	<i>non</i> conséquence mécanique de la crise**12
provocations xénophobes de style lepéniste	PT	très euphémisées*13
apartheid en Afrique du Sud	PT	raison**14

Certains de ces DA : (DA1) [idéologie exclusive **PT** hommes honnêtes et anticolonialistes**] et (DA2) [race **PT** amour tyrannique**] sont, respectivement, en contradiction avec les éléments de la signification du *noyau* de *racisme* à travers les traits /honnêteté/ (« honnêtes ») et /anticolonialisme ≠ colonialisme/ (« anticolonialistes ») d'une part, et le trait /amitié/ ou /fraternité/ (« amour ») d'autre part, apparus dans les *conséquents* des enchaînements argumentatifs

proposés par les discours ici. Nous assistons là à une inversion du potentiel axiologique du mot renforcé dans (DA2) par un qualificatif (tyrannique = relatif au tyran) *péjoratif* ou *négatif* qui marque la force de l'inversion (amour *fort*, *incommensurable*, presque *immodéré*) axiologique (du *négatif* [-] au *positif* [+]). Les discours tentent d'opposer ici *amour tyrannique* à la *haine* ou à l'*hostilité* [tyrannique]. Ce sont ces contradictions qui n'autorisent pas le recours à l'opérateur normatif DC dans la structuration des DA1 et DA2.

Les DA4 [racisme / antisémitisme **PT** préjugés et haine**] et DA9 [Noirs (phrases similaires sur les Noirs) **PT** jamais qualifiées de racistes*] parce que pour le DA4, il y a une inadéquation du point de vue de la logique entre l'élément *conséquent* et l'orientation argumentative portée par PT par rapport à l'*antécédent*. Dans ce DA, cet élément *conséquent* apparaissant, du point de vue des données recueillies, comme la source ou la caution de l'*antécédent* ne peut, pour que l'enchaînement soit logique, admettre que l'opérateur DC. Soit [racisme / antisémitisme DC préjugés et haine**] ; voire [préjugés et haine DC racisme / antisémitisme**] avec inversion donc ou permutation des places de l'élément *conséquent* et l'*antécédent* sans que l'opération n'ait aucune prise sur le sens du DA. Il est par conséquent, possible de formuler ici l'hypothèse qui reste à vérifier que **les éléments *conséquent* et *antécédent* d'un enchaînement logique orienté par DC peuvent se permuter sans nuire à la logique de l'argumentation.** Pour le DA9, la dimension transgressive se renforce par la présence de l'adverbe de temps « jamais » dans le contexte de l'élément *conséquent* avec la critique, en France, d'une politique de *deux poids et deux mesures* fondée sur la comparaison de faits langagiers portant sur l'expression du *racisme*.

Pour les (DA5) [racisme et sort des juifs **PT** non autonome**] et (DA12) xénophobie / racisme **PT** non conséquence mécanique de la crise**, la forme transgressive se justifie par la présence de l'adverbe de négation *non* (obtenu par reformulation de l'énoncé de départ) dans le contexte des éléments du *conséquent*. Si le (DA5) développe, par *présupposition*, l'argument selon lequel le *racisme* et le *sort des juifs* devraient garantir une "autonomie", le (DA12), lui, développe un argument selon lequel, la manifestation du *racisme* et/ou de la *xénophobie* n'aurait pas eu de répercussions sur la crise ... (laquelle ? = « des politiques économiques » cf. *corpus de travail*).

Pour les (DA11) [anti-racisme **PT** presque uniformément Blancs**] et (DA10) [anti-racisme universaliste **PT** identité**], basés sur la même structure syntaxique presque, le transgressif est rendu possible par la négation implicite contenue dans les *conséquents* : celui du (DA11) à travers *presque uniformément Blancs* qui entre en contradiction avec *anti-racisme*, et pour le (DA10) *identité* en ce sens que l'*anti-racisme*, surtout *universaliste*, ne peut ou ne devrait déboucher sur *identité* mais plutôt sur *non identité*.

Le (DA3) [racisme / discrimination raciale **PT** misère***] a une forme transgressive tout à fait saisissante en ce sens que le *conséquent* « misère » est axiologiquement négatif et cet enchaînement logique tel que structuré présuppose que la *richesse* devrait épargner le *racisme* ou la *discrimination raciale* à la société. Il convient d'associer à cet enchaînement (DA3) à (DA6) [racisme **PT** métis noirs**]²⁴⁷ parce que, là aussi, il y a l'idée de la préservation du racisme au motif d'être *métis* et ce qui est surprenant c'est la juxtaposition de *noirs* à *métis* réduisant ainsi à néant l'intention de départ, celle de <pouvoir>²⁴⁸ échapper au *racisme*. Cette situation de discours autorise à substituer **PT** à **DC** dans l'enchaînement ce qui conduit à [métis noirs **DC** racisme] et du même fait montre que *métis* est un lexème à partir duquel on peut tout à fait argumenter en faveur de *racisme*.

Les quatre DA suivants : (DA7) [noire et blanche **PT** Jean-Marie Le Pen est arrivé en tête***], (DA13) [provocations xénophobes de style lepéniste **PT** très euphémisées*], (DA8) [noirs [acteurs] **PT** rôle difficile et enrichissant**] et (DA14) [apartheid en Afrique du Sud **PT** raison**] sont regroupés en ce qu'ils portent en eux des paradoxes bien que les éléments des *conséquents* soient affirmatifs : c'est le cas du (DA7) dont la forme *normative* n'aurait aucun sens : [noire et blanche **DC** Jean-Marie Le Pen] si ce n'est qu'elle aboutit plutôt à [noire et blanche **DC** non Jean-Marie Le Pen] et (DA13) parce qu'on ne saurait comprendre que quelqu'un s'inscrive dans la politique de Le Pen sans avoir l'art de recourir à l'*euphémisme*. En revanche, pour les (DA8) (par exemple : [noirs (acteurs) **DC** rôle difficile et enrichissant**]²⁴⁹ et/ou [noirs (acteurs) **PT** *non* rôle difficile et enrichissant**]) et (DA14) ([apartheid en Afrique du Sud **PT** *non* raison**]), il a été possible de trancher entre la forme *transgressive* ou *normative*, car les deux semblent possible argumentativement.

Nous allons maintenant étudier les DA liés au lexème *islamophobie* d'abord par rapport à l'opérateur **DC** puis l'opérateur **PT** par la suite.

V.1.3. Les Déploiements Argumentatifs de *islamophobie* orientés par **DC**

ISLAMOPHOBIE

DONC

islamophobie **DC** montée d'un islam*1

²⁴⁷ Dans le cadre de cette inversion, le *conséquent* devient l'*antécédent* et ce dernier, le *conséquent* puis **PT** devient **DC**. On peut même avoir également l'enchaînement [métis noirs **PT** racisme] ; mais ici le sens ne change pas parce que **PT** demeure valable.

²⁴⁸ Les chevrons (<...>) marquent ici le caractère *modal* du verbe.

²⁴⁹ Même si sociologiquement, cela est un problème en raison de ce qui est appelé « plafond de verre ».

islamophobie	DC	cortège d'abomination**2
islamophobie	DC	forme moderne de la vieille arabophobie**3
islamisme [complaisance]	DC	<i>en</i> (les musulmans ?) faire des adversaires**4
islamistes	DC	<i>exclusion définitive</i> **5
« fascislamisation » [union sacrée de la Nation contre]	DC	« bourdieusiens » cachés**6
arabes	DC	musulmans**7
arabe (idée de transmission du savoir)	DC	comprendre ce que veut dire « judéo-arabe »**8
islams [deux]	DC	lignes de front du vrai DC « choc de civilisation »**9
islam	DC	<i>interdire</i> autonomisation de la sphère politique***10
islam	DC	pas <i>de</i> « Loi naturelle »**11
islam de France	DC	“vrai” islam**12
islam	DC	islamisme DC terrorisme**13
islam	DC	fanatisme**14
islam	DC	discriminatoire à l'envers**15
islam	DC	propagation du fondamentalisme**16
État islamique	DC	opinions favorables ²⁵⁰ **17
État islamique	DC	agression contre tous les musulmans**18
musulmane [Marocaine]	DC	<i>interdire</i> dans le gouvernement de la France*19
musulmans	DC	<i><devoir></i> se désolidariser de ...**20
musulman	DC	pas en capacité d'être un citoyen français**21
musulman [n'est pas forcément un Arabe]	DC	ne vol pas DC ne se drogue pas DC ne ment pas**22
musulmane / musulman / arabe	DC	<i>ne pas <savoir faire></i> ²⁵¹ marcher <i>son</i> petit cerveau*23
musulman	DC	<i><sensé savoir></i> ²⁵² <i><interdiction></i> d'insulter en islam**24

²⁵⁰ Contexte marge : « L'Etat islamique recueillerait donc en France 16 % d'opinions favorables. ».

²⁵¹ Contexte large : « uis française mais musulmane musulman ça veut pas dire arabe **donc** avant de parler faits marcher ton petit cerveau si il marche ».

²⁵² Contexte large : « aime • 1 • il y a 7 heures o Dîîîvââ Nîîîââ t ' es musulman **donc** t ' es sensé savoir que d ' insulter c ' est interdit en islam ».

musulmans **DC** ennemis de chrétiens**25

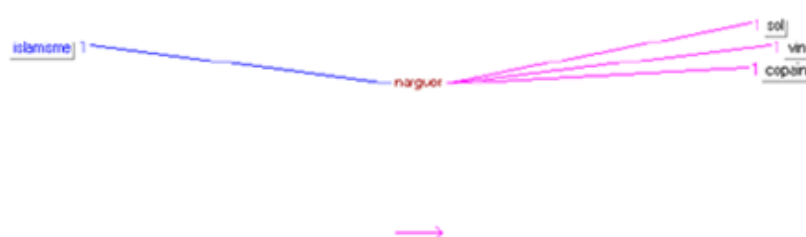
Les (12) douze DA ci-contre : (DA1) [islamophobie **DC** montée d'un islam*], (DA2) [islamophobie **DC** cortège d'abomination**], (DA3) [islamophobie **DC** forme moderne de la vieille arabophobie**], (DA4) [islamisme [complaisance] **DC en** (les musulmans ?) faire des adversaires**], (DA5) [islamistes **DC exclusion définitive****], (DA6) [« fascislamisation²⁵³ » [union sacrée de la Nation contre] **DC** « bourdieusiens » cachés**], (DA7) [arabes **DC** musulmans**], (DA9) [islams [deux] **DC** lignes de front du vrai **DC** « choc de civilisation »**], (DA12) [islam de France **DC** «vrai» islam**], (DA13) [islam **DC** islamisme **DC** terrorisme**], (DA14) [islam **DC** fanatisme**], (DA16) [islam **DC** propagation du fondamentalisme**] sont conformes aux traits spécifiques de description de la signification lexicale de *islamophobie* telle qu'elle se manifeste dans les dictionnaires consultés soit par l'expression d'un constat (*montée d'un islam*) justifiant une mesure de rétorsion (*union sacrée contre ... ; exclusion définitive ; en faire des adversaires* etc.), soit par une série de définitions établissant des égalités conceptuelles : *islamophobie=abomination ; arabes=musulmans ; islam=islamisme=terrorisme=fanatisme=fondamentalisme* etc., soit par la mention de plusieurs *islams*, deux au moins, avec la mise en exergue d'un élément de topographie les spécifiant : c'est la préposition *de* qui joue le rôle ici à travers le syntagme *islam de France*, et un élément de la mention de *vérité* : c'est le qualificatif «vrai» qui le rôle ici à travers le syntagme «vrai» *islam* présupposant l'existence d'un «faux» *islam* lequel n'appartiendrait pas à la France ou serait *non conforme* à celui qui se pratique sur le territoire français.

Les (5) cinq DA suivants : (DA10) [islam **DC** interdire autonomisation de la sphère politique***], (DA11) [islam **DC** pas de « Loi naturelle »**], (DA19) [musulmane [Marocaine] **DC** interdire dans le gouvernement de la France*], (DA21) [musulman **DC** pas en capacité d'être un citoyen français**] et le (DA22) [musulman²⁵⁴ [n'est pas forcément un Arabe] **DC** ne vol pas **DC** ne se drogue pas **DC** ne ment pas**] *normatifs*, parce que orientés par DC, révélant quelques traits de définition lexicographiques et stéréotypiques, sont construits sur la même forme ou logique. En effet, les éléments des *conséquents* ont pour amorces soit des particules de négation *pas de* (DA11) ou *pas en* (DA21) ou encore *ne ... pas* (DA22) marquant ce qui caractérise ou non la religion *musulmane / l'islam* ; soit le verbe *interdire* (DA10 et DA19) donc interdiction qui, comme une injonction forte, renforce et achève la négation énoncée dans les trois (3) autres DA. On voit bien ici le poids de la dimension *politique* dans la religion et le contrôle dont elle est l'objet : **[NON**

²⁵³ C'est là un mot « valise » forgé à partir de la soudure de *fascisme* et *islamisation*.

²⁵⁴ Par « crainte d'Allah » (idée développée dans l'énoncé dont est issu le DA) pour, sans doute, le respect du principe religieux et la «peur» du jugement divin.

autonome] → [interdire autonomisation de la sphère politique***] très souvent énoncée dans les critiques adressées à la religion à travers les prises de paroles publiques. C'est ce que l'on peut voir sur la copie d'écran ci-dessous qui mentionne explicitement *islamisme* comme objet/sujet/auteur de l'accusation formulée, le verbe *narguer* (« variable centrale ») comme l'expression de l'acte de narguer commis avec des complices marqués par le terme trivial *copain* (cf. l'extrait : *potes, racailles Africains... du gros rouge=PC ?*) et *sol* comme le *territoire* des faits qui est la France.



en nous **narguant** avec leurs pots racailles africains. Avec quel argent ? On se le demande. la France est désarmée devant les islamistes qui la **narguent** sur son sol. Elle est désarmée car une dialectique de la repentance s'est mise en marche, qu'il **narguait** avec du gros rouge dans les réunions de l'UEC pour faire peuple.

Figure 14: Copie d'écran montrant un *contexte* d'emploi de « narguer » réalisée avec Tropes

Les (DA25) [musulmans **DC** ennemis de chrétiens**], (DA15) [islam **DC** discriminatoire à l'envers**], (DA17) [État islamique **DC** opinions favorables**] et (DA18) [État islamique **DC** agression contre tous les musulmans**] sont également *normatifs* pour les raisons que nous avons évoquées pour ceux ci-dessus reposant sur DC notamment. Mais, ce qui est très parlant ici, c'est que le (DA25) énonce explicitement une relation conflictuelle entre *musulmans* et *chrétiens* les premiers désignant les deuxièmes comme *ennemis*. Les (DA17) et (DA18) énoncent la représentation discursive de l'*État islamique*, représentation marquée par des *opinions défavorables* et dans laquelle il est vu comme une *agression contre tous les musulmans*. L'emploi du déterminant *tous* n'est pas anodin dans ce DA. On se souviendra, sans doute, des propos *généralisants* de Philippe Tesson dans une émission sur *Europe1* parlant de : « [...] **les** musulmans » comme « **le** problème » de la France ; de « les musulmans » qui réclameraient « le fanatisme » : rapport d'équivalence sémantique renvoyant aux (DA13) [islam **DC** islamisme **DC** terrorisme**], (DA14)

[islam **DC** fanatisme**], (DA16) [islam **DC** propagation du fondamentalisme**]. En réponse au (DA18), le (DA20) [musulmans **DC** *devoir* se désolidariser de ...**] intervient comme une *injonction* : *devoir*, faite aux *musulmans*, les “vrais” à manifester pour sortir de la généralisation englobante en se désolidarisant des préceptes du *fanatisme*, de l’*islamisme* etc.

Les (DA8) [arabe (idée de transmission du savoir) **DC** <comprendre> ce que veut dire « judéo-arabe »**], (DA24) [musulman **DC** <censé *savoir*> <*interdiction*> d’insulter en islam**] et (DA23) [musulmane / musulman / arabe **DC** *ne pas* <*savoir faire*> marcher *son* petit cerveau*], aussi *normatifs* parce que orientés par DC comme les DA qui les précèdent ici ont quelques particularités qu’il est important de mettre en exergue. Ils ont tous les trois, comme amorces, des éléments *conséquents*, des verbes modaux (sous forme syntagmatique pour DA24 et DA23) spécifiques aux *actes de langage* (Austin, [1962], 1970 ; Searle, 1972, [1975.]). Le (DA8) et par <comprendre>, engage un processus générationnel d’*historicité* et de *didacticité* qui repose sur la *valeur ontologique* avec l’activation de la *modalité aléthique* liée à <nécessaire> et la *modalité épistémique* liée à <connaissance> et relevant, elle, de la *valeur de jugement de vérité*. Le (DA24) par son énoncé fait intervenir également la *valeur ontologique* et en plus de la *modalité aléthique* (« *interdiction* ») comme dans le (DA8) active la *modalité déontique* (« censé savoir »=obligation=devoir) et la *valeur de jugement de vérité* avec l’activation de la *modalité épistémique* (« savoir ») <connaissance>. Le (DA23) nie (*ne pas*) la *modalité épistémique* (« <*savoir faire*> ») de la *valeur de jugement de vérité* dont la manifestation dans le (DA24) était déjà entachée de *doute* parce que marquée par un conditionnel implicite (<censé savoir>=*devrait* savoir) : [mais] *ne pas* savoir. Le (DA23), dit ou plutôt fait autre chose pourtant objet d’*interdiction* énoncée dans le (DA24) : [<interdiction> **d’insulter en islam****] : *musulmane / musulman ... ne pas savoir faire marcher son petit cerveau* **DC** ne pas insulter **PT** insulter. Il y a ici, une manifestation implicite de la *violence verbale* (nous y reviendrons); car dire [*ne pas savoir faire* marcher [...] cerveau*] peut être assimilé à dire : « fou » (insultes/injures). Cet aspect du DA autorise la prise en compte des *modalités intellectuelles, hédoniques-affectives, éthiques-morales* avec l’activation de la *polarité axiologique négative* conforme au trait du *noyau* du mot.

Nous abordons à présent, l’analyse des DA portée par l’opérateur PT tels qu’ils se présentent ci-dessous :

V.1.4. Les Déploiements Argumentatifs de islamophobie orientés par PT

POURTANT

islam	PT	islamisme***1
islam	PT	terriblement peur**2

musulmans	PT	indigne d'être français**3
musulmanes [Françaises]	PT	sentiment paradoxal**4
musulmans	PT	<i>non</i> observation de pratique religieuse***5
musulmane passive	PT	agissements <i>nuisibles</i> à l'islam**6
musulman français	PT	divers et contrasté*7
français musulmans [stigmatisation]	PT	victimes de la montée du racisme*8

Les (DA1) [islam **PT** islamisme***] et (DA2) [islam **PT** terriblement peur**] ne comportent pas une négation explicite ; mais implicite contenue dans la signification de *peur* amplifiée par l'adverbe *terriblement* pour le (DA2) et *islamisme* pour le (DA1). On se rappellera ici du lien déjà établie ci-dessus entre les mots [islamisme]=*terrorisme*=*fanatisme* etc. lesquels orientent finalement vers *peur*.

Les (DA3) [musulmans **PT** indigne d'être français**], (DA4) [musulmanes [Françaises] **PT** sentiment paradoxal**] et (DA7) [musulman français **PT** divers et contrasté*] ont presque la même structure syntaxique de part les *antécédents* surtout. L'implication d'un élément de négation qui autorise PT dans l'enchaînement de chacun d'eux est implicite (comme dans le cas des DA1 et DA2). PT est induit par la présence de l'*indignité* qui frappe les Français de confession musulmane (cf. DA3) ce qui engendre chez eux, un *sentiment paradoxal* (cf. DA4) et le paradoxe a quelque chose d'incohérent, de *contrasté* (cf. DA8) par rapport à ce que l'on est ou à ce que l'on s'emploie à être sans l'être vraiment.

Les (DA5) [musulmans **PT** *non* observation de pratique religieuse***], (DA6) [musulmane passive **PT** agissements *nuisibles* à l'islam**] et (DA9) [français musulmans [stigmatisation] **PT** victimes de la montée du racisme*] sont très proches des (DA3), (DA4) et (DA7) du point de vue de la structure syntaxique. Si pour (DA5) c'est l'adverbe *non*, l'élément de négation qui justifie l'emploi de PT, pour le (DA6), il se justifie par l'orientation axiologique négative du qualificatif *nuisibles*, et pour le (DA8), par la présence du terme *victimes* en position de *conséquent* qui questionne l'acte de *stigmatisation* dont seraient l'objet les *musulmans*.

Nous allons maintenant enchaîner pour finir avec l'analyse du lexème *antisémitisme* :

V.1.5. Les Déploiements Argumentatifs de *antisémitisme* orientés par DC

ANTISEMITISME

DONC

antisémitisme	DC	négationnisme***1
antisémitisme	DC	délit ²⁵⁵ **2
antisémitisme	DC	force du bloc républicain**3
antisémitisme	DC	phénomène résiduel**4
antisémitisme	DC	invention occidentale moderne / le vieil antijudaïsme chrétien**5
antisémitisme	DC	antisémitisme***6
antisémite [matrice]	DC	centre paranoïaque***7
juif	DC	<i>vouloir</i> (veux) mettre dehors tous les Palestiniens**8
juifs [les attaquer]	DC	antisémite**9
juifs	DC	« électoralement corrects »***10
juif	DC	racine de tous les problèmes***11
« juifs »	DC	puissance financière**12
juif assimilé sioniste	DC	nazi***13
juifs	DC	objectivement condamnables**14
juif	DC	doublement riche**15
juif français	DC	conscience de la judéité**16
“vrai juifs”	DC	devenir chrétiens***17

Les (DA1) [antisémitisme **DC** négationnisme***], (DA2) [antisémitisme **DC** délit**], (DA7) [antisémite [matrice] **DC** centre paranoïaque***] et (DA14) [juifs **DC** objectivement condamnables**], orientés par DC, se présentent sous forme *normative* et reprennent nombre des traits essentiels du *noyau* du mot et autres contenus dans les stéréotypes (PA) : [penser juif *nuisible* **DC** appeler à poursuivre les juifs] mettant en avant la *nuisibilité* du *juif*. La *condamnation* dont il est question dans le (DA14) est modalisée par la présence de l'adverbe de manière *objectivement* pour fonder l'acte en la soustrayant de ce fait à la *subjectivité* sans l'exhibition de preuves tangibles.

Les (DA3) [antisémitisme [rejet] **DC** force du bloc républicain**], (DA4) [antisémitisme **DC** phénomène résiduel**], (DA5) [antisémitisme **DC** invention occidentale moderne / le vieil antijudaïsme chrétien**] et (DA9) [juifs [les attaquer] **DC** antisémite**], tous aussi *normatifs* pour même raisons que ceux qui les précèdent ici, sont fondamentalement définitoires exposant la conséquence du *rejet* de l'*antisémitisme* (DA3), présentant l'*antisémitisme* comme *invention* (le terme semble péjoratif ici) *occidentale* ou manifestation de l'*antijudaïsme chrétien* (DA5) ou la conséquence sociale et/ou judiciaire d'une agression commise par un tiers sur un *juif* : *antisémite* (DA9).

Le (DA8) [juif **DC** *<vouloir>* (veux) mettre dehors tous les Palestiniens**] aussi *normatif* est un peu particulier. En effet, il est porté, dans les éléments du *conséquent*, par un verbe modal

²⁵⁵ Ce DA portant sur la qualification de l'*antisémitisme* en tant que *délit* rappelle la prise de parole de Christiane Taubira sur France 2 devant David Pujadas comme droit de réponse aux propos de Anne-Sophie Leclère qui l'on visée. Elle qualifiait, de *délit* outre les propos antisémites mais aussi racistes et/ou islamophobes.

<vouloir> (sur lequel nous reviendrons plus loin) et qui apparaît comme une accusation ou critique laquelle serait le mobile de l'*hostilité* dont le *juif* est l'objet : « *vouloir* mettre dehors tous les Palestiniens ». À ces DA, notamment DA8 et DA14, peut s'associer, dans le registre des mobiles de l'*hostilité*, telle qu'elle se manifeste dans les discours, les (DA12) [« juifs » **DC** puissance financière**], (DA15) [juif **DC** doublement riche**], (DA11) [juif **DC** racine de tous les problèmes***] et (DA13) [juif assimilé sioniste **DC** nazi***]. Ces DA, tout aussi *normatifs* qu'ils sont, parce que orientés par DC, apportent des éléments amplifiant le mobile de la haine : *richesse* ou *pouvoir financier* (qui ferait sans doute des envieux) et plus original, l'accusation de *nazisme* formulée à l'endroit de ceux qui (les *juifs*), par des faits historiques (les *camps de concentration*), sont reconnus comme étant des victimes de cette idéologie.

Les (DA16) [juif français **DC** conscience de la judéité**] et (DA17) [“Vrais juifs” **DC** devenir chrétiens***], orientés par DC, par conséquent, non *transgressifs* exposent, c'est le cas de (DA16), la représentation psychologique du *juif* par rapport à son appartenance religieuse ; et le (DA17), en intégrant le syntagme “vrais juifs” comme *antécédent* dans l'enchaînement argumentatif, présuppose l'existence de “faux juifs”, à savoir, ceux qui ne sont pas devenus chrétiens : être *juif*, c'est donc être fondamentalement *chrétien*. Il y a là, l'établissement de sous catégories que l'on retrouve d'ailleurs au niveau l'*antécédent* du (DA16) ici : *juif Français* où « français » devient spécifique déterminant la sous-catégorie *juive* convoquée ; et l'on peut avoir dans une logique de définition de la topographie ou de la nationalité les *juifs Américains*, les *juifs Hongrois*, les *juifs Israéliens*, etc.

Le (DA10) [juifs **DC** « électoralement corrects »***] est lui aussi *normatif*. Il traduit ici, ce qui est absent et des *propriétés essentielles* du dictionnaire comme des *stéréotypes* afférents au mot, la représentation de l'attitude politique des juifs : « électoralement corrects » cela justifie sans doute le dynamisme des institutions juives à l'instar du **CRIF** en France avec l'organisation de son dîner annuel à laquelle s'empressent les politiques de tout bord surtout dans les périodes électorales comme pour donner des gages et recueillir des suffrages et surtout pour dire, chacun à sa manière, tout le bien qu'ils pensent « bloc républicain », de l'impérieux devoir du *rejet* de l'*antisémitisme*.

Enfin, le (DA6) [antisionisme **DC** antisémitisme***] est également *normatif* ; mais il présente en position de *conséquent* « antisémitisme » qui, dès lors, appartient au DA d'un autre mot : ici *antisionisme*. Ceci n'est pas, cependant, dénudé d'intérêt pour notre recherche ; car, *antisionisme* devient, de ce fait, l'un des mots à partir desquels il est possible d'argumenter en faveur de l'*antisémitisme*.

Évaluons, à présent, les DA associés à *antisémitisme* mais orientés par PT.

V.1.6. Les *Déploiements Argumentatifs* de *antisémitisme* orientés par PT

POURTANT

shoah <i>non</i> [enseigner]	PT	au programme de troisième et de terminale**1
shoah	PT	<i>dessin</i> croix gammée***2
sionisme	PT	<i>avoir</i> (n'a) jamais été celui du Grand Israël**3
antisémitisme de populations musulmanes	PT	victimes traditionnelles du racisme**4
antijuive dans les campagnes	PT	il n'y a plus guère de juifs**5
judéophobie	PT	société feint ne point voir**6
christianisme/judaïsme du Moyen-Orient	PT	adaptés au monde**7
parler de « lobby juif »	PT	<i>ne pas</i> pouvoir établir ses actions concrètes**8
fascisme et nazisme	PT	<i>non</i> antisémite***9

Cette première liste constituée des (DA2) [Shoah **PT** *dessin* croix gammée***], (DA3) [sionisme **PT** *avoir* (n'a) jamais été celui du Grand Israël**], (DA5) [antijuive dans les campagnes **PT** il n'y a plus guère de juifs**], (DA6) [judéophobie **PT** société feint ne point voir**], (DA8) [parler de « lobby juif » **PT** *ne pas* <**pouvoir**> établir ses actions concrètes**] et (DA9) [fascisme et nazisme **PT** *non* antisémite***] sont transgressifs, parce que orientés par PT qui se justifie par la présence dans le contexte de leur conséquent respectif d'un élément de négation : *croix gammée*, élément péjoratif symbole du nazisme (DA2); l'adverbe de temps *jamais* (DA3) ; les locutions de négation *n'... plus guère* (DA5), *ne point* (DA6) *ne pas* (DA8) et l'adverbe de négation *non* (DA9). Mais à voir de près, l'opérateur PT du (DA9) [fascisme et nazisme **PT** *non* antisémite***] pose question. En effet, s'il n'y a rien à objecter du point de vue du caractère *transgressif* de l'enchaînement du point de vue de sa configuration ; il y en a, cependant, sur le plan sémantique sinon discussif. En effet, il n'est pas concevable que la manifestation du *fascisme/nazisme* s'oriente vers **non antisémite**. Il y a, là un paradoxe non pas seulement du point de vue du discours mais surtout de l'histoire et qui interpelle. Avec PT *non*, nous avons affaire à une double contradiction sinon à la négation de la *transgression* garantie par PT. Avec l'enchaînement [fascisme / nazisme **PT** antisémite***], la

négarion se dédouble pour se réduire à PT. Mais, là encore, la relation de contradiction entre les deux termes de l'enchaînement est toujours problématique, presque surréaliste. L'enchaînement devrait, pour être logique, conduire à [fascisme / nazisme **DC** antisémite**]. En réalité, avec PT dans ce contexte, c'est à un affaiblissement (« forme [...] affaiblie [...] ») du potentiel argumentatif des deux termes de l'*antécédent* : *fascisme* et *nazisme* voire à leur *neutralisation* (« forme [...] neutralisée [...] ») que nous assistons (Galatanu, 2007 : 316)²⁵⁶. On dirait presque l'adhésion à l'idéologie fasciste et/ou nazie ne fait pas de quelqu'un un fasciste/nazi et par conséquent antisémite donc [*non* antisémite]. Ce qui paraît bien inconcevable sinon illogique.

Nous voyons avec le (DA1) [*non enseignement* de la Shoah **PT** au programme de troisième et de terminale**] que la forme de l'enchaînement peut se justifier également par la présence d'un élément négatif, ici l'adverbe de négation *non*, dans les termes de l'*antécédent* et pas uniquement dans ceux du *conséquent* comme on a pu l'observer jusque-là dans les analyses. Il faut faire ici une remarque importante. La présence de l'histoire de la *Shoah* et donc de l'*antisémitisme* dans les programmes scolaires, que « certains professeurs n'osent plus enseigner » comme il est fait mention dans le *corpus* analysé prouve que la *Shoah* et d'une certaine manière le *racisme* sont passés du *canon*, c'est-à-dire de la *topique instituée* à la *vulgate* (Sarfati, 2012) c'est-à-dire la *topique transmise* à travers la vulgarisation ou la didactique. Du point de vue *discursif* (« statut discursif »), elle n'est plus seulement théorisée, c'est-à-dire *exposée* ; elle est *expliquée* (*ibid.*).

Les deux derniers DA enfin : le (DA4) [antisémitisme de populations musulmanes **PT** victimes traditionnelles du racisme**] et le (DA7) [christianisme / judaïsme du Moyen-Orient **PT** adaptés au monde**] sont également *transgressifs*, les contenus propositionnels des deux termes de l'enchaînement étant contradictoires ; et cette *transgression* se justifie non pas par la présence d'un élément de négation explicite mais plutôt implicite à travers les mots *victimes* et *racisme* (orientation axiologique négative) pour le (DA4) et l'idée d'*adaptation* (« adaptés ») « au monde » en dépit des différences (effet de *contraste*) d'appartenance géographiques, culturelles et surtout spirituelles pour ce qui est du (DA7).

V.2. Mise en regard des *Possibles Argumentatifs* et des *Déploiements Argumentatifs*

²⁵⁶ Outre la forme normative (exemple : [8] « Elle est belle, donc elle plaît aux hommes ».) et transgressive (exemple : [9] « Elle est belle, et pourtant elle ne plaît pas aux hommes »), la SPA prévoit bien trois autres formes d'enchaînements du potentiel argumentatif à savoir la forme affaiblie (exemple : [10] « Elle est belle, et pourtant intelligente »), la forme neutralisée (exemple : [11] « Tous les ans, en mai, il y a au moins une grève générale ») et la forme intervertie (exemple : [12] « Soyez raisonnable, achetez vous une voiture de luxe »).

V.2.1. Des *PA* et *DA* : essai de reconstruction des significations linguistiques des lexèmes

La détermination des *Déploiements Argumentatifs* (en abrégé : DA) ou *Déploiements Discursifs Argumentatifs* (en abrégé : DDA) qui sont des *actualisations* du « potentiel argumentatif que descriptif, désignatif » Galatanu, 2018 : 166) des mots, à travers les activités ou interactions langagières, n'ont pas d'intérêt s'ils ne sont pas mis en regard avec les PA qui font partie intégrante de ce que Galatanu (*ibid.*) appelle « *dispositif génératif de sens, formé du noyau et de l'ensemble ouvert d'associations stéréotypiques* »²⁵⁷. C'est par ce mécanisme de mise en parallèle qu'il est possible d'atteindre la zone d'articulation ou l'*interface* entre langue et discours par l'identification des DA correspondant à « une activation discursive du potentiel argumentatif des mots » (Cozma, 2009 : 190) et tels qu'ils ont été repérés pour chacun des mots : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* objet de notre étude à partir de l'analyse du *corpus* dictionnaire ou lexicographique. Comme il a été exposé au début du chapitre, nous allons insérer des symboles spécifiques à savoir l'astérisque *, de un à trois en fonction du degré d'originalité du DA identifié, des chevrons ouvrants et fermants : <...> pour marquer la *modalisation* et/ou la *surmodalisation* dans les enchaînements discursifs, des crochets : [...] pour indiquer des opérations de reformulation du DA, des formes abrégées, par exemple *dox.* équivaut à *doxologique*, pour désigner des les valeurs et/ou zones modales qui y sont, à chaque fois activées et le slash (/) pour marquer le rapprochement, dans le DA, de la relation de sémantisme entre des unités linguistiques qui composent le segment antécédent notamment : c'est celui qui est posé avant l'opérateur DC et/ou PT.

V.2.1.1. Le cas de *racisme*

Les PA de <i>racisme</i> dans le dictionnaire	Les DA de <i>racisme</i> dans le <i>corpus</i>
racisme DC se <u>croire supérieur</u> à des personnes d'une autre « race » (dox.) + (h-a.)	racisme DC <u>abattre</u> les murs DC <u>solidariser</u>**1 (h-a.) + (p.)
racisme DC hiérarchie / <u>hiérarchisation</u> des groupes humains (h-a.)	racismes DC traiter avec <u>sévérité</u>*2 (h-a.)
racisme DC éprouver des <u>sentiments</u>	racisme [condamnation] DC

²⁵⁷ C'est Galatanu qui met en italique.

d' <u>hostilité</u> envers des personnes d'une autre « race » (h-a.) + (p.)	<u>condamnation</u> antisémitisme***3 (p.) + (h-a.)
• racisme DC <u>croire</u> un groupe social <u>inférieur</u> à son propre groupe : endogroupe ≠ exogroupe (dox.) + (h-a.)	• racisme anti-blanc DC élément marginal DC <i>moindre</i> <u>mobilisation</u> **4 (p.)
• racisme DC <u>vouloir dominer</u> des personnes d'une autre « race » (v.) + (p.)	• racialisation du discours public DC <u>repli</u> et <u>enfermement</u> identitaires**5 (h-a.)
• racisme DC <u>vouloir</u> causer des <u>souffrances</u> aux personnes d'une autre « race » (v.) + (h-a.)	• racisme DC surinterprétation*6 (épis) + (p.)
• racisme DC manifester une <u>hostilité</u> à la mixité ou au métissage (h-a.)	• racisme imperceptible DC socialement acceptable**7 (h-a.) + (eth-mor)
• racisme DC éprouver des <u>sentiments de mépris</u> envers des personnes d'une autre « race » (h-a.)	• racisme d'extermination DC caractère des différences physiques*8 (h-a.)
• racisme DC <u>combattre</u> d'autres « races » (h-a.) + (p.)	• Noirs DC <i>atteints du « vice »</i> d'antisémitisme <i>transmis</i> par leurs maîtres chrétiens***9 (h-a.)
• racisme DC <u>rejet</u> [...] d'autres « races » (h-a.)	• Noirs DC <i>non supérieurs</i> aux blancs en sprint***10 (h-a.)
• racisme DC hostilité (h-a.)	• noir et Blanc (idée du pouvoir de procréation) DC compatibles**11 (h-a.) + (eth-mor)
• racisme DC hiérarchie / catégorisation (h-a.)	• néo-racisme DC paradoxe de l'existence simultanée***12 (p.) + (h-a.)
• racisme DC théorie (p.)	• <i>non</i> (pas de) « races » DC <i>mais</i> confirmation de « genres fonctionnels »***13 (p.) + (h-a.)
• racisme DC idéologie (p.)	• Blanc [petit] DC <u>proie facile</u> **14 (p.) + (h-a.)

• racisme DC doctrine (p.)	• Blancs DC <i>ne pas <avoir></i> (n'ont pas) le <u>monopole du racisme</u> **15 (p.)
• racisme DC domination (p.)	• blanc DC ethnic***16 ²⁵⁸ (h-a.)
• racisme DC oppression (p.)	• blanc [suprématiste] DC raciste**17 (p.) + (h-a.)
• racisme DC soumission (p.)	• anti-racistes DC <faire> <u>déguerpir</u> les <u>voyous</u> nomades**18 (p.) + (h-a.)
• racisme DC mépris (h-a.)	• race DC scientifiquement fausse***19 (épis)
• racisme DC pureté (h-a.)	• race DC <u>englober</u> des MILLARDS d'individus**20 (h-a.)
• racisme DC impureté (h-a.)	• race DC pas de <u>supériorité</u> d'une autre race***21 (h-a.)
• racisme DC infériorité***10 (h-a.)	• race (ne pas dire) DC <u>dictature</u> DC <i>absence</i> de liberté d'expression***22 (p.) + (h-a.)
• racisme DC supériorité***21 (h-a.)	
• racisme DC rejet (h-a.)	
• racisme DC auto-préservation (h-a.)	
• racisme DC séparation (h-a.)	
• racisme DC violences (h-a.) + (p.)	
• racisme DC suprématisme**17 (h-a.) + (p.)	
• racisme DC ethnic ou ethnicisation***16 (h-a.)	

²⁵⁸ Le DA orienté par DC au niveau du *corpus de travail* est associée en termes de correspondance au DA orienté par PT toujours au niveau du *corpus travail* avec son numéro attribué et son nombre d'astérisque (***) qui indique le degré de prévisibilité.

Tableau 4 : Enchaînements argumentatifs croisés²⁵⁹ des PA et DA

Les traits de signification du mot *racisme* manifestes dans le *corpus de travail* sont conformes avec l'affirmation de l'idée de l'existence de ***rac*** hiérarchisées (***hiérarchie des rac***), la *banalisation* (« socialement acceptable ») du *racisme*, l'établissement d'un lien entre lui et l'*antisémitisme* puis les stratégies de résistance qu'il appelle : *condamnation*, *solidarisation* (« solidariser »), *faire tomber* les « murs » (les « abattre ») etc.

La modalisation de *racisme* dans le *corpus numérique* et *politico-médiatique* semble moins complexe que dans le *corpus lexicographique*. En effet, il y a, par exemple, plus de modalités *hédoniques-affectives* dans les PA (**21 fois**) que dans les DA (**18 fois**); plus de *pragmatique* dans les PA (**11 fois**) que dans les DA (**9 fois**). En revanche, alors que les modalités *épistémique* et *éthiques-morales* sont absentes (**0 fois**) des PA, elles sont présentes dans les DA soit respectivement (**1 fois**) et (**4 fois**) ; et la modalité *doxologique* présente dans les PA (**2 fois**) est absente des DA (**0 fois**).

Les modalités *déontique*, *aléthique* et *volitive* manifestes dans le *corpus lexicographique* ne se sont presque pas manifestées dans le *corpus de travail*.

Ce qu'il est important de retenir ici, c'est que les formes transgressives n'apparaissent que²⁶⁰ dans les *usages*, c'est-à-dire dans les *pratiques langagières* à travers les interactions. Selon l'hypothèse (mais qui n'en est plus une, parce qu'il y a eu des travaux qui l'ont confirmée) que formule Ana-Maria Cozma (2009 : 195), et à laquelle nous souscrivons, « concernant la manifestation des DA inédits, à savoir que ceux-ci s'accompagnent de la forme transgressive d'un enchaînement stable présent parmi les **stéréotypes** », cela revient à soutenir l'idée que nos DA orientés par PT sont, pour certains, des formes *transgressives* des enchaînements stabilisés touchant les *stéréotypes*, et Galatanu (2009 : 191 ; 2018) parle de *Déploiement Argumentatif des Stéréotypes* (en abrégé : DAS), associés au mot ; mais pouvant toucher aussi quelques éléments de la structure nucléaire (*noyau*) du mot. C'est un phénomène sous-jacent à ce que Galatanu (*ibid.*) a appelé la *stéréophagie* définie comme l'un des « mécanismes sémantico-discursifs » d'où émerge des *Déploiements Discursifs Inédits* (en abrégé : DDI) comme des *Déploiements Discursifs Culturels* (en abrégé : DDC) à « l'origine du cinétisme de certains mots » (*ibid.*) et qui s'opère soit par insertion de nouveaux *stéréotypes* en relation d'incompatibilité (sémantique) partielle ou totale avec un ou plusieurs Sts attesté(s), soit par

²⁵⁹ Légende : h-a.=hédoniques-affectives ; p.=pragmatique ; eth-mor=éthiques-morales ; epis=épistémique ; dox=doxologique.

²⁶⁰ Cet élément de conclusion doit être nuancé parce qu'il est possible d'avoir la forme transgressive dès le *noyau* surtout pour les mots qui s'inscrivent dans une *dualité* (relation antonymique). C'est le cas de *vie* et *mort* dans la thèse de Ana-Maria Cozma (2009 : 202) : [organisme **PT** non activité] et [durée **DC** fin].

inversion totale de l'orientation axiologique engendrée par la « polarité discursive » du mot²⁶¹. Ces DA-DDI sont *contextuellement* comme *culturellement* marqués et le tableau ci-dessous en donne quelques illustrations qui sont plutôt de l'ordre d'insertion de nouveaux stéréotypes que d'inversion de l'orientation axiologique :

Les PA de <i>racisme</i> dans le dictionnaire	Les DA de <i>racisme</i> dans le <i>corpus</i>
racisme DC <u>vouloir</u> causer des <u>souffrances</u> aux personnes d'une <i>autre</i> « race »**3 (v.) + (h-a.)	racisme /discrimination raciale PT <i>misère</i>**3
racisme DC manifester une <u>hostilité à la mixité ou au métissage</u>**11-6 (h-a.)	- anti-racisme PT <i>presque uniformément Blancs</i>**11 - racisme PT <i>métis noirs</i>**6
racisme DC <u>rejet</u> [...] d'autres « races »**4 (h-a.)	racisme / antisémitisme PT <i>préjugés et haine</i>**4
racisme DC <i>idéologie</i>**/*1-2-9 (p.)	- idéologie exclusive PT <i>hommes honnêtes et anticolonialistes</i>**1 - race PT <i>amour tyrannique</i>**2 - Noirs [phrases similaires sur les Noirs] PT <i>jamais qualifiées de racistes</i>**9
racisme DC <i>soumission</i>**5 (p.) = non autonome	- racisme et sort des juifs PT <i>non autonome</i>**5 = (par présupposition) DC autonome
racisme DC <i>mépris</i>**8 (h-a.)	noirs [acteurs] PT rôle difficile et enrichissant**8
racisme DC auto-préservation**10 (h-a.)	anti-racisme universaliste PT <i>identité</i>**10

²⁶¹ Galatanu (voir ex. 2009, p. 191, mais ailleurs aussi) a cité dans ces travaux, en guise d'exemple, le cas de *liberté d'expression*, s'appuyant des travaux de Bonald, 1800, dont l'enchaînement s'oriente finalement vers *danger* (dangereuse) ; comme *indignation* s'oriente, par « flexion de polarité discursive », vers *injustice* (cf. Marcel Conche, p. 2001, cité par Galatanu ici). Voir aussi pour ce mot, Galatanu, 2018, p. 248.

• racisme DC séparation (h-a.)	• apartheid en Afrique du Sud PT <i>raison**14</i>
• racisme DC violences (h-a.) + (p.)	• xénophobie / racisme PT <i>non</i> <i>conséquence mécanique de la crise**12</i>
• racisme DC ethnie ou ethnicisation***16 (h-a.)	• provocations xénophobes de style lepéniste PT très <i>euphémisées*13</i>

À l'inverse et au regard de cette hypothèse de la présence d'enchaînements stables dans les éléments du *stéréotype* et/ou du *noyau* correspondant au DDI, cela revient également à soutenir l'idée selon laquelle les DA orientés par PT sont des formes *transgressives* des DA orientés par DC qui auraient pu apparaître dans les Sts ou PA du discours lexicographique. Et c'est ici, sans doute, qu'il y a un travail de re-sémantisation des *lexèmes* analysés à opérer en tenant par ailleurs compte des DA orientés par DC absents du *discours lexicographique* mais présents dans le *corpus de travail*.

V.2.1.2. Le cas de *islamophobie*

Le tableau²⁶² ci-dessous présente une mise en regard des PA et des DA de *islamophobie* :

Les PA de <i>islamophobie</i> dans le dictionnaire <i>corpus</i>	Les DA de <i>islamophobie</i> dans le
• islamophobie DC <u>peur</u> de l'islam (h-a.)	• islamophobie DC <u>montée</u> d'un islam*1 (épis)
• islamophobie DC <u>peur</u> des musulmans (h-a.)	• islamophobie DC cortège d' <u>abomination**2</u> (eth-mor) + (h-a.)
• islamophobie DC <u>haine</u> des musulmans (h-a) + (eth-mor)	• islamophobie DC forme moderne de la vielle <u>arabophobie**3</u> (h-a.)
• islamophobie DC <u>croire</u> la religion chrétienne tolérante et ouverte sur le	• islamisme [complaisance] DC en (les musulmans ?) faire des <u>adversaires**4</u>

²⁶² Nous avons ici, comme dans le cas de *antisémitisme*, détaché la présentation des DA orientés par DC de celle de ceux orientés par PT. Les numérotations des DA ne suivent donc pas dans ces deux cas.

monde (dox)	(p.) + (h-a.)
islamophobie DC <u>vouloir interdire</u> les pratiques culturelles musulmanes (v.) + (déo)²⁶³	islamistes DC <u>exclusion</u> définitive**5 (h-a.) + (p.)
islamophobie DC <u>vouloir</u> causer des <u>souffrances</u> aux personnes de confession musulmane (v.) + (h-a.)	« fascislamisation »²⁶⁴ [union sacrée de la Nation contre] DC « bourdieusiens » <u>cachés</u>**6 (eth-mor)
islamophobie DC <u>hostilité</u> au dialogue interreligieux (h-a.)	arabes DC <u>musulmans</u>**7 (h-a.)
islamophobie DC <u>éprouver sentiments</u> de <u>mépris</u> envers les personnes de religion musulmane (h-a.)	arabe (idée de transmission du savoir) DC <u>comprendre</u> ce que veut dire « judéo-arabe »**8 (épis)
islamophobie DC <u>combattre</u> les musulmans (p.)	islams [deux] DC lignes de <u>front</u> du vrai DC « <u>choc</u> de civilisation »**9 (h-a.) + (p.)
islamophobie DC <u>rejet</u> violent de l'islam (h-a.)	islam DC <u>interdire</u> autonomisation de la sphère politique***10 (déo) + (p.)
islamophobie DC <u>hostilité</u> (h-a.)	islam DC <u>pas de « Loi naturelle »</u>**11 (eth-mor) + (p.)
islamophobie DC hiérarchie / <u>catégorisation</u> (h-a.)	islam de France DC « vrai » islam**12 (épis)
islamophobie DC sentiment de <u>domination</u> (p.)	islam DC islamisme DC <u>terrorisme</u>**13 (h-a.) + (eth-mor)
islamophobie DC sentiment d'<u>oppression</u> (p.)	islam DC fanatisme**14 (eth-mor) + (p.)
islamophobie DC soumission (p.)	islam DC <u>discriminatoire</u> à l'envers**15 (h-a.) + (eth-mor) + (p.)
	islam DC propagation du

²⁶³ déo=(Modalité) déontique ; v.=volitive.

²⁶⁴ Il s'agit ici d'un mot « valise » construit à partir de la jonction ou fusion des termes « fascisme » et « islamisation ».

	fondamentalisme**16 (eth-mor) + (p.)
	État islamique DC <u>opinions favorables</u>**17 (eth-mor)
	État islamique DC <u>agression</u> contre tous les musulmans**18 (h-a.) + (eth-mor)
	musulmane [Marocaine] DC <u>interdire</u> dans le gouvernement de la France*19 (déo)
	musulmans DC <devoir> se désolidariser de ...**20 (déo) + (alé)²⁶⁵
	musulman DC pas en <u>capacité d'être</u> un citoyen français**21(p.)
	musulman [n'est pas forcément un Arabe] DC ne <u>vole</u> pas DC ne se <u>drogue</u> pas DC ne <u>ment</u> pas**22 (eth-mor)
	musulmane / musulman / arabe DC ne pas <<u>savoir faire</u>> <u>marcher</u> son petit cerveau*23 (épis) + (p.)
	musulman DC <<u>sensé savoir</u>> <<u>interdiction</u>> d'insulter en islam**24 (épis) + (déo)
	musulmans DC <u>ennemis</u> de chrétiens**25 (eth-mor) + (p.)

Le premier constat que l'on peut faire, c'est qu'il y a plus d'enchaînement orientés par DC dans le *corpus discursif* ou *de travail* (**25 enchaînements**) que dans le *corpus lexicographique* (**17 enchaînements**). Aux **25 enchaînements** orientés par DC s'ajoutent **04 enchaînements** (voir ci-dessous) orientés par PT. Ce qui porte l'ensemble des DA à **29 enchaînements**.

²⁶⁵ alé= (modalité) aléthique.

PA → DC	CORRESPONDANCES	DA → PT & DC
Ø	- islam PT islamisme***1 (h-a.) + (eth-mor) - islam DC propagation du fondamentalisme**16 - islam DC islamisme DC terrorisme**13 - islam DC fanatisme**14	
- islamophobie DC peur de l'islam - islamophobie DC peur des musulmans	islam PT terriblement peur**2 (h-a.)	
Ø	terroristes islamistes PT français par la carte d'identité**3 (épis)	
Ø	islam a <avoir> PT colonisé et asservi**4 (eth-mor) + (h-a.)	

Le deuxième constat que nous pouvons faire et comme l'on peut s'en rendre compte en observant les tableaux ci-dessus, c'est que l'analyse du *corpus discursif* n'a proposé que **03 enchaînements** orienté par DC avec pour *argument* le mot *islamophobie* lui-même. Tous les autres DA présentent des enchaînements avec pour *argument* : *musulman(e)s*, *État islamique*, *arabe(s)* *islamisme*, *islamistes*, *fascislamisation*, *terroristes islamistes* et *islam(s)* dont les enchaînements sont aussi bien orientés par DC que par PT. Il est à noter, cependant que, dans l'analyse, *islamophobie* dans le DA : [islamophobie **DC** peur de l'islam] peut revenir à [peur de l'islam **DC** islamophobie]²⁶⁶. Le DA *transgressif* [islam **PT** islamisme***1] a pour forme *normative* proposée par les DA : [islam **DC** islamisme]. Ces deux DA traduisent à eux seuls le conflit au cœur des discours autour de *islamophobie*. Le DA orienté par PT [islam **PT** terriblement peur**2] trouve ses correspondances à

²⁶⁶ Nous faisons cette opération comme une exception qui confirme la règle en ce sens que Galatanu (2018, p. 164) ne l'encourage pas ; car, pour elle, l'organisation argumentative » des « propriétés essentielles à l'identité sémantique » des mots est de nature « vectorielle ». Par exemple pour le mot vertu, c'est : <X savoir devoir bien faire DONC X vouloir bien faire DONC X bien faire>. Il n'est pas possible, selon elle, d'« imaginer un enchaînement comme <bien faire DONC savoir devoir bien faire/vouloir bien faire>. Elle donne, en outre, l'exemple du mot *soldat* : <devoir combattre DONC pouvoir tuer si nécessaire> ; enchaînement pour lequel, il n'est pas, non plus, possible d'envisager : <pouvoir tuer DONC devoir combattre> (*ibid.*) qui « pourrait produire une signification différente ». Sous réserve de vérifier la validité de cette hypothèse d'exception à la règle, nous pensons que le postulat de l'*argumentativité* ou la *vectorialité* des *propriétés essentielles* du *noyau* tombe, comme le cas ci-dessus, dès lors que la *conclusion* ou le *conséquent* (Cozma, 2009) de l'enchaînement constitue la définition de l'*argument*.

travers les deux PA orientés par DC qui entraînent, dans les éléments de *conclusion*, le sentiment de *peur* négativement modalisé par l'adverbe *terriblement*. Par ailleurs, *islam* et/ou *islamisme* orientent vers *fanatisme*, vers *terrorisme* puis vers le *fondamentalisme* comme *imaginaires* apparaissant dans les *discours*. Le DA [terroristes islamistes **PT** Français par la carte d'identité**3] qui n'a pas de correspondant identifié dans les PA se présente comme une forme d'accusation et présuppose le *paradoxe* qu'il y a à commettre un acte de *terrorisme* contre le pays dont on se réclame ou dont on est reconnu comme citoyen ne serait-ce que par la détention de la *carte d'identité* mais surtout celle du passeport²⁶⁷. Sur fond d'accusation aussi, le DA [islam a <avoir> **PT** colonisé et asservi**4] présente des faits historiques qui mettent en lumière ou révèlent des actes de *colonisation* et d'*asservissement* dont l'*islam* ce serait rendu coupable et qui la vise ou la viserait aujourd'hui en tant que religion.

V.2.1.3. Le cas de *antisémitisme*

Le tableau ci-dessous présente une mise en regard des PA et des DA de *antisémitisme* :

Les PA de <i>antisémitisme</i> dans le dictionnaire <i>corpus</i>	Les DA de <i>antisémitisme</i> dans le
antisémitisme DC judéophobie / <u>phobie</u> du judaïsme (h-a.) + (eth-mor) + (p.)	antisémitisme DC <u>négationnisme</u>***1 (h-a.) + (eth-mor) + (p.)
antisémitisme DC <u>penser</u> le juif <u>nuisible</u> (dox) + (h-a.) + (eth-mor)	antisémitisme DC <u>délit</u>**2 (eth-mor) + (h-a.) + (p.)
antisémitisme DC <u>établir</u> une <u>catégorie</u> juive (p.) + (h-a.) + (eth-mor)	antisémitisme [rejet] DC <u>force</u> du bloc républicain**3 (p.)
antisémitisme DC <u>croire</u> la religion chrétienne tolérante et <u>ouverte sur le monde</u> (dox) + (h-a.) + (eth-mor)	antisémitisme DC <u>phénomène</u> résiduel**4 (p.)

²⁶⁷ On se souviendra ici de l'intervention de François Hollande, Chef de l'Etat français, à Versailles pour proposer que des Français bi-nationaux qui se seraient rendus coupables d'acte de *terrorisme* soient déchus de la nationalité française. Proposition qui a bien évidemment provoqué un tollé dans le pays ; certains n'hésitant pas à parler de discrimination.

antisémitisme DC <u>interdire</u> les <u>pratiques</u> judaïques (dé) + (p.) + (dox)	antisémitisme DC <u>invention</u> occidentale moderne / le vieil antijudaïsme chrétien**5 (p.) + (eth-mor) + (h-a.)
antisémitisme DC <u>appeler</u> à <u>poursuivre</u> les juifs (p.) + (h-a.) + (eth-mor)	antisémitisme DC antisémitisme***6 (h-a.) + (eth-mor) + (p.)
antisémitisme DC manifester une <u>hostilité</u> au dialogue <u>religieux</u> (h-a.) + (eth-mor) + (dox)	antisémitisme [matrice] DC centre <u>paranoïaque</u>***7 (h-a.) + (eth-mor)
antisémitisme DC éprouver des sentiments de <u>mépris</u> envers des personnes de <u>confessions</u> juive (h-a.) + (eth-mor) + (dox)	juif DC <i><vouloir></i> (veux) mettre dehors tous les Palestiniens**8 (v.) + (h-a.) + (eth-mor)
antisémitisme DC hostilité (h-a.) + (eth-mor)	juifs [les attaquer] DC antisémitisme**9 (eth-mor) + (h-a.)
antisémitisme DC hiérarchie / catégorisation (h-a.) + (eth-mor) + (p.)	juifs DC « <u>électorale</u>ment <u>corrects</u> »***10 (eth-mor) + (h-a.) + (p.)
antisémitisme DC domination (p.)	juif DC <u>racine</u> de tous les <u>problèmes</u>***11 (eth-mor) + (h-a.) + (p.)
antisémitisme DC oppression (h-a.) + (eth-mor) + (p.)	« juifs » DC <u>puissance</u> financière**12 (p.)
antisémitisme DC exclusion (h-a.) + (eth-mor)	juif assimilé sioniste DC nazi***13 (eth-mor) + (h-a.) + (p.)
antisémitisme DC discrimination (h-a.) + (eth-mor) + (p.)	juifs DC objectivement condamnables**14 (eth-mor) + (h-a.) + (p.)
	juif DC doublement <u>riche</u>**15 (p.)
	juif français DC <u>conscience</u> de la <u>judéité</u>**16 (épis) + (dox)
	“vrai juifs” DC <u>devenir</u> <u>chrétiens</u>***17 (p.) + (dox)

De l'analyse de ces relevés, il est possible de faire un premier constat. Les **enchaînements** orientés par DC dans le *corpus discursif* ne sont que **17** contre **14** pour ceux des PA auxquels s'ajoutent ceux orientés par PT (voir ci-dessous), au nombre de **09**, uniquement présents dans le *corpus discursifs* et qui portent son total à **26 enchaînements**.

PA → DC	CORRESPONDANCES	DA → PT
Shoah au programme de troisième et de terminale DC <devoir> enseigner shoah**1		shoah²⁶⁸ au programme de troisième et de terminale PT <i>non</i> <u>enseigner</u> **1 (épis)
shoah DC <i>non</i> dessin croix gammée***2		shoah PT dessin <u>croix gammée</u>***2 (p.) + (dox)
sionisme DC défense <i>modérée</i> d'Israël**3		sionisme PT <u>avoir</u> (n'a) jamais été celui du Grand Israël**3 (des. -)²⁶⁹ + (eth-mor)
antisémitisme de populations musulmanes DC <i>non</i> victimes traditionnelles du racisme**4		antisémitisme de populations musulmanes PT <u>victimes</u> traditionnelles du <u>racisme</u>**4 (p.) + (h-a.) + (eth-mor)
absence de juifs dans les campagnes DC fin antisémitisme / fin campagne antijuive**5		antijuive dans les campagnes PT il n'y a <u>plus guère de juifs</u>**5 (p.) + (h-a.) + (eth-mor)
judéophobie DC société ne pas feindre de ne point pouvoir voir DC <devoir> voir**6		judéophobie PT société <u>feint ne point voir</u>**6 (eth-mor)
christianisme / judaïsme du Moyen-Orient DC <i>non</i> adaptés au monde**7		christianisme / judaïsme du Moyen-Orient PT adaptés au monde**7 (p.) [+] + (eth-mor) [+]
parler de lobby juif DC <pouvoir> établir ses actions concrètes**8		parler de « lobby juif » PT <i>ne pas</i> <<u>pouvoir</u>> établir <i>ses</i> actions concrètes**8 (p.) + (h-a.) + (eth-mor)
fascisme et nazisme DC antisémite /		fascisme et nazisme PT <i>non</i>

²⁶⁸ La configuration initiale de ce DA, tel qu'il est apparu dans les discours : shoah *non* [enseigner] **PT** au programme de troisième et de terminale**1, a été modifié dans cet exemple pour mieux faire voir le mouvement de passage entre DC et PT.

²⁶⁹ des. – signifie modalité *désidérative* négative.

antisémitisme***9	antisémite***9 (h-a.) + (eth-mor) + (p.)

En termes de correspondance entre DA orientés par PT et PA orientés par DC, l'analyse de *antisémitisme* n'a conduit à aucune observation conséquente si ce n'est à l'intérieur des DA eux-mêmes (voir ci-dessus les DA **en gras**) en considérant principalement les *conclusions* ou *conséquences* : PT **non antisémite** et DC **antisémite**, puis, PT **société feint ne point voir** et DC **phénomène résiduel** et ceci au-delà de l'équivalence sémantique qui semble s'établir entre *nazisme*=*attaque des juifs* mais aussi *antisémitisme*=*judéophobie*=*peur des juifs*.

Partant de l'hypothèse de Cozma (2009) concernant la relation entre les PA orientés par DC et les DA orientés par PT, relation selon laquelle ceux-ci sont les formes *transgressives* de ceux-là, il est possible de proposer les formes *normatives* des DA orientés par PT. Les DA orientés par DC en rouge tels qu'ils se présentent ci-dessus sont construits par présupposition à partir de ceux en PT qu'ils ont en vis-à-vis.

L'enchaînement [fascisme et nazisme PT **non antisémite***9**] paraît *paradoxal* (Ducrot et Carel, 1999) en ce sens que son argumentation interne transgresse la *doxa*, autrement dit, le *sens commun*. Le qualificatif « antisémite » est de ce fait contesté. Or, selon Ducrot et Carel (1999 : 19) « contester un mot, c'est contester une institution, ce qui est aussi difficile pour l'institution linguistique que pour l'institution sociale » ; ici, celle du *nazisme* et/ou du *fascisme*. Car, en effet, il n'est pas imaginable que l'*argument* qui correspond au premier segment de l'enchaînement, ici : *fascisme et nazisme* n'oriente pas vers la qualification *antisémite* ou la dénomination *antisémitisme*. Le second segment : **non antisémite** amorcé par PT nie doublement la "vérité" du contenu sémantique du premier segment. Le DA en PT [Shoah au programme de troisième et de terminale PT non enseigner**1] est construit sur le même modèle que le DA précédent. *Transgressif* au regard de son orientation et refusant de ce fait, l'orientation DC du DA *normatif* [Shoah au programme de troisième et de terminale DC <devoir> enseigner shoah**1] tout en lui reconnaissant une certaine *légitimité* (Ducrot et Carel, 1999 : 20), il nous semble *linguistiquement paradoxal* (en abrégé : LP), peut-être pas au sens spécifique que confère au concept Ducrot et Carel, en ce sens que *enseignement* (<devoir enseigner>) est inscrit dans la signification lexicale de *programme*. La structure des trois DA, ci-après : [judéophobie PT société feint **ne point** voir**6] ; [parler de « lobby juif » PT **ne pas** <pouvoir> établir ses actions concrètes**8] ; [sionisme PT avoir (**n'a**) **jamais** été celui du Grand Israël**3] aux deux autres qui précèdent ici du point de vue de l'orientation en PT et surtout de la marque de négation (**en gras et en italique**) contenue dans le second segment de chacun des enchaînements. Le premier DA, le **6, ne nous semble pas fondamentalement

paradoxal, *transgressif*, certes. Il traduit la “réalité” d’une forme d’hypocrisie sociale qui consiste à faire semblant (*feindre*) de ne pas « voir » qui n’est pas un *déni* de cette “réalité”-là, celle de la *judéophobie* ; mais l’idée qu’autour d’elle s’est constituée une sorte d’*omerta* ou de silence peut-être coupable. Et c’est en cela peut-être qu’il est/serait possible de parler de *paradoxe* inspirant l’enchaînement : [voir PT feindre de ne pas voir]. Le deuxième DA, le **8, relève également une forme de *contradiction* ou *paradoxe*, dans la mesure où le contenu sémantique du premier segment de l’enchaînement contredit celui du second segment et laisse entrevoir une forme d’accusation : *lobby juif*, sans *fondement*, sans *preuve* : **ne pas** <pouvoir> établir ses actions concrètes. Le troisième DA, le **3, semble acter l’existence du *sionisme* et suggère que soit opérée une distinction discursive entre celui du « Grand Israël » : celui « centré sur son État », celui de « l’État israélien », celui de « l’apartheid et de la colonisation » (Vacarme, 2014)²⁷⁰ auquel le locuteur de l’enchaînement semble ne pas adhérer et qui s’oppose ou s’opposerait à celui de « la contre-culture israélienne, qui soit déliée du sionisme » (*ibid.*). On aura constaté qu’ici apparaît un *paradoxe*. Car, en effet, [sionisme PT avoir (*n’a*) **jamaïs** été celui du Grand Israël**3] est un enchaînement *improbable* dans la mesure où le discours de la contre-culture identifié dans l’*interdiscours* oriente, on le voit bien, vers [sionisme DC Israël DC colonisation DC apartheid] ; et il est possible d’aller plus loin soit [sionisme DC racisme DC islamophobie]. Il ne saurait donc y avoir [sionisme PT *non* Grand Israël]. À ces trois DA, il convient d’associer celui-ci : [antijuive dans les campagnes PT il n’y a plus guère de juifs**5]. Tout aussi orienté par PT et par conséquent *transgressif*, il nous semble *paradoxal* parce que le contenu sémantique du second segment qui, par reformulation, et de notre point de vue, revient à [absence/fuite des juifs des campagnes PT antisémitisme] (antijuif/antijuive) entre en *contradiction* avec le potentiel discursif du *noyau* de *antisémitisme* : antisémitisme DC **hostilité à la race juive / à l’égard des juifs** comme trait définitoire pouvant “justifier” les actes associés au phénomène. Cette observation présuppose, si nous nous autorisons de porter un regard à la fois sociologique et géographique sur les dessous de cet enchaînement, qu’en réalité, l’histoire de l’extermination des *juifs* n’a pas mis fin à l’*antisémitisme* et que même dans les *campagnes* qui peuvent/pouvaient être des zones de cachette ou d’*auto-exclusion*, les *juifs* y sont/étaient poursuivis, recherchés.

Les trois derniers DA ci-après : [shoah PT dessin croix gammée***2] ; [antisémitisme de populations musulmanes PT victimes traditionnelles du racisme**4] ; [christianisme / judaïsme du Moyen-Orient PT adaptés au monde**7], orientés par PT sont assez proches du point de vue

²⁷⁰ Propos de Yehuda Agus, Israélien anti-sioniste, recueillis par la Revue *Vacarme* dans son numéro 16 ; disponible en version papier comme en ligne : <https://vacarme.org/article2369.html>. Consulté ce 11.01.2019.

structurel. En effet, en plus d'avoir le même connecteur, ils ont des *conclusions* auxquelles n'ont pas été intégrées des marques de négation contrairement aux trois autres analysés précédemment. Le premier, le DA***2, nous semble particulièrement intéressant, sinon *inédit*. En effet, dans les *imaginaires* de la *shoah*, de l'*antisémitisme*, la « croix gammée » est un *symbole* fort, un stéréotype qui lui est durablement associé. Et c'est ce *symbole*, ce stéréotype qui est ici nié par le second segment de l'enchaînement. On peut tout à fait y voir l'émergence d'un phénomène *stéréophagique* qui ne repose pas, ici, sur la création et l'*insertion* d'un nouveau stéréotype dans la signification lexicale (Galatanu, 2009 : 190 ; 2018) du mot ; mais plutôt l'*exclusion* sinon la *désinsertion* d'un stéréotype existant, fondamental, parce que plus ou moins *stable* par rapport à la description du mot. Le deuxième DA, le **4, énonce sous forme d'accusation que les « populations musulmanes » sont ou seraient coupables d'actes antisémites et que *pourtant* elles sont les « victimes traditionnelles du racisme ». Ce DA présuppose [victimes du racisme DC *non* antisémites]. Le forme inverse ou l'aspect *normatif* du DA**4 étant en *a conn non b*, ce DA entretient un *paradoxe* pouvant se résumer à l'enchaînement [victimes du racisme DC *non* antisémites]. L'aspect DC sous-entend qu'il y a « interdépendance sémantique » (Ducrot et Carel, 1999) entre les deux segments de l'enchaînement. Mais la présence de *non* dans le second segment met à mal cette « interdépendance sémantique », et surtout que le syntagme *non antisémites* n'est pas intrinsèque à *racisme*, autrement dit, il n'est pas inscrit dans la description de la signification lexicale du mot. En outre, ce qu'il convient de lire à travers ce DA, c'est que la leçon à tirer du fait d'avoir été *victimes, traditionnelles* ou non du *racisme*, ne prémunit ou ne prémunirait pas du développement et de la manifestation de l'*hostilité* à l'égard de l'*Autre*, ici, le/les *juif/juifs*. Le troisième et dernier DA de cette série enfin, le **7, lequel se présente aussi sous l'aspect *transgressif* engage, dans l'enchaînement, un *argument* qui spécifie le *christianisme* et/ou le *judaïsme*, celui ou ceux du *Moyen-Orient*, région à forte pratique de l'*Islam* en tant que religion, et dans la *conclusion*, son *adaptabilité* (« adaptés ») « au monde ». Une sorte de compatibilité de l'incompatibilité qui convoque le *paradoxe* dans la mesure où, le segment *PT adaptés au monde*, en marquant cette compatibilité paradoxale de *islam* avec *christianisme* ou *judaïsme*, « tue » toute *évidence* relationnelle entre ces religions, sinon la fragilise.

Nous allons, à la suite de cette mise en regard des DA et PA des mots analysés, mettre à l'épreuve les hypothèses formulées au début de cette étude.

V.2.2. Analyse lexicométrique du *corpus* de recherche

Nombre d'occurrences:		1951633	Nombre de formes:		83620		
Nombre d'hapax:		41069	Fréquence maximale:		84686		
Num	Partie	Occurenc	Formes	Hapax	Fmax	Forme	
✓1	Aimé_Césaire	27579	6850	4650	1436	de	
✓2	Anonyme_France2	72	48	34	6	ce	
✓3	Ch_Taubira_PS	365	179	103	14	qui	
✓4	D_Pujadas_France2	194	134	106	10	vous	
✓5	DANIEL_GUÉRIN_eURÉJEAN_PELLETIER	31756	4230	1805	1355	de	
✓6	Elkrief_BFM_TV	143	79	49	9	vous	
✓7	Eric_Zemmour_RTL	1092	531	407	54	de	
✓8	F_Morel_France_Inter	567	286	204	38	de	
✓9	Humanité	211261	19138	9320	10410	de	
✓10	J_M_Morandini_Europe1	167	91	63	10	les	
✓11	J_P_Elkabbach_Europe1	726	354	262	27	de	
✓12	La_Croix	39425	6851	3781	1858	de	
✓13	Le_Figaro	244553	22919	11485	11871	de	
✓14	Le_Monde	386199	26999	11968	18226	de	
✓15	Leclère_FN	181	110	75	10	c'est	
✓16	Libération	239857	24295	12725	11057	de	
✓17	Martin_Luther_King	1732	677	484	113	de	
✓18	Minute	262996	30030	16302	12756	de	
✓19	National_Hebdo	4970	1942	1378	212	de	
✓20	P_Tesson_Europe1	339	175	110	9	les	
✓21	R_Cukierman	1178	440	279	34	les	
✓22	RSN	496282	37339	20094	15211	de	

Figure 15 : Principales Caractéristiques Lexicométriques du *Corpus* de recherche

Le *corpus*, comme le présente la **figure 15**, selon les partitions introduites lors du balisage, est composé de **vingt-deux (22)** *sources* et/ou acteurs. Le **nombre d'occurrences** qui compose le *corpus*, c'est-à-dire sa *taille* ou son *vocabulaire* correspond à **1.951.633 occurrences** pour **83.820 formes** (les différents mots). Le nombre d'hapax, c'est-à-dire les mots qui n'ont qu'une **seule occurrence** dans le *corpus* correspond à **41.069 formes** et la *fréquence maximale* (en abrégé : Fmax.), c'est-à-dire le(s) mot(s) qui a/ont la *fréquence la plus élevée* dans le *corpus* équivaut à **84.686**.

En règle générale, c'est la préposition *de*²⁷¹ qui a la fréquence maximale. Mais là déjà, le sous corpus correspondant au journaliste anonyme de *France2*, celui de Ch. Taubira_PS, de David Pujadas_France2, de Ruth Elkrief_BFM_TV, de Jean-Marc Morandini_Europe1, d'Anne-Sophie Leclère_FN, de Philippe Tesson_Europe1 et enfin de Roger Cukierman_CRIF transgressent ce principe et sont, de ce point de vue, assez spécifiques. Comme on peut le voir sur la figure des PCLC, Jean-Marc Morandini, Philippe Tesson et Roger Cukierman sont caractérisés par le déterminant défini "les", David Pujadas et Ruth Elkrief ont eux pour spécificité le recours au

²⁷¹ C'est le cas ici de tous les organes de presse écrite, tel *Libération* ; de Césaire du sous corpus littéraire (corpus Extra_Méd), du sous corpus d'Eric Zemmour, de François Morel, de Jean-Pierre Elkabbach : billet d'humeur et interviews radiophoniques, de Martin Luther King : discours politique (corpus Extra_Méd) et des discours numériques : commentaires d'actualités en abrégé : RSN.

premier pronom personnel du pluriel “vous”, Anne-Sophie Leclerc, Christiane Taubira et la journaliste anonyme de *France2* sont assez particulières : la première est caractérisée par le recours (*10 fois*) au présentatif “c’est” (ce + est) qui engendre des structures emphatiques :

Partie : Leclerc_FN, Nombre de contextes : 10

réseau . *ben , tout est dit entre les maux hein ! *voilà , c'est , c'est ; elle arrive comme ça , elle débarque comme ça ; c'est
 . *ben , tout est dit entre les maux hein ! *voilà , c'est , c'est ; elle arrive comme ça , elle débarque comme ça ; c'est , franchement
 st , c'est ; elle arrive comme ça , elle débarque comme ça ; c'est , franchement c'est une **sauvage** quoi . *elle prend tout le monde
 rive comme ça , elle débarque comme ça ; c'est , franchement c'est une **sauvage** quoi . *elle prend tout le monde .
 quand on lui
 oir un sourire du diable . *les personnes qui ont tué , mais c'est pas grave ; on va leur mettre un bracelet et puis
 ce sera déjà
 puis ce sera déjà bien ! *un singe reste un animal ; un noir c'est un être humain . *j'ai des amis qui sont noirs et
 c'est pas
 noir c'est un être humain . *j'ai des amis qui sont noirs et c'est pas pour ça que je vais dire que c'est des singes
 . *c'est plus

nis qui sont noirs et c'est pas pour ça que je vais dire que c'est des singes . *c'est plus par rapport à une
sauvage que je l'ai
 e , ou aux noirs , ou aux gris ou aux n'importe quoi . *là , c'est vraiment une **sauvage** , c'est une **sauvage** . *voilà
 ! *à la limite
 s ou aux n'importe quoi . *là , c'est vraiment une **sauvage** , c'est une **sauvage** . *voilà ! *à la limite , moi je
 préfère la voir

dans lesquelles Taubira est traitée de *sauvage* (*7 fois*) et où sa façon d'arriver comme de débarquer sont qualifiées au moyen du démonstratif *ça* (*2 fois*). La prise de parole, comme un droit de réponse sur *France2* devant David Pujadas, présente aussi des structures emphatiques :

Partie : Ch._Taubira_PS, Nombre de contextes : 2

aucoup des agressions . *le racisme n'est pas une opinion , c'est un **délit** ; l'antisémitisme n'est pas une **opinion**
 , c'est un
 n , c'est un **délit** ; l'antisémitisme n'est pas une **opinion** , c'est un **délit** ; la xénophobie , les discriminations ,
 ce sont des

dans lesquelles elle dénomme les phénomènes sociaux objets : *racisme*, *xénophobie*, *antisémitisme* de sa prise de parole en déniaut à leur expression publique le caractère liberté d'opinion pour leur attribuer celui de *délit* qui convoque, de ce fait, l'intervention de la justice.

La deuxième est caractérisée par le recours au déterminant, pronom démonstratif “ce” :

Partie : Ano, Nombre de contextes : 6

imaire mais pourtant là vous vous faites **ce** comparatif là avec ce
 photomontage ! *celle
 hotomontage ? *exactement mais parce que **ce** genre de comparatif avec des
 noirs avec
 à vous vous faites ce comparatif là avec **ce** photomontage ! *celle - ci , je
 l'ai vue
 r votre réseau qu'est - ce que veut dire **ce** photomontage ? *exactement mais
 parce que
 effectivement sur votre réseau qu'est - **ce** que veut dire ce photomontage ?
 *exactement

s montrer une une photo et vous demander **ce** que vous en pensez et justement je l'ai

dans des structures syntagmatiques telles que : *ce que vous, ce que veut dire, ce genre de.*

Et la troisième a pour spécificité le recours au pronom relatif "qui" apparaissant dans :

Partie : Taub, Nombre de contextes : 14

nt le soubassement , comment le socle ce **qui** est constant , permanent et éternel en France
t aussi pour ceux qui ressemblent à ceux **qui** les profèrent parce qu'on peut se ressembler
bilité là - dessus . *ce sont des propos **qui** me déniaient mon appartenance à l'espèce humaine
proches . *C'est violent pour tous ceux **qui** me ressemblent ; ça l'est pour tous ceux
; parce qu ' on voit bien que tous ceux **qui** ne louvoient ni avec les valeurs républicaines
me ressemblent ; ça l'est pour tous ceux **qui** ont une différence , mais ça l'est aussi
hèse honteuse de voix qui s ' élèvent et **qui** prétendent être les voix de la France .
fférence , mais ça l'est aussi pour ceux **qui** ressemblent à ceux qui les profèrent parce
de destin , sur du droit , sur des lois **qui** s ' appliquent à tous , sur une égalité
s bien cette parenthèse honteuse de voix **qui** s ' élèvent et qui prétendent être les voix
, ils s ' expriment là ; toutes ces voix **qui** s ' élèvent rappellent que justement elles
rance . *c ' est - à - dire cette Nation **qui** s ' est construite sur une communauté de
été doit s ' interroger . *et c ' est ce **qui** se fait ; parce qu ' on voit bien que tous
donc , je sais qu ' il y a des personnes **qui** souffrent beaucoup , beaucoup des agressions

14 contextes où il a pour antécédents *propos, Nation, lois, ceux* (5 fois), *personnes, c'* (c'est), *voix* (2 fois) et *ce* (=socle ?=comment le socle ce qui est constant ...).

David Pujadas et Ruth Elkrief sont, eux autres, caractérisés par le pronom de la deuxième personne du pluriel *vous* : manifestation de l'*allocutivité*, la marque de la « courtoisie », de la relation respectueuse des principes professionnels (déontologie journalistique).

Partie : Elkrief, Nombre de contextes : 9

sez ou pas ? *vous vous excusez ? *non , **vous** avez dit : « les musulmans »
et c'est peut
os propos ont choqué , on va en parler , **vous** avez envie d'en parler .
*vous avez envie

peut - être ça le problème . *pourtant , **vous** êtes fin lettré ! *vous savez bien la différence
 sson ! *vous vous excusez ou pas ? *vous **vous** excusez ? *non , vous avez dit : « les musulmans
 vous vous excusez ou pas ? *alors , vous **vous** excusez Philippe Tesson !
 *vous vous excusez
 un dérapage ! *c'est un dérapage . *vous **vous** excusez ou pas ? *alors , vous vous excusez
 ous vous excusez Philippe Tesson ! *vous **vous** excusez ou pas ? *vous vous excusez ? *non
 envie d'en parler . *vous avez envie de **vous** expliquer . *vous avez dit : « d'où vient
 e . *vous vous excusez ou pas ? *alors , **vous** vous excusez Philippe Tesson ! *vous vous

Grosso modo, le *vous* est associé à *avoir* (*vous avez envie d'en parler*), structure verbale dans laquelle la journaliste, puisqu'il s'agit de Ruth Elkrief, formule à la place de son interviewé, son envie de « parler », de « s'excuser » (*vous vous excusez ?*), rapporte ce qu'a dit son interviewé avant l'entretien (*vous avez dit ...*), relève une contradiction qu'elle introduit par l'emploi de la concessive *pourtant* (*et pourtant vous êtes fin lettré*) qui finalement met en difficulté son interviewé.

Partie : Puj, Nombre de contextes : 10

mot sur vous - même . *comment recevez - **vous** ces paroles , est - ce que vous êtes blindée
 est - ce que vous êtes blindée parce que **vous** en avez vues d'autres ou est - ce que c'est
 recevez - vous ces paroles , est - ce que **vous** êtes blindée parce que vous en avez vues
 lleurs à ce journal ? on sait que vous , **vous** étiez plutôt « profil bas » au départ pour
 le Front National condamne cette *une , **vous** lui faites crédit de sincérité ? *et justement
 sûr l'affaire de tous ; mais un mot sur **vous** - même . *comment recevez - vous ces paroles
 hein ... est - ce que cela signifie selon **vous** qu'il y a un développement ou une désinhibition
 paroles racistes aujourd'hui en France ? **vous** savez que cette analyse est contestée y
 par ailleurs à ce journal ? on sait que **vous** , vous étiez plutôt « profil bas » au départ
 petite minorité . alors d'un mot puisque **vous** y faites allusion , le Front National condamne

Cette relation professionnelle est également respectée chez Pujadas en ce sens que le journaliste le *vous* est intégré à des structures interrogatives pour recueillir l'opinion de l'interviewée (*comment recevez-vous ces paroles ?*) et/ou formuler des constats lui permettant de créer un même univers de référence (*vous savez que cette analyse est contestée dans votre y compris dans votre propre famille politique ...*

alors, d'un mot puisque vous y faites allusion ...) entre lui et l'interviewée afin qu'il y ait une base commune d'information sur laquelle viennent se poser les questions.

Enfin, Morandini, Tesson et Cukierman sont, eux autres, caractérisés par le recours au déterminant défini *les*. Si les deux premiers ont une carte de presse, le troisième n'est pas journaliste mais responsable d'institution religieuse : CRIF. Chez Morandini, *les* est associé à :

Partie : Morand, Nombre de contextes : 10

, je trouve ça intéressant . *parce que **les** enfants quand on les envoie dans une école
essant . *parce que les enfants quand on **les** envoie dans une école juive ou une école
, c'est super violent . *ce n'est pas « **les** musulmans , Philippe ! *vous jouez le jeu
dire quoi ? attendez , ça veut dire que **les** musulmans sont les seuls responsables de
s musulmans... *on ne peut pas dire ça : « **les** musulmans » . *ce n'est pas « les musulmans
ça : « les musulmans » . *ce n'est pas « **les** musulmans » , c'est le fanatisme , le problème
e fanatisme , le problème . *c'est pas « **les** musulmans »... *ce n'est pas la même chose...
que , les « fanatiques » ce n'est pas « **les** musulmans »... *on a le droit de ne pas être
ez , ça veut dire que les musulmans sont **les** seuls responsables de l'atteinte à la laïcité
a même chose... *mais , ça veut dire que , **les** « fanatiques » ce n'est pas « les musulmans

enfants, musulmans (6 fois), seuls (musulmans), fanatiques dans une stratégie de défense ou de déculpabilisation, tout au moins partiellement par opposition à Tesson qui tente de faire de : **les musulmans**, les *responsables*, et *seuls*, des “problèmes” sociaux (pourfendeurs de la *laïcité*) français. Comme on peut le voir là, Tesson parle du *problème* français, de sa provenance (« [...] d'où vient le problème ? »), disculpe les Français et affirme que : « [ce sont] **les musulmans** qui amènent la merde en France ». Dans le concordancier ci-dessous et qui correspond à sa partition :

Partie : Tes, Nombre de contextes : 9

été le problème , ce n'est quand même pas **les** Français . *d'où vient le problème ? *d'où
ai . *c'est l'Église catholique . *c'est **les** Juifs... n'est - ce pas !
*allons - y...Allons
cle indéfini , on sait les confusions et **les** ambiguïtés que ça provoque .
*on dit , je
le défini , l'article indéfini , on sait **les** confusions et les ambiguïtés que ça provoque

direct , je suis cru , je n' prends pas **les** formes euh ! *mais , non mais
, excusez
*écoutez bien , dans la vie , on dit : « **les** journalistes sont nuls » . *si
ma faute
ça notre problème actuellement . *c'est **les** musulmans qui amènent la merde
en France
avez dit des musulmans » . *j'ai dit : « **les** musulmans » . *mais enfin ,
écoutez ! *entre
au fond de l'opinion . *où sont - ils , **les** « fanatiques » aujourd'hui ?
*les « fanatiques

la forme « les » se retrouve dans les syntagmes :

	<i>Français,</i>
	<i>Juifs</i>
	<i>ambiguïtés</i>
	<i>confusions</i>
<i>les</i>	<i>formes</i>
	<i>journalistes</i>
	<i>musulmans (2 fois)</i>
	<i>fanatiques</i>

Chez Roger Cukierman, on retrouve la forme *les* dans les syntagmes : *les forces de la République / de l'ordre, pouvoirs publics (2 fois), les Juifs, les chrétiens, les réformes, les domaines (3 fois) de l'éducation, les prisons françaises, djihad, les réseaux sociaux, les choses aberrantes, les négationnistes, les vichystes* (relatif à Vichy), *les Pétainistes* (relatif à Pétain), *les préjugés antisémites, les électeurs du Front National, les Verts* (Parti écologiste), *les violences, les choses, les violences, les musulmans, les premières victimes, les musulmans eux-mêmes, les gens s'expriment aujourd'hui difficilement, les imams, les musulmans contre l'antisémitisme, les actes antisémites, les gens qui envisagent de partir, les propos du premier ministre israélien, les pays de l'Est, pour les Juifs (2 fois).*

Partie : Cuk, Nombre de contextes : 34

/ heureux comme Dieu en France / ++ pour **les Juifs** / bien entendu / la France / l'antisémitisme
 risme / il nous a dit que euh le / après **les Juifs** / c'étaient les chrétiens qui étaient
 n de heureux comme Dieu en France + pour **les Juifs** / euh / ce soir dîner du CRIF / pour
 gationnistes / tous les Vichystes / tous **les** Pétainistes / et donc pour nous euh euh
 vités / euh oui / le PC est représenté / **les** Verts également / mais je voudrais / je
 / il y a tous les négationnistes / tous **les** Vichystes / tous les Pétainistes / et donc
 qui règne dans / et qui et qui provoque **les** actes antisémites / ça c'est de la pure
 sieur Dieudonné / ça montre à quel point **les choses** sont aberrantes aujourd'hui / x en
) / toutes les violences et il faut dire **les choses** / toutes les violences aujourd'hui
 que euh le / après les Juifs / c'étaient **les** chrétiens qui étaient persécutés / et martyrisés
 très rapidement / absolument / dans tous **les domaines** / c'est pour ça que la justice
 formes sont nombreuses à faire dans tous **les domaines** / l'éducation évidemment en premier
 ulture / mais aussi le euh + / dans tous **les domaines** on on a des choses à revoir / mais
 réjugés antisémites sont virulents parmi **les** électeurs du Front National / non / je ne
 e / ++ et je veux tout d'abord remercier **les forces** de l'ordre / la police et l'armée
 cas c'est un dîner républicain où toutes **les forces** de la république sont présentent
 r l'appel à l'alyah / je crois que euh / **les gens** qui envisagent de partir ne ne prennent
 lle pourrait s'exprimer davantage / mais **les gens** s'expriment aujourd'hui difficilement
 ns la rue / par contre moi je compte sur **les imams** euh pour mobiliser tous les musulmans
 te sur les imams euh pour mobiliser tous **les musulmans** contre le le l'antisémitisme qui
 e la communauté musulmane / mais / et et **les musulmans** en sont les premières victimes

considérable et il faut absolument + que **les musulmans** eux - mêmes se mobilisent pour éprochable personnellement / il y a tous **les** négationnistes / tous les Vichystes / tous ique du Nord euh ou quand ils ont quitté **les** pays de l'Est / et qu'ils sont préoccupés que ce sera donc maintenu / en tout cas **les** pouvoirs publics nous ont dit aussi longtemps e temps d'espoir / parce que j'ai vu que **les** pouvoirs publics sont avec nous / + j'ai apol et de l'Ifop récemment montrait que **les** préjugés antisémites sont virulents parmi ane / mais / et et les musulmans en sont **les** premières victimes / non / pas du tout / uh + il est absolument aberrant que dans **les** prisons françaises on enseigne le djihad prennent absolument pas en considération **les** propos du premier ministre israélien ou failli à sa mission d'intégration / eh + **les** réformes sont nombreuses à faire dans tous e crois que euh + il faut considérer que **les** réseaux sociaux lorsqu'ils acceptent de nces et il faut dire les choses / toutes **les violences** aujourd'hui sont commises par ne commet pas de violence (s) / toutes **les violences** et il faut dire les choses / toutes

Ce sont déjà, comme on peut le voir, les premiers éléments d'opposition et de proximité entre quelques *sources* ou *acteurs/participants* du *corpus*. Nous allons maintenant mettre à l'épreuve les hypothèses formulées.

V.2.2.1. Contextes d'usage de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* dans les discours : au-delà du procès en accusation et du rejet de l'accusation

Le fait que Anne-Sophie Leclère soit absente comme *National Hebdo* du graphe de fréquences de la forme *racisme*, que nous ayons observé une fréquence de **135 occurrences** chez Césaire et **05 occurrences** pour *Minute* donne des indices au sujet des attitudes de ces *sources* par rapport à la forme et par rapport à notre première hypothèse liée à son *usage*. Selon cette ***première hypothèse, l'expression du racisme, de l'islamophobie et de l'antisémitisme ne passe pas prioritairement par l'usage explicite de ces mots eux-mêmes mais par des stratégies paraphrastiques sinon plurisémiotiques.*** Cette hypothèse, fondée sur l'idée que la « race » se dit autrement, postule que ces mots sont régis par une relation co-occurentielle et apparaissent dans deux *contextes discursifs* : celui de l'*accusation* et/ou du *rejet de l'accusation*.

Si cette stratégie est visible dans les interactions entre la journaliste reporter de *France2* et Anne-Sophie Leclerc avec l'accusation de *racisme* indirectement formulée puis précisée par le recours à *pourtant* mais niée, rejetée ou réfutée comme nous avons commencé à la démontrer dans l'*introduction générale* de cette étude, il reste que cette hypothèse doit être mise à l'épreuve des faits de *discours* dans le *corpus* constitué à cet effet.

Theubald il y a 1 semaine

+Ariadalf Quels Noirs ? Quand je lis "les Noirs", je comprends "TOUS les Noirs". Or, c'est faux. Ce terme de "black", s'ils mesuraient à quel point il est un support de racisme ignorant, ils cesseraient de l'employer. Même les Noirs des USA ou du RU ne prononcent pas "black" pour se définir. Ils préfèrent le terme de "nigger". Dingue, hein ? D'ailleurs, quand un imbécile prononce ce terme de "black" pour désigner un "Noir", je me plains, je me plains à le corriger et à lui dire : "Tu veux sans doute parler des Nègres !" Ça choque. J'aime bien. J'aime bien choquer les cons.

ack ", s ' ils mesuraient à quel point il est un support de racisme ignorant , ils cesseraient de l ' employer .
Même les Noirs
"matt") il y a 5 jours +libertelibre c ' est pour éviter le racisme . . . exemple : c ' est comme si on disait il n
' y a pas de
de questions ont déjà un problème . C ' est justement ça le racisme . monopudelaite il y a 5 heures +Avril de mars
Salam les frangins
minoritaires et seront à leur tours persécutés ou victime de racisme . Il va falloir coloniser un autre pays , les
blancs sont plus
comme si les youpins de ta race de mer de ne cultivait pas le racisme . sale race maudite ! J ' adorerais te zyklonifier
ta race de meteque

Figure 16 : Copie d'écran du concordancier de la forme *racisme*

Sur la copie d'écran de la forme *racisme* ci-dessus, il y a une mention intéressante. C'est le *jeu* de signification qui relève d'une attitude *épilinguistique* des interactants entre les termes *Noirs* et *black*, le deuxième considéré comme « support de racisme » auquel serait préféré « "nigger" » son correspondant en anglais pour « Nègre » en français. Ce conflit de *nomination* constitue d'abord un premier élément de preuve que le *racisme* ne circule dans les *discours* qu'à travers un lexique (l'idée de *paraphrase*) spécifique à chaque interactant et dans des interactions où le sens des *mots* est, bien souvent, âprement discuté ; des interactions dans lesquelles la manifestation de la *violence verbale* par le biais des *insultes* semble être une règle : « J'aime bien choquer les cons » ; et « [...] comme si les youpins de ta race de mer de ne cultivait pas le racisme. Sale race maudite ! J'adorerais te zyklonifier ta race de meteque ». Ces situations d'interactions d'*accusations-défenses* et d'*insultes* sont légions dans le *corpus* (dans le *sous corpus* RSN notamment) autour des mots analysés. (voir *concordancier* en annexe) :

d'*expression d'opinion*

- « Or je n ' ai pas l ' impression que l ' islamophobie a beaucoup progressé depuis un an ou deux " , lâche - t - il »²⁸²; « Très vite , la frontière entre antisémitisme et antisémisme a été franchie . Ce qui est extrêmement dangereux , c ' est »²⁸³,

de *critique politique*

- « au sommet de l'Etat : ils veulent des gestes contre l'« islamophobie » et des policiers pour garder les mosquées . Valls leur enverra »)²⁸⁴,

de *substitution nominale* ou de *désignation lexicale*

- « On a préféré le terme islamophobie à " racisme antimusulmans " parce que c ' est le terme du débat »²⁸⁵,

de *condamnation*

- « Les responsables nationalistes condamnent haut et fort le racisme . »²⁸⁶ etc.

Enfin, les *sujets* en situation de communication ont bien conscience de ces stratégies d'évitement et du *principe d'influence* (Charaudeau, 1995) : « C'est pour éviter le racisme ... », mention à laquelle répond : « C'est justement *ça* le racisme. » comme une proposition de définition ou de redéfinition de la notion dans laquelle le *ça* renvoie au *jugement* d'un fait, langagier ou non, objet de rejet au préalable.

Comme l'on peut s'en rendre compte, le *racisme* est un phénomène socio-politique construit dans l'*interdiscours* par des mots accordés à l'*Autre*. En lien avec cette hypothèse, on note la présence concomitante des *mots* « racisme », « islamophobie » et « antisémitisme » dans les mêmes « environnements discursifs » (Marie-Anne Paveau) ou « contextes » qui les rendent co-occurents les uns des autres et par ailleurs dans une relation *méronymique*, celle de *partie-tout* avec *discriminations* comme le *tout*.

²⁸² Exemple tiré du journal *L'Humanité* (voir le contexte large en annexe).

²⁸³ Exemple tiré du journal *La Croix* (voir le contexte large en annexe).

²⁸⁴ Exemple tiré du journal *Minute* (voir le contexte large en annexe).

²⁸⁵ Exemple tiré du journal *Libération* (voir le contexte large en annexe).

²⁸⁶ Exemple tiré du journal *Le Monde* (voir le contexte large en annexe).

Forme pôle	Co-Occ.	Fréquence	Co-Fréq.	Spécificité	Contextes
R A C I M E	<i>antisémitisme</i>	3301	1222	** ²⁸⁷	1130
	<i>islamophobie</i>	891	220	**	212
	<i>discriminations</i>	375	91	28	91
	<i>xénophobie</i>	265	177	**	173
I S L A M O P H O B I E	<i>discriminations</i>	375	17	05	17
	<i>racisme</i>	4278	237	**	212
	<i>antisémitisme</i>	3301	178	50	171
	<i>xénophobie</i>	265	24	13	24
A N T I S E M I T I S M E	<i>discriminations</i>	375	58	14	58
	<i>islamophobie</i>	891	176	**	171
	<i>xénophobie</i>	265	107	**	104
	<i>racisme</i>	4278	1266	**	1130
X E N O P H O B I E	<i>discriminations</i>	375	09	05	09
	<i>islamophobie</i>	891	25	12	24
	<i>racisme</i>	4278	188	**	173
	<i>antisémitisme</i>	3301	113	**	104
D I S	<i>islamophobie</i>	891	17	05	17
	<i>xénophobie</i>	265	09	05	09

²⁸⁷ Les ** (astérisques) correspondent aux spécificités non renseignées par *Le Trameur* ; mais dans d'autres relations co-occurentielles, elles sont bel et bien indiquées et sont soit similaires ou différentes.

C R I M I N A T I O N S	<i>antisémitisme</i>	3301	59	12	58
	<i>racisme</i>	4278	103	30	91

Tableau 5 : Relations de co-occurrences : *racisme*, *xénophobie*, *islamophobie*, *discriminations* et *antisémitisme* avec *Le Trameur*

Ainsi que l'on peut le voir dans le tableau ci-dessus, la forme *antisémitisme* avec ses **3301 occurrences** et ses **1222 co-fréquences** est co-occurrence de la forme pôle *racisme* qui totalise **4278 occurrences** et elles apparaissent ensemble dans **1130 contextes** ; la forme *islamophobie*, elle, avec ses **891 occurrences** et ses **220 co-fréquences**, est co-occurrence de la forme pôle *racisme* à côté de laquelle elle apparaît et ceci dans **212 contextes**. La toute première conclusion à tirer ici, c'est que la forme *antisémitisme* a une relation de co-occurrence beaucoup plus forte avec la forme pôle *racisme* que la forme *islamophobie*. La deuxième conclusion à tirer, partant de l'analyse croisée des données du tableau, c'est que [1] *discriminations* est co-occurrence des quatre notions ; [2] et surtout que, dans cette relation de co-occurrence et précisément au niveau de chaque notion,

Relations de co-occurrences	Fréquences	Co-Fréq.	Spécificités	Contextes
<i>discriminations</i>	375	91	28	91
« racisme »				
<i>discriminations</i>	375	17	05	17
« islamophobie »				
<i>discriminations</i>	375	58	14	58
« antisémitisme »				
<i>discriminations</i>	375	09	05	09
« xénophobie »				

la *co-fréquence* équivaut numériquement aux *contextes* d'apparition : soit, **91** contre **91** pour *discriminations* et *racisme* ; **17** contre **17** pour *discriminations* et *islamophobie* ; **58** contre

58 pour *discriminations* et *antisémitisme*, puis, 09 contre 09 pour *discriminations* et *xénophobie* ; [3] ensuite que la spécificité de co-occurrence qui équivaut à 28 entre *discriminations* et *racisme* est exactement le double de celle entre *discriminations* et *antisémitisme*, soit 14 ; et enfin que, cette spécificité entre *discriminations* et *islamophobie* d'une part et entre *discriminations* et *xénophobie* d'autre part est identique et équivaut à 05. Nous proposons de parler ici de *co-occurrence* symétrique ou *parfaite*. Cette similarité numérique du seuil de co-occurrence entre les deux notions semble être une caution *partielle* à l'opération de substitution pour laquelle nous avons optée dans le processus de construction de l'étude en passant de *xénophobie* à *islamophobie* dans la structuration même de l'intitulé de la thèse. Nous disons *partielle* parce que ce seuil peut engager à soutenir l'idée que *xénophobie* équivaut sémantiquement à *islamophobie* et que par conséquent, cette substitution peut paraître pas tout à fait pertinente. Seulement, et nous voudrions le rappeler ici, *islamophobie*, contrairement à *xénophobie*, ne désigne pas seulement la *haine* de l'« étranger » mais encore et surtout la *haine* à l'égard de celui ou celle qui porte et diffuse les "valeurs" de l'*islam* : "valeurs" positives telles que identifiées dans les enchaînements argumentatifs :

[musulman **DC** <sensé savoir> <interdiction> d'insulter en islam**24] ; [musulman **DC** ne vole pas **DC** ne se drogue pas **DC** ne ment pas**22] ; mais aussi et surtout celles négatives réduites à des stéréotypes telles que [musulmane/musulman/arabe **DC** ne pas <savoir faire> marcher son petit cerveau*23] ; [islam **DC** propagation du fondamentalisme**16 **DC** fanatisme**14 **DC** cortège d'abomination**2 **DC** terrorisme**13 **DC** ennemis des chrétiens**25] etc.

La troisième conclusion qu'il est possible de tirer ici, c'est que *discriminations* se présente comme la forme *méronymique* dont la fréquence **est pourtant plus de dix fois inférieure** à celle de *racisme* : 4278 > 375 : *discriminations*. **Cela présuppose que le statut méronymique ne dépend pas de la valeur élevée de la fréquence du lexème.**

Ce qui est mis en exergue ici au-delà des relations co-occurentielles établies entre ces mots, c'est l'intérêt de la linguistique de corpus pour le concept de *co-occurrence* pour lequel il convient de donner maintenant une définition plus élaborée. Comme l'entend Damon Mayaffre (2015 : 05 [en ligne]) la « *cooccurrence* désigne [...] des associations statistiques (critère de fréquence) dont on constate les relations textuelles (plus que phrastique), sans distinction de nature phraséologique, sémantique, thématique, rhétorique, stylistique etc. ». Comme pour aller plus loin et partant de la pensée de Pierre Guiraud (1954, 1960) qui pose que « le sens d'un mot est constitué par la somme de ses emplois, c'est-à-dire la somme de ses co(n)textes d'utilisation », D. Mayaffre (*ibid.* : 11) fait

remarquer, en se positionnant du côté de la *statistique*, que « le sens d'un mot est la somme de ses cooccurrences²⁸⁸ ». Pour lui, en Analyse des Données Textuelles (en abrégé : ADT), il est impératif « de croiser les textes non plus seulement avec les mots-atomes, mais avec des paires-molécules dont on a souligné la dimension intrinsèquement sémantique (*i.e.* co(n)textuelles) » (*ibid.* : 09). En nous appuyant sur cette conception mayaffrienne de la notion de *co-occurrence*, nous pouvons conclure que **la somme des co-occurrences** telles que relevées au moyen du logiciel *Le Trameur* et **pour chacun des mots** sur les graphes ci-dessous : *discriminations*, *islamophobie*, *antisémitisme*, *racisme* et *xénophobie* **construisent leur sens respectif et leur sens dans l'ensemble du corpus** :

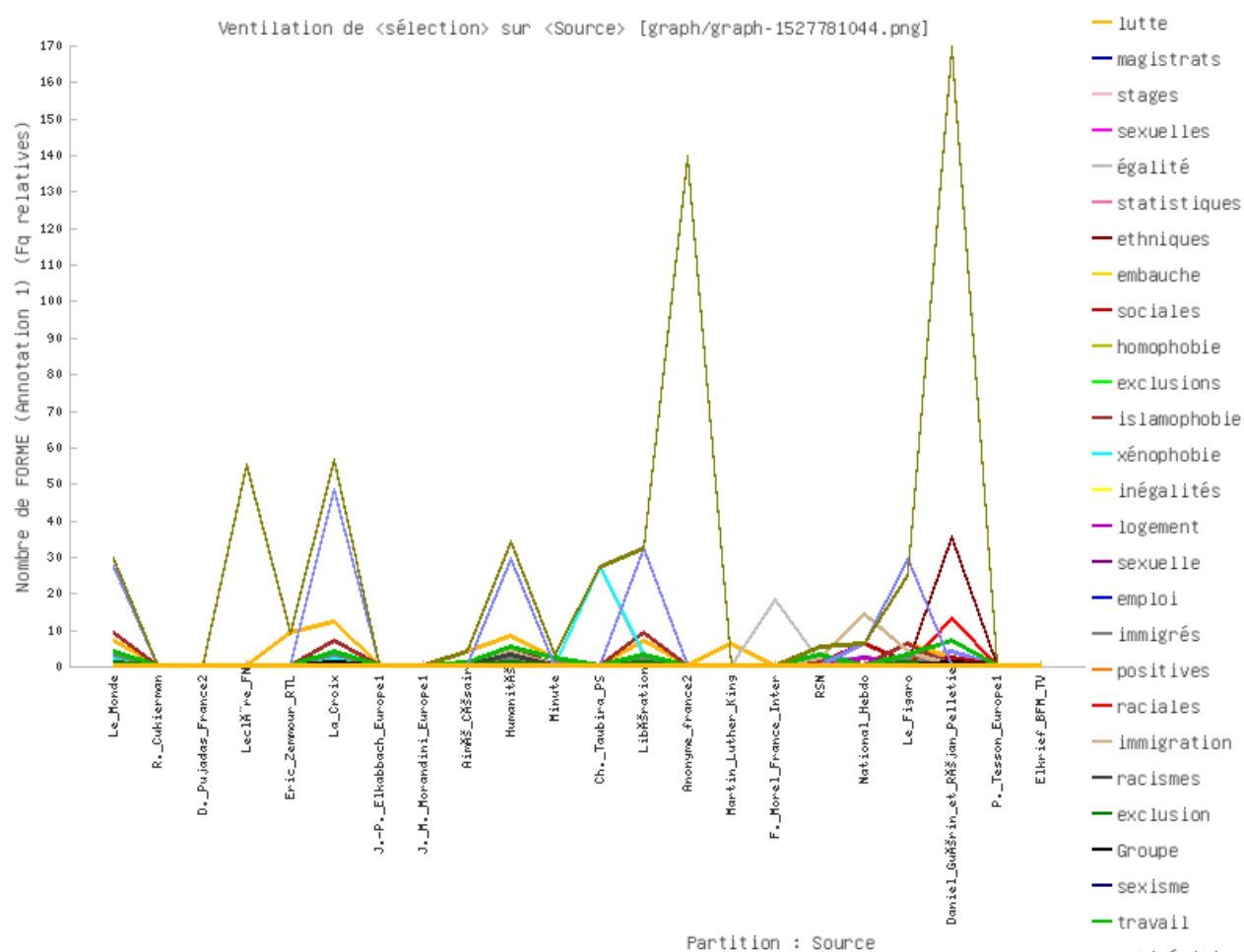


Figure 17 : Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences de *discriminations*

²⁸⁸ C'est l'auteur qui met en italique.

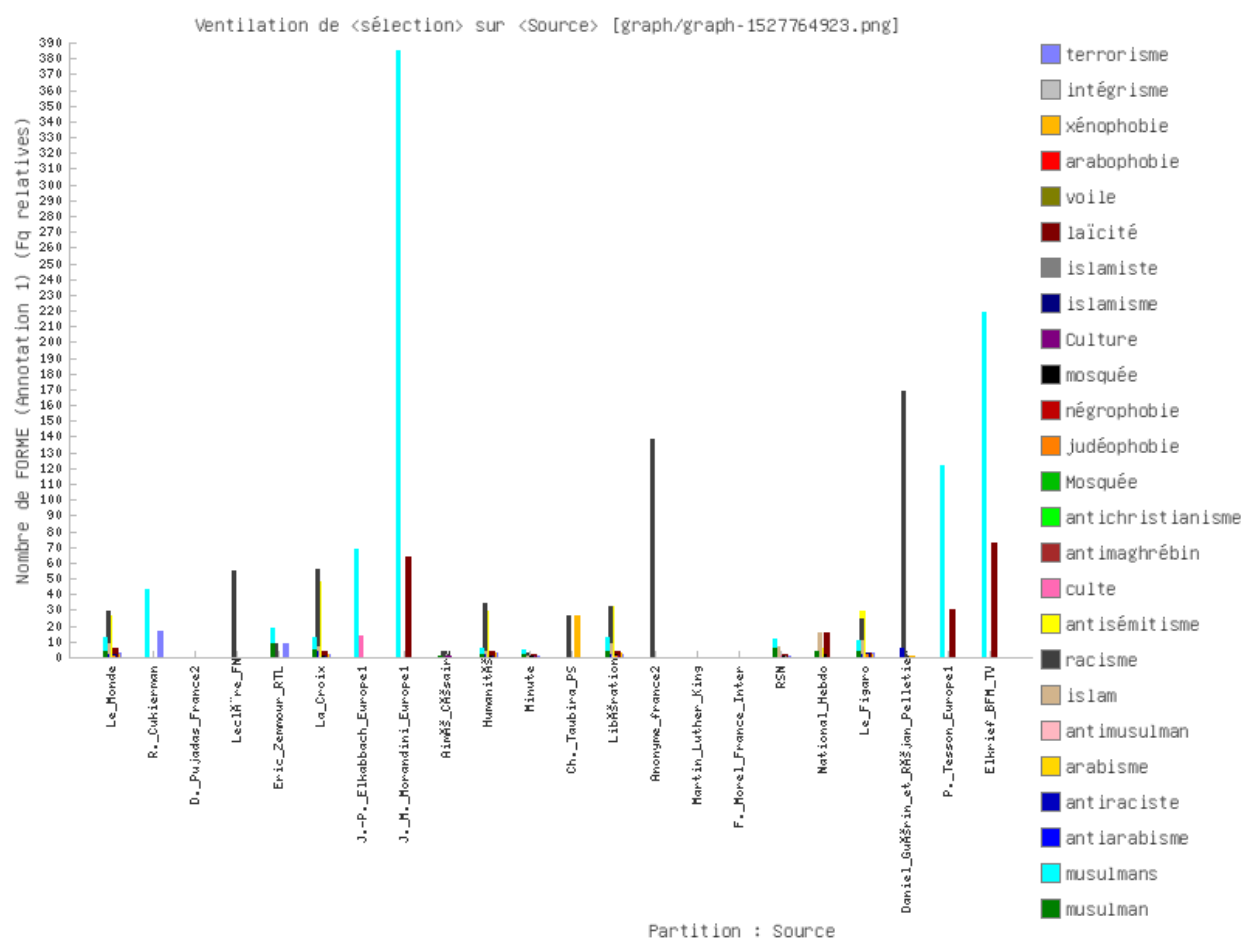


Figure 18 : Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences d'*islamophobia*

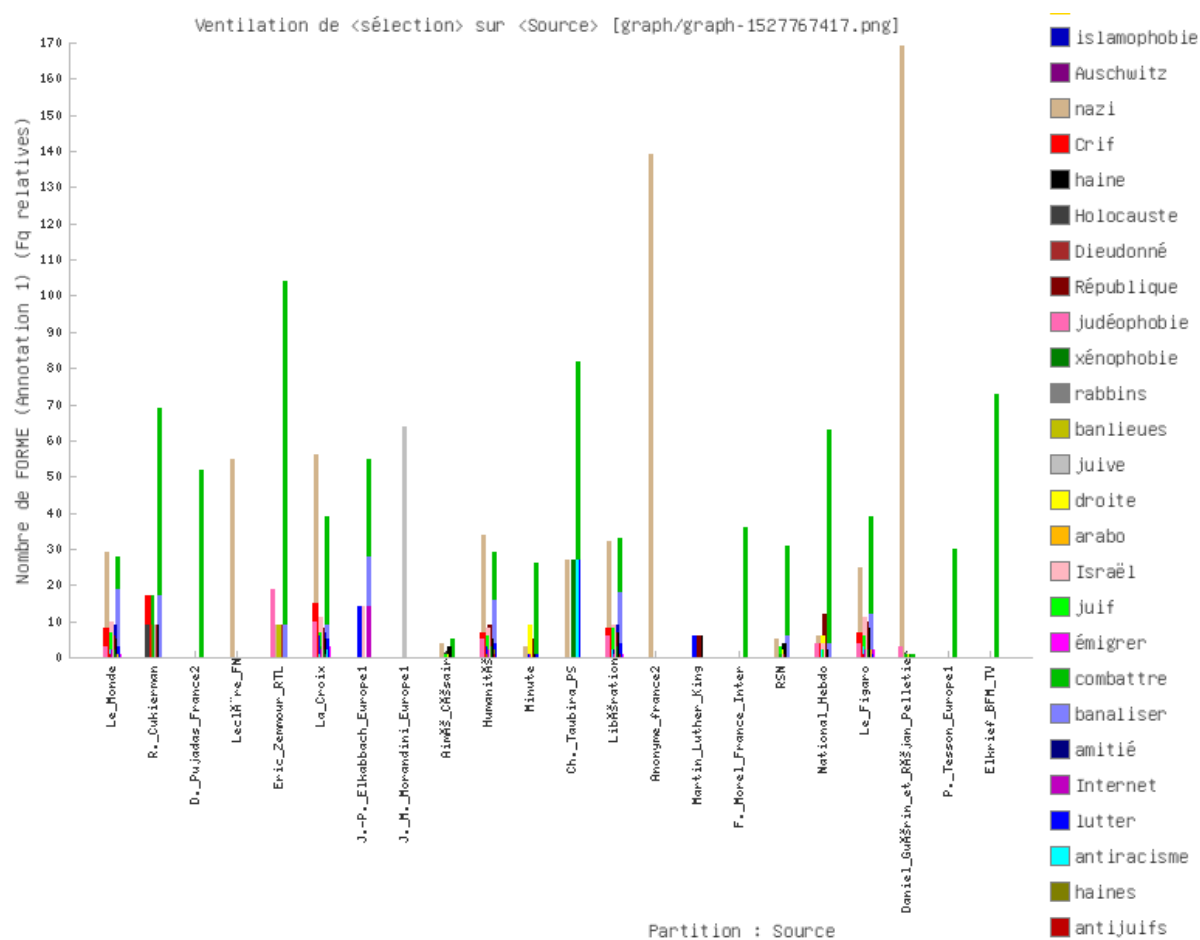


Figure 19: Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences d'*antisémitisme*

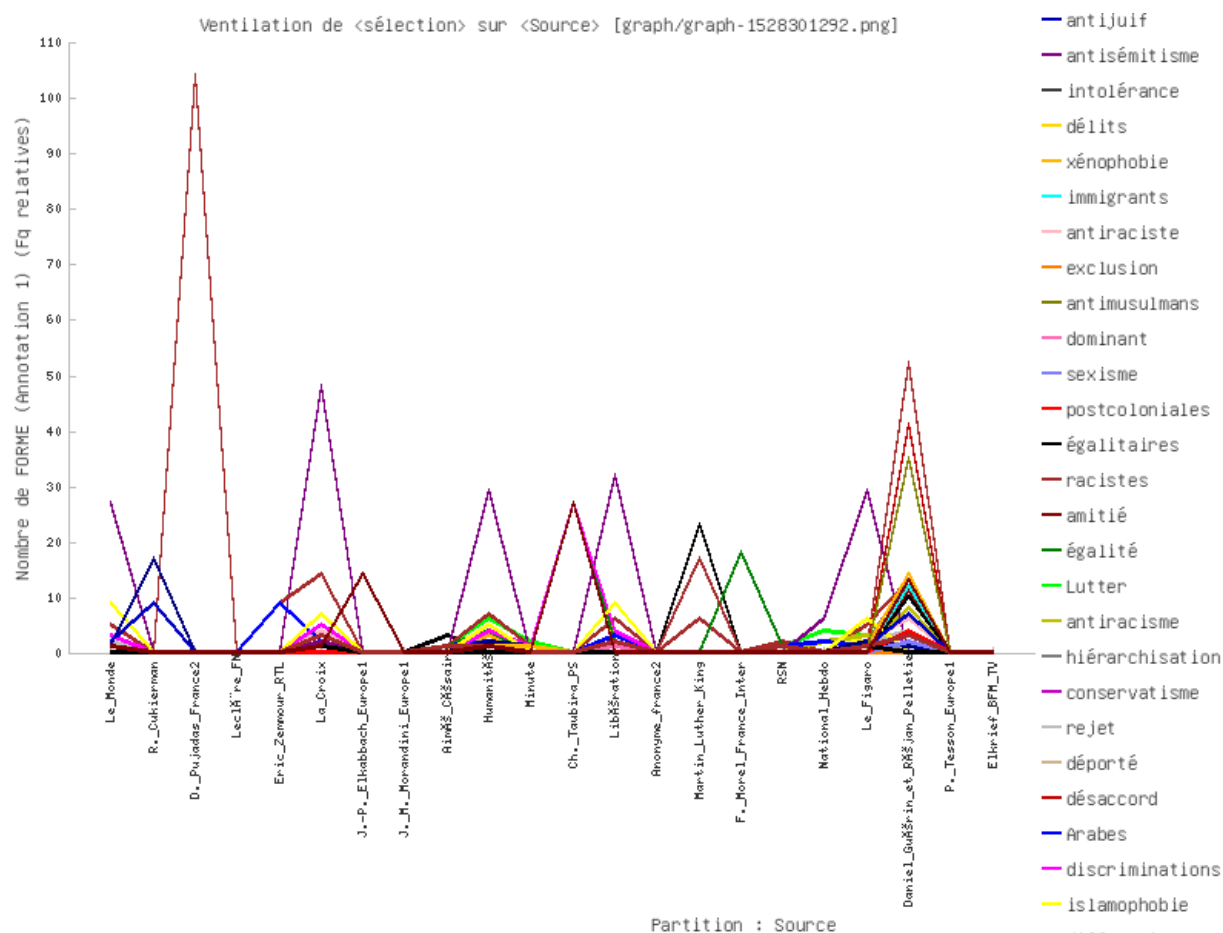


Figure 20 : Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences de *racisme*

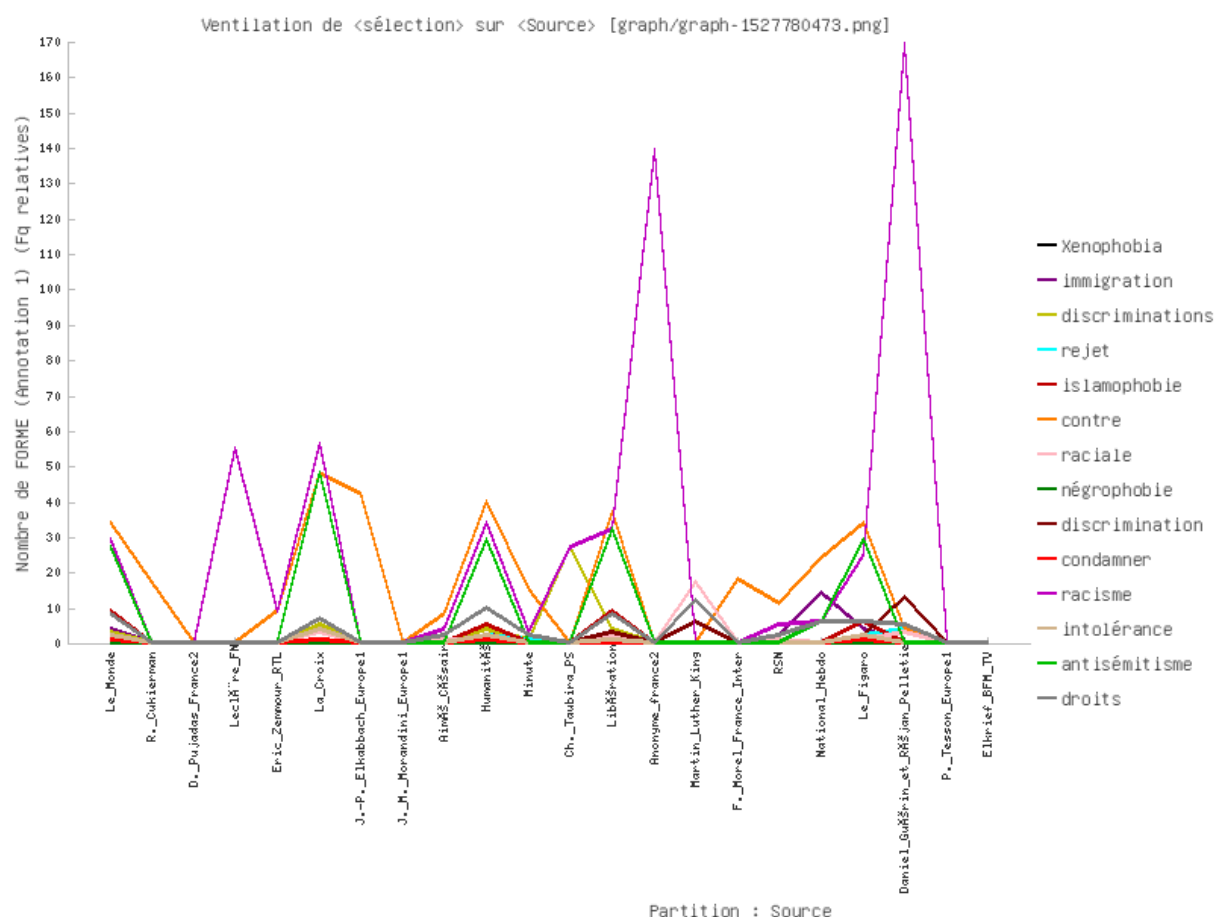


Figure 21 : Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences de *xénophobie*

Mais il y a un aspect que ces relevés de *co-occurrences* n'ont pas pris en compte par rapport à la définition qu'en donne Mayaffre et qui mérite d'être questionnée. L'auteur, pour désigner les *cooccurrences*, parle de « paires-molécules », autrement dit, de « mots-molécules » ayant un statut *sémantique* défini et qui s'opposeraient aux « mots-atomes » qui ont ou auraient « à peine une signification » (Mayaffre, 2015 : 5 [en ligne]). Il donne l'exemple de « classe » comme « mot-atome » dont la « fréquence [...] dans un texte ne nous dit rien encore ». Mais, « la fréquence de la molécule cooccurrence *“classe prolétariat”* ou *“classe_ouvrière”* ou *“classe_lutte”* (ou au contraire *“classe_élève”*) nous apprend déjà beaucoup ». En effet, ces *molécules* participent à ce que l'on peut appeler mécanisme de *désambiguïsation* sémantique ; car, le « mot-atome » « classe » à lui seul, *isolé, hors de tout contexte d'emploi* n'aura, effectivement, qu'une *signification*²⁸⁹. Mais, dès lors qu'il entre dans des combinaisons syntagmatiques, formant finalement *molécules*²⁹⁰

²⁸⁹ Même là encore, nous pouvons émettre une réserve ; car, si dans un *contexte* scolaire un apprenant répond à l'interrogation d'un enseignant, disant : « Je ne fais plus partie de la classe », il n'y a pas de confusion, d'ambiguïté amenant à penser plutôt à « classe politique » ou à « classe ouvrière » etc.

²⁹⁰ Voir en annexe le concordancier complet de « classe » ayant servi à établir la liste des ces molécules.

classe	Affaires
classe	d'âge
classe	Bourgeoise
classe	Capitaliste
classe	de race
classe	de troisième
classe	Dirigeante
classe	Dominante
classe	Intellectuelle
classe	Innée
classe	médiatique
classe	Moyenne
classe	moyenne émergente
classe	politique
classe	politique <u>nationale</u>
classe	politique <u>locale</u>
classe	politique <u>française</u>
classe	politique <u>italienne</u>
classe	Ouvrière
classe	Préparatoire
classe	Sociale
classe	de filière générale
classe	des Français de souche

Tableau 6 : Co-occurrences de la forme « classe » établies à partir du *corpus* de travail

à l'intérieur des énoncés, des potentialités sémantiques qui ne sont jusqu'alors que *virtuelles* s'activent permettant ou de lever des *ambiguïtés* possibles ou d'offrir à voir des *paraphrases*. Par exemple, la molécule « classe politique » dans l'énoncé « les leaders de la *classe politique française* sont invités au dîner du CRIF » n'a pas le même *sens* que celle d'un énoncé comme « Toute la *classe ouvrière* est dans la rue, depuis le début de cet après-midi, pour manifester son hostilité à la réforme de la SNCF » : « classe ouvrière » s'oppose à « classe politique » et la mention de (« e classe dolichoblonde dirigeante et une **classe de race** inférieure confinée dans la main ») « classe de race » dans un énoncé orienterait, par relation paraphrastique, vers l'évocation de (« l ' aurait rangé dans la sacro -

sainte **classe des Français de souche** . . . Serait - il ») « classe de Français de souche » dans un autre énoncé et posant, de ce fait, la question de l'existence de « races » et de sa « hiérarchisation ».

Ce qui oriente les *sens* ici, ce sont les « mots-atomes » *ouvrière* et *politique* (sémantiquement opposés) d'une part, puis les syntagmes prépositionnels *de race* et *de souche* (sémantiquement proches) d'autre part. Les « paires molécules » n'auraient pas de *sens* en marge de la *signification* initiée par l'*atome* « classe ». Dans une perspective discursive, et selon Franz Josef Hausmann (1979 : 187-195) cité ici par Fabienne Cusin-Berche (2002 : 143-144), il s'agit là des « associations syntagmatiques non lexicalisées »²⁹¹ ; autrement dit, « des combinaisons libres, par le fait que les unités constitutives de ces syntagmes entretiennent une certaine affinité entre elles dans la mesure où elles sont, statistiquement, fréquemment consécutives et que, souvent, elles ne prennent leur sens plein que par contamination ». Partant de l'exemple de la *paire-molécule* « célibataire endurci », et selon Hausmann, « si le collocatif “endurci” ne prend sa valeur qu'en relation avec la base “célibataire”, [celle-ci] n'a pas besoin du collocatif [...] pour être clairement défini[e] » (Hausmann, 1979 : 191-192, citée par Cusin-Berche, 2002 : 144). Nous pouvons dire qu'en définitif, il n'y a pas de *sens* sans *signification* ; la *signification* nous semble être le point d'ancrage, l'élément de stabilité linguistique qui, dans les *discours*, autorise des potentialités influencées par les *co(n)textes*, les *co-occurrences* et autres corrélats des situations de communications dans lesquelles les sujets parlants tentent de mettre en œuvre mutuellement le *principe d'influence* (Charaudeau, 1995). Ce que montre, par ailleurs, ce développement et par rapport à la définition de Mayaffre (*ibid.* : 5) c'est que, si la « paire occurrenceielle accède [...] au statut de molécule sémantique », c'est parce que le segment descriptif constitutif (le *collocatif*)²⁹² de la *paire-molécule* est, avec le *mot-atome*, dans une relation *méronymique* ou de *Partie-Tout* qui exige des spécifications au risque de laisser planer l'*ambiguïté* dans leurs *contextes d'emploi* et par conséquent dommageable pour la construction / l'interprétation du sens. En dehors de ces cas spécifiques, il y a des relations *co-occurrenceielles* qui n'entrent pas dans ce rapport *méronymique* mais dans un rapport de *constitutivité* fondé sur la

²⁹¹ Fabienne Cusin-Berche donne ici deux exemples d'associations lexicalisées : [1] « table-ronde », elle parle de lexie complexe ; et [2] « mur fissuré » avec « mur » pour *base* et « fissuré » pour *collocation*. Il s'agit, dans le premier cas, d'un mur qui porte des fissures ; alors que dans le second, comme elle le dit, si « on participe à une “table ronde” [...], il est peu probable que la table autour de laquelle on est amené à s'asseoir soit réellement ronde ». Et puis, comme *ouvrière* (« classe ouvrière »), *ronde* constitue la sélection d'un élément (Partie) de l'ensemble (Tout) *table* avec la seule différence que « table ronde » est « lexicalisée » ce qui fait qu'il ne saurait avoir de correspondance entre le *signifiant* et le *référént* si « table » était dissociée de « table ».

²⁹² Dans le monde anglo-saxon, *collocation* correspond à *cooccurrence*. Mais Franz Josef Hausmann et Peter Blumenthal, dans l'article : « Présentation : collocations, corpus, dictionnaires », paru en 2006 dans le volume 2, numéro 150, de la revue *Langue française*, p. 3-13, semblent les utiliser de façon indifférenciée. Ils donnent de *collocation* deux acceptions : la première, *quantitative*, et correspondant à la perspective de Damon Mayaffre, « désigne l'apparition soit fréquente, soit statistiquement significative [...] de deux unités lexicales données dans un contexte plus ou moins étroit ». La seconde acception, *qualitative* « peut être définie par “cooccurrence lexicale restreinte” » (cf. Hausmann et al. , ici même, p. 3)

paraphrase que Catherine Fuchs (1987 : 17-18) définit comme « le rapport entre plusieurs formes d'expression et un noyau sémantique commun auquel peuvent être ramenées, en contexte, les différentes opérations fondamentales propres à chaque forme ». En d'autres termes, c'est la possibilité qu'offre les langues naturelles aux locuteurs, en tant qu'outils de communication, de pouvoir recourir, à « plusieurs [mots ou] expressions qui signifient la même chose » (*ibid.* : 9). Comme l'indique bien Catherine Fuchs (*ibid.* : 15) :

L'ambiguïté et la paraphrase ont été repérées depuis longtemps à propos des mots, ainsi qu'en témoigne la longue tradition lexicologique ; mais la linguistique contemporaine les rencontre à propos de tous les types d'unités, et ce qui vaut pour le mot vaut également pour la phrase, et pour des unités textuelles plus vastes.

On le voit, et Damon Mayaffre n'y est pas en réalité opposé, que, aussi bien les *mots-atomes* (conception *qualitative*) et/ou les *paires-molécules* (conception *quantitative*) en fonction des *contextes*, participent à la structuration des co-occurrences qui garantissent la « cohésion et [...] la cohérence du texte » (Mayaffre, 2015 : 11) ; co-occurrences dont l'étude, « au-delà des seuls occurrences des mots [, donne accès] à une représentation de la textualité qui permet de cerner le rôle de chaque mot dans la construction de l'ensemble du lexique textuel » (Ann Bertels et Dirk Speelman, 2012 : 167).

La fouille de notre *corpus* de travail avec le recours au calcul systématique des *segments répétés* (en abrégé : SR) permet de prendre en compte la perspective *quantitative* de l'étude des co-occurrences. Le résultat, dont on peut voir un extrait sur le tableau ci-dessous,

<i>Fréquence</i>	<i>Segment</i>	<i>Longueur</i>
2016	le <u>racisme</u>	2
1938	la France	2
686	les <u>juifs</u>	2
651	contre le racisme et	4
605	les <u>musulmans</u>	2
429	la <u>laïcité</u>	2
374	Front national	2
357	des <u>musulmans</u>	2
345	Marine Le Pen	3
304	la violence	2
300	les Français	2
297	<u>communauté juive</u>	2
296	Nicolas Sarkozy	2
276	<u>antisémitisme</u> et	2
274	<u>lutte contre le racisme</u>	4
250	François Hollande	2
238	SOS Racisme	2

238	les <u>discriminations</u>	2
228	juifs de France	3
223	Manuel Valls	2
220	Jacques Chirac	2
193	le <u>terrorisme</u>	2
192	la <u>xénophobie</u>	2
189	racisme voilé	2
182	Charlie Hebdo	2
179	musulmans de	2
177	de haine	2
162	président de la République	4
128	de violence	2
127	des médias	2
126	extrême gauche	2
123	<u>antisémitisme</u> est	2
118	du voile	2
118	islam et	2
116	les <u>Noirs</u>	2
115	de race	2
115	la volonté	2
112	aux juifs	2
109	minorités ethniques	2
107	de Dieudonné	2
106	Français de	2
105	vivre ensemble	2
104	la race	2
102	les <u>Palestiniens</u>	2
102	sur Internet	2
101	du Crif	2
101	du PS	2
100	Tariq Ramadan	2

Tableau 7 : Co-occurrences obtenues par le calcul des (SR) segments répétés²⁹³

propose des co-occurrences sous forme de *paires-molécules* ou *collations* assez pertinentes qui viennent renforcer les *mots-atomes* obtenus. Au-delà des noms de personnalités politiques et publiques : *François Hollande* (Fq. 250) et *Manuel Valls* (Fq. 223) pour le PS, *Jacques Chirac* (Fq. 220) et *Nicolas Sarkozy* (Fq. 296) pour la droite et/ou l'UMP devenu LR, *Marine Le Pen* (Fq. 345) pour le FN devenu Rassemblement Bleu Marine, l'humoriste *Dieudonné M'Bala M'Bala* (Fq. 107) et puis, l'islamologue *Tariq Ramadan* (Fq. 100), on voit s'afficher, outre les institutions républicaines et/ou communautaires : *CNCDH* [Conseil National Consultatif des Droits de l'Homme] (Fq. 108), *Union des étudiants juifs de [France]* (Fq. 113), la *LICRA* [Ligue Internationale Contre le Racisme et l'Antisémitisme] (Fq. 236), *SOS Racisme* (Fq. 238), la *police*

²⁹³ Le tableau ne présente qu'une partie des SR ayant un seuil de fréquence supérieur ou égal à 100.

(Fq. 256), la presse (Fq. 263), les médias (Fq. 285), la justice (Fq. 287), *Charlie Hebdo* (Fq. 182), le *premier ministre* (Fq. 110) et la *République* (Fq. 841), de véritables *collocations* :

- lutte contre le racisme 274
- **vivre ensemble** 105
- Union Européenne 108
- minorités ethniques 109
- **extrême droite** 503
- **extrême gauche** 126
- conseil représentatif des institutions juives de 123
- président de la République 162
- pouvoirs publics 134
- société française 186
- la communauté juive 259
- racisme voilé 189
- juifs de France 228
- actes antisémites 245

Il faut remarquer également la présence dans les SR des *mots-atomes* autour desquels s'est construite notre réflexion : *racisme* (Fq. 2016), *antisémitisme* (Fq. 276), *xénophobie* (Fq. 192) et *musulmans=islamophobie* (Fq. 605).

Plus que la dimension *lexicale* ou *qualitative* de l'analyse des *co-occurrences* par *mots-atomes*, l'analyse des *collocations* par *paires-molécules* à travers le calcul des SR offre, ici, une cartographie des *acteurs* socio-politiques en présence, les *jeux de pouvoirs* ou *d'influence* qui se nouent entre eux et la problématique à laquelle ils sont confrontés : le dilemme de l'aversion vis-à-vis de l'*Autre* et le *vivre ensemble*.

Comme on peut le voir sur le nuage arboré ci-dessous réalisé avec le logiciel *TreeCloud* :

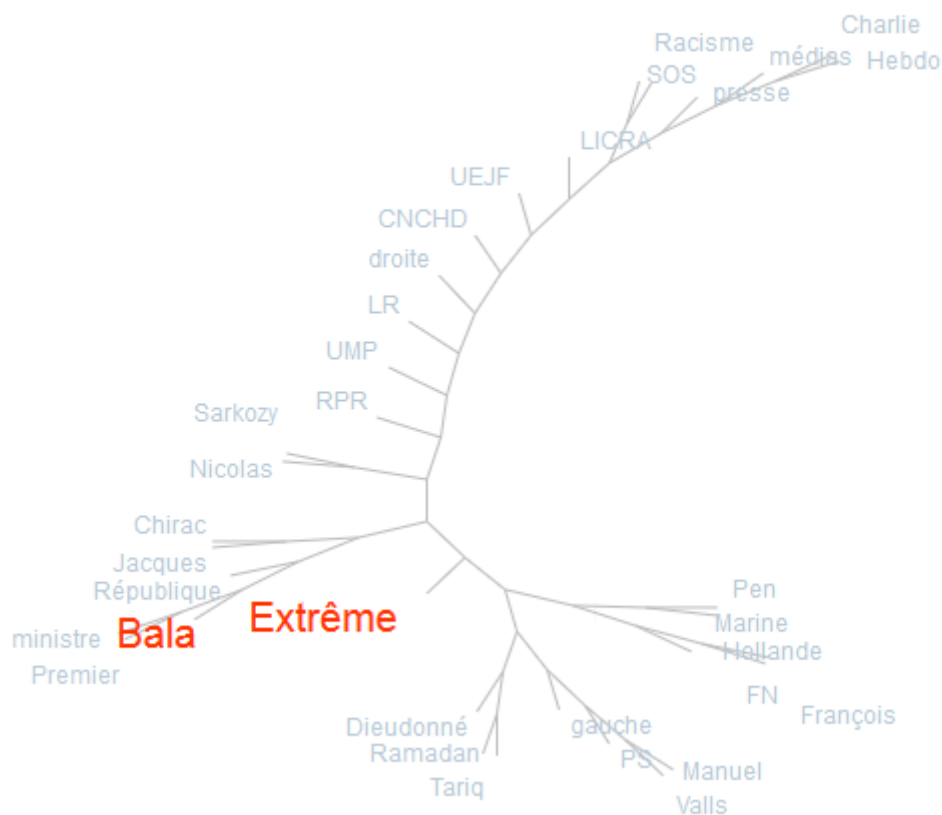


Figure 22 : Nuage arboré des relations d'opposition entre les acteurs socio-politiques et institutionnels

L'hebdomadaire *Charlie Hebdo* semble être mis au banc des accusés par rapport à la critique à l'endroit des médias de façon générale. Et les mots ou expressions *République* et *premier ministre* apparaissent comme des mots spécifiques au vocabulaire de la « droite », mais de l'*extrême droite* en particulier au détriment de l'*extrême gauche*.

V.2.2.1.2. « Dynamique » argumentative des discours néo-racistes : discours vs contre-discours

La **deuxième hypothèse**, ensuite, postule que le discours néo-raciste comporte des ressources discursives singulières identifiables par des indices linguistiques spécifiques qui le rendent plus « dynamique » ou plus persuasif au plan argumentatif que le discours antiraciste. Cela suppose qu'une analyse contrastive peut permettre

d'expliquer, à partir de la caractérisation de la « frontière » des deux types de discours, le mécanisme de « dichotomisation » (Amossy, 2008) à l'œuvre.

Dans cette perspective, nous faisons recours ici à l'analyse factorielle des correspondances²⁹⁴ (en abrégé : AFC). Comme on peut le voir ci-dessous :

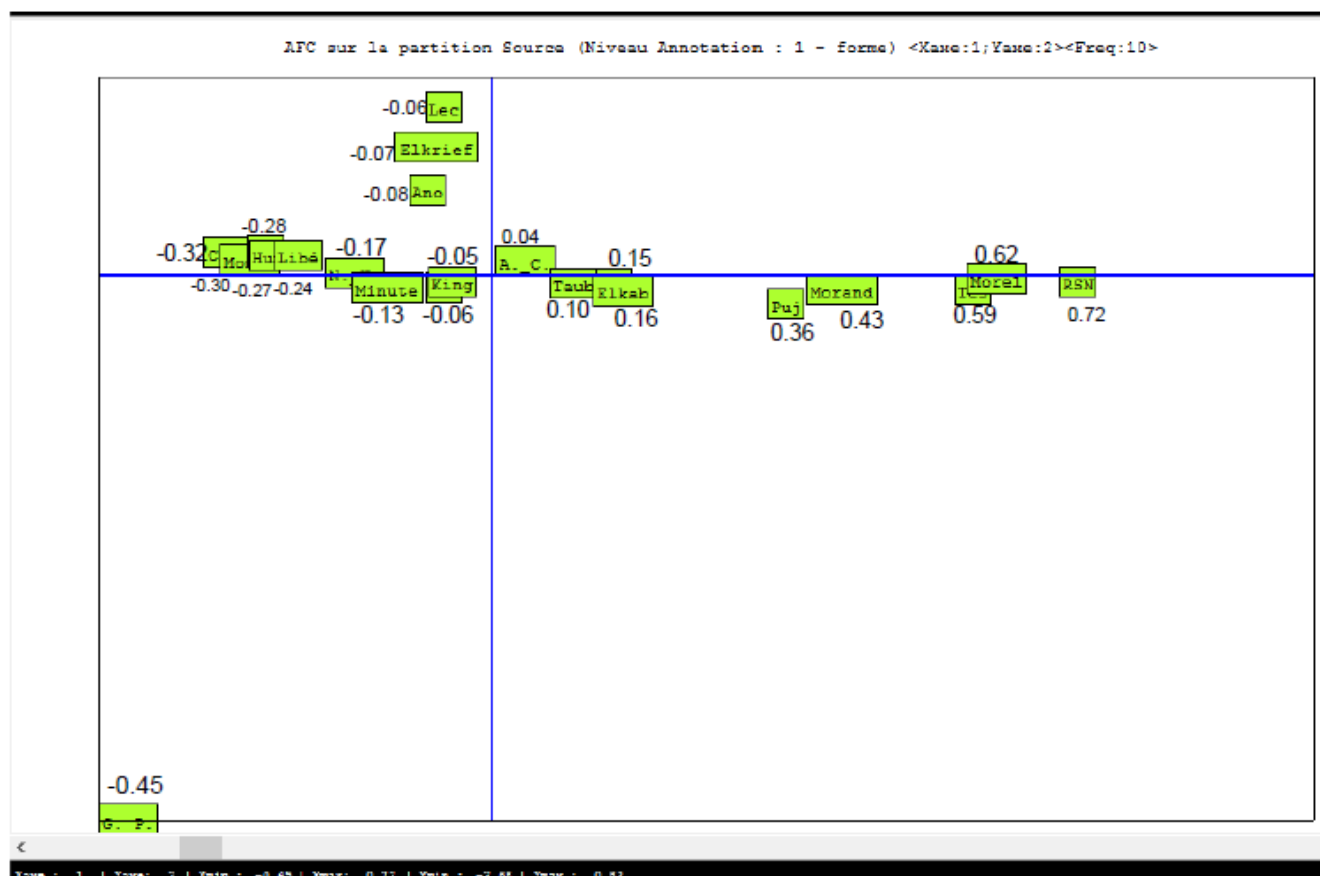


Figure 23 : AFC générée par *Le Trameur* sur le *corpus* de travail et selon la *partition source*

Cette AFC est la traduction un peu plus poussée des oppositions observées au niveau de chacune des *sources* qui composent l'ensemble des données structurées du *corpus* de travail et à partir des principales caractéristiques lexicométriques²⁹⁵ (en abrégé : PCLC) établies par *Lexico3*.

²⁹⁴ Encore appelée l'*analyse des correspondances*, il s'agit d'une « technique de description des tables de contingence (ou encore : tableaux croisés) et de certains tableaux binaires (dits de « présence-absence » ». La description « se fait essentiellement sous forme de représentation graphique des associations entre lignes et entre colonnes. [...] l'ensemble des colonnes (qui peuvent être des variables, des attributs) permet de définir à l'aide de formules appropriées des distances [...] (ou des proximités) [...] entre les lignes (qui peuvent être des individus, des observations). De la même façon, l'ensemble des lignes permet de calculer des distances entre colonnes » (Ludovic Lebart et André Salem, 1994, p. 80-81).

²⁹⁵ Voir plus haut la **Figure 15** Principales Caractéristiques Lexicométriques du Corpus de recherche.

Sur l'axe 1 (*l'axe horizontal*) de l'AFC, la source RSN, avec une valeur positive de **0.72** qui s'oppose à toutes les autres sources à commencer par *La Croix* qui a une valeur négative de **-0.32**. On observe, par ailleurs des proximités entre Morel et Tesson²⁹⁶ (proximité faible) d'une part ; et entre Cukierman et Elkabbach (forte proximité) d'autre part avec un phénomène de quasi recouvrement. Pujadas et Morandini sont un peu éloignés l'un de l'autre. Taubira semble être à équidistance (**-0.6**) d'Elkabbach et (**+0.6**) de Césaire. Porté chacun par une valeur négative sur cet axe 1, les quatre quotidiens du corpus (*jeu de données*) se recouvrent presque avec une distance, entre les uns et les autres, comprise entre **-0.1** et **-0.3**. Sur ce même axe et porté également par une valeur négative pour chacun, les deux hebdomadaires de la droite *Minute* et *National Hebdo* sont assez proches se situant seulement à **-0.4** l'un de l'autre. Enfin, et toujours l'axe 1 avec des valeurs négatives également, Martin Luther King et Éric Zemmour sont extrêmement proches²⁹⁷ ; ils ne sont distants l'un de l'autre que de **-0.1**. On le voit, toutes les sources situées sur cet axe, au-delà des principes de proximité sont opposées par l'orientation *positive* ou *négative* de leurs valeurs. En effet, on peut voir que plus on avance vers la droite, les valeurs, au départ négatives croissent en devenant positives après l'intersection des deux axes. Mais **la plus forte opposition réside, d'une part, entre la source G._P. (Guérin et Pelletier) et la quasi-totalité des sources** à valeur positive situées à droite de l'AFC à travers la diagonale et par rapport à l'axe 1 d'une part ; puis, entre les sources à valeur négative situées à gauche de l'AFC et sur l'axe 2 à savoir Lec. (*Leclère*), Elkrief (*Ruth Elkrief*) et Ano (*Anonyme France2*) d'autre part. À ce stade, il est possible de faire une observation essentielle. En effet, **le fait que dans les PCLC Elkrief et Pujadas, d'une part, aient comme caractéristique le pronom personnel *vous*, et que, d'autre part, Tesson, Cukierman et Morandini aient comme caractéristique le déterminant indéfini *les*, n'a pas eu véritablement d'incidence sur leur proximité ou distance/éloignement dans les positionnements sur le plan factoriel.**²⁹⁸ Autrement, nous aurions vu, indissociablement, par exemple Ruth Elkrief, non pas sur l'axe 2 ; mais sur l'axe 1 comme David Pujadas.

Ces proximités et distances/éloignements suggèrent la constitution des pôles thématiques afin d'affiner les résultats. Dans cette perspective, nous avons constitué cinq pôles thématiques nourris ou guidés par les observations précédentes. Il s'agit de cinq sous corpus constitués à partir du *corpus de travail* : le sous corpus **PEQ** (Presse Écrite Quotidienne) rassemble les quatre

²⁹⁶ Sans doute parce que Morel est contre le *racisme*, il le dénonce ; et Tesson accuse **les musulmans** d'être d'apporter la « merde » en France.

²⁹⁷ Ce qui semble un peu paradoxal.

²⁹⁸ La différence des unités linguistiques caractéristiques des *sources* dans le PCLC n'a presque pas d'incidence sur le positionnement des individus ou des *sources* sur l'AFC.

quotidiens : *La Croix*, *L'Humanité*, *Libération*, *Le Figaro* et *Le Monde*. Le sous corpus **LEA** rassemble Lec. (*Leclère*), Elkrief et Ano (*Anonyme France2*). Le sous corpus **PEH** rassemble les deux hebdomadaires d'extrême droite : *National Hebdo* et *Minute*. Les deux autres sous corpus **RSN** et **G._P.** (*Daniel Guérin* et *Réjan Pelletier*) sont réinsérés sans aucun changement. L'opération de constitution du sous corpus et de sa fouille a conduit à l'AFC ci-dessous :



Figure 24 : AFC générée par *Le Trameur* sur le sous corpus de référence et selon la *partition source*

Sur l'axe 1, et c'est le premier constat, la source **RSN** n'a pas bougé. Elle n'a bougé ni du point de vue de sa position ni du point de vue de sa valeur : **0.72**. Le sous corpus **LEA** : *Leclère*²⁹⁹, *Anonyme France2* et Elkrief qui était sur l'axe 2 migre pour se retrouver sur l'axe 1 et récupère la valeur de Tesson : **0.59**. Les sous corpus **RSN** et **LEA**, portées par des valeurs positives, sont opposées, sur cet axe 1, d'abord à **PEQ** qui récupère, par rapport à l'ensemble des cinq quotidiens qui la constituent, la valeur **-0.27**, celle de *L'Humanité* ; et ensuite à **PEH** qui retrouve la valeur de

²⁹⁹ Ce positionnement de Leclère peut être compris comme une stratégie de dissimulation discursive. Mais, on peut aussi comprendre se rapprochement autrement parce que Leclère n'a fait que répondre, à sa manière certes, aux interrogations de la journaliste reporter de France2, elle emprunte presque le même vocabulaire qu'elle mais dans une démarche de dénégation des accusations de son intervieweuse.

Minute + (-1) soit **-0.14**. Sur l'axe 2, si *G._P.* a gagné **0.1** point, passant de **-0.45** à **-0.44**, elle a maintenu sa position dominante sur l'axe et s'oppose clairement à *PEQ*. Si l'on prend en compte les diagonales, on voit distinctement que *G._P.* s'oppose à *RSN*. Au regard de la stabilité et de l'influence de la source *RSN* à travers la constitution des axes, elle apparaît comme la *composante principale* de l'axe 1, celui qui capte le plus les informations contenues dans le plan factoriel. Et cette place centrale de la source *RSN*, on la voit distinctement sur la figure ci-dessous :

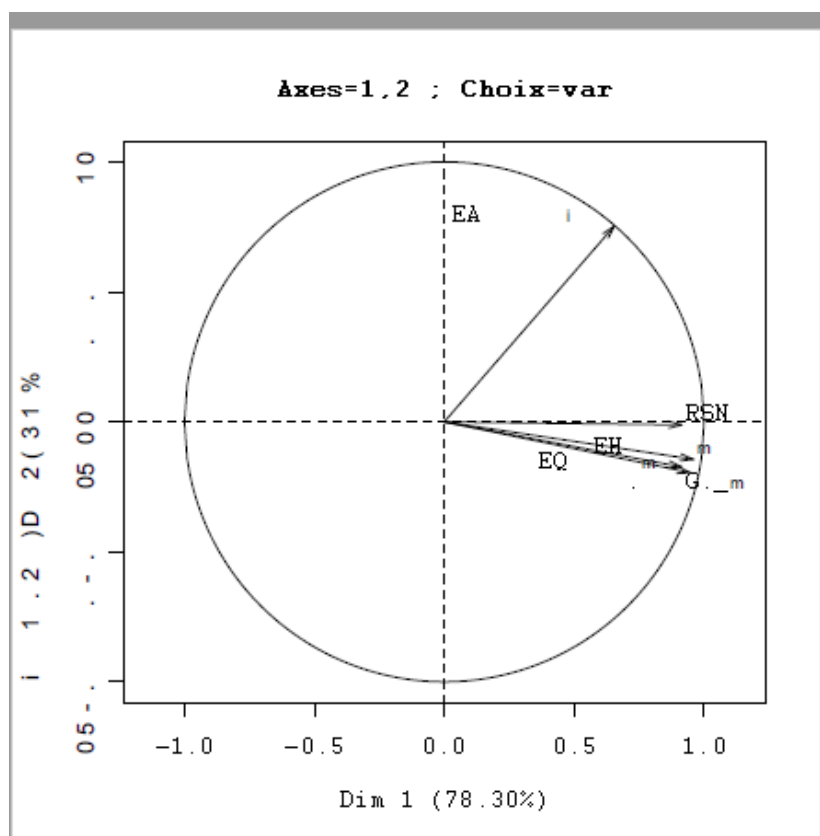


Figure 25³⁰⁰ : L'ACP générée par *Le Trameur* sur le sous *corpus* de référence et selon la *partition source*

Sur la représentation du cercle des *jeux de données* obtenue par l'analyse des composantes principales (en abrégé : ACP) qui permet ici, non plus de voir directement les 22 *individus* (représentés par chaque *sous corpus*) de départ en tant que tels ; mais les *variables* les représentant avec au centre la *variable* dite *synthétique* à laquelle toutes les autres *variables* du plan sont corrélées. Comme on peut le voir sur le cercle des corrélations, *RSN* est effectivement la *variable synthétique* étroitement alignée (*fixée*) sur l'axe 1. Il s'agit là de la **dimension 1** (en abrégé : Dim 1). Dim 1 (78.30 %) et Dim 2 (31%), c'est-à-dire l'axe 2, totalisent à eux deux, 109.30% des informations

³⁰⁰ Il s'agit ici du cercle des corrélations spécifique à l'analyse des composantes principales (en abrégé : ACP).

contenues dans le *jeu de données* (corpus) constitué par les **22 sources** configurées ici en *variables* à deux *dimensions*. Ce qui est très important à observer sur le cercle des corrélations au-delà de ce *pourcentage d'inertie* qui peut paraître un peu troublant (**+ de 100% des informations**)³⁰¹ c'est que *PEQ*, *G._P.* et *PEH* sont négativement corrélées à l'axe 1 dominé par le vecteur de *RSN* comme sur le graphe de l'AFC tandis que *LEA* y est demeurée positivement corrélée. Avec ce résultat, obtenu déjà sur les deux premières dimensions, il n'est pas intéressant d'aller voir les autres dimensions (*axe 3 et axe 4 par exemple*) et de chercher à les interpréter (cf. François Husson [en ligne]). On peut déjà observer ici que l'ensemble de ces *variables* sources négativement corrélées à *RSN* s'opposent à *LEA*.

La *qualité de représentation* des *dimensions* dont on peut se rendre compte à partir de la copie d'écran ci-dessous :

Eigenvalues						
	Dim.1	Dim.2	Dim.3	Dim.4	Dim.5	
Variance	3.915	0.656	0.252	0.103	0.073	
% of var.	78.303	13.120	5.043	2.067	1.467	
Cumulative % of var.	78.303	91.423	96.465	98.533	100.000	

Variables						
	Dim.1	ctr	cos2	Dim.2	ctr	cos2
G._P.	0.914	21.348	0.836	-0.174	4.601	0.030
LEA	0.654	10.931	0.428	0.753	86.404	0.567
PEH	0.959	23.497	0.920	-0.144	3.169	0.021
PEQ	0.947	22.883	0.896	-0.195	5.806	0.038
RSN	0.914	21.341	0.836	-0.012	0.021	0.000

Tableau 8 : Matrice des principaux résultats de l'ACP réalisée sur le sous *corpus*

constitue une deuxième donnée de l'interprétation des axes. Comme on peut le voir, la somme des *cosinus* carrés au niveau des *variances* de la Dim 1 (**78.30**) et de la Dim 2 (**13.12**) équivaut à **91.42** ; cela veut dire que « l'angle est très proche de zéro et donc la *variable* est extrêmement bien projetée » (cf. F. Husson [en ligne]). Ce résultat rectifie l'expansion un peu troublante que nous avons observée directement sur le *cercle des corrélations* par rapport aux *pourcentages d'inertie*. On voit bien que la somme cumulée de tous les *Cosinus* carrés (en abrégé : Cos^2) de toutes les *dimensions* (y compris donc Dim 3-4 et 5) vaut effectivement **100%**. C'est ici l'intérêt de ne pas se limiter aux *pourcentages d'inertie* affichés sur le *cercle des corrélations* pour faire l'interprétation mais surtout de voir

³⁰¹ Cela dit, puisqu'il n'y a pas de redondance, il est possible de ne pas additionner les valeurs des deux dimensions.

les données elles-mêmes telles qu'elles apparaissent dans la *matrice*. La même démarche est possible au niveau des *variables*. Ici, la somme des *Cosinus* carrés donne, comme résultats :

$$\text{G\_P.: } 0.83 + 0.03 = 0.86\%$$

LEA: $0.42 + 0.56 = 0.98\%$

PEH: $0.95 + 0.02 = 0.97\%$

PEQ: $0.89 + 0.03 = 0.92\%$

RSN: $0.91 + 0.00 = 0.91\%$

avec des **Cosinus carrés tous proches de 1**, surtout pour l'*individu (variable)*³⁰² **LEA**, « résultat attendu compte tenu du **% d'inertie global** exprimé par le plan » (Jérôme Pagès, 2005 : 201). Et ces *individus*, on les voit apparaître ici

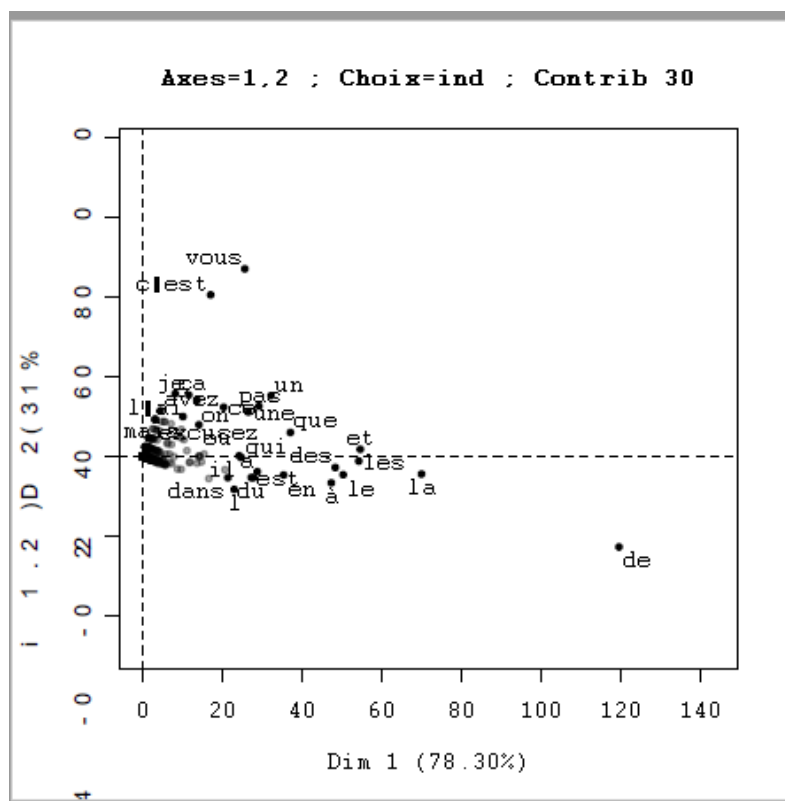


Figure 26 : L'ACP générée par *Le Trameur* sur le sous *corpus* de référence et selon la *partition source*

³⁰² Mais Jérôme Pagès (2005, p. 201) indique que : «Cet indicateur n'est pas donné pour les variables en ACP normée ». Ici, nos *individus* sont en même temps des *variables*.

avec globalement les formes linguistiques : *vous, c'est, la, une, un, que, dans, en, on, avez, est, pas, qui, c'est, les* et *de*, qui constituent leurs caractéristiques telles que nous les avons observées sur le PCLC (cf. **Figure 15**).

Au-delà de ces observations, aussi intéressantes soient-elles, il reste qu'il y a une question fondamentale à laquelle nous n'avons pas encore répondu. Qu'est-ce qui oppose ces *individus* : ces *sources* telles qu'on l'observe sur les AFC comme sur le cercle des corrélations issu de l'ACP? Plus spécifiquement, comment se manifeste cette opposition dans les *discours* produits aussi bien du point de vue *lexical* que *discursif* sinon *argumentatif*? Afin de répondre à cette préoccupation, nous allons recourir au calcul des *spécificités* des sous corpus ou *individus* "incriminés" comme « méthode [...] d'analyse statistique [...] couramment utilisée [...] en textométrie » et « complémentaire » de l'AFC (cf. *Explorations textométriques*, 2009 [en ligne])³⁰³.

Sous Corpus PEH				Sous Corpus LEA				Sous Corpus G._P.			
Forme / SR	Frq. Tot.	Frq.	Coeff.	Forme / SR	Frq. Tot.	Frq.	Coeff.	Forme / SR	Frq. Tot.	Frq.	Coeff.
Philippot	91	79	***	sauvage	26	4	12	Fortement	49	48	***
l'affaire	69	69	***	vous	5697	14	12	Canada	90	68	***
l'a	109	101	***	noirs	284	3	6	égalitaires	35	33	***
Hollande	503	210	***	franchement	77	2	5	items	33	30	***
qu'ils	218	144	***	sourire	40	2	5	Canadiens	40	39	***
l'on	274	219	***	dérapiage	50	2	5	racisme	4205	532	***
Tangorre	61	61	***	problème	683	3	4	0	222	105	***
mariage	255	142	***	justement	170	2	4	groupe	560	95	***
l'UMP	144	144	***	dit	1775	4	4	flagrant	122	107	***
c'est	945	775	***	là	1330	3	4	ethniques	201	111	***
C'est	449	338	***	dire	1789	4	4	désaccord	156	129	***

³⁰³ Cf. F. Abassi, E. Née, C. Pineira-Tresmontant, A. Salem, L. Sansonetti, M. Leenhardt, P. Couton-Wyporek, Romuald Schummer (dir. André Salem et Serge Fleury).

qu'elle	189	168	***	branches	11	1	4	échantillon	73	39	50
qu'on	183	154	***	préfère	96	1	3	membres	295	62	48
l'Intérieur	66	64	***	informations	72	1	3	raciales	98	41	47
l'État	114	105	***	primaire	73	1	3	peu	1334	112	44
FN	917	322	***	maux	35	1	3	mesure	340	61	43
l'Islam	159	108	***	qu'est	29	1	3	culturelles	118	40	41
Marine	577	222	48	diable	45	1	3	Sears	22	22	40
l'Europe	77	67	47	hein	46	1	3	batteries	25	23	40
qu'en	86	71	46	musulmans	1955	3	3	mesurer	98	36	39
l'Élysée	51	51	45	d'où	16	1	3	personnes	916	87	38
j'ai	88	70	44	parler	655	2	3	différences	187	44	37
l'histoire	67	59	42	rapport	795	2	3	modèle	174	42	36
Taubira	217	110	38	effectivement	101	1	3	Canadiennes	18	18	33
socialiste	289	130	37	aux	4510	4	3	3%	19	18	32
l'ordre	52	48	37	ou	6189	5	3	7%	23	19	31
lui	2483	580	37	merde	199	1	2	population	507	58	30
l'immigration	102	66	32	demander	178	1	2	selon	740	64	27
Sous Corpus RSN				Sous Corpus PEQ							
Forme / SR	Frq. Tot.	Frq.	Coeff.	Forme / SR	Frq. Tot.	Frq.	Coeff.				
noirs	284	205	***	Communauté	805	676	***				
tes	244	214	***	racisme	4205	3332	***				
me	1299	779	***	Licra	413	405	***				
Dieu	330	233	***	MRAP	269	269	***				
ta	382	352	***	groupe	560	95	***				
vos	360	279	***	école	551	484	***				

blancs	197	141	41	ensemble	569	481	42
Allah	179	132	41	Crif	197	194	41
race	413	230	38	appel	487	420	41
islam	181	128	37	israélien	237	226	39
cul	77	67	30	antiracisme	210	201	36
conneries	57	54	29	Europe	906	707	36
couilles	30	30	19	jeunes	1040	778	29
Israël	31	31	19	identité	390	329	29
problème	29	29	18	rapport	795	613	29
chrétiens	269	132	17	islamisme	192	180	29
mécréants	43	37	17	enseignants	140	136	27
musulman	745	292	16				
Mouette	26	26	16				

Tableau 9 : Formes³⁰⁴ et segments spécifiques positifs et/ou négatifs majeurs des sous corpus PEH, LEA, G._P., RSN et PEQ : [Seuil de probabilité : 5 ; fréquence minimale : 10]

Le calcul des *spécificités* associées à chacune de ces *sources* ou *individus* comme elles se présentent dans le **Tableau 8**. dévoilent les *profils lexicaux* permettant de voir, au-delà, la façon dont « l'interaction argumentative se fonde sur la doxa, [et d'] examiner la façon dont elle coule dans le moule de l'enthymème ou de l'analogie, [même si elle] ne suffit pas pour en saisir pleinement le fonctionnement ». (Ruth Amossy, 2012 : 182). Ce *fonctionnement*, comme le reconnaît Amossy (*ibid.*) « ne se laisse [pas] appréhender qu'au niveau des éléments verbaux qui construisent et orientent le discours ». Il se manifeste également à travers le « rôle de l'implicite sous ses diverses formes » (*ibid.*) comme à travers le recours aux divers « connecteurs » logiques et au détour d'une « analyse argumentative [qui] n'examine pas le lexique en soi et pour soi : elle se préoccupe de la façon dont les termes orientent et modèlent l'argumentation. Elle étudie donc l'utilisation des lexèmes (ou unités de base du lexique) par un énonciateur dans une interaction donnée »

³⁰⁴ Chaque sous corpus ne présente ici que quatre vingt deux de ses formes ayant la spécificité positive et/ou négative. Mais il y a plus de positif que de négatif.

(Amossy, 2012 : 183). À regarder avec attention, le sous corpus *PEH*, par exemple, utilise prioritairement un lexique qui s'articule autour de *Florian Philippot*, *affaire*, *Manif*, *François Hollande*, *Tangorre*³⁰⁵, *mariage*, l'acronyme *UMP*, *maire*, *Taubira*, *candidat*, *élection*, *Boulin*, *ordre*, *Marseille*, *Noël*, *État*, *immigration* et *heure*. Dans ce cas de figure et pour affiner l'interprétation, le retour au *corpus* pour appréhender les *contextes* d'utilisation de ces *mots* ou *expressions* est fondamental. Mais pour la source *PEH* comme pour les autres sources, nous ne prendrons appui que sur quelques *contextes* retenus en observant les spécificités de chaque sous corpus. Une observation mêlée d'une dose d'intuition et de curiosité. Regardons par exemple celui de *Tangorre* à travers quelques éléments choisis du concordancier réalisé à partir du nom et comme ils se présentent ci-dessous :

able. C'est hyper intéressant à analyser : le cas **Tangorre** montre que les milieux de **gauche** sont prêts à sacrifier l'idée de justice, uniquement pour mener des combats qui les mettent en valeur ! ment Bleu Marine, Me Gilbert Collard connaît bien l'**affaire Tangorre**. Et pour cause : en 1983, il était l'avocat des victimes du

Dans l'entourage de la famille **Tangorre** s'active une intello de gauche, chercheur au CNRS, une certaine Elle écrit un livre, **Coupable à tout prix**, dans lequel **Tangorre** est présenté comme la victime d'une justice aveugle. Surtout Bien qu'ayant la conviction intime que **Tangorre** est coupable, Mitterrand accorde en juillet 1987 une grâce

Plusieurs constats sont possibles ici. L'on pourra se rendre compte que *affaire*, dans la liste des *spécificités* est associé à *Tangorre* le nom du « suspect » ou du « coupable » dont le prénom est *Luc* ; et *affaire* que Me Gilbert Collard, un des actuels ténors du FN sinon du *Rassemblement Bleu Marine* « connaît bien ». L'on pourra se rendre compte aussi qu'il y est fait un procès aux « milieux de gauche [...] prêts à sacrifier l'idée de justice ... » accusation implicite de *laxisme* que nous avons déjà notée dans les propos d'Anne-Sophie Leclère à propos de Christiane Taubira, Garde des sceaux d'un gouvernement de gauche, celui dirigé par Manuel Valls comme Premier Ministre. L'on pourra se rendre compte aussi que si cette accusation de *laxisme* est adressée de façon générale à *la gauche*, elle a des visages, des noms précis auxquels le qualificatif *intello* (terme péjoratif) *de gauche* est attribué. Il s'agit, entre autres, de Gisèle Tichané qui a écrit un ouvrage

³⁰⁵ Il s'agit de Luc Tangorre, condamné pour la première fois en mai 1983 à quinze ans de réclusion criminelle pour viol sur mineur, et partiellement gracié par le président François Mitterrand, il est libéré en février 1988. Mais à peine sorti de prison Tangorre récidive en mai 1988 en violant deux étudiantes Américaines. Il sera condamné une seconde fois en 1992 à dix-huit ans avec une possible libération en 2006. Seulement, en 2000 et par un mécanisme de remise de peine, il recouvre sa liberté et ses activités ont sans doute continué parce qu'il y a eu, jusqu'en décembre 2016 au moins, plusieurs plaintes déposées contre lui pour agression ou tentative d'agression sexuelle.

mettant en cause la *justice* qualifiée d'*aveugle* et dans lequel *Luc Tangorre* présenté comme une *victime* serait pourtant *coupable*. L'on pourra se rendre compte, enfin, que le visage le plus illustre qui traverse les discours est celui de *François Mitterrand*, Chef de l'État à l'époque, pour avoir gracié *Luc Tangorre* qu'il saurait pourtant (« intime conviction ») *coupable*. Le lexème *Marseille* (dans les quartiers Nord) est associé à l'*affaire* comme la ville point de départ des allégations reprochées à *Luc Tangorre*. Il faut noter que la fouille du corpus avec comme forme pôle *affaire* montre que (1) le lexème *boulin* :

Partie : PEH, Nombre de contextes : 65

... On ne racontera pas tout ce que Crime d'Etat apporte à l'« *affaire Boulin* ». Tout ce que le film montre, dissèque, accumule

dans la liste des spécificités de *PEH* est associé à une autre affaire et que (2) *PEH* présente **65 contextes** d'emploi du mot contre **443** pour *PEQ* (avec pour exemples :

Partie : PEQ, Nombre de contextes : 443

er la gravité du phénomène antisémite " , mais aussi sur l ' *affaire Al Manar* , du nom de cette chaîne de télévision du parti chiite uis, en 2010, le port de la burqa dans la rue. Depuis l'affaire *Baby - Loup* [en 2008, la directrice adjointe

l'*affaire* Al Manar puis l'*affaire* Baby – Loup) et pour *RSN*, **33 contextes**.

Partie : RSN, Nombre de contextes : 33

e ce pourquoi ces valeureux combattants de la liberté (voir *affaire Charlie Hebdo*) se sont battu et sont mort. Nous vivons la rait pas du prendre Ségo au gouv, vu le mauvais gout de l ' *affaire Trierweiler* ! On mélange pas vie privé et vie publique. A ton

et pourtant le mot n'est ni spécifique à *PEQ* ni au *RSN* encore moins à *G._P.* et *LEA*.

Le lexème qui attire, par ailleurs, notre attention dans cette liste des *mots* spécifiques au *PEH*, c'est : *immigration*. Le mot n'apparaît que dans un seul contexte pour *G._P.* pour évoquer les

questions de politiques liées à l'assistance (« débats de politiques publiques (assistance sociale, **immigration**, etc.) en recourant à des cadres de référence et des valeurs »). Pour *PEH*, le mot est présent dans **13 contextes** et parle essentiellement de :

... stop à l'**immigration** ! Oui à la préférence nationale !
L' **immigration** ' ' choisie ' ' c'est l' **Immigration** massive !
L'immigration " choisie " fait baisser **vos** salaires !
... vérité sur l'**immigration** le Pape et l'islam **immigration** clandestine Le
Pen dénonce les mensonges de Bruxelles le crime
... d'une **immigration** incontrôlée.
Boboland est pourtant également un quartier de cités à **forte immigration** ;
... bus incendiés police agressée de la France aux Français **immigration** une
politique à revoir entièrement la France vendue aux étrangers
Ça coince déjà à l'UMP ! Sommet de Séville Chirac : « **immigration** vaincra »

Il n'est pas question ici, comme dans *G._P.*, d'*assistance*. On le voit, il est plutôt fait appel à la cessation de l'*immigration* et dont la représentation construite par les hommes politiques de la droite républicaine (l'UPM/LR) à travers l'adjonction du terme *choisie* pour exprimer l'idée du contrôle des flux est remise en cause par l'extrême droite (FN/RN) pour mettre en exergue son caractère *massif* par la mise en circulation du terme *overdose* (processus d'*hyperbolisation*) et en distillant dans l'opinion l'équation ***immigration* = baisse des salaires**. Ici, le choix de l'adjectif possessif « **vos** » semble amplifier l'effet de l'idée de la *baisse des salaires* avec une forte charge pragmatique comme pour inciter les Français à rompre avec une certaine *inaction* ou *passivité* au risque de se retrouver sans solde, sans revenu. Et personne ne voudra se lever un jour pour constater qu'il n'a plus de revenu parce qu'il n'a pas, à un moment donné, fait ce qu'il aurait fallu faire : *stopper l'immigration*. Il est, par ailleurs, fait un parallèle implicite entre *immigration* qu'elle soit *clandestine* (donc *illégale*, *sauvage*) ou *incontrôlée* (donc *folle*) qui présuppose *étranger* et *islam* avec l'établissement d'un lien direct par la convocation de l'expression *quartiers de cités* avec l'expression *Boboland* (terre des *bobos* : « plaie/mal »). La description (*police agressée*, *bus incendiés*) associée à ce *Boboland* attise sans doute la *haine* vis-à-vis des « Bobolandais » (populations vivant à *Boboland*), *haine* pouvant s'amplifier avec l'idée que la « France » serait « vendue aux étrangers ». Dernier élément d'interprétation ici, c'est l'UMP qui en prend pour son grade. Elle est là, présentée comme formation politique qui a le dos au mur (« ça coince ») incapable de se sortir de l'impasse à l'issue d'un sommet auquel a pris part le président Jacques Chirac. Et cette idée d'impasse est martelée comme une fatalité, une conclusion sans appel : « **immigration** vaincra ».

Dans la macro source *PEQ* en revanche, l'usage du mot *immigration* se résume, globalement, à un rapport ou exposé des *dire* ou propos proférés par des personnalités publiques, essentiellement responsables de partis politiques : « [...] s « **rac**es » , que le mouvement de Marine Le Pen condamne l ' **immigration** . »; ou encore des questions adressées en interview à des spécialistes, des chercheurs tels que Gérard Noiriel ici : « Comment lisez - vous les **discours** sur l ' **immigration** ? ». Et là, la réponse fuse sans ambages, critique à l'égard des responsables politiques :

Gérard Noiriel. L'« urgence » du problème de l'**immigration** pourrait se résoudre si l'on acceptait de se poser la vraie question : « de quoi faut-il qu'une communauté de citoyens débâte collectivement sur la place publique ? » Parce que revenir de façon incessante sur un **sujet** réglé, pour la majorité des **dirigeants politiques**, depuis 1984, est **profondément électoraliste et stigmatisant**. **Ce sont ces politiques les plus grands responsables de la xénophobie**. Ce qui devrait nous préoccuper, c'est que ce sont les couches qui ont le niveau d'études le plus faible qui sont le plus tentées par la xénophobie, à l'inverse de notre histoire. Il ne s'agit pas d'une faillite de l'éducation nationale mais de la responsabilité d'apprentis sorciers. C'est une perversion de la démocratie.

Dans le sous corpus *RSN*, on retrouve également, comme dans le sous corpus *PEH*, l'appel à *stopper l'immigration*, à quitter la *France* si l'on est mécontent, à opposer l'*ici* : la France à l'*ailleurs*, les pays de provenance des immigrés, l'*immigration* est posée comme *cause* de *bouleversement* de la *culture française*, et fait plus intéressant, il est fait appel à ne point faire de l'expression des préoccupations liées à l'*immigration*, des faits de *racisme*.

" ok et elle dit aussi : " **Il faut stopper** l ' **immigration** ».

ici c'est la France, **le pays n'a pas à s'adapter à son immigration**. **Si t'es content rentre chez toi**.

par essence opposé a la culture française cette **immigration** a causé un bouleversement culturel en France

- Lemurantin - o Le **racisme** ? NON mais les questions sur l'immigration, OUI, La peine de mort ? NON, mais un référendum pour donner

Il y a en outre, un troisième mot intéressant comme *entrée* pour revenir au *corpus*, au *contexte* et comprendre les idées qu'il charrie. Il s'agit du mot *islam*. Dans le sous corpus *PEQ* présentant **938 contextes**, (**Partie : PEQ, Nombre de contextes : 938**), il est fait état d'un certain regain de

l'«hostilité à l'**islam** » surtout « **depuis le 11 septembre** » et l'opinion de « 40 % des Français [qui] estiment qu ' il y a **trop de musulmans** » en France qui « montre une défiance croissante à l'égard de l'**islam** [et que l'] islamophobie aurait en partie supplanté un racisme « ordinaire ». Dans ce sous corpus, il est fait un parallèle, comme une politique de deux poids deux mesures sous forme de question, entre *Charlie Hebdo* et l'humoriste Dieudonné M'Bala M'Bala : « **Charlie Hebdo** pourrait- il injurier une figure sacrée de l'**islam** quand **Dieudonné** se voit interdire de critiquer les juifs ? ».

Dans le sous corpus *RSN* qui présente **365 contextes** (« **Partie : RSN, Nombre de contextes : 365** »), « l **islam** [est présenté comme] **un poison pour l esprit et pour les nations du monde** » et dont l'« essor [...] surprendra un jour ces fouldititudes de **couillons** bienpensants ». Face à cet obscur tableau peint et sans doute redouté, la venue aux responsabilités de Marine Le Pen, chef de fil du FN, est souhaitée (« Marine Marine l **islam** 0 Vient vite STP sa urge »). L'*islamophobie* est présentée comme étant distincte du *racisme* (« islamophobie, ce n'est pas du racisme, par contre penser que **islam** = arabes ça c'est raciste. ») et l'égalité établie entre *islam* et *arabe* relève, elle, du *racisme*. Outre la relation d'égalité (est-elle vraie ?) *islam=arabe*, d'autres sont mentionnées : « **islam** = fanatisme soumission islam = soumis a dieu islam = non laïque » et « l'islam = terrorisme foutez nous la paix » qui se conclut par le refus de l'*islamisation* : « tous contre l'islam ! ! ! non a l ' islamisation ».

Le sous corpus *PEH* présente lui **29 contextes** (« **Partie : PEH, Nombre de contextes : 29** ») évoque, entre autres, le « soufisme » comme variante (« Cet autre **islam** » de l'*islam* en tant « pratique religieuse basée sur l'ésotérisme »), accusant certains élus de faire le « lit de l'islam ... ». Dire que « L'islam carcéral, ce n'est pas du cinéma. Ces taulards qui kiffent », c'est dire implicitement que la *prison* est un lieu de radicalisation, un lieu de pratique religieuse et de purge de peine, une institution de socialisation ou de resocialisation. Il est en usage ici le syntagme de catégorisation *Français de souche* (« Français de souche ») tel que « Jérémy Baillet » et bien d'autres qui se seraient « convertis à l'islam par capillarité avec un certain “ **islam** de France ” ». Il y a, là, une double catégorisation, celle qui met en opposition *Français de souche* et *Français issus de l'immigration* ou *Français d'origine X* (algérienne, congolaise etc.) et celle qui identifie au sein même de l'*Islam* en tant que religion (universelle ?), le sous groupe ou la catégorie *islam de*

France qui serait distinct par exemple de *islam* d'Iran, *islam* du Maroc ou d'Irak. À cette opposition s'ajoute une autre, celle qui identifie « un **islam** éclairé, moderne » auquel s'oppose donc un *islam non éclairé* (obscur ?) et auquel seraient appartenus « Merah et Nemmouche » cités en exemples. Dans l'extrait du corpus ci-dessous,

<Année=2015_juil_07>

Dans un rapport officiel sur « les jeunes tentés par le **djihad** », remis au premier ministre la semaine dernière, le député Malek Boutih évoque d'ores et déjà « une **lame** de fond ». Malheureusement, au constat lucide, il oppose des solutions dérisoires : enseigner le « **véritable islam** » à **l'école républicaine** (sic) et « financer des projets pour les jeunes ». De quoi faire trembler Daech.

<Auteur=JULIEN_JAUFFRET>

qui fait mention du *djihad* : la *guerre* qualifiée de *sainte*, il est recommandé l'enseignement, dans chaque *école* française dite *républicaine*, ce qui est dénommé « véritable islam » et qui semble ajouter un peu plus de confusion aux *dénominations* antérieures : « islam éclairé » ou encore « islam moderne », *islam non éclairé*. Cette dispersion ou requalification sémantique du terme *islam* à travers l'adjonction de *qualificatifs* ou la formation de *groupes nominaux* s'observe bien avec l'analyse de sa *distribution* dans le *corpus* comme on le voit ci-dessous :

2	----	----	----	----	----	islam andalou
2	----	----	----	----	----	islam authentique
4	----	----	----	----	----	islam conquérant
28	----	----	----	----	----	islam de France
2	----	----	----	----	----	islam de rupture
4	----	----	----	----	----	islam des Lumières
2	----	----	----	----	----	islam du CRIF
2	----	----	----	----	----	islam éclairé
3	----	----	----	----	----	islam européen
4	----	----	----	----	----	islam extrémiste
2	----	----	----	----	----	islam extrémiste wahhabite
3	----	----	----	----	----	islam fondamentaliste
7	----	----	----	----	----	islam français
2	----	----	----	----	----	islam intégriste
3	----	----	----	----	----	islam interdit

11	----	----	----	----	----	islam modéré
	2	----	----	----	----	islam moderne et
2	----	----	----	----	----	islam obscurantiste
2	----	----	----	----	----	islam officiel
2	----	----	----	----	----	islam ouest
23	----	----	----	----	----	islam politique
	3	----	----	----	----	islam politique réactionnaire
2	----	----	----	----	----	islam populaire
30	----	----	----	----	----	islam radical
2	----	----	----	----	----	islam relève
2	----	----	----	----	----	islam sunnite
	3	----	----	----	----	islam tout court
2	----	----	----	----	----	islam vive

Figure 27 : Extrait des éléments de *distribution* de la forme *islam* dans le *corpus de référence*

Et l'*islam* dont l'enseignement est recommandé à l'école serait, dans un rapport, *dévoilé*, autrement dit, démasqué ; et l'expression de ce *dévoilement* se traduit dans l'extrait du *corpus* ci-dessous,

<Année=2010_nov_24> Islam à l'école : un rapport lève le **voile**. Liberté, égalité, islam ! ... élèves rebelles, les parents ne sont pas tout **blancs** ; des cours de **catéchisme islamique**? ... des **fichus** sur la tête juste pour venir à l'école... les croisades et la **shoah**, des trucs de **Feujs** et de **Céfrancs**... Langue maternelles: "**rebeu**", français en option...

<Auteur=Pierre_Tanger>

par le remplacement de *fraternité* par *islam* dans la devise de la France (« Liberté, égalité, **islam** ! ») et la présence du point d'exclamation est la marque de l'expression d'une *exaspération* profonde. Et puis, dans l'extrait, les mots *voile*, *fichus* (synonyme de *voile*), *Céfrancs* (désigne le *français de souche*, rarement le *français issu de l'immigration*)³⁰⁶, *blancs* (par opposition à *noirs* ou *black*), *Feujs* (terme familier désignant *juif* et *beurs*), *rebeu* (mot du verlan désignant les *personnes d'origine arabe*), *shoah* (terme faisant référence au massacre des *Juifs*, aux *camps de concentration*, à la

³⁰⁶ Cf. *Tout l'argot des banlieues*, <https://www.dictionnairedelazone.fr/dictionary/definition/cefran>. Ce 01.07.18.

mémoire d'*Auschwitz*), ne sont pas « neutres », aussi bien que l'expression *catéchisme islamique*. En effet, l'association des deux termes est un peu paradoxale. Le terme *catéchisme* appartient au lexique de la religion catholique et pas à celui de l'*islam* : *islamique*, en qualifiant *catéchisme*, lui transfère un peu son axiologie négative. Cela sous-entend que le *catéchisme* se ferait selon les principes *islamiques* objet de débat, de récrimination. Puis, le terme *shoah* peut être mis en lien avec *occupation* telle qu'elle apparaît dans l'extrait ci-dessous :

<Année=2010_déc_22_29> Oui, c'est une **occupation**. p.4-5

<Auteur=Caroline_Estingaud>

Mais, ici, ce n'est pas de l'*occupation* allemande ayant conduit au massacre des *Juifs* qu'il est question ; c'est la présence musulmane en France qui est ainsi qualifiée ; autrement dit, présence de l'*islam* contre lequel il est appelé à *lutter*

(<Année=2010_déc_08> Au nom de la **lutte** contre l'**islam**. p.6-7

<Auteur=Bruno_Larebière>) parce qu'il ne faciliterait pas (« <Année=2015_janv_27>

<Auteur=Cheyenne-Marie_Carron> est cinéaste. Propos recueillis par <Auteur=Joël_Prieur> Vous me surprenez : votre film montre une conversion mais vous n'avez pas un discours de conversion... La conversion au christianisme est une belle chose. J'ai été quant à moi baptisée à l'âge adulte et je ne vous dis pas cela comme une formule de style. Mais mon regard sur l'islam évolue. Il faudrait un **islam** qui puisse permettre ce **vivre ensemble** avec les **athées**, les juifs et les chrétiens ... »)

pour le *vivre ensemble* ; et qui, par conséquent, violerait l'esprit des principes de la *laïcité*.

Ce mot est enfin le quatrième qui nous semble essentiel à interroger. Par exemple, dans « Il faut **défendre** de façon nette les valeurs françaises de la **laïcité**. » extrait de *PEQ*, le pronom *il*, au-delà de son caractère *impersonnel* parce qu'il efface « un énonciateur précis pour privilégier à la fois un processus aboutissant à la déclaration d'une mesure et les devoirs qu'impose l'institution au citoyen » (Frédéric Pugnière-Saavedra, 2008 : 33), construit une entité ou instance qui s'adresse comme à un *interlocuteur* en face-à-face ; et en même temps, à un *auditoire hétérogène* plus large et dont les contours peuvent sembler un peu flous. Au demeurant, dans cette énonciation, le locuteur constitue la *laïcité* comme un ensemble de *valeurs* « spécifiquement » françaises qu'il est un devoir de *défendre*. Mieux, sa *constitutionnalisation* (« Depuis la Constitution de 1946, le **principe** de **laïcité** a acquis une **valeur**

constitutionnelle») en fait une *valeur républicaine* qui serait *menacée* par l'*islam* (« [...] **l'islam en France menace la laïcité**»). C'est ici une *opinion* contre laquelle il y a tout au moins une « mise en garde » (« J'ai toujours mis en garde contre le détournement de la **laïcité** à des fins anti - islam, au point d'être détestée par des ») prise en charge par un *je* appelant à ne pas faire de la *laïcité* un instrument de répulsion de l'*islam* et par conséquent, des *musulmans*. Le contenu de cette proposition de *mise en garde* apparaît comme la manifestation de l'*implicite* selon laquelle certains principes de la *laïcité*, dans leurs applications viseraient les *musulmans* ou l'*islam*. Plus encore, et dans l'extrait de l'article de la journaliste Émilie Rive publié dans L'*Humanité* du 28 février 2003 (voir un extrait en *annexes*), il est question de la violation des « règles de la laïcité » par des (« "Ces jeunes qui se prennent pour des Palestiniens" ») jeunes accusés par Jules Ferry, ministre de l'éducation à l'époque, de *se prendre pour des Palestiniens* et « bénéficieraient parfois d'une certaine "compréhension" de la part d'enseignants "antimondialistes", "écologistes radicaux", ou qui "ont renoncé au **principe** de l'**intégration** au nom du **respect des différences**". ». Dans l'article, Jules Ferry a dit vouloir s'en prendre à ce qu'il avait nommé le « "nouveau visage" de l'antisémitisme » en dénonçant « "**la banalisation de "feu"**", juif en verlan, qui sert aujourd'hui aussi bien à désigner un stylo cassé qu'un **Malien**, un **Juif**, un **Arabe** ou un **con**. » et assurant, par ailleurs, ne pas confondre « islamisme avec le monde musulman ». Pour Ferry et comme le rapporte Émilie Rive :

"Le **racisme**, qui est différent de l'**antisémitisme**, s'exprime beaucoup plus hors de l'école que dedans et nous y sommes aussi attentifs. Le problème, actuellement, ce sont les dérives islamistes et communautaires, un individu mérite d'être respecté quelle que soit la communauté qu'il définit comme sienne."

En dehors de ces « désignations nominales » : *immigration*, *Tangorre*, *affaire*, *Dieudonné*, *Gisèle Tichané*, *islam*, *Marseille*, *Boulin*, *François Mitterrand*, *laïcité*, etc., selon la terminologie de Ruth Amossy (2016 : 60) et dont les *contextes* ici appréhendés justifient les oppositions observées sur les *AFC* comme sur l'*ACP*, il y a un intérêt indéniable à s'intéresser au jeu des « indices d'allocation désignant l'auditoire » (*ibid.* : 60) « défini comme l'ensemble de ceux qu'on veut persuader, aussi bien sous la forme d'un "tu" et d'un "vous", que d'un "nous" » comme sous la forme des « possessifs

correspondants » (*ibid.* : 61). Ici, le pronom *nous* « possède l'avantage d'englober le locuteur » (*ibid.* : 61) qui s'identifie généralement par l'emploi du pronom *je*.

La source *PEH* affiche les pronoms *il/ils* ou *elle, je/j'* et *on* avec un *il* ou *elle* qui n'est pas *impersonnel* mais correspond au « substitut d'un vous » (Amossy, 2016 : 62) constituant « un effet d'indirection » (*ibid.*) correspondant à un « trope communicationnel » (Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 131 ; citée par Amossy, ici même). Il s'agit d'une stratégie consistant à parler « à quelqu'un en feignant de s'adresser à quelqu'un d'autre ». *PEH* montre une structure récitative ou narrative s'articulant autour du lexique des *affaires* (*affaire Tangorre, affaire Boulin*), sous forme d'accusations – *laxisme* – mettant ainsi en avant l'idée que les partis au pouvoir (*PS ; UMP*) sont incapables d'assurer la *sécurité* des Français, en relayant, si elle n'en est pas à l'origine elle-même, les *insultes* proférées à l'encontre de *Taubira* (*singe*³⁰⁷, *guenon, oie blanche*) et en plaçant au cœur de son *discours* les questions de l'*immigration* et de l'*islam*. Dans la source *RSN*, on trouve les pronoms personnels *moi, je, tu, on, nous, toi* et les adjectifs possessifs *tes, vos, ta, votre*, très caractéristiques du *dialogue*. Ceci n'est pas une surprise dans la mesure où cette source est constituée de *commentaires numériques* avec la *violence* qui les traverse révélateur du lexique émaillé d'*insultes* (*con, débile*), des mots grossiers (*cul, merde, putain*), comme des mots que Laurence Rosier (2009)³⁰⁸ désigne par le terme d'« ethnotype » (*noirs, blancs, Arabes, race, souche, musulman, chrétiens, islam*), des termes spécifiques au langage des réseaux sociaux (*lol, mdr, mec*). En affichant les pronoms *vous, elle, je* et *tu*, et s'articulant autour des mots tels que : *sauvage, noirs, arbre, branches, singe, diable, merde, musulmans*, etc. la source *LEA* montre une structure discursive tout aussi *dialogale* mais moins que ce que nous observons avec la source *RSN* laquelle est enrichie par la présence de nombreux verbes d'actions (*proférer, débarquer, parler, venir, tuer* etc.). La source *G._P.* n'affiche que la personne *nous* laquelle englobe un *je* et un *tu* ou un *vous / toi* et un *moi*. Il s'agit ici d'un *nous* de vulgarisation scientifique³⁰⁹ qui, s'adressant à un *auditoire* hétérogène non circonscrit, expose les résultats d'une recherche portant sur le *racisme* et dont le lexique ici s'articule autour des mots tels que : *immigrants, minorités, ethniques, questionnaire, différences, désaccord, raciales, factorielles, valeurs, Meertens, résultats, variables, mesurer* etc. Enfin, la source *PEQ* se caractérise par une absence des marques de la personne (*pronoms personnels*). Autrement dit, l'*auditoire*, ici, ne fait pas l'objet d'une « désignation explicite ». Dans ce cas, et du point de vue de Ruth Amossy (2016 : 62), « il est désigné en creux par les croyances, les opinions, les valeurs

³⁰⁷ On pourra se souvenir ici de la Une de *Minute* du 14 novembre 2013 : « Maligne comme un singe Taubira retrouve la banane ! »

³⁰⁸ Cf. *Petit traité de l'insulte*, Bruxelles, Éditions du Centre d'Action Laïque.

³⁰⁹ Adam fait écho à cette particularité de *nous* : « Une énonciation du discours logique, théorique-scientifique dans laquelle la référence cesse d'être situationnelle pour porter sur le texte lui-même et l'interdiscours (textes et auteurs cités en référence). Le NOUS est alors soit une amplification du JE de l'auteur du texte et de la communauté scientifique, soit une façon d'englober l'auteur (du présent ouvrage par exemple) et son lecteur. ».

que le discours lui attribue explicitement ou implicitement ». Comme elle le précise, (*ibid.*), ces *désignations* « peuvent être reformulées en toute lettres³¹⁰ » comme elles peuvent se manifester « dans le texte sous le mode indirect ». Si les marques de la personne sont manquantes dans cette source faisant de l'*allocutaire* une entité ou instance à reconstituer, le profil lexical, lui, est tout à fait clair. Il s'articule prioritairement autour des mots *antisémitisme*, *conflit*, *violence*, *racisme*, *islamophobie*, *discrimination*, *juifs*, *Durban*, *xénophobie*, *antiracisme*, *intolérance*, *islamisme*, *laïcité*, *Shoah*, *internet*, etc. Ce qui est à noter ici, c'est le fait que la source fasse apparaître dans les *spécificités*, les mots qui sont l'objet de la recherche et que du point de vue de la structure discursive, on observe une exposition des faits socio-politiques assujettis de commentaires journalistiques traversés par des *discours rapportés* et marqués par une absence de *grossièreté* et/ou d'*insultes* et donc d'attaques directes visant des interlocuteurs identifiés.

On le voit, les questions liées au *racisme*, à l'*islamophobie* et à l'*antisémitisme* sont beaucoup plus complexes que l'on ne le croit au regard de la dureté de la confrontation des *opinions*, au regard des précautions conduisant au recours à l'*implicite*, les *garanties discursives* que certains locuteurs sont amenés à donner pour faire preuve de *bonne foi* (par semblant aussi) à travers le refus de l'*amalgame* entre *islam* ou « monde musulman » et *islamisme*, entre *antisémitisme* et *antisémitisme*, entre détournements de photos (*photomontage*) assimilant un *humain* à un *animal*, le *singe* en l'occurrence et le rejet de toute intention raciste, etc.

Les profils ou « systèmes lexicaux »³¹¹ (Rastier, 2006 : 77 [en ligne])³¹² des sources constituant les sous *corpus* de recherche sont très « différents, indices sans doute de systèmes de valorisations différents » (*ibid.*). Ces différences s'observent, d'abord, au niveau des « désignations nominales » (Amossy, 2016) qui leur sont spécifiques et par rapport à ce qui est dit autour d'elles avec ou sans recours aux jugements de valeur ou aux *insultes*. Ensuite, elles s'observent au niveau des prises en charge des discours par les locuteurs ou orateurs avec une désignation *explicite* ou *implicite* de l'auditoire. Elles s'observent, enfin, au niveau des *structures discursives* ou « séquentialité textuelle » (Adam, 1993 [en ligne]), soit sur un mode presque *dialogal* (source *LEA*) ou fondamentalement

³¹⁰ Elle donne comme exemple ici et pour le cas de la *reformulation* : « chez Romain Rolland l'attribution aux trois peuples européens en guerre du titre de "gardiens de la civilisation" » ; puis pour le cas du « mode indirect » : « Osons dire la vérité aux aînés de ces jeunes gens ». Comme elle l'affirme, cette énonciation « suppose que l'auditeur croit en la suprématie d'une valeur, la vérité, qui mérite qu'on prenne des risques pour la défendre ».

³¹¹ En guise de précision et partant de la référence citée ici, François Rastier emploie, lui, l'expression « syntaxe des textes » ; et indique surtout que dans les textes racistes, *blanc* et *national* sont employés comme *nom* contrairement aux textes antiracistes où ils sont plutôt employés comme des *adjectifs qualificatifs* ; que le mot *homme* est rarissime dans un texte raciste et *dieu/Dieu* dans un texte antiraciste qui emploie beaucoup de *sigles* et de *dates* se référant ainsi à l'histoire. Ces observations sont presque vérifiées avec nos données.

³¹² Néanmoins, selon Rastier le vocabulaire des deux positions *raciste* et *antiraciste* « se recoupe en partie ».

dialogal (source RSN), soit sur un mode essentiellement *narratif*³¹³ (source PEH), soit sur un mode *explicatif* (source G._P.) ou soit encore sur un mode *descriptif* (source PEQ).

On peut se rendre compte, vu les résultats ci-dessus obtenus, que les profils lexicaux des sources PEH (constituée des sous corpus *National Hebdo* et *Minute* : journaux d'extrême droite) et LEA (constituée des sous corpus Anne-Sophie_Leclère_FN, Ruth Elkrief_BFM TV et Journaliste Anonyme France2) correspondent aux caractéristiques du discours néo-raciste. Cette observation est étayée par les résultats de nombreux travaux menés ces dernières années parmi lesquels il est possible de citer ceux de Pierre-André Taguieff³¹⁴ (2010) et ceux de François Rastier³¹⁵ (2006 [en ligne]). Selon Taguieff (*ibid.* : 68) : « Les **stéréotypes** collectifs, culturels ou sociaux ne font que monnayer³¹⁶ les définitions essentialistes des groupes humains, qui impliquent des modes de légitimation ou de rationalisation spécifiques, ordinairement d'ordre religieux ou d'ordre "scientifique" ». Et, cette « essentialisation » qui correspond à la « vision hiérarchique et conflictuelle du "Nous" et du "Contre-Nous" [laquelle] présuppose une distinction ontologique entre deux "espèces humaines" [...] constituent l'essence même de la pensée raciste ». Cette *hiérarchisation* passe par l'identification des « bons » : les *Nous*³¹⁷ et les « mauvais » : les *Autres*, objets de *bestialisation*, (« singes », « porcs », *rats*, *guenon*, *oie blanche*, *sauvage*, etc.), de *satanisation* ou de *diabolisation* (sourire du *diable* : celle de Taubira selon Leclère). Partant de l'idée de la *variabilité* des *cibles* (« juifs », « Palestiniens », « handicapés », « homosexuels », etc.) du « discours racisant », François Rastier (2006 : 74 [en ligne]) confirme cette stratégie en parlant du « discours déshumanisant et animalisant ». En outre, Rastier précise que dans cette opposition entre *Nous* et les *Autres*, les « Autres se divisent en deux groupes : les *allogènes* qu'on doit renvoyer chez eux et les *cosmopolites* qui ne sont nulle part [...] ; les premiers forment une "lie sociale parasitaire", les seconds, une "ploutocratie naturellement internationale" ».

Au regard de ces « observables langagiers » ou *marqueurs linguistiques* et *discursifs* lesquels justifient les oppositions identifiées, le discours *néo-raciste* jouit d'une *argumentation* « dynamique »,

³¹³ Cette distinction des *séquentialités textuelles*, doit tenir compte de l'observation de Jean.-Michel Adam, telles que formulée ci-après : « Un récit singulier ou une description donnée diffèrent l'un de l'autre et également des autres récits et des autres descriptions. Tous les énoncés sont, à leur manière, « originaux », mais chaque séquence reconnue comme descriptive, par exemple, partage avec les autres un certain nombre de caractéristiques linguistiques d'ensemble, un air de famille qui incite le lecteur interprétant à les identifier comme des séquences descriptives plus ou moins typiques, plus ou moins canoniques. Il en va exactement de même pour une séquence narrative, explicative ou argumentative. ».

³¹⁴ Cf. *La nouvelle propagande antijuive : Du symbole al-Dura aux rumeurs de Gaza*, Paris, PUF.

³¹⁵ Cf. « Sémiotique des sites racistes », *Revue Mots*, n°80, *Les langages du politique* [en ligne] ; <https://journals.openedition.org/mots/17113?lang=fr>. Consulté le 01 février 2017.

³¹⁶ Il est possible de voir dans le choix de ce verbe par Taguieff, l'expression de la logique d'*euphémisation*.

³¹⁷ « Nous » renvoie aux « Occidentaux » comme « euphémisme pour "blancs" » (cf. Rastier, 2006 [en ligne]).

« persuasive »³¹⁸, sinon « convaincante », confirmant, de ce fait, notre deuxième hypothèse. Cette « dynamique » argumentative est, en outre, rendue possible par la *porosité* entre les champs sémantiques³¹⁹ *raciste* et *antiraciste*, par le recours aux « stratégies de masquage »³²⁰ et de « diversions »³²¹ surtout l'*euphémisme*, l'*allusion* et le *cryptage* au détriment du discours *antiraciste* qui n'a pas réussi à persuader³²² en se renouvelant. En effet, pour Perelman Chaim et Olbrechts-Tyteca (1970 : 28) cités ici par Ruth Amossy (2016 : 63) lorsqu'un « locuteur [a] à persuader un **auditoire composite**, réunissant des personnes différenciées par leurs caractères, leurs attaches, leurs fonctions [, il] devra **utiliser des arguments multiples** ». Autrement dit, face à cet « **auditoire divisé** » (*ibid.* : 72) composé de groupes antagonistes (« *nous* » et « *vous* »),

³¹⁸ Perelman et Olbrechts-Tyteca (1970, p. 36) appellent ainsi, une « argumentation qui ne prétend valoir que pour un auditoire particulier et d'appeler *convaincante* celle qui est censée obtenir l'adhésion de tout être de raison. La nuance est assez délicate et dépend, essentiellement, de l'idée que l'orateur se fait de l'incarnation de la raison ».

³¹⁹ Dans « Sémiotique des sites racistes », article disponible en ligne, F. Rastier (2006) l'exprime en ces termes : « Le projet de construire une arborescence unique serait d'autant plus absurde que les renvois entre domaines sémantiques sont constants. Il n'y a pas d'arborescence du discours raciste, car tout est transposable en tout domaine : les métaphores constantes, entre la vie sociale et la vie animale notamment, revêtent une fonction structurelle dans la construction d'un champ « biopolitique » ». Et, de notre point de vue, **le sous corpus RSN apparaît comme un sous corpus témoin qui allie configurations racistes et antiracistes**.

³²⁰ Ce masquage est au fondement du caractère *divers* (« diversité ») sinon composite du discours raciste ou néo-raciste en s'appuyant sur ce que Rastier appelle « les effets de surimpression d'autres genres et d'autres discours », une sorte de mélange des genres qui rend difficile son identification. En effet, il emprunte aux discours *politique, scientifique, judiciaire, publicitaire, religieux* voire *pornographique* (voir l'article pour plus de détails).

³²¹ Les « diversions » sont au service du « masquage ». Il s'agit ici d'éviter d'être démasqué avec le risque de faire l'objet de poursuites judiciaires possibles en faisant recours à l'*euphémisme* qui revient à utiliser des désignations moins suspectes. Par exemple l'utilisation de *ethnie* en lieu et place de *arabe* et *noir* ; le recours au langage du « politiquement correct » qui consiste à utiliser par exemple l'expression *jeunes des quartiers* à laquelle s'ajoute bien volontiers le qualificatif *sensibles* ou *difficiles* pour ne pas dire « délinquants allogènes » (Rastier ici même) pour rapporter des faits d'agression visant la police notamment ou d'incendie de voitures. L'euphémisation passe aussi par la critique du taux de natalité ou de fertilité des femmes africaines notamment : taux jugé « fort » ou élevé. Nous renvoyons ici à l'article : « Pour Hubert Védrine aussi, les Africaines font trop d'enfants », de Fabien Grasser (cf. <https://www.lequotidien.lu/international/pour-hubert-vedrine-aussi-les-africaines-font-trop-denfants/>; consulté le 19/08/2019) et à l'article : « “Sept ou huit enfants par femme”. Le refrain africain de Macron » (cf. <https://www.parismatch.com/Actu/Politique/Sept-ou-huit-enfants-par-femme-le-refrain-africain-de-Macron-1554563>), publié dans *Paris Match*, le 05/07/2018 par Adrien Gaboulaud, consulté le 19/08/2019. En dehors de l'euphémisme, il y a l'allusion présentée comme « puissant moyen de propagande », elle marque l'existence de la censure et offre une stratégie de contournement pour dire le non-dit à mot couvert à travers la critique sociale. Il s'agit par exemple d'accuser l'*Autre* de *violeur* pour lui de force l'image d'un danger public dont il faut urgemment se débarrasser. Il y a, enfin, le *cryptage*. Il est présenté comme la « forme sectaire de l'allusion » avec des procédés de codage dont la compréhension ou l'interprétation est réservée aux seuls initiés et autres spécialistes. Comme mode de *cryptage*, il y a les abréviations : *niak* [(mot péjoratif pour parler d'un asiatique ou de quelque chose qui vient de l'Asie)], *gnoul* [(terme injurieux, diminutif de *bougnoul*)], *caille* (pour *racaille*) ; il y a les acronymes et les chiffres avec le recours aux langues étrangères dans codage. Par exemple ***Death to ZOG, 88 !***, signifie « **Mort à Israël** » avec **ZOG (Zionist Organisation Government)** et 88 équivaut huitième à la lettre de l'alphabet, soit « H » renvoyant à ***Heil Hitler***. À ces trois niveaux de cryptage s'ajoute aussi la pratique de la **triple parenthèses** : (((...))) , procédé qui fonctionne comme moyen d'indexation d'un *juif* sur internet avec un appel implicite à la violence à son égard.

³²² Nous ne ferons pas une distinction stricte ici entre *persuasion* (« persuader ») et *conviction* (« convaincre ») comme Perelman et Olbrechts-Tyteca (1970, p. 36) se refusent à le faire, en dépit de la « nuance saisissable » entre les deux notions que « notre langage utilise » c'est parce que « la conception de ce qui constitue la conviction, qui peut sembler basée sur une différenciation des moyens de preuve ou des facultés mises en jeu, l'est souvent aussi sur l'isolement de certaines données au sein d'un ensemble beaucoup plus complexe ».

« composition [qui] semble [...] entraver *a priori* toute tentative d'adresser une parole valable pour tous », le locuteur ou l'orateur *devra* fonder son discours (sa *parole*) sur les « **prémisses** » et les « **évidences partagées** » (Amossy, 2016 : 70, 73). Et, en cela, pour Ruth Amossy (*ibid.* : 73), « celui qui privilégie le “nous” fonde sa parole sur des **prémisses évidentes** pour la partie de l'auditoire qui adhère d'avance à sa thèse, et inacceptables pour les autres ». Seulement, le caractère « **divisé** » de cet auditoire peut, dans certains cas de figure, le nôtre par exemple, être encore plus complexe et orienté plutôt vers la configuration d'un « **auditoire universel** » « qui ne serait pas simplement un public partiel et partial, mais un groupe d'hommes accessibles à la raison et aux bonnes raisons » (*ibid.* : 75). Il s'agit, pour l'orateur, « de s'élever au-dessus de l'**auditoire particulier** qui lui donne son accord [...], pour toucher l'ensemble de ceux qui sont accessibles à la raison [...] celle de tout être humain, indépendamment du temps et du lieu ». Cet « **auditoire universel** » selon Amossy (2016 : 76) qui cite ici Perelman et Olbrechts-Tyteca (1976 : 34) « n'est pas [...] une entité réelle mais un fait de droit » ; c'est dire qu'il « n'a pas d'existence objective » (*ibid.* : 77)³²³. L'*auditoire universel* correspond à un *auditoire de raison* et l'argumentation susceptible « d'emporter [...] son [...] adhésion³²⁴ est supérieure à celle qui n'est valable que pour un auditoire particulier » (*ibid.* : 76). En clair, on n'argumente pas de la même manière face à un *auditoire particulier* comme face à un *auditoire universel* ou *de raison* ancré dans une « relativisation socio-historique »³²⁵ (2016 : 78); vis-à-vis de celui-ci, les arguments doivent être beaucoup plus élaborés à travers l'articulation des *désignations nominales* énonçant les faits sur le *mode assertif* (Amossy parle de « la forme assertive des énoncés »), les éléments verbaux engageant la dimension *pragmatique* avec pour visée, celle d'*influencer* pour faire *adhérer* et le tout avec une prise en charge énonciative qui associe le *on* au *nous*.

³²³ Cette idée du caractère non objectif de l'existence de l'auditoire universel est à nuancer ; car, les deux auteurs notent, par ailleurs que, « l'auditoire universel est, comme les autres, un auditoire concret, qui se modifie dans le temps, avec les conceptions que s'en fait l'orateur » (1970, p. 650).

³²⁴ Perelman et Olbrechts-Tyteca (1970, p. 41) le précisent eux-mêmes que : « Une argumentation qui s'adresse à un auditoire universel doit convaincre le lecteur du caractère contraignant des raisons fournies, de leur évidence, de leur validité intemporelle et absolue, indépendante des contingences locales ou historiques ».

³²⁵ Cette expression traduit l'idée qui, selon Amossy (2016, p. 77), et dans la pensée de Perelman, est « perçue comme contradictoire, et qui néanmoins paraît d'une grande fécondité. Cette approche consiste à souligner l'importance des discours qui visent tout être de raison, tout en faisant remarquer la variabilité de l'idée que chaque culture, chaque époque se fait de l'être de raison ».

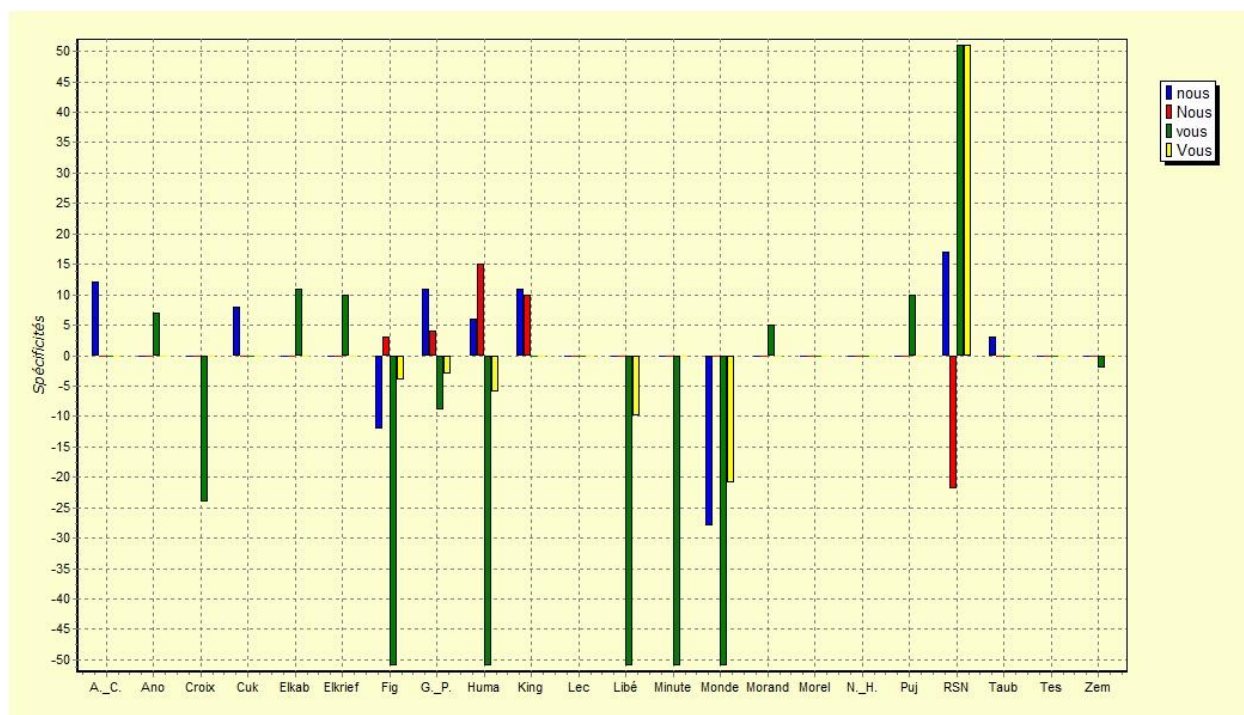


Figure 28 : Graphe de spécificités des formes *V/vous*, *N/nous* et *O/on* selon la partition *Source* dans le corpus de travail

Lorsqu'on observe le graphe des *spécificités* ci-dessus, on se rend compte que *L'Humanité* (-50), *Le Figaro* (-50), Guérin et Pelletier (-09), Zemmour (-2), *Libération* (-50), *Minute* (-50), *Le Monde* (-50) et *La Croix* (-25) ont en spécificité négative le pronom *vous* avec un « v » minuscule. La même forme avec un « V » majuscule n'apparaît avec une spécificité toujours négative que chez *Le Figaro* (-3) environ, chez Guérin et Pelletier (-2), chez *L'Humanité* (-6), chez *Libération* (-10) et enfin *Le Monde* (-21). Les ont, cette fois-ci en spécificité positive pour uniquement *vous* avec un « v » minuscule, Ano=Journaliste Anonyme *France2* (+8), Elkab=Elkabbach (+11), Elkrief (+10), Morand=Morandini (+5), Puj=Pujadas (+10), puis *RSN* (+50) aussi bien pour *vous* que *Vous*. Nous pouvons déjà tirer une première conclusion ; celle selon laquelle la forme *V/vous* est en très fort *sous-emploi* dans la presse écrite : *quotidienne* et *hebdomadaire* contrairement au très fort *suremplei* que l'on observe dans les discours liés aux *RSN*. *RSN*, avec ses **+ 50** de spécificité, s'oppose à *Minute*, *Le Monde*, *L'Humanité* et *Le Figaro* qui présente, chacune d'elles, **- 50** de spécificité ; *RSN* s'oppose également à *La Croix* qui totalise **- 25** de spécificité puis à *G._P.* (Guérin et Pelletier.) dont la spécificité équivaut à **- 9**. **Les sources les plus représentatives de la forme *V/vous* sont *RSN*, *Elkabbach*, *Elkrief*, *Morandini* et *Pujadas*.**

La forme *nous*, avec un « n » minuscule, est en *sous-emploi*, donc en spécificité négative dans *Le Figaro* (-12) et dans *Le Monde* (-28). Elle est en spécificité positive, donc en *suremplei*, chez

A._C.=Césaire Aimé (+12), chez Cuk=Cukierman (+8), chez G._P.=Guérin et Pelletier (+11), dans *L'Huma* (+6), chez King=Martin Luther King (+11), chez Taub=Taubira (+3), puis dans les réseaux socio-numériques=RSN (+17). La même forme avec « N » majuscule : *Nous*, apparaît en spécificité négative, donc en *sous-emploi* dans les RSN (-22), mais en spécificité positive donc en *suremplei* chez King (+11), dans *L'Huma* (+15), chez G._P. (+4) et dans *Le Figaro* (+3). **Les sources les plus représentatives de la forme *N/nous* sont Césaire, Cukierman, G._P., L'Huma, King et RSN.**

Pour ce qui est de la forme *O/on*, le graphe ci-dessous donne des illustrations par rapport à chaque *source*.

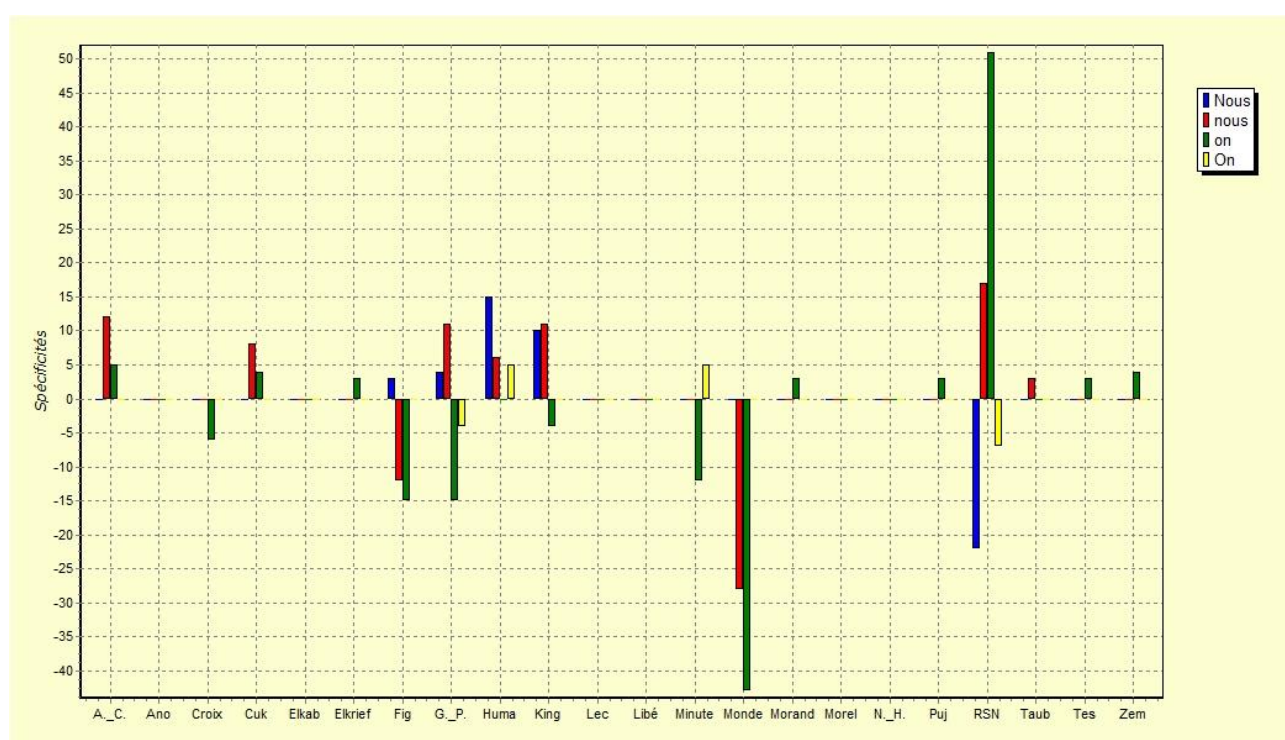


Figure 29 : Graphe de spécificités des formes *N/nous* et *O/on* selon la partition *Source* dans le corpus de travail

On retrouve la forme *on* en *suremplei* chez Césaire (+5), chez Cuk (+4), chez Elkrief (+3), chez Morand=Morandini comme chez Puj=David Pujadas (+3), chez Tes=Philippe Tesson (+3), chez Zem=Zemmour (+4), dans les RSN (+50), puis *On* dans *L'Huma* (+5) et *Minute* (+5)³²⁶. **Les sources les plus représentatives de la forme *On/on* sont Césaire, Cukierman, Zemmour, L'Humanité, Minute et RSN.**

³²⁶ C'est donc dans *L'Humanité* et *Minute* que la forme est employée en position initiales dans les énoncés.

Le tableau³²⁷ ci-dessous présente un récapitulatif des spécificités liées à chaque *forme* : (N/*nous*, O/*on*), V/*vous* et par rapport à chaque *source*.

Sources	Forme et spécificité		Forme et spécificité		Forme et spécificité	
	<i>nous</i>	<i>Nous</i>	<i>on</i>	<i>On</i>	<i>vous</i>	<i>Vous</i>
Luther King	+11	+11	∅	∅	∅	∅
Guérin et Pelletier	+11	+4	∅	∅	- 9	- 2
<i>L'Humanité</i>	+ 6	+15	∅	+5	- 50	- 6
Cukierman	+8	∅	+4	∅	∅	∅
Aimé Césaire	+12	∅	+5	∅	∅	∅
RSN	+17	- 22	+50	∅	+ 50	+ 50
Taubira	+3	∅	∅	∅	∅	∅
Elkrief	∅ ³²⁸	∅	+3	∅	+ 10	∅
<i>Minute</i>	∅	∅	∅	+ 5	- 50	∅
Morandini	∅	∅	+3	∅	+ 5	∅
Pujadas	∅	∅	+3	∅	+ 10	∅
Tesson	∅	∅	+3	∅	- 2	∅
Zemmour	∅	∅	+4	∅	∅	∅
<i>La Croix</i>	∅	∅	∅	∅	- 25	∅
Elkabbach	∅	∅	∅	∅	+ 11	∅
<i>Le Figaro</i>	- 12	+ 3	∅	∅	- 50	- 3
Leclère	∅	∅	∅	∅	∅	∅
<i>Libération</i>	∅	∅	∅	∅	- 50	- 10
<i>Le Monde</i>	- 28	∅	∅	∅	- 50	- 21
Morel	∅	∅	∅	∅	∅	∅
<i>Nation-Hebdo</i>	∅	∅	∅	∅	∅	∅
Anonyme <i>France2</i>	∅	∅	∅	∅	+ 8	∅

Tableau 10 : Récapitulatif des spécificités de formes N/*nous* et O/*on* dans le *corpus* de travail

³²⁷ La Source G._P. (Guérin et Pelletier) qui est une étude scientifique ne sera pas prise en compte ; car, le *nous*, est celui de l'expression de la majesté. Les sources Elkrief, *Minute*, Morandini, Pujadas, Tesson et Zemmour ne seront pas prises en compte non plus ; mais pour le fait que la forme N/*nous* est en sous-emploi chez elles.

³²⁸ Ce symbole indique que la forme est soit absente de la source soit qu'aucune valeur n'a été affectée au nombre d'occurrences affiché.

On remarquera que la source *RSN* présente la même spécificité $+ 50$ aussi bien pour la forme *Vous/vous* que pour la forme *on* et $+ 17$ pour la forme *N/nous*. Cette particularité est assez saisissante ; c'est, nous semble-t-il, le fait qu'elle soit la somme d'*opinions* contradictoires, celle d'une diversité de *voix* autour des questions du *racisme*, de l'*islamophobie* et de l'*antisémitisme* : des *voix* « pour » (les légitimant donc) et, à la fois, des *voix* « contre » (les condamnant donc). *RSN* apparaît, de ce fait, comme la source *témoin* : une *macro-source* « composite » ou « divisée » (Amossy, 2016 ; Perelman et *al.*, 1970) comme représentation des *voix* d'un « auditoire universel ».

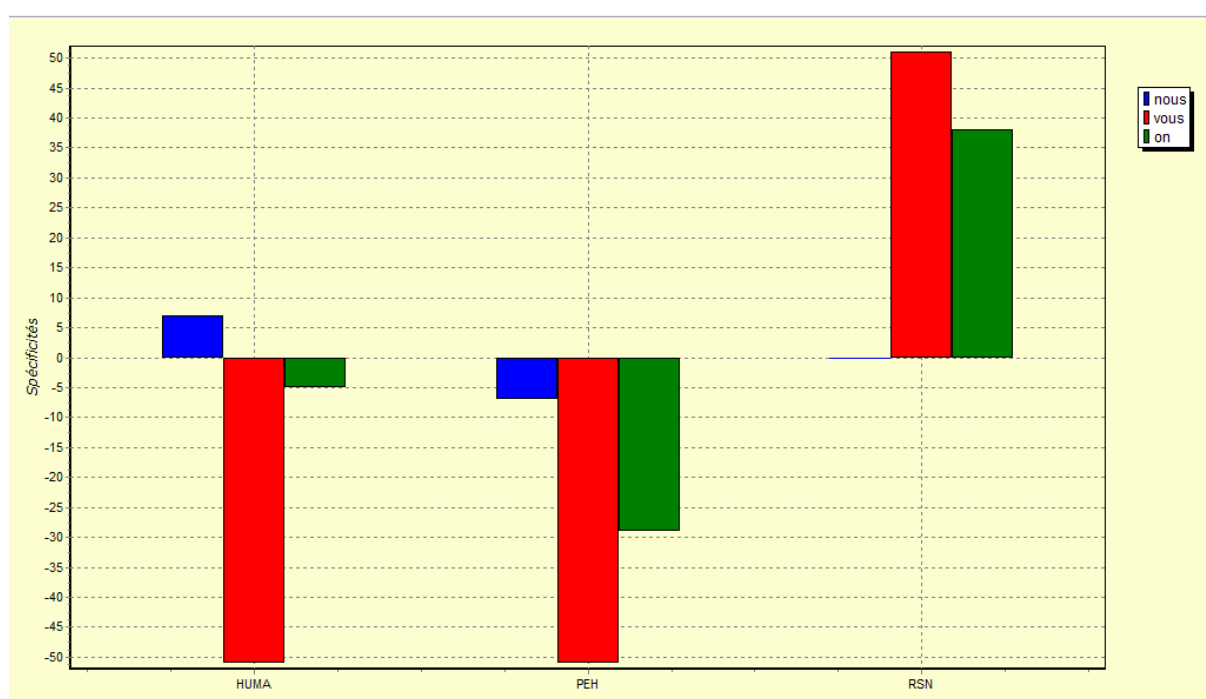


Figure 30 : Graphe³²⁹ de spécificité des formes *nous*, *vous* et *on* dans *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

Nous avons identifié, à partir des analyses effectuées, les *macro-sources* *LEA* et *PEH* comme étant une somme unifiée de discours racistes ou néo-racistes et la *macro-source* *PEQ* dont fait partie le sous corpus *L'HUMA*, comme étant la somme unifiée de discours antiracistes. En croisant le sous corpus *L'HUMA* et les *macro-sources* *PEH* et *RSN*, comme on peut l'observer sur le graphe ci-dessus, on se rend compte que la forme *nous* n'est spécifique à $+ 6$ que pour *L'HUMA*, contrairement à *PEH* qui affiche $- 6$, et qu'elle ne l'est pas du tout pour *RSN*. Plus intéressant, *L'HUMA* présente, comme *PEH*, et pour la forme *vous*, laquelle renvoie à : *les Autres*, une

³²⁹ Nous avons ramené ici les majuscules de ces formes au minuscule pour plus de lisibilité.

spécificité de -50 pendant que *RSN* affiche, pour cette même forme $+50$. En revanche ou à *contrario*, et pour la forme *on*, pendant que *RSN* affiche une spécificité d'environ $+38$, *L'HUMA* et *PEH* affichent, respectivement, les spécificités -5 et -28 . En privilégiant à des seuils conséquents le *vous* et le *on* au détriment du *nous*, le discours numérique, *RSN*, est encore **plus clivant** que *PEH* et seule *L'HUMA*, représentant de la macro-source *PEQ*, privilégie le *nous*. Seulement, cette place accordée à la forme *nous* ne semble pas suffire pour contrer la force *persuasive* du discours néo-raciste. Cela dit, si notre **deuxième hypothèse**, celle du « manque » de « dynamisme » argumentatif du discours antiraciste est ici vérifiée, il reste à aller un peu plus loin afin de formuler, par la suite, des recommandations pouvant permettre d'y remédier.

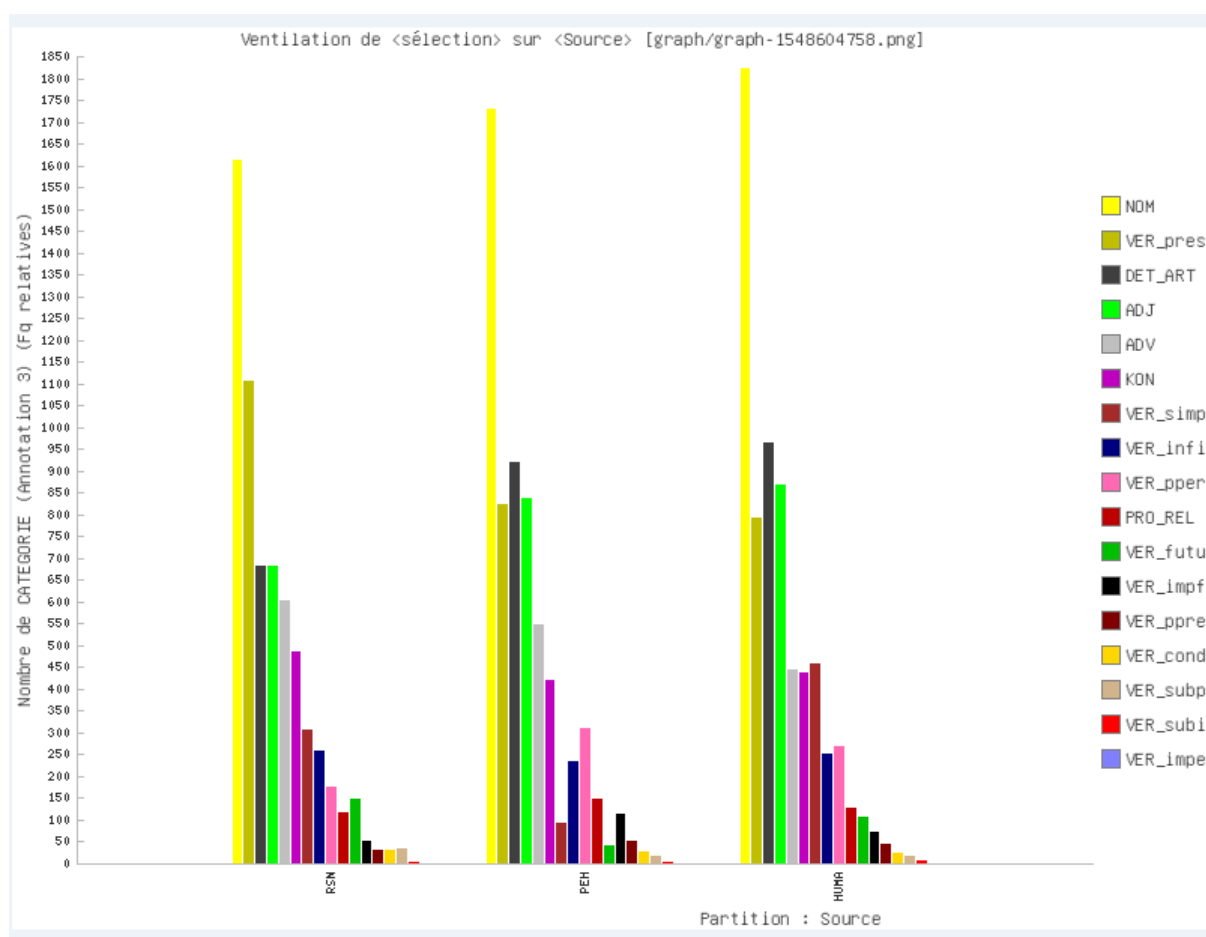


Figure 31 : Graphe de ventilation des catégories spécifiques à *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

Le graphe de la **figure 31**, réalisé avec logiciel *Le Trameur*, donne à voir un ensemble réduit des catégories grammaticales structurant la « dynamique » argumentative du discours néo-raciste comme antiraciste avec leurs *fréquences relatives* ainsi qu'elles se présentent dans le **tableau 11**:

ITEM/PARTIE	<i>HUMA</i>	<i>PEH</i>	<i>RSN</i>
DET_ART	20183	23991	33881
VER_subp	344	466	1805
VER_cond	499	738	1571
VER_futu	2242	1076	7422
PRO_REL	2686	3825	5825
NOM	38194	45138	80156
VER_pper	5596	8102	8677
VER_simp	9604	2408	15306
VER_impe	1	1	14
VER_pres	16573	21446	54988
ADV	9310	14285	29904
VER_infi	5256	6121	12789
VER_impf	1501	2923	2632
VER_subi	127	131	127
ADJ	18184	21805	33818
VER_ppre	929	1310	1508
KON	9170	11010	24140

Tableau 11 : Fréquences relatives des catégories spécifiques à *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

Le **tableau 11** affiche la valeur numérique associée à chaque catégorie et l'on peut constater que, hormis les verbes conjugués au *subjonctif imparfait* (VER_subi), les fréquences des autres catégories ou sous-catégories et pour *RSN* comme pour *PEH* (mais pas toujours pour cette *macro-source*) dépassent celles de *L'HUMA*. Mais, en revanche, et au-delà de ces supériorités numériques, quand on observe attentivement les barres de projection des catégories, on s'aperçoit que, par rapport au NOM, *L'HUMA* a une projection plus élevée, atteignant **1850** contre **1600** pour *RSN* et **1700** environ pour *PEH*. En effet, il s'agit ici des *fréquences relatives* et non des *fréquences absolues* ; les projections ne tiennent donc pas compte exclusivement du nombre effectif des différentes formes associées à chaque catégorie. Ceci étant admis, on observera que la deuxième catégorie qui vient après, celle des verbes conjugués au *présent* (VER_pres) affiche, environ, **1100** pour *RSN* contre **800** environ pour *PEH* et **750** pour *L'HUMA*. Outre cet écart de fréquence au profit de *RSN*, les projections des *adverbes* (ADV) et des *conjonctions* de *subordination* et de *coordination* (KON) sont plus élevées et atteignent, respectivement, **600** et **450** environ pour *RSN* contre **350** environ, *ADV* et *KON* compris, pour *L'HUMA*. Nous nous arrêterons ici pour ce qui est de la mise en regard de ces catégories dont l'observation nous semble suffisante pour nos propos et permet de formuler une **hypothèse complémentaire** selon laquelle, au-delà des éléments déjà évoqués, la « *dynamique* » *argumentative* du discours néo-raciste tient davantage à l'usage massif ou plus conséquent des *ADV* et *KON*.

ITEM/PARTIE	<i>HUMA</i>	<i>PEH</i>	<i>RSN</i>

KON	-8	-27	42
ADV	-51	0	51

Tableau 12 : Extrait des spécificités des catégories *ADV* et *KON* dans *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

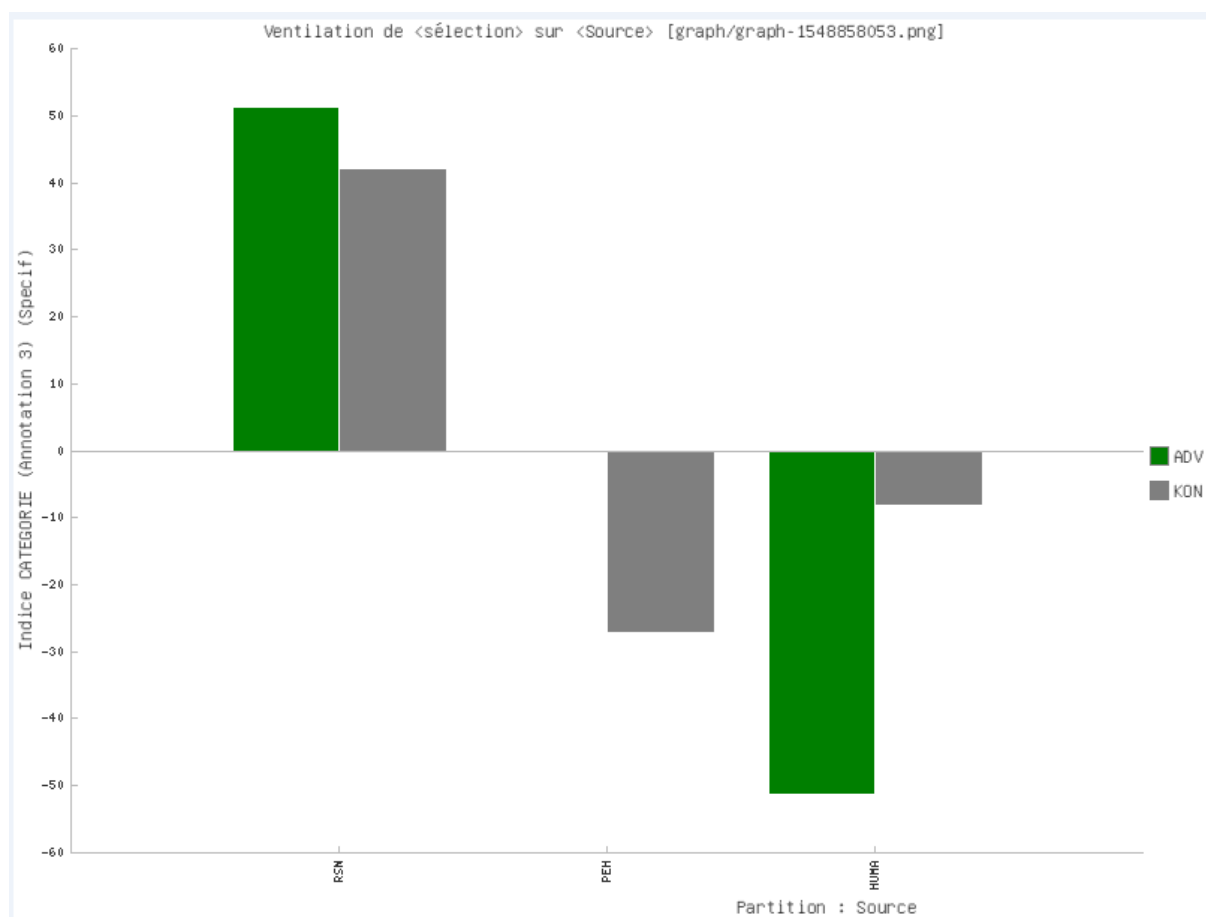


Figure 32 : Graphe de spécificités des catégories *ADV* et *KON* dans *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

Comme l'on peut s'en rendre compte, en observant le **tableau 12**, lequel se décline visuellement à travers la **figure 32**, on voit qu'à *ADV* et *KON* sont affectées, respectivement, des spécificités -51 et -8 dans *L'HUMA* contre $+51$ et $+42$ dans *RSN*. Mais il y a un constat un peu paradoxal, et il convient de le mentionner. En effet, alors que *PEH* est associée au discours néo-raciste, elle affiche, quant à elle, 0 et -27 . Ce constat est sans doute dû à ce que nous avons obtenu comme résultats des analyses menées jusque-là, lié au fait que, **contrairement aux discours émanant du numérique, les discours issus de la presse, notamment écrite, sont moins violents ou virulents à travers la convocation des formes de catégorisation étudiées et ce qui est dit autour d'elles**. Cela dit, ces spécificités sont d'abord une **première preuve** qui confirme les projections observées et, partiellement, l'hypothèse formulée ici.

Ensuite, et comme **deuxième preuve** qui tend à valider cette hypothèse, c'est que l'*AFC* des trois sources ou *macro-sources* comme ci-dessous :

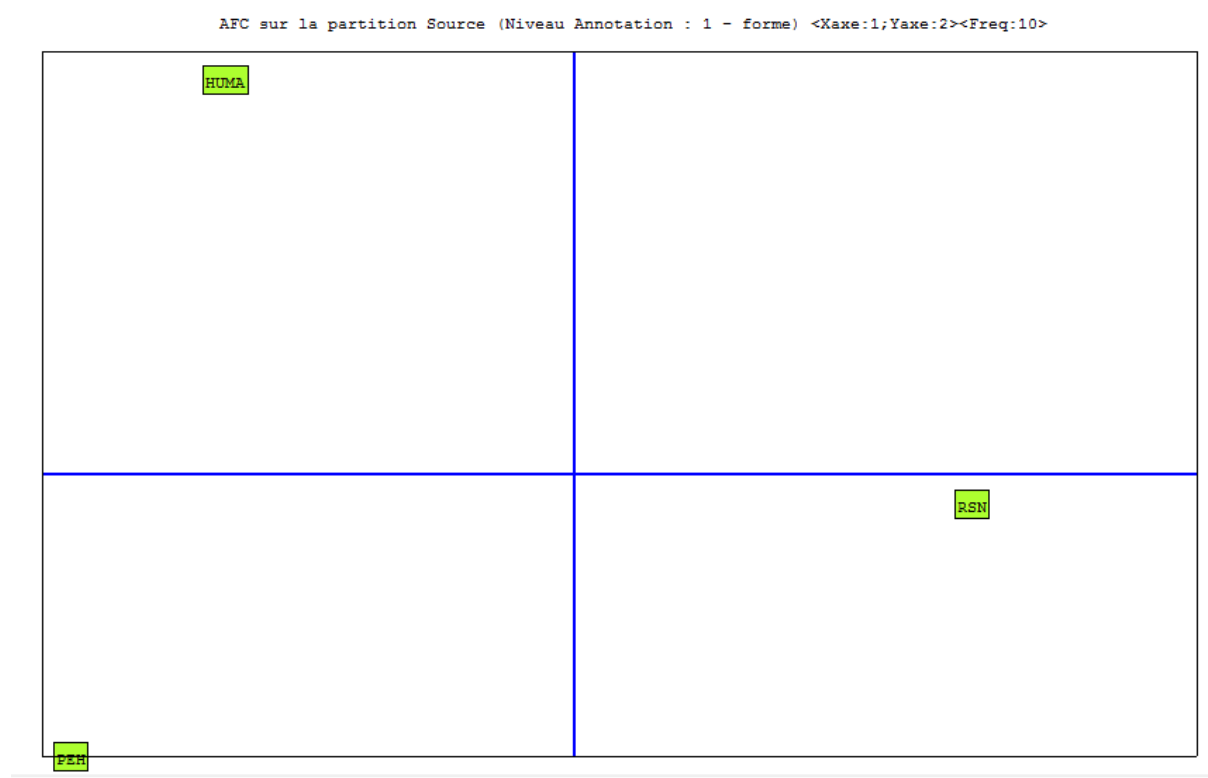


Figure 33 : Graphe³³⁰ de l'*AFC* de L'HUMA, PEH et RSN réalisé avec *Le Trameur*.

donne à voir comme spécificités pour PEH, les formes **la**, *avait*, *à*, **qu'**, *il*, *c'est*, *le*, *n'*, *y*, **UMP**, *dune* ; à RSN, les formes *me*, *réponse*, *l'*, **qu'**, *religion*, *Outilisateurs*, *\,y*, *2*, *2015*, *moi* ; et à L'HUMA, les formes, *union*, **la**, **juive**, **racisme**, *lutte*, *d'*, **antisémitisme**, *s'*, *hier*, *des*, *Racisme*. On le voit, PEH est restée fidèle à son positionnement lexical, à sa stratégie discursive, celle de l'*indexation* et/ou de l'*interpellation* des partis politiques adverses et leur *disqualification* au sujet de leur "incapacité" à garantir la *sécurité* des Français, et la propension qu'ils auraient à multiplier des *affaires* au sens politique et péjoratif du terme. Il en est de même pour L'HUMA, composante assez représentative de la *macro-source* PEQ, qui affiche explicitement les entités linguistiques dénommant les phénomènes sociaux que nous étudions en appelant à la *lutte* (« lutte contre ») et à l'*union*. RSN ne déroge pas à ce principe de fidélité. Elle confirme son positionnement autour de la critique des *religions*, celle de l'*islam* en particulier et, par ricochet, de ses fidèles : **les musulmans**.

³³⁰ Nous n'avons pas réussi à obtenir une capture d'écran qui affiche directement les formes sur l'*AFC*. Mais, le lecteur peut tout les visualiser en faisant tourner le logiciel sur le corpus de référence.

Enfin, **troisième preuve**, la dernière, qui tend à valider cette hypothèse, c'est que le choix de la locution conjonctive *parce que*, à travers le SR *pas parce que*, d'une part ; et celui de l'adverbe *pas*, saisi dans les SR *pas pour*³³¹ et *pas que*, engage résolument une « mise en argumentation » (Charaudeau, 1992 : 803), observation que nous avons déjà faite dans le conflit verbal qui a opposé la journaliste-reporter de *France2* (*mais parce que* ce genre de comparatif des **noirs** avec des **singes** ...) et Anne-Sophie Leclère, ex membre du FN (ah non [...] c'est plus par rapport à une **sauvage** [...] *pas par*³³² rapport au racisme ...).

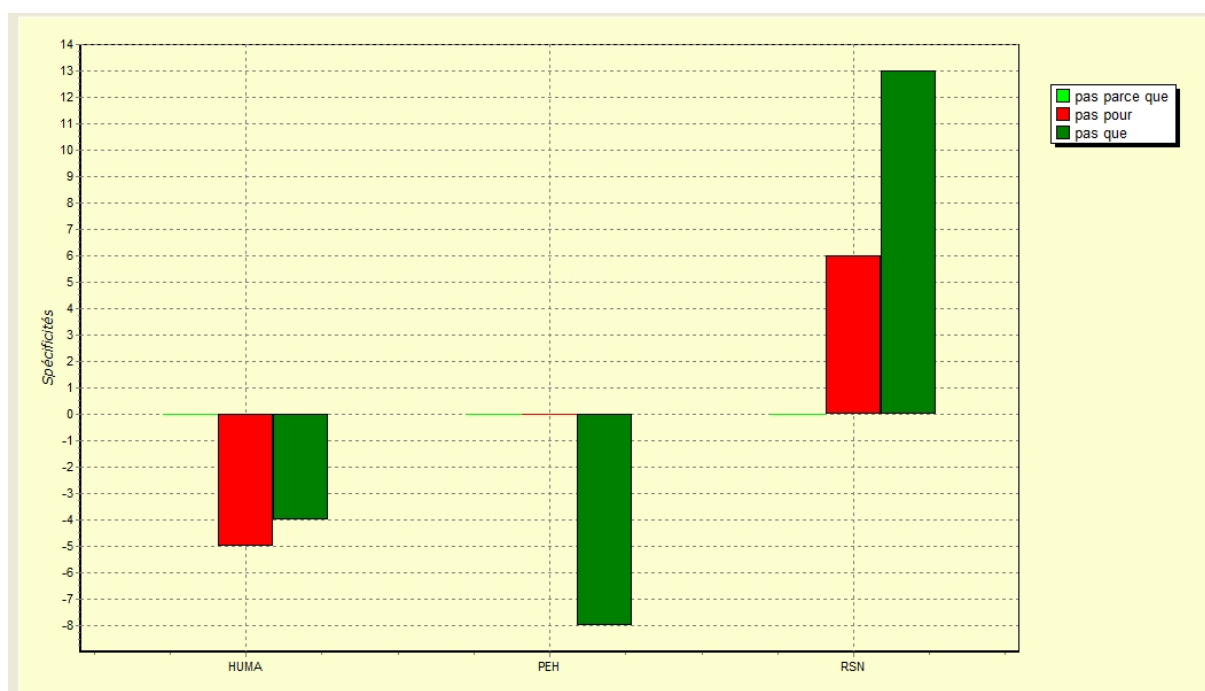


Figure 34 : Graphe de spécificités de *pas parce que*, *pas pour* et *pas que* dans *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

Et comme on peut le voir sur la **figure 34**, c'est dans *RSN* que ces opérateurs argumentatifs ont une spécificité positive de **+ 13** pour *pas que* et de **+ 6** quant à *pas pour*. *RSN* s'oppose, de ce fait, à *PEH* qui affiche **- 8** pour *pas que*, et à *L'HUMA* qui affiche **- 4** pour *pas que* et **- 5** pour *pas pour*.

³³¹ Nous n'avons pas développé le concordancier de *pas pour* ici. Nous proposons de se référer aux annexes pour s'en faire une lecture qui pourrait s'inspirer du traitement que nous avons fait des deux autres opérateurs.

³³² La différence ici, c'est que, *pas par*, comme *pas pour*, exclue d'emblée l'accusation. Elle la réfute en bloc. Alors que, *pas que* admet la *proposition* formulée et en ajoute un ou d'autres aspects.

<i>HUMA</i>		<i>PEH</i>		<i>RSN</i>	
<i>Contexte gauche</i>	<i>Contexte droit</i>	<i>Contexte gauche</i>	<i>Contexte droit</i>	<i>Contexte gauche</i>	<i>Contexte droit</i>
<i>pas parce que</i>					
<i>Ce/ce n'est (3 fois), qu'il ne signerait,</i>	<i>les juifs (2 fois), analyse historique, visible</i>	<i>ce n'est (2 fois),</i>	<i>Hollande [François], métier [du bûcheron],</i>	<i>ce n'est (6 fois), c'est (4 fois), N/non (2 fois), C',</i>	<i>Français et/ou Polonais, Blanche [belle], noir [moche], mal, bête, manipulent, laïcité, hommes, religions, crois, F H A I N E, arabes, boit un verre de vin, quelqu'un, crétin, violence, Mélénchon, borné, pseudo historien,</i>

Tableau 13 : Relevé des éléments des contextes gauche et droit de *pas parce que* dans *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

L'exploration du retour au sous corpus effectuée ici, par le recours à la méthode du concordancier, montre pour *L'HUMA* **04** situations d'emploi de ***pas parce que*** avec, dans le contexte gauche, trois associations : *Ce/ce n'est* auxquelles s'ajoute une association avec *qu'il ne signerait* comme élément du discours rapport introduit avec *a déclaré*. Le contexte droit montre deux associations de l'opérateur argumentatif avec le syntagme *les juifs*, une association avec *analyse historique* et une association avec l'adjectif *visible* dans une structure qui nous semble intéressante à relever en ce sens qu'elle présente une triple négation sous forme de *réfutation* ou de *désapprobation* : *ce n'est pas + **parce que** + ce n'est pas + ADJ + que + ce n'est pas + ADJ*.

Partie : HUMA, Nombre de contextes : 4

. C ' est un effet de notre société médiatique : **ce n ' est pas** parce que ce n ' est pas *visible* que ce n ' est pas réel .

La *macro-source* *PEH* montre **02** situations d'emploi avec exclusivement *ce n'est* dans le contexte gauche. Dans le contexte droit, la première association est liée à *Hollande* (François) qui ne

tiendrait pas ses engagements après les avoir pris ; et la seconde avec *métier* celui du bûcheron dans lequel les femmes brilleraient par leur absence, non pas, parce qu'il nécessiterait certaines qualités physiques qu'elles n'auraient pas.

RSN montre **13** situations d'emploi avec dans le contexte gauche **06** associations avec *ce n'est*, **04** avec *c'est*, **02** avec *N/non* et **01** avec *c*. Le contexte droit présente des associations avec *Français* et/ou *Polonais*, avec *blanche* qui reçoit en attribut *belle* et *noir* qui reçoit plutôt *moche* en attribut, avec *mal* et *bête* association prolongée par le rejet du lien argumentatif plausible, parce qu'il circule : [mal DC bête], avec *manipulent* (« certains ») le *sens* de la *laïcité*, avec *hommes* auteurs d'invention des *religions*, avec *crois* pas sur le mode de la *non* croyance mais du défaut de certitude voire de confiance, avec *F HAINÉ*, détournement sémantique de l'acronyme du Front National (FN), avec *arabes* comme trait d'appartenance ne devant pas obligé d'être ceci ou cela sinon de faire ceci ou cela, avec *boit un verre de vin* rejeté comme marque ou acte satisfaisant d'une intégration aboutie, avec *quelqu'un*, un individu quelconque qui aurait fait ceci ou cela, avec *crétin*, un qualificatif sans doute attribué à ce *quelqu'un* qui soutiendrait la *violence* assertée avec une référence à *Mélenchon* (le Président de LFI) lequel reçoit, de ce fait, le trait /violent/, avec *borné* dans le registre des insultes, et enfin, avec *pseudo historien*, syntagme dans lequel la qualité ou plutôt le statut d'*historien* d'un participant, internaute, est remis en cause à travers *pseudo*.

Lorsqu'on procède à une analyse synthétique des *environnements* ou *contextes* de ***pas parce que***, tels qu'ils apparaissent ici, on peut remarquer que, si *L'HUMA*, *PEH* comme *RSN* affichent ***ce n'est*** dans le contexte gauche, *L'HUMA* affiche, spécifiquement, le verbe *signifier* au conditionnel présent dans un discours rapporté (en abrégé : DR) avec *déclarer* comme verbe introducteur, et *RSN* affiche le pronom *elle*, le présentatif *c'est* ou sa forme abrégée *c* ['] marque de l'oral et l'adverbe de négation *N/non*. Le contexte droit donne à voir avec *L'HUMA*, l'emploi de *juifs* pour parler de la condition juive, l'évocation de l'*histoire*, comme objet de mémoire, son *analyse*, de la question de la *visibilité*, sinon de la *réalité* des phénomènes sociaux associés aux discriminations ; pendant que *PEH* poursuit la citation sous forme d'*interpellation* de personnalités politiques, *Hollande* ici, la mise en exergue du métier de *bûcheron*, comme métier de "vrais travailleurs", pourrait-on dire, composant de la France d'en bas, dont la défense³³³ semble être ainsi prise par *PEH* et surtout qu'il s'agit ici, d'un métier où les *femmes* semblent ne pas avoir leur place. Quant à la *macro-source* *RSN*, elle aligne des « ethnotypes » (Laurence Rosier, 2009) : *arabes*, *blanche*, *noir*, fait circuler des dénominations liées aux valeurs esthétiques et moraux (*beauté*, *laideur*), évoque la *violence* qu'elle fait émerger à travers l'emploi de qualificatifs porteurs d'insultes (*crétin*, *borné*,

³³³ Une façon de se représenter comme le parti du *Peuple*, celui des "sans voix", des "invisibles" en opposition aux partis dit des élites parisiennes lesquels seraient en déphasage avec les aspirations profondes des Français.

pseudo), met en discussion la question des **religions**, des *cultures* pour en aboutir à l'établissement de leur "incompatibilité", engage le procès public de la **laïcité** parce qu'elle serait en danger, mise à mal par certains Français.

Le tableau ci-dessous présente 146 contextes d'usage de *pas pour*, soit 14 dans L'HUMA, 32 dans PEH et 100 dans RSN.

HUMA		PEH		RSN	
Contexte gauche	Contexte droit	Contexte gauche	Contexte droit	Contexte gauche	Contexte droit
<i>pas pour</i>					
<i>Non,</i> <i>Ce qui ne doit,</i> <i>Mais cela ne donne,</i> <i>Ce n'est</i> (2 fois), <i>événements n'est,</i> <i>Pourquoi Mahomet ne pleurerait-il, vient d'emboîter le, sécuritaire mais,</i> <i>n'en ont,</i> <i>la justice ne se précipite,</i> <i>Cela ne signifie,</i> <i>n'y sont,</i>	<i>défendre la République,</i> <i>autant</i> nous conduire, <i>autant</i> crédit au discours décliniste dominant, <i>cela qu' en mai dernier,</i> <i>rien qu' il a commencé son appel,</i> <i>tous celle qui peut apparaître,</i> <i>nous chrétiens, musulmans, juifs ou athées ?, combattre ce fléau,</i> <i>les gens habitant dans les cités,</i> <i>autant</i> quitté Durban, <i>juger l' appel à la haine,</i> <i>autant</i> que nous approuvions les tirs, <i>rien,</i>	<i>et,</i> <i>Mais,</i> <i>David Rachline n'en a,</i> <i>sans doute,</i> <i>Ce n'est évidemment,</i> <i>Deschamp ne l'a,</i> <i>Ne l'est,</i> <i>mais</i> (3 fois), <i>ne manifestent,</i> <i>à massacrer,</i> <i>n'a</i> (2 fois), <i>n'avait,</i> <i>Et ce n'est,</i> <i>ce n'est</i> (3 fois), <i>qui n'est,</i> <i>n'est,</i> <i>n'ont,</i> <i>non</i> (2 fois), <i>ne passant,</i> <i>Je ne prie,</i> <i>je ne prierai,</i> <i>Si vous ne saviez,</i> <i>Le VX de France ne sera,</i> <i>ne soit,</i> <i>Je ne suis,</i>	<i>saluer,</i> <i>Les convertir,</i> <i>la FFF,</i> <i>autant</i> <i>délaissé le travail local,</i> <i>rien</i> (2 fois), <i>féliciter la présidente du FN,</i> <i>autant</i> <i>rappelé en équipe nationale,</i> <i>eux,</i> <i>dire qu'il y en a trop !,</i> <i>l'élection départementale,</i> <i>une partie – en voie de réduction,</i> <i>défendre</i> un droit, <i>de rire,</i> <i>ambition de rejoindre dans la légende,</i> <i>habitude d'employer ce genre de terme, seule et unique vocation,</i> <i>rien que François Pinault,</i> <i>faire semblant,</i> <i>ce que dit</i>	<i>N'adoptez,</i> <i>je n'ai,</i> <i>apparemment,</i> <i>mais il en aura</i> (9 fois), <i>n'avait,</i> <i>c'est</i> (6 fois), <i>en tout cas,</i> <i>ce n'est certainement,</i> <i>changera,</i> <i>changerais,</i> <i>ne comprends,</i> <i>ne condamne,</i> <i>ne décide,</i> <i>ne lui demande,</i> <i>ne les empêche,</i> <i>ne s'entendent,</i> <i>Ce n'est</i> (11 fois), <i>ça n'est,</i> <i>qu'il n'est,</i> <i>qui n'est,</i> <i>et</i> (3 fois), <i>n'était</i> (3 fois), <i>et peut-être,</i> <i>t'existe,</i> <i>Je ne me fatiguerai,</i> <i>et faut,</i> <i>ne fera,</i> <i>Je ne généralise,</i> <i>ne vous gênez,</i> <i>ne feraient-ils,</i> <i>T/ t'inquiète</i>	<i>FN</i> (2 fois), <i>Marine Le Pen !,</i> <i>Obama</i> pourquoi ?, <i>alliés</i> (6 fois), <i>autant</i> d' avoir un taux, <i>autant</i> de la pédophilie, <i>autant</i> en disant que les <i>africains</i> sont racistes, <i>autant</i> envie que l' État sache tout de moi, <i>autant</i> <i>musulman,</i> <i>autant</i> penser que tout le monde est raciste, <i>autant</i> plus sûr, <i>autant,</i> <i>autant</i> que j'ai le moindre <i>préjugé</i> sur une religion, <i>autant</i> que je souhaite, <i>autant</i> que moi je me <i>détourne</i> de mon <i>pays</i> de naissance, <i>autant</i> que si DD ou Soral disent quelque chose de <i>vrai,</i> <i>autant</i> que tous ce qu'il dit est <i>faux,</i> <i>avoir</i> le leadership, but de les exterminer, <i>buter des innocents dans les rues,</i> <i>ca que je suis raciste,</i>

			<i>Frigide est forcément fasciste, les gonçesses, nom Jorge Bergoglio et Pablo Iglesias, servir les intérêts de leurs pays, que celui – ci sauve la République, un disciple de Bacchus, les tordus, son repos, qui voter, autant 100 % made in France, l'universalisme chrétien, canonner,</i>	<i>(2 fois), ne l'invite, mais (3 fois), Certains mots n'ont, non (4 fois), ou (2 fois), ne parle, ne paye, se pose, se prend, Je ne le prends, Ne prenez (5 fois), Ne signifie, je suis (4 fois), ils bossent, Ne travaillant, On ne tue, ne vote (4 fois), les gens ne votent, si tu votes,</i>	<i>xénophobes, intolérants, etc., ça qu ' elle doit se figer rex, ce qu'il a fait avec les juifs étrangers, ce que je suis mais ce que je fais, d'autres ? ? ?, des pro nazi !, dire que je suis d' accord avec eux, elle, elle est raciste, elle pour ces raisons, faire rentrer le loup islamique dans la bergerie, flatter, l ' endoctrinement cérébral stupide , violent et haineux, l insee, la couleur d ' un parti, la démocratie banane, la religion juive, le FN mais franchement, le FN mais là Jean - Pierre Elkabbach, le défendre, le plaisir, les chiens, les consulter sur des questions concrètes, les devoirs, les enfants qui en découlent, les fouteur de trouble, les richesses (2 fois), leur dessins mais pour le droit de s ' exprimer, maintenant, me déplaire au contraire, mes couilles tu les aurait sur ton nez, mes références littéraires, mettre en avant les origines et la couleur de</i>

					<i>peau,</i> <i>moi</i> (11 fois), <i>mon prochain de</i> <i>comment il doit croire</i> <i>en Dieu,</i> <i>notre frère Tarik</i> <i>Ramadan,</i> <i>prier je pense que c ' est</i> <i>du bon sens quand</i> <i>même !,</i> <i>qu ' il parle de son</i> <i>livre,</i> <i>qui il vote !,</i> <i>quoi les medias ne se</i> <i>sont emparé du sujet,</i> <i>rien</i> (5 fois), <i>rien qu ' elle s ' est fait</i> <i>huer dans son propre</i> <i>fief,</i> <i>rien qu ' on l ' a retiré</i> <i>de la constitution en</i> <i>France,</i> <i>s ' enrichir mais pour</i> <i>survivre,</i> <i>se faire plaindre !!!,</i> <i>toi</i> (2 fois), <i>tout le monde,</i> <i>tuer l ' Autre,</i> <i>un acate commi par un</i> <i>autre musulman,</i> <i>un dessin mais on</i> <i>peux discuter</i> <i>donner notre avis,</i> <i>un français de souche,</i> <i>un pays,</i> <i>une merde ce pauvre</i> <i>Bourdin,</i> <i>une victoire de la cause</i> <i>noire,</i> <i>vocation d'alimenter un</i> <i>débat,</i> <i>voter contre les</i> <i>républicains,</i> <i>vous,</i> <i>Zemmour,</i>

Tableau 14 : Relevé des éléments des contextes gauche et droit de *pas pour* dans l'HUMA, PEH et RSN

Lorsqu'on observe les éléments contenus dans ce tableau et pour une analyse synthétique, on se rend compte que *L'HUMA* mobilise dans le contexte gauche, des verbes d'action du premier groupe prioritairement : *donner, pleurer, précipiter, prier* et *signifier* au présent du mode indicatif, l'auxiliaire *être* et *avoir* au présent du mode indicatif aussi et dans des structures à la forme négative, puis la conjonction de coordination *mais* ; que *PEH* mobilise, dans ce contexte, les conjonction de coordination *et* comme *mais*, les auxiliaires *être* et *avoir* aussi bien au présent, à l'imparfait, au futur comme au subjonctif du mode indicatif généralement dans des structure marquant la négation, adverbes (*évidemment*), locution prépositionnelle (*sans doute*), et le participe présent (*passant*) ; et qu'enfin, *RSN* mobilise les conjonction de coordination *et* comme *mais*, les auxiliaires *être* et *avoir* au présent, au passé composé, ainsi qu'à l'imparfait dans des structures marquant la négation, des verbes d'action, majoritairement du premier groupe (*fatiguer, changer, demander, généraliser, inviter, parler, payer, décider, empêcher, signifier*, etc.) et au futur simple du mode indicatif comme au conditionnel présent, mais aussi des formes pronominaux (*se pose, se prend* etc.) dans un registre qui porte les traces de la critique et/ou de l'accusation d'actes manqués, de responsabilités non assumées.

Dans le contexte droit, *L'HUMA* mobilise des verbes d'action, ceux du troisième groupe essentiellement (*défendre, combattre, juger*) qui renseignent sur la logique qui le traverse en tant que contre-discours : celle de la *lutte contre les discriminations*, contre toute forme d'*exclusion* ou d'*invisibilité* sociale. Cette logique semble justifier l'emploi qu'il fait du nominal *gens* à travers le syntagme *les gens* pour mettre la lumière sur ceux et/ou celles qui vivent dans « les quartiers » et dont il prend la *défense* en mobilisant, par ailleurs le pronom *nous* comme s'il se constituait en tant que partie ou membre d'un ensemble global au sein duquel il souhaiterait voir « vivre ensemble » *chrétiens, musulmans, juifs* ou *athées*. Cette logique entre dans une stratégie argumentative qui repose essentiellement ici sur la « comparaison évaluative » (Charaudeau, 1992 : 372), mécanisme par lequel « le sujet parlant, en présence d'une confrontation entre deux qualités ou comportements opposés, *exprime une préférence*³³⁴, manifeste un choix » (*ibid.*) qui passe ici par le recours récurrent à l'adverbe *autant*. *PEH* *exprime* également sa *préférence* dans la situation de confrontation par le recours à *autant*. Si les contextes d'*usage* de l'adverbe, dans *L'HUMA*, s'articulent globalement autour des circonstances de la recherche du consensus par le refus de quitter les espaces de discussion en dépit des désaccords, les contextes d'*usage*, dans *PEH*, s'articulent autour de l'« éloge » de David Rachline, un des ténors du FN dont l'ancrage local du travail est mise en lumière, le non rappel dans la sélection française de football de l'international français Hatem Ben Arfa, et la conscience de l'impossibilité que le XV de France, l'équipe nationale de Rugby ne

³³⁴ C'est Charaudeau qui met en italique.

puisse pas être constituée à 100% de joueurs français. Ces contextes d'emploi laissent entrevoir des problématiques liées à l'*immigration*, à la critique présence des étrangers en France. En outre, *PEH* mobilise des verbes, essentiellement du troisième groupe : *dire*, **défendre**, *faire*, *servir*, *saluer*, *féliciter*, *cononner*, *convertir* qui engagent, chacun, suivant son contenu sémantique, une critique ou une disqualification en règle. Par le verbe « défendre » par exemple, dont l'*usage* est identifié également dans *L'HUMA* et comme un engagement pour la cause *des gens des quartiers* afin de les sortir de l'*invisibilité*, *PEH* expose l'étonnement d'autres *gens* qui « ne manifestent pas pour défendre un droit mais pour interdire à d'autres d'en bénéficier ». Au-delà, c'est une critique de la présence de Frigide Barjot³³⁵ à la 30^{ème} Rencontre annuelle des musulmans de France tenue au Bourget et qui aurait dû être, selon l'hebdomadaire, une mission de conversion ; mais au cours de laquelle Barjot aurait déclaré « aux musulmans : "Vous êtes notre espérance !" ».

Toujours dans le contexte droit, *RSN* construit également, et bien plus que *L'HUMA* et *PEH*, l'*expression* de sa *préférence* dans la confrontation à l'œuvre autour des questions de *discriminations* en s'appuyant sur *autant*. Tout en rendant compte de la polyphonie qui le caractérise, *RSN* mobilise autant pour discuter des questions de *taux de croissance*, de la représentation malveillante ou non de la *pédophilie* en France, du caractère potentiellement *raciste* des *Africains*, du fait que l'on ait envie ou non que l'État sache *tout* de soi, de *musulman* comme dénomination d'appartenance qui n'est pas antinomique à la réalité de la réussite de l'*intégration* en France, de la pertinence de « penser que tout le monde est raciste, facho » ou non, de la pertinence de l'augmentation ou non des effectifs des policiers : *flics* pour un « monde plus sûr », pour stopper l'*immigration* et *terrorisme*, de pertinence de l'attitude de certains étrangers qui n'aurait pas réussi, en dépit de la qualité de leur investissement, à se positionner en France et qui, de ce fait, auraient « d'un coup [...] envie de cracher [leur] haine, [leur] rancœur » sur le pays, de l'absence ou non de la formulation des *préjugés* sur une *religion* même en étant *athée*, de la pertinence ou non du *retour* d'un *autre* désigné comme « américain », de l'opportunité de se détourner ou non de la France, *pays de naissance* au profit de celui de ses parents, et enfin de la recevabilité ou non des propos de Dieudonné M'Bala M'Bala et/ou de Soral comme étant *faux* alors qu'ils sont *vrais* et vice-versa. Comme *L'HUMA* et *PEH*, *RSN* mobilise des noms ; mais des noms de personnalités politiques, religieuses et médiatiques : Marine Le Pen, Éric Zemmour, Tarik Ramadan, Barack Obama, Jean-Pierre Elkabbach et Jean-Jacques Bourdin qui, lui, reçoit les qualificatifs *merde* et *pauvre*. Outre ces noms, *RSN* emploie, entre autres, *endoctrinement* comme mécanisme de recrutement idéologique, *religion* que spécifie *juive*, *dessins* pour appeler au respect de la liberté d'expression et non pas comme soutien aux caricatures de *Charlie Hebdo* en tant qu'organe de presse, *couleur* pour évoquer spécifiquement celle de la *peau*, *chiens* pour

³³⁵ Le retour au corpus clarifie bien cette position de l'hebdomadaire.

opposer animaux et humains avec la particularité des seconds d'avoir une idée du sens du *multiculturalisme*, *français de souche* pour évoquer des catégories, la hiérarchie entre ceux qui sont *de souche* et ceux qui ne le sont pas. Enfin, RSN mobilise aussi des verbes, uniquement avoir pour les auxiliaires, les verbes du premier groupe (*buter*, *tuer*, *voter*), du deuxième groupe également (*s'enrichir*) et majoritairement ceux du troisième groupe (*dire*, *faire/se faire*, *déplaire*, *mettre*, *défendre*). Lorsque l'on s'intéresse au contexte un peu plus large de l'emploi de *buter* et *tuer*, on s'aperçoit que pour *tuer*, il y est argumenté en faveur de lutte et/ou de bataille (*se battre*) sans attenter à la vie de l'*Autre*. Autrement dit, *se battre*, ce n'est pas toujours ou forcément pour *tuer* mais pour dominer, se tailler une *place* de choix, prendre le contrôle des *territoires*, des *richesses*. Dans le contexte de *buter*, il est évoqué la question des *attentats*, de la *religion musulmane*, des *terroristes*, de leur mode opératoire parlant de bombes et/ou d'explosifs qu'il est plus judicieux de diriger contre les « portes des banques ou des bijouteries » et « non des innocents dans les rues pour un quelconque phénomène »³³⁶. Le contexte d'usage du verbe que nous avons vérifié pour les L'HUMA comme PEH montre pour RSN une incise de l'internaute Félix Godin qui s'emploie à s'affranchir d'une logique partisane de soutien à un journaliste : *Éric Zemmour* qui n'aurait pas accordé, par *sagesse* (« ce qui paraît assez sage »), son vote au FN lors des présidentielles de 2012. C'est la relation entre *Éric Zemmour*, en sa qualité de journaliste chroniqueur et le Front National qui est ici discutée. Autrement dit, les accointances entre pouvoir médiatique et pouvoir politique.

Nous allons enfin observer les contextes d'usage du SR *pas que* et proposer une synthèse générale.

HUMA		PEH		RSN	
Contexte gauche	Contexte droit	Contexte gauche	Contexte droit	Contexte gauche	Contexte droit
pas que					
<i>même</i> , <i>a/ avait</i> , <i>cependant</i> , <i>crois</i> (2 fois), <i>il</i> , <i>comporte</i> , <i>sont</i> , <i>est</i> (2 fois : <i>ce n'est pas</i> ; elle <i>n'est pas</i>), <i>faut</i> (2 fois), <i>faudrait</i> , <i>dis/ dit/ disons</i> ,	<i>ce monsieur</i> , <i>cela</i> (2 fois), <i>celui-ci était</i> <i>juif</i> , <i>ces larmes</i> , <i>actualité internationale</i> , <i>éducation</i> , <i>pages sombres</i> , <i>populations d'origine</i> <i>immigrée</i> , <i>ventres</i> (femmes),	<i>semble</i> , <i>dites</i> , <i>n'est</i> (5 fois), <i>crois</i> , <i>savaient</i> , <i>N'oublions</i> , <i>n'approuve</i> , <i>y a</i> (4 fois), <i>Non</i> , <i>voit</i> , <i>même</i> , <i>faudrait</i> , <i>dis</i> ,	<i>Nicolas Sarkozy</i> et <i>l'Élysée</i> , <i>Patrick Bruel</i> <i>ne serait pas</i> « bon comme du bon pain », <i>ça</i> , <i>la question</i> , <i>ces gens-là</i> , <i>du cinéma</i> , <i>droit de la</i>	<i>m'étonnerait</i> , (<i>ne</i>) <i>savait</i> (4 fois), <i>ne</i> <i>comprennent</i> , <i>ne sait</i> , (<i>ce</i>) <i>n'est</i> (3 fois), <i>N'oubliez</i> (4 fois), <i>N'oublier</i> (2 fois), <i>ne dit</i> (3 fois),	<i>Bourdín</i> , <i>Valls</i> , <i>Marine Le Pen</i> , <i>Mitterrand</i> , <i>Paris</i> , <i>Ruquier</i> , <i>Satan</i> , <i>Vichy</i> (fois), <i>Zemmour</i> , <i>bon nombre de cadres</i> , <i>c'est</i> <i>justement</i> , <i>c'est</i> <i>mauvais</i> , <i>c'est</i> <i>parce qu'</i> , <i>c'est</i> <i>pas la France</i> ,

³³⁶ Cf. l'internaute Kafsalon LE RENARD dans le sous corpus RSN.

voudrais, signifie, touche, pense/pensez, n'admettons, Non (2 fois), n'oublie	l'histoire se répète, (ne pas tomber dans le) populisme, fait rien, chien crevé, (ne pas) réduire football à dérives, France pays antisémite, télé, foot, front républicain, pouvoir sportif, racisme NON en régression, racisme et antisémitisme, le sport NON régler tous les problèmes de la société, vivre entre eux, communistes, symbolique, électeurs du FN, une seule personne.	veux, quartier, n'imaginait, ne savait.	presse, ne crois pas, immigration comme chance pour la France, insulte des croyants, petite balle, le film, Gaël Nofri, malaise actuel, statut des cheminots, le train, les banlieues, les chrétiens, les mandats, les sapins, mes filles, pour moi, trois mois plus tard, quand les types de 130 kg.	(ne) crois (10 fois), visiblement, tu crois (2 fois), me dise, ne croyez, ne voyez, ai, faudrait, tellement, n'oublions (2 fois), mais, vraiment, révèlent, prouve, N/n'oublie, (5 fois), penses (2 fois), ne supporte (3 fois), vous, ne vient, n'y avait, n'a, n'aimerais, ne/il dit (3 fois), n'y a (7 fois), y avait, pour, n'était, n'étaient, ne l'êtes, n'est (2 fois), comprennent, clashait, ne demanderait, ne veux (2 fois), même (3 fois), vois, considère, n'y a (5 fois), savait, y a (5 fois), n'a, vous (2 fois),	c'est plutôt l'État, c'est un hasard, c'est une grosse Nazie, c'était fait pour le pognon, c'était la religion, ça a fait ok, ça allait être interdit, ça vienne à y ressembler de trop, ce n'est pas la peine, ce ne soit ni l'endroit, ni le moment, ce ne sont pas les étrangers, ce que tu dis, ce qui est dit sur le ton du gag, choque, ce soit la réponse absolue, ce sont des comédiens, cela (2 fois), celui des juifs, ces personnages, ces privilégiés, ces séries forgent les esprits, cet ouvrier, cette décision, chacun, d'autres, d'autres homosexuels, les immigrés, de Valls, de juifs dans les camps, de mauvaise chose, demain le Maroc, des conneries (2 fois), des cons, des étrangers, des juifs (2 fois), des loser, des mauvais musulmans, des personnes se convertissent, des soldats (2 fois), des villes,

				permettent, E/et, (3 fois), dérange, ne dis (2 fois), veut, s'étonne (2 fois), n'y avait, mais (2 fois), n'existent, pour ne, ne voient, ne toléreraient, (ne) savais (3 fois), n'accepte, ne dites, religieux, monde, voulez, trouves (2 fois), être, ne pensais, attend, ne faut, ne veulent, (ne) pense (17 fois), ne représente, c'est, ne m'étonne, ne vous étonnez.	dieu est assez grand, faites, fondamentaliste islamiste, euthanasie d'adulte, ne pas les connaître³³⁷, l'humanité, l'immigration, l'islam (4 fois), I'on fasse tout, I'on foute la paix à la France, I'on montre la réalité aux Français, I'on puisse publier des adresses web, I'on puisse raisonner, l'hebdomadaire, l'islam puisse être réformé, la France qui se dit laïc accepte, la France s'est construite en Indonésie, la couleur de la peau, la France est un pays injuste, la génétique, la grenouille, le FN, l'UMP et le PS, le FN a été exclu, le FN et Marine Le Pen mais aussi Mélenchon, le FN était aussi dans la tactique du faux, le FN a été bouté du rassemblement, le Prophète, le PS, le crieur, débattre, le programme, le sujet est son mode de vie, le vendredi, les Marocains, les blancs, les éléments, les élites françaises, les Français,

³³⁷Une légère transformation de : « [...] ce n'est pas que je ne l'ai connus pas [...] ».

					<i>les gars de Charlie Hebdo,</i> <i>les gauchistes,</i> <i>les gens doivent jeter leur foi,</i> <i>les gens se défendent,</i> <i>les hommes abusent de cette femme,</i> <i>les hommes modernes aient surgis de l'Afrique,</i> <i>les juifs,</i> <i>les magrébins représentent un problème,</i> <i>les noirs et les blancs,</i> <i>les noirs ont morflés et morflent toujours,</i> <i>les personnes victimes de cette idéologie,</i> <i>les soucis des Français,</i> <i>les statistiques n'existent pas,</i> <i>leurs droits, leurs jeunes crachent sur le pays, manifester par millions, Marine Le Pen change beaucoup de choses,</i> <i>mon pays se dénature, notre culture est gangrénée,</i> <i>nous sommes au 21^{ème} siècle,</i> <i>pour les croyants,</i> <i>pour les femmes musulmanes,</i> <i>pour les pures souches français,</i> <i>pour ta mère,</i> <i>pour toi,</i> <i>ses ponts qui vous annoncent tout le temps, si Marine Le Pen,</i> <i>si les statistiques,</i> <i>si nous étions tous mauvais,</i> <i>sur la forme,</i> <i>t'es pas chez toi en</i>

					<i>France,</i> <i>ta mère accusait ton</i> <i>peuple de terroriste,</i> <i>tes histoires de gauche</i> <i>et de droite,</i> <i>tout est rose partout,</i> <i>tous les arabes sont</i> <i>comme ça,</i> <i>tu n'as pas le niveau de</i> <i>m'apprendre quelque</i> <i>chose,</i> <i>pathologiquement,</i> <i>tu restes comme ça,</i> <i>tu te rendes compte,</i> <i>tu visites,</i> <i>voilà la gauche ou la</i> <i>droite changera quelque</i> <i>chose,</i> <i>voter fn arrange quoi</i> <i>que ce soit,</i> <i>vous êtes arrogant,</i> <i>vous nous débitez vos</i> <i>âneries,</i> <i>vous soyez si limité</i> <i>intellectuellement,</i> <i>autant d'arabes chez</i> <i>vous.</i>

Tableau 15 : Relevé des éléments des contextes gauche et droit de *pas que* dans *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

Dans le sous corpus de référence, *pas que* présente **208** situations d'emploi, soit **28** dans *L'HUMA*, **25** dans *PEH* et **155** dans *RSN*. Le tableau ci-dessus présenté recense les syntagmes de ses contextes gauches et droits dans chacun des trois sous corpus.

L'HUMA, *PEH*³³⁸ et bien évidemment *RSN* présentent dans le contexte gauche les formes conjuguées ou infinitives des auxiliaires *avoir* et/ou *être*, au *présent* et/ou à l'*imparfait* et dans des énoncés à la forme négative ou affirmative. Si *L'HUMA* et *PEH* partagent de nombreux verbes tels que *croire*, *falloir*, *dire*, *oublier*, les deux sources partagent avec *RSN* (mais qui présente toujours plus d'occurrences et formes verbales comme de variétés), *oublier* (*L'HUMA* l'emploi aussi), *vouloir* (*PEH* l'emploi aussi) et *penser*. Ce sur quoi nous tenons à insister ici, ce sont les catégories *KON* et *ADV* sur lesquelles repose l'hypothèse complémentaire que nous avons formulée. Et,

³³⁸ *PEH* fait ici une petite exception en ce sens qu'on ne trouve dans ce contexte que l'auxiliaire *être*.

comme l'analyse nous permet de le constater, *L'HUMA* n'affiche qu'une seule conjonction : *cependant*, contre zéro pour *PEH*, alors que *RSN* en affiche trois : *mais*, *et*, *si*. S'agissant des *ADV*, *L'HUMA*, aussi bien que *PEH*, en affiche deux : *même*, *non* ; alors que *RSN* en affiche huit : *même*, *vraiment*, *tellement*, *visiblement*, *justement*, *intellectuellement*, *autant*, *demain*.

La présence de *vraiment* dans ce retour au corpus, et comme il l'était dans les propos d'Anne-Sophie Leclère au moment de l'altercation verbale qui l'a opposée à la journaliste-reporter de *France2*, nous incite à explorer ses contextes d'emploi. Déjà, comme on peut l'observer sur la **figure 35**, *vraiment* n'a une spécificité positive de **+ 18** que dans *RSN* ; puisque l'*ADV* présente une spécificité négative de **- 13** dans *L'HUMA* et de **- 5** dans *PEH*. *Vraiment* est, par conséquent, très caractéristique de *RSN*.

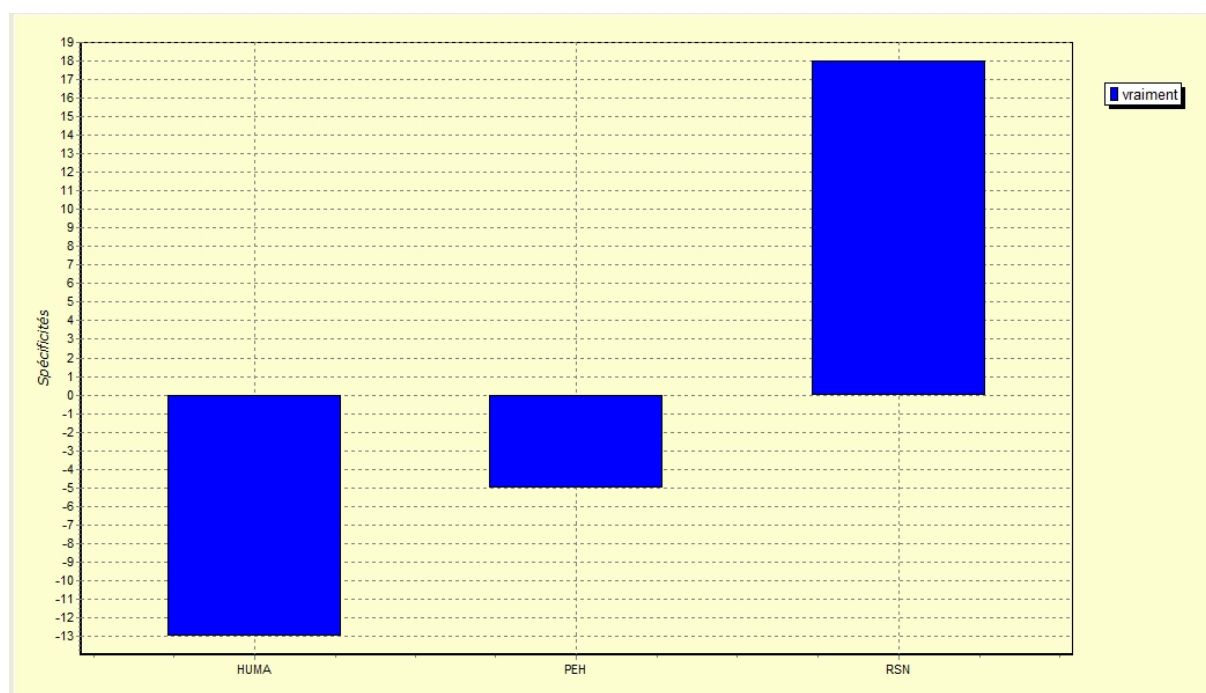


Figure 35 : Graphe de ventilation de spécificités de *vraiment* dans *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

Le retour au corpus montre qu'il apparaît dans **349** contextes soit **26** pour *L'HUMA*, **67** pour *PEH* et **256** pour *RSN*.

<i>HUMA</i>		<i>PEH</i>		<i>RSN</i>	
Contexte gauche	Contexte droit	Contexte gauche	Contexte droit	Contexte gauche	Contexte droit
<i>Vraiment</i>					

guerre, plus, Ah, faut (2 fois) savoir, s'élève, c'était, avons, n'ont, peut, société, mais, découvrira, devient, développe, répondre, encore, c'est (2 fois), étonne, veux, fassent, sont, être.	aborder cette situation, appréciée les militants, ce qu'être homme et femme, contre tout cela, du foutage de gueule, en raison de dire, faire des choses, humaine, je ne pense pas, l'injustice, malsain, nos partenaires, parlé avec Olivier, pas juste, que ça change, rempli sa mission, respecté l'égalité de tous, réunies, rien de risible, une erreur, une sauvage.	savent, monter, Islamérique, s'élève, corresponde, croit, voulez, pas (14 fois), inquiète, aider, lutte, sans, s'agissait, distinguer, serait, sont, avait (2 fois), c'est (5 fois), mais, (n')a (4 fois), histoire, faut, devient, font, était-ce (2 fois), fut, rêves, plus, était-il, est (4 fois), s'est, est-ce, prenait, il y a, faudrait, tenons, manifestement, Non, voulant, lui/[.], conquérir, avait, télévision.	à la hauteur, à son contenu, à une résurgence du racisme, assouvir votre passion, au rendez-vous, bénéficié de la puissance numérique, ce n'est pas le nombre de participants, ceux que vous souhaitez, contre l'homophobie, convaincre, d'appétences centristes, d'une haine raciste, dans le sens de la doxa du « vivre ensemble », de la nature de l'établissement, de leurs homologues, délicieux, devenus cinglés, dit, dramatique, écologiste, en faveur de l'homosexualité, envie d'aller voter, envisager comme ça, été adoptée, étonnante, être débile pour ne pas la voir, figure d'enfants perdus,	as, répète, mais (3 fois), intéressait (2 fois), souffrent, tait, plaints (2 fois), repartis, gratte, crois / croyez, (8 fois), [.] (4 fois), ressemble, tient, commence, gens, (non) pas (26 fois) connaisse, attaquons, doit (2 fois), ai (2 fois), avaient (2 fois), l'air (2 fois), fait (5 fois), beau, Non, c'est (23 fois), penses (2 fois), jamais (3 fois), ça va (2 fois), sans (2 fois), ne pas, T'/t'es (13 fois), peux, étaient, était, sommes, est (21 fois),	12 ans, AUCUNE Leçons à recevoir !!!!, BRAVO !!!!, De Gaulle était l'identité ou la préservation, Français, assoiffés de pouvoir, attention, au lieu de ramener ta fraise bye le facho, aucun intérêt dans ta vie !, aucun (2 fois), aux problèmes !, avoir honte ???, baissé, beaucoup !, besoin de connaître la vision des hommes ???, besoin de dire quelque chose, besoin de dernières déclarations, besoin, bête (2 fois), bidon, bizarre, ça dépend du pays, ça que tu veux (2 fois), car comme je l'ai si souvent entendu, ce que tu dis depuis l'enfance !, ce qui leur permet de diviser pour régner, chauffer, chercher à savoir, comment on peut être aussi méchant, comprendre ce qu'il se passe, compris, compter sur les

			intéressant, la bête immonde, la gauche plumard!, le plus important, le « Minute », les Femen, les plus fous, leur gratitude, lieu d'être, nécessaire de verser un bonus parlementaire, parce que le mec était tellement fumé, pas de chance, plantée, plus rassurant, porter leurs fruits, pour les abrutis, pour tout le monde, qu'ils arrêtent la choucroute, qui est de ne pas mélanger la politique, républicain, rien à faire, rien d'exceptionnel, si Naïma ne l'avait pas un peu cherché, son destin, sous le charme, souverain, subversif, un exemple du dialogue possible, un faible pour ce	aurait, sont (4 fois), soyez, si (5 fois), ont (2 fois), a (15 fois), D/ donc (2 fois), va (2 fois), décevant, font, croyaient, parce que, où, ah, incarner, avez, faut (6 fois) soutient, aime, voulons, touche, prend/s (3 fois), m'ennuie, vraiment, [.] (2 fois), [] (2 fois), d'ordre, racontez, ce, m'impressionne, existe, êtes (3 fois), veux (2 fois), coïncide, [...] t'es vraiment con, vraiment pathétique.)³³⁹, soit, de,	siomédias Alain Lauzon, con dans cette vidéo, con de dire ça !!!, con ou il fait exprès ?, con, vraiment pathétique, condamner les familles, confiance dans cette religion si sympathique, constructif, convainquant, croyante, d'accord, d'honorer leur dieu, de la zike de teuf, d'orientation anti- raciale, dans un triste système de la pensée unique, de gauche M. Valls, de la peine, déqueulasse, démocrates, des gens qui font ça parce qu'ils aiment, de sous-races de chez sous-races, désolant tout ce qu'il se passe, dire que canal soit le paroxysme, du temps à perdre, écouté à votre juste valeur, elle aurait voulu y aller, elle est laïque, être de mauvaise foi, être juif ou pédé, être une sacré merde, existées (si

³³⁹ On peut parler ici d'une double construction intensive (Rosier, 2009, p. 43) avec les adjectifs *con* et *pathétique* autour de la forme pôle *vraiment* ; construction dans laquelle *pathétique* semble amplifié *con*.

			<i>gamin, une posture de prosélytisme, le pouvoir, « cool » d'être aussi libéré des tabous, « mobilisation générale ».</i>	<i>devrait, sera, sors (sortir), est-ce (2 fois), sentira, comprends (2 fois), alors, n'y a, n'a (2 fois), pratiquer, fait (2 fois), voulez, montre (2 fois), toi, s'acharne, T'as (2 fois), Hum, c'était, scolaire, avez (3 fois), elle, préférerais, français.</i>	<i>les chambres à gaz ont [...]), fait des ravages sur certains cerveaux, fait passer Zemmour pour un nazi, faites gaffe aux conneries, falloir [t] 'offrir un dictionnaire, falloir que tu m'explique[s] le rapport, fautifs, les gouvernements, fermez là quoi srx à tout jamais Robert, fréquenté d'antiracistes, gagné, génial ce concept insensé, ballucinants tous les commentaires, honte à leurs ancêtres, hors système, ils iraient vivre à St Denis, ils sont lésés, irrécupérable, je le préfère, je vous le dit, khon quand cela va péter, l'esprit français, l'esprit mal placé, l'interdire ce mec, l'islam après allah n'ablem, l'obscurantisme à l'état (im)pur, la façon dont tu poses le sujet, la France au point d'en être presque</i>

				<i>aveuglé,</i> <i>la haine contre</i> <i>Marine !,</i> <i>la paix ça va être dur</i> <i>et oui islam</i> <i>religion d, la paix</i> <i>et arrêter de toujours</i> <i>accuser,</i> <i>la porte ouverte à</i> <i>tous ces</i> <i>immigrés, la route</i> <i>et relève de l'histoire de</i> <i>fou,</i> <i>le fond,</i> <i>le premier blanc à le</i> <i>faire,</i> <i>le rapport avec la</i> <i>conversation ici,</i> <i>le sujet de la vidéo, le</i> <i>temps PS,</i> <i>le temps de répondre,</i> <i>les Lumières et la</i> <i>passion des livres,</i> <i>les dire,</i> <i>les musulmans</i> <i>pour des cons,</i> <i>les plus vieilles</i> <i>habitantes de notre</i> <i>planète, louche pour</i> <i>moi-même,</i> <i>m'énervé que</i> <i>d'entendre des</i> <i>politiciens,</i> <i>mais vraiment</i> <i>beaucoup !,</i> <i>mais vraiment</i> <i>nulle part,</i> <i>mal barré,</i> <i>mal de voir une masse</i> <i>de gens de tout bord,</i> <i>mal,</i> <i>malheureux de lire ce</i> <i>genre de commentaires,</i> <i>marre de toutes ces</i> <i>agressions, marre</i>

					<i>de pseudo bon français,</i> <i>merci beaucoup</i> <i>Mohamed Karaali,</i> <i>merci beaucoup,</i> <i>merci du fond du cœur,</i> <i>mis à toutes les sauces,</i> <i>moche Marine</i> <i>elle n'a rien de féminin,</i> <i>muscler qui puisse leur rendre la pareille,</i> <i>musulman alors honte à toi,</i> <i>n'importe quoi,</i> <i>naïf,</i> <i>stupide guerre,</i> <i>nous étions dans l'optique de vous « envahir »,</i> <i>nulle et indigne d'un journaliste engagé, ! : o je l'aime, avatar d'un esprit,</i> <i>parano lol,</i> <i>partir dans une discussion à la con,</i> <i>parvenir à y arriver,</i> <i>pas,</i> <i>pas besoin,</i> <i>pas futé !,</i> <i>pas que ce soit la réponse absolue,</i> <i>pas raciste, pas une formation d'historien,</i> <i>pathétique,</i> <i>perdu,</i> <i>peu de gens s'y rende hors nous musulman,</i> <i>pitié,</i> <i>plaisir de savoir populaire à gauche,</i> <i>pour des c** (cons ?),</i>

					pour maintenant, précieux, prendre sa retraite, présidente, profond, qu'en ayant lu ton commentaire, qu'en ne respectant jamais les hommes, qu'il en reste, qu'un Bourdin clochard ignorant, qu'un gros con, qu'une vraie CONNASSE !!!!!!!, quand c'est chaud quoi, que dieu veut qu'on le "craigne" ?!, que je t'explique la différence, que l'islam est la dernière religions, que la solution de vos problèmes viendra, que le FN passe en 2012 pour que les musulmans, que les Français sont prêtes à se laisser, que c'est que chez eux, que tu es encore dans le nuit noir, que tu passes pour un intello, qui sont des putains de jaloux, rarement, ras-le-bol, réfléchit, représentatif, représentés, ridicule ... minable, rien !,

					rien comme un mulet tu répètes, rien compris, rien de raciste là- dedans, rien fait de mal, rien, rouge ou vert, sa religion il fera même sur la lune, saisi l'exemple, sale con, sans son accord, savoir, si compliqué ?, si les chrétiens avaient interdit l'alcool, si nul que ça Bourdin ?, sortir de leur situation d'esclave, sur ce qui se passe exactement !!!!!, sur lui, sur que le peuple français sera contre ?, te faire soigner gars !, temps que cela change, top comme qui dirait !, touché le fond ma pauvre Estelle !!, très con, très constructif comme remarque, très étrange, très intéressant, très triste, trop bête, trop loin, tu peux pas t'imaginer à quel point tu tombes, un haineux ça se voit, un journaliste ?

					(Elkabbach), <i>un lecteur de Charlie Hebdo,</i> <i>un manque</i> <i>d'originalité !,</i> <i>un mystère pour</i> <i>vous ?, un</i> <i>raisonnement</i> <i>aveuglé par les</i> <i>discours,</i> <i>un tout petit peu ce</i> <i>que sont ces valeurs,</i> <i>une bande de débiles,</i> <i>une blague !,</i> <i>une drôle de logique,</i> <i>une grande maîtrise de</i> <i>soi-même,</i> <i>une grosse merde,</i> <i>une grosse</i> <i>merguez !!, un</i> <i>obsession avec TF1,</i> <i>une question,</i> <i>une sous-merde</i> <i>aussi,</i> <i>ton cerveau,</i> <i>vivre dans une société</i> <i>sous l'égide du,</i> <i>vos yeux car BFM</i> <i>diffuse en français,</i> <i>vous êtes issu</i> <i>d'exilés</i> <i>espagnoles,</i> <i>vous étiez musulmans</i> <i>vous ne jugeriez pas,</i> <i>vous voulez</i> <i>commentez,</i> <i>vraiment mais</i> <i>vraiment nulle part.</i>

Tableau 16 : Relevé des éléments des contextes gauche et droit de *pas que* dans *L'HUMA*, *PEH* et *RSN*

Une synthèse des analyses menées autour de *vraiment*, et par rapport au contexte gauche de *L'HUMA*, conduit à l'observation des dénominations à valeur axiologique négative, des *ADV* de quantité, des *KON*, du recours à l'interjection, des verbes à modalité *épistémique*, *pragmatique* conjugués au futur, au présent du mode indicatif comme au subjonctif, des formes conjuguées et/ou infinitive des auxiliaires *avoir* et *être* au présent et à l'imparfait du mode indicatif.

Le contexte gauche de *PEH* conduit à l'observation de dénominations à valeur axiologique *déontique*, *épistémique*, *doxologique* et *volitive*, des *ADV* de manière que Charaudeau (1992) désigne par le terme : *qualificatif*, des *KON* de coordination notamment, des formes conjuguées de l'auxiliaire *être* et *avoir* au présent et à l'imparfait du mode indicatif, des verbes à l'infinitif, au participe présent, à l'imparfait et au conditionnel présent. Il est à noter la présence remarquée du néologisme *Islamérique* lequel développe, sans doute, l'idée de : *islam* d'*Amérique* ou mouvement d'*islamisation* généralisée de la société américaine.

Le contexte gauche de *RSN* conduit à l'observation de dénominations à valeur axiologique *pragmatique*, *esthétique*, *épistémique*, *doxologique*, *volitive* et *hédonique-affective*, du recours à l'interjection, des *ADV* de manière mais aussi de négation, des *KON* de coordination notamment, des formes conjuguées de l'auxiliaire *être* et *avoir* au présent et à l'imparfait du mode indicatif, des verbes à l'infinitif ou conjugués au futur simple, à l'imparfait et au conditionnel présent.

Par suite, les contextes droits s'éloignent des catégories grammaticales comme de la conjugaison et entrent dans l'expression de ce qui peut être qualifié d'*opinions* mais sans l'être véritablement en ce sens qu'elles sont plus des attaques directes des personnes par des insultes ou injures publiques passibles de poursuites judiciaires. Au-delà de quelques marques interrogatives, *L'HUMA* convoque avec *vraiment*, des mots qui ont valeur de *lutte* ou de combat, des mots qui prennent cause et effet pour l'*égalité*, des mots qui tendent à replacer *l'humanité* (l'humain) au cœur des rapports de force sociaux, des mots qui évoquent la problématique des relations entre *homme* et *femmes* etc. Le seul trait marquant la *violence verbale* reste celui de *foutage de gueule* qui peut être le fait de discours rapporté³⁴⁰ par le quotidien.

Avec *PEH*, nous assistons, entre autres, à l'évocation du « *vivre ensemble* », mais aussi de la *résurgence du racisme* ; et on ne peut se douter que ce soit sur un mode ironique, donc une critique détournée du rejet de l'*opinion* ou plutôt du constat dressé par les institutions de lutte contre les discriminations. Et, rapidement, ce sont des insultes qui émergent (*cinglés*, *débiles*, *gauche plumard*, *abrutis*, etc.), un langage courant, presque familier (*gamin*, *mec* etc.), la citation de nom à

³⁴⁰ Et c'est vrai que la vérification faite dans le corpus montre la séquence dont est issu le contexte entre guillemets : « " Mais bordel , c ' était *vraiment* du foutage de gueule " ».

consonance musulman (*Naïma*) pour signifier une attaque ou agression que la victime aurait provoquée elle-même : une forme de *légitimation* de la *violence*. Accusation de toute sorte, du *prosélytisme* surtout et la satisfaction de voir tomber les *tabous*, porte ouverte à l'expression de toutes les pensées au nom de la *liberté d'expression* reconnue et garantie par la constitution française. L'expression « ***mobilisation générale*** », par son rapprochement structurel et sémantique avec « ***totale Staat*** », fait *discursivement* et même *historiquement* écho à la notion de *guerre*, les guerres passées, présentes comme horizon potentiel de ***l'Humanité***, des guerres de *religions*, de *culture*, des guerres *idéologiques*. Et, comme nous sommes dans l'univers des discours de haine avec ce qu'ils ont produit comme horreur désormais gravée dans la mémoire universelle, il est impossible de ne pas évoquer le massacre des *juifs* d'Europe dans les camps de concentration par le parti nazi d'Adolphe Hitler.

C'est *RSN* qui donne à voir une mention conséquente de marques interrogatives, de formes particulières d'écrits : du minuscules aux majuscules, la pratiques des points d'exclamation perlés comme une expression survoltée, incontrôlée de la *colère*, du vouloir en découdre avec des adversaires ciblés, certes, mais potentiellement virtuels. Et les mots sont, bien souvent, très explicites ici, sans doute en raison de la configuration du dispositif numérique qui garantit l'anonymat à travers le recours aux avatars et l'auto-identification par des noms forgés³⁴¹, bien souvent chargés de sens et qui n'ont presque rien à voir avec les identités réelles des internautes. Comme dans *PEH*, mais bien plus encore ici, cette *macro-source* est traversée par une diversité de mots d'insultes et de jugements de valeurs (*putains, bidon, dégueulasses, insensé, méchant, pédé, conneries, naïf, clochard, ignorant, parano, con/khon* etc.), des « ethnotypes » (Rosier, 2009) aussi (*juifs, blanc, Français*, etc.), des mots ou expressions familiers ou relevant du langage courant (*gars, cela va péter, mec* etc.), des commentaires renvoyant les destinataires internautes et au-delà, leurs familles et/ou communautés auxquelles ils/elles peuvent appartenir ou peuvent avoir appartenu, à leur statut d'étranger ou d'immigré (*vous êtes issu d'exilés espagnols, sous-races de chez sous-races, porte ouverte à tous ces immigrés* etc.) et à leur appartenance raciale inférieure (*race inférieure # race supérieure*) sur le plan de la hiérarchie prônée par les théories raciales. Dans le registre des insultes, nous avons ici, avec ***vraiment***, ce que Laurence Rosier appelle (2009 : 43) « constructions [...] intensives [opérées] via des adjectifs et adverbes : *t'es très con, t'es un gros con, t'es un connard de première, t'es franchement con.* ».

³⁴¹ Quelques exemples extraits du sous corpus *RSN* : Olivier Cuchet ; ElGamerStudios ; Amayas Mendili ; Bruno Nowacki ; Mamadou Sow ; The Crew ; TheGiovanetti ; Sandysfashion.

Ce qui est fondamental à retenir suite à cette analyse et par rapport à notre *hypothèse complémentaire*, c'est que, si les *KON* tels que *pas parce que* et *pas que*, sur lesquels nous avons travaillé ici, assurent l'articulation des idées ou des arguments, les *ADV*, et à travers le choix de *vraiment*, participent à modification du sens des noms et/ou pronoms (*besoin, paix, temps, ce, ça, je, que* etc.), d'autres *ADV* (*très, trop, rien, marre, mal, pas* etc.) des *adjectifs qualificatifs* (*con, grosse, sauvage* etc.), des verbes (*falloir* par exemple) pris dans ce que nous appellerons enchaînements qualificatifs (en abrégé : EQ) introduits par *vraiment*, amplifiant de ce fait, et au-delà des sens, les *imaginaires sociaux* qu'il y a derrière les mots ou expressions employés.

4	----	vraiment	besoin
3	----	vraiment	ça
2	----	vraiment	ce
4	----	vraiment	con
2	----	vraiment	falloir
2	----	vraiment	je
2	----	vraiment	la paix
2	----	vraiment	le temps
4	----	vraiment	mal
2	----	vraiment	marre
8	----	vraiment	pas
10	----	vraiment	que
9	----	vraiment	rien
5	----	vraiment	très
2	----	vraiment	trop
2	----	vraiment	une grosse

Figure 36 : Extrait de la distribution de l'*ADV vraiment* dans le corpus de travail.

Il nous paraît intéressant d'approfondir un peu plus ces éléments explicatifs des jeux d'oppositions entre les discours néo-raciste et antiracistes tels qu'ils sont exposés ci-dessus en questionnant la *performativité*, la *subjectivité*, l'*objectivité* et l'*intersubjectivité* à l'œuvre dans ces discours en nous appuyant sur le mécanisme du double mouvement de *subjectivation/objectivation* discursive caractéristique des stratégies de construction-interprétation du sens dont parle Olga Galatanu (2018 : 88-89) dans la théorie de la *Sémantique des Possibles Argumentatives* (SPA). Comme le lecteur l'aura constaté, les caractéristiques des macro-corpus : *PEH* et/ou *PEQ* se déclinent dans les micro-corpus *L'Humanité*, pour *HUMA* et *Minute* composante de *PEH*. Dans cette perspective, ce sont ces deux sous corpus : *HUMA* et *Minute* que nous allons explorer ici. Cette exploration avec le logiciel *Tropes* permet de constater, au regard du tableau ci-après,

<i>SOURCE</i>	Performativité <i>Verbes performatifs</i>	Objectivité <i>Adjectifs objectifs</i>	Subjectivité <i>Adjectifs subjectifs</i>
HUMA	0.3% (83)	45.6% (5657)	35.5% (4405)
MINUTE	0.2% (55)	40.2% (6709)	35.5% (5924)

Tableau 17 : Seuils de *performativité*, *objectivité* et *subjectivité*

que *L'HUMA* est presque aussi *performatif* avec un seuil de *performativité* de **0.3%** que *Minute* avec son seuil de **0.2%**, que les deux sources présentent le même seuil de *subjectivité* de **35.5%** ; mais que *L'HUMA* est plus *objectif* que *Minute* avec un seuil d'*objectivité* de **45.6%** contre **40.2%**. La *performativité* de *L'HUMA* repose sur l'occurrence de certaines formes verbales performatives qui « expriment un acte par et dans le langage » (cf. *Manuel d'utilisation de Tropes* [en ligne]): *inviter, vouloir, accepter, répandre, endosser, renier, reconnaître, entretenir, remarquer, nommer, absoudre, assurer, confier* ; et celle de *Minute* repose sur les formes verbales : *vouloir, inviter, reconnaître, avouer, répudier, confier, convenir, entretenir, remarquer* et *parier*. Avant de mettre au jour ce sur quoi repose la “sur-objectivité” de *L'HUMA*, il sera intéressant de voir d'abord ce sur quoi repose l'équivalence de la *subjectivité* entre les deux sources. La *subjectivité* de *Minute* repose sur l'occurrence des formes adjectivales ou participiales et verbales qui indiquent « un jugement de valeur ou une réaction émotionnelle » (Cf. *Manuel d'utilisation de Tropes* [en ligne]) parmi lesquelles nous retiendrons : *faire, hallucinant, emporté, perplexe, fervent, certains, avisés, ardent, malin, vrai, discourtois, interloqués, prêtes, vain, convenable, grandiose, impératifs, générale, garanti, compris, sacrifiée, simplissime, inestimable, phénoménale* et *servile*. Pour *L'HUMA*, comme pour *Minute* et par rapport aux formes marquant la *subjectivité*, nous ne retiendrons que les vingt cinq premières à savoir : *discret, exemplaire, certaines, alarmante, présumé, entendre* (« entendue »), *irraisonnée* (« peur »), *faire, vrai, malaisé, imparfaite, sans voix, nécessitant, simpliste, déçus, certains, inqualifiable, studieux, posée, sournoise, relative, vifs, prégnante, réussie* et *ordinaire*. L'*objectivité*, enfin, repose sur des formes adjectivales et/ou participiales qui « indiquent l'existence ou l'absence d'une propriété » (Cf. *Manuel d'utilisation de Tropes* [en ligne]) et nous retenons, partant de *Tropes* : *alliées, courant, divers, indivisible, inclus, atteints, distinctifs, objectifs, infalsifiable, taché, voilées, divers, intouchable, fondées, guerrière, multiples, instrumentalisable, unitaire, universelle, tendues, entier, traduit, taxé, plurielle* et *précédent* pour *L'HUMA* ; et pour *Minute* : *matériels, Béarnais, organisée, extralucide, prochain, inaugurale, permanente, demi, vacante, suivie, ruinés, continu, confraternel, définitive, couvert, élevée, quotidienne, tenante, liturgiques, pareil, réductible, pavlovienne, marqué, matérielle* et *indifférencié*.

Selon Olga Galatanu (2018 : 89), « les étiquettes nominales et verbales sont les formes les plus objectivantes, alors que les modalités *de dicto*³⁴², avec le sujet énonciateur identique au sujet modal, sont les formes les plus subjectivantes du discours ». Cela autorise à affirmer, au regard des informations contenues dans le tableau du *seuil de performativité, objectivité et subjectivité* ci-dessus, que *L'HUMA* comporte plus d'« étiquettes nominales et verbales » (*ibid.*) relevant des modalités *de re* que *Minutes* ; mais comporte comme lui, et presque dans la même teneur, les formes relevant de la modalité *de dicto*.

Cet essai d'approfondissement apporte un éclairage à la compréhension des jeux d'opposition entre discours : discours *racistes*, *islamophobes* et *antisémites* et contre-discours : discours *antiracistes* permet de proposer une représentation des logiques de la construction-interprétation du sens autour des dénominations *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* :

Mouvement d'objectivation du discours	Modalités		Formes & fonctions modales	Valeurs & zones modales
	F O R M E S M O D A L E S	de re	Étiquettes nominales : <i>immigration, islam, affaires, noir, juif, singe, voile, race, blanc, laxisme, insécurité, sauvage, arbre, branche, banane, musulman, pays, France, religion, politique, Israël, communauté, problème, violence, victime, etc.</i>	Valeurs ontologiques : <i>Zones modales aléthiques</i> <nécessaire> <i>Zones modales déontiques</i> <obligatoire>
			et verbales : <i>être, avoir, faire, aimer, pouvoir, vouloir, devoir, savoir, croire, déclarer, condamner, dire, etc.</i>	Valeurs de jugement de vérité : <i>Zones modales épistémiques</i> <connaissance/savoir> <i>Zones modales doxologiques</i> <croire/croyance>
			Qualifiants des noms : <i>grand, dernier, premier, certain, nouveau, social, bon, religieux, nombreux, différent, blanc, droit, beau, culturel, voilé, racial, noir, ethnique, islamique, etc.</i>	
			Caractérisants des verbes : <i>tend objectivement, on a inculqué savamment, je cherche vainement, ont mordu merveilleusement, je fais systématiquement, ayant été démontré définitivement, il fait simplement, chaque musulman doit-il rappeler explicitement son rejet de crimes dont il n'est responsable ni solidaire ?, etc.</i>	
			Verbes auxiliaire modal dans une construction où Sm*# JE et Sm#impersonnel : (<i>Il doit se marier</i>), [<i>épreuves par lesquelles l'Européen doit passer</i> ; une telle	Valeurs axiologiques : <i>Zones modales éthiques-morales</i> <Bon/Mauvais>

³⁴² C'est Galatanu qui met en italique.

		<i>de dicto</i>	agression ne <i>doit</i> plus jamais se reproduire ; L'exigence de la loi et l'impartialité de la justice <i>doivent</i> être les seuls facteurs de la décision de ce 27 novembre 2013 ; La violence gratuite <i>doit</i> être sanctionnée sinon c'est la jungle, etc.	<i>Zones modales esthétiques</i> <Beau/Laid> <i>Zones modales intellectuelles</i> <réfléchi/irréfléchi ³⁴³ > <i>Zones modales hédoniques-affectives</i> <Plaisir/Déplaisir> / <Joie> / <Désir> / <Souffrance> / <Rejet> <i>Zones modales pragmatiques</i> <Utile/Inutile> / <Domination>
			Verbe auxiliaire modal en construction impersonnelle et adjectif modalisant opérateur de phrase (en structure essive) : (<i>Il est bon</i> qu'elle se marie), [... <i>Il est bon</i> qu'on sache comment amorcer le dialogue ; <i>il est bon</i> ; qu'il est <i>bon</i> de souligner qu'il est premier blanc à franchir cette barre symbolique ; il est donc <i>bon</i> pour le service national ! ; Il est <i>bon</i> , parfois de rendre hommage aux victimes ; Il est <i>bon</i> de débattre avec sa conscience à condition toutefois d'avoir le dernier mot ; etc.]	
			Adverbe de modalisation : <i>Politiquement</i> soumis, <i>idéologiquement</i> serviles ; <i>Systématique</i> , elle permettrait aux Palestiniens et aux Libanais d'échapper à une relation contraignante avec le seul monde arabe ; <i>Ainsi</i> , les musulmans absents du rassemblement organisé par la Mosquée de Paris, le 26 septembre, sont-ils complices ?	
			Verbe auxiliaire modal dans une construction où Sm=JEé : (<i>Je suis heureuse</i> qu'il se marie), [... à force de regarder les arbres, <i>je suis devenu</i> un arbre ; <i>je suis un pur</i> produit de l'école gratuite ; <i>je ne suis pas militant</i> FN ; <i>je suis heureux</i> de vous savoir contre la GPA ; <i>je suis heureux</i> que tu sois Charlie ; <i>je ne suis ni raciste ni croyant</i> ; <i>je suis peu favorable</i> à des manifestations pro-Israël parce qu'elles apparaissent comme pro-Sharon, <i>je suis extrêmement choqué</i> qu'un journal comme Libération puisse faire de tels raccourcis ; etc.]	Valeurs finalisantes ou boulestiques : <i>Zones modales volitives</i> <Vouloir faire / être / avoir> <i>Zones modales désiratives</i> <Désirer faire / être / avoir>
	F O N C T I O N S	<i>modalisation d'énonciation</i> = inscription dans le discours de l'intention illocutionnaire du sujet	Interrogatives : <i>Qui suis-je ? ; Provocation ? ; Pourquoi ? ; Vous visez la gauche ? ; C'est parce que je suis basané ? ; Est-ce suffisant ? ; Que vous inspire l'affaire Frèche ? ; Qui a raison ? ; Je dirai plutôt que je suis populaire mais populiste, pourquoi pas ?</i>	

³⁴³ C'est complément par rapport aux éléments prévus par Galatanu ici. Et nous pensons ici au DA23 de islamophobie : [musulman/musulmane/arabe DC ne pas <savoir faire> marcher son petit cerveau].

	M O D A L I T É S	communiquant	<i>Les races n'existent pas je ne suis pas raciste du coup, pour toi ?, Français de souche ... ?, Je suis noir, antillais, et après ?, Je ne dirai pas si je suis Noir ou Blanc, ça vous va ?, Pardon ?, Je suis raciste ?, etc.</i>	
			Impératives : <i>Retournez dans le Mississippi, retournez en Alabama ; Retourner donc ruiner votre comptoir de rade crasseux ; MAIS RETOURNEZ DANS VOS ENCLOS RENIFLER LE CUL DE VOS SŒURS !!!; Retournez en cours de LOGIQUE NIVEAU1 ; Retournez dans le pays de vos racines où vous pourrez tout à votre aise avoir 35 femmes, ne boire que de la limonade, manger du mouton, et croire à votre aise à qui vous voudrez, mais arrêtez de nous les briser avec votre religion qui date d'un autre siècle et vous conduit à l'obscurantisme ; etc.</i>	
		modalisation d'énoncé = inscription dans le discours de l'attitude du sujet communiquant à l'égard du contenu de son énoncé	Structures performatives : <i>J'avoue que je me suis un peu égaré ; j'avoue que c'est une impression ; j'avoue qu'on a pas su s'interroger ; j'avoue quand même qu'il faut être courageux ; je l'avoue l'Islam s'impose sournoisement ; je l'avoue à ma grande honte ;</i>	
			Holophrases ³⁴⁴ : <i>Porte tes couilles et assume ce que tu penses !; ça va être la bonne !; tu parles, Charlie !; tu parles !; Islamophobie, tu parles !; je pense que certains adultes mélangent décidément tout !; ils n'ont décidément peur de rien !; tu pourras prier autant que tu veux !; il y avait eu autant de monde partout !; Non mais autant répondre, hein !; autant que de sortes de fromage !; autant de raccourcis ... donc no comment !; Décidément, ce n'est pas ce qu'attend le présentateur qui interrompt précipitamment l'archevêque et envoie le générique final ; etc.</i>	
Mouvement de subjectivation du discours				

³⁴⁴ Ce sont des « expressions figées porteuses d'une valeur illocutionnaire [qui] ont de par leur signification, un potentiel subjectif, mais également d'intersubjectivité et d'interactivité » (Galatanu, 2011, p. 173).

Tableau 18 : La modalisation discursive de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* (d'après Galatanu, 2002a : 20, 2018 : 89)

Il nous faut maintenant vérifier notre ***troisième hypothèse*** de recherche, celle qui questionne le caractère « formulaire » de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* dans les discours.

CHAPITRE SIXIÈME :

RACISME, ISLAMOPHOBIE ET ANTISÉMITISME À L'ÉPREUVE DU STATUT FORMULAIRE

VI.1. Le statut « formulaire » de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* : au-delà de mots-tabous

La *troisième hypothèse*, enfin, postule que les mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* ne seraient pas que des « mots-tabous » au vue des polémiques que leurs usages implicites et/ou explicites suscitent dans le débat public ; et qu'ils pourraient être envisagés comme des « formules » (Krieg, 2000c, 2009). Cette hypothèse suppose que ces mots doivent remplir les conditions *formulaires* : le caractère *discursif*, le caractère *polémique*, le caractère de *réfèrent social* et le caractère *figé*.

Il nous semble impérieux ici, avant de confronter cette hypothèse à l'épreuve des données, d'apporter quelques informations comme éclairage de faits et de définitions au sujet de la notion de « formule » et de sa genèse.

VI.1.1. De J.-P. Faye à A. Krieg-Planque : genèse et caractéristiques de la *formule*

Avant de proposer une définition de la notion de « formule », il est important de faire état de quelques préalables. En effet, la notion de « formule », avant qu'elle ne fasse l'objet de théorisation en analyse du discours dans les années 2000 avec les travaux d'Alice Krieg, existait déjà dans la littérature, disons dans l'histoire du monde à travers une dénomination : « État total ». On pouvait la lire sous la plume du philosophe et poète français Jean-Pierre Faye³⁴⁵. Il est donc important de voir d'abord, la conception que ce dernier, comme d'autres, Pierre Fiala et Marianne Ebel, en avaient.

VI.1.1.1. La « formule » : de Jean-Pierre Faye à Pierre Fiala et Marianne Ebel

³⁴⁵ « Philosophe et écrivain, né en 1925, il a été membre du CNRS. Son travail a porté principalement sur la langue. A l'origine de multiples entreprises intellectuelles, dont le Collège international de philosophie et l'Université européenne de la recherche, il est membre de l'équipe fondatrice de *"Tel quel"* et a créé, en 1967, la revue *"Change"*. Il a reçu en 1964 le prix Renaudot pour son roman *"L'Ecluse"* (Seuil, puis Hermann, 2009). Son essai le plus célèbre est *"Langages totalitaires"* (Hermann, 1972, puis 2004) ». Cf. Jean-Pierre Faye, « Carl Schmitt, Jünger, Heidegger : le nazisme des intellectuels », http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/08/02/le-nazisme-des-intellectuels_3456984_3232.html, 02.08.2013, consulté le 02.09.2015.

C'est dans son ouvrage *Langages totalitaires*, paru en 1972, que Jean-Pierre Faye a employé le syntagme « État total » en le désignant par le terme de « formule ». Selon Alice Krieg-Planque (2009 : 13), les travaux de Jean-Pierre Faye sur la notion de « formule », « État total », ont un « caractère plus poétique que scientifique » ; ce qui, du même coup, en « pose les limites pour l'analyste du discours ». Or, pour l'analyste du discours, ainsi que le signale Krieg-Planque, les notions de *corpus*, de *textualité*, ou encore *d'attestation*, [...] sont des instruments fondamentaux. Et, en poésie, si on peut tout de même parler de *textualité*, en ce sens que tout texte est constitutif d'autres textes, il n'est pas évident, que l'on ait la latitude de parler de *corpus* et d'*attestation* ; autrement dit, d'*occurrence*. Cependant, elle reconnaît à l'œuvre de Jean-Pierre Faye, un caractère spécifique qui est décrit en ces termes :

[...] [Elle est] profondément heuristique et stimulante, en ce sens qu'elle permet de penser en quoi les formules présentent une genèse, comment elles peuvent être appréhendées à travers leurs modalités de circulation en discours, et combien le caractère figé en est constitutif. Le travail du poète, philosophe français aiderait aussi, selon elle, « à comprendre comment les formules contribuent à un *procès d'acceptabilité* pour les récitants qui, dans leur contemporanéité immédiate, s'en font les relais plus ou moins organisés, plus ou moins professionnels, plus ou moins hiérarchisés, plus ou moins bureaucratiques, plus ou moins conscients, dociles, dévoués, serviles, cyniques, soumis, sournois, iniques.

Le caractère « heuristique » reconnu à l'œuvre de Faye, Marianne Ebel (1979 : 9), citée par Krieg-Planque (2009 : 33), le restitue autrement. Pour elle, la démarche de l'auteur « n'est en rien une démarche de type hypothético-déductif dans laquelle il serait possible de trouver un nombre de définitions, postulats, règles simples sur la base desquels se construirait de manière "logique" sa recherche ». Mais, le travail de Jean-Pierre Faye, autour de la notion de « formule », celle d'« État total », semble ne pas être que *poétique* ; ce que ne nie pas Alice Krieg Planque.

Son travail s'inscrit également dans une perspective, à la fois philosophique et historique. Cela en ce qu'il tente de faire connaître le passé en le dépouillant de ce qui n'est pas "dit", de ce qui n'est pas "su", de ce qui est "tu", parce que objet de « tabou », peut-être, à travers un langage critique, philosophique, comme pour restituer *le pourquoi ?* et *le comment ?* des choses, de certains événements sociaux qui ont marqué l'humanité toute entière, jusqu'à la nomination des acteurs potentiels. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire quelques pages de son *Qu'est-ce que la philosophie ?* Pour J.-P. Faye (1997 : 9) « la philosophie n'a pas lieu ailleurs que dans l'Histoire ». En se

nourrissant donc de l'histoire, la philosophie participe à faire savoir. En d'autres termes, à susciter la quête du savoir pour établir des faits ou des vérités. Et justement, dans le *Nouvel Obs* du 20/06/2013, Éric Aeschmann, journaliste politique et économique écrivait que si la véracité du fait « que Heidegger ait rallié le parti nazi, [...] est un fait établi » et Jean-Pierre Faye y « a contribué ». Puis il ajoute qu'« une philosophie qui ne permet pas de percevoir la vérité du nazisme, voire qui contribue à s'aveugler, a un problème sérieux avec le réel ».

En effet, Faye n'est pas l'auteur de « État total » en tant que « formule ». Il l'énonce par évocation pour la critiquer et la restituer à l'histoire qui n'est pas que du passé, parce qu'elle appartient également au « présent » comme au « futur ». Si « Carl Schmitt, juriste spécialisé dans le droit d'État [pour l'avoir énoncé] dans sa conférence du 23 novembre 1932 » (Faye, 2013 [en ligne]) est présenté comme la « figure » principale de la « formule », l'auteur de l'expression reste et demeure Ernst Forsthoff qui a publié en 1933 le livre intitulé « L'État total » (Faye et *al*, 1993 : 27). L'« État total », qualifié de formule « dangereuse », associée à « la magie toxique » (Faye), est défini par Carl Schmitt, ainsi que l'indique Faye³⁴⁶, comme « *un État fort... Il est total au sens de la qualité et de l'énergie, comme l'État fasciste se nomme "Stato totalitario"*. Il s'agit d'un État des « moyens de puissance [...] et non des socialisations, il se gonfle de police et non d'entreprises socialisées ». C'est à cette formule, élaborée à partir des fondements du fascisme mussolinien, source de l'idéologie hitlérienne qu'il faut attribuer, si l'on en croit Faye, la naissance du Parti nazi-sozi en abrégé Nazi et l'avènement des « camps », dit d'abord « de travail », puis « de concentration », et enfin « d'extermination ».

Dans cette entreprise, Carl Schmitt a été aidé par deux de ses meilleurs amis : Martin Heidegger et Ernst Jünger que Faye traite d'« étrange trio de [...] penseurs ».

Si Jean-Pierre Faye « ne dit pas explicitement pourquoi il emploie le terme de « formule » (Krieg-Planque, 2009 : 37), on aura compris, par sa critique, la conception qu'il en a, le caractère *dangereux* qu'il confère à toute dénomination du type *formule* à cause de la « magie toxique » qu'elle est capable d'opérer en entraînant certains esprits pourtant lucides à commettre ou à susciter des drames, des massacres de masse. On peut comprendre, sinon s'initier à la logique de sa pensée rien qu'à la lecture de quelques titres de sa production littéraire et philosophique :

*Le langage meurtrier*³⁴⁷, *Le siècle des idéologies*³⁴⁸ *La déraison antisémite et son langage*³⁴⁹ et surtout *Langages totalitaires*.³⁵⁰

³⁴⁶ Cf. l'article déjà cité ici : « Carl Schmitt, Jünger, Heidegger : le nazisme des intellectuels ».

³⁴⁷ 1996a, Paris, Ed. Hermann.

L'expression "*Stato totalitario*" ou « État totalitaire », autrement dit, « totalitarisme », on la retrouve également, reconnue comme « formule » dans l'article « Louis Dumont et le totalitarisme » d'Alban Bensa, paru en 2008 dans la revue *Annales. Histories, Sciences Sociales*, Vol. 2. Citant Dumont (1977, 1983³⁵¹), Alban Bensa (2008 : 378) qualifie le « totalitarisme » de « monstruosité logique qui rend compte du national-socialisme, du racisme et de la violence génocidaire de l'État hitlérien [...] à l'origine des événements qui portèrent l'Allemagne à la guerre totale et à la Shoah ». On peut se rendre compte là, de ce que le terme de « monstruosité » fait parfaitement écho au caractère de *dangerosité* que confère Faye à l'« État total » comme toute dénomination de type formule ; et que, le « totalitarisme » est, d'une certaine manière, la source du *racisme*, de la *violence*, du *génocide* (« génocidaire ») et de la *Shoah*.

À la suite de Jean-Pierre Faye (1972a), d'autres travaux ont été menés dans une perspective qui élabore progressivement la notion qui nous intéresse. On peut signaler ceux de Marianne Ebel et Pierre Fiala (1983). En signant leur ouvrage *Sous le consensus, la xénophobie*, paru en 1983 à Lausanne en Suisse, les deux chercheurs, tout en s'inscrivant dans la continuité des travaux fayens (Krieg-Planque, 2009), « ont [...] mis en place des instruments de description et d'interprétation rigoureux, grâce auxquels ils ont procédé à l'étude sur corpus de deux formules : (terme allemand) « *Überfremdung* » (« emprise et surpopulation étrangère ») et « xénophobie ». Par cette inscription dans « la lignée de J.-P. Faye, [...] ils partagent [son] objectif [celui] de décrire l'**engendrement** et les **transformations** des **discours** qui **racontent** et **changent** l'**histoire** »³⁵². Les *instruments de description et d'interprétation* dont parle Alice Krieg-Planque, Benoît Habert (1984 : 214) les énumère dans le *comptes rendus* qu'il a fait de leur ouvrage ci-dessus cité et révèle, en plus de la filiation fayenne, l'inscription de Fiala et Ebel dans les travaux de Bakhtine, « dont ils épousent la vision conflictuelle du signe linguistique ». Il s'agit, pour ce qui est de ces instruments, des notions de « formation langagière », de « pratique langagière », de « réglage discursif » et de « référent social ».

C'est dans son article « Le consensus patriotique, face cachée de la xénophobie » que Fiala (1984 : 17 [en ligne]) évoque le contexte d'émergence des deux formules. « *Überfremdung* » et « xénophobie » sont apparues dans le discours politique en Suisse, à l'occasion des « consultations référendaires propres à la démocratie semi-directe helvétique [...] » organisées en 1970, en 1974 et en 1977. Ces deux formules renvoyaient à la présence devenue « fait politique marquant [...] de

³⁴⁸ 1996b, Paris, Armand Colin.

³⁴⁹ Faye et Anne-Marie de Vilaine, 1993, Paris, Actes Sud.

³⁵⁰ 1972a, Paris, Ed. Hermann.

³⁵¹ Voir par exemple Louis Dumont (1983), « La maladie totalitaire. Individualisme et racisme chez Adolphe Hitler », *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Ed. du Seuil, chap. IV.

³⁵² Cf. Marianne Ebel et Pierre Fiala, 1983, p. 141, cités par Benoît Habert, 1984, p. 214.

l'histoire sociale [...] de la Suisse », suite à l'avènement « dans les années soixante de mouvements nationalistes, [tels que] l'Action nationale (AN), le Mouvement national d'action républicain (MNA), qui ont soutenu, avec un large écho populaire, qu'il y avait surpopulation étrangère en Suisse » (*ibid.* : 17).

Fiala (2002 : 274) définit dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* (dir. Charaudeau et Maingueneau), la notion de « formule », dans son *emploi spécialisé* dit-il, comme

une **expression lexicale**, le plus souvent un **syntagme nominal** ou une **collocation** à **caractère néologique**, qui renvoie à une notion ayant joué sur le plan **idéologique** un rôle fondateur et actif dans une **situation historique**.

La « formule », comme il l'indique,

[...] se caractérise par son **usage massif et répété**, sa **circulation**³⁵³, dans un **espace public** et une conjoncture donnée. Elle est l'objet de **connaissances largement partagées**, mais toujours **conflictuelles**, qui s'observent notamment à travers les **commentaires métadiscursifs et polémiques** qui l'accompagnent fréquemment. Son **contenu référentiel n'est pas un concept stable** : il a un **caractère métaphorique**, des contours imprécis, qui font l'objet de **controvertes**, de **définitions contradictoires**, d'**affrontements polémiques** entre des **courants idéologiques et politiques opposés** ou concurrents, qui cherchent à se l'approprier. Elle donne lieu à un nombre significatif de **transformations** et de **variations paraphrastiques**. C'est là son caractère proprement discursif, appréhendable dans un ensemble d'usages (Krieg 2000). Sur le plan linguistique, elle renvoie aux questions de **catégorisation nominale** et de **construction référentielle**, de paraphrase et de **préconstruit**, de **pragmatique lexicale**, et d'**argumentation** (*ibid.*).

Certains aspects nous paraissent incontournables dans les critères ou caractères énoncés ici par Fiala et dans la définition qu'il donne de la notion ainsi que citée plus haut. Il s'agit de la forme de la « formule » en tant qu'« expression lexicale » qu'elle soit simple ou complexe, autrement dit, « syntagme nominal » opérant une **catégorisation nominale** et circulant, sur fond

³⁵³ C'est l'auteur qui mentionne le terme en gras.

d'*argumentation* à travers l'interdiscours par les *variations paraphrastiques* sur le mode d'*affrontements polémiques*. Évidemment, tout ceci au sein d'un *espace public* donné comme à un moment socio-historique et politique donné.

Pour Alice Krieg-Planque (2000, 2009), les travaux de Pierre Fiala et de Marianne Ebel sont « tout aussi exigeants au plan théorique et de [celui] de la posture critique, mais linguistiquement plus instruites et construites que ne l'étaient les propos fayens ». C'est en prenant appui sur ces travaux, qu'elle s'est engagée, comme elle l'a indiqué d'ailleurs, à « avancer [ses] propres propositions concernant les propriétés d'une formule ».

Comme l'on peut s'en rendre compte, les travaux de Jean-Pierre Faye, et ceux de Marianne Ebel et Pierre Fiala ont constitué un point d'appui pour la réflexion d'Alice Krieg-Planque.

VI.1.1.2. La « formule » dans la perspective d'Alice Krieg-Planque

Même si tous les *mots* expriment “quelque chose”³⁵⁴, ce “quelque chose” n'a pas la même portée pour eux tous. Il n'est donc pas évident que tous soient saisis comme « formules » sinon la notion serait dénuée d'intérêt. *Le* et *la* sont des mots, spécifiquement des *mots vides* (ils actualisent d'autres mots, indiquent leur *genre* et *nombre*) de la langue française ; mais ils ne seront jamais – presque – des *formules*. Tous les autres *mots*, les *mots pleins* – notamment – (parce qu'ils expriment une *réalité* en dehors mais surtout dans un *contexte d'usage*) sont des *formules* potentielles. Pour Alice Krieg-Planque (2009 : 13),

[...] la formule est sous-tendue par celle d'*usage* [;] il n'existe pas de formule « en soi », mais plutôt un ensemble de **pratiques langagières** et des **rapports de pouvoir et d'opinion**, à un moment donné, dans un **espace public** donné, qui génère le destin « formulaire » [...] d'une séquence verbale (celle-ci pouvant être présente, éventuellement, à travers différentes variantes, toutes formellement repérables et relativement stables du point de vue de la description linguistique que l'on peut en faire.

Le statut formulaire dépend donc de l'*usage* dont il est fait du *mot* à un moment donné de « sa vie » dans l'*espace public* à travers les *discours*, les prises de positions, les remises en cause de son sens, les tentatives de le re-définir, voire même de le bannir du vocabulaire ; ce qui suppose sa substitution par un autre mot. C'est sans doute les tentatives de redéfinition et/ou de reformulation qui

³⁵⁴ Par “quelque chose”, nous entendons une “fonction” grammaticale ou non.

produisent « les variantes de la formule » ; elles aussi « formellement repérables et relativement stables du point de vue de la description linguistique que l'on peut en faire ». C'est également, sans doute, dans ces nombreuses activités ou « pratiques langagières » par lesquelles le mot s'actualise, s'active, se négocie sémantiquement du point de vue de son adéquation ou non à nommer une réalité donnée du monde, qu'il convient d'inscrire les « usages ». C'est à travers ces *usages*, ces *utilisations particulières*, selon l'expression de Krieg-Planque (2009 : 20) que peuvent se remarquer « des heurts de parcours [comme un] épisode singulièrement mouvementé de la « vie du mot » [qui donne] consistance [à] la formule ».

Alice Krieg-Planque (2009 : 7) désigne par « formule [...] un ensemble de **formulations** qui, du fait de leur **emploi** à un **moment donné** et dans un **espace public donné**, **crystallisent des enjeux politiques et sociaux** que ces expressions contribuent dans le même temps à construire ». Cette approche de définition suscite une question fondamentale que nous développerons plus tard, celle du sens à donner à la notion de « formulation »³⁵⁵.

Évoquant l'analyse du mot « classe », analyse effectuée par Marie-France Piguet (1996) sur la période 1760-1770, Krieg-Planque (2009 : 21-22), retient deux choses : « la mise en concurrence du mot « classe » avec « ordre » (au bénéfice du premier qui l'emporte dans les usages) et l'entrée en **polémique** du substantif « classe » à l'occasion de sa conjonction avec l'adjectif « stérile » donnant lieu au syntagme « classe stérile »³⁵⁶. Comme elle l'indique, « l'une des propriétés de la formule est d'être **problématique** en tant que « mot » (ou syntagme, ou séquence plus large [...]). Krieg-Planque y voit là, effectivement, la manifestation de la polémique « avec la couleur péjorative de stérile » et révèle l'*usage* dit *capricieux* de l'expression dénoncée par une partie de l'opinion opposée à la « physiocratie ». « Courant de pensée [...] apparu au XVIII^e siècle [...] en France [...], la physiocratie [est née] en réaction contre le colbertisme [...] qui avait paralysé l'économie ». Théorie élaborée par François Quesnay (*Lemondepolitique.fr* [en ligne]) qui distinguait « trois types d'agents économiques ». Il y a bien évidemment, la « classe stérile » -*la seconde classe*- comme syntagme problématique correspond à la classe des **industriels** et des **commerçants** (marchands) ; la « classe productive » -*la première classe*- correspond à celle des cultivateurs ou

³⁵⁵ Cette notion sera développée plus loin en lien avec d'autres.

³⁵⁶ La « classe stérile » -*la seconde classe*- comme syntagme problématique renvoie à la tripartition de la société proposée par François Quesnay laquelle correspond à la classe des industriels et des **commerçants** (marchands) ; la « classe productive » -*la première classe*- correspondant à celle des cultivateurs (producteurs) ; la « classe des propriétaires » -*la troisième classe*- correspondant à celle des [aproductifs] (cf. Krieg-Planque 2009, p. 22).

paysans (producteurs) ; la « classe des propriétaires » -*la troisième classe*- correspond à celle des [aproductifs]³⁵⁷ (Krieg-Planque, 2009 : 22).

Elle mentionne également l'étude d'Alain Rey (1989) sur le lexème « révolution » dans : « *Révolution* », *histoire d'un mot* (1789-1795) où l'auteur, plutôt ancré dans la perspective de la lexicologie diachronique a « observé [le mot], dans la longue histoire de ses changements sémantiques [...] depuis son apparition au 12^e siècle jusqu'à ses usages contemporains, en passant par [sa] migration [...] dans le domaine de la psychologie au début du 18^e siècle » (Krieg-Planque, 2009 : 21).

En définitive, Alice Krieg-Planque reconnaît que les mots et syntagmes analysés : *révolution*, *classe*, *classe stérile*, - et bien d'autres études que nous n'avons pas mentionnées ici - « recouvrent par endroits, parfois par vastes zones celle de formule » telle qu'elle la conçoit. Puisque ces conceptions de la notion de « formule », articulées autour des **usages** (un peu limités sans doute), du **caractère polémique** ou **problématique** dans une certaine mesure (« classe stérile »), et de la **mise en concurrence** (par exemple celle des mots « classe » et « ordre » *au bénéfice [...] du premier, qui l'emporte dans les usages*) ne recouvrent qu'en partie celle qu'elle en a, d'autres caractères entrent, dès lors, en ligne de compte.

Tout en essayant de cerner ces caractères ou propriétés tels que les envisage Krieg-Planque, nous tâcherons, dans la réflexion qui va suivre, de faire passer les mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* à travers cette grille de lecture pour valider ou invalider leur statut *formulaire*.

VI.2. De l'hypothèse du statut *formulaire* des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*

En référence à Jean-Pierre Faye, il est vrai, Krieg-Planque s'appuie surtout sur la conception de la « formule » issue des travaux de Pierre Fiala et Marianne Ebel (1983a). Ces deux auteurs ont analysé « *Überfremdung* » (ou « emprise et surpopulation étrangères ») et « *xénophobie* » comme des formules, c'est-à-dire des « unité[s] qui signifi[ent] quelque chose pour tous en même temps qu'elle[s] deviennent l'objet de polémique » (Krieg-Planque, 2009 : 54). En s'inscrivant explicitement « dans la continuité de Faye, de l'étude de Marianne Ebel et Pierre Fiala », Alice Krieg-Planque (2009 : 63) propose « de circonscrire l'objet formule à travers [quatre] propriétés

³⁵⁷ Voir pour des détails sur les principes de la physiocratie et les auteurs qui l'ont portée en dehors de Quesnay, l'article « *physiocrates* » [en ligne] sur le site : lemondepolitique.fr. Consulté le 06.09.2015.

principales ». Il s'agit du « caractère du **réfèrent social** », du « **caractère figé** », du « **caractère discursif** », et enfin du « **caractère polémique** ».

Pour être déclarée « formule », une unité lexicale simple ou complexe, en d'autres termes, une séquence doit-elle remplir toutes ces conditions ? Non, du point de vue d'Alice Krieg-Planque. Comme elle le dit, « une séquence est plus ou moins formule selon qu'elle remplit plus ou moins chacune des quatre propriétés qui caractérisent une formule. La catégorie « formule », ajoute-t-elle, est de ce point de vue une « *catégorie floue* », c'est-à-dire graduelle, de type *weberien*, et non pas une « *catégorie à bords francs et nets* » de type *aristotélécien*, reprenant, comme elle le dit, « les termes d'Alban Bouvier (1996 : 203) ». Cela dit, « les propriétés peuvent être présentes de façon inégale [...] par exemple « figement » fort mais « caractère polémique » faible ». Ces propriétés sont, en effet, « appréciables sur des **continuums**, et non pas mesurables en termes de présence et d'absence » (Krieg-Planque, 2009 : 115).

VI.2.1. Le caractère de « réfèrent social »

Selon Pierre Fiala (2002 : 274-275), cité par Krieg-Planque (2009 : 55), un *réfèrent social* est « un signe qui signifie quelque chose pour tous à un moment donné ». En disant que « *Überfremdung* » et « *xénophobie* » sont des référents sociaux, « *nous entendons par là, que dans les années 60-80 tout locuteur, individuel ou collectif savait ou prétendait savoir ce que “signifiaient” ces formules* » (Ebel et Fiala 1983a : 174, cités par Krieg-Planque (*ibid.* : 55). D'après les deux auteurs (Ebel et Fiala), la formule comme *réfèrent social* se manifeste à travers la **paraphrase** et la **circulation**. Ils ont identifié, en guise d'illustration, comme le rapporte Krieg-Planque, des énoncés paraphrastiques tels que : « *Les étrangers sont une lourde charge pour nos institutions sociales* ». ³⁵⁸ Cette paraphrase, liée à la formule « *xénophobie* » est une sorte « d'équivalent sémantique ». Et, faire *usage* de la formule elle-même ou énoncer son équivalent paraphrastique, c'est la mettre en *circulation* (Krieg-Planque, 2009 : 55-56). D'après Krieg-Planque (*ibid.* : 56), « Dire des formules qu'elles circulent, c'est dire que les personnes en parlent, que ses **lieux** de surgissements se diversifient, qu'elle devient un **objet partagé du débat** ».

En dehors de la manifestation paraphrastique, de la capacité à circuler, la formule est aussi caractérisée par ce que Fiala et Ebel, repris ici par Krieg-Planque appellent « productivité

³⁵⁸ Cette paraphrase fait écho à une autre qui circule en France depuis des années : « La France ne peut pas accueillir toute la misère du monde ».

lexicologique ». En effet, le mot ou le syntagme constitué en formule « donne lieu à des néologismes ». Marianne Ebel et Pierre Fiala ont identifié dans le cadre de leur étude sur la formule *xénophobie*, les néologismes tels que : « xénophomatique », « antixénophobes » et « xénophone ». L'émergence « des faits de néologie », selon Fiala et Ebel, cité par Krieg-Planque, « sont significatifs de la circulation sociale » dont est l'objet la formule qui devient du coup, un « passage obligé des discours ».

Une *formule* comme *réfèrent social*, connue donc d'une grande majorité de locuteurs, est par conséquent un *mot*, un *syntagme* ou une *séquence* qui a atteint une « notoriété » selon l'expression d'Alice Krieg-Planque (2009 : 95). Et, à ce titre, il est possible de mesurer cette « notoriété ». D'après Krieg-Planque,

Les critères qui permettent de dire qu'un signe est notoire sont nombreux, et aucun d'entre eux n'apporte à lui seul une réponse définitive. [...] L'unique outil de mesure que l'on puisse exclure d'emblée pour apprécier le caractère de réfèrent social d'un signe serait celui de l'enquête par sondage, par laquelle l'analyste du discours transformé en sondeur demanderait à de simples individualités : « Connaissez-vous le mot "mondialisation" ? », conclue-t-elle.

C'est pourquoi nous n'avons donc pas été dans cette direction-là dans la méthodologie de constitution du corps de recherche. De toute évidence, pour décréter qu'un *mot*, un *syntagme* est un *réfèrent social* et par ricochet une *formule*, il faut *grosso modo*, qu'il soit largement connu ; en d'autres termes, qu'il soit un *objet partagé du débat* public ; qu'il soit objet de *circulation* à travers *paraphrases* et phénomènes néologiques (« néologismes ») et par conséquent *récurrent* (« récurrence ») avec donc une **forte fréquence** (« l'accroissement de la fréquence »)³⁵⁹ observée « à travers le **temps** [et] sur un corpus stable » (Krieg-Planque, 2009 : 95-96) de presse par exemple.

Qu'en est-il de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* ? Peut-on admettre que ces mots correspondent à des *réfèrents sociaux* ?

Commençons par poser certains préalables sans lesquels, il serait hasardeux et pas tout à fait scientifique de répondre par « oui ». En parlant des formules *Überfremdung* et *xénophobie*, Fiala et Ebel les ont fixées dans la période socio-historique des années 60-80 pour enfin dire que dans

³⁵⁹ Cet « accroissement de la fréquence » d'un mot ou séquence peut ne pas être *l'indice de la présence d'une formule*. « C'est le cas, à titre d'exemple, de l'augmentation de la fréquence du mot « avalanche » dans les semaines qui suivent le 23 janvier 1998, après la survenue d'une avalanche remarquée qui fit onze morts, dont neuf collégiens, dans une station de ski des Hautes-Alpes. [Dans le cadre strict de la présence d'une formule], l'accroissement de la fréquence [...], est le symptôme d'un événement discursif et notionnel [...] plutôt que d'un événement mondain » (cf. Krieg-Planque, 2009 : 96).

cette période-là, tous les citoyens suisses *savaient* ou *prétendaient savoir* ce que signifiaient ces *mots*. Ce qu'ils recouvraient comme réalité discursive. En fixant notre étude dans la période 2001-2015 et dans l'espace géographique que constitue la France, posons-nous quelques questions. Il y aurait-il un *locuteur* (*individuel* ou *collectif*), un citoyen français ou résident qui ne *saurait* – rien - ou *prétendrait* ne rien savoir de *racisme*, de *islamophobie* et de *antisémitisme* ? Ces *mots* ne circulent-ils pas à travers les genres de discours (*scientifique*, *littéraire*, *politico-médiatique*, *institutionnel* etc.), les espaces socio-professionnels (les *discriminations* à l'embauche, le racisme de métro, de terrasse de bar ou de café, celui des milieux politiques etc.) ? Et parlant de *frontières*, nous faisons allusion à l'Allemagne, aux États-Unis et à l'Italie notamment, dont certains événements sont repris dans les discours médiatiques français.

Pour le cas de l'Italie, nous citerons pour preuve l'article ([en ligne]) de Roland Gauron³⁶⁰ du *Figaro* ; article mis en ligne le 13 novembre 2013 : « Cécile Kyenge, une ministre italienne face au **racisme**. [...] Depuis sa nomination en avril, la ministre de l'Intégration du gouvernement Letta est la cible privilégiée de l'extrême droite italienne ». Elle a été, selon l'article, objet d'« insultes³⁶¹ **racistes**, [de] jets de **bananes** et même d'appel au viol ». Les *jets de bananes*, et plus près de nous, en France, ne peuvent pas ne pas faire penser à l'affaire dite « Taubira », survenue courant octobre-novembre 2013, que nous avons déjà citée ici et qui a valu pour celle qui s'est rendue coupable des propos incriminés : Anne-Sophie Leclère, exclusion du FN et poursuites judiciaires.

Du côté de l'Allemagne, nous pouvons citer l'article, d'abord publié sur *yahoo.com* puis repris par le site *M6info*, intitulé : « 13% des Allemands hostiles aux **musulmans** ». Cet article, que nous avons consulté le 02 janvier 2015, fait suite à « des manifestations³⁶² **islamophobes** [...] organisées à Dresdes, en Allemagne ». En dépit des « appels à la responsabilité des dirigeants allemands, l'**islamophobie** semble bien gagner du terrain dans le pays » selon l'article.

Du côté des États-Unis, enfin, les événements – relayés par la presse française – dans lesquels des pertes en vies humaines ont été enregistrées sont nombreux, pour bien souvent des raisons liées à

³⁶⁰ Roland Gauron est journaliste au pôle Actu du *Figaro.fr* depuis 2009.

³⁶¹ Voir aussi, à ce propos, l'article intitulé « Cécile Kyenge, ministre italien en proie à toutes les insultes » de Philippe Ridet, journaliste correspondant du journal *Le Monde* à Rome : « Elle a tout entendu, tout vu, tout lu. Six mois après sa nomination au gouvernement comme ministre de l'intégration [...] Cécile Kyenge, première noire dans un gouvernement italien, il ne se passe pas une semaine sans que des propos racistes la visent. Ils proviennent plus souvent d'élus du parti anti-immigré de la Ligue du Nord ou de groupuscules d'extrême droite » (*Le Monde*, 07.11.2013, consulté le 08.02.2014).

³⁶² Voir aussi l'article publié par l'AFP intitulé : « Allemagne : mobilisation "contre l'islamisation" et contre-manifestations ». L'article mentionne la manifestation "contre l'islamisation", du 5 janvier 2014 à Dresde et la contre-manifestation d'opposants au mouvement "Européens patriotes contre l'islamisation de l'Occident " (Pegida), du 5 janvier 2014 toujours à Dresde. On voit bien se dessiner l'affrontement et une situation conflictuelle. Article consulté le 06.01.2015.

la couleur de peau (« noire ») des victimes. Rien que pour les années 2014-2015, on peut citer entre autres : « la mort [...] à Baltimore [...] le 19 avril 2015 de Freddie Gray, un Noir de 25 ans [décédé] des suites d'une fracture des vertèbres cervicales, une semaine après son interpellation par la police, réveillant des tensions **raciales** latentes [...] visant la communauté noire américaine »³⁶³. Nous pouvons citer également, le nom de Michael Brown, jeune Noir américain tué, lui, en octobre 2014 par un policier blanc à Ferguson (Missouri, centre)³⁶⁴. Nous pouvons compléter cette liste avec la tuerie perpétrée en juin 2015 par Dylann Roof, jeune Blanc américain de vingt-et-un an, à Charleston, en Caroline du Sud dans une église fréquentée en majorité par les «Noirs» de la ville, et tuant neuf personnes³⁶⁵. Enfin, si nous décidons, toujours par rapport aux États-Unis, de faire une plongée dans l'histoire, on ne nous comprendrait -sûrement- pas, si nous ne rappelions pas du discours de Martin Luther King : son «I Have a dream» («J'ai fait un rêve»). Discours prononcé « le 28 août 1963, devant 250.000 personnes à l'issue de la marche contre les discriminations raciales ». Et, « son rêve [était] celui d'une Amérique fraternelle où Blancs et Noirs se retrouveraient unis et libres »³⁶⁶. L'article publié par l'antenne internationale du journal *The New York Times* en collaboration avec *Le Figaro* le 9 décembre 2014 est un clin d'œil à cette période des États-Unis. Signé par Michael Wines et intitulé « In U.S., Racial Divide Festers », en d'autres termes, « aux États-Unis, les divisions raciales grondent »³⁶⁷, le journaliste affiche sur son article deux images (voir les images en *annexes*) accompagnant le texte. La première, en couleur blanc-noir, montre un jeune homme «noir», buste en avant, dos et visage tournés vers l'arrière, les mains levées en l'air en signe de « paix » ou exprimant « je ne suis pas armé », et autour de lui, un dispositif de policiers armes au point. À cette image est associée la légende : « **Then**³⁶⁸ : A policeman in the 1967 riots in Newark, New Jersey, says racism remains «pervasive» ». Cela veut dire qu'à cette époque (« then »), comme le rapporte Michael Wines, *un policier* – possiblement «Blanc» – *au cours des émeutes de 1967 à Newark, en New Jersey*, avait laissé entendre que « le racisme reste omniprésent »³⁶⁹. La deuxième image, en couleur cette fois-ci, prise en août 2014, lors des émeutes qui ont suivi la mort de Michael Brown, contraste avec la première et montre un jeune homme «noir», les mains levées en l'air comme le premier mais en

³⁶³ Cf. l'article de l'AFP : « États-Unis: des milliers de manifestants à Baltimore contre les violences policières », [en ligne] *yahoo.com*, mis en ligne le 29.04.2015, consulté le 30.04.2015.

³⁶⁴ Cf. l'article de l'AFP : « États-Unis: Un jeune Noir tué par un policier dans le Wisconsin », [en ligne] *20minute.fr/monde/*, 07.03.2015, consulté le 07.03.2015.

³⁶⁵ Cf. l'article : « Tuerie de Charleston : le drapeau sudiste banni des magasins », [en ligne], *yahoo.com*, consulté le 24.06.2015.

³⁶⁶ Cf. l'article : « I have a dream » : le texte intégral en français du discours de Martin Luther King » [en ligne], *jeuneafrique.com*, mis en ligne le 26 août 2013, et consulté le 21.07.2015.

³⁶⁷ Notre traduction.

³⁶⁸ C'est l'auteur qui souligne.

³⁶⁹ C'est notre traduction.

face-à-face avec un groupe de militaires/:policiers lourdement armés. À cette image est associée également une légende : « **Now**³⁷⁰ : Black males are imprisoned at six times the rate of whites. Ferguson, Missouri, in August »³⁷¹.

En outre, de quoi peut-on tenir la Charte³⁷² de la **laïcité** votée en 2013 par le gouvernement français, sous la tutelle du Ministre de l'éducation nationale d'alors, Vincent Peillon, et entrée véritablement en vigueur dès la rentrée scolaire de septembre 2015 dans toutes les écoles du territoire national sous la houlette de la nouvelle Ministre de l'éducation Najat Vallaud-Belkacem ? Sans doute de l'indice d'une situation problématique à régler vu le caractère « notoire » des mots et expressions autour desquels se structure cette charte. Sur les quinze articles que comporte la charte avec le mot « **laïcité** » mentionné douze (12) fois, on peut citer les expressions ci-après : « **République indivisible** », « **culture commune et partagée** », « **liberté d'expression** », « **valeur de la laïcité** », « **rejet de toutes les violences et de toutes les discriminations** », « **égalité entre les filles et les garçons** », « port de **signe [d'] appartenance religieuse interdit** », « culture du **respect** et de la **compréhension de l'autre** ».

Par « **discriminations** », il faut entendre *racisme, islamophobie, antisémitisme, judéophobie, christianophobie ou cathophobie, sexisme, homophobie, hétérophobie*³⁷³, *femmophobie*³⁷⁴, *droitophobie*³⁷⁵ etc.

Le gouvernement français, par le biais du Ministère de l'éducation nationale a, sans doute, choisi de n'évoquer ces mots qu'en les regroupant sous le *vocabulaire* un peu « flou » sinon « vague » et peut être moins polémique de « **discriminations** ».

De plus, quelle importance auraient certaines institutions d'État et associations si le *racisme*, l'*islamophobie* et l'*antisémitisme* n'étaient pas devenus un « passage obligé des discours », des *objets* potentiellement *polémiques* dans les *débats publics* ? Nous pensons entre autres au CRIF (Conseil représentatif des institutions juives de France) avec son traditionnel dîner annuel qui draine politiques et personnalités religieuses, au CRAN (Conseil représentatif des associations noires de France), à l'Association Origi'Nantes avec son Centre interculturel de documentation (CID) basé à Nantes (Les Pays de Loire), à l'Association Tissé Métisse, au CFCM (Conseil français du culte

³⁷⁰ C'est l'auteur qui souligne.

³⁷¹ **Maintenant** : Il y a six fois plus de chance pour les jeunes hommes noirs d'être emprisonnés que pour les jeunes hommes blancs. (Notre traduction).

³⁷² Voir la charte en ligne, notamment sur le site www.eduscol.education.fr.

³⁷³ Cf. « Racisme ou hétérophobie ? » de Francis Marmande, 1984, *Mots*, n°8, p. 202-204.

³⁷⁴ Cf. l'article « Personne ne me soumet ! » : deux femmes perturbent le salon de la femme musulmane, publié par [en ligne] par le journal *Libération*, le 13 septembre 2015, et consulté le 14 septembre 2015. Le terme « femmophobie » y est repris employé d'abord par Inna Shevchenko dans un tweet : « La **femmophobie** est illégale. Le **sexisme** est un **racisme**. L'**esclavage** moderne est un **crime** ».

³⁷⁵ Cf. La « Une » de l'hebdomadaire *Valeurs actuelles* du 20 juin 2013.

musulman), au CCIF (Collectif de lutte contre l'islamophobie en France), à la LICRA (Ligue internationale de lutte contre le racisme et l'antisémitisme), à SOS Racisme avec sa Marche pour l'égalité et contre le racisme d'octobre- décembre 1983, dite « la marche des beurs »³⁷⁶ suite à l'assassinat de plusieurs citoyens d'origine maghrébine (Algérie notamment), et surtout, au CNCDH (Commission nationale consultative des droits de l'homme) qui présente chaque année au gouvernement français, un rapport de l'« état des lieux [sur] le **racisme**, l'**antisémitisme** et la **xénophobie** en France »³⁷⁷.

Pendant que nous menions cette recherche, l'affaire dite « Morano » du nom de la Députée européenne du Parti « Les Républicains », (ex-UMP), a éclaté. Nadine Morano, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, a déclaré, le samedi 26 septembre 2015, sur *France 2* en tant qu'invitée politique dans l'émission « On n'est pas couché »³⁷⁸, animée par Laurent Ruquier que :

(3)

Morano : la France c'est la France / on respecte la France / et si on ne veut pas s'y adapter / on s'en va / nous sommes un pays judéo-chrétien / de race blanche /

Les condamnations «unanimistes» dont ses propos ont été l'objet, déjà sur le plateau de la télévision par le public invité, dans les médias en général par des politiques et intellectuels, sur les réseaux sociaux numériques et même par les ténors de sa formation politique, sont la manifestation tangible du *caractère polémique* de la notion de « race » et celle de l'omniprésence de la question du *racisme* dans le débat public français.

Au lendemain de ces propos, Bruno Le Maire, une des personnalités du Parti « Les Républicains », se désolidarisant de Nadine Morano, déclare³⁷⁹ :

(4)

³⁷⁶ Cette marche visait, selon le Père Christian Delorme, «curé des Minguettes» (banlieue de Lyon), « à dire non aux meurtres de jeunes, au climat de rejet des étrangers qui [s'étendait] comme un cancer, [...] pour dire non à une France de l'apartheid. Il établit un lien entre leur marche et celle effectuée aux États-Unis en 1963 et à l'issue de laquelle Martin Luther King avait prononcé son discours mémorable : "I have a dream". Il évoque également, le nom de Gandhi, figure emblématique de la *non violence*. En été 1983, la France enregistre 13 crimes racistes dont Toufik âgé de neuf (09) ans à l'époque des faits (cf. Le bras et *al.*, 2013 [en ligne] film documentaire marquant les trente ans de la marche).

³⁷⁷ Cf. Rapport CNCDH, 2012, p. 11, [en ligne].

³⁷⁸ Cf. l'émission du 26 septembre 2015, *France 2*.

³⁷⁹ Cf. l'émission « Bourdin Direct » du lundi 28 septembre 2015.

la France / ce n'est pas une **race** / la France ce n'est pas une **religion** / la France ce n'est pas une **couleur de peau** / la France c'est une idée / ce sont des **principes** / ce sont des **valeurs** essentielles / **l'égalité homme/femme** / la **laïcité** / notre **histoire** / notre **mémoire** / notre **langue** / c'est ça qui fait la force de la France /

Au-delà de la dimension raciale qui semble être touchée, quel est le sens que l'on pourrait accordé à l'attentat perpétré le mercredi 7 janvier 2015 par les frères Kouatchi dans la rédaction de l'hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo* faisant douze morts dont huit journalistes, parmi lesquels, Charles Charbonnier, *alias Charb* qui vivait sous protection policière pour avoir fait une caricature du prophète Mahomet et dont la tête a été -depuis des années déjà- mise à prix ? Dans quel registre des problématiques socio-politiques voire religieuses pourrait-on ranger l'acte, si ce n'est le terme « attentat » par lequel il est désigné ?

Le 8 janvier, la couverture du quotidien *Le Figaro* semble donner quelques éléments de réponses en arborant la couleur noire, celle du "deuil" et en titrant : « La liberté assassinée ». Dans son éditorial, Alexis Brézet, directeur de rédaction n'y est pas allé par quatre chemins. L'éditorialiste parle de *guerre*, de *civilisation* en pointant clairement le *fanatisme islamiste* :

(5)

C'est³⁸⁰ une guerre, une vraie guerre, menée non pas par des soldats mais par des **assassins** de l'ombre, des tueurs méthodiques et organisés, dont la tranquille **sauvagerie** glace le sang. [...] Cette guerre, longtemps nous n'avons pas voulu la voir. Elle se déroulait si loin de nous, n'est-ce pas ?, au confins de la Syrie, de l'Irak, du Nigéria ou de la Libye... Par **scrupule**, sans doute par **peur** aussi, **nous n'osions pas même dire son nom**. [...] Depuis hier, les euphémismes ne sont plus de mise : c'est une guerre, une vraie guerre, qui nous a été déclarée : **la guerre du fanatisme islamiste contre l'Occident, l'Europe et les valeurs de la démocratie**. Ne nous y trompons pas. Si la France est aujourd'hui dans la ligne de mire des **fous d'Allah**, d'autres pays libres le furent hier, et d'autres le seront encore demain. Au fond, ce n'est pas telle ou telle nation qui est visée, mais un **mode de vie**, des **valeurs**, une **civilisation**- la nôtre- pour qui **la femme est l'égale de l'homme**, les droits de la conscience une exigence non négociable et **la liberté d'expression un impératif absolu**.

Dans cet extrait, l'expression « fous d'Allah »³⁸¹ qualifie sans nul doute les auteurs de l'attentat - n'ayant plus la faculté de raisonner- et au-delà, les commanditaires -s'il y en a- mais également tous ceux qui se réclament du « fanatisme islamiste ». L'*euphémisme* a laissé place au parler vrai, au

³⁸⁰ Il ne s'agit pas ici d'une transcription. Mais de l'éditorial du journal de ce jour-là.

³⁸¹ Cette expression : « **FOUS D'ALLAH** » était déjà utilisée dans *Le Monde* du 14 septembre 2001 dans l'article intitulé : « La montée de **l'islamophobie** est redoutée par le monde musulman », p. 16.

parler direct pour nommer, pour *dire* le « nom » que l'on n'osait peut-être pas *dire* auparavant : « guerre » ; pour défendre et sauvegarder les « valeurs de la démocratie » celles de la France, sa « civilisation », pour faire en sorte que « la femme » demeure « l'égale de l'homme », comme « la liberté d'expression un impératif absolu ». Ceci sous-entend clairement que les *valeurs* de ceux qui sont déclarés les « fous d'Allah » sont à l'antipode de celles-là. Et ces *valeurs*-là, comme on peut s'en souvenir, répondent par «miroir»³⁸² au contenu des articles de la *Charte de la laïcité* à l'école exposé antérieurement.

Ces événements qui ont ébranlé la France au début de l'année 2015, ont visiblement conduit les Français de tout bord, de toute origine, de toute religion, de toute appartenance politique faisant d'eux tous –en tout cas presque- des « Charlie » (« Je suis Charlie ») et donnant naissance à ce qui est dénommé : « l'esprit du 11 janvier »³⁸³. Car, en effet, le 11 janvier 2015, « plus de 3.5 millions de personnes, dont 1.5 million à Paris, ont participé [...] à la marche républicaine d'hommage aux victimes des attentats ; avec à Paris, [...] au milieu d'une marée humaine, [le Chef de l'État français] François Hollande [...] aux côtés d'une cinquantaine de chef d'États et de gouvernement » venus de tous les continents presque. « Dans l'imaginaire national, écrit Alexis Brézet, éditorialiste du journal en sa parution du 12 janvier avec à la Une : *La France debout*, la journée [...] du 11 janvier aura [...] sa place ».

Par ailleurs, le 31 août 2001 déjà, à Durban en Afrique du Sud, s'ouvrait la troisième conférence de l'ONU contre le racisme. À l'ouverture de cette rencontre, Kofi Annan, le Secrétaire Général de l'institution onusienne en ce moment-là, avait « estimé que le peuple Juif a subi en Europe l'**Holocauste**, l'abomination absolue » et que « toutefois, nul ne [pouvait] demander aux Palestiniens d'accepter que les injustices dont ils sont victimes soient ignorées »³⁸⁴. Le Président de l'Autorité Palestinienne de l'époque, Yasser Arafat, pour avoir qualifié de « **raciste** » la politique de l'État juif vis-à-vis des Palestiniens, la délégation israélienne et celle américaine, elle, conduite par Colin Powell, Secrétaire d'État américain, quittent la conférence. Colin Powell, une fois arrivé à Washington, déclare qu'« on ne combat pas la **discrimination raciale** en tenant des

³⁸² Nous empruntons ce terme de « miroir » auquel nous donnons le sens de « reflet » à Patrick Charaudeau (1997) qui, dans *Le discours d'information médiatique*, parle de la « construction du miroir social ».

³⁸³ Cette dénomination ne peut pas, ne pas rappeler le **11 septembre 2001** aux États-Unis, lors de l'attentat qui a détruit les tours jumelles de World Trade Center et tuant des dizaines de millions de personnes.

³⁸⁴ Cf. *Le Monde*, « A Durban, Yasser Arafat qualifie de « raciste » la politique d'Israël », 2-3 septembre 2001, p. 2. L'article est signé par Jean-Claude Buhrer.

propos « haineux » marquant un retour au temps où le **sionisme** était assimilé au **racisme** ou qui [soutiennent] l'idée que nous en avons trop fait concernant l'**Holocauste**. »³⁸⁵

Le quotidien *Le Monde* dans sa livraison du 14 septembre 2001 avait publié à la page 16, un article intitulé : « La montée de l'**islamophobie** est redoutée par le monde **musulman** ».

Le monde des entreprises n'échappe pas à ces questions de discriminations. Il est possible de faire référence ici aux engagements éthiques et socio-politiques de certaines d'entre elles. Nous pouvons citer en exemple « Benetton », une entreprise italienne de textile installée dans plusieurs grandes villes du monde et qui défend la « mixité » et le « multiculturalisme » au travers de campagnes publicitaires, du mécénat et surtout du *sponsoring* sportif. « Benetton » affiche clairement sur son site internet que : « la **couleur** est l'essence de l'ADN »³⁸⁶.

Cette forte *mise en circulation* des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* et ceci « d'un genre [discursif] à un autre, d'un média à un autre » (Moirand, 2007 : 5), d'un secteur d'activité social et de pratiques langagières à un autre et qui attestent, s'il en est encore besoin, du caractère de *réfèrent social* de chacun de ces unités lexicales, peut être rapprochée de la notion de *moment discursif* développée par Sophie Moirand. Ce rapprochement s'opère par le constat de « l'abondante production médiatique » que génère justement la *mise en circulation* d'un fait ou d'un événement et l'identification des « traces [de celui-ci] à plus ou moins long terme dans les discours produits ultérieurement à propos d'autres événements » (Moirand, 2007). Comme le dit Moirand (*ibid.*), en France par exemple, *on évoque « mai 68 » à propos des problèmes de l'école en 2004*. Dans le même ordre d'idée, les propos proférés à l'encontre de Christiane Taubira peuvent être appréhendés à travers les « lignées discursives » des manifestations de discriminations « raciales » que le monde a connues, de Paris à New York, à Alabama en passant par Soweto en Afrique du Sud ; comme les *abondantes productions* discursives enregistrées autour des attentats du 7 janvier puis du 30 novembre 2015 à Paris constituent des « traces » pour des événements terroristes antérieurs perpétrés ailleurs dans le monde : New York ; Madrid, Londres ; Borno, Adamawa et Yobe par exemple (États situés dans le Nord-est du Nigéria) ; Bamako (Mali) ; Ouagadougou (Burkina Faso) ; Kaboul (Afghanistan) ; Grand Bassam (Côte d'Ivoire), etc.

Au regard de tout ce qui précède, il convient d'étudier, par les moyens de la lexicométrie (analyse textométrique) « l'accroissement de la fréquence » (Krieg-Planque, 2009) des mots « racisme », « islamophobie » et « antisémitisme » dans le *corpus*. Cette analyse revient à mettre en évidence la

³⁸⁵ Cf. *Le Monde*, « Israël et États-Unis quittent Durban », 5 septembre 2001, p. 2. Article signé Jean-Claude Buhner.

³⁸⁶ Cf. benetton.com/knitwear/ consulté le 04.04.2016.

récurrence de ces mots, encore faudra-t-il définir et de façon unanime le seuil à partir duquel cette récurrence (le caractère massif) peut être décrétée.

Pour la période 2001 à 2015 et pour notre *corpus* de travail, **racisme** (3404 occ.) / **racismes** (145 occ.) totalise **3549 occurrences**, **islamophobie** qui n'a pas de forme plurielle totalise, lui, **819 occurrences** et **antisémitisme** (3240 occ.) / **antisémitismes** (10 occ.) totalise **3250 occurrences**. Mais selon les principes de présence ou d'absence des *formules* dans les discours que nous avons fixés dès le départ, nous avons convenu de tenir compte, dans le point des co-occurrences de *racisme/racismes*, des occurrences de *noir* (*noir*: 160 occ. ; *noirs*: 74 occ. ; *noire*: 74 occ., *noires*: 47 occ. ; *Noirs*: 226 occ.) soit **581** ; de *race* (*race*: 164 occ. ; *rares*: 77 occ. ; *Races*: 02 occ. ; *RACES*: 02 occ.) soit **250** ; de *arbre* (*arbre*: 10 occ. ; *arbres*: 08 occ.) soit **18** ; de *branche* (*branche*: 24 occ. ; *branches*: 10 occ. ; *BRANCHE*: 01 occ.) soit **35** ; de *nègre* (*Nègres*: 02 occ. ; *Nègre*: 05 occ. ; *nègre*: 16 occ. ; *nègres*: 06 occ.) soit **29** ; de *singe* (*singe*: 38 occ. ; *singes*: 07 occ. ; *Singe*: 00 occ. ; *Singes*: 01 occ.) soit **46** ; et de *guenon* (*guenon*: 06 occ.) soit **06** pour un total de **965** occurrences devront être comptabilisées. Par conséquent, nous avons pour la récurrence de *racisme/racismes* et formes co-occurentes, un total de **4514 occurrences**. Pour **islamophobie**, et comme nous venons de le faire pour **racisme**, nous prenons en compte aussi les occurrences de *xénophobie* (*xénophobie*: 250 occ. ; *xénophobies*: 01 occ.) soit **251** ; de *étrangers* (*étrangers*: 210 occ. ; *étranger*: 00 occ. ; *ETRANGERS*: 00 occ.) soit **210** ; de *musulman* (*musulmans*: 1345 occ. ; *musulman*: 00 occ. ; *MUSULMANES*: 01 occ. ; *MUSULMANS*: 01 occ.) soit **1347** et *islam* (*islam*: 967 occ. ; *islamisme*: 183 occ.) soit **1150** pour un **total de 2958 occurrences**.

Nous faisons la même opération pour **antisémitisme** et nous prenons en compte les occurrences de *juif* (*juifs*: 1808 occ. ; *Juifs*: 348 occ.) et *israélien* (*israélien*: 227 occ.) soit **227** et un **total de 2383 occurrences**.

Sur la période correspondant aux bornes de constitution de notre corpus et en termes de *circulation* dans les discours, **racisme** (**4514 occ.**) vient en premier suivi de **islamophobie** (**2958 occ.**) et de **antisémitisme** (**2383 occ.**). Même si ces niveaux ou seuils donnent une certaine compréhension de la *circulation* de ces mots et de quelques unes de leurs formes co-occurentes dans les discours, ils ne sont pas suffisamment saisissants. Pour obtenir une visualisation assez parlante de la *circulation* discursive de chacun de ces lexèmes, nous ne tiendrons compte que du mot lui-même (*racisme* / *racismes* ; *antisémitisme* / *antisémitismes* ; *islamophobie*) et en jouant à la fois sur la partition <année> (permet de voir les *pics* dans l'usage du mot) et la partition <source> : *locuteur* (permet de voir la *source* qui le fait le plus ou le moins circuler).

En matière de *circulation* :

- Pour *racisme*

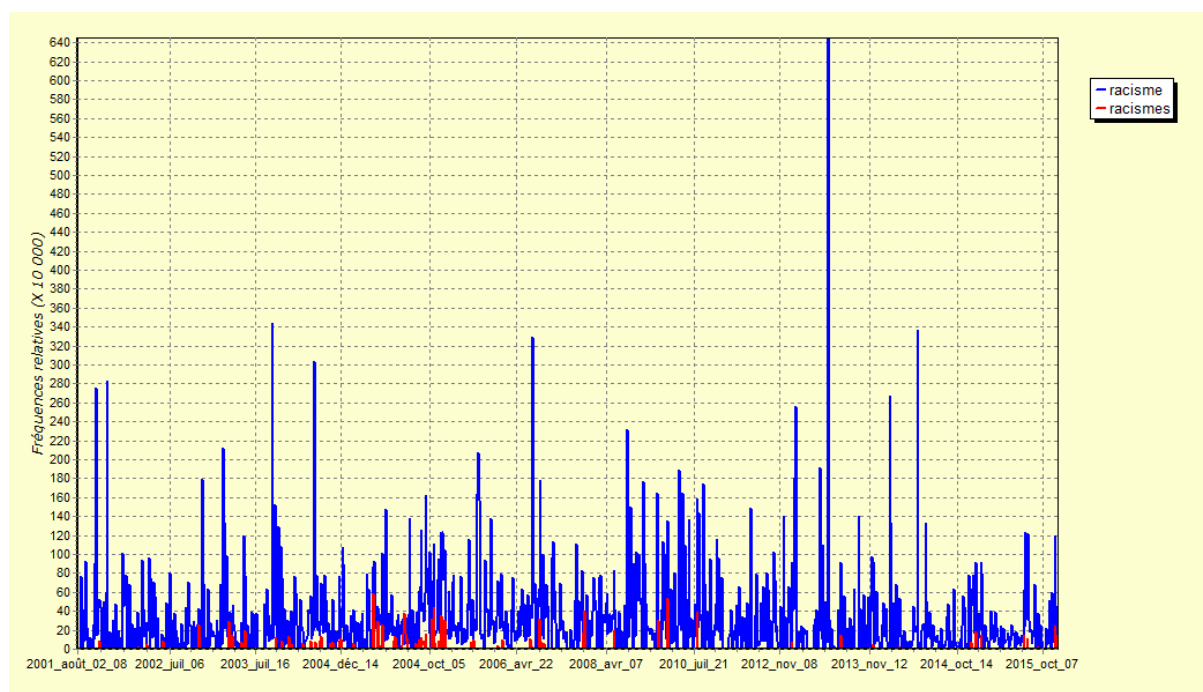


Figure 37 : Graphe de ventilation de la forme *racisme(s)* selon la partition *année* avec *Lexico3*

D'août 2001 jusqu'en octobre 2012, le seuil de fréquence de *racisme* est resté à environ 260 occurrences mais avec des moments de creux les uns plus importants que les autres comme l'on peut le voir sur le graphe ci-dessus. Le *pic* de 640 occurrences a été atteint sur une année soit entre novembre 2012 et novembre 2013 ce qui laisse présager qu'il a eu dans cette période un ou des événement(s) ayant engendré un *suremploi* de la forme. Le retour au corpus par la méthode du concordancier permet de se rendre compte que la période coïncide, entre autres, avec le décès de Mouloud Aounit³⁸⁷ ancien Président du *Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples* (en abrégé : MRAP), avec les débats autour de la volonté de la droite qui chercherait à « réinventer le racisme sur la base de convictions religieuses », projet traduit par la publication du « plan Sarkozy contre le racisme et l'antisémitisme » programmé pour être mis en œuvre entre 2012 et 2014, l'inscription : « Dehors les Arabes » sur un mur en Corse avec un « cercueil dessiné à côté », acte qualifié d'*islamophobe*, dénoncé par Claude Guéant, alors Ministre de l'Intérieur dans le gouvernement Sarkozy, les condamnations du *racisme*, de l'*islamophobie* et de l'*antisémitisme*,

³⁸⁷ Le lecteur est invité à voir le contexte de ces éléments de justification dans les concordanciers renseignés dans l'annexe, et plus largement, pour certains contextes, de faire des recherches directement dans le *corpus de référence* mis à disposition.

l'expression du refus des discours de *rejet*, de la *stigmatisation*, la *peur* et l'*engagement* citoyen pour la « fraternité » avant les élections présidentielles d'avril 2012, l'affirmation dans interdiscours que « la xénophobie et l'islamophobie sont le ciment du militantisme FN », le débat sur la *réalité* et l'ampleur de ce que désigne le syntagme « racisme anti-Blanc », et/ou « racisme anti-Français » : débat dans lequel Houria Bouteldja défend l'idée que « Seuls les blancs peuvent faire preuve de racisme, du fait de leur position dominante », les débats et/ou commentaires suscités par l'attentat perpétré sur l'île d'Utoya en Norvège par le militant d'extrême droite Anders Behring Breivik, les questionnements sur les liens entre *chômage*, *pauvreté* des jeunes *musulmans* et *salafisme*, les critiques adressées à l'historien *engagé* Gérard Noiriel au sujet de son projet de création et de représentations théâtrale sur des thèmes dits « lourds des sens » comme le « thème du racisme », ou de « l'histoire des immigrés en France », la mise en débat de l'« assassinat », dans leur école : *Ozár Hatorah* de Toulouse, de jeunes enfants juifs et de leur « professeur franco-israélien de talmud », mais aussi des soldats dits « lâchement assassinés » dans la même ville, la problématique de la présence française en Afghanistan, l'évocation du conflit israélo-palestinien qualifié d'« interminable », la tenue d'un procès – au tribunal correctionnel de Paris – pour « racisme anti-Blancs » renvoyer le 26 avril 2013, la *polémique* suscitée par les *insultes* dont a été l'objet Christiane Taubira.

Dès octobre 2014, la forme chute, certes, mais se retrouve à **340** occurrences soit à + **80** occurrences au-dessus du seuil de fréquence de départ : avant de baisser complètement pour se retrouver à une fréquence de **120** occurrences en octobre 2015. Ce qui paraît surprenant, c'est qu'en dépit des attentats de janvier et novembre 2015 l'on n'ait pas eu un *suremploi* de la forme. Cela peut dans un sens se justifier puisqu'il ne s'agit pas fondamentalement de la question de l'*Islam* mais de celle de *race(s)*. Seulement, même si un membre des commandos, celui qui a attaqué l'Hyper Cacher : Amedy Coulibaly, après avoir assassiné la veille, le 8 janvier 2015 la policière municipale Clarissa Jean-Philippe, est un Français, ses parents sont originaires de l'Afrique Sub-saharienne. Cela suppose que la question *raciale* n'a pas, dans cet *événement*, primé sur la dimension *religieuse*.

On peut, par la suite, observer la fréquence du mot à partir de la partition « Source » ; autrement dit, des sous corpus.

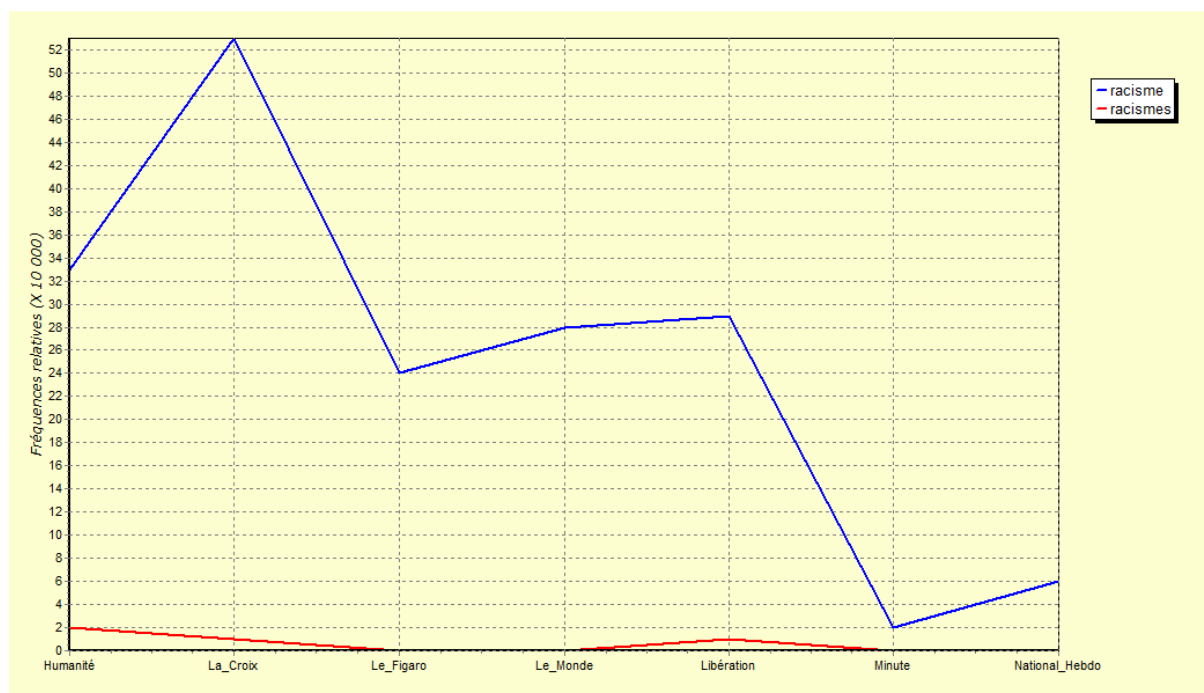


Figure 38 : Fréquences relatives de la forme *racisme(s)* selon la partition *source* avec *Lexico3*

Le quotidien *L'Humanité* présente pour la forme *racisme* une fréquence située à **33** environ. Au regard de ce seuil, il se place derrière *La Croix* qui présente le *pic* le plus élevé avec une fréquence qui atteint **52**. Cette fréquence chute à **24** pour *Le Figaro* avant de connaître une légère remontée se situant à **28 pour** le quotidien *Le Monde* et **29** environ pour *Libération*. Puis, elle connaît une chute assez importante qui l'amène à une fréquence de **02** pour *Minute*, l'hebdomadaire de l'Extrême droite avant de remonter au niveau de *National Hebdo*, autre organe de l'Extrême droite en cessation d'activité depuis 2008 pour atteindre le seuil **06** de fréquence.

La lecture de ce graphique permet de faire deux observations. La première, c'est que, par les seuils affichés ici, les deux hebdomadaires montrent que *racisme* est une forme que la presse de droite évite d'employer et *National Hebdo* davantage que *Minute* lorsqu'il paraissait encore :

SOURCES	NOMBRE D'OCCURRENCE
<i>Le Monde</i>	1098
<i>Libération</i>	717
<i>L'Humanité</i>	717
<i>Le Figaro</i>	588
<i>La Croix</i>	212

<i>Minute</i>	69
<i>National-Hebdo</i>	03

La deuxième observation qu'il est possible de faire, en s'appuyant par ailleurs sur le graphe des spécificités ci-dessous, c'est que aucun des deux hebdomadaires n'utilise – en tout cas pas dans le corpus analysé ici – la forme au pluriel : *racismes* qu'on ne retrouve que dans *L'Humanité* (58 occ.) avec une spécificité de **+ 13**, dans *Libération* (33 occ.), dans *Le Monde* (32 occ.), dans *Le Figaro* (17 occ.) avec une spécificité de **- 3** ; et dans *La Croix* (05 occ.). Pour cette même forme : *racismes*, au pluriel, que *Minute* n'emploie pas, il affiche néanmoins une spécificité de **- 13**. Pour la forme *racisme*, au singulier, *Minute* présente une spécificité de **- 50**, pendant que *National-Hebdo* affiche une spécificité de **- 4**.

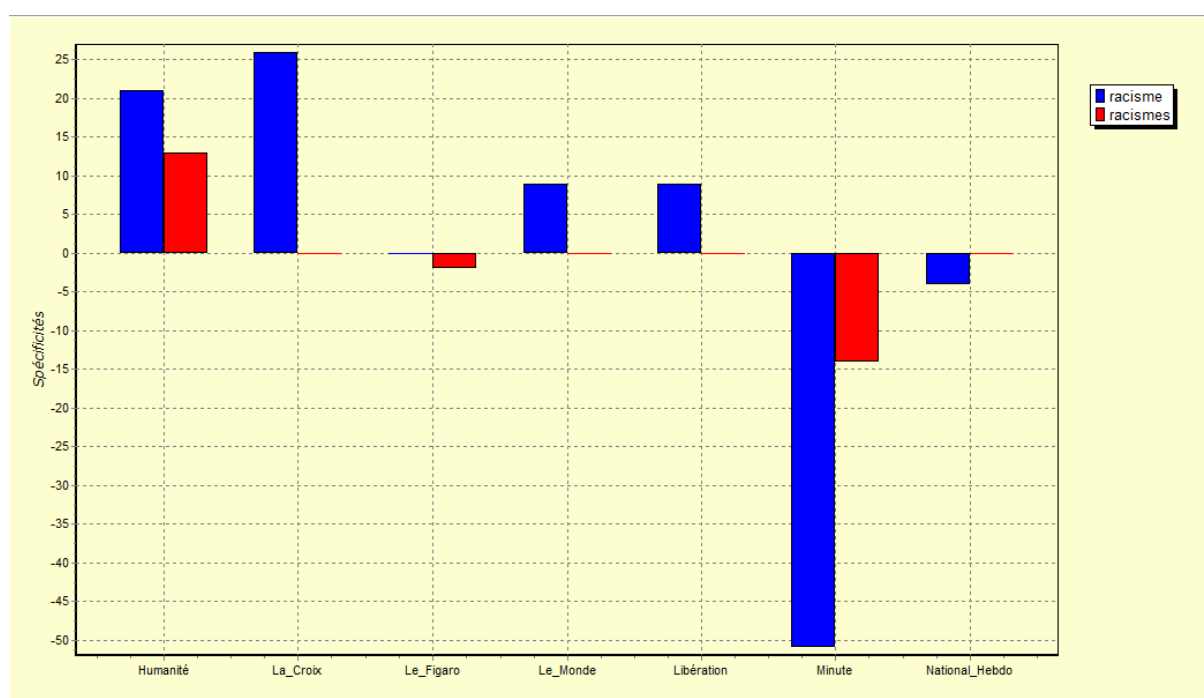


Figure 39 : Graphe de spécificité de la forme *racisme(s)* selon la partition *source* avec *Lexico3*

La forme *racisme* a une spécificité **+ 20** dans le quotidien *L'Humanité*, **+ 25** dans *La Croix*, et **+ 9** dans *Le Monde* comme dans *Libération*.

- Pour *islamophobie*

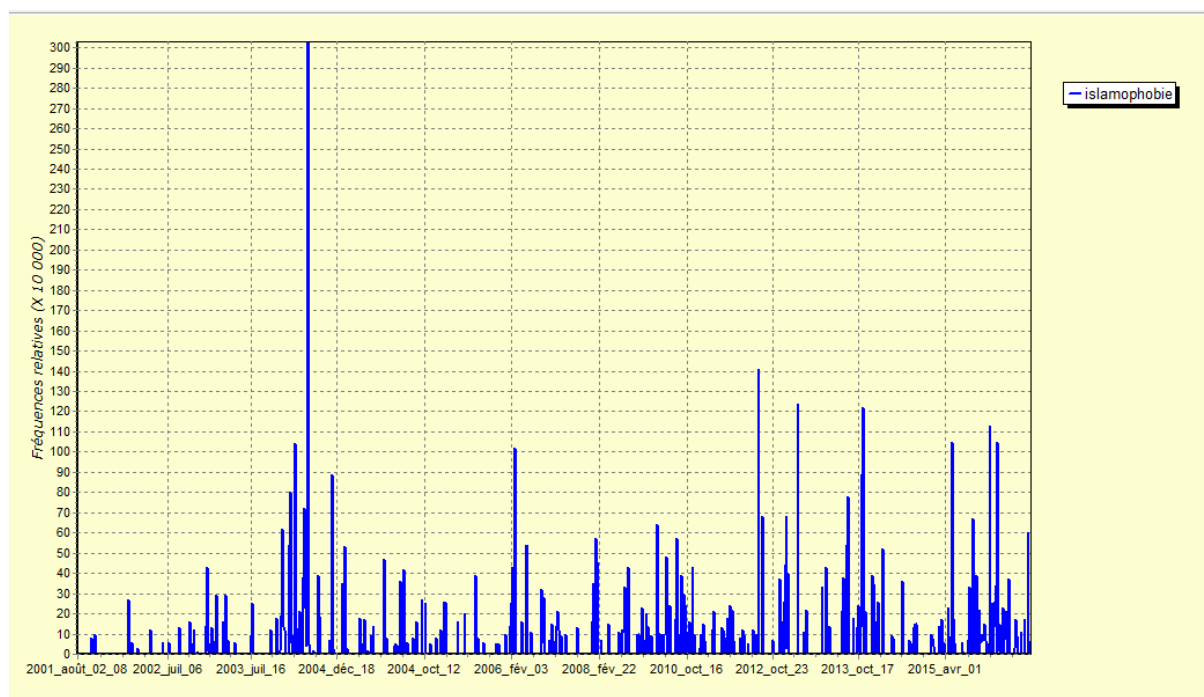


Figure 40 : Fréquences relatives de la forme *islamophobie* selon la partition *année* avec *Lexico3*

Comme on peut le voir sur le graphe de ventilation ci-dessus, du début des années 2001 à juin 2003 à peu près, la forme *islamophobie* a connu une faible *circulation* en termes de fréquence. Le seuil de la fréquence, en évoluant en dent de scie, ne s'est jamais situé en dehors de la marge {05 ≤ 100}. Mais entre juillet 2003 et décembre 2004 à peu près, il est entré dans les *usages* sans doute progressivement promu par les attentats du 11 septembre 2001 qui auraient pu être le mobile ou la cause d'une *circulation* abondante beaucoup plus tôt pour atteindre son *pic* le plus élevé, soit 300 en termes de fréquence.

Le retour au corpus, par la méthode du concordancier, permet de se rendre compte que la période coïncide avec, entre autres, des accusations de *racisme anti-arabe* et/ou d'*islamophobie*, des « appels au meurtre », des critiques de l'Islam, l'islamophobie posée comme un « chantage », l'organisation de séminaire sur l'islamophobie et l'antisémitisme, de colloque sur l'islamophobie organisé à l'Assemblée Nationale française le 20 septembre 2003, la mise en débat de la problématique du « choc des civilisations », la polémique politico-médiatique née de l'exclusion du lycée d'Aubervilliers de deux jeunes filles musulmanes Lila et Alma Levy-Omari pour avoir refusé d'enlever leur voile en classe, la création à Strasbourg de l'Observatoire National de

l'Islamophobie, les prises de parole suscitées par la « profanation d'une cinquantaine de tombes musulmanes dans un cimetière » de la ville, l'évocation de l'agression qui faillit coûter la vie à Bertrand Delanoë, à l'automne 2002, à l'occasion de la publication de son livre – une (auto)biographie – : *La Vie, passionnément* paru en 2004 chez Robert Laffont.

Après décembre 2004, la fréquence connaît une chute remarquable passant de **300 occurrences** à **90 occurrences** avec un creux en dents de scie pour enfin connaître une légère hausse : **+10 fréquences** en février 2006, soit **100 occurrences**. De février 2006 à décembre 2015 et avec des moments creux marquant toujours des évolutions en dents de scie, on peut stabiliser les fréquences de la forme autour **100 occurrences**. Il faut, néanmoins, mentionner le *pic* d'octobre 2012 (+40).

Alors que l'année 2015 est celle des attentats les plus meurtriers (*Charlie Hebdo*, *Mont Rouge*, *Hyper Cacher*, le *Bataclan*) et les plus spectaculaires en France, on constate que vers la fin de cette année-là, la fréquence de la forme chute complètement pour se retrouver au seuil de **60**. Ceci apparaît comme un véritable paradoxe, sinon que la forme circulerait sous d'autres *nominations*, et nous revenons, là, à l'hypothèse de la mise en œuvre des contournements paraphrastiques, lesquels confirmeraient une des propriétés (*caractère polémique*) de la notion de formules que nous abordons plus loin.

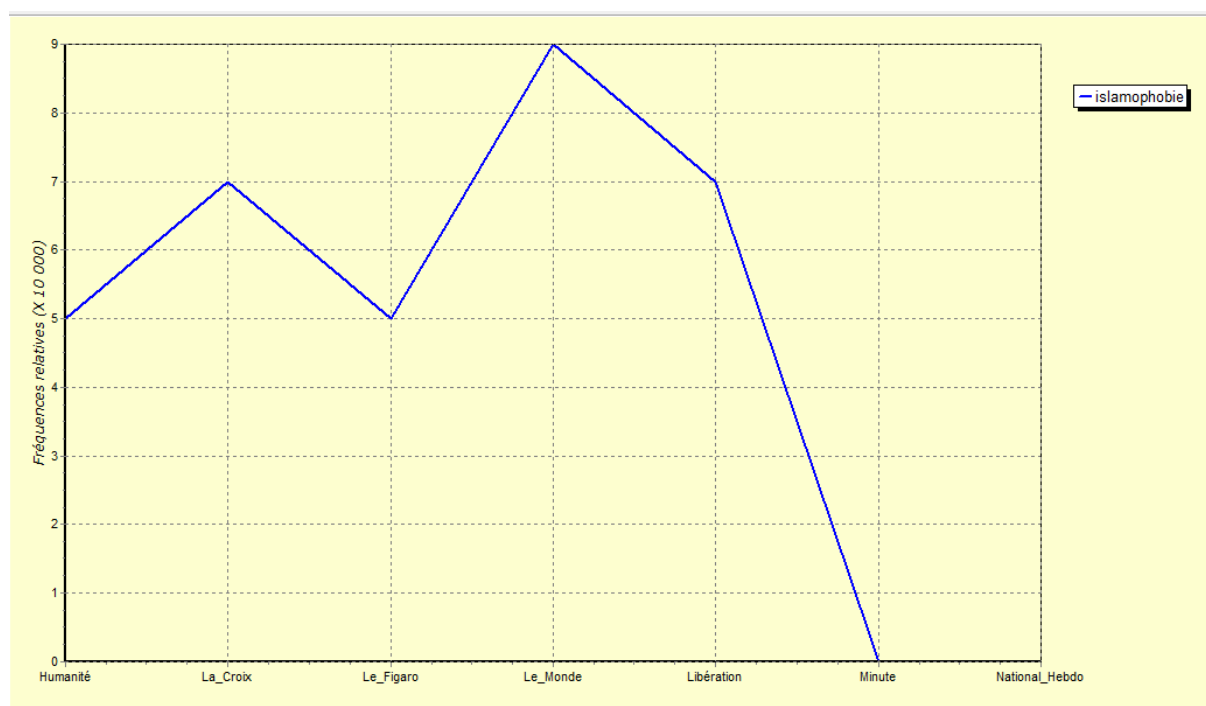


Figure 41 : Fréquences relatives de la forme *islamophobie* selon la partition *source* avec *Lexico3*

Au-delà de ce permet d'observer la graphe autour de la partition *Année* ci-dessus, la forme *islamophobie* a une fréquence relative au niveau de six *acteurs* ou *sources* constituant le *corpus de référence*. Si *L'Humanité* et *Le Figaro* affichent le même seuil de fréquence : **5**, *La Croix* et *Minute* les dépassent de **2 points** en affichant la fréquence **7**, et le seuil de fréquence le plus élevé **9**, revient au quotidien *Le Monde*.

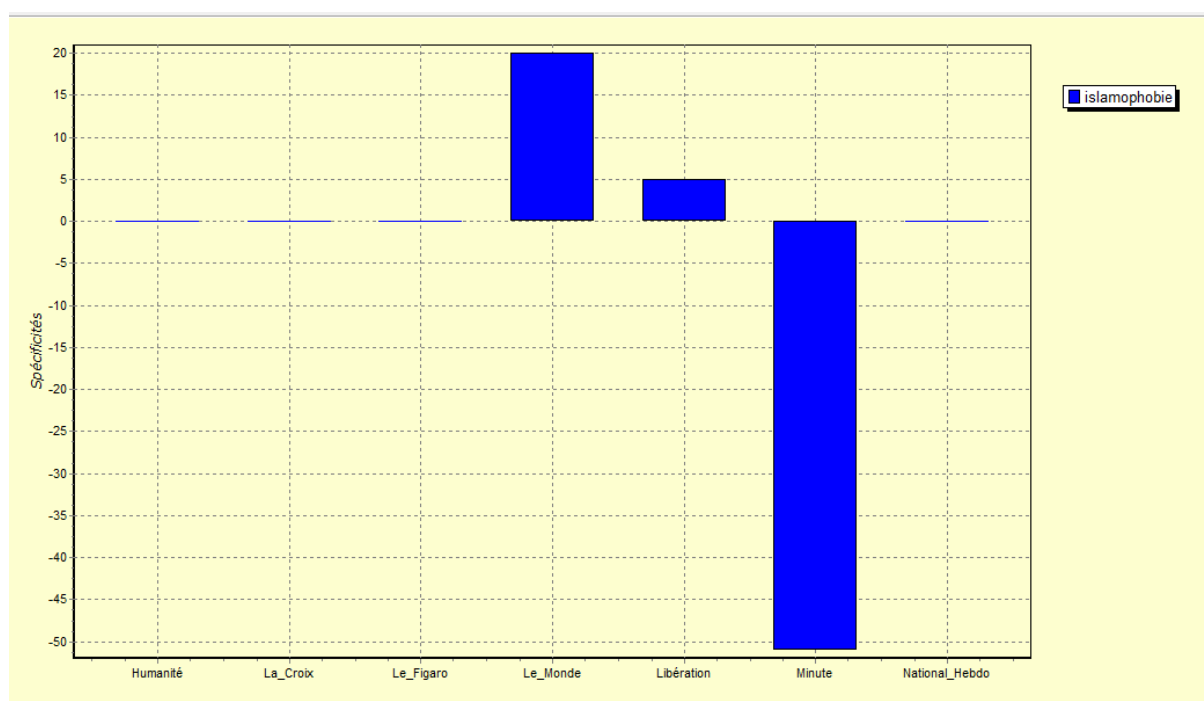


Figure 42 : Graphe des spécificités de la forme *islamophobie* selon la partition *source* avec *Lexico3*

Le fait que *Le Monde* soit, au regard du graphe des fréquences, le journal où circule le plus la forme se confirme avec le graphe des spécificités, puis qu'il présente pour cet organe de la presse quotidienne française **+20**, et seulement **+05** pour *Libération*. Mais au niveau de *Minute*, au contraire, la spécificité affiche le seuil négatif de **-50**.

- Pour *antisémitisme*

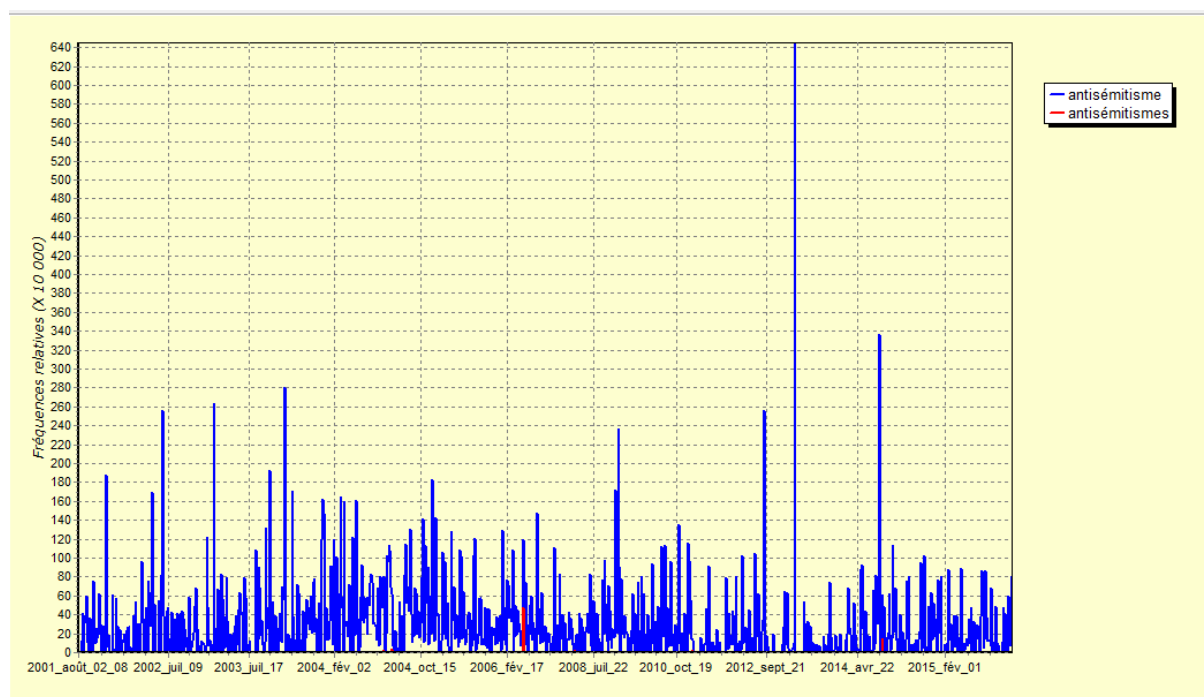


Figure 43 : Fréquences relatives de la forme *antisémitisme* selon la partition *année* avec *Lexico3*

Du seuil de fréquence **180** en août 2001, la forme *antisémitisme* enregistre une légère hausse dès juillet 2002 ; une hausse qui se poursuit jusqu'à atteindre qui porte cette fréquence à **280** en juillet 2003. La forme enregistre sa fréquence maximale de **640** en 2012 et au mois de septembre en particulier. Le retour au corpus permet d'en comprendre les ressorts. En effet, cette période coïncide, entre autres, avec les débats suscités par l'annonce de la présentation du plan d'action de Jean-Marc Ayrault – ancien Premier Ministre français – contre le *racisme* et l'*antisémitisme*, l'inauguration du Mémorial du Camp de Milles sis à Aix-en-Provence, l'appel du *Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples* à « protéger la société contre le racisme et la haine », à refuser d'« instrumentaliser » « la nécessaire lutte » aussi bien contre l'*islamophobie*, comme l'*antisémitisme*. L'appel fait suite aux *agissements* – qualifiés d'« antidémocratiques » – d'un « groupe de fanatiques religieux ou politiques » ayant conduit à l'annulation du débat programmé autour du FN à l'occasion de la célébration de la *Fête de L'Humanité*, débat que devrait animé Patrick Appel-Muller, alors Directeur de la rédaction du quotidien *L'Humanité*, etc.

De **640**, la fréquence passe, un peu plus d'un an après, soit la période avant le 30 avril 2014 à moins de **80** avant de remonter, dans la foulée, à **340**. Puis, entre cette période et février 2015, la forme se retrouve à une moyenne de **40**. La *variabilité* de ces seuils de fréquences peut se lire

autrement sur le graphe ci-dessous construit avec la partition des « Sources » ou *acteurs* du corpus de référence.

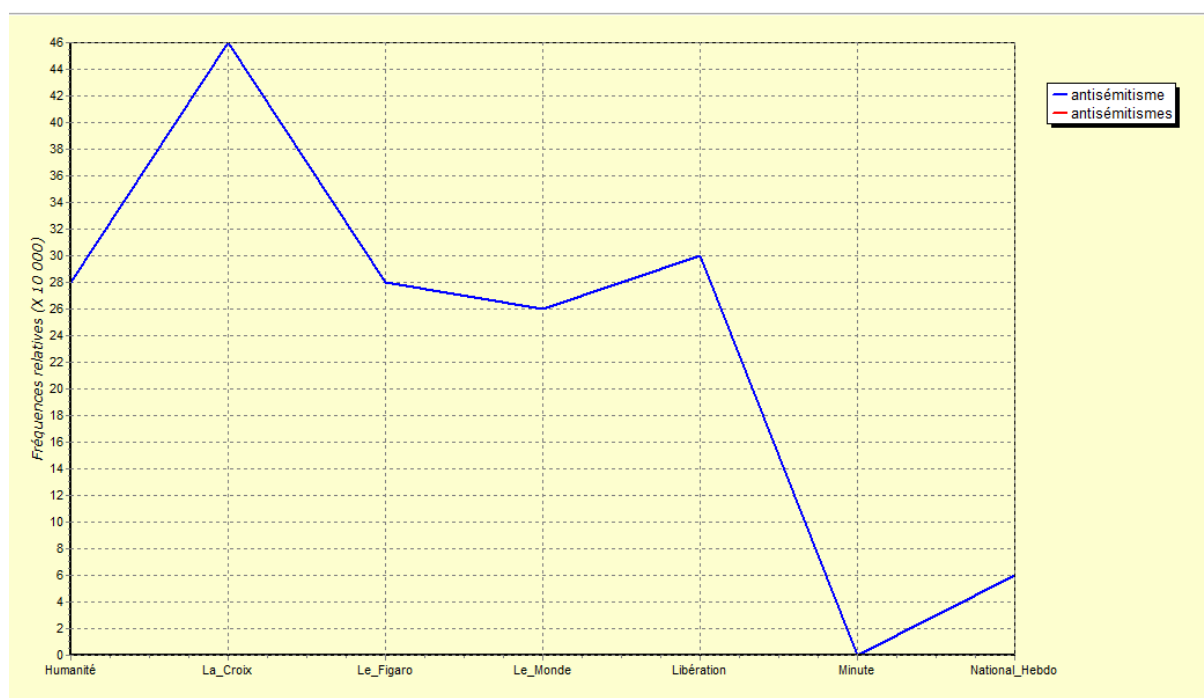


Figure 44 : Fréquences relatives de la forme *antisémitisme* selon la partition *source* avec *Lexico3*

Parmi les *sources* qui ont contribué à une plus grande la *circulation* de la forme *antisémitisme* figurent en premier lieu *La Croix* avec le seuil de fréquence le plus élevé : **46**, vient ensuite *Libération* et *Minute* avec **30** comme seuil de fréquence, suivi de près par *L'Humanité* et *Le Figaro* avec **28** comme seuil de fréquence, puis du quotidien *Le Monde* qui affiche **26** comme seul et enfin de *National-Hebdo* avec une fréquence de **6**.

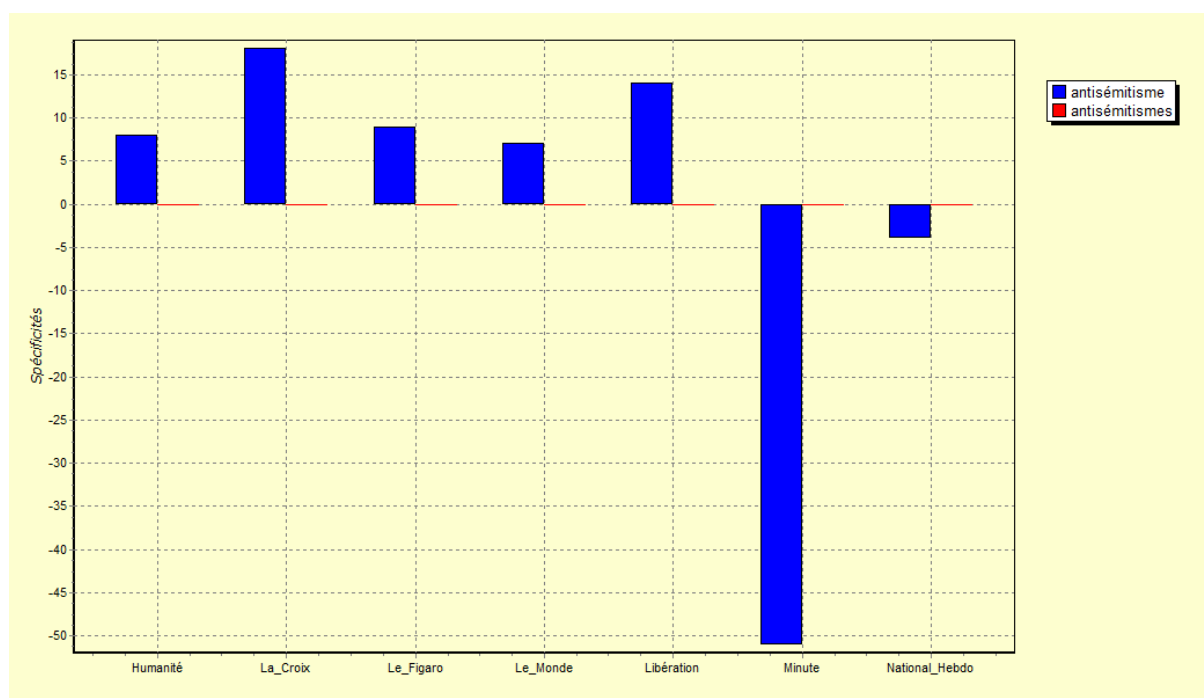


Figure 45: Graphe de ventilation de la forme *antisémitisme* selon la partition *source* avec *Lexico3*

En termes de spécificité, comme on peut le voir sur le graphe ci-dessus, la forme *antisémitisme* a une spécificité positive dans tous les quotidiens, soit **+8** pour *L'Humanité*, **+15** pour *La Croix*, **+09** pour *Le Figaro*, **+07** pour *Le Monde*, et **+ 14** pour *Libération*. Quant aux deux hebdomadaires de l'extrême droite : *Minute* et *National-Hebdo*, ils affichent respectivement **-50** et **-04** de seuil de spécificité.

VI.2.2. Le caractère « polémique »

La formule est dite objet *polémique*. En d'autres termes, tout en étant objet ou sujet du débat, de l'échange langagier, elle fait débat par des prises de positions bien souvent violentes. Selon Pierre Fiala et Marianne Ebel (1983a : 35) cités par Krieg-Planque (2009 : 103), « en désignant comme formule [...] *Überfremdung*, nous soulignons qu'elle est d'abord un **objet polémique** ». En effet, pour Alice Krieg-Planque,

le **caractère polémique** de la formule est indissociable du fait que celle-ci constitue un **réfèrent social** : c'est parce qu'il y a un dénominateur commun, un **territoire partagé**, qu'il y a

polémique. C'est parce qu'il existe une même « *arène* », selon une métaphore Bakhtinienne ressassée mais toujours juste, que **l'affrontement** est possible. La **formule** est porteuse d'**enjeux socio-politiques** (*ibid.*).

La notion de « polémique » est indissociable de celle de « formule » (Krieg-Planque, 2009). Et cette notion de « polémique », Ruth Amossy (2008 : 93-94 ; 2014 : 51), la définit « comme [une] modalité argumentative [,] un débat autour d'une question d'actualité, d'intérêt public, qui comporte des **enjeux de société** plus ou moins importants dans une **culture** donnée ». Pour Amossy, « la première marque de la polémique [...] est une **opposition de discours** [...] au sein d'une **confrontation verbale** [qui] en [constitue] la condition *sine qua non* ». La polémique, « c'est [...] l'activité consistant à apporter des arguments en faveur de sa thèse et à l'encontre de la thèse adverse qui construit la **parole polémique** ». Du point de vue de Marc Angenot (1982 : 34) dont Amossy convoque la pensée, la polémique « suppose un **contre-discours antagoniste**³⁸⁸ [...] lequel vise dès lors une double stratégie : démonstration de la thèse et réfutation-disqualification d'une thèse adverse » (*ibid.* : 52).

Cette *opposition de discours* laquelle suppose un *contre-discours*, nous la voyons à l'œuvre de façon différée à travers les éléments des tours de parole (cf. extrait 1) d'Anne-Sophie Leclère par exemple :

(6)

/les personnes qui ont tué / mais c'est pas grave / on va leur mettre un bracelet et puis ce sera déjà bien /
un singe reste un animal / un / un noir / c'est un être humain / euh / j'ai des amis qui sont noirs / c'est
pas pour ça que je vais dire que c'est des singes / c'est plus par rapport à une sauvage que / que je l'ai
fait / pas par rapport au racisme / ou aux noirs / ou aux gris / ou aux n'importe quoi / là / c'est vraiment
une sauvage / c'est une sauvage / voilà / à la limite / moi / je préfère la voir dans un arbre / après les
branches / que de la voir comme ça au gouvernement hein / franchement /

Dans les éléments de cette prise de parole, Anne-Sophie Leclère essaie de faire deux choses. D'abord, elle manifeste son « opposition », autrement dit, son *désaccord* par rapport à la politique pénale de Taubira alors Garde des Sceaux. Ensuite et enfin, elle s'engage dans une stratégie argumentative réfutant les accusations de « racisme » dont elle est l'objet. Cette stratégie de « réfutation » s'accompagne de la « disqualification » de son adversaire, traduisant une certaine **agressivité** marquée par une attaque personnelle, des invectives : « c'est une **sauvage** », « sourire

³⁸⁸ C'est l'auteur qui le souligne.

du diable » et faisant ainsi basculer la *modalité argumentative*, autrement dit, **la polémique** vers **le polémique**, c'est-à-dire le **registre discursif**, caractérisé par la violence verbale, et dont elle se distingue. Comme l'affirme Ruth Amossy (2008 : 99),

c'est **l'agressivité** qui autorise le choc des thèses antagonistes. On passe dès lors du niveau de la modalité argumentative (la manière dont se structure et fonctionne l'argumentation) à celui du registre discursif (le ton, le style adopté). [L]e discours d'opposition est ressenti comme agressif lorsqu'il enfreint (1) les normes de civilité exigées par l'interaction (virtuelle ou réelle) : il y a transgression des règles de la politesse et atteinte à la face de l'autre (dans le sens où l'étudient les interactionnistes) ; (2) la déontologie de la discussion rationnelle, à savoir les règles de la discussion critique visant à la résolution des différends (tels que l'analyse la pragma-dialectique).

La notion de « face » qui apparaît dans cette approche de définition du polémique fait écho à celle de « territoire » -*territoire partagé*- évoquée ci-dessus par Krieg-Planque définissant la polémique qui a été d'abord théorisée par Erving Goffman (1953, 1973) retravaillée par la suite par Brown et Levinson (1978, 1987) ainsi que par Catherine Kerbrat-Orecchioni (2005).

La réaction de Taubira sur **France 2**, en novembre 2013, soit quelques jours après les propos d'Anne-Sophie Leclère intervient comme un **contre-discours** :

(7)

ce sont des propos qui me déniaient mon appartenance à l'espèce humaine / donc / ils sont violents / et en plus / ils ne sont pas proférer n'importe où. C'est ici, dans ce pays de France / c'est-à-dire cette Nation qui s'est construite sur une communauté de destin, sur du droit, sur des lois qui s'appliquent à tous, sur une égalité entre ses citoyens c'est dans ce pays-là que des personnes s'autorisent à proférer de tels propos / moi j'encaisse le choc / simplement, évidemment, c'est violent pour mes enfants, c'est violent pour mes proches. C'est violent pour tous ceux qui me ressemblent ; ça l'est pour tous ceux qui ont une différence, mais ça l'est aussi pour ceux qui ressemblent à ceux qui les profèrent parce qu'on peut se ressembler physiquement mais ne pas avoir la même éthique, ne pas avoir le même idéal. Donc, je sais qu'il y a des personnes qui souffrent beaucoup, beaucoup des agressions. [...] **Le racisme n'est pas une opinion, c'est un délit ; l'antisémitisme n'est pas une opinion, c'est un délit ; la xénophobie, les discriminations, ce sont des délits punis par la loi, donc la justice doit passer.** Mais la justice ne peut pas porter toute la charge, la société doit s'interroger. Et c'est ce qui se fait ; parce qu'on voit bien que tous ceux qui ne louvoient ni avec les valeurs républicaines ni avec les principes démocratiques, ils s'expriment là ; toutes ces voix qui s'élèvent rappellent que justement elles ne louvoient pas avec ces

principes et ces valeurs. Je connais assez, trop, les ressorts de la société française, je connais trop son histoire, je connais bien cette parenthèse honteuse de voix qui s'élèvent et qui prétendent être les voix de la France. Mais je sais bien comment le soubassement, comment le socle [...] ce qui est constant, permanent et éternel en France, comment tout cela s'est construit, justement dans la fraternité ! [...] Nous allons livrer bataille parce que nous avons des batailles sémantiques à livrer, nous avons des batailles culturelles à livrer, nous avons des conquêtes politiques à faire et nous sommes bien déterminés à le faire.

Tout en reconnaissant le caractère « violent » des propos qui l'ont visée, Taubira refuse, qu'au nom de la « liberté d'expression », l'on prenne des propos discriminatoires pour des « opinions ». Et, tout en appelant à la justice, elle invite toute la société à « s'interroger ». Soulignons également que cette intervention se termine par un positionnement métalinguistique, voire métadiscursif, que nous avons précédemment identifié comme indice du fonctionnement en termes de *réfèrent social*.

À travers le débat « polémique », ce sont donc des oppositions de points de vue, de valeurs qui s'expriment dans l'*interdiscours*, jusqu'à déboucher sur ce que Ruth Amossy (2014 : 56) appelle la « dichotomisation ». Cette dernière résulte du « choc », de « deux options antithétiques » s'excluant mutuellement. *Alors que le débat argumenté est censé acheminer les participants vers une possibilité de résolution, la dichotomisation*, explique Amossy, citant Marcelo Dascal (2008 : 27) « radicalise le débat, le rendant difficile –parfois impossible– à résoudre ».

La confrontation se radicalisant engendre la « polarisation » ou la « division sociale » (Amossy, 2014 : 58). En effet, Anne-Sophie Leclère et Christiane Taubira, et dans la confrontation qui les a opposées, ont reçu le soutien de « diverses personnalités politiques », de mouvements associatifs comme de citoyens *lambda* qui ont « concrètement [pris] parti pour l'une ou l'autre des thèses défendues » par les deux protagonistes (Plantin, 2003 : 283, cité par Amossy, 2014 : 58). En s'associant au débat, et comme le fait remarquer Amossy (2014 : 58-59), toutes

ces voix sont prises dans une orchestration qui finit par dessiner deux ensembles diamétralement opposés : on n'est plus alors sur le **plan de l'énonciation**, mais sur celui de **la structure actantielle** qui met aux prises un **Proposant** et un **Opposant** face à un **Tiers**. **Il ne s'agit pas ici de personnes, mais de rôles : défenseur** de la position avancée, **adversaire** de cette position, **auditeur-spectateur** de la confrontation.

Aux trois pôles (*Proposant*, *Opposant* et *Tiers*) définis par la *structure actantielle* peut s'ajouter le pôle médiatique qui joue un rôle fondamental dans l'*orchestration* du débat polémique.

Dire qu'un mot ou syntagme saisi comme *réfèrent social* est une *formule*, c'est reconnaître qu'elle est objet de polémiques, qu'elle « est porteuse d'enjeux socio-politiques », « qu'elle met en jeu quelque chose de grave » ; « non pas nécessairement au sens dramatique du terme », explique Krieg-Planque (2009 : 103-104),

mais au sens où elle met en jeu l'existence des personnes : [...] les modes de vie, les ressources matérielles, la nature et les décisions du régime politique dont les individus dépendent, leurs droits, les rapports d'égalité ou d'inégalité entre citoyens, la solidarité entre humains, l'idée que les personnes se font de la nation dont ils se sentent être les membres.

Les *formules*, poursuit Krieg-Planque (2009 : 104),

[...] participent au poids de **l'histoire**, ce poids de l'histoire qui leste les destins individuels. C'est parce qu'elles constituent un enjeu, parce qu'elle met en jeu l'existence des personnes, parce qu'elle est porteuse d'une **valeur** de description des **faits politiques et sociaux**, que la formule est **l'objet de polémiques**. En polémiquant autour d'elle, les acteurs-locuteurs ne polémiquent pas « pour rien » : ils polémiquent pour une **mise en description du réel**. [...] Les formules restent, et toujours agissent. **Les formules [...] ont un caractère historique. Elles font partie de l'histoire.**

Dès lors, il est important de reconnaître que le **caractère historique** est indissociable de la notion de « formule » qui n'a de sens, finalement, qu'au sein d'une société engagée dans une politique donnée afin d'appréhender une réalité donnée comme « objet partagé du débat public ». Le syntagme « débat public », associé ici à la notion de « formule » et qui est déjà apparu dans l'approche de définition (voir plus haut) de la notion de « polémique » proposée par Ruth Amossy (2014), est fondamental et nécessite un petit éclairage. On peut concevoir le « débat public » ici comme « un lieu d'exposition singulier des relations interdiscursives » qui participe à la *construction* d'un « événement médiatique » à travers la réappropriation d'une pluralité de canaux de communication par des acteurs socio-politiques divers ; *événement médiatique* qui devient, en s'inscrivant justement dans l'*espace public*, un « objet polémique » (Garric et Longhi, 2014 : 51). C'est un *espace* dont la configuration repose sur un « brouillage des frontières sémiotiques, voire discursives » (*ibid.* : 52) ; des *espaces* d'expression affranchis des canaux traditionnels (télévisions,

radios, presse écrite etc.) qui sont des « dispositifs très contrôlés » (Garric et Longhi, 2014 [en ligne]) ; et rendus possibles grâce à l'avènement de l'internet au travers « [des] forums de discussion, [des] blogs ou commentaires du numérique » (*ibid.* [en ligne]), les réseaux sociaux tels que *twitter* et *facebook* et des sites internet institutionnalisés comme celui du *CRIF*³⁸⁹. La disponibilité de ces « nouveaux [...] espaces communicationnels [crée] des modalités discursives inédites qui favorisent le développement d'une parole démocratique citoyenne, marquée par des attitudes réflexives sur le fonctionnement de la langue », voire « prendre le discours [lui-même] comme objet » (*ibid.*) Ces *espaces* dédiés au *débat public*, comme l'affirme Nathalie Garric (2015 : 61), sont « caractérisés par leur hétérogénéité au niveau des systèmes sémiotiques, des acteurs et des types de textes qui y participent » ; et ce faisant, citant Ruth Amossy (2011, 2014) « engage[nt] de nombreuses polémiques dont l'objet devient fréquemment le langage lui-même [, sous] forme de conflits métalangagiers ».

▪ Manifestations discursives des enjeux liés à la *formule*

Les enjeux que portent les formules, assure Krieg-Planque (2009 : 105) *sont aussi divers que variés comme le sont également les façons qu'ont les locuteurs d'y répondre en prenant part aux débats*. Les sources d'enjeux étant multiples, selon l'auteur,

[...] l'enjeu peut provenir du fait que la formule est utilisée de façon monopolistique par une formation discursive adverse (il peut s'agir alors de s'approprier la formule, éventuellement en lui donnant un sens différent et de la neutraliser en faisant usage du **procédé de rétorsion**) ; du fait que la paternité d'une formule dont on voudrait se réclamer est revendiquée par l'adversaire (il s'agit de dire alors qu'on en est soi-même l'auteur) ; du fait qu'on se voit attribuer par l'adversaire –à tort ou à raison- la paternité d'une formule dont on ne veut pas (il s'agit de s'exprimer sur le **mode de la répudiation**)... Tous les **procédés discursifs et métadiscursifs** sont susceptibles d'être mis à contribution pour faire en sorte que la formule serve le dessein politique que chacun s'assigne : **néologisme de sens, néologisme de forme, revendication, répudiation, rétorsion, reformulation...**

En lien avec ces enjeux socio-politiques, et revenant spécifiquement à la notion de « polémique », Krieg-Planque (*ibid.* : 105) indique qu'elle peut, (1) se manifester « sur le mode de l'injonction de

³⁸⁹ Conseil Représentatif des Institutions juives de France.

prononciation et du refus d'énoncer », le (2) « sur mode de la prédication et du refus de la prédication », (3) « porter sur la question de l'(in)adéquation de la formule à la chose qu'elle désigne », (4) « porter sur la réalité ou l'inconsistance du référent que la formule est supposée désigner » ou (5) « porter sur la reconnaissance sociale de la formule ».

(a). **Formule : injonction de prononciation et refus d'énoncer**

Le *mode de l'injonction de prononciation et du refus d'énoncer*, c'est une invitation adressée à l'adversaire. C'est un ordre qui lui est intimé de reconnaître la formule et de la convoquer dans son discours. Cette *injonction* peut donc rencontrer une opposition, c'est-à-dire un refus, sinon une *répudiation* catégorique ou alors une reconnaissance partielle qui passe par des opérations linguistiques notamment paraphrastiques³⁹⁰ (par ex. refus de faire usage du mot « **négociation** » attendu de la part du gouvernement par les syndicats en grève en décembre 1995 pour énoncer ceux de « **dialogue** » et « **concertation** »).

On peut donner ici l'exemple de Philippe Tesson qui formule indirectement une *injonction* à l'endroit de Jean-Marc Morandini, celle de reconnaître la dénomination « fanatiques » comme terme approprié, adéquat pour désigner « **les musulmans** » ; ce à quoi ce dernier, évidemment, oppose un « refus d'énoncer » :

(8)

P. Tesson : [...] Écoutez ! Je rêve ou quoi ? C'est ça notre **problème** actuellement. **C'est les M/musulmans qui amènent la merde en France aujourd'hui !**

J.-M Morandini : [...] **Ce n'est pas « les M/musulmans**, Philippe ! Vous jouez le jeu, vous savez bien à quel jeu vous jouez quand vous faites ça ! Enfin, franchement !

P. Tesson : [...] c'est vrai. **C'est l'Église catholique...**

J.-M Morandini : Les musulmans...

Tesson : [...] C'est **les Juifs**... n'est-ce pas ! Allons-y... Allons-y...

Morandini : [...] **Ce n'est pas « les musulmans », c'est le fanatisme, le problème.** C'est pas « les musulmans »... Ce n'est pas la même chose...

Tesson : Où sont-ils, les « **fanatiques** » aujourd'hui ?

Morandini : Mais, ça veut dire que, les « fanatiques » ce n'est pas « les musulmans »...

³⁹⁰ Krieg-Planque (2009 : 85-86) donne ici l'exemple des mots « **concertation** », « **négociation** » et « **dialogue** » auxquels il arrive une aventure singulière en 1995 au moment de ce que les commentateurs nommeront plus tard [...] au moyen de [...] diverses [...] expressions » s'appuyant sur des sources journalistes et autres publications : les « grèves », la « grève de décembre », le « tournant de décembre », le « souffle de décembre », le « 'décembre' » (tout court et entre guillemets), le « mouvement de décembre », le « mouvement social de décembre », le « quasi-mouvement », le « mouvement immobile », les « luttes de novembre-décembre », la « lutte » [...], le « mouvement polysémique » ou la « colère ».

Tesson : Les « fanatiques » aujourd'hui réclament l'*islam*...Excusez-moi donc. Zut quoi !

Morandini : On a le droit de ne pas être d'accord, c'est ça un débat aussi.

En nous appuyant sur les travaux de Krieg-Planque (1992a : 98-99) et sur ceux de Jacqueline Authier-Revuz, nous pouvons signaler ici une activité métalangagière. Cette activité relève du *métadiscours* aussi bien « non opacifiant » qu'« opacifiant » en ce sens que les discours produits ici dans la relation antagoniste liant Tesson (L1) et Morandini (L2) portent à la fois sur le *contenu* « [...] amènent la merde en France [...] » et les *expressions* « musulmans » *vs* « fanatiques / fanatisme » :

(L1) c'est les musulmans qui amènent la merde en France aujourd'hui /

(L2) ce n'est pas « *les musulmans* » c'est le *fanatisme* le problème /

(L1) les « fanatiques » aujourd'hui réclament l'*islam* / excusez-moi donc. Zut quoi /

(L2) mais ça veut dire que les « fanatiques » ce n'est pas « les musulmans » /

(b). **Formule : prédication et rejet de la prédication**

En outre, la polémique peut également, selon Krieg-Planque (2009 : 106) citant Fiala et Ebel, « se faire sur le mode de la **prédication** et du **rejet de la prédication** » comme ces auteurs l'ont observé au sujet de la formule « xénophobie ». En effet, *Überfremdung* ou *xénophobie* étant une formule « d'accusation à l'égard des partisans de la lutte contre la « surpopulation étrangère » (Krieg-Planque 2009 : 54-55), ces derniers se sont retrouvés en position de devoir répondre à l'accusation sur le mode donc du *rejet* ou de la *répudiation* de la formule. À l'assertion « *Vous êtes xénophobes* » imposée par les adversaires de la formule comme le rapporte Krieg-Planque, les partisans de l'initiative ont opposé *des énoncés dialogiques* du type : « *Xénophobie ? non ! mais voici pourquoi je voterai oui ...* »³⁹¹. Comme *xénophobie*, le mot *islamophobie* peut être également saisi comme une formule d'accusation de ceux qui agitent l'idée que « l'*islam* » est un « problème », un « mal », « **le "CANCER"** » ; idée contre laquelle les adversaires, disons les « musulmans » en premier, tentent de se défendre. On peut l'observer sur la copie d'écran ci-dessous issue d'un forum de discussion suite à l'organisation les 13 et 14 septembre 2015 à Pontoise (en France) du « salon³⁹² de la femme musulmane » :

³⁹¹ Il s'agit là d'un courrier de lecteur cité par Fiala et Ebel comme l'indique Krieg-Planque, 2009, p. 55.

³⁹² Cf. l'article « Personne ne me soumet ! » : deux Femmes perturbent le salon de la femme musulmane », *Libération* du 13.09.2015 [en ligne], consulté le 14.09.2015.



Figure 46 : Copie d'écran de commentaires numériques sur l'événement : « Salon de la femme musulmane »

On assiste là, à un enrichissement lexicologique avec la création du mot-valise « nazislamistes » qui n'est pas sans rappeler le terme « nazisme ». Le mode sur lequel le terme est utilisé, l'identité – religieuse notamment – de l'internaute que nous ne connaissons pas, mis à part son avatar « NEWS », certes, mais que nous supposons être de confession musulmane au regard du sens qui

se dégage de son énoncé, correspond, à notre avis, au *rejet de la prédication* : « L'islam est ... le CANCER du monde ». Ce *rejet de la prédication* se renforce avec l'internaute se désignant par « Quenelle »³⁹³ (son *avatar*, son *identité numérique*) et pour qui « la vérité seul[e] restera, l'islam est vérité ». Par suite, le terme « nazislamistes » fonctionne non seulement comme *rejet de la prédication* ; mais surtout comme terme d'*accusation* des “promoteurs” ou partisans de l'« islamophobie » d'être dans une stratégie de « conspiration » ou de « complot » (« les théories du complot »)³⁹⁴, pour enfin pouvoir justifier ou légitimer, après coup, un meurtre de masse en référence au génocide juif. Ce rapprochement opéré entre « islamophobie », « nazislamistes » et projet d'« extermination » on peut finir par s'en convaincre après avoir écouté Roland Dumas, avocat et homme politique français, dans un entretien accordé à *Oumma TV* et intitulé « Le devoir de pluralité » :

La grande majorité des Français [...] n'a pas été très correcte au moment de l'occupation nazie à l'égard des Juifs. [...] En France, à l'époque, [...] il y avait une certaine **judéophobie**. Et aujourd'hui, le sentiment a fait place à un autre sentiment qui est **l'islamophobie**. La France qui est un pays paisible. [...] On est en train, par de petites touches, par des **mots malheureux**, par des attitudes, par des lois [...], par des conférences, on est en train de créer un climat [...] qui va se retourner contre cet État paisible et amènera des troubles en France.

Ce qu'on peut faire observer ici, c'est que le terme « nazislamistes » s'apparente à une « **guerre** »³⁹⁵ *idéologique de position* », pour reprendre les propos de Jean-Jacques Courtine (1981 : 23-24, 107), cité par Krieg-Planque (2009 : 107)

³⁹³ C'est d'abord une recette de cuisine à base de pâte à choux ou de semoule, en forme généralement allongée, cuite à l'eau. Mais c'est surtout, et c'est le sens qu'elle a ici, un geste inventé par Dieudonné M'bala M'bala et considéré comme le salut nazi à l'envers (cf. Sud Ouest et AFP [en ligne]). L'article est signé par Bertrand Guay pour l'AFP. Voir aussi *wikipedia* et le site *dieudosphère* de l'humoriste.

³⁹⁴ Dans un entretien accordé à l'Express le 17 avril 2015 [en ligne], Pierre-André Taguieff parle des « théories du complot ». Pour le chercheur, « la plupart des petites “théories du complot” contemporaines sont bricolées selon [le] mode d'inférence mimant une enquête policière et recourant à l'hypercritique des explications “officielles” ». Voir pour plus de détails l'entretien dont les propos ont été recueillis par Éric Mettout. Entretien consulté le 31 octobre 2015 sur www.lexpress.fr.

³⁹⁵ Il s'agit ici de la « métaphore du combat » qu'utilisait J.-J. Courtine (1981 : 23-24) et qu'il a abandonnée par la suite comme l'indique Krieg-Planque, 2009, p. 109. Certes, nous ne savons pas les raisons qui sous-tendent cet abandon. Mais, de toute évidence, il est clair que nous avons affaire à un « combat » ; « combat » menée non pas avec des armes de type Kalachnikov, mais des armes de type langagier qui, si elles « ne tuent pas », pour reprendre les propos de Patrick Charaudeau (2013 [en ligne]), elles « peuvent blesser douloureusement ». On peut conclure que « blesser », c'est aussi « tuer » d'une manière ou d'une autre. En ce sens que dans l'acte, il y a déjà l'intention.

où la réfutation se fait “à la dénégation” (démarquer ses mots des mots de l’autre, opposer ses mots à ceux de l’autre, **lutter** mot-à-mot, comme on avance pas à pas dans une guerre de tranchée...), ou comme guerre idéologique de mouvement, dans laquelle les **effets de polémique** se produisent “au retournement” (s’emparer des mots de l’adversaire, en faire ses propres mots et les retourner contre lui, lutter en prenant l’autre au mot...).

On voit bien que, ceux qui dénoncent le terme « islamophobie », donc les « anti », se l’approprient à travers « islamistes » en l’associant au terme « nazis » pour en arriver à « nazislamistes »³⁹⁶ et le retourner (“retournement”) finalement contre leurs adversaires, autrement dit, les « pro ».

Cette idée de « combat » ou de « *guerre idéologique de position* » devient une évidence et les protagonistes semblent en être convaincus dans les échanges langagiers. Deux exemples peuvent l’illustrer. Le premier, c’est justement, le *combat* pour l’imposition de la dénomination « Daesh » qui est « la traduction du sigle [anglais] “Isil” (*Islamic State of Iraq and the Levant*) en langue arabe » pour dénier au groupe djihadiste, et ceci dans un affrontement « sémantique » déjà, le statut d’État, autrement dit, d’“entité politique constituée d’un territoire délimité par des frontières, d’une population et d’un pouvoir institutionnalisé”. Par le terme « Daesh », l’idée est de lui refuser également le qualificatif « islamique » parce qu’il ne saurait et ne doit être vu, en dépit de l’immensité du territoire qu’il contrôle et du nombre de combattants dont il dispose, comme « LE pays de TOUS les musulmans »³⁹⁷. Mais, que ce soit dans l’appellation anglaise ou arabe, adoptée par la diplomatie française en l’occurrence, la notion d’« État » est toujours présente, puisque « Daesh » n’est qu’une traduction. Le deuxième exemple enfin, que nous avons déjà souligné, c’est celui de Christiane Taubira qui, prenant la parole sur *France 2* en novembre 2013 pour se prononcer par rapport aux propos dont elle avait été l’objet de la part d’Anne-Sophie Leclère, déclara :

(9)

[...] Nous allons livrer **bataille** parce que nous avons des **batailles sémantiques** à livrer, nous avons des **batailles culturelles** à livrer, nous avons des **conquêtes** –batailles- **politiques** à faire et nous sommes bien déterminés à le faire.

³⁹⁶ Le terme « nazislamistes » est construit sur le même principe que le terme “« islamo-fascisme »” (cf. l’article « Que veut dire le terme “islamo-fascisme” ? », *Le Point* [en ligne], publié le 16.02.2015, consulté le 17.02.2015.

³⁹⁷ Cf. l’article de P.-Y. C., « Pourquoi la diplomatie française utilise le terme Daesh, plutôt qu’Etat islamique », *SUD OUEST* [en ligne], publié le 15 septembre 2014, consulté le 21.09.2015.

(c). Formule et (in)adéquation à la chose nommée

S'agissant de la question de l' *(in)adéquation* de la formule à la chose, autrement dit, à la **désignation** du réel ainsi nommé, Krieg-Planque donne l'exemple de l'expression « classe stérile » issue de l'étude de Marie-France Piguet (1996), étude effectuée à partir des débats qui ont eu lieu dans les années 1760-1770. L' *(in)adéquation* est surtout fondée ici sur l'adjonction de l'adjectif « stérile » au nom « classe » qui, visiblement, accroît le caractère «catégorisant» de la notion de « classe » par la dimension de l'improductivité, de la « couleur **péjorative** » (Krieg-Planque, 2009 : 21) dont est marquée « stérile » du point de vue sémantique.

Certains éléments de réponse des échanges que P. Tesson, journaliste chroniqueur invité à parler de la « laïcité » sur la radio *Europe 1* en janvier 2015, a eus avec Jean-Marc Morandini, l'animateur de l'émission, peuvent être inscrits dans le registre de l' *(in)adéquation* de la formule à la chose. En effet, Morandini dénonce dans cet échange (voir sous *corpus* en **annexe**) l'idée de Tesson, celle de vouloir, d'une part, faire des « musulmans », les « **seuls** responsables » du « problème » de la France : « l'atteinte à la **laïcité** », ce qui est, en soi, un « jugement de valeur » ; et d'autre part, de juxtaposer les mots « musulmans » et « fanatisme / fanatiques ». Or, les mots « fanatisme » et « fanatiques » sont fondamentalement « péjoratifs » rejoignant, d'une certaine manière, ce qui a été observé avec le mot « stérile » entré en conjonction avec le mot « classe » dans l'étude de Marie-France Piguet (1996). Ce qui est important à souligner ici, c'est le trait axiologique négatif dans les valeurs contenues dans « fanatiques » ou « fanatisme » qui, activé, engendre et entretient une *in-adéquation*. Comme le dit d'ailleurs Agnès Steuckardt (2003 : 261) dans « Révolutionnaire autonymie », article paru dans *Parler des mots. Le Fait autonymique en discours* (dir. Jacqueline Authier-Revuz et *al.*), dans « les textes polémiques, le grief d'inadéquation concerne toujours le trait axiologique : ce que l'on dénonce dans le discours de l'adversaire, ce sont ses jugements de valeur erronés. Deux inadéquations sont théoriquement possibles : celle du mot péjoratif à un référent apprécié favorablement par le locuteur, ou bien celle du mélioratif à un référent qu'il juge au contraire défavorablement ». Ce qui est donc en cause ici, « ce n'est [...] pas l'absence de sens de l'expression » (*ibid.* : 260) « fanatiques » ou « fanatisme », « mais bien le trait négatif qu'elle comporte » que Tesson semble vouloir associé à « musulmans ».

Ce que l'on peut lire à travers les propos de Philippe Tesson, c'est que tout *musulman* est un potentiel *fanatique* ce à quoi s'oppose Morandini en appelant à distinguer « musulmans » de « fanatiques », lesquels pourraient être tenus pour responsables du « problème » identifié à travers le terme de « merde » et sur lequel, visiblement, les deux protagonistes sont en accord.

Dans la vague des réactions ayant suivi cet affrontement verbal entre Tesson et Morandini, nous en retenons quelques-unes, dont celle d'Alain Jakubowicz, Président de la LICRA. Ce dernier identifie un « amalgame »³⁹⁸ (*Libération* [en ligne], voir copie d'écran ci-dessous) entre « musulmans » et « fanatiques » dans les propos de Tesson et se demande si le 11 janvier est déjà jeté aux oubliettes.



Figure 47 : Copie d'écran des réactions politiques suite aux propos de P. Tesson

³⁹⁸ Cf. l'article de Jonathan Bouchet-Petersen [en ligne], « Philippe Tesson et les « musulmans qui amènent la merde en France », *Libération*, 15 janvier 2015, consulté le 18.09.2015.

Comme Jakubowicz, Olivier Dartigolles, porte-parole du Parti Communiste Français (PCF) et élu de la ville de Pau, accuse Philippe Tesson de donner dans des « amalgames » et la stigmatisation, lui rappelant, par ailleurs, que « l'esprit du 11 janvier, c'est la fraternité ». Emboîtant le pas à Alain Jakubowicz et Olivier Dartigolles, Cécile Duflot, femme politique, ancienne Ministre de l'écologie du premier gouvernement de François Hollande, ex Secrétaire Général du Parti Europe Écologie des Verts (EELV) et député à l'Assemblée Nationale française, parle d'« islamophobie puante » et appelle à une « réaction [...] forte » contre les propos de Tesson.

Au-delà du mot « islamophobie », entré en *polémique* ici et dont le sens est discuté, on peut questionner le sens de la notion d'« amalgame » convoquée à travers ces réactions en le confrontant avec la conception qu'en ont quelques chercheurs.

S'appuyant sur de récents travaux, l'article de Marianne Doury (2003), intitulé « L'évaluation des arguments dans les discours ordinaires. Le cas de l'accusation d'amalgame », paru dans la revue *Langage et société*, n° 105 ; mais surtout celui de Soad Matar et d'Andrée Chauvin-Vileno (2006) intitulé « **Islamalgame**, discours représenté et responsabilité énonciative » paru dans la revue *Semen*, n° 22, Nathalie Garric & Julien Longhi (2014) proposent une synthèse définissant l'**amalgame** comme « procédé logico-rhétorique, coup de force discursif et analogie fallacieuse [ayant] une portée pragmatique de disqualification ». L'amalgame est une « catégorie de l'analyse argumentative, souvent renvoyé [...] aux marges de l'argumentation, parce qu'il échappe aux fondements logiques du raisonnement pour se fonder sur des motivations plus affectives »³⁹⁹. L'amalgame est apparenté à un jugement qualifié d'expression méta-argumentative qui recouvre divers mécanismes, tels que les argumentations causales, les analogies et les raisonnements inductifs notamment, observables dans la contre-argumentation des locuteurs (Doury, 2003 citée par Garric 2014).

À la lumière de cette définition, on peut se rendre compte, d'une certaine manière, de ce qui a motivé les auteurs des réactions ci-dessus mentionnés à parler d'« amalgame(s) » pour qualifier les propos de Philippe Tesson. En effet, ce dernier part du principe que « le problème de l'atteinte à la laïcité » est le fait des « musulmans » ; un fait, comme ensemble d'actes ou d'actions qu'il qualifie de « merde ». C'est là un *jugement méta-argumentatif* qui ne repose pas sur un raisonnement déductif mais plutôt inductif. Et l'emploi du mot « merde », comme une « métaphore injurieuse » (Steuckardt, 2003 : 62) est au service d'une stratégie plus ou moins consciente visant à disqualifier l'adversaire, à porter atteinte à son image. Car, en définitive, celui qui s'est rendu coupable d'un

³⁹⁹ Garric & Longhi citent ici Robrieux, 1993 ; Oléron, 1987.

fait, autrement dit, d'acte ou qui est désigné comme tel, par la force des choses, acte qualifié de « merde », peut, par « analogie », se voir attribuer une image correspondante. La tendance à l'*analogie* semble se confirmer, lorsque Philippe Tesson tente, ironiquement, de disculper « les musulmans » en énonçant de nouveaux coupables de « l'atteinte à la laïcité » : l'*Église catholique*, les *juifs* :

(10)

Morandini : [...] Ce n'est pas « les M/musulmans, Philippe ! Vous jouez le jeu, vous savez bien à quel jeu vous jouez quand vous faites ça ! Enfin, franchement !

Tesson : [...] c'est vrai. **C'est l'Église catholique** [...] C'est **les Juifs**... n'est-ce pas ! Allons-y... Allons-y...

avant de conclure, un peu comme par un effet de *syllogisme* que nous reconstruisons ici, que :

(1) L'Islam est la religion des musulmans. (2) **Or**, les fanatiques se réclament de l'Islam. (3) **Donc**, tout musulman est un fanatique.

Morandini : [...] Ce n'est pas « *les musulmans* », c'est le *fanatisme*, le problème. C'est pas « les musulmans »...Ce n'est pas la même chose...

Tesson : Où sont-ils, les « fanatiques » aujourd'hui ?

Morandini : Mais, ça veut dire que, les « fanatiques » ce n'est pas « les musulmans »...

Tesson : Les « fanatiques » aujourd'hui réclament l'*islam*...Excusez-moi donc. Zut quoi !

Or, est dit « fanatique », relevant donc du « fanatisme », une personne ou groupe « qui se croit inspirer par la Divinité, [et] qui adhère à une cause ou à une doctrine religieuse, politique ou philosophique avec une **conviction absolue** et **irraisonnée** et un **zèle outré** poussant à l'**intolérance** et pouvant entraîner des **excès** [:] la **violence** » (cf. *CNRTL*).

(d). **Formule : réalité ou inconsistance du référent ?**

*La polémique peut [également] porter sur la **réalité**, ou au contraire l'inconsistance du **référent** que la formule est supposée désigner* (Krieg-Planque, 2009). Cela se traduit dans les échanges langagiers par les questionnements des locuteurs / interlocuteurs s'opposant, discutant de l'*existence* ou non de la « formule ». La confrontation autour de l'*existence* ou de l'*inexistence* de la formule à référer à un

réel, nous l'avons observée avec le mot « islamophobie » et/ou « islamophobe » dans le groupe de discussion qui a suivi les propos de Philippe Tesson au sujet « *des/les* musulmans » :



Figure 48 : Copie d'écran de commentaires numériques suite aux propos de P. Tesson (*suite*)

Au-delà même du débat sur l'*existence* ou non du mot, l'internaute qui se fait appeler *jeans quenouille* ici semble recourir à un humour caustique déguisé. Car, quand il dit que « ça [n']existe pas ce mot islamophobie et c'est mieux comme ça », c'est pour davantage affirmer que le mot existe et doit être convoqué pour fustiger les comportements répréhensibles de certains compatriotes Français comme le mot *antisémite* ou « antijuif » existe et est convoqué pour « qualifier et stigmatiser les propos et toute l'attitude de l'humoriste Dieudonné »⁴⁰⁰ M'Bala M'Bala. C'est dire que, si *antisémite* existe et est adéquat pour qualifier les attitudes des uns, *islamophobe* existe et est également adéquat pour qualifier les attitudes des autres. Il devrait en être ainsi, si l'on veut se soustraire à logique du

⁴⁰⁰ Voir la tribune : « Lettre à Manuel Valls d'un chercheur accusé d'être « antijuif » » [en ligne] du 18 janvier 2014 de Maurice Nivat, chercheur, Professeur honoraire à l'Université Paris VII, publiée par *rue89* et *nouvelobs.com*. Consultée le 15 avril 2015.

parti pris et surtout, pour ne pas faire entorse « à la liberté d'expression revendiquer par des millions de Français » comme l'indique ci-dessus, l'internaute *je ne comprends plus rien*.

C'est « un genre de débat, qui porte sur le caractère réel ou fantasmé du référent désigné par la formule, [et qui] passe souvent par des **opérations de définitions** parfois acrobatiques » (Krieg-Planque, 2009 : 106). À ce sujet, Krieg-Planque donne les exemples des définitions proposées par Valéry Giscard d'Estaing par rapport au terme « immigration » et qui associe le terme à celui de l'« invasion » ; puis François Mitterrand qui, ex Président de la République française au même titre que Giscard d'Estaing, parlant également d'« immigration » fait usage de l'expression « seuil de tolérance » qui serait déjà atteint par rapport au nombre d'immigrés pouvant être accueillis sur le sol français⁴⁰¹.

C'est la conscience de cette réalité socio-politique que pointe du doigt Taubira, et avant elle, Jean-Marc Ayrault alors Premier ministre, quand elle dit :

(11)

Le **racisme** n'est pas une **opinion** / c'est un **délit** / l'**antisémitisme** n'est pas une opinion / c'est un **délit** / la **xénophobie** / les **discriminations** ce sont des **délits** punis par la **loi** /

C'est, cette même conscience que justifient les explications d'Anne-Sophie Leclère au micro de la journaliste de **France 2** après la publication du photomontage (voir en début de chapitre), sur son profil facebook, faisant un parallèle entre Taubira et un « singe » :

(12)

Un **singe** reste un **animal** ; un **noir** c'est un être **humain**. J'ai des amis qui sont noirs et c'est pas pour ça que je vais dire que c'est des singes. [...] C'est plus par rapport à une **sauvage** que je l'ai fait ; pas par rapport au **racisme**, ou aux noirs, ou aux **gris** ou aux n'importe quoi.

Que ce soit pour l'« islamophobie », le « racisme » et l'« antisémitisme », comme ce fut le cas pour l'« immigration », il y a la conscience de l'*existence* d'une *réalité* socio-politique construite et mise en débat à travers divers discours en circulation dans l'*espace public*.

(e). Formule et reconnaissance sociale

⁴⁰¹ Krieg-Planque cite les deux Présidents à partir du *Figaro Magazine* du 21.09.1991, p. 48-57 pour le premier ; et *Le Monde* du 12.12.1989, p. 2-4 pour le second.

La polémique peut également porter sur la reconnaissance sociale de la formule. L'enjeu consiste alors à imposer à l'ensemble de l'espace public l'usage d'un mot, généralement aux dépens d'un mot concurrent. C'est ce qu'ont tenté de faire lors de l'été 1996 -et avec succès- les militants en faveur de la régularisation des étrangers en situation irrégulière, en imposant l'usage du mot « **sans-papiers** » au détriment du mot « **clandestins** » (Krieg-Planque, 2009 : 106).

Si l'opération de l'imposition du syntagme « sans-papiers » au détriment du terme « clandestins » pour désigner les immigrés a fonctionné, d'autres tentatives ont échoué ne faisant qu'accroître la polémique. C'est le cas de la formule « exclusion » apparue dans « l'espace socio-politique des années 1990 » (Krieg-Planque, 2009 : 109-110). Qualifiée de terme « vague », d'« euphémisme », « inadéquat [...] à la chose qu'il désigne », de « mot-valise recouvrant des réalités complètement disparates », de « mot aseptisé pour cacher la misère et la pauvreté », de « mot qui nomme mal » avant que « fracture sociale » ne lui soit préféré comme terme qui nommerait bien la réalité qu'« exclusion » tente de recouvrir pour enfin retenir le terme « pauvreté » tout court comme *procès de nomination réussi* par opposition au *procès de nomination raté*.

Cette polémique autour du *procès de nomination raté* ou *réussi* fait penser à la dénomination « État islamique » (EI) à laquelle les discours énoncés dans l'espace public, à un moment donné, ont tenté de substituer « Daesh »⁴⁰² comme terme qui nommerait mieux le groupe terroriste ainsi désigné lui refusant ainsi la dénomination « État » synonyme de *souveraineté* et de *pouvoir légitime*.

En définitive, si la formule a un *caractère polémique*, ce caractère n'est ni « quelque chose d'abstrait », ni de « flou » ; il ne relève pas, ce caractère-là, d'« un **mode d'énonciation** [pouvant être] taxé [...] de polémique » (Krieg-Planque, 2009 : 108). Il relève plutôt de la nature « polémique » de la formule elle-même, et « est en partie déterminé, orienté, par la morphosyntaxe et les composantes lexicales de la séquence ». En clair, et selon ce que dit Alice Krieg-Planque (*ibid.* : 108-109), « on n'argumente pas et ne contre-argumente pas de la même façon sur un adjectif, ou sur une nominalisation d'action, etc., parce que ces différentes catégories donnent, ou ne donnent pas, prise d'une manière qui leur est propre ». Ce caractère polémique « est aussi et surtout déterminé par les usages qui sont faits de cette séquence : [car], ce n'est pas parce que celle-ci est un adjectif ou une nominalisation d'action, etc. qu'elle est polémique, mais parce qu'elle est prise dans les **pratiques langagières** ». La conséquence directe de cette position c'est qu'une unité de langue,

⁴⁰² En effet, le terme « Daesh » est notamment utilisé par les opposants à l'organisation terroriste (cf. l'article : « État islamique (organisation) », *wikipedia.org*, [en ligne], consulté le 21.09.2015).

un mot ou une séquence lexicale ne peut véritablement entrer en polémique, et pour ainsi devenir une « formule » dans notre perspective, qu'à travers son « actualisation discursive » (Garric, 2016 : 65) ; autrement dit, que par « la **métadiscursivité** [comme] un espace d'interprétation [où] le discours porte sur le discours entrain de se faire et de se défaire » ; car, en définitive, ce qui est investi, « c'est [moins la] **signification** [...] mais [davantage] le **sens** tel qu'il naît en discours, dans un espace socio-culturel particulier, en lien plus ou moins étroit avec les définitions des dictionnaires et des textes qui prétendent fixer la norme sémantique et les usages normatifs » (*ibid.*).

VI.2.3. Le caractère « discursif »

La formule « est [...] avant tout, une notion discursive » (2009 : 84). Le caractère discursif de la formule, écrit Krieg-Planque (2009 : 93), [...] résulte d'une certaine utilisation, que celle-ci soit concomitante ou postérieure à [son] apparition dans la langue. « Cette utilisation [laquelle] varie d'une formule à une [...] autre [...] doit cependant réunir deux propriétés qui sont constitutives de la formule : son caractère de référent social et son caractère polémique » (*ibid.* : 93). S'il peut donc arriver qu'une formule fasse l'objet de plus d'*utilisation* qu'une autre à travers les pratiques langagières sinon discursives, une dénomination donnée ne saurait jouir pleinement du statut de formule que si elle remplit les conditions d'être *réfèrent social* et objet *polémique*. On peut en déduire, qu'en réalité, c'est le discours qui, par les *usages*, institue la formule. Comme le dit Krieg-Planque, « il n'existe pas de formule sans les usages qui la font advenir comme telle [...] même si [elle] est supportée par une matérialité linguistique relativement stable, repérable sur la chaîne et descriptible linguistiquement » (2009 : 84).

Si certains mots ou syntagmes ont des « aptitudes particulières à devenir des formules, aucune séquence n'est « préprogrammée », [...] à un tel destin et à l'inverse, aucune séquence n'est *a priori* totalement exclue d'un accès au rang de formule » (*ibid.* : 84). Ce qui scelle le destin formulaire d'un mot, d'un syntagme ou d'une séquence, c'est à la fois l'*usage* massif, le caractère de *réfèrent social* et le *caractère polémique* qui sont « deux propriétés [...] interdépendantes » (*ibid.* : 93).

Mais, un mot ou syntagme peut accéder au rang de formule dès ses premières « apparitions matérielles ». Elle apparaît ainsi comme un « néologisme de forme » (*ibid.* : 84). On peut citer l'exemple des syntagmes néologiques « classe stérile » et « purification ethnique ». En effet, que ce soit pour la formule « classe stérile » et « purification ethnique », la polémique surgit très

rapidement de la conjonction des termes ou unités lexicales constituant la séquence. Si on peut, et c'est d'ailleurs une recommandation de « purifier » l'eau avant de la consommer dès lors que l'on n'est pas sûr de sa qualité au départ, et pour des raisons d'hygiène donc, comment et pourquoi, pour quelle visée pourrait-on décider de « purifier » une « ethnie » ? Et puis, qu'est-ce qu'une ethnie ? Le même raisonnement est possible avec la séquence « classe stérile ».

En outre, « la séquence [peut] préexister[r] formellement à son accès au rang de formule ». C'est-à-dire que pendant longtemps le mot, le syntagme ou la séquence est connu mais est utilisé sur, ce que Krieg-Planque (2009 : 85) appelle, le « mode normal ». C'est-à-dire que son utilisation –et étant même massif – ne gêne personne ; elle n'est pas saisie comme *réfèrent social* et ne suscite pas de *polémique*. Mais, à un moment donné du débat public, la séquence (le mot ou le syntagme) « prend un tournant, devient un enjeu, est répétée, commentée, cesse de fonctionner sur le mode « normal » (*ibid.* : 85). Il perd donc sa “normalité” si l'on peut dire, cesse par conséquent de nommer « paisiblement » (Krieg-Planque, 2009) et engendre la polémique. Alice Krieg-Planque cite le cas des mots « concertation », « négociation » et « dialogue » auxquels il arrive un destin similaire en novembre et décembre 1995, avec les mouvements de grève suscités par le plan de réforme de la *Sécurité sociale* initié par le Premier ministre d'alors, Alain Jupé. En effet, ainsi que le rapporte Krieg-Planque (2009 : 86) ces mots qui

fonctionnaient auparavant comme des mots « normaux » du vocabulaire socio-politique, régulièrement utilisés comme une exigence par les syndicats, régulièrement utilisés comme une réponse par le patronat ou par les gouvernements [, se sont retrouvés,] à l'annonce du « plan Jupé », [...] au cœur de l'univers discursif et entr[ant du coup,] dans une phase polémique [qu'on ne leur connaissait pas].

Le gouvernement a tenu des semaines durant, appelant plutôt à la « concertation », au « dialogue » et se refusant de prononcer le mot « négociation » auquel tenaient les grévistes. Mais, suite à la manifestation du 7 décembre 1995 qui a entraîné des millions de Français dans les rues des grandes villes, Paris notamment, Alain Jupé a fini par prononcer le mot « négociation », sûrement bien malgré lui, à l'occasion d'un entretien télévisé le 10 décembre soit trois jours après (Krieg-Planque, 2009 : 87). Comme le rapporte Alice Krieg-Planque (*ibid.* : 87), le chroniqueur Luc Rosenzweig publie dans *Le Monde* du 12 décembre 1995, l'article intitulé « Il peut le dire ! » dans lequel il écrit :

Comment allait-il se sortir du petit jeu de mot interdit qu'il s'était jusque-là imposé ? Il peut le dire ! Le mot "négociation" est sorti de sa bouche comme une patate trop chaude, certes, mais il est sorti quand même !

On le voit, ce duel entre gouvernement et syndicats autour de ces mots rappelle l'un des enjeux, entre autres, celui de *la prononciation et du refus d'énoncer* lié à la formule.

On peut se demander pourquoi ces *mots* deviennent subitement problématiques dans l'espace du débat public. C'est sans doute parce que, pris dans les « tumultes » de l'actualité médiatique, ils cristallisent *symboliquement* les rapports de pouvoir dans les débats autour des questions de société d'intérêt public. Dès lors, les positions se "radicalisent" autour d'eux et aucun pôle (les parties en conflits), aucune *communauté discursive* ne veut être le premier à les énoncer, tentant même d'obliger la partie adverse à le faire ; parce que, ce faisant, c'est manifester une certaine faiblesse, c'est lâcher prise, c'est fléchir, c'est être « vaincu ». Or, l'objectif est de sortir *indemne* de toute confrontation à défaut de vaincre.

Cet « épisode de tension vécu par les mots « concentration », « négociation » et « dialogue » [a] durablement [marqué] leur **histoire** [au point où] presque un an après [...], la tourmente [a laissé] des traces dans les **mémoires** et la **formule** [a] refait surface » (Krieg-Planque, 2009: 87). L'éditorialiste Alain Genestar, cité par Krieg-Planque (*ibid.* : 87), fait publier un article dans *Le Journal du Dimanche* (JDD) du 18 août 1996 et se demande si le mot « "négociation" est appelé à disparaître du vocabulaire gouvernemental ? ». Parce que le ministre de l'Intérieur du gouvernement Juppé d'alors, Jean-Louis Debré avait refusé « de **négociier** avec les Africains qui occupaient l'église Saint-Bernard ».

La *concomitance* ou la *préexistence* formelle du mot à son accès au statut formulaire vaut, aussi bien que pour les syntagmes que pour les unités lexicales simples tels que : « sans-papiers », « purification ethnique », « Überfremdung » ou « xénophobie », « perestroïka »⁴⁰³ (« apparition concomitante au statut formulaire ») ; « extrême droite »⁴⁰⁴, « fracture sociale », « négociation » (« préexistence formelle au statut formulaire »), (Krieg-Planque, 2009 : 72, 87, 91) comme ceux que nous soumettons ici à l'analyse.

⁴⁰³ Cette formule signifie : « reconstruction ». Elle est apparue au cours de l'année 1986 comme cristallisant les événements du monde que l'on appellera plus tard « les bouleversements de l'Est » (Krieg-Planque 2009, p. 84).

⁴⁰⁴ Cette expression est entrée en polémique en accédant au rang de formule dans le débat public-mais ce n'est peut-être pas la première fois de sa vie- en juin et juillet 1996 (cf. Krieg-Planque 2009, p. 89).

Excepté *islamophobie*, *racisme* et *antisémitisme* ne sont pas des syntagmes lexicaux figés obtenus à partir de la conjonction d'unités lexicales simples, préexistantes dans la langue et fonctionnant d'abord dans les *usages* interlangagiers sur le mode « normal » tels que « droits de l'homme », « préférence nationale » « purification ethnique »⁴⁰⁵ ou de « classe stérile » ; ce ne sont pas, non plus, des unités lexico-syntaxiques caractérisées par la co-présence d'un élément lexical ou de plusieurs articulés avec la conjonction de coordination « et » dans une structure comme « Du pain et X » : « Du pain et la liberté », mot d'ordre des jacobins en 1793 face à la montée des révolutionnaires (Krieg-Planque, 2009 : 29). Il s'agit pour ce qui est de « racisme » et « antisémitisme » d'unités qui ne sont pas *simples* mais *complexes* construites par dérivation ; et pour « islamophobie », d'une unité complexe également mais construite plutôt par composition au moyen de l'adjonction de deux bases savantes (*islam* et *phobie*).

Par ailleurs, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* peuvent être identifiés comme des *néologismes de forme* (Krieg-Planque, 2009) relevant de la « création morphologique »⁴⁰⁶ selon l'expression de Louis Guilbert (1973 : 16) et dont les significations dans la langue ont une orientation axiologique négative susceptible de créer les dimensions polémiques, nourries par leurs charges idéologiques et historico-mémorielles qui explosent dans l'*interdiscours*.

Au regard des propriétés de la *formule* identifiées par Krieg-Planque, il reste à évaluer maintenant le *caractère figé* des mots –continuons à les appeler ainsi- *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*.

VI.2.4. Le caractère « figé »

Qu'entend-on par *caractère figé de la formule* ? « Nous entendons par là, répond Krieg-Planque (2009 : 63) que la formule est portée par une forme signifiante **relativement stable** ». Il faut, d'après l'auteur, qu'il soit « possible de suivre la formule à la trace de sa forme ». Comme elle le

⁴⁰⁵ Même si « ethnique », lui-même, était déjà un mot problématique ; parce que vu comme un correspondant sémantique du mot « race ». On peut, en effet, parler de « purification raciale ».

⁴⁰⁶ Par rapport à la « **création morphologique** », Guilbert parle de la « jonction de deux éléments préexistants, base et affixe, pour engendrer un nouveau mot » et donne l'exemple de *radariste* = *radar* + *iste*. Pour la « **création sémantique** », selon l'auteur, « le locuteur choisit un terme auquel il confère, selon une motivation d'abord purement personnelle, une signification nouvelle ». Il s'agirait des « emplois métaphoriques et figurés au stade du premier emploi ». Louis Guilbert donne cette fois-ci, l'exemple de *musclé* = *fort* et de *laminé* = *écrasé*. Tout en nous inscrivant dans cette logique de la *création sémantique* qui fait correspondre le sens d'un mot à un autre dans les usages et qui relève, à notre sens, de la compétence lexicale des locuteurs, il nous semble intéressant de prendre en compte également, dans cette création, les changements de catégories grammaticales qui s'opèrent dans les mécanismes générales de la création néologique. Comme on le voit, de *radar* (nom) à *radariste* (adj.), si nous avons la même base, nous n'avons plus tout à fait les mêmes sens : puisque le premier dénomme un objet du monde et le second, tout en dénommant, détermine, qualifie. Autrement dit, *radariste* conceptualise les qualités ou les spécificités d'un humain qui exploite l'objet dénommé *radar*.

dit, « la séquence identifiée comme formule peut être - et [c'est à cela que l']on s'attend le plus [...] une **unité lexicale simple**⁴⁰⁷ [telles que] : « humanitaire », « perestroïka » ou « immigration », « **Immigrationsauvage** »⁴⁰⁸ (Guillaumin, 1984) dont le caractère figé est tautologique ». Mais « elle peut aussi être une **unité lexicale complexe**⁴⁰⁹, une **unité lexico-syntaxique**⁴¹⁰, ou une **séquence autonome**⁴¹¹ : une « phrase », toutes trois tendancielllement figées » (Krieg-Planque, 2009 : 63-64).

Parce qu'évoquer la question de la « stabilité formelle » des unités lexicales simples, mais construites, paraît redondant et relève donc de la *tautologie*, en ce sens qu'elles se suffisent à elles-mêmes, celle des unités lexicales complexes, des unités lexico-syntaxiques comme autonomes « est assurée par le figement ». Par conséquent, il n'est pas utile de procéder à un développement

⁴⁰⁷ Ce caractère « simple » admis par Krieg-Planque est discutable si l'on tient rigoureusement aux règles de construction ou de la formation des mots dans la langue française. Mais, ce qu'il faut bien voir ici, c'est que ce qualificatif : « simple » prend en compte la forme « unitaire » du *mot* et non pas la dérivation à l'œuvre dans « immigration » (affixale) et dans « humanitaire » (suffixale) qui sont plutôt, à ce titre, des mots *complexes* ou *construits* ([[[humain/an]- ité] aire] et [[im[migr/er]- ation] ; par ailleurs, « immigrationsauvage » est forgée à partir de deux unités lexicales existantes dans langue et qui sont là directement soudées sans aucun particule linguistique. On peut dire à ce propos qu'il s'agit là d'un « mot-valise ».

⁴⁰⁸ Cette séquence étudiée par Guillaumin est apparue en 1973 au cours d'une manifestation du groupe d'extrême droite « Ordre Nouveau », établi en France en 1969, avec des affiches sur lesquelles –certaines- on pouvait lire : « Halte à l'immigration sauvage ». Colette Guillaumin (1984 : 50) a étudié l'expression en tant que « sème », c'est-à-dire une « lexie figée » dans laquelle l'adjectif –« sauvage »- polysémique est perçu selon trois niveaux sémantiques, mais son association au substantif d'immigration la transmute en ce que l'on nomme maintenant une **formule**, transformée par le traitement politique qui en a été fait, et par la force qu'elle acquiert en s'accrochant à une « idéologie dominante » (cf. Maria Brilliant, 2014 [en ligne]). Dans son article « Immigrationsauvage », Colette Guillaumin (1984 : 45) indique que du point de vue de la **dénotation**, (dans « immigration sauvage »), « sauvage » équivaut à « [...] non contrôlée » ; et du point de vue de la **connotation**, « sauvage » équivaut à « sauvagerie ». Il s'agit, en effet, « d'une immigration de sauvages » ; en d'autres termes, « les immigrés sont des sauvages ». Ces deux niveaux de sens, comme l'indique l'auteur, « n'épuisent pas la totalité des significations. En effet, « sauvage » peut avoir aussi le sens de non *domestiqué*, de primitif par opposition à *civilisé* ou comme « un appel à la supériorité du dominant » (Guillaumin, 1984 : 47). « Sauvage », dans cette optique, fonctionne comme « la garantie sémantique de la fraîcheur de ce que les vieilles lunes nommaient « racisme », mot encore honni » (*ibid.*). Il est à noter qu'à cette époque déjà, Guillaumin parlait de (*ibid.* : 43) « **formule** » au sujet de « Halte à l'immigration sauvage » comme l'expression verbale publique [cristallisant (« cristallisaient »)] les actes concrets d'exclusion ou d'agression, de conversation ou de commentaires en petits comités, tels ceux des cafés ou des réunions familiales ou privé de la population dominante ».

⁴⁰⁹ Partant de dénominations diverses, Krieg-Planque définit l'unité lexicale complexe comme « [...] une lexie complexe, un mot polylexical, un syntagme figé ou syntagme lexicalisé ». De son point de vue, peuvent être classées dans ce groupe, des unités telles que : « préférence nationale » ou « purification ethnique ».

⁴¹⁰ Par unité lexico-syntaxique, Krieg-Planque entend « la co-présence d'un élément lexical (ou de plusieurs) et d'une opération syntaxique particulière, comme par exemple la coordination [...] dans « un pain et X » (voir Krieg-Planque, 2000c, p. 23-24, ou 2009, p. 28-29) étudié par Jacques Guilhaumou et Denise Maldidier [(1990)], la complémentation dans [...] « ajouter la guerre à la guerre » (voir Krieg 2000c, p. 200-206 et Krieg-Planque 2003, p. 133-142), ou encore la négation doublement présente dans « ne pas pouvoir dire que ne pas savoir » tel que réalisé dans « Nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas. » (voir pour cette séquence Krieg-Planque, 2003, p. 146-151).

⁴¹¹ Aux séquences autonomes « correspondent les slogans « la France aux français », les petites phrases [...] « La France ne peut accueillir toute la misère du monde », ou toute autre phrase enregistrée dans la mémoire collective [...] par exemple « Plus jamais ça ! » (voir Krieg 2000c, p. 206-210 ; Krieg-Planque, 2003, p. 142-146 et Krieg-Planque, 2009, p. 64).

particulier au risque de tomber dans cette *tautologie*. Partant de ces observations, nous pouvons affirmer que *racisme* et antisémitisme ne sont ni des *unités lexico-syntaxiques* encore moins des *unités autonomes* apparentées à des phrases, mais des *unités lexicales complexes* ou *construites* obtenues par dérivation. Si *islamophobie* n'est pas non plus une unité lexico-syntaxique ou encore autonome, elle est construite, non pas par dérivation, mais par composition constituée de deux bases lexicales savantes : « islam » et « phobie » réunies au moyen d'une voyelle de transition « /o/ ». Ces trois unités bénéficient d'un figement "naturel", d'un *figement structurel* interne ou endocentrique⁴¹² du point de vue de la « stabilité formelle ».

Que conclure après cette analyse de mise en évidence du statut formulaire des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* ? Sont-ils, en effet, des « formules » ? À cette question, nous pouvons répondre par l'affirmative, dans la mesure où, ils remplissent « plus ou moins [et donc] de façon inégale [...] chacune des quatre propriétés qui caractérisent une formule » telles que définies par Krieg-Planque (2009 : 115). Comme elle le dit, « la formule [est] une **catégorie** graduelle [dont] les propriétés [...] sont en effet appréciables sur des continuums, et non pas mesurables en termes de présence et d'absence » (*ibid.*). Par conséquent, la *troisième hypothèse* est validée.

En partant des caractéristiques formulaires ci-dessus établies, le « caractère polémique », notamment, indissociablement lié à celui de « référent social », il faut se demander ce à quoi « référent » ou font *référence* les interlocuteurs, à travers la convocation explicite mais surtout implicite des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* dans la conflictualité de leurs échanges interlangagiers. Ce questionnement qui renouvelle ici le « débat philosophico-linguistique » (Kleiber, 1997 : 9-10) sur la relation entre les *mots*, « les expression[s] linguistique[s] » et les *choses*, autrement dit, le *langage* et le *réel* ou l'*extralinguistique* sous-entend la notion de *référent* et celle de l'*existence*. Comme le dit Georges Kleiber (*ibid.* : 10), «

⁴¹² Le *figement structurel endocentrique* (race + isme = *racisme*) serait donc opposé au *figement structurel* dite *exocentrique*. Dans cette perspective, « purification ethnique », « flagrant délit » comme « chercher des crosses » relèveraient donc à la fois du *figement structurel* exocentrique et du *figement mémoriel*. Mais dire que *racisme* relève du figement structurel endocentrique pose un problème pourquoi [[race]_N isme]_N. Que dirions-nous finalement de « antisémitisme » ? puisque-là, nous avons plusieurs niveaux de figements ce qu'on peut appeler par analogie à la terminologie médicale, *points de suture* (soudure) : *anti* + *sémite* + *isme* [*anti[semite][isme]* ici problème sur l'ordre sans doute mais composition et dérivation suffixale. En outre, le nom *antisémitisme* est formé à partir de l'adjectif *antisémite* ; ce qui veut dire que *antisémitisme* est en réalité un composé *exocentrique*. Il y a un autre aspect un peu problématique. C'est que, si l'idée de *figement mémoriel*, en tout cas, telle que l'énonce les auteurs, fait une part belle à la mémoire en tant que faculté nécessaire pour se souvenir avec une certaine exactitude de la structure des séquences, lesquelles sont bien souvent longues, exemple « ajouter la guerre à la guerre, ne résoudra rien » ; il y a, également des séquences moyennes, par exemples « flagrant délit », « lutte des classes », « mieux-disant culturel », « purification ethnique » etc. Dans ces exemples, si « flagrant délit » est une *expression toute faite* (Fiala et Habert cités par Krieg-Planque) ce qui amène à la considérer comme séquence relevant du *figement mémoriel*, « purification ethnique » l'est-elle aussi ? Pouvons-nous dire que « purification ethnique » est une *expression toute faite* ? Et puis, est-ce qu'on peut dénier la dimension « mémorielle » aux unités monolexicales telles que *racisme* et surtout *antisémitisme* ?

la **référence** repose crucialement sur un axiome d'**existence**». Nous nous intéresserons, en outre, non pas qu'à la notion de **dénomination** mais surtout à celle de **nomination** dans notre projet de construction du sens discursif de ces unités linguistiques dans la mesure où, l'« axiome d'existence » sur lequel repose la *référence* et qui traduit la « présupposition existentielle » (Kleiber, 2001) est « attachée à la [notion de] dénomination » (Garric, 2014) laquelle est en « relation de *co-détermination* » avec celle de la *nomination* pour reprendre les termes de Paul Siblot (1997) cité par Nathalie Garric (2015 : 66).

La vérification de cette troisième hypothèse a montré qu'il y a de nouveaux caractères définitoires à remplir pour toute unité linguistique candidat au statut *formulaire* en dehors des quatre énoncés par Alice Krieg-Planque.

VI.3. Pour une extension des caractéristiques de la notion de « formule »

Au regard de l'analyse faite ici, il est apparu essentiel de proposer une nouvelle conceptualisation de la notion de « formule » en tenant compte des résultats de quelques travaux scientifiques majeurs qui l'ont questionnée. C'est dire qu'il sera plus opératoire, dans l'analyse d'un *mot* ou *syntagme* candidat au statut formulaire, d'aller au-delà du *caractère de référent social*, du *caractère discursif*, du *caractère figé* et du *caractère polémique* tels qu'énoncé par Alice Krieg-Planque (2009). Nous proposons d'associer à la conceptualisation de la notion de « formule », **huit** autres **caractères** :

VI.3.1. Le *caractère magico-toxique*

Des éléments distillés du *caractère magico-toxique* de la formule se lisent dans l'entrée rédigée par Pierre Fiala et consacrée à la notion dans *Dictionnaire d'analyse de discours* (2002 : 274-275). Du point de vue de la signification, le mot « formule » renvoie lui-même et par rapport au domaine de l'*exotérisme* à la *magie*. Et qui dit *magie*, dit capacité ou pouvoir maléfique. En ce sens, un ou un ensemble de mots énoncé sous forme incantatoire et dans une certaine disposition d'esprit peut agir « négativement sur l'individu, son psychisme ou son physique » (cf. *Cnrtl* [en ligne]). C'est en cela que se traduit le *caractère magico-toxique* des mots ou syntagmes auxquels l'on peut, en raison de leurs fonctionnements discursifs, attribuer le statut formulaire. La genèse de la notion renvoie à Jean-Pierre Faye (1972) dont l'ouvrage intitulé *Le langage meurtrier* (1996) traduit, par le qualificatif : *meurtrier* associé à *langage*, sa dimension *magique* et *toxique*. Dans la note initiale à l'ouvrage, Faye (1996 : viii) y parle de la force « agissante » (idée de *magie* et de *toxicité*) de « la formule [...] État

total » comme slogan du Parti Nazi qui va orienter presque irrémédiablement « vers l'expérience de la scène cruelle préparée par ces enchevêtrements du langage » : la *scène* de l'extermination de près de « six millions de juifs » (Faye, 1982 : 8) dans des camps de concentration.

VI.3.2. Le caractère d'acceptabilité

Le *caractère de procès d'acceptabilité* est lié à la notion de « crédibilité » dont part Faye (1996 : 6) pour énoncer la question de « l'acceptation » de l'« idéologie » dans la « langue politique ». En effet, il s'agit de la production d'un ensemble d'énoncés que Faye qualifie de « redoutables » et destinés à « rendre “acceptable” d'avance » (*ibid.*) un événement marquant à venir mais aussi passé et qui présuppose de ce fait l'acceptation de ceux qui le préconisent. Disons que le *procès d'acceptabilité* est un processus de conditionnement psychologique et discursif de la masse par ce que Faye (*ibid.*) appelle lui-même des « effets de récits ». Il en donne deux exemples. Le premier, c'est l'exemple italien. Pour Faye (*ibid.*) « l'énoncé fondamental semble venir rendre rétrospectivement “acceptable” [...] l'assassinat de Matteotti ». Le deuxième exemple, c'est celui de « l'avènement au pouvoir total de ceux qui le préconisent – et la pratique » et par conséquent, l'*acceptation* de la « solution finale » : le massacre des *Juifs* pour préserver la “pureté” de la *race* dite *aryenne*.

VI.3.3. Le caractère paraphrastique

Le *caractère paraphrastique*⁴¹³ que l'on voit traverser les travaux de Marianne Ebel et Pierre Fiala (1983a ; Fiala, 2002 : 274)) et que nous avons pu vérifier à travers l'analyse du *corpus* de cette étude. Krieg-Planque (2009 : 55) en rend d'ailleurs compte en faisant savoir la relation que l'on peut qualifier d'inclusion entre ce caractère et caractère de référent social : « *Les étrangers sont une lourde charge pour nos institutions sociales* » ou « *Ils nous prennent nos logements* »⁴¹⁴ sont deux énoncés paraphrastiques de la formule « xénophobie » ou « *Überfremdung* » (« emprise et surpopulation étrangères ») tirés des travaux de Fiala et Ebel (1983a : 174). Comme on peut le voir, le caractère paraphrastique renvoie à l'idée que la « formule » peut être absente des discours de façon formelle et être cependant présente de façon informelle à travers un lexique choisi à dessein, des formulations particulières qui tentent de la voiler. On peut l'observer ici à travers la TDP3 (*Tour De Parole* numéro 3) :

⁴¹³ Cf. *Dictionnaire d'analyse du discours*, dir. P. Charaudeau et D. Maingueneau, 2002, Ed. du Seuil.

⁴¹⁴ C'est Krieg-Planque qui met en italique ici, sans doute pour respecter la forme de base celle utilisée par Fiala et Ebel. Et ces deux exemples sont extraits d'une lettre de lecteur.

Leclère [TDP3]: ++ ben / **tout** est dit euh entre les **mots** hein / ++ c'est voilà / c'est / c'est / elle arrive comme ça / elle débarque comme ça / c'est / franchement c'est une **sauvage** quoi / elle prend tout le monde / quand on lui parle de quelque chose de grave à la télé / aux informations / n'importe où euh / elle nous fait un sourire / mais il faut voir un sourire du **diable** / euh / les personnes qui ont tué / mais c'est pas grave / on va leur mettre leurs bracelets et puis ce sera déjà bien /

de Leclère⁴¹⁵ avec l'emploi des lexèmes « sauvage » et « diable » pour parler de Christiane Taubira. C'est là une stratégie de discrimination, un processus d'animalisation à l'œuvre qui a amené la journaliste reporter de *France2* dans ses TDP4/5 et partant du *photomontage* publié par Leclère

Journaliste [TDP4]: *mais parce que* ce genre de comparatif des **noirs** avec des **singes** / ça fait *quand même* partie des / voilà / de toutes les thématiques /

Journaliste [TDP5]: de **racisme** primaire euh /

à employer les lexèmes « noirs » et « singes » pour enfin énoncer le mot dont ils sont, dans le contexte de l'échange, des paraphrases.

Nous pouvons citer, comme deuxième exemple du *caractère paraphrastique* de la formule la réaction par *tweet* de Cécile Duflot : « [...] la réaction contre les propos abjects et l'islamophobie puante de Philippe Tesson devrait être plus forte », suite à la déclaration (cf. TDP1/2, **annexe**) de Philippe Tesson sur *Europe1* invité par Jean-Marc Morandini le 14 janvier 2015. Ce qui relève de la paraphrase de l'islamophobie que Duflot qualifie de « puante » ici c'est la création de deux catégories celle des *Français* et celle des *M/musulmans* accusés, et par conséquent discriminés, d'être responsable de ce que Tesson appelle « la merde ». Et cette critique des *M/musulmans* correspond à l'un des programmes de sens du mot *islamophobie* à savoir « racisme anti-musulman » (Laura Calabrese, 2015[en ligne]).

VI.3.4. Le *caractère défiant*

⁴¹⁵ Ce que met en exergue ici Leclère mais de façon implicite et donc sans l'énoncer, c'est la question raciale. **La race existe** et Taubira est de la race *Noire* ; *c'est un singe*. À la limite, elle n'a rien d'humain, puisqu'un singe est un *animal*.

Le *caractère défiant* est relatif à la notion de *défiance* (Garric, 2011 : 167), notion introduite par Nathalie Garric qui l'emploie pour « rendre compte de [l']attitude systématique des interlocuteurs à construire et à entretenir la polémique ». Pour l'auteur, le *caractère défiant* peut être vu comme la manifestation d'« une forme de doute profond au sujet de la probité de l'adversaire, de ce qu'il dit et de la manière dont il le dit » (*ibid.*). Il s'agit d'un « processus discursif de rejet de certains discours qui, sous une apparence consensuelle, nient l'existence d'un référent social et de ses enjeux sous-jacents » (*ibid.*).

5. Le *caractère réflexif*

Un *objet de discours* qualifié de « formule » a un *caractère réflexif*. En effet, en opérant un rapprochement entre ses travaux et ceux d'Alice Krieg-Planque, Nathalie Garric (2011 : 167) note que si Krieg-Planque consacre majoritairement ses études à des « unités syntagmatiques relativement circonscrites dans les productions discursives » (« purification ethnique »), ses « objets » à elle « sont plus larges ». Comme elle l'indique,

Il peut s'agir d'une nomination dans un contexte particulier (« bavure »), ou encore du mode de donation d'un objet du discours par des manifestations émotives, dites faibles lors de la couverture des attentats new-yorkais, ou par sa co-occurrence avec d'autres objets (« jeune » et « insécurité » par exemple). Il peut s'agir du thème lui-même, en l'occurrence dans le débat public sur les nanotechnologies, celui des risques liés au développement des nanotechnologies. Chacun de ces objets est saisi **réflexivement** pour être apparenté à un référent social par le jeu **interdiscursif** (Garric, 2011 : 167).

VI.3.5. Le *caractère interdiscursif*

Dire que la *formule* a un *caractère interdiscursif* (Garric, 2011 : 167) signifie qu'elle n'a pas que le *caractère discursif* (Krieg-Planque, 2009). Ce caractère convoque une forme de *dialogisme* (Bakhtine, 1975) qui inscrit les *discours* produits *sur* et *autour* de la formule non pas que dans un *dialogisme interlocutif* mais aussi dans un *dialogisme interdiscursif* par la convocation de tout ou presque des *déjà-là* ou *déjà-dit*. Le *caractère interdiscursif*, comme on peut le lire dans l'HDR de Garric (2011 : 167),

correspond à une **hétérogénéisation du dire** qui consiste à en construire les objets dans des **extérieurs discursifs** – présentés comme des espaces refusés de naturalisation du sens – pour imposer une autre construction sémantique. Ces espaces de naturalisation correspondent à des

lieux d'évidence institutionnalisés, les discours des médias, ou encore les discours scientifico-politiques, eux-mêmes construits par le discours. Dès lors, le métadiscours et les polémiques méta-discursives, en tant que processus de remotivation d'un **référént social**, donc d'un objet hétérogène, peuvent offrir une voie d'accès privilégiée à la connaissance de l'espace public qui se construit et se montre.

Par exemple, dans les TDP4/5 de la journaliste reporter de *France2* :

Journaliste [TDP4]: *mais parce que* ce genre de comparatif des **noirs** avec des **singes** / ça fait *quand même* partie des / voilà / de toutes les thématiques /

Journaliste [TDP5]: de **racisme** primaire euuh /

on se rend bien compte que son énoncé ne décrit pas seulement ce qui se produit entre elle et Leclère dans la situation d'énonciation qui est la leur : chercher à comprendre le sens que donne Leclère au *photomontage* qui compare Taubira à un *singe*. Elle va plus loin, puisqu'elle convoque l'histoire, sa connaissance des discours *déjà-là* pour accuser, affirmer que l'acte de Leclère relevait, au vue de la comparaison faite, de la manifestation du « racisme primaire ».

VI.3.6. Le caractère historico-mémoriel

La *formule* a un *caractère historico-mémoriel* en ce sens qu'elle fait date dans l'*histoire* en s'imprimant durablement dans la *mémoire collective* au point où, à propos d'autres faits socio-politiques proches voire lointains, elle ressurgit sans « voile » : la *formule* elle-même, ou sous forme « reformulée » mais que les journalistes et autres observateurs des discours médiatiques et socio-politiques sont capables de démasquer. Et ce caractère, Alice Krieg-Planque (2009 : 104) l'évoque elle-même : « Les formules restent, et toujours agissent. [Elles] ont un **caractère historique**. Elles font partie de l'histoire ». Et l'histoire convoque la *mémoire*.

VI.3.7. Le caractère inter-idéologique

Enfin, la *formule* a un *caractère inter-idéologique* en ce sens que dans la *polémicité*, l'*inter-locuteur* à court d'argument impose « la défiance pleinement distincte de la polémique » (Garric, 2011). En effet, si *la polémique* « implique un objet de désaccord partagé », la *défiance*, elle, parce que impliquant

« un objet discursif [disparu] ne laisse place qu'à des attaques discursives centrées sur l'interlocuteur ». La notion de *défiance* semble se juxtaposer, de ce fait, à celle de *le polémique* qui est tout sauf une stratégie argumentative (cf. Amossy, 2008 ; 2014 ; Maingueneau, 2008).

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Disponible depuis le XVI^e siècle déjà (Albert Ducrot, 1992), mais entré dans les *usages* vers la fin du XVII^e siècle (cf. *TLFi* [en ligne]), la notion de « race » a d'abord signifié un « groupe d'individus présentant les mêmes caractères biologiques » (*DELF*, 374)⁴¹⁶ avant d'être élargie à l'*espèce* animale au sens *zoologique* du terme pour désigner « une subdivision [...] constituée par des individus ayant des traits héréditaires communs » (*DHLF*, 2000 : 3056)⁴¹⁷. Le mot aurait d'abord eu une orientation axiologique positive comme dans les expressions « lignée royale » (Guillaumin, 1992 : 59) et « avoir de la race » (idée de *noblesse*) avant d'entrer par la suite dans des syntagmes tel que « sale race » (*DAF*, 1978)⁴¹⁸ au début de la première moitié du XX^e siècle entrant ainsi dans une visée discriminatoire amplifiée par l'élaboration des théories raciales. Dérivé de *race*, *racisme* fonde la dimension idéologique de la question raciale par le suffixe *isme* comme marque ou indice de « prise de position » (Garric et Longhi, 2013) sur l'existence de *rac*es et de leur *inégalité*. Entre les mots « races » et « racisme » existe une relation de constitutivité qui commence à se brouiller en raison des métamorphoses intervenues dans les manifestations publiques du « racisme » construites à travers les discours en confrontation. Ces transformations semblent rapprocher la signification linguistique voire discursive de « islamophobie » (racisme *anti-islam/musulman*) et « antisémitisme » (racisme *antijui*) de celle « racisme ». Ils ne sont pas, comme « racisme » d'ailleurs, des mots « simples » ou « monomorphématiques » (Garric, 2007) tel que « roi ». Ce sont des mots *construits* obtenus par « dérivation » (*ibid.*) *suffixale* pour « racisme » et *affixale* (préfixe + suffixe) pour « antisémitisme » ; et par « composition » pour « islamophobie », *islam* et *phobie* étant des « morphèmes libérables » (Garric, 2007 : 115) autonomes et disponibles pour entrer dans le « processus de dérivation affixale » (*ibid.*). En outre, ces trois lexèmes peuvent être identifiés, au-delà du caractère dérivationnel de « racisme » et de « antisémitisme », non pas comme des formations de type « ordinaire » : « timbre-poste » par exemple ; mais comme des compositions « savantes »⁴¹⁹ particulièrement pour *islamophobie* qui, au moyen d'un « élément phonologique de transition » /-o-/ (pour les bases grecques mais aussi hybrides⁴²⁰), « associe deux bases [...] héritées du latin [et/] ou du grec⁴²¹ sans exclure l'occurrence des bases libres

⁴¹⁶ *Dictionnaire étymologique de la langue française*, tome 2.

⁴¹⁷ *Dictionnaire historique de la langue française*.

⁴¹⁸ *Dictionnaire d'Antoine Furetière*.

⁴¹⁹ En dépit de la complexité qui entoure la *composition savante* définie comme « procédé de formation lexicale qui ne peut être explicitement identifié ni comme processus de dérivation ni comme processus de composition » (Garric, 2007, p.116).

⁴²⁰ C'est notre constat à partir de l'analyse des mots que nous formulons comme une hypothèse de travail.

⁴²¹ Islamophobie fait exception parce que « islam » est une base arabe : *aslama* qui signifie « soumission ».

françaises » (Garric, 2007 : 116) et qui « [...] ne constituent en général pas d'unités lexicales autonomes [...] » (Niklas-Salminen, 2015 : 67-68).

Analysés à l'aune du protocole de la théorie de la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* (en abrégé : *SPA*), et en termes de signification lexicale, « racisme » a pour *noyau* (en abrégé : *N*) *hiérarchie des races* qui se déploie dans l'enchaînement argumentatif comme suit : [croire en l'existence des races humaines DC croire en une hiérarchie entre les races humaines]. Unité lexicale « monovalente », « racisme » est un prédicat nominal doté de plusieurs **valeurs** : la **valeur de jugement de vérité** avec l'activation, au vue de l'analyse du corpus lexicographique, de la modalité *doxologique* (<croissance>), la **valeur ontologique** avec l'activation des modalités *déontique* (<permis>/<interdit>) et *aléthique* (<nécessaire> / <possible>), la **valeur finalisante** avec l'activation des modalités *volitives* (<volontaire>) puis la **valeur axiologique** orientée négativement avec l'activation des modalités *éthique-morale* (<bien>/<mal>) et *affective-bédonique* (<souffrance>) mais aussi *pragmatique* (<influence>/<domination>). Les mots *inférieur*, *supérieur*, *domination*, *violence*, *mépris* et *agressivité* sont quelques *stéréotypes* (en abrégé : *Sts*) associés à « racisme ». Partant des discours lexicographiques analysés et par rapport aux *Possibles Argumentatifs* (en abrégé : *PA*) lesquels illustrent le premier niveau de l'*interface* langue-discours, « racisme » s'associe à *doctrine*, *théorie*, *hostilité*, *infériorité* et/ou *supériorité raciale*, *croissance*, *combat*, *rejet*, *hiérarchisation*, *catégorisation*, *idéologie*, *ethnie*, **soumission**, **oppression**, *pureté* et/ou *impureté* etc.

La seconde unité linguistique objet de notre recherche, « islamophobie », est un prédicat nominal féminin dont les « propriétés essentielles » (Galatanu, 2018) en termes de *noyau* peuvent se résumer à *hostilité à l'islam* / aux *musulmans* / à la *culture musulmane*. « Islamophobie » est doté, en termes de valeurs, de valeurs de jugement de vérité avec l'activation de la modalité *doxologique* (<croissance>), la **valeur axiologique** avec l'activation des modalités *éthiques-morales* (<bien>/<mal>) et *affective-bédonique* (<souffrance>) mais aussi *pragmatique* (<influence>/<domination>) avec une orientation axiologique négative inscrit dans le noyau même du mot. Les mots *domination*, *supérieur*, *combat* (devoir combattre), *hostilité*, *agressivité*, *mépris* (devoir mépriser), *violence* (violemment) etc. sont quelques stéréotypes auxquels renvoie « islamophobie ». Pour ce qui est des *PA*, « islamophobie » s'associe à *peur de l'islam*, *peur* ou *haine des musulmans*, *religion chrétienne tolérante et plus ouverte*, *souffrances aux personnes musulmanes*, *mépris envers la religion musulmane*, *rejet*, *hostilité*, *hiérarchie/hiérarchisation*, **soumission**, **oppression**.

La troisième unité linguistique de notre recherche, « antisémitisme », elle, est un prédicat nominal masculin et dont les « propriétés essentielles » (Galatanu, 2018) en termes de *noyau* peuvent se résumer à *hostilité à la race juive*. Sont associées à cette unité linguistique, au regard de notre

analyse, la *valeur ontologique* avec l'activation de la modalité *aléthique* (<nécessaire>/<possible> ou <impossible>), la *valeur de jugement de vérité* avec l'activation de la modalité *doxologique* (<croyance>) et la *valeur axiologique* avec l'activation des modalités *éthiques-morales* (<bien>/<mal>), *affective-hédonique* (<souffrance>) mais aussi *pragmatique* (<influence>/<domination>) avec une orientation axiologique négative inscrit dans le *noyau* même de « antisémitisme » ce qui fait de lui un *monovalent*. En ce qui concerne les stéréotypes (en abrégé : Sts) associés à « antisémitisme », il y a *non fréquentable* (juif), *infériorité* et/ou *supériorité*, *domination*, *mépris* (devoir mépriser), *combattre* (devoir combattre), *hostilité*, *agressivité*, *violence*. Pour ce qui est des PA, « antisémitisme » renvoie à *judéophobie*, *nuisible*, *catégorie*, *religion chrétienne tolérante et plus ouverte*, *pratiques judaïques à interdire*, *poursuivre les juifs*, *mépris envers le juif*, *hostilité*, *exclusion*, *hiérarchie*, *discrimination*, *oppression*.

Outre le fait qu'elles aient toutes les trois une orientation *axiologique négative* laquelle est inscrite dans leurs *noyaux* même et faisant d'elles des entités *monovalentes*, « islamophobie » rejoint « racisme » par rapport au trait /hostilité/ sans que le mot lui-même ne soit porté, dans ses éléments de définition, par les concepts de “théorie”, d’“idéologie” et de “doctrine”. La morphologie du mot en est, sans doute, pour quelque chose dans cette absence d'orientation doctrinaire qui tend à le constituer comme une *pathologie*, statut remis en question par sa description lexicale qui le *dépathologise*. « Antisémitisme » partage ce même trait /hostilité/ qui participe directement à la définition de son *noyau* : **hostilité à la race juive**. La mention dans ce *noyau* de l'élément *race* que qualifie *juive* en termes de typologie, alors qu'on aurait pu s'attendre à **hostilité aux sémites** autorise à formuler et à soutenir la thèse de la présence des traces des éléments du *noyau* du mot *racisme* dans le mot *antisémitisme* qui, de ce fait, peut conduire à l'appréhender comme une « variante » de *racisme*. Sauf que, le *noyau* de racisme n'est pas **hostilité à l'égard des races**, ce qui conduirait à se demander, en partant de l'idée qu'elles existent réellement, *lesquelles* ? Cette observation oblige à penser, pour que l'idée soit acceptable, avec le syntagme **hostilité à l'égard des races** à la race “noire”, “arabe”, “blanche”, “juive” etc. La « race » ne se pose donc pas, sinon plus, qu'en termes de “couleur” de « peau ». Mieux, et c'est important de le mentionner, les **valeurs et les modalités** qui définissent *islamophobie* mais surtout *antisémitisme* se retrouvent dans celles de *racisme* la laissant apparaître comme une entité *générique* des formes de *discriminations sociales*.

L'analyse du sens discursif de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* s'est effectuée à travers l'identification des *déploiements argumentatifs* (en abrégé : DA), *déploiements* orientés par les opérateurs argumentatifs non « interchangeables » (Cozma, 2009 : 165) DONC (en abrégé : DC) et

POURTANT (en abrégé : PT) qui fixent les termes de la relation, le premier étant l'*antécédent* et le second, le *conséquent* (X DC Y ; X PT Y). Si le recours à DC est motivé par la présence, dans le contexte d'*usage*, d'un « stéréotype stable et fréquent » dans la « signification lexicale » du mot étudié (*ibid.*), le recours à PT est motivé par la présence « d'éléments lexicaux ou grammaticaux contenant une idée de négation » (*ibid.* : 185). En dehors de ces deux opérateurs, la SPA fait intervenir aussi MAIS dans les enchaînements argumentatifs et contrairement à PT, opérateur concessif, qui concourt à la modification de l'orientation axiologique de l'*antécédent* en affaiblissant son potentiel discursif, Mais, en plus d'engendrer le même effet, occasionne la « flexion de polarité discursive » (O. Galatanu et F. Martin).

L'analyse effectuée sur notre *corpus de travail* dont la taille fait **1.951.626 occurrences** pour toutes les formes lexicales avec spécifiquement **4374** pour *racisme*, **850** pour *islamophobie* et **3272** pour *antisémitisme* et en identifiant les *Possibles Argumentatifs* puis en les confrontant aux *Déploiements Argumentatifs* a donné des résultats tantôt conformes, donc *normatifs* aux éléments de description de leurs significations lexicales, tantôt non conformes et donc *transgressifs*, voire surprenants qui participent à la reconstruction de leurs significations en langue. Au regard de ces analyses, et pour *racisme*, soit le mot apparaît lui-même dans les enchaînements argumentatifs en position d'*antécédent*, soit, il est pris dans un syntagme (*racisme anti-blanc*, *racisme imperceptible*) en assurant, de ce fait, la fonction d'*épithète* montrant ainsi que le mot ne suffit plus à lui seul pour évoquer la question de la "race", plus largement de l'*hostilité* à la *différence* et que le *langage* ou le *discours* a besoin de marquer l'orientation non pas *axiologique* ici mais l'orientation en termes de *cible* (*racisme anti noir vs racisme anti blanc*, etc.). Ce constat est la preuve qu'au-delà du *noyau* [hiérarchie des races humaines] les entités *Noirs* et *Blancs* sont constitutives des processus de catégorisation à l'œuvre dans la manifestation du « racisme » autorisant, dès lors, leur présence, en lieu et place du mot *racisme* lui-même, en position d'*antécédent*. L'association du lexème « extermination » à « racisme » dans un enchaînement ([racisme d'extermination DC caractère des différences physiques]) fait émerger de l'"imaginaire" socio-historique les atrocités de la *Shoah* ou des *campes d'extermination* rapprochant ainsi le sémantisme de *racisme* de celui de l'*antisémitisme* ; et qui s'est d'ailleurs confirmé par l'identification du DA3 [racisme (condamnation) DC condamnation antisémitisme***]. Mieux, *Noirs*, constitutif de *racisme*, renvoyant à une catégorie de groupe humain ainsi dénommée, les membres de cette catégorie sont diagnostiqués (cf. DA9) comme *atteints d'antisémitisme* devenant dès lors un « mal », une « pathologie » dont le "virus" leur aurait été *transmis* par leurs *maîtres chrétiens*. Si, *Noirs* et *maîtres chrétiens* donc *Blancs* sont ici accusés d'*antisémitisme*, montrant qu'ils sont "égaux" dans le « mal », comme ils sont « compatibles » dans le processus de la « procréation » (cf. DA11), le DA9 ravive l'histoire de l'esclavage par la

dialectique du *maître* et de l'*esclave*. Par diffusion stéréotypique, on retrouve, par effet d'inversion, le rejet de la *doxa* de la *supériorité* (*endurants* et *efficaces*) des *Noirs* dans le domaine du sport, celui du *sprint* (cf. DA10) notamment pour traduire l'*égalité* : *Noirs* et *Blancs* sont « égaux » en *sprint*. Si les enchaînements argumentatifs orientés par DC marquant la conséquence sont *normatifs*, nous avons identifié un (cf. DA13) qui articule un enchaînement sur le mode plutôt *assertif* (assertion) de la non existence de “*rac*es” immédiatement suivi du connecteur Mais, qui n'entraîne pas ici la « flexion de polarité discursive » (Galatanu) parce qu'il ne traduit pas une *opposition* systématique entre l'*antécédent* et *conséquent* mais une *restriction* (Charaudeau, 1992) lui conférant la valeur de PT'. On peut conclure que le *conséquent*, dans un DA orienté par DC peut engendrer une « flexion de polarité discursive » (Galatanu, 2002) *restrictive* si et seulement s'il présente la structure P(-) DC+MAIS Q(+) avec un P(-) impliquant la négation d'un objet *x* du monde et un Q(+) impliquant l'affirmation d'un objet *y* du monde ayant au moins un « élément constitutif » (*ibid.*) en commun avec P(-). Nous parlerons, dans ce cas de figure, de *flexion de polarité discursivo-restrictive*. En effet, la configuration du DA13, en termes d'*enchaînement argumentatif*, peut correspondre, dans le discours, à une stratégie consistant à nier un fait pour mieux le réaffirmer ; et surtout dans la mesure où le tabou qui entoure l'évocation de *rac*es ou *racisme* dans l'espace du *débat public* est vécu comme un déni de *démocratie* ou une restriction de la *liberté d'expression* (cf. DA22). Avec les DA orientés par DC, la *modalisation* de *racisme*, dans notre *corpus de travail*, est bien plus complexe que dans le *corpus dictionnaire* ou *lexicographique* avec l'insertion de *stéréotypes* nouveaux et les effets de « flexion de polarité discursive ».

Toujours avec *racisme*, les DA orientés par PT', de type *transgressif* par conséquent, donnent à voir une « flexion de polarité » avec un renforcement du potentiel discursif de l'*antécédent* qui peut être le mot lui-même, un autre ou un syntagme composé de ses éléments constitutifs (cf. par exemple DA1 et DA2). L'opérateur PT' peut s'approprier la place de l'opérateur DC (cf. DA4) dans un enchaînement sans qu'il n'y ait présence d'un élément impliquant la *négation* (*jamais*, *non*, *anti* etc.) et que le contenu sémantique du *conséquent* soit ce vers quoi doit orienter logiquement le contenu sémantique de l'*antécédent*. Dans ce cas de figure, les deux termes de l'enchaînement peuvent se permuter sans que son sens, du point de vue de l'orientation axiologique et des valeurs modales, ne soit véritablement impacté. Et ceci, parce que les éléments constituant le *conséquent* font partie des *stéréotypes* durablement associés aux éléments composant l'*antécédent*. Le caractère *transgressif* peut se traduire, au-delà de la prise en charge de l'orientation du DA par PT', par une critique sociale de *deux poids deux mesures* en termes de comparaison (cf. DA9) entre des faits langagiers autour de *racisme* et de l'*antisémitisme*. La *transgression* peut également donner lieu à l'expression de la *présupposition* (cf. DA5) ou conduire à la formulation de conclusions (cf. DA12) des effets du

racisme et de la *xénophobie* sur la « crise » *économique* voire *sociopolitique*. Le marqueur de la *transgressivité* justifiant PT peut ne pas être induite par la présence d'un élément explicite de négation mais se retrouver à travers un mot ou une structure syntagmatique telle que : *identité* en position de *conséquent* par rapport à *anti-racisme universaliste* en position d'*antécédent* (cf. DA10) et *presque uniformément Blancs* (cf. DA 11). Le caractère *transgressif* au-delà de PT peut aussi se manifester ou être porté par l'orientation axiologique du *conséquent* : une orientation axiologique négative (cf. DA3) avec la *présupposition*, du point de vue sociologique, que la *richesse* devrait préserver la société du *racisme* ou encore les *métis noirs* d'en être victimes (cf. DA6). Si certains enchaînements *transgressifs* vérifient la forme *normative* par transformation (cf. DA8 et DA14) d'autres ne l'autorisent pas (cf. DA7 et DA13).

Pour le *sens discursif* de *islamophobie* dans notre *corpus de travail*, les configurations de douze DA (de DA1 à DA7 ; DA9 ; de DA12 à DA14 ; DA16) sur les vingt identifiés, orientés par DC, sont conformes au protocole de la *signification lexicale* du mot tel que décrit en langue. Cette description est l'expression de l'*hostilité* liée à la *montée d'un islam* justifiant contre lui, une *union sacrée* avec l'identification, dans le corpus discursif, d'une série d'égalités conceptuelles impliquant le mot lui-même ou sa *base* sinon l'un de ses *co-occurents* : islamophobie=abomination ; arabes=musulmans ; islam=islamisme=terrorisme ; islam=fanatisme=fondamentalisme, etc. De l'analyse du corpus, il ressort l'existence de plusieurs *islams*, deux au moins, avec des renvois topographiques à travers le syntagme *islam de France* contre *islam de X* (l'Iran, l'Arabie etc.) ; mais aussi le syntagme "vrai" *islam* qui présuppose l'existence d'un "faux" *islam* lequel ne serait pas celui pratiqué sur le territoire français. Cinq DA (DA10; DA11; DA19; DA21 et DA22), tous orientés par DC et construits sur le même modèle avec des *conséquents* intégrant la *négation* ([islam DC ***pas de*** « Loi naturelle »**]) imitant de ce fait le principe de l'environnement de PT, confirment quelques traits de définitions lexicographiques mais vont au-delà en marquant, sur le mode *injonctif* et/ou *déontique*, des faits qui caractériseraient ou non la religion *musulmane* / l'*islam*. Ces modes participent des griefs adressés à l'*islam* à travers l'*islamisme* accusé de « narguer » la *France* (cf. **Figure 14**). La conflictualité émerge du corpus entre *musulmans* et *chrétiens*, les premiers désignant les seconds d'*ennemis* (cf. DA25). L'*État islamique*, vu comme une *agression contre tous les musulmans* est la cible d'*opinions défavorables* (cf. DA17 et DA18). De nombreux DA (DA8 ; DA24 ; DA23) amorcent leurs *conséquents* par des verbes modaux : <comprendre>, <censé savoir>, <savoir faire> qui, en faisant intervenir les valeurs ontologiques, activent des *modalités aléthique* et *épistémique*. À l'interdiction (<interdire>) [d'insulter en islam] (cf. DA24), répond l'*insulte* (cf. DA23).

Toujours par rapport à *islamophobie*, aucun des DA, huit au total, orientés par PT, donc *transgressifs*, n'a pour *antécédent* « islamophobie » lui-même, mais sa base *islam* ou l'un de ses co-occurents : *musulman(s)/ musulmane(s)*. L'opérateur PT se justifie ici, moins par la présence de particule de négation (*ne ... pas*), d'adverbe ou une locution adverbiale (*non, jamais*) dans leur environnement ; mais plus par la présence de mot ou de syntagme directement porteur de la négation du point de vue de leur orientation axiologique. Il y a par exemples *peur* donc phobie modalisée par l'adverbe *terriblement* (cf. DA2), *indigne* (cf. DA3), *paradoxal* (cf. DA4) donc existence de contrariété, d'opposition implicite, *nuisibles* (cf. DA6) qualifiant des « agissements » attribués à « musulmane passive », donc inactive et en situation de « soumission », *contrasté* (cf. DA7) qui entre en résonnance avec *paradoxal*, et enfin, *victimes* (cf. DA8). Il convient d'y voir une question d'*image*, en termes d'*ethos*, caractérisée par une incohérence ou décalage entre celle que l'*islam* projette (image auto-projetée) d'elle-même en tant que religion (de paix, d'amour, de tolérance), celle qui est construit *dans* et *par* les discours portant sur elle (idéologie avec les *isme*, violence) et puis celle qu'elle s'emploie à renvoyer en réaction à l'*hostilité* dont elle est l'objet. *Hostilité* à bout de laquelle ne vient pas l'acquisition de la citoyenneté et/ou de la nationalité française par celles et ceux qui ont l'*islam* comme confession religieuse.

S'agissant du lexème *antisémitisme*, au nombre des **dix sept** DA *normatifs* identifiés, par conséquent, orientés par DC, **cinq** ont pour *antécédent* (cf. DA1 à DA7), *antisémitisme* lui-même. Les **dix** autres affichent (deux parmi eux) soit l'adjectif dérivé du mot : *antisémite* (cf. DA7), soit une variante du mot : *antisémitisme* (cf. DA6), ou soit (les plus nombreux) *juif* (cf. DA8 à DA17) la dénomination identifiant la cible de l'*hostilité*. Ces DA reprennent globalement les traits définitoires du *noyau* de *antisémitisme*, mettant en avant la « nuisibilité du juif », l'appel à le poursuivre au motif et à travers le recours à la *modalité volitive* (cf. DA8) que le *juif* veut [(*<vouloir>*) mettre les Palestiniens dehors**]. À ce mobile ou accusation (cf. DA11⁴²²) de l'*hostilité* s'ajoute des *stéréotypes* le visant, construits autour de la *puissance financière* (cf. DA12 et DA15), autour de la représentation, par emprunt historique à travers une comparaison, sans doute, grave, de *juif=nazi* (cf. DA13), autour de la confiance, du point de vue électoral : [« électoralement corrects »***] (cf. DA10), qu'il suscite et autour de sa conscience de la *judéité* (cf. DA16). En outre, le discours propose une sous catégorisation de la catégorie juive en identifiant « vrais juifs » qui, par effet de présupposition oriente vers « faux juifs » sous catégorie à laquelle l'on ne peut s'extraire qu'en devenant *chrétiens* (cf. DA18).

⁴²² Ce DA avec la mention du lexème « problèmes » dont est accusé le juif rappelle les propos de Philippe Tesson sur Europe 1 au sujet du *problème* de la France que constituent les musulmans.

Pour ce qui est des DA orientés par PT, *transgressifs* à cet égard, autour du lexème *antisémitisme*, seul le DA4 affiche en position d'*antécédent antisémitisme* lui-même. Les huit autres affichent en cette position des co-occurents tels que *shoah* (cf. DA1 et DA2) et *judéophobie* (cf. DA6). Si la *transgressivité* est ici marquée, certes, par la présence explicite d'éléments de négation (*ne ... pas ; ne point, n'... plus guère*, etc.) ; elle a posé question au niveau de certains enchaînements par rapport à la dimension sémantique et/ou discursive. En effet, il n'est pas admissible que le contenu propositionnel des *antécédents* de certains enchaînements (DA2 ; DA3 ; DA5 ; DA6 ; DA8 et DA9) orientent vers des conclusions sinon des *conséquents* inadmissibles. Il n'est pas admissible, par exemple, que *fascisme/nazisme* oriente vers *non antisémite* (cf. DA9) : [fascisme et nazisme **PT** non antisémite***]. Ce sont des enchaînements transgressifs paradoxaux engendrés par une double négation : la négation de la négation qui fait que l'annulation de *non* dédouble l'enchaînement donnant : [fascisme et nazisme **PT** antisémite***] sans résoudre le dilemme de la dimension surréaliste qui l'affecte. En réalité, PT se substitue ici à DC tronquant ainsi la logique argumentative, affaiblissant voire neutralisant le *potentiel discursif* (Galatanu, 2007 : 316) de *fascisme* et *nazisme*. Cet affaiblissement apparaît comme un déni de la réalité, réalité historique (*négationnisme*) ou comme caution à l'idéologie nazie. Réalité historique programmée dans les enseignements scolaires au niveau secondaire (cf. DA1) et qui fait passer l'*antisémitisme* et, au-delà, le *racisme* du statut de *canon* ou de *topique instituée* au statut de *vulgate* : *topique transmise* (Sarfati, 2012).

Si l'unité linguistique impliquant la négation dans un enchaînement orienté par PT apparaît généralement dans le *conséquent*, nous constatons qu'il peut – quoique rare pourrait-on dire – apparaître également dans l'*antécédent* (cf. DA1).

Étape fondamentale dans la théorie de la SPA, la mise en regard des PA avec les DA analysés ici « participe de la construction du sens discursif » et de la « régénération de la signification lexicale » (Galatanu, 2018 : 231) associés à *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*.

Les DA de *racisme* sont conformes à ses traits de signification : **hiérarchie des races** ; puis, aux Sts comme aux PA identifiés dans le *corpus lexicographique* et auxquels s'ajoutent *antisémitisme*, *condamnation*, *solidarisation* et *faire tomber les murs*. Moins complexe ou manifeste dans le *corpus de travail* que dans le *corpus lexicographique*, la « modalisation » de *racisme* fait émerger les modalités **hédoniques-affectives** (**18 fois** [DA] contre **21 fois** [PA]), la **pragmatique** (**9 fois** [DA] contre **11 fois** [PA]). Alors que les modalités **épistémiques** et **éthiques-morales** sont absentes (**0 fois**) des PA, elles sont présentes dans les DA (**1 fois** = *épistémique*) et (**4 fois** = *éthiques-morales*) ; et la modalité *doxologique* présente dans les PA (**2 fois**) est absente des DA (**0 fois**). En outre, les modalités **déontique**, **aléthique** et **volitive** manifestes dans le *corpus lexicographique* ne se sont

presque pas manifestées dans le *corpus de travail*. Il est, dès lors, possible de formuler la conclusion (provisoire ?) selon laquelle l'expression du *racisme*, dans les discours, ne se fonde pas, sinon plus, sur l'idée de <croyance> et que, pour entreprendre la reconstruction de la *signification lexicale* du mot, il faudra rapatrier dans les PA, l'*épistémique* <connaissance> et l'*éthique-morale* <bien/mal>, d'une part, et renforcer l'*hédonique-affective* <souffrance> comme la *pragmatique* <influence/domination>, d'autre part.

En outre, quelques DA *transgressifs* donnent à voir des phénomènes *stéréophagiques* (Galatanu, 2009 : 191, 2018) à l'œuvre, à travers, non pas une interversion systématique des valeurs axiologiques de *racisme*, mais par l'insertion dans la signification lexicale du mot, au niveau des *Sts* et/ou du *noyau*, de nouveaux stéréotypes.

Le DA *transgressif* [racisme / discrimination raciale **PT misère***3**] dont nous n'avons pas identifié la forme *normative* dans le *corpus lexicographique* présuppose [racisme / discrimination raciale **DC non misère DC richesse**]. Il y a, là, un enchaînement paradoxal qui insère dans les PA, les stéréotypes *misère* et *richesse* dans la signification linguistique de *racisme*. Le DA *transgressif* [racisme / antisémitisme **PT préjugés et haine**4**] semble⁴²³ plus paradoxal en ce sens qu'il présente en position de *conclusion* ou de *conséquent* des éléments constitutifs de *racisme* : *préjugés* et *haine* lesquels sont présents dans ses stéréotypes et plus explicitement dans ses PA à travers le trait / *hostilité*/ notamment. Et dans le même temps, ce DA se présente comme la forme *transgressive* du DA *normatif* issu des PA, [racisme **DC rejet** [...] d'autres « races »**4]. Il n'y a pas, ici, insertion d'un nouveau stéréotype (*rejet=préjugés=haine*) mais confirmation et « renforcement »⁴²⁴ de *stéréotype* existant comme de l'orientation axiologique négative associée au mot. Les DA *transgressifs* : [idéologie exclusive⁴²⁵ **PT hommes honnêtes et anticolonialistes**1**] ; [race **PT amour tyrannique**2**] et [Noirs [phrases similaires sur les Noirs] **PT jamais qualifiées de racistes*9**] ont pour correspondant le DA [racisme **DC idéologie**/*1-2-9**] issu des PA de *racisme* et dont ils rendent, de ce fait, l'enchaînement incompatible, sinon problématique en insérant par là même,

⁴²³ Nous avons employé « semble » ici, parce que selon Galatanu (2009, p. 199[en ligne]), « [...] L'effet de paradoxal ne peut avoir lieu sans l'inscription du stéréotype proposé par le discours dans l'une des zones sémantiques des éléments de [la] signification » du mot. De notre point de vue, c'est qu'au-delà de la non inscription du nouveau stéréotype proposé par le discours, il est possible de parler de paradoxe si la *conclusion* ou le *conséquent* d'un enchaînement discursif orienté par PT donne à voir des éléments normalement constitutifs de la signification lexicale de l'entité à l'étude telle déployée au niveau de N-Sts-PA. Le *paradoxe*, ici, repose d'abord sur le constat de l'incohérence entre éléments de signification et éléments de sens discursif.

⁴²⁴ Cette analyse renvoie à l'exemple (169b) : *C'est une belle femme, mais elle est aussi intelligente*, de Galatanu (2018, p. 242). Pour l'auteur, cet exemple « est ambigu [...] car il introduit une possibilité d'interprétation du sens discursif qui ne subit pas [le] processus de proposition d'une nouvelle association de *belle* avec *bêtise* ou *non-intelligence*, mais tout simplement un renforcement de l'orientation axiologique positive : « *Elle est belle et de plus elle est intelligente* ». Cet exemple fait en réalité suit aux exemples : (169) « C'est une belle femme, mais elle est intelligente » ; (169a) « C'est une belle femme, pourtant elle est intelligente » (*ibid.*, p. 241).

⁴²⁵ Il faut entendre *racisme* et dans une certaine mesure *antisémitisme*.

de nouveaux stéréotypes dans ceux déjà connus et donc intrinsèques de *racisme* : *amour* qui est surtout *tyrannique*, *hommes honnêtes* et *anticolonialistes*, et avec la possibilité de parler de *Noirs* sans que ce ne soit vu comme acte *raciste*. Le DA *transgressif* [racisme et sort des juifs **PT** *non autonome***5] a pour forme *normative* le DA [racisme **DC** *soumission***5] issu des PA avec *soumission* qui renvoie à *non autonome*. Il y a ici une situation d'indétermination dans laquelle la *transgressivité* et la *normativité* semblent se neutraliser mutuellement : *soumission* et/ou *non soumission*=liberté=indépendance.

Les DA *transgressifs* [anti-racisme **PT** *presque uniformément Blancs***11] et [racisme **PT** *métis noirs***6] peuvent être mis en correspondance avec le PA [racisme **DC** manifester une *hostilité à la mixité ou au métissage***11-6]. Ils insèrent, de ce fait, les stéréotypes nouveaux *Blancs* et *métis noirs* dans la signification linguistique de *racisme*. Le DA [noirs [acteurs] **PT** rôle difficile et enrichissant**8] peut correspondre à la forme *transgressive* du PA [racisme **DC** mépris**8]. Il présuppose [noirs [acteurs] **DC** rôle *non* difficile **DC** facile **DC** *non* enrichissant **DC** sans épaisseur] et insère, dès lors, non seulement deux nouveaux stéréotypes sous forme de syntagmes dans la signification linguistique de *racisme* : *rôle facile* et *rôle sans épaisseur*, mais surtout élargie ce que Galatanu (2018) appelle le « champ d'expérience sémantique » (domaine du *spectacle*, du *cinéma* en l'occurrence) de cet *objet social*. Le DA [anti-racisme universaliste **PT** *identité***10] peut correspondre à la forme *transgressive* du PA [racisme **DC** auto-préservation**10] **DC** identité (identité très marquée). C'est l'idée que l'*anti-racisme* surtout *universaliste* ne devrait pas orienter vers *identité* mais plutôt vers *non identité* ou *métissage*. La conclusion *identité* soit *auto-préservation* devient, dès lors, un constituant à la fois *intrinsèque* et *extrinsèque* de la signification linguistique de *racisme*. Le DA [apartheid en Afrique du Sud **PT** *raison***14] et pour lequel nous n'avons pas identifié de correspondant dans les PA présuppose [apartheid en Afrique du Sud **DC** *raison***14] (*apartheid*=*racisme*), une sorte de validation ou caution du phénomène qui en même temps insère *raison* comme nouveau stéréotype, certes un peu paradoxal du point de vue sémantique voire logique, dans la signification linguistique du mot.

Le DA [xénophobie / racisme **PT** *non conséquence mécanique de la crise***12] est, comme le DA8, inédit en ce sens qu'il présuppose [xénophobie / racisme **DC** conséquence mécanique de la crise] et élargie, dans le même temps, le « champ d'expérience » (Galatanu, 2018) au domaine *économique* faisant ainsi du syntagme *crise économique* un potentiel stéréotype de *racisme*. Le DA *transgressif* [provocations xénophobes de style lepéniste **PT** très *euphémisées**13] présuppose que (1) Le Pen est *xénophobe* et (2) qu'il y va avec un style *non euphémisé* **DC** direct **DC** sans détour **DC**

sans voile. Cet enchaînement insère dans la signification linguistique de *racisme* un nouveau stéréotype : *euphémisme*.

Les DA de *islamophobie* identifiés dans le *corpus de travail* sont conformes, eux aussi, dans leur grande majorité, aux traits définitoires de la signification lexicale du mot : **hostilité** à l'*islam* / aux *musulmans*/à la **culture musulmane**, aux Sts comme aux PA issus du *corpus lexicographique*.

La « modalisation » du mot *islamophobie* fait émerger plus de modalités **hédoniques-affectives** (**12 fois**) dans les DA que dans les PA (**9 fois**); plus de **déontique** (**4 fois**) dans les DA que dans les PA (**2 fois**) ; plus de **pragmatique** dans les DA (**11 fois**) que dans les PA (**4 fois**) ; la modalité **aléthique** présente **1 fois** dans les DA est absente des PA (**0 fois**) ; sont aussi absentes (**0 fois**) des PA les modalités **épistémique** et **éthique-morale** mais présentes dans les DA respectivement **6 fois** et **12 fois** ; les modalités **doxologique** et **volitive** sont absentes des DA (**0 fois**) mais présentes, respectivement, **1 fois** et **2 fois** dans les PA.

Au regard de ces relevés, il est possibles de formuler quelques conclusions (provisoires ?). La première, c'est que la modalité **hédoniques-affectives** (<souffrance>/<rejet>/<déplaisir>) est la modalité fondamentale qui traverse l'expression de l'*islamophobie*. En outre, son expression dans l'espace du débat public se structure autour des modalités **aléthique** (<nécessaire>) **éthiques-morales** (<mauvais>) et **épistémique** (<connaissance>/<savoir certain>) dans les DA, donc les *discours*, totalement absentes de la *langue*, sinon du *corpus lexicographique*. De plus, l'expression de l'*islamophobie* mobilise davantage la modalité **pragmatique** (<domination>/<influence>/<inutile>) dans les interactions verbales que dans la *langue* ; en revanche, elle ne mobilise pas les modalités **volitive** (<vouloir>) et **doxologique** (<croyance>/<croire certain>) dans les interactions verbales, donc les *discours* sinon le *corpus de travail* pourtant présentes dans la *langue* ou le *corpus lexicographique*. La modalité **déontique**, elle, est plus mobilisée dans les interactions verbales que ce qu'elle donne à voir dans la *langue*. Et, par rapport à la valeur axiologique, *islamophobie*, comme *racisme* d'ailleurs, déploie une orientation axiologique « négative » inscrite dans le *noyau* même du mot.

Mais, contrairement à *racisme*, l'expression de l'*islamophobie* n'est fondée dans la *langue* ni sur une *idéologie*, ni sur une *théorie* encore moins sur une *doctrine*. Il est rattrapé par cette orientation dans les interactions discursives à travers le lien établi entre lui et *islamisme*.

Cette orientation axiologique « négative » est, comme dans le cas de *racisme*, contenue dans le *noyau* du mot.

La mise en regard des DA de *islamophobie* avec ses PA donne à voir plus d'enchaînements argumentatifs dans le *corpus de travail* que dans le *corpus lexicographique*. Au nombre des **25** DA, seuls **03** ont pour *antécédent* ou *argument islamophobie* lui-même. Les *antécédents* de tous les autres DA s'alternent entre les termes *musulman(e)s*, *État islamique*, *islam(s)*, *arabe(s)* *islamisme*, *islamistes*, *fascislamisation*, *terroristes islamistes*. En outre, aucun des enchaînements de potentiels discursifs générés par le *corpus lexicographique*, exclusivement orientés par DC, n'a pour *argument*, contrairement au *corpus de travail*, le terme *islam*.

Le DA *transgressif* [islam **PT** islamisme***1] et pour lequel nous n'avons pas identifié formellement l'aspect *normatif* dans les Sts et/ou PA présuppose [islam DC **non** islamisme]. Or, la structure de cet enchaînement orienté par DC devrait être sous la forme **a conn b** et non pas **a conn' NON – b** qui est sa forme *converse* où **conn** équivaut à DC et où **conn'** équivaut à PT. Avec la présence de NON dans le second segment, c'est DC qui se maintient à la place qui revient normalement à PT et qui autorise à dire que l'enchaînement orienté par PT « n'est plus », et inversement, « la converse » de celui orienté par DC mais sa forme opposée (cf. Ducrot & Carel, 1999 : 27-28, cité par Galatanu, 2009 : 197, Galatanu, 2018 : 250). La conséquence de ce constat qui renvoie à la distinction (Ducrot et Carel, 1999) entre énoncé *linguistiquement paradoxal* (en abrégé : LP) et énoncé *linguistiquement doxal* (en abrégé : LD), c'est qu'il n'y aurait pas ici de *paradoxe* (Ducrot et Carel, 1999 ; Galatanu, 2009). Mais pour Galatanu (2018 : 250) qui revient sur l'analyse du *déploiement* du mot *adulte*, un exemple de Ducrot et Carel issu de la référence ci-dessus citée, « pour *pas adulte* on peut avoir non seulement la forme converse à l'argumentation de *adulte*, mais aussi son opposée : *pas adulte* « “conseils des parents pourtant pas faire”. Et ceci parce que cette signification paradoxale fausse se situe au niveau des stéréotypes et non des propriétés essentielles, nucléaires du mot *adulte*. »⁴²⁶. Cette position pose la question de ce qui caractérise un « enchaînement linguistiquement paradoxal » (Ducrot et Carel, 1999 : 17) en *Sémantique Argumentative* et dans la perspective de l'Argumentation Dans la Langue (en abrégé : ADL) dont s'est inspirée la SPA. Selon Ducrot et Carel (*ibid.*) « Pour qu'un enchaînement **a conn b** soit **linguistiquement paradoxal (LP)**, nous demanderons à la fois que **a conn b** ne soit pas LD et que **a conn' b** soit LD ». En appliquant ces deux caractéristiques à l'analyse de *islamophobie*, on aboutit, avec la première, à l'enchaînement [islam DC islamisme] (**a conn b**) qui n'est pas *linguistiquement doxal* (en abrégé : LD) en ce sens qu'il n'est pas inscrit dans la signification ([islamophobie DC *hostilité à*

⁴²⁶ Les italiques dans la citation sont du fait de l'auteur.

l'islam) du mot en termes de lien argumentatif interne intrinsèque ; puis, avec la deuxième, à l'enchaînement [islam PT NON islamisme] (*a conn' b*) qui nous semble *linguistiquement doxal* dans la mesure où il s'inscrit dans la signification de *islamophobie*. Dans le même temps, Ducrot et Carel (1999 : 20) affirment que « le paradoxe s'apparente aux enchaînements qui ne sont, ni doxaux, ni paradoxaux [...] ». Et ils ajoutent que la « différence est que pour construire, il commence, [...] par déconstruire » (*ibid.*). Plus encore, pour les deux auteurs, « PT n'a aucune vocation particulière à former des LP⁴²⁷. Certes il implique le refus du DC correspondant, c'est-à-dire de ce qu' [ils appellent] enchaînement normatif, mais il en reconnaît en même temps la légitimité. Aspects normatifs et transgressifs [...] sont indissociables. Chacun suppose l'autre : ils relèvent d'un même bloc. » (*ibid.*). Partant de là, il est possible de noter ici le *paradoxe* du « paradoxe » lui-même, la difficulté qu'il peut y avoir à trancher entre l'enchaînement qui relève du *paradoxal* ou du *doxal* et qui nous ramène à la position de Galatanu (2018 : 250) celle de la possibilité d'identifier à la fois la forme *converse* et la forme *opposée* dans le *déploiement* de l'argumentation interne tant que la manifestation de la *signification paradoxale* ne se situe qu'au niveau des *stéréotypes* et non pas au niveau des *propriétés essentielles* ; c'est-à-dire du *noyau*. De toute évidence, et au-delà de ces observations, nous pouvons noter le fait que les discours tentent d'imposer par association stéréotypique *islamisme*, et au-delà, *peur*, ([islam **PT** terriblement peur]) négativement modalisé par *terriblement* (adv.⁴²⁸ de manière), *fanatisme* ([islam **DC** fanatisme**14]), *terrorisme* ([islam **DC** islamisme **DC** terrorisme**13]) puis *fondamentalisme* ([islam **DC** propagation du fondamentalisme**16]) dans les éléments de la re-construction de la signification linguistique de *islamophobie*. L'*hostilité* dont est l'objet ou semble être l'objet *l'islam* aujourd'hui apparaît dans les discours comme un « retour de la manivelle » à travers le rappel historique de son passé colonial ([islam a <avoir> **PT** colonisé et asservi**4]) ; rappel auquel est associé le *paradoxe*, aussi relevé par les discours, qu'un acte de *terrorisme* soit commis par un Français, sur le sol français ([terroristes islamistes **PT** Français par la carte d'identité**3]).

Les DA de *antisémitisme* identifiés dans le *corpus de travail* sont, eux aussi, et dans leur grande majorité, conformes aux traits de signification lexicale du mot : *hostilité à la race juive* en termes de *propriétés essentielles* (Galatanu, 2018) comme à quelques *stéréotypes* qui lui sont associés

⁴²⁷ LP renvoie à *linguistiquement paradoxal*. Et pour plus de détails par rapport à la complexité pouvant entourer cette distinction, nous renvoyons à l'article des deux auteurs. Ce qui nous semble davantage intéressant à retenir ici, c'est que la mise en garde des deux auteurs à attacher à PT une « vocation » quasi exclusive à la *transgressivité* trouve un écho dans les travaux de recherche doctorale de Ana-Maria Cozma (2009, p. 195) où elle identifie un DA orienté par DC non pas *normatif*, mais *transgressif* par rapport au protocole sémantique du mot *vie* : [créer organisme/activité DC détruire organisme/activité] ; enchaînement qui, comme elle le dit, « montre l'acte de création portant sur la vie comme un acte de destruction. L'acte de création se trouve de la sorte affecté par la polarité négative inhérente à la signification de *détruire*. ».

⁴²⁸ Adv.=adverbe.

dans le *discours lexicographique* à travers les PA. Sur les **26** DA identifiés, seuls **06** ont en position d'*antécédent* ou d'*argument* (à gauche du connecteur) *antisémitisme* lui-même et les **20** autres font alterner, dans cette position, les mots *antisionisme*, *antisémite*, *juiif(s)*, *christianisme/judaïsme*, *antijuive*, *judéophobie*, *fascisme* et *nazisme*, *sionisme* et enfin *shoah*.

La « modalisation » de *antisémitisme* fait émerger des *usages* du mot dans les PA, **12 fois** contre **15 fois**, dans les DA, les modalités *hédoniques-affectives*, **12 fois** dans les PA et **18 fois** dans les DA pour les modalités *éthiques-morales* ; la modalité *pragmatique* est un peu plus mobilisée dans les interactions verbales (**18 fois**) que dans la langue (**8 fois**) ; l'expression de *antisémitisme* mobilise plus la modalité *doxologique* (**5 fois**) dans le *discours lexicographique* que dans les interactions verbales (**3 fois**) ; alors que la modalité *déontique* est complètement absente des interactions verbales, du *corpus de travail* (**0 fois**), elle est à peine mobilisée par/dans la langue, le *corpus lexicographique* ; sont également à peine mobilisées, mais cette fois-ci dans les interactions verbales, les modalités *volitives* (**1 fois**), *désidératives* (**1 fois**) et *épistémiques* (**2 fois**) alors qu'elles sont complètement absentes de la langue, donc du *corpus lexicographique*.

Contrairement à *islamophobie*, *antisémitisme* est fondé, dans son expression publique, sur la notion de *doctrine*. Il se range, de ce point de vue, dans la vision conceptuelle ou théorique de *racisme*.

Le *corpus discursif* dont est extrait l'ensemble de ces *Déploiements Argumentatifs* analysés et confrontés aux données du *corpus lexicographique* exploité permet de répondre aux **trois hypothèses** de recherche énoncées.

D'abord, par principe, la préposition « de » est la *forme* qui a la *fréquence maximale* en analyse lexicométrique ; mais huit des vingt deux *sous corpus* constituant le corpus discursif ont transgressé ce principe. Il s'agit des sous corpus associés aux journalistes radio (*les, vous, ce*) et TV, aux sous corpus associés aux institutionnels (*les, vous, c'est, qui*) avec un flou (de statut ?) autour de l'*usage* de *les*, spécifique, à la fois, au sous corpus de journalistes comme d'acteurs institutionnels. Ce flou se retrouve également dans les structures syntaxiques dénonçant ce qui est nommé dans les discours le *problème musulman* à travers la distinction fonctionnelle entre les énoncés : « [ce sont] **les** musulmans qui amènent la merde en France » (cf. retranscription des propos de Philippe Tesson) et « [ce sont des musulmans qui amènent la merde en France] ». Car, le premier, contrairement au second, engage une accusation généralisée presque sans concession. Mais, une fois que cela est dit, il reste que le fond de l'accusation demeure. Elle semble être validée à une moindre échelle. Et cette reconnaissance implicite de la validité de l'accusation se retrouve dans les discours, celui de Jean-Marc Morandini par exemple sur un mode interrogatif (cf. Morandini [TDP2]) : [...] ça veut dire que **les** M/musulmans sont les **seuls responsables** de l'atteinte à la **laïcité** pour

vous » ? Et, l'on pourrait l'entendre répondre à sa propre question : « non ». L'accusation apparaît dès lors comme l'une de forme de *violence* et de la manifestation de l'*hostilité* à l'égard de l'*Autre* : que ce soit celle de l'*islamophobie* comme c'est le cas ici, que ce soit celle du *racisme* ou que ce soit celle de l'*antisémitisme*.

Ensuite, et selon la première de nos trois hypothèses de recherche : ***La première hypothèse postule que l'expression du racisme, de l'islamophobie et de l'antisémitisme ne passe pas prioritairement par l'usage explicite de ces mots eux-mêmes mais par des stratégies paraphrastiques sinon plurisémiotiques.*** Cela suppose que les occurrences des *mots* n'apparaîtront que dans ces deux *contextes discursifs* : « accusation » et/ou « défense » ou « rejet de l'accusation ». Comme l'on peut s'en rendre compte, l'accusation de *responsables de la merde*, de *problème de la France* à l'encontre de : ***les*** M/musulmans, telle que formulée dans le contexte ci-dessus est un premier niveau de la stratégie pour dire *islamophobie* comme se peut être *racisme* ou *antisémitisme*. Le mot n'est donc pas dit, énoncé ; il est suggéré par une stratégie paraphrastique, sinon d'*implicite argumentatif* à visée lexicale pour reprendre l'expression de Galatanu (2018). Le mot lui-même n'ayant pas été énoncé dans le contexte discursif comme prévu par la première hypothèse, on ne devrait donc pas parler d'accusation et/ou de « défense » ou « rejet de l'accusation ». Or, c'est bel et bien ce que nous avons : *accusation* et *rejet de l'accusation* en tout cas dans sa forme généralisée et en l'absence du mot. Cela oblige à nuancer l'hypothèse ou du moins à la repréciser en intégrant l'idée selon laquelle, quand ces mots : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont absents du contexte discursif, ils sont présents à travers d'autres mots, des structures syntaxiques particulières, des *insultes* (« sale race maudite » ; « youpins de ta race de mer de ») et à travers des conflits de *nomination* : c'est x $\neq$ ce n'est pas x, c'est x (-) ou c'est y. Dans le prolongement de cette hypothèse, nous avons mis en évidence la présence concomitante des mots *xénophobie*, *discrimination*, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* dans les mêmes *contextes* ou *environnements discursifs* (M-A. Paveau) situation qui font d'eux des unités linguistiques en relation de co-occurents : en tant que forme pôle, *racisme* apparaît dans **1130 contextes** avec *antisémitisme* ; dans **212 contextes** avec *islamophobie* ; dans **173 contextes** avec *xénophobie* et dans **91 contextes** avec *discriminations*. Les plus fortes relations de co-occurrence, au regard de nos relevés, sont entre *racisme* et *antisémitisme*, relation de co-occurrence que nous appellerons *symétrique*⁴²⁹, d'une part ; et entre *racisme*, *islamophobie* puis *xénophobie*, relations de co-occurrence que nous appellerons *asymétrique*, d'autre part. En outre, *discriminations* est en relation de co-occurrence *symétrique* avec les quatre autres mots. Mais il est deux fois (**28 %**) plus spécifique dans les **contextes** où il apparaît

⁴²⁹ Nous parlons de symétrique parce que de *racisme* à *antisémitisme* comme de *antisémitisme* à *racisme*, on obtient le même nombre de contextes.

avec *racisme* que *antisémitisme* (**14%**), et équitablement spécifique (**5%**) dans les **contextes** où il apparaît avec *islamophobie* et *xénophobie*. Cette *équitabilité* de la spécificité es apparitions contextuelles tend à affaiblir la pertinence de la logique qui nous a conduit à préférer islamophobie à xénophobie dans la conceptualisation du sujet de recherche ; mais elle reste sémantiquement solide, *islamophobie* étant, comme nous l'avons expliqué, plus que la *haine* ou l'*hostilité* à l'égard d'un *étranger*. C'est non seulement l'*hostilité* à l'égard de l'*islam*, en tant que religion, mais aussi à l'égard de la culture *arabo-musulmane*. Puis, au-delà, le risque du flou, de l'*amalgame* qu'il peut y avoir à distinguer ou à vouloir distinguer *étranger* musulman de musulman *autochtone* ou de *Français* musulman. Par ailleurs, *discriminations* apparaît dans une relation *méronymique*, celle de *partie-tout*, avec les quatre autres mots qui fait que chacun d'eux renvoie à lui en tant que *constituant* ou *composant*. La somme des relations co-occurentielles pour chacun comme pour l'ensemble des mots : **discriminations** (*lutte, magistrats, stages, sexuelles, égalité, statistiques, ethniques, embauche, sociales, homophobie, exclusions, islamophobie, xénophobie, inégalités, logement, sexuelle, emploi, immigrés, positives, raciales, immigration, racismes, exclusion, groupe, sexisme, travail, etc.*), **islamophobie** (*terrorisme, intégrisme, xénophobie, arabophobie, voile, laïcité, islamiste, islamisme, culture, M/mosquée, négrophobie, judéophobie, antichristianisme, antimagrébin, culte, antisémitisme, racisme, islam, antimusulman, arabisme, antiraciste, antiarabisme, musulmans, musulman, etc.*), **antisémitisme** (*islamophobie, Auschwitz, nazi, Crif, haines, Holocauste, Dieudonné, République, judéophobie, xénophobie, rabbins, banlieues, juive, droite, arabo, Israël, juif, émigrer, combattre, banaliser, amitié, Internet, lutter, antiracisme, haines, antijuifs, etc.*), **racisme** (*antijuif, antisémitisme, intolérance, délits, xénophobie, immigrants, antiracisme, exclusion, antimusulmans, dominant, sexisme, postcoloniales, égalitaires, racistes, amitiés, amitiés, égalité, Lutter, antiracisme, hiérarchisation, conservatisme, rejet, déporté, désaccord, Arabes, discriminations, islamophobie, etc.*), **xénophobie** (*xenophobia, immigration, discriminations, rejet, islamophobie, contre, raciale, négrophobie, discrimination, condamner, racisme, intolérance, antisémitisme, droits, etc.*) participe à la construction de leur sens discursif respectif (Mayaffre, 2015 : 09, 11 ; Guiraud, 1954, 1960) et de leur sens discursif global dans l'ensemble du corpus de recherche. Sans être des « paires molécules », au sens de D. Mayaffre (*ibid.* : 5) telles que « classe-ouvrière » ou encore « classe dominante » dont la fréquence dans un texte nous *apprendrait* « beaucoup déjà », par opposition à « classe » tout court, en tant que « mot-atome » qui n'aurait qu'« à peine une signification », nous objectons que la dimension *moléculaire* des entités lexicales permettent essentiellement la désambiguïsation sémantique mais ne participe pas exclusivement à la constitution du sens sinon qu'en dernier ressort. Quel *sens* aurait la *paire* « classe ouvrière » sans la *molécule* principale « classe » ? Aucun sens. Et puis dans un énoncé comme : « Nous retournerons en *classe* dès la fin de la récréation », où « classe » a bel et bien un sens précis, personne ne songerait, dans ce

contexte, à la part de *sens* qu'apporterait le mot dans la « paire molécule » « classe ouvrière » par exemple, ni dans une « paire molécule » comme « classe sémantique ». C'est dire qu'il n'y a pas de *sens* sans signification ; la *signification* comme point d'ancrage du *sens*, comme élément de stabilité linguistique partagé. Les *atomes* de cette « paire molécule », en tant que co-occurent, sont dans une relation *méronymique* qui se distingue de la relation *paraphrastique*⁴³⁰ laquelle correspond à la situation des co-occurents identifiés ci-dessus dans notre analyse. À ces co-occurrences identifiés et qui sont sous la forme *atomique* (« mots-atomes ») peuvent s'ajouter des « paires-molécules » repérées par l'analyse des *segments répétés* (en abrégé : SR) parmi lesquels se retrouvent des « mots-atomes » objet de notre recherche. Nous pouvons citer ici (cf. **Tableau 7**) : *les musulmans*, *les palestiniens*, *minorités ethniques*, *les Noirs*, *de race*, *du voile*, *extrême gauche*, *pouvoirs publics*, *juifs de France*, *lutte contre le racisme* etc.

Mais plus que l'identification des co-occurrences, qu'ils soient sous forme de « mots-atomes » et/ou de « paires molécules », notre analyse a permis de mettre au jour, ce que nous avons appelé, la cartographie (cf. **Figure 22**) des acteurs *socio-politiques* et des *jeux de pouvoir* autour de la problématique de la *laïcité* ou du *vivre ensemble*. Parmi ces acteurs *socio-politiques* et *médiatiques* figurent François Hollande, Manuel Valls, Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy, Marine Le Pen, Dieudonné M'Bala M'Bala, Tariq Ramadan, le *Conseil National Consultatif des Droits de l'Homme* (en abrégé : CNCDH), *l'Union des Étudiants Juifs de France*, la LICRA, SOS Racisme, la Police, la Presse/les médias, la Justice, **Charlie Hebdo**, le **Premier Ministre** et la **République**. Pour les médias, c'est l'hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo* qui se retrouve dans le viseur de l'opinion public pour recevoir toute la critique formulée à leur rencontre. Les mots **République** et **Premier Ministre** sont apparus comme spécifique au vocabulaire de la droite, plus de l'*extrême-droite* que de l'*extrême-gauche*. Au regard de ces résultats, la *première hypothèse* de recherche est validée.

Notre *deuxième hypothèse postulait que le discours néo-raciste comporte des ressources discursives singulières identifiables par des indices linguistiques spécifiques qui le rendent plus « dynamique » ou plus persuasif au plan argumentatif que le discours antiraciste*.

La source RSN est apparue comme la *variable synthétique* parce qu'elle est étroitement alignée sur l'axe1 ; autrement dit, la somme des *Cosinus* carrés des *variances* de la dimension 1 (en abrégé :

⁴³⁰ Nous pensons, par ailleurs, qu'au-delà de cette relation *méronymique*, il est possible d'avoir au sein même des co-occurents, certains qui soient liés par une relation *paraphrastique*. Nous avons le cas avec le **tableau 6**, celui des co-occurents de la forme « classe » : « classe dirigeante » = « classe politique » ; « classe bourgeoise » = « classe capitaliste ».

Dim 1), soit l'axe 1 avec **78.30%** et de la Dim 2, l'axe 2 avec **13%** équivaut à **91%** ou **0.91%** donc très proche de 1 surtout pour *LEA* (Leclère, Elkrief et Anonyme *France2*) : **0.98%** contre **0.92%** pour *PEQ*, **0.97%** pour *PEH*, **0.86%** pour *G.-P.*

La source *PEH* présente un discours axé sur les problématiques d'**affaire** : de celle dite *Luc Tangorre* accusé de viol, présenté comme victime⁴³¹, plusieurs fois arrêté et enfin gracié par François Mitterrand ce qui a valu à toute la *gauche* (le PS) lui en premier, le qualificatif d'**intello** et de **laxiste** ; de celle de *Boulin*, affaire qualifiée de « crime d'État » ; la problématique de l'**immigration** : qu'il va falloir *stopper* (« stop à l'immigration ») parce qu'elle serait devenue, *forte, massive, incontrôlée*, et à défaut, lui préférer l'*immigration choisie* comme il serait bien d'adopter « la préférence nationale », une « immigration [qui] vaincra »⁴³², une **immigration** associée à la *baisse des salaires des Français* (*immigration=baisse des salaires*) les invitant, de ce fait à agir (la *violence* ?). Il s'agit là d'une **stratégie de disqualification par le discrédit**. En outre, le discours de *PEH* est axé sur la question des **quartiers**, il évoque les **cités**, emploi des néologismes comme *boboland*, en donne une représentation à travers l'idée des *agressions* de la *police* et des *incendies* de *bus*.

Contrairement à *PEH*, le traitement de la question de l'*immigration* dans *PEQ* se résume à l'exposé des faits, à la retranscription sous forme de discours indirects ou rapportés des propos ou opinions des *Autres* : dont Marine Le Pen et au-delà son parti, le FN devenu RN sur la question, mais aussi de la critique de ces opinions. La présence quasi continue, depuis 1984, du terme l'*immigration* dans *PEH* est qualifiée de « profondément électoraliste et stigmatisant », présence associée à un comportement *xénophobe*.

La configuration de *PEH* au sujet de l'*immigration* se retrouve dans *RSN* avec de nouvelles équations dont celle qui établit : *immigration=bouleversement* de la *culture française* et surtout que se préoccuper de l'*immigration* n'est pas et ne doit pas être saisie comme une expression *raciste*, relevant donc du *racisme*.

Le lexème *islam* est un lexème spécifique à ces discours. L'*hostilité* dont l'*islam* est ou serait l'objet est pointée par la source *PEQ* surtout après le 11 septembre 2001. *Charlie hebdo* et l'humoriste Dieudonné M'Bala M'Bala sont présentés dans les discours comme les deux « visages » diamétralement opposés de deux axes critiques : celui de l'*islam* que se permettrait l'hebdomadaire entourée de silence et celui des *juifs* objet d'interdiction. Dans la source *RSN*, l'*islam* est associé à *poison* et ses défenseurs traités de « couillons bienpensants » ; et *islam* dont Marine Le Pen serait bien capable de stopper l'expansion. Il y a dans cette source, le refus de l'assimilation de

⁴³¹ Cf. l'ouvrage de Gisèle Tichané.

⁴³² Critique adressée à l'UMP à travers Jacques Chirac au sujet du sommet de Séville.

l'*islamophobie* au *racisme* et le soutien à l'idée que arabe équivaut à *islam* et que l'établissement de cette équivalence ne relèverait en rien du *racisme*. Le lien de l'*islam* entre *terrorisme*, *fanatisme*, *soumission*, rejet de la laïcité (« non laïc »), on se souviendra ici des propos de Philippe Tesson, y est réaffirmé. La source PEH semble prendre le relais allant un peu plus loin dans l'établissement de lien en associant à *islam* : *soufisme*, *ésotérisme*, lien auquel s'ajoute un processus de catégorisation identifiant un *islam de France* bien qu'il soit divers (*des Lumières*, *authentique*, *conquérant* etc.) contre un *islam d'ailleurs* qui, s'amplifiant, oriente vers la détermination et la « dénomination » de *Français d'origine X* ou *issu de l'immigration* contre *Français de souche* ou *Céfrançais*. Comme pour marquer les esprits, la manifestation de ce processus de catégorisation s'initie jusque dans la devise du pays à travers la substitution de *Fraternité* par *islam* : « Liberté, égalité, islam ! » et par la mise en circulation discursive de constructions syntagmatiques aux unités lexicales idéologiquement contradictoires telles *catéchisme islamique*.

Au-delà des « désignations nominales » (Amossy, 2016), le *choix* ou la *distribution* des personnes du discours les opposent également avec, inéluctablement, des conséquences sur leurs *structures discursives* respectives. Spécifique par l'emploi exclusif des premières et troisièmes personnes du singulier (*il, ils, elle, je, j' et on*), la source PEH présente une *structure discursive* extrêmement *narrative* ou *récitative* à travers laquelle elle met en scène l'incapacité des partis dits *républicains*, PS et UMP (désormais LR) compris, à assurer la *sécurité* des Français. Si la manifestation de cette incapacité semble être portée par l'évocation des *affaires* avérées mais dont les cours ne correspondent peut-être pas exactement avec les *révélations* qui en sont faits, PEH est traversée par des *insultes*, bien souvent à caractère raciste, proférées à l'encontre des responsables politiques des partis adverses. Par l'emploi exclusif de pronoms personnelles sujets : *je, moi, toi, tu, nous*⁴³³, *on*, et des adjectifs possessifs : *ta, tes, vos, votre*, RSN présente une *structure discursive dialogale* et très proche de celle de PEH par la présence de mots ou expressions relevant des *insultes* et/ou des *ethnotypes* (Rosier, 2009), des *grossièretés* (*cul*, etc.), des formes relevant spécifiquement des écritures numériques (*lol, mdr* etc.) et surtout d'un nombre conséquent de verbes d'action (*venir, tuer* etc.). La source LEA présente également une *structure discursive dialogale* avec une distribution des voix de la personne autour de *vous, elle, je et tu* puis d'un lexique orientant vers le zoomorphisme. La source G._P. n'emploie que la personne *nous*, un *nous* de vulgarisation scientifique qui oriente vers une *structure discursive dialogale*, certes, mais pas au sens générique du terme : échange vif, pouvant être mêlé par des marques de *violence*. Il s'agit ici d'une *structure discursive descriptivo-analytique* et *argumentative*, qui se présente comme une suggestion de dialogue en différé, un dialogue de confrontation d'idées sur

⁴³³ Ce *nous* semble à la fois *inclusif* parce que identifiant une catégorie ou groupe spécifique ; mais aussi *exclusif* parce que identifiant un autre groupe dont l'énonciateur ou les énonciateurs cherchent à se distinguer par des éléments de différence.

des bases plus scientifiques qu'idéologiques autour de thématiques sensibles ou non comme ici autour du *racisme* évoqué en termes de *variables*, de *résultats* etc. Si la source *PEQ* n'emploie aucune marque explicite de voix énonciatives, l'instance énonciative se réfère à chacune des entités de la presse quotidienne (des *sous source*) composant la source elle-même, puis l'*auditoire*, elle, se réfère aux *valeurs*, *croyances* et *opinions* portées par un ensemble de locuteurs au contour indéfini. En outre, la source présente une *structure discursive polyphonique* (Bakhtine, 1975, Kerbrat-Orecchioni, 2002) axée sur l'exposé des faits à travers des commentaires journalistiques exempts de *grossièretés*, d'*insultes* et un profil lexical qui s'articule explicitement autour des mots objets de la recherche, de quelques-uns de leurs *co-occurrences* et des mots renvoyant à des cadres institutionnels (*Durban* par exemple) ayant été le théâtre de rencontres autour des questions de *discriminations*. Et par rapport à ces *discriminations*, si la *laïcité* est présentée comme une *valeur* républicaine presque "sanctuarisée", il est *mis en garde* de ne point en faire un « instrument de répulsion de l'islam », donc de l'*islamophobie* ; une mise en garde qui traduit implicitement l'idée que certains principes de la *laïcité* seraient dirigés contre l'*islam* et les *musulmans* qui seraient, les *jeunes* notamment, en campagne pour la cause des *Palestiniens* en commettant des *actes antisémites*.

Racisme, *islamophobie* et *antisémitisme* apparaissent comme des *objets sociaux* extrêmement complexes au regard de la dureté des propos qu'ils suscitent, la *violence* de la confrontation des *opinions* qu'ils engendrent, les risques de condamnations publiques et presque collectives que toute atteinte aux valeurs qui leurs sont associées préfigure, du point de vue du droit d'abord ; mais surtout des « bonnes manières », du *savoir-vivre* en société au point d'amener les énonciateurs à donner la preuve de leur bonne conscience avant toute prise de parole publique ou après, et dans ce cas, pour se justifier sinon se rectifier afin de couper cours aux *amalgames*.

De l'analyse des données, il ressort trois niveaux d'opposition ou de différence entre ces sources que nous désignerons désormais par le terme de *macro-sources* : opposition au niveau du choix des *items* ou des *thématiques* ; opposition par rapport aux *prises en charge discursives* à travers l'usage des personnes du discours (*je*, *nous* etc.) ; et enfin, opposition du point de vue des *structures discursives* qui intègre les *révélés* ou des *exposés* produits autour des thématiques choisies. À cet effet, et sans mettre en avant les principes des théories raciales, les *macro-sources* (en abrégé : MS) *LEA* et *PEH* sont caractéristiques des discours néo-racistes parce que charriées par une *vision ontologiquement essentialiste* (Taguieff, 2010 : 68 ; Rastier, 2006 : 74 [en ligne]) de l'espèce humaine : les *Nous* identifiés à la catégorie des "Blancs", les *bons*, les *supérieurs*, les *civilisés* contre les *Autres* identifiés à la catégorie des "Noirs" voire des *Juifs*, les *mauvais*, les *inférieurs*, des *primitifs* etc. En outre, une première partie de ces *Autres*, désignés par le terme *allogène* (étrangers hors Union Européenne)

sont qualifiés de *parasites* appelés à retourner chez eux, à s'éloigner du territoire français au risque d'en être expulsé ; et ceux de la seconde, désignés par le terme *cosmopolite* (étrangers mais citoyens européens) qualifiés de *ploutocrates* dont on ne sait véritablement quoi faire. Cette vision *essentialiste* qui intègre les oppositions religieuses, civilisationnelles et culturelles entre *islam*, *christianisme* et *judaïsme* repose sur des procédés de *bestialisation*, de *satanisation* et/ou de *diabolisation*.

Au final, la *dynamique argumentative* ou la *force de persuasion* du discours néo-raciste se fonde, non seulement sur la mise en perspective des thématiques d'une *pseudo* incompatibilité *culturelle*, *identitaire* et *religieuse*, sur une *structure discursive* récitative ; mais surtout, sur le recours aux « arguments multiples » qui empruntent aux procédés de *bestialisation* ou *satanisation*, de *masquage* et de *diversion* parmi lesquelles, l'*euphémisme*, l'*allusion* et le *cryptage* au détriment du discours antiraciste (Rastier, 2006[en ligne]) confirmant, de ce fait, notre **deuxième hypothèse** de recherche. En outre, pour *persuader* mais surtout *convaincre*, c'est-à-dire « emporter l'adhésion » (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1976 : 41) d'un *auditoire* aussi *universel*, *composite*, parce que réunissant des « personnes aussi différenciées », (Amossy, 2016 : 63 ; Perelman et Olbrechts -Tyteca, 1970 : 28), il est fondamental de se reposer sur des « prémisses » sinon des « évidences partagées » (Amossy, 2016 : 70, 73) lesquelles exigent l'emploi du *nous*, le recours aux *éléments verbaux* à forte potentiel *pragmatique*, le recours aux *désignations nominales* en procédant à l'énonciation des faits sur le *mode assertif* (*ibid.* : 78) avec une prise en charge qui associe le *on* au *N/nous*.

La confirmation de cette **deuxième hypothèse** a conduit à la formulation d'une **hypothèse complémentaire** que nous avons vérifiée. En effet, au-delà des éléments ci-dessus énumérés, la *dynamique argumentative* du discours néo-raciste est également fondée sur l'usage massif ou conséquent des conjonctions et/ou locutions conjonctives telles que ***pas parce que*** et ***pas que*** (en abrégé : *KON*) et des adverbes (en abrégé : *ADV*) notamment, ceux dits *qualificatifs* (Charaudeau, 1992) sinon de *manière* selon la grammaire traditionnelle tels que ***vraiment***. Alors que ces conjonctions ou locutions conjonctives, massivement convoquées, assurent l'équilibre de la stratégie argumentative globale du discours néo-raciste, les adverbes, quant à eux, amplifient ou intensifient les sens et/ou *imaginaires sociaux* des catégories majeures (*noms*, *pronoms*, *verbes* *adjectifs qualificatifs*, *adverbes*) structurant le discours. Bien plus virulent sur les réseaux sociaux numériques (en abrégé : *RSN*) que dans la presse écrite traditionnelle, parce ce que traversé par la *violence* (verbale), presque légitimée, à travers des jugements de valeurs, l'emploi des mots et/ou expressions ayant valeur d'insultes ou d'injures (*con*, *débiles*, *juif* ou *pédé*, *gauche* plumard, *noir* [...] *moche*, *blanche* [...] *belle*, *crétin*, *borné*, *Satan*, *grosse Nazie*, *mauvais musulmans*, *intellectuellement* [...] *limité*, *sacré merde*, etc.) et autres marques linguistiques ou symboliques exprimant la colère (la pratique

des majuscules [**CONNASSE**] ; le recours aux points d'exclamation et/ou d'interrogation perlés [!!!!!!!!!!!!! _ ??????????????????], la *répétition* comme forme d'insistance [t'es **vraiment, vraiment** bête ; le recours au néologisme [*Islamérique*]), privilégiant ainsi les « constructions [...] intensives » (Rosier, 2009 : 43), le discours néo-raciste s'il convoque les unités linguistiques qui construisent les phénomènes de société objet de notre recherche, c'est bien pour les relativiser, à défaut de les nier complètement sinon de les rejeter en bloc, généralement sur le mode ironique.

Enfin, notre *troisième hypothèse postule que racisme, islamophobie et antisémitisme ne sont pas que des « mots tabous » vu les précautions qui entourent leur usage dans l'espace du débat public français contemporain ; mais qu'ils peuvent être envisagés comme des « formules »* (Krieg, 2000c ; Krieg-Planque, 2009). Si cette conception théorique essentielle à l'analyse de certaines unités linguistiques problématiques qui circulent à travers les discours n'est pas nouvelle, en ce sens qu'elle avait déjà des prémices dans les travaux de Jean-Pierre Faye (1972) à travers l'analyse de la notion d'« État total » “épinglé” dans le discours de Carl Schmitt du « 23 novembre 1932 » (Faye, 2013 [en ligne]) mais dont l'auteur principale demeure Ernst Forsthoff (Faye et al., 1993 : 27), travaux prolongés par Pierre Fiala et Marianne Ebel (1979, 1983a) à travers l'étude de « Überfremdung », terme allemand signifiant « emprise et surpopulation étrangère », et de « xénophobie » en tant que « formule », c'est bien Alice Krieg-Planque (2000c) qui lui a donné forme en analyse du discours avec l'étude de la « formule » « purification ethnique ». Si la conception de la notion de « formule » a été bien plus que *poétique*, mais *philosophique* et *historique*, voire « heuristique » (Krieg-Planque, 2009) chez Jean-Pierre Faye, ce qui constitue le fondement formulaire d'un mot ou syntagme, et pour lui, c'est sa dangerosité : *caractère dangereux*, c'est sa « magie toxique » (Krieg-Planque, 2009 : 37) dont l'évocation se décline même à la lecture des titres de bon nombre de ces ouvrages. La notion de « formule », pour un mot ou une expression langagière ne se décrète donc pas. Indiscutablement, il ou elle doit satisfaire à un certain nombre de principes ou de caractères dont le premier, même s'il n'y pas en la matière un ordre rigoureusement établi, est celui de la *dangerosité* ou de la *toxicité* : le *caractère magico-toxique*. Le deuxième caractère qui a émergé des travaux de Pierre Fiala et de Marianne Ebel (Benoît Habert, 1984), est le *caractère de référent social* auquel se sont adjoints le *caractère polémique*, le *caractère discursif* et le *caractère figé* avec les travaux d'Alice Krieg-Planque (2000c).

De l'analyse effectuée, *racisme, islamophobie* et *antisémitisme* vérifient tous ces caractères. Mais, leur *caractère figé* peut être nuancé en ce sens que ces unités sont des unités lexicales simples, quoi que construites par *dérivation*, et/ou par *composition*. Les analyses ont montré qu'en dehors des cinq

caractères définitoires énoncés ci-dessus, tout mot ou syntagme candidat au statut formulaire doit satisfaire à d'autres caractères. Il s'agit de : le *caractère de procès d'acceptabilité* (Faye, 1996 : 6), le *caractère paraphrastique* (Ebel et Fiala, 1983a ; Fiala, 2009 : 55), le *caractère défiant* (Garric, 2011 : 167), le *caractère réflexif* (Garric, 2011 : 167), le *caractère interdiscursif* ou *dialogique* (*ibid.* : 167), le *caractère historico-mémoriel*, le caractère *inter-idéologique* (*ibid.* : 167) et enfin, le *caractère polémologique* (la guerre) en ce sens qu'elle structure le « psychologique » et le « social » (*Cnrtl* [en ligne]) en induisant, par sa *circulation*, d'abord passive et ensuite active, la guerre par les mots d'insultes ou d'injure, les mots d'accusation, les mots d'appel à la violence et connaît son apothéose par les armes, par le massacre d'hommes et de femmes. Au-delà de la particularité de chacun de ces *caractères*, ils peuvent, l'un, induire l'autre voire s'imbriquer. Par exemple, il peut être envisagé une imbrication entre le *discursif* et l'*interdiscursif*, entre le *polémique* et le *défiant*, entre le *discursif* et le *défiant* (le *défiant* étant un « [...] processus discursif de rejet de certains discours [...] »), entre le *réflexif* et le *référent* voire l'*interdiscursif*, entre le *défiant* et l'*inter-idéologique*.

TROISIEME PARTIE :

DE LA VIOLENCE VERBALE À L'INTERCULTURALITE. LE VIVRE ENSEMBLE COMME ESSAI DE REGULATION DES ANTAGONISMES

« L'**insulte** est une manière de faire voir le réel, à travers les normes sociales, des valeurs et des croyances qui auraient été transgressées par l'insulté, selon l'insulteur ».

Diane Vincent & Geneviève Bernard Barbeau, « Insulte, disqualification, persuasion et tropes communicationnels : à qui l'insulte profite-t-elle ? », *Argumentation et analyse du discours*, 2012 [en ligne]

« [...] tout mot peut, par son contexte d'emploi conflictuel, devenir une **insulte** ».

Laurence Rosier, *Petit traité de l'insulte*, Bruxelles, Ed. Espace de liberté, p. 43.

« [...] l'**insulte** est par essence une haine raciale. [...] L'**insulte** comme analyseur social qui révèle la manière dont une société pense la **différence** ... ».

Laurence Rosier, *Petit traité de l'insulte*, Bruxelles, Ed. Espace de liberté, p. 06.

INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE

Les enjeux portés par les mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont complexes. Si leurs occurrences discursives interviennent dans des *contextes d'accusation*, de *rejet de l'accusation*, de *l'expression d'opinion*, de *définition* et de *reformulation*, entre autres, ils construisent des hiérarchies ou catégories raciales et socio-religieuses. La manifestation de ces hiérarchies, à travers les discours des acteurs socio-politiques, passe par le choix des *mots*, la mise en œuvre de stratégies argumentatives singulières par lesquelles la *différence* est pensée avec un recours fréquent aux *insultes* (Rosier, 2009) qui offrent à voir des « mécanismes discursifs [...] de l'inclusion et de l'exclusion » (Annette Paquot, 1985 : 35-36). Ce recours aux *insultes* est l'expression de la *violence verbale* pouvant conduire à la *violence physique* comme l'un des marqueurs de la manifestation sociale prononcée de l'aversion pour l'*Autre* ; et par conséquent du rejet de l'*altérité*. Dans cette troisième partie, composée de trois chapitres comme les deux premières, la notion de « violence », et spécifiquement « verbale » est définie. Elle est définie dans sa relation avec les notions d'« insulte » mais aussi d'« agression » et de « polémique » qui met en lumière ses implications pour chacun des protagonistes en situation d'interaction par rapport à leurs stratégies de *persuasion*. Le nœud de l'affrontement verbal est le marquage de « frontière » qui maintient les *hiérarchies* : frontières *identitaires*, frontières *culturelles* et/ou frontières résultant de désaccords socio-politiques profonds qui apparaissent comme un dilemme pour le *vivre-ensemble* et par ricochet pour la *laïcité* en tant que valeur. La véritable problématique à laquelle tente de répondre cette partie, *c'est comment sortir de l'impasse ? de l'antagonisme ? de la logique de Nous et les Autres ; la logique binaire de la compréhension des relations humaines fondée sur l'opposition quasi exclusive identité Vs altérité dans les rencontres ?* Dans cette perspective, nous avons réfléchi à la possibilité de la sortie de la binarité *identité-altérité* par la prise en compte d'une troisième dimension humaine : l'*intérité*. Aussi, cette sortie de l'impasse peut-elle passer par l'analyse et la compréhension de la trajectoire sinon de l'*existence* (l'*existentialisme* chez Martin Heidegger) de l'humain dans ses relations au monde et à l'*Autre* lui-même sous l'angle de la *temporalité* mais aussi de celui de la *spatialité* (le *Fûdo* chez W. Tetsurô). L'intérêt d'une complémentarité de ces deux orientations philosophiques semble correspondre le mieux à la mise en œuvre des *modalités* de la *régulation* des antagonismes. Si la *régulation* n'est pas acquise une fois pour de bon, sa *possibilité* peut être une réponse à la vision utopique que pourrait projeter l'*interculturalité*.

CHAPITRE SEPTIEME :

DE L'EXCLUSION DANS LES PRATIQUES DISCURSIVES ET INDICES DE *VIOLENCES VERBALES*

« Mentionner n'est pas nécessairement inclure et omettre n'est pas la seule façon d'exclure ».

Annette Paquot, « Les mécanismes discursifs de l'exclusion et de l'inclusion dans un corpus journalistique », *Langage et société*, n°34, 1985. *Quelles différences ? Identité, exclusion, racisation*. p. 51.

VII.1. De la *violence* à la *violence verbale* : essai de définition et typologie

Du nom latin *violentia* qui traduit le « caractère violent ou farouche », la « force », *violence* vient du verbe « *violare* qui signifie traiter avec violence, profaner, transgresser » (Yves Michaud, 1986 : 4). *Violence* est entrée dans le lexique français en 1215 avec comme signification première « abus de la force » (Le Petit Robert, 2012 : 2717) et qui consiste à « agir sur quelqu'un [*faire violence*] contre sa volonté, en employant la force ou l'intimidation », voire à agir sur soi-même (*se faire violence*) qui revient à « s'imposer une attitude contraire à celle qu'on aurait spontanément » (*ibid.*). Cette lecture étymologique pose déjà, et dans une certaine mesure, la complexité à saisir le mot, sinon les actes à travers lesquels sa manifestation peut être identifiée. Dans un entretien accordé à la revue critique communiste *Contretemps* en septembre 2009, intitulé de « De l'impossibilité de la non-violence » après la publication, en 2007, de son ouvrage *Théorie de la violence*, Georges Labica (2009 [en ligne]) affirme que la « violence n'est pas un concept », qu'elle est, « philosophiquement parlant, [...] un objet introuvable ». Cette affirmation appelle une question : qu'est-ce que réellement la *violence* ? En effet, s'il est vrai que nous ne partageons pas tout à fait cette conception de l'auteur, nous nous accordons avec lui sur le rapport intrinsèque qu'il établit entre *violence* et *pouvoir*, d'une part, et entre *violence* et *souffrance*, d'autre part. Comme il l'indique dans un extrait de *Théorie de la violence* (2008 [en ligne]) « la violence n'est pas seulement une des réponses possibles à la souffrance, elle est son produit ». En clair, la *souffrance* fait le lit de la *violence* qui, en retour, l'amplifie. Il y a là, comme un effet de *boomerang*. Si le mal de la souffrance peut conduire à l'expression de violence, l'expression de la violence accroît la souffrance. Et il est finalement possible de s'interroger sur l'*utilité* de l'expression de la *violence* face à la *souffrance*.

L'avènement des faits désormais historiques, parce qu'ils sont entrés dans la mémoire collective : le génocide rwandais [1], la Shoah⁴³⁴ / les camps de concentration avec ses morts [2], les attentats de New York le 11 septembre 2001 aux États-Unis [3] fixés par la photographie (voir en *Annexes*), et pour ne citer que ceux-là, racontent la « violence », même s'ils ne recouvrent pas, à eux seuls, la totalité des sens qu'il est possible de conférer à la notion de *violence* en raison justement de son caractère *protéiforme* et *pluriel*. Selon Édith Tartar Goddet ([en ligne]),

⁴³⁴ De quelle souffrance l'expression de la violence du massacre perpétré dans les camps de concentration est le nom ? Quelle la souffrance qui justifie la violence du génocide rwandais ? Ce sont là, des questions qu'il est possible nous puissions nous poser.

[...] la **violence** est un **acte de destruction physique ou psychique** qui peut être dirigé vers des personnes ou vers des choses. Elle a pour but de **détruire l'humain** et/ou **les liens d'humanité entre des êtres**. Toute personne qui se sent niée, détruite, sidérée, pétrifiée, chosifiée... par une **attitude**, une **conduite**, une **parole** provenant d'un individu, d'un groupe ou d'une institution est soumise à un acte de violence.

Diane Vincent (2013 : 38) la définit comme une « action volontaire qui vise à **détruire l'adversaire**, en tout et en partie ». Pour l'auteur, la *violence* est,

[p]ar définition, [...] **péjorative**, puis qu'elle vise à **produire des effets sur autrui**, effets d'une durée relative, mais qu'on interprète comme dépassant l'instantanéité de l'acte-même. La violence appelle en outre des termes reflétant des intensités variables comme **agression**, **brutalité**, **cruauté**, **sauvagerie** ou autres, qui convoquent des images diversifiées des **traces** qui en résultent, que ces traces soient **visibles** ou **non**. Autrement dit, **durée** et **intensité** inscrivent l'acte violent dans un univers qui le dépasse ».

Quant à Jacques Miermont (2011 : 18), il indique que « la violence peut être définie comme un **acte porté vers autrui** avec l'**intention**, perçue ou non, de provoquer une **souffrance** et/ou une **blesseure physique** et/ou **psychique** ». En plus des critères possibles de définition de la notion de *violence*, cette approche de définition de Miermont montre bien qu'il y a, dans l'expression de l'acte, une *intention*, autrement dit, une *conscience* plus ou moins claire de son auteur et qui peut échapper à la *perception* de l'objet ou de la personne constitué comme cible.

La *violence* telle que définie à travers son caractère *volontaire*, sa visée *destructrice*, ses orientations : vers *soi* ou *autrui*, son inscription dans la *temporalité*, (Vincent, 2013 : 38) la variabilité de son *intensité*, les « traces » ou « stigmates » (Miermont, 2011 ; 18) qu'elle peut laisser ou laisse : *visibles* et/ou *invisibles*, la perceptibilité de l'*intention* qui l'oriente, la *souffrance* qu'elle a comme moteur et horizon, la diversité de ses champs d'exercice et d'explication permet d'envisager la diversité de ses types : *violence physique* et *violence verbale* entre autres.

Distinguée de l'*agression*⁴³⁵ ou de l'*agressivité*, la *violence verbale* est définie (Béatrice Fracchiolla, 2013 : 19 ; Nathalie Auger et Claudine Moïse, 2005[en ligne]) comme « un processus global qui se manifeste dans des “montées en tension”, analysables d'un point de vue interactionnel, et où se joue **rapport de pouvoir, processus de catégorisation, identité du sujet et actions sociales** »

⁴³⁵ Étymologiquement, (Fracchiolla, 2013, p. 20) « agression vient du verbe latin *adgredior*, *adgressus sum* et signifie aller vers, marcher vers, s'avancer vers, [...] attaquer ». De ce fait, le mot *agression* est constitutif de la notion de l'*altérité*, autrement dit, de la relation à l'autre et peut être appréhendé comme « un effort, une forme de mise en tension, pour se faire reconnaître, percevoir par autrui » (*ibid.*, p. 20).

(Claudine Moïse, 2012 [en ligne]). Dans cette « montée en tension » qui s'oppose à l'attitude d'« évitement » comme le deuxième « mode [...] de réaction » (Fracchiolla, 2013 [en ligne]) possible face à la *violence verbale*, « deux individus [...] au moins » inter-agissent essayant chacun de défendre sa « **face** » ou son « **territoire** » par la parole (Goffman, 1974), par le choix des *mots*, voire du *ton* et des *stratégies argumentatives*. La complexité de la notion de *violence* explique d'une certaine manière, et comme le soutient Claudine Moïse (2012 [en ligne]), l'inscription de son étude dans un espace théorique interdisciplinaire qui articule *approches sociopragmatique d'analyse de discours* (Laforest et Moïse, 2010), *analyse conversationnelle* (Sacks, 2012), les théories de la politesse (Brown et Levinson, 1987) et les théories des actes de langage (Goffman, 1959-1973). Selon les études menées autour de la notion, ces vingt dernières années, il existe **trois types de violences verbales** (Claudine Moïse, 2012 [en ligne]) qui « peuvent s'alimenter les uns les autres à travers différents usages pragmatiques directs ou indirects d'actes menaçants ». Il y a d'abord, la *violence verbale fulgurante* définie comme

une montée en tension contextualisée qui se décline à travers différentes étapes (incompréhension, négociation, évitement, renchérissement, renforcement ...), marquées par des **déclencheurs de conflits** (matériels ou symboliques), des **marqueurs discursifs de rupture** (durcisseurs, mots du discours, effets syntaxiques) et des **actes de langage dépréciatifs directs** (**harcèlement**, mépris, provocation, déni, **insultes** ...) à visée de domination.

Il y a ensuite, la *violence verbale polémique* qui « repose sur des **actes de langage indirects et implicites**, une **argumentation** et des figures de rhétorique à visée polémique et persuasive. Elle repose sur une **dimension vexatoire à l'adresse d'un groupe ou d'une personne** (ironie, **réfutation**, arguments *ad hominem*, etc.) ».

Il y a enfin, la *violence verbale détournée*⁴³⁶ qui « s'actualise dans des interactions consensuelles et coopératives feintes et ambiguës (compliment, éloge, flatterie, hyperpolitesse, implicites) à valeur illocutoire contraire et enchâssée à des fins de manipulation et de **harcèlement** ».

Dans le cadre de notre étude, nous accordons un intérêt particulier aux *violences verbales* de type *fulgurant* et surtout *polémique* étant intéressé par les stratégies argumentatives à l'œuvre dans cet espace d'interaction conflictuelle à travers les matérialités linguistiques et discursives.

⁴³⁶ Pour Moïse, « il n'y a pas à proprement parler de type associé à la violence détournée ».

VII.2. De la « violence verbale » à la *polémique* médiatique

L'intérêt pour la notion de *polémique* nécessite que nous nous y attardions un peu. En effet, pourquoi s'y intéresser ? D'abord, et comme on l'aura constaté, elle constitue un des « désignants », du point de vue de la typologie (*violence verbale polémique*), de la violence verbale. Ensuite et selon Nadine Gelas (1980), cité par Ruth Amossy et Marcel Burger (2011 [en ligne]), « dans la presse [la polémique] est réservée au traitement de **dissensions** politiques d'importance, d'affaires sérieuses, (et donc *ipso facto* publiques) ; et qu' [elle] apparaît en général en relation avec un contexte passionnel (Gelas, 1980 : 45) usant de formes hyperboliques ». Enfin, les deux auteurs rapportent l'idée de Christian Plantin (2003) qui mentionne que la polémique serait frappée d'une *banalisation* contemporaine. En effet, « ce que l'observateur journaliste désigne [par polémique], ce n'est plus la parole d'un expert qui pratique et aime la polémique (« le polémiste »), mais celle des locuteurs ordinaires mis en cause par une question pour eux vitale, qui les dépasse, et pris, bon gré mal gré, dans un rapport langagier pétri de **violence** et d'**émotion** » (« des polémiqueurs »). Par notre choix de traiter des implications linguistiques et sociodiscursives de l'expression de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* dans l'espace du débat public français contemporain, nous touchons à l'expression de la *dissension*, nous questionnons la construction d'objets fortement *passionnels*, et autour desquels se noue des désaccords profonds.

Ici s'établit le lien entre la *violence verbale* et la *polémique*. La *polémique* naît de la *passion* et de l'*émotion* dans les interactions langagières ; et elle participe, par ricochet, à la naissance et au maintien de la *violence verbale*. Si la *violence verbale* comme la *passion* et/ou l'*émotion* entretiennent la *polémique* en tant que dimensions constitutives, elles ne sont pas « des marques obligées » en termes de « traits définitoires » (Amossy et Burger, 2011 [en ligne]). Il peut y avoir *polémique* sans que l'on ait besoin « de parler de façon passionnelle » (Amossy et Burger, 2011 [en ligne]). Autrement dit, la polémique peut s'exprimer sur le mode de la retenue et être pourtant efficace si le « statut des participants, les cadres communicationnels et les normes de politesse en vigueur dans la communauté ou le genre choisi l'exigent » (Amossy et Burger, 2011 [en ligne]). En effet, ce qui en jeu dans la *polémique*, ce n'est pas tant le *pathos*, mais « les fortes traces d'affectivité qui s'inscrivent dans une parole et manifestent l'état d'âme de l'orateur » (*ibid.*).

Peut être considéré comme débat polémique et *explicitement désigné comme tel*, tout débat qui enregistre une certaine **montée** d'*émotions violentes de l'ordre de la colère et de l'indignation*. La *polémique* peut être aussi considérée comme un discours pseudo-argumentatif, un discours d'*accusation* qui peut passer sous couvert d'*argumentation*, ou encore qui se donne en spectacle (Gelas, 1980 : 47,

cité par Amossy et Burger (2011[en ligne]). Elle est par ailleurs traitée de « *vaine* », de « *stérile* » et est « plutôt un discours *discrédité* » (*ibid.* : 48). La *polémique*, ainsi définie, ne saurait construire d'un acteur politique, mais aussi d'un citoyen ordinaire, une bonne image dans la mesure où, elle est traversée par une charge axiologique négative. Et justement, on y voit « deux formes de violence argumentative » : celle des attaques dites *ad hominem*, et « le caractère incontrôlable d'un affrontement qui implique tous les dangers de l'engrenage » (Koren, 2003 : 7)⁴³⁷. En effet, il y aurait dans la parole polémique une *brutalisation* dangereuse, un refus patent des règles de l'éthique du discours. Et, c'est le refus de ces règles qui institue la violation des règles déontologiques valables pour professionnels des médias comme pour toute instance politique et ou citoyenne qui prête le flanc au franchissement des limites et bascule dans la *violence verbale* à laquelle pourrait succéder la *violence physique*.

Si la *persuasion* est l'« objectif déclaré de toute rhétorique argumentative » (Amossy et Burger, 2011 [en ligne]), elle ne doit pas être envisagée comme l'« unique [...] horizon de la polémique » (*ibid.*). Elle doit pouvoir permettre aux *polémiqueurs* de « dépasser la critique polémique au profit de l'action », elle doit pouvoir permettre de conclure à une « coexistence dans le désaccord » par la construction et le partage d'un « même espace, nourri de questions communes ». La *polémique* – **médiatique** – apparaît, en définitive, comme « une modalité argumentative particulière » (Amossy et Burger, 2011 [en ligne]) dans les « conflits de positions » (Haim Admor, 2011 [en ligne]) et joue un rôle déterminant dans « la constitution et l'évolution des espaces publics contemporains » (Amossy et Burger, 2011 [en ligne]). La notion d'« espace public » est essentielle dans le déploiement de la *polémique* à travers la circulation des marqueurs de la *violence verbale*. Nous nous approprions la définition qu'en donnent Marcel Burger et Ruth Amossy l'envisageant comme « espace social de construction des identités citoyennes [...] où se communiquent des informations, s'échangent et se négocient des points de vue d'intérêt général, c'est-à-dire qui sont pertinents pour tous les membres d'une communauté » (*même source*) en convoquant, eux-mêmes, la pensée de Jürgen Habermas.

Les « échanges polémiques » étant de « nature argumentative » (Amossy, 2011[...]), nous essayerons de faire émerger de notre *corpus de travail*, quelques exemples d'*argumentation par lien causal* notamment, par *réfutation* et par *concession* (Moïse, 2012 [en ligne]) en prenant comme point de départ, l'interaction par médias interposés entre Anne-Sophie Leclère et Christiane Taubira et après avoir proposé une définition de la notion d'« insulte ».

⁴³⁷ Cité par Amossy et Burger, 2011.

VII.3. De la notion d'*insulte* à la notion de *violence verbale* : définitions et typologies

VII.3.1. Pour une idée de l'*insulte*

Pour Diane Vincent, Marty Laforest, et Olivier Turbide (2007[en ligne]), l'*insulte* est perçue comme « un coup de poing » qui intervient « en l'absence d'arguments : impuissant devant un adversaire, l'individu n'a plus que cette ressource comme réponse ». Mais selon eux, c'est là une « vision extrême de l'insulte [qui] ne tient compte que d'une faible part de la réalité ; celle où l'insulte marque à la fois la capitulation devant l'adversaire et le coup final qu'on tente de lui porter ». L'*insulte* n'est donc pas qu'aveu d'impuissance. Comme ils le font savoir : « L'insulte, c'est ce qui permet à l'énonciateur de poser un jugement négatif sur autrui ou sur ses actions ». Pour Dominique Lagorgette (2012 [en ligne]), l'*insulte*, c'« est ce qui alimente bien souvent les **conflits**, mais aussi les interactions ludiques comme discours public en circulation sous forme d'**injure** et de **diffamation** ». La présence de la notion d'« injure » qui apparaît dans sa définition tend à en faire une modalité de l'*insulte*. Elle parle, en effet, du « doublet insulte / injure [...] qui émerge » dès lors que l'on « se penche sur la littérature théorique consacrée à l'injure ». Il se pose ici, et comme le reconnaît Lagorgette (2012 [en ligne]) elle-même, dans son article, un problème de choix terminologique difficile à trancher en ce sens que les « tentatives de définition [...] renvoient souvent l'une à l'autre ». En prenant acte de cette indistinction entre les deux notions, nous emploierons davantage *insulte* qu'*injure*. « Acte de langage interlocutif qui n'existe pas qu'en situation interactionnelle pragmatique ; mais aussi en langue, l'**insulte**, [est le] dernier recours à la **violence verbale** » (Auger et al., 2008). Cette perception de l'*insulte* et/ou de l'*injure*⁴³⁸ comme « dernier recours », telle qu'elle se présente, et que nous avons observée dans l'approche proposée par Diane Vincent et al. (2007 [en ligne]), semble un peu restrictive. Ce qu'il y a d'intéressant dans la conception qu'en font Auger et al. (2008, [en ligne]), c'est le lien qui est fait entre *insulte* et *violence verbale*, définie comme « une certaine montée en tension conversationnelle entre les locuteurs, [qu'on ne peut comprendre que par la saisie, c'est-à-dire l'analyse des] déclencheurs⁴³⁹ de conflits » (Auger et al. 2008 (en ligne)). L'*insulte* / l'*injure*, dira Thomas Bouchet

⁴³⁸ Insulte / injure : Nous avons choisi d'employer de façon indifférenciée les deux termes ici.

⁴³⁹ Ces déclencheurs sont de trois ordres : interpersonnel, structurel et culturel (Cf. Auger et al., 2008). S'appuyant sur les travaux d'Hervé Ott (1997), elles identifient le conflit de valeurs ou culturel dans [...] lequel les locuteurs sont en mésentente voire en opposition idéologique sur les des représentations, des idées morales liées aux groupes sociaux ou ethniques. En ce sens, il va légitimer les différences et pourra s'orienter vers un conflit interpersonnel. Les différentes appréhensions des universaux culturels – relation à la famille, à la mort, au travail...- peuvent entraîner, des situations extrêmes d'incompréhension, des situations de conflit. Le conflit structurel s'actualise dans la transgression des normes sociales qui maintiennent l'ordre établi et qui sont donc particulièrement identifiables dans les structures institutionnelles, système scolaire, entreprises, etc.

(2012 [en ligne]) dans une interview intitulée « L'injure en politique : de tout temps ? - Histoire », accordée à *France Culture*, « [...] ce n'est pas seulement un mot, une expression ; c'est aussi tout un environnement. Ce sont des conditions politiques, mais aussi culturelles, sociales, techniques qui font qu'il est possible, acceptable ou non de prononcer tel ou tel mot, dans telles circonstances spécifiques. Et, les injures / insultes, les attaques verbales ne prennent tout leur sens ou toute leur **violence** qu'à partir du moment où elles entrent dans l'**espace public** ». Et les *insultes*, si elles interviennent, fussent dans les interactions verbales conflictuelles dans l'*espace* du débat *public*, c'est parce qu'elles servent à quelque chose, c'est parce qu'elles remplissent une fonction spécifique.

VII.3.2. Des *insultes* et/ou des *injures* : « affects » et « blessures »

Quelles sont les conséquences des *injures* proférées à l'encontre d'une personne ? Et puis, quel peut être l'état d'âme de l'*insulteur* ? La satisfaction ? Et l'*insulté* lui, restera-t-il / elle amorphe, les bras croisées, la *bouche bée*, sans réaction ? Ces questions nous interrogent sur les *intentions* réelles de l'auteur d'une *injure*, sa réception par l'*insulté*, la réaction qu'il ou qu'elle pourrait avoir et le fonctionnement même de l'*injure* / l'*insulte*. Une telle interrogation se justifie par le surgissement de l'*injure* dans le cadre de nombreuses polémiques médiatiques contemporaines. Il est, en effet, devenu un *rituel* de construire autour de certains *événements* des discours polémiques, des discours qui, comme on le dit à l'heure du *numérique*, "font le buzz" (le *bruit*).

Nous l'avons vu, l'*intention* première de l'auteur d'une *injure*, hormis celle proférée dans une situation ludique⁴⁴⁰ (situation de jeux, dans le feu de la plaisanterie), reste celle de *faire mal à autrui ; un adversaire*. C'est une *violence* qui est tout sauf physique parce *qu'elle ne laisse pas de blessures* visibles ; mais les *violences verbales*, les *injures* / *insultes* font *aussi mal que des coups physiques* portés, et leurs conséquences pour la ou les victimes peuvent *aller aussi loin que toute autre forme de violence* (Zeilinger, 2003[en ligne]). Le dictionnaire *Cnrtl*⁴⁴¹ [en ligne] propose des associations définitionnelles assez évocatrices des conséquences des *injures* / *insultes* adressées à une personne : *atroces ; vexations ; sanglantes ; souffrances ; blessantes ; outrageantes ; cruelles ; intolérables ; irréparables ; mortelles ; odieuses ; grossières ; sales ; obscènes ; atteinte à l'honneur [sentiments], à la dignité de quelqu'un*. Ces termes sont la manifestation de ce que les *injures* affectent le moral, la psychologie de la ou des victimes et porte *atteinte à sa ou leur dignité*.

⁴⁴⁰ Les injures proférées dans cette situation de jeu désignées par le terme « vannes » reposent sur une connivence partagée. Selon Nathalie Auger et al. (2008), ce jeu est à risque parce qu'elles (les vannes) peuvent à un moment donné être perçues comme blessantes et donc basculer dans l'insulte.

⁴⁴¹ Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales.

L'*insulte* naît « le plus souvent dans une situation *dissymétrique*⁴⁴² comme « dernier recours » avant une possible confrontation physique. Elle est en revanche plus *fulgurante* dans les situations informelles et *symétriques*⁴⁴³ et joue de façon plus directe avec la négation de l'autre. [...] Elle porte une force émotionnelle, voire pulsionnelle, et vise l'autre dans la volonté de le rabaisser et de le nier. Elle tient un rôle éminemment *perlocutoire* » (Auger et al., 2008). Ce fonctionnement *perlocutoire*⁴⁴⁴, voire *illocutoire*⁴⁴⁵, du point de vue pragmatique, traduit l'idée que l'*insulte* touche, affecte, déstabilise⁴⁴⁶ (Auger et al. 2008) l'*insulté* et le fait agir ou réagir par un acte verbal et ou physique. On peut dès lors, quelque soit le schéma, s'interroger sur celui ou celle qui sort gagnant (e), en termes de profit ou de gain, de l'interaction verbale sur fond d'injures. Dans un article au titre assez évocateur, Diane Vincent et Geneviève Bernard Barbeau (2012 [en ligne]) s'interrogent à ce propos : « Insulte, disqualification, persuasion et tropes communicationnels : à qui l'insulte profite-elle ?

En rappelant le caractère éminemment « émotionnel » ou *émotif* de l'insulte, évoqué plus haut, Diane Vincent et Geneviève Bernard Barbeau affirment, en s'appuyant sur les travaux de Goffman (1959) que « l'insulte est aussi un acte de *présentation de soi*⁴⁴⁷ [...] qui laisse voir l'insulteur comme un être qui affiche ses émotions (être outragé, être prompt à réagir, être agressif), mais, surtout, qui, détient certains pouvoirs ou droits, notamment ceux de critiquer (de reconnaître les normes et de dénoncer les transgressions) et de recommander (dire de ne plus faire, de réparer, etc.), donc de se placer en *position haute* ». En s'engageant dans l'acte pour se hisser à cette « position haute », l'insulteur entreprend ainsi de détruire l'*autre*, d'abîmer son image et de sortir victorieux de l'interaction. Sauf que, en mettant en jeu l'image de son interlocuteur, de l'*insulté*, il met en jeu le sien aussi en tant qu'*insulteur*.

Autrement dit, l'*insulteur* s'octroyant la *légitimité de disqualifier* son vis-à-vis par les *injures*, et en prenant de ce fait la *position haute*, l'*insulté*, affaibli par l'attaque et placé de force dans une *position*

⁴⁴² Qui présente un défaut de symétrie. Cf. CNRTL [en ligne] centre de ressources textuelles et lexicales ; consulté le 06.06.2014.

⁴⁴³ Qui présente un caractère de symétrie, un rapport d'identité avec un objet de même nature, de la régularité dans l'agencement de ses éléments constitutifs, en dehors de tout repère spatial ou temporel ou de toute relation d'opposition. Cf. CNRTL ; consulté le 06.06.2014.

⁴⁴⁴ **Acte effectué par le fait de dire quelque chose.** La dimension perlocutoire d'un énoncé concerne sa visée, envisagée en termes d'effets produits sur l'interlocuteur. Cf. Garric et Calas, 2007, p. 190.

⁴⁴⁵ **Notion qui succède à la notion de « performatif » pour rendre compte de la valeur d'acte de tout énoncé.** On parle d'« acte illocutoire » pour désigner l'action accomplie par le fait de dire quelque chose et de « force illocutoire » pour rendre compte des différences d'intensité attachées à l'expression d'un même acte. Cf. Garric et Calas, 2007, p. 188.

⁴⁴⁶ Du point de vue de la pragmatique, selon Nathalie Auger et al. pour que l'insulte fonctionne pleinement, il faut que l'interlocuteur la perçoive comme telle et se sente déstabiliser, toucher dans son amour propre. Si au contraire, l'interlocuteur admet l'injure qui le conforte plutôt dans ses croyances ; alors, l'effet souhaité est rompu.

⁴⁴⁷ Une présentation positive qui met en lumière son image à lui au détriment de celle de son interlocuteur.

basse, pourra se plier ou attaquer en retour (Vincent et Bernard Barbeau, 2012). L'*insulte* comme *acte agressif*, est à la fois *menaçant pour la face*⁴⁴⁸ du récepteur, certes, mais aussi pour celle de l'émetteur : parce que, le premier a vu son image malmenée par l'affront, son amour propre touché ; et le second, parce qu'il pourrait être, à son tour, attaqué par l'*insulté* lui-même ou par des tiers, selon les valeurs qu'il met en jeu. Si au final, l'*insulté*⁴⁴⁹ est quasi assuré de perdre la « face » dans l'affrontement verbal, rien n'est moins sûr qu'il n'en soit pas ainsi pour l'*insulteur*, et à sa grande déception sûrement, dans la mesure où, cette hypothèse, au départ de l'acte, n'est presque jamais envisagée.

VII.4. Discours et contre-discours : modalités argumentatives et exclusion

VII.4.1. Éléments d'analyse de l'interaction entre Leclère et Taubira

Si Taubira, membre du Parti Socialiste au pouvoir et sous la présidence de François Hollande a été l'objet d'*injures* publiques, c'est sans doute en raison de ses "origines guyanaises", première femme "noire" à occuper une fonction ministérielle ; et sans doute aussi pour avoir porté et fait voter, dans un climat social tendu, la loi controversée dite « Mariage pour tous ». À ces éléments de description contextuelle auxquels s'ajoute le *laxisme* dont Taubira se serait rendue "coupable" dans ses fonctions de Garde des Sceaux pouvaient d'autant plus la désigner comme cible potentielle d'attaque émanant des milieux de l'extrême droite.

D'abord, si nous revenons à la définition de la notion de *violence* telle qu'énoncée ci-dessus, la publication du *photomontage* sur *facebook* peut être considérée comme une première manifestation sémiologique de la *violence* non pas *verbale* mais ici *iconographique* qui dénie à Taubira, son appartenance à l'espèce humaine. C'est, ici, une manifestation discursive de son *exclusion* (Paquot, 1985) d'un premier « ensemble », l'*ensemble* des « humains » ; et elle en a bien conscience elle-même quand elle dit, et en parlant des *propos* tenus à son encontre par Anne-Sophie Leclère : « [...] Ce sont des propos d'une extrême violence parce que ces propos prétendent m'expulser de la famille humaine ». Ensuite, du point de vue linguistique et discursif, le mot *racisme* a été employé, en premier, par la journaliste-reporter de *France 2* à partir du comparatif fait avec le *photomontage* et la « réalité » du monde à laquelle il réfère : visage de *singe* (dimension *symbolique*) renvoyant par

⁴⁴⁸ La notion de « face » des travaux de Goffman, reprise par Brown et Levinson pour en aboutir à la théorie de la politesse laquelle a été par la suite réaménagée par Catherine Kerbrat-Orecchioni.

⁴⁴⁹ Les notions d'*insulteur* et d'*insulte* semblent être introduites par Laforest & Vincent (2004, p. 60-61) telles qu'elles sont signalées dans l'article de Diane Vincent et Bernard Barbeau (2012).

analogie à celui de Christiane Taubira. Enfin, en dehors du mot *singe*, les mots, *animal*, *noir(s)*, *arbres*, *branches* et surtout *sauvage* prononcés dans l'interaction ont constitué, par association, un réseau sémantique sans ambiguïté presque qui justifient la formulation, par la journaliste-reporter, de la thèse des thématiques du *racisme*, s'appuyant sur le *topos* ou le *sens commun* (Sarfati, 2016) et sa connaissance des théories racistes.

Ces observables, lorsque l'on les applique à ceux dressés dans le modèle d'analyse des actes discursifs interactionnels élaboré sous forme d'un tableau par Diane Vincent, Marty Laforest et Olivier Turbide (2008 : 81-108) dans le cadre de leurs travaux sur la *violence verbale* (Vincent, 2013 : 40), l'on se rend compte que les propos d'Anne-Sophie Leclère comportent au plan sociodiscursif, des acte de *dénégation* ou *argumentation par réfutation* (cf. **annexe : TDP4** et **TDP5** de Leclère), des actes de reproche et d'*accusation*⁴⁵⁰ (cf. **annexe : TDP3** de Leclère) et des actes de médisance comme des insultes (cf. **annexe : TDP3** et **TDP6** de Leclère). Ces propos constituent des oppositions aux *dires* de Taubira dans l'exercice de ses fonctions – notamment – ministérielles. On peut y voir en outre des facteurs aggravants à travers des stratégies de reprises ou de répétition à l'identique comme une forme d'intensification de la pensée (cf. **annexe : TDP3** et **TDP6**), de *matraquage* qui finit par ce que Diane Vincent et *al.* appellent « conclusion sans appel » établie par l'expression du souhait de Leclère de « voir » Taubira « [...] dans un arbre après les branches [...] ».

Ces actes langagiers constituent des *indices* de la manifestation de la *violence verbale* qui sont des propos proférés avec l'intention de nier à Taubira sa part d'humanité, de provoquer chez elle une *blessure psychologique* et/ou *psychique*, de lui infliger une *souffrance* morale. En effet, si l'on s'interroge sur ce que l'on peut voir « dans un arbres après les branches », il ne saurait pas s'agir d'un *être humain*. Mais, comme nous pouvons le constater dans les **TDP4** et **TDP5** (cf. **annexe : de Leclère**) notamment, Anne-Sophie Leclère s'est défendue de tout *racisme* en remettant en cause le lien que tentait d'établir (cf. **annexe : TDP6** du journaliste) la journaliste-reporter entre les mots *singe* et *racisme*. C'est, ici, la manifestation d'une *argumentation par lien causal* opérée par la journaliste-reporter sous forme d'*accusation* qui a bénéficié d'un *renchérissement* ou *renforcement* par l'emploi de l'adverbe *pourtant* précédé de la conjonction de coordination *mais* qui marque une opposition ou rejet des explications de Leclère. Ce dernier fait recours aussi à une *argumentation par lien causal* dans sa **TDP6** (voir **corpus en annexe**) à travers l'emploi du syntagme « [...] c'est plus par rapport à [...] » qui fonctionne aussi bien comme une *argumentation par réfutation* et comme une *argumentation par concession* lui permettant de mettre en arrière plan l'accusation de *racisme* pour

⁴⁵⁰ Cette accusation porte sur un reproche de laxisme dans la gestion juridique des questions carcérales en lien avec celle de sécurité.

assumer l'emploi du qualificatif *sauvage*. Mais, si toutes les insultes ne peuvent être classées comme racistes, on peut se demander si cette stratégie est tenable sinon crédible comme ligne de défense. De toute évidence, il y a là, un conflit de *nomination* ; parce que, qu'est-ce que « sauvage » en tant que la *dénomination* ?

En référence au dictionnaire numérique *atilf*⁴⁵¹, la *dénomination* « sauvage » est définie comme ce qui est « conforme à l'état de nature » ; [...] animal [...] qui vit en liberté dans la nature, à l'écart des influences humaines [...] des formes de civilisation [...] évoluées [et] proche de l'état primitif ». Du point de vue des *nominations*, c'est-à-dire des *usages* des *mots* en discours, le terme *sauvage* employé à maintes reprises par Leclère renseigne sur la relation du terme par rapport à la notion de « racisme » à travers le caractère « animal » identifiant la représentation symbolique, le *signifiant* : le *photomontage* et le *terme* lui-même « singe » puis ceux d'« arbre » et de « branches ». Par ailleurs, et selon Georges-Elia Sarfati (2016)⁴⁵²,

Le racisme quelque soit ses modalités, les groupes visés [...] cherche [...] toujours [...] à déshumaniser ses victimes, c'est fort au plan symbolique : la déshumanisation [...] opère par le procédé d'animalisation privant un individu de son caractère d'humain, de son humanité [en] le rabatt[ant] comme s'il y avait une infamie dans l'animalité. Cela [...] renvoie à un imaginaire culturel très fort, l'idée qui consiste à opposer constamment l'animal à l'être humain ou bien à le rapprocher [...]. Cela en dit long aussi sur l'imaginaire humain s'agissant des animaux [...] et on le voit dans la stéréotypie. [De] toute évidence, le racisme qui tend à animaliser va valoriser le fait que l'animal est sauvage.

Cette pensée de Sarfati conforte l'idée que la publication du *photomontage* sur *facebook* comme fait de *violence* est une stratégie de *déshumanisation* qui renforce, par ailleurs, la relation sémantique entre les mots *racisme* et *sauvage*. La thèse développée par Pierre-André Taguieff dans son ouvrage *Le Racisme* (2013) amplifie ce rapprochement sémantique. Du point de vue de l'auteur, la stratégie d'*animalisation* « revient à poser une distinction fondamentale entre deux catégories opposées et d'inégale valeur : « Nous les civilisés » *versus* « Eux, les sauvages » où l'on reconnaît l'opposition entre culture et nature (barbarie, primitivité) » (*ibid.* : 14). Citant Claude Lévi-Strauss, Taguieff indique qu'il s'agit « d'une attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les "sauvages" » (ou

⁴⁵¹ Consulté le 13.10.2016.

⁴⁵² Entretien que le professeur nous a accordé à l'occasion du colloque R2dip sur le thème : « Que font les analystes du discours ? », tenu le 01 décembre 2016 à l'Université de Cergy-Pontoise.

tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité [...] ». Pour lui, les « métaphores bestialisantes et pathologisantes » (*ibid.* : 15) sont des indices qui témoignent de la stratégie de *déshumanisation* des Autres (les « étrangers ») qualifiés de « mauvais » ou « méchants », assimilés aux « singes », aux « rats », aux « virus » etc. qu'il faut « éliminer ».

VII.4.2. Éléments d'analyse de l'interaction entre Morandini et Tesson

Dans la **TDP1** de Tesson, il y a un recours à l'*argumentation par lien causal*. Le journaliste chroniqueur français y accuse les *Musulmans* d'être le *problème de la France*, coupables d'y introduire ce qu'il nomme la *merde* pour avoir porté *atteinte à la laïcité*. La *France* est construite ici comme une entité, un *ensemble*, une communauté socio-politique et culturelle victime du préjudice évoqué et dont la réparation consisterait en une condamnation des « accusés » : les *musulmans*, à défaut de leur *exclusion* de la communauté. Dans sa **TDP2**, Morandini fait recours à une *argumentation par concession* à travers laquelle il refuse que les « musulmans » soient désignés comme les *seuls responsables*. De ce fait, il reconnaît *implicitement* la possibilité qu'ils soient tenus, en partie, comme « responsables » de l'atteinte à la laïcité, et pointe, sans le nommer, la responsabilité d'un autre groupe social. La **TDP2** de Tesson apparaît comme un *renforcement* ou *renchérissement* de l'accusation formulée. Face à ce *renforcement* de l'accusation, Morandini accuse à son tour Tesson de stigmatiser les *Musulmans* en qualifiant l'acte de *violent*. Parce que Morandini reste inflexible sur sa ligne de défense, Tesson fait recours à une *argumentation par réfutation* qui a l'allure ironique en se détournant de sa cible première de *responsables* désignés pour en énoncer de nouveaux : l'*Église* et les *Juifs*. Le recours à cette stratégie semble la manifestation d'une forme de *mépris* à l'égard de la personne de Morandini à qui il signifie implicitement qu'il serait incapable de discernement. On peut tout à fait mettre cette stratégie en lien avec l'*argumentation narrative* en y voyant un procédé de mise en récit ou de mise en scène, « forme très efficace de l'argumentation et donc de la persuasion » (Claudine Moïse, 2012 [en ligne]) en pointant du doigt une forme d'injustice. Ce faisant, il joue sur les *émotions pour convaincre son auditoire, attirer l'attention de celui qui l'écoute*, voire susciter une forme de *compassion* pour sa propre personne comme moyen d'*entretenir l'ethos du polémiste*. S'il dit, dans sa **TDP6** être « ravi du débat » autour de la problématique de la *laïcité* au lendemain des attentats de janvier 2015 à Paris, c'est sans doute un sentiment de contentement réel généré par la levée d'une forme de « silence » ou de *tabou* sur la question et qui en fait entendre finalement la voix de l'*opinion* publique qu'il prend à témoin. Le **TDP7** de Morandini intervient comme une *argumentation par réfutation* de disculpabilisation totale des *Musulmans* par la

distinction que le journaliste d'*Europe1* invite Tesson à faire entre les *Musulmans* et le *fanatisme*, *responsable*, lui, du *problème* pointé. Mais cette réfutation est remise en cause par Tesson qui, dans sa *TDP8*, établit une sorte de relation de “propriété” ou de filiation intrinsèque entre *Islam* et *fanatisme* laquelle revient à mettre à la charge de l'*Islam*, les faits reprochés aux *fanatiques*.

VII.4.3. Éléments d'analyse de l'interaction entre Morel et “pauvre petite conne”

Dans les sous corpus constituant notre corpus de travail, le billet d'humeur de François Morel, acteur, metteur en scène, chanteur et chroniqueur radio sur *France Inter*, est un texte particulier. Il est particulier parce qu'il s'agit d'une interaction virtuelle entre le chroniqueur et une “petite” manifestante qui s'en était prise à Christiane Taubira alors en déplacement dans la ville d'Angers, en hurlant une peau de *banane* à la main à son passage. Le caractère virtuel fait que, nous n'avons pas ici des *TDP* ce qui tend à donner à cette prise de parole un attribut de monologue qu'elle n'est pas en vérité. Et puis, le texte est surtout particulier parce qu'il constitue la formulation d'un **contre-discours**, une prise de position publique en faveur de Taubira, certes, mais surtout en faveur de la lutte contre les discriminations.

François Morel commence son billet par une interrogation oratoire : *C'est pour qui la banane ?* pour laquelle il n'attend pas de réponse de celle qu'il a désignée comme étant *pauvre*, *petite* et *conne*. Nous sommes, là, d'emblée dans le registre des insultes (*imbécile*, *idiot* etc.), celui de la *violence verbale* ; et Morel met en lumière d'entrée de jeu, la *pauvreté* et la *naïveté* de l'auteur de l'acte incriminé. La *pauvreté* mise en lumière ici n'est pas synonyme de *misère*. Elle n'est pas posée par contraste aux signes de *richesse*, de *l'avoir*, de *biens matériels* ; mais à *l'esprit*, à *l'ignorance* (« non tu n'en as jamais entendu parler » ; « mais tu sembles avoir des lacunes / et tu ignores tout de ceux qui sont l'honneur de la France / » ; je sais bien pauvre petite idiote que tu sais à peine de quoi tu parles ») de l'auteur de l'acte. Si Morel s'interroge sur la gravité de l'acte qualifié d'*ignominieux* et par rapport à la jeunesse de son auteur, il évoque la mémoire de Victor Schœlcher, auteur de l'acte de l'abolition de *l'esclavage*, l'un de ceux qui se sont battus pour *l'idéal républicain* comme il l'affirme, *idéal* traduit par la devise de la **France** : *Liberté, Égalité, Fraternité*. Par l'évocation du nom de Schœlcher, Morel crée deux catégories d'actes ; ceux que l'histoire retient parce qu'ils sont marqués par le *courage*, *l'engagement* et une part d'humanisme, puis ceux qu'elle oublie. Il range, de ce fait, l'acte de la “pauvre petite conne” dans la catégorie d'actes que l'histoire répugne en les mettant en parallèle avec ceux qu'auraient commis Christine Boutin et Frigide Barjot. La citation de ces deux personnalités publiques françaises est une forme d'interpellation indirecte, une forme

d'accusation portée contre elles. Comme si le chroniqueur avait pris conscience que la cible de la *colère* qu'il exprimait n'était pas tout à fait justifiée (« je ne devrais pas m'énerver contre toi »), il accuse finalement les parents de la "pauvre petite conne" (« bien sûr ce sont tes parents les responsables et les coupables » ; « tes parents semblent avoir une éducation sélective / ils t'apprennent à insulter la ministre de la justice / sous le prétexte qu'elle est noire / »). À la "pauvre petite conne", Morel propose la *désobéissance* si une autre invitation à manifester lui était adressée. Il l'invite à garder son esprit d'enfant, à jouer, à développer son *imagination*, à ouvrir les livres, à lire, la *poésie* par exemple ; et à surtout manger la *banane*, un fruit riche en vitamines (« / la banane est un fruit très énergétique / et très riche en potassium / elle est facile à digérer / elle est riche en calcium, en vitamines A / B / et C / c'est bien que tu en manges régulièrement »). Morel conclut par la réponse (« C'est pour toi / pauvre petite conne ») à son interrogation oratoire du début : « C'est pour qui la banane ? ». Il y a, ici, un effet argumentatif assez fort qu'on entendrait la fillette répondre, à la suite de ce plaidoyer pour la *banane* : « *C'est pour moi ; afin que je puisse grandir* ». C'est le procédé argumentatif de la *rétorsion* qui « consiste à retourner contre l'adversaire son propre argument en montrant qu'il mène en réalité à la conclusion inverse » (Marianne Doury, 2016 : 61) que Morel met en œuvre par son plaidoyer. La stratégie revient à « faire d'un argument a priori défavorable, un argument favorable » (*ibid.* : 61); et comme on peut le voir, la *banane* exhibée en tant que symbole de l'expression de la haine raciale est mise en valeur comme fruit qui garantit la croissance de l'organisme par ses vertus nutritives.

VII.4.4. Éléments d'analyse des mécanismes discursifs d'inclusion et d'exclusion

Les logiques de la *hiérarchie* à l'œuvre dans les discours et les contre-discours produits autour de *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont multiples et complexes. Les productions discursives que nous avons constituées en corpus permettent d'identifier et d'illustrer quelques éléments des mécanismes de l'*inclusion*, de la *marginalisation* et de l'*exclusion* des catégories sociales constituées comme composantes de la « France » saisie comme « ensemble » ou « communauté ». Selon Annette Paquot (1985 : 36), l'« inclusion et l'exclusion ne sont pas des catégories linguistiques : on en peut les identifier comme telles dans les textes et les y dénombrer sans médiation ». Leur étude appelle une « double démarche et une analyse des données de deux points de vue opposés mais complémentaires » (*ibid.* : 36) qui amène à s'appuyer sur les « groupes d'individus dont l'inclusion et l'exclusion [sont] en question [puis d'examiner] tous les passages où il est question de ces groupes afin de déterminer les positions des auteurs [...] à leur propos » (Paquot, 1985 : 37). Comme nous l'avons déjà observé, sont objet de l'*inclusion*, de la *marginalisation* et/ou de

L'*exclusion* dans notre étude, les « groupes d'individus » identifiés comme *Noirs*, *Blancs*, *Juifs*, et *Musulmans* et sur lesquels nous mettrons en exergue les « positions » développées à travers *L'Humanité*, quotidien représentatif des contre-discours : discours antiracistes, et *PEH* (presse écrite hebdomadaire) : la mise en commun des données de *Minute* et de *National Hebdo*, deux journaux de l'extrême droite représentatifs des discours néo-racistes.

En partant des définitions qu'il est possible de construire à partir des concordances de *France* comme « ensemble », dans les deux *sous corpus* indiqués ici, « ensemble » par rapport auquel les différents groupes d'individus, *composantes* de la société française, sont définis par les auteurs, que ces derniers assument ou non ces définitions, les deux extraits ci-après illustrent assez bien ce qu'Annette Paquot (1985 : 38) appelle l'« inclusion vraie, c'est-à-dire, [une inclusion] non discriminante ». À travers l'*inclusion* les groupes d'individus sont, certes, présentés comme distincts mais égaux en droit au sein de la communauté.

« Je suis là pour rappeler la nécessité d'arrêter les dérives racistes et antisémites qui ont conduit au meurtre d'Ilan. Il est important que la société française réalise que les petits préjugés antisémites et racistes peuvent avoir des conséquences épouvantables », a expliqué le président du CRIF, Roger Cukierman, coorganisateur de la manifestation, avec SOS-Racisme et la LICRA. Plusieurs banderoles fleurissent dans le défilé. Siglées SOS-Racisme ou encore Union des étudiants **juifs** de France, on peut y lire « **La France black, blanc, beur contre le racisme et l'antisémitisme** » en alphabet hébraïque et latin, ou « Racisme, antisémitisme, violence, indifférence : **Marianne, tes enfants sont en danger** ».

Roger Cukierman, à l'occasion de : « Une marche contre la haine », 27/02/2006.

Concordancier *France*, ligne 40, retour au texte, *L'Humanité*.

1. L'histoire des relations entre la **France** et ses **juifs** ne comporte pas que des pages sombres. Non seulement elle fut, comme Yves Jeuland le rappelle, le premier pays d'Europe à émanciper les juifs, mais - oubli étonnant sous sa plume - l'affaire Dreyfus s'est conclue par la réhabilitation du capitaine, victoire pour tous ceux qui, à gauche notamment, s'étaient engagés dans la lutte contre les

forces réactionnaires et antijuives. Même au cours des années terribles de l'Occupation, marquées par la participation active du régime de Vichy au génocide nazi, de très nombreux Français ont risqué leur vie pour sauver des juifs. Sinon, comment expliquer que, contrairement à la plupart des pays d'Europe, plus des trois quarts des 330 000 **juifs français** et étrangers qui vivaient dans l'Hexagone en 1940 aient échappé à la déportation ?

2. [...]

3. Yves Jeuland a raison de dire - en substance - que les préjugés et les violences antisémites doivent être combattus quels qu'en soient les porteurs et les auteurs. Rien - et bien sûr pas la Palestine - ne saurait justifier qu'on diffame ou qu'on attaque les juifs, présentés comme collectivement responsables de la politique du gouvernement israélien. Mais accuser en bloc les jeunes de banlieue, et notamment ceux qui sont **issus de familles maghrébines**, relève du même genre d'amalgame scandaleux. D'ailleurs, les rapports de la CNCDH nous confirment, année après - année, que la majorité des violences antijuives sont le fait, non d'enfants de l'immigration, mais de « **Français de souche** ».

Dominique Vidal⁴⁵³, « NE COMMUNAUTARISONS PAS L'ANTIRACISME! Pourquoi la lutte contre le racisme est universelle » ?, In *L'Humanité*, 20/01/2007.

Concordancier *France*, ligne 33, retour au texte, *L'Humanité*.

Le caractère *incluant* de l'extrait de Roger Cukierman procède par la citation des catégories *blanc*, *black* donc Noirs, *beur* donc Arabes/Musulmans et *juifs*. Mais c'est surtout l'évocation allégorique de la *France* à travers l'emploi de « Marianne » appelée à la rescousse de *ses* « enfants en danger » que se manifeste fondamentalement cette *inclusion*. Le deuxième extrait met en scène l'*inclusion* à travers la convocation de l'histoire par rapport à ce qui apparaît ici comme la disculpabilisation ou tout au moins la minimisation d'une accusation de "complicité" de la *France* dans la déportation des *juifs* pour mettre en avant la protection dont ils ont/auraient bénéficiée et leur reconnaissance en tant que *Juifs* et surtout *Français* parmi d'autres *Français*, ceux désignés par le syntagme

⁴⁵³ Attention. L'article ne mentionne pas explicitement le nom de l'auteur. Nous l'avons identifié à l'issue d'une fouille plus large à l'adresse suivante : <http://www.france-palestine.org/La-tournee-des-banlieues-a-Nancy>. Consulté le 29/03/2020.

« Français de souche » comme ceux « issus de familles maghrébines » par exemple. Au-delà, cet emploi du syntagme « Français de souche » peut autoriser la lecture d'une certaine *hiérarchie* entre les Français, ceux qui sont plus légitimes parce qu'ils incarnent la *souche* et ceux qui le sont moins, parce qu'ils incarnent l'*ailleurs*, introduisant dans cette *inclusion* un processus de *marginalisation*.

La *marginalisation*, en effet, Paquot (1985 : 39) la définit comme une « inclusion discriminante », procédé discursif à travers lequel

les groupes inclus dans l'ensemble en cause ne sont pas considérés comme absolument égaux, quelle que soit la différence envisagée (numérique, historique, juridique, etc.) ou ne sont pas présentés sur le même plan, quel que soit le mode d'expression de cette inégalité.

Les deux extraits ci-dessous, issus de *L'Humanité*, sont illustratifs de la manifestation de la *marginalisation*.

Le terme **islamophobie** est donc incontestablement lié à la montée d'un **islam** politique. En France, il entre dans le débat public au moment de la loi sur les signes distinctifs à l'école, dont, principalement, le voile. Ce débat fait rage à gauche. J'ai appuyé cette loi, considérant qu'il fallait refuser toute tentative de « communautariser l'école », c'est-à-dire donner la priorité à l'appartenance à une communauté sur l'universalisme républicain. Mais ce débat se double rapidement d'un autre : la **France** a-t-elle le droit de s'en prendre aux pratiques religieuses d'une **population déjà discriminée** socialement après l'avoir été colonialement ?

Éric Coquerel, Débat : « Que recouvre le terme d'islamophobie ? », 18/03/2015.
Concordancier *France*, ligne 07, retour au texte, *L'Humanité*.

Il vaut mieux aujourd'hui être juif en France qu'arabe. On ne peut pas nier que cette société, en France, en Europe, en Hollande où l'on vient de tuer Théo Van Goth, a un problème de restructuration, de recherche d'identité, parce que des repères sont perdus, parce qu'il faut changer ses habitudes. Dans cette recherche identitaire, l'autre est **exclu**, qu'il soit **juif, arabo-musulman, rom**. Il est plus commode, avec le malaise ambiant, l'économie qui va mal, l'ambiance

de violence, de rejeter l'autre que de **l'inclure**. En Hollande, la société a été bouleversée par le meurtre du cinéaste. En France, sommes-nous bouleversés par le **racisme** et **l'antisémitisme** ? Nous semblons immunisés. Une société prise dans ce carcan du rejet est une société qui ne va pas bien. Cela ne concerne pas seulement les juifs, les arabo-musulmans, les **Noirs**, les **Gitans**. **Il faut arrêter avec les séparatismes**. Nous sommes tous pris dans ce **malaise**, dans ce **cancer** dont les expressions sont l'antisémitisme et le racisme. **Si nous voulons guérir, il faut s'y mettre tous ensemble**. Les solutions, les remèdes seront les mêmes. Je ne crois pas trop aux manifestations mais, symboliquement, elles sont importantes. **Celles de dimanche peuvent donner un peu d'espoir et créer des passerelles de dialogue**.

Esther Benbassa, « Antiracisme. S'y mettre tous ensemble », 04 novembre 2004.

Concordancier *France*, ligne 28, retour au texte, *L'Humanité*.

La lecture attentive des deux extraits permet de constater que dans celui d'Éric Coquerel, la *marginalisation* procède par la "citation" de l'*Islam* qualifié de *politique* et qui apparaît, dès lors, comme problématique, redouté à travers le terme de « montée ». Cette qualification entre en résonnance, dans l'extrait, avec la notion d'*islamophobie* et sa traduction sociale comme « peur » "irrationnelle" presque de l'*Islam* mais surtout des Musulmans et/ou des Arabes. Il y a là, une constitution de ces populations comme des citoyens de la République française certes, mais des *citoyens entièrement à part*. Ce qui est intéressant à observer, c'est que la grille de la *marginalité* esquissée ici à travers le focus sur l'*Islam* en tant que religion qui aurait une visée *politique* "effrayante" se structure dans l'extrait de Benbassa par la mise en comparaison du quotidien d'un Juif ou d'un Arabe pour conclure qu'« Il vaut mieux aujourd'hui être juif en France qu'arabe ». Par cette affirmation, la *marginalisation* du groupe arabo-musulman au sein de la communauté *France* s'intensifie et s'oriente vers une forme d'*exclusion* par rapport à d'autres groupes tels que juif et/ou judéo-chrétien.

Et l'*exclusion* est définie par Paquot (*ibid.* : 39) comme la *non inclusion* (« ne sont pas inclus ») de « certains groupes [...] dans les ensembles définis ». Selon l'auteur, l'*exclusion* se manifeste par les groupes qu'elle ne cite pas, ne mentionne pas ». Les trois extraits suivants illustrent assez bien ce phénomène discursif.

Louis-Georges Tin, président du Cran (Conseil représentatif des associations noires de France), a dénoncé aujourd'hui "un manque de représentativité de la population française contemporaine" à l'occasion de l'élection de Miss France 2013 remportée samedi soir par Miss Bourgogne. "Un manque de représentativité de la population française contemporaine lors d'un tel événement est grave, évidemment. Il s'agit d'une véritable négation de l'existence des **Français d'origine africaine**, qui disparaissent le temps d'une soirée de notre territoire", souligne le président du Cran dans un communiqué cosigné par le journaliste Fred Royer, créateur de l'élection **Miss Black France**. "L'élection Miss France est un des rares événements d'envergure, se voulant porteuse, jusque dans son nom, d'une certaine **identité nationale** (...). La plupart des discriminations sont basées sur le physique, justement", ajoutent les signataires. "Dans le monde désuet, voire parallèle, de Miss France, les **Noirs** ne peuvent apparemment venir que des départements d'outre-mer. Quant aux **Français originaires du Maghreb**, ils étaient "représentés" par une seule candidate, vite éliminée (peut-être était-elle trop musulmane ?)", notent Tin et Royer, regrettant que "Miss France (soit) aussi **blanche** que la neige de fin d'année déposée sur les clochers de notre **France éternelle**". "Obsédé par sa **vision raciale** de la société française, le Cran feint d'oublier que le concours de Miss France ne repose pas sur des critères de **sélection ethnique** comme en témoigne la présence chaque année de jeunes Françaises originaires des départements et territoires d'outre-mer", a réagi dans un communiqué Éric Domard, du Front national. "Peut-on en dire autant de l'élection de **Miss Black France** dont le premier concours a eu lieu en avril 2012?", demande-t-il. Pour le conseiller sport et vie associative du FN, "cette nouvelle provocation pose la question du financement public d'une association qui, en cherchant à diviser les Français selon des **critères raciaux**, bafoue ouvertement l'article 1er de notre Constitution assurant l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'**origine**, de **race** ou de **religion**".

Minute, « Le président du Cran dénonce l'absence de française d'origine africaine à l'élection Miss France », 11 décembre 2012.

Concordancier *France*, ligne 1229, retour au texte, *Minute*.

Les propos de Nadine Morano (« Nous sommes un pays judéo-chrétien, le général De Gaulle le disait, de **race blanche**, qui accueille des personnes étrangères... »), S'il ne restituent pas au mot près la phrase prêtée à De Gaulle par Alain Peyrefitte dans C'était De Gaulle (« Nous sommes quand même avant tout un peuple européen de **race blanche**, de **culture grecque** et latine et de **religion chrétienne** »), en livrent très bien le sens et la complexité. Ce qu'a dit De Gaulle, et qui aurait pu donner lieu à un débat tout à fait passionnant, c'est que le **peuple français** est **intrinsèquement** un **peuple européen** et que ce peuple européen, celui qui a conçu et édifié la **civilisation européenne**, était un **peuple de race blanche** au moment où il l'a fait - et encore quand De Gaulle prononçait ces propos. Il faut être obtus comme Yann Moix pour ne pas comprendre que les quelques décennies que nous venons de vivre - et, peut-être, celles qui vont suivre - constituent une anomalie dans l'histoire de l'Europe et donc de la France (du grec anomalia, irrégularité), une **anomalie** qui est en train de modifier **substantiellement** la civilisation du continent. C'est d'ailleurs ce que Moix reconnaît lorsqu'il dévie sur l'**islam**, qu'il associe à l'arrivée de **populations nouvelles** et **allochtones**. De Gaulle n'a jamais nié qu'il y ait des **Français d'autre couleur que blanche**. Pas plus que Nadine Morano ne le fait. Dans la citation évoquée, « **avant tout** » est aussi important que « **race blanche** ». **Le propos de De Gaulle n'est pas exclusif, il est constitutif.** « C'est très bien qu'il y ait des **Français jaunes**, des **Français noirs**, des **Français bruns**, disait De Gaulle. Ils montrent que la France est **ouverte à toutes les races** et qu'elle a une **vocation universelle. Mais à condition qu'ils restent une petite minorité.** Sinon, la France ne serait plus la France. » C'est très exactement le propos de Nadine Morano.

Jacques Cognerais, « L'honneur sali de Nadine Morano », 07 octobre 2015.

Concordancier *France*, ligne 678, retour au texte, *Minute*.

En cette année du soixantième anniversaire de la Libération, trop d'exemples résonnent en nous des dangers qu'il y aurait à sous-estimer cette situation. Mais cette recrudescence n'est pas isolée. Elle a partie liée avec un climat malsain d'échecs et de **divisions**

dans la société française, qui ne nourrit pas un racisme, mais des racismes. Les immigrés de toutes origines, comme les jeunes Français nés de parents immigrés, en sont les victimes depuis des années. Pour nous, les thèses xénophobes de l'extrême droite, malheureusement enracinées dans la société française, comme celles du leader du Parti des musulmans de France, Mohammed Latrèche, plus subitement médiatisées à la faveur du débat sur le voile, cherchent en fait à prospérer sur un terreau commun : la haine de l'autre comme exorcisme des malheurs du monde. Lutter contre le racisme, c'est donc plus que jamais abattre les murs, solidariser et faire prévaloir les valeurs universelles de fraternité et de justice pour tous, contre tous les égoïsmes, ceux de l'argent et comme ceux du repli communautariste.

Concordancier *France*, ligne 250, retour au texte, *L'Humanité*.

Laurent Pierre, Éditorial, « Abattre les murs », *L'Humanité*, 18/02/2004.

Dans ces trois extraits, sont *cités, mentionnés* les groupes ou catégories Black/Noirs, « français originaires du Maghreb » donc Arabes/Musulmans de France et Blancs à travers « race blanche ». Si nous nous en tenons à la définition du phénomène discursif de l'*exclusion* telle que proposée par Annette Paquot (1985 ; 39-41), il sera juste de déclarer que le groupe socio-culturel Juif n'étant pas *mentionné* explicitement et/ou *cité* nommément dans ces trois extraits est l'objet d'*exclusion*. L'analyse serait superficielle voire complètement erronée, si l'on s'en tient uniquement à cet aspect. En effet, comme le dit Paquot (*ibid.* : 51) elle-même heureusement : « Mentionner n'est pas nécessairement inclure et omettre n'est pas la seule façon d'exclure ». Cela veut dire que même les groupes qui ont été cités peuvent bien ne pas l'être dans une perspective d'*inclusion*. En réalité, s'il est *cité* dans le premier extrait la catégorie des « Français d'origine africaine » ou de celle des « Français originaire des départements et territoires d'outre-mer », c'est bien pour pointer l'idée de la « négation » de leur « existence ». L'organisation, en 2012, de *Miss Black France* au sein de la communauté *France* où est "institutionnalisé" l'événement *Miss France* peut être interpréter comme une auto-*exclusion* résultant elle-même d'une *exclusion* structurelle, forcée réelle ou imaginaire. La mention de la catégorie « Français originaire du Maghreb », représentée par une jeune femme *musulmane* et l'exposé de sa participation à l'événement apparaît comme une forme de caution ou de preuve en faveur de la *déconstruction* des procès en *exclusion*. Et ce projet de *déconstruction* s'amplifie par l'accusation de la partie adverse : le Cran étant accusé, par *Minute*, de "séparatisme" et d'agiter la haine raciale. Et c'est la question raciale qui est au cœur du deuxième extrait. Cet extrait rappelle bien les polémiques politico-médiatiques engendrées par les propos

tenus par Nadine Morano dans l'émission *On n'est pas couché* de Laurent Ruquier : « Nous sommes un pays judéo-chrétien [...] de race blanche ». En s'inscrivant dans un *interdiscours*, par la convocation de la pensée du Général Charles de Gaulle, Nadine Morano manifeste l'*exclusion* de la communauté française les catégories Noirs, toutes les personnes d'origine maghrébine : Musulmans/Arabes, une majorité des Français d'Outre-mer et possiblement les Juifs. En évoquant « l'arrivée de populations nouvelles et allochtones », *Minute* et par la plume de Jacques Cognerais crée, de fait, une *hiérarchie* d'appartenance et d'attachement au territoire au sein des groupes composants la communauté *France*. Comme dans le premier extrait de cette liste, un projet de *déconstruction* de procès en *exclusion* semble être mis en œuvre par la défense du discours de Morano qui n'aurait ni trahi la pensée du Général, ni remis en cause la conscience qu'avait ce dernier de l'existence de Français d'autres couleurs voire d'autres cultures tout en martelant l'« avant tout » des « Français de race blanche » au sein de la communauté française appelés à demeurer majoritaires. Le troisième extrait qui est une partie de l'éditorial de Laurent Pierre intitulé « Abattre les murs » publié dans *L'Humanité* fait état des « divisions » qui traversent « la société française » comme manifestation de l'*exclusion* ou tout au moins de la *marginalisation* de certaines catégories socio-culturelles parmi lesquelles les « jeunes Français nés de parents immigrés » et pour la plupart *musulmans*.

CHAPITRE HUITIEME :

DE LA QUESTION DES *FRONTIERES* CULTURELLES À LA PROBLEMATIQUE DE *L'INTERCULTURALITE*

[...] aucun discours ne restera sans provoquer l'identification de caractérisations identitaires de chacun de ses acteurs. Autrement dit, tout discours est porteur d'un enjeu identitaire.

Nathalie Garric, « De la manipulation de données expérimentales à la construction interdiscursive de représentations identitaires », *Revue Signes, Discours et Sociétés*, n°12, 2014.

[...] nous faisons parfois “comme si” l'interculturalité était en train de devenir une pratique normale si courante, un horizon de notre modernité, alors qu'il y a une contradiction dans la manière dont nos identités culturelles collectives ont été modelées dans le cadre de politiques, de constructions des nations, et le discours transnational, transcommunautaire ou transethnique qu'on entend par ailleurs.

Michel Rautenberg, « L'"interculturel", une expression de l'imaginaire social de l'altérité ». In: *Hommes et Migrations*, hors-série novembre 2008. L'interculturalité en débat.[en ligne] pp. 30-44.

VIII.1. De la notion de « frontière(s) » : description linguistique et représentations discursives

VIII.1.1. Essai de description de la signification lexicale de « frontière(s) »

Les enjeux liés au *racisme*, à l'*islamophobie* comme à l'*antisémitisme* émergent des *conflits identitaires* qui construisent des « frontières » culturelles notamment. Et, il serait hasardeux, sinon inconcevable de penser la question de la diversité culturelle en marge de la notion de « frontière ». Dans « La ou les frontières. Contours sémantiques et socio-discursifs d'un concept opératoire » publié dans la revue *TransversALL* numéro 1, intitulé *Fabriquer le héros, construire la frontière*, nous avons déjà pris conscience de l'intérêt de la notion pour les SHS comme de sa « dimension conflictuelle » laquelle « engage les acteurs au cœur des rapports de forces à se mobiliser pour la défendre » (Dieudonné Akpo, 2019 : 95 [en ligne]) afin de lui permettre de « jouer son rôle d'interface » (*ibid.* : 95). En nous appuyant sur la théorie Sémantique des Possibles Argumentatifs, nous avons montré que les *propriétés essentielles* correspondant à la *partie stable* de la notion reposent sur quatre traits : il s'agit de /limite/, /différences/, /territoire/ et /séparation/ et ils autorisent les enchaînements argumentatifs [territoire **DC** limite] et [différences **DC** séparation]. Cette analyse a été poursuivie dans « Frontières "à toutes les sauces". Signification linguistique et représentations discursives d'une *violence féconde* ? » (à paraître) et a permis d'identifier ces *valeurs* et *zones modales*, ainsi qu'elles se présentent ci-dessous :

les **valeurs ontologiques** avec l'activation des zones modales *aléthique* (<nécessaire> / <impossible>), *déontique* (<permis> / <interdit>) etc. ; les **valeurs de jugement de vérité** avec l'activation des zones modales *épistémique* (<connaissance>), *doxologique* (<croyance>) ; les **valeurs finalisantes** avec l'activation de la zone modale *volitive* (<volontaire>) ; les **valeurs axiologiques** avec l'activation des zones modales *éthiques-morales*, *affectives-hédoniques* (<souffrance>), *pragmatiques* (<influence> / <domination>) et avec une *polarité axiologique* +/- négative.

les *stéréotypes* (Galatanu, 2007) qui lui sont associés à partir de l'analyse du *corpus lexicographique* :

limite **DC** démarcation
 limite **DC** domaine
 limite **DC** obstacle
 limite **DC** barrage
 limite **DC** défense *éthique-morale*
 limite **DC** séparation *hédonique-affective*
 limite **DC** opposition
 limite **DC** différences
 limite **DC** territoire
 limite **DC** régions / zones
 limite **DC** rupture *hédonique-affective*

limite **DC** passage
 limite **DC** modes de vie
 limite **DC** systèmes juridiques
 limite **DC** organisations politiques
 limite **DC** *fleuve*
 limite **DC** montagne

limites **DC** commencement⁴⁵⁴
 limites **DC** apparition / origine
 limites **DC** naissance
 limites **DC** fin
 limites **DC** mort AXIOLOGIE – (*négative*)

différences **DC** opposition **DC** séparation *hédonique-affective*
 différences **DC** rupture *hédonique-affective*

séparation **DC** différences **DC** opposition *hédonique-affective*

territoire **DC** limite
 territoire **DC** étendue
 territoire **DC** domaine
 territoire **DC** convention
 territoire **DC** **séparation** *hédonique-affective*
 territoire **DC** État
 territoire **DC** compétence
 territoire **DC** **frontières**

et les *Possibles Argumentatifs* (PA) lesquels « regroupe les associations potentielles entre le mot lui-même et les éléments de la strate des stéréotypes et correspond à une concrétisation de l'interface langue-discours » (Galatanu, 2007) :

frontière **DC** **territoire**
 frontière **DC** **limite**
 frontière **DC** **séparation**
 frontière **DC** **différences**
 frontière **DC** domaine
 frontière **DC** étendue
 frontière **DC** convention
 frontière **DC** État
 frontière **DC** compétence
 frontière **DC** **rupture**
 frontière **DC** **opposition**
 frontière **DC** **désaccords**
 frontière **DC** mort
 frontière **DC** fin
 frontière **DC** naissance **DC** apparition **DC** origine

⁴⁵⁴ Ces quatre enchaînements sont issus de la thèse de doctorat de Ana-Maria. Cozma, 2009, p. 180-181.

frontière **DC** commencement **DC** début
frontière **DC** fleuve **DC** montagne
frontière **DC** systèmes juridiques **DC** organisations politiques
frontière **DC** mode de vie **DC** **passage**
frontière **DC** régions **DC** zones
frontière **DC** défense
frontière **DC** **barrage** **DC** démarcation **DC** obstacle

Outre la configuration du *noyau* lui-même, quelques éléments de cette description lexicale : *désaccord*, *opposition*, *rupture* exposent clairement les enjeux de la notion de « frontière » et sa traduction dans la relation l'*Autre*, c'est-à-dire à travers les rapports de force instaurés face aux implications de la *différence*, de l'*altérité*.

Il y a fort à parier que l'analyse des *déploiements argumentatifs* correspondant au quatrième niveau du protocole de la SPA traduise les tensions qui s'observent déjà au niveau de la configuration de ces traits *nucléaires*.

VIII.1.2. « Frontière(s) » et représentations sociodiscursives

L'analyse de ces *représentations* sociodiscursives repose d'abord sur le *corpus de travail* sur lequel nous travaillons depuis le départ. Dans le processus d'identification des *Déploiements Argumentatifs*, aucune des *occurrences* de « frontière » dans le concordancier établi à partir des discours constitués en *corpus* n'est orienté, en position d'*antécédent*, c'est-à-dire à gauche, ni par l'opérateur argumentatif **donc** (33 **occ.**) ni par **pourtant** (23 **occ.**). Le recours à l'analyse de l'*univers de référence*, une méthode de l'analyse automatique de contenu (Rodolphe Ghiglione et *al.* ; 1998) a permis d'accéder à quelques *représentations sociodiscursives* de « frontière ». En effet, dans l'*univers de référence* 1 qui affiche sous le logiciel *Tropes* les **thèmes généraux du texte**, le mot « frontière » n'apparaît pas. En revanche, il apparaît avec **202 occurrences** dans l'*univers de référence* 2 laquelle affiche les **thèmes spécifiques du texte** et de façon détaillée.

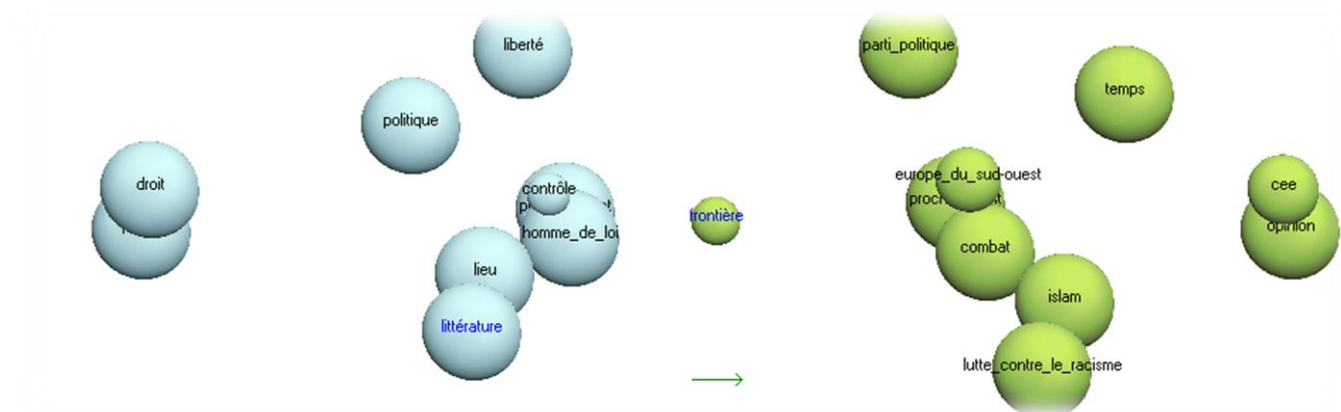


Figure 49 : Graphe aires de « frontière » réalisé avec *Tropes* sur le corpus de travail

Comme on peut le voir sur le **graphe aires**, le mot « frontière » constitue, ici, la *classe centrale* et les mots contenus dans les sphères de gauche : *droit* en juxtaposition avec *police*, *politique*, *liberté*, *littérature*, **lieu**, puis *contrôle*, *homme-de-loi* et *Proche-Orient* en juxtaposition aussi constituent ses *prédécesseurs*, c'est-à-dire des mots qui apparaissent dans son environnement mais avant lui dans la structuration des discours. Les mots contenus dans les sphères de droite eux : *parti-politique*, *temps*, *Europe du Sud Ouest*, *Proche Orient*, *combat*, *islam*, *lutte contre le racisme*, *opinion* puis *cee* (Communauté Économique Européenne) constituent ici les *successeurs* de « frontières ». Autrement dit, ce sont des mots qui apparaissent dans le même environnement que lui, certes, mais après lui dans la structuration des discours. Mais, de tous ces mots *prédécesseurs* et *successeurs*, il n'y a explicitement aucun des traits du *noyau*.

Lorsque l'on regarde le graphe de près, on peut constater que la distance entre la *classe centrale* « frontière » et les mots *homme politique*, *contrôle* et *Proche Orient* est beaucoup plus réduite que celle entre *europe_du_sud-ouest*, *combat* voire *islam* et *lutte_contre_le_racisme* et davantage avec *cee* et *opinion* par exemple. Cela revient à affirmer qu'entre *homme politique*, *Proche Orient* puis *contrôle*, d'un côté, et « frontière », il y a plus de relations qu'entre « frontière » et *europe_du_sud-ouest*, *combat*, *islam*, *lutte_contre_le_racisme*, *cee* et *opinion* par exemple

Nous avons (Akpo, 2018 [à paraître]) mis en évidence cet effacement presque des (traits de catégorisation) « propriétés essentielles » (Galatanu, 2018) du *noyau* dans les *Déploiements Argumentatifs* (DA) de « frontière » avec la conséquence que (cf. **Figure 50**) :

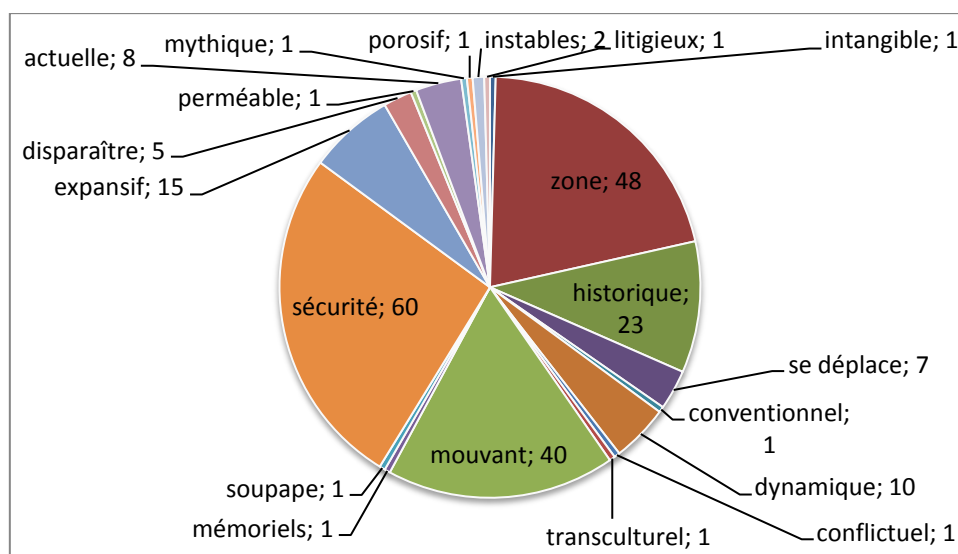


Figure 50 : Graphe⁴⁵⁵ des 20 premiers substantifs co-occurents de *frontière*

« frontière » est à **60%** associée à « sécurité », à **48%** associée à « zone » ; à **40%** associée à « mouvant » ; et à **23%** associée à « historique ». Cette observation peut autoriser deux enchaînements argumentatifs : soit [zone **DC** sécurité] et [mouvant **DC** historique]. De toute évidence, le fait que *sécurité* soit le premier mot associé à « frontière » dans les discours n'est pas totalement surprenant. Il suffit d'observer les mouvements migratoires de par le monde et les mesures drastiques que prennent certaines autorités de territoire-États face à ces déplacements.

Ce qui est encore plus intéressant à faire remarquer, c'est que la notion de « frontière » qui suppose [séparation **DC** rupture **DC** potentiellement mort], présuppose paradoxalement [passage **DC** vie], autrement dit, [vie **DC** rencontre]. Et la *rencontre* d'un homme et d'une femme dans le mariage présuppose le bonheur pour la vie ; et pourtant lorsque, par malheur, la *rupture* intervient, il y a la probabilité que *mort* s'en suive surtout pour *le* ou *la* partenaire qui aurait mal vécu la *séparation*. Il y a, là, une dialectique de la *dualité* des phénomènes du monde : mort/vie ; amour/haine ; jour/nuit ; beauté/laideur, fermeture/ouverture etc. La « frontière » comme *interface* ou *passerelle* de la *rencontre* avec l'*Autre* présuppose la rencontre des *cultures* ; et la réalité de ce contact de cultures apparaît sur le graphe à travers la notion de « transculturel » avec un pourcentage marginal de 1%, certes, mais présente tout de même. La notion de *transculturel* oriente vers les notions d'*identité* et d'*altérité* et par ricochet vers celle de *multiculturalisme* sinon d'*interculturalité*. Toutes ces notions qui semblent s'articuler ont sûrement besoin d'être définies, et

⁴⁵⁵ Graphe réalisé avec les données issues de *Tropes* et structurées avec *Excel*.

sans doute que de cet essai de définition émergera ce qui pose ou pourrait poser problème dans cette articulation.

VIII.2 De la notion de « frontière(s) » à l'*interculturalité*

VIII.2.1. Genèse et essai de définition de la notion de « l'interculturel »

La notion de « l'interculturel » est apparue dans le champ des recherches scientifiques dans les années 1960 en Europe (Porcher, 1995) à un moment où le continent s'est retrouvé face à une problématique. Il fallait prendre en charge l'enseignement des enfants migrants⁴⁵⁶ arrivés par vagues successives sur le territoire et qui étaient à cheval sur deux cultures. Néanmoins, il faut admettre, que cette période en Europe a juste fait émerger une réalité qui était jusque-là latente : celle de la rencontre des hommes et des femmes de cultures différentes qui remonte à la période de la conquête des coloniales.

Après avoir émergé d'une « véritable galaxie de l'*inter* »⁴⁵⁷ selon l'expression de Marie-Nelly Carpentier et Jacques Demorgon (2010 : 33). Cette observation témoigne du fait que le mot est construit à partir du préfixe *inter* lequel se combine avec des radicaux multiples pour former des *termes professionnels*⁴⁵⁸, des *mots courants* et même des *noms propres*.

Selon Michel Rautenberg (2008 : 33 [en ligne].) le mot peut avoir trois conceptions. Il peut être défini comme « le dialogue entre deux cultures [ou] l'enrichissement mutuel entre deux sociétés qui échangent entre elles ». Il peut renvoyer « à un double (triple ...) héritage avec ce que cela peut avoir d'effets sur la vie quotidienne des personnes et des groupes, le mot pouvant alors être associé à l'idée d'une plus grande richesse culturelle, ou au contraire à d'un risque pour la collectivité plus globale de voir son unité menacée » (*ibid.*). Dans une troisième conception, « interculturel » est envisagé comme une « sous-discipline ou spécialisation du marketing, des sciences de la communication et de la pédagogie ». Rautenberg conclut que le mot « renvoie [...] à un vaste ensemble de significations » (*ibid.*) ce qui revient à spécifier, autant que faire se peut, la signification que l'on confère à chaque *usage*. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant l'affiliation du terme avec les domaines de la *pédagogie*, du *marketing* et des *sciences de la communication*, mais, au-

⁴⁵⁶ Jacques Demorgon confirme, dans *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*, l'apparition de « l'interculturel » effectivement « au cours de la seconde moitié du XX^e siècle », mais « dans plusieurs domaines pratiques : les entreprises, l'immigration, la construction européenne », 2005, p. 1.

⁴⁵⁷ C'est l'auteur qui met en italique.

⁴⁵⁸ (Mots professionnels) *Interprète, interne, intermédiaire, intervenant* ; (mots courants) *intérêt, interdit, interaction, interpersonnel, intergénérationnel, interethnique, interview* ; (noms propres) *Intermarché, Internet, Intermittents du spectacle* etc.

delà de la dimension *échange, dialogue et enrichissement mutuel*, l'idée de la perception de l'« unité menacée » d'un groupe social par rapport à un autre et les réactions ou rejet qu'elle suscite.

Pour Marie-Nelly Carpentier et Jacques Demorgon (2010) : « L'interculturel, [c'est une] forme de complexité des sociétés »⁴⁵⁹. Pour Martine Abdallah-Pretceille (1999 : 52), « l'interculturel » se situe entre le « savoir » et l'« agir » et au carrefour de deux axes distincts à savoir : l'axe épistémologique et l'axe méthodologique. S'inspirant des travaux de Kuhn et de Bourdon, elle définit « l'interculturel » comme « un paradigme [...] c'est-à-dire un ensemble de propositions formant une *base d'accord* à partir de laquelle se développe une tradition de recherche » (*ibid.* : 53). L'idée de la « base d'accord » se traduit par la reconnaissance des interactions comme fondements de la relation à l'Autre et non pas [spécifiquement] à la culture » (*ibid.* : 59). Elle poursuit en faisant remarquer que dans cette relation à soi mais aussi à l'Autre, on s'engage dans une forme de « discours, [...] non pas au sens strictement linguistique, mais comme un cheminement, un mode d'interrogation ; notion plus souple que celle de doctrine ou de théorie qui sont susceptibles de produire des normes de validation trop rigides. » (*ibid.* : 53). Il s'agit là d'un défi d'« *ajustement des comportements culturels* ; [qui] suppose l'*acceptation*, le respect des croyances de l'Autre ». (Christine Cuet, 2013). Dans l'établissement de la relation à cet *Autre*, impossible sans une prise de conscience de soi, Patrick Charaudeau (2005) évoque le « principe d'altérité » un des fondements de l'acte de langage, concept phare de la rencontre des cultures, qui stipule qu'il ne saurait y avoir de « Je » sans « Tu ». Autrement dit, pour que « Je » existe en tant qu'entité, il faut que, dans son discours, elle fasse une place au « Tu » : l'Autre soi.

Au-delà de la diversité des acceptions, « interculturel » pose question par rapport à sa « substantivation » (Rautenberg, 2008 [en ligne]). Il s'agit, en effet, de son « passage de l'adjectif au substantif » qui, selon l'auteur, « n'est pas anodin ». Pour lui,

Dire d'une relation entre deux groupes réputés avoir des cultures différentes qu'elle est interculturelle [...] n'engage guère sur ce que nous supposons de cette relation et de la différence entre les deux groupes. En revanche, la substantivation de l'adjectif indique que nous admettons que puisse exister une situation ou un concept appelé «interculturalité». Ce qui est caractéristique de la confrontation entre deux sociétés (*ibid.* : 30-31).

⁴⁵⁹ C'est une idée déjà développée dans *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*, ouvrage publié en [2005] 2007 à Paris, par Demorgon aux éditions Anthropos (cf. Rautenberg ici même, note de bas de page numéro 2).

Et cette « interculturalité » à laquelle nous souscrivons ne peut être comprise que « rapporter à la construction [des] imaginaires sociaux » comme « l'imaginaire collectif par exemple » (Rautenberg, 2008 : 31 [en ligne]).

VIII.2.2. De l'*interculturel* à l'*interculturalité* : violence pourtant fécondité

Qu'est-ce qu'en effet l'*interculturalité* ? Partons de la citation d'André Lucrèce (2003 : 25) selon laquelle : « [...] dans des pays ou dans des régions de la planète où des cultures, *a priori* éloignées, ont été mises en relation, suite notamment à des actes de conquête, la fécondité de la création a été le reflet de l'**interculturalité** qui en a découlé ». Cette citation invite à une petite analyse. D'abord, si nous nous passons de la définition de la notion de « culture », nous pouvons constater qu'il n'y a pas **une** « culture » mais **des** « cultures »; et puis, elles sont ou seraient « éloignées », et là, on pourrait chercher à savoir la **distance** à laquelle se situent les unes par rapport aux autres. Cette question de « distance » est presque indéfinissable et il y a un risque à vouloir s'y engager. On le voit dans la définition que propose Michel Rautenberg, (2008 : 32) du concept de l'« interculturalité » : « L'interculturalité évoque pour nous une **altérité** qui relève largement de *ce que l'on imagine* être la **distance** culturelle entre “eux” et “nous”. Avec ces “autres”, nous aurions des différences marquantes, différences religieuses, différences ethniques, différences culturelles » (Rautenberg, 2008 : 32 [en ligne]). André Lucrèce (*ibid.*) n'a sans doute pas voulu prendre de risque. Cela se traduit ici par l'emploi de « *a priori* » qui est un marqueur de modalisation, une forme de *prise de distance* par rapport à « éloignées » (« cultures [...] éloignées »). Ensuite, nous apprenons que ces « cultures [...] *a priori* » « ont été mise en relation ». Nous avons, là, le syntagme verbal « mettre en relation » employé à la forme passive et on comprend bien qu'il n'y a pas d'agent actif dans cette *mise en relation*, comme si l'on voulait voiler les faits dont elle découle. Mais, la citation, heureusement, dévoile l'envers du décor : cette *mise en relation* fait « suite [...] à des actes de conquête ». Le syntagme « actes de conquête » donne à cette *mise en relation* un caractère « forcé » ce qui oriente vers « violence », « mort », « soumission » ou « domination ». Mais, n'exagérons pas les choses ; car, il n'est pas évident que toutes les *mis en relation* soient la conséquence d'un « acte de conquête » supposant *violence*. Par conséquent, il y a des exceptions et c'est bien pour cela que l'auteur a sûrement employé l'adverbe « notamment ». Puis enfin, et c'est ici que les choses deviennent plus intéressantes, André Lucrèce nous apprend que « [...] la fécondité de la création a été le reflet de l'interculturalité qui en découle ». La « fécondité » oriente vers « genèse de la vie », « espérance », « naissance », « amour » etc. renforcée par l'emploi du terme « création » synonyme de « créativité », de « liberté », de « rêve », d'« évasion »,

d'« émerveillement », etc. Tout ceci nous ramène à l'univers paradoxal lié à la description linguistique et discursive de la notion de « frontière » : [différences **DC** séparation] ; [territoire **DC** limite] ; [frontière **DC** mort] et [frontière **PT** vie]. Ce paradoxe correspond à une première approche de définition de l'*interculturalité* : « la fécondité de la création [née] de la mise en relation [...] suite à un acte de conquête ». Et là, nous pouvons nous interroger sur la probabilité qu'un acte de *violence* soit *fécond*. En effet, la dimension fondamentalement *sécuritaire* des *frontières* font d'elles des *zones* de tensions à haut « risques » parce que l'on peut y trouver la *mort*. Mais, « [...] si elles sont [des] lieux de risques, d'incertitudes, de **confrontation**, [elles] peuvent être aussi des **interfaces** actives de stimulation et de compétition fécondées par la présence de l'autre, par ses différences ([en ligne])⁴⁶⁰ ». C'est dire que ce qui engendre ou garantit cette « fécondité », c'est l'*Autre*, aussi bien par sa « présence » que par ses « différences » lesquelles sont *remarquées*, *reconnues* et donc *acceptées* comme telles. Dès lors qu'elles sont acceptées, l'influence ou l'effet de l'enchaînement argumentatif [différences **DC** séparation] s'amenuise à défaut de disparaître pour ainsi laisser place à l'enchaînement [différences **PT** *non* séparation].

L'idée d'Abdallah-Pretceille (2011 : 229) selon laquelle « l'interculturalité se présente comme une construction toujours à reprendre, à affiner, à poursuivre [; qu'] il s'avère impossible d'enfermer dans une [...] méthode [ou] une théorie rigide et figée », prend, ici, tout son sens. De ce fait, il est possible de faire référence, accessoirement, à la *méthode complémentariste* telle qu'elle est mise en œuvre par Georges Devereux⁴⁶¹ (1977 : XXII, cf. Abdallah-Pretceille, 2011) laquelle permet de sortir de la « rigidité » de « l'approche culturaliste qui survalorise la culture au détriment d'autres variables » (*ibid.* : 232). Cette *méthode complémentariste*, retravaillée par la suite par François Laplantine (2002 : 30), est une adaptation au champ de l'ethnopsychiatrie de la « méthodologie des correspondances » issue des travaux de Freud (1907), laquelle établit qu'il « existe des relations entre la religion et la névrose obsessionnelle, l'art dramatique et l'hystérie, la philosophie et la schizophrénie » ; entérinant de ce fait des « correspondances entre **psychisme** et **culture** ».

⁴⁶⁰ <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/frontieres>. Consulté le 06/05/2018.

⁴⁶¹ À ce sujet, Jacques Demorgon (2005), dans *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*, cite à plusieurs reprises l'important apport de Georges Devereux aux études de l'interculturel. Outre la référence à la *méthode complémentariste* à travers l'usage du terme « complémentarité » pour évoquer la question de « l'harmonie » qui « désigne l'exigence d'avoir à s'adapter en conjuguant des contraires comme les dieux savent le faire » (p. 51), Demorgon parle des « erreurs » comme celle qui, c'est la deuxième, « a détruit la conscience de l'étendue et de la profondeur de l'intérêt humaine, en simplifiant l'histoire ramenée au jeu des identités conflictuelles aboutissant à des vainqueurs et des vaincus. Semblablement, s'est, inconsciemment, construite la notion d'*acculturation* comme imposition culturelle des vainqueurs aux vaincus. Il a fallu le sursaut de plusieurs chercheurs, au rang desquels Georges Devereux, pour mettre (p. 3) en évidence les réactions et les actions des dominés. Il a dû, pour cela, construire la notion d'*acculturation* antagoniste. Il a ainsi engagé la réflexion historique et anthropologique dans la définition des processus d'interculturalisation » (p. 4) ». Mais en lieu et place de cette notion envisagée comme l'étude du rééquilibrage des rapports de forces, nous préférons celle d'*interculturalité*.

Elle **repose sur un *paradigme de jeu*, *paradigme*** de « bricolage » relevant de la « sémiologie ». Ce *paradigme de jeu* est d'une « grande efficacité pour penser la discontinuité entre les cultures [...], mais non les mouvements de flexion et de torsion, de distorsion ainsi que les modulations et les intonations de la vie affective ». Il s'agit d'« un mode de connaissance et de thérapie que Devereux a conçu comme résolument “métaculturelle”, c'est-à-dire en fonction des catégories universelles de ce qu'il appelle également « **La** » culture » (*ibid.* : 30). Pour Laplantine, « [l]e bricolage est une **pensée de totalité interne**, c'est-à-dire du système ou de la structure. Ce n'est pas une **pensée du dehors** attentive aux mouvements de transformation nés de la rencontre » (*ibid.* : 30-31). En effet, s'il y a « transformation » dans « La » « culture » et la « déculturation » dont parle Devereux et qui finalement « consiste dans une reconfiguration d'éléments préexistants [.] c'est une transformation de la logique combinatoire ». Or, selon Laplantine, la « grande partie des processus de transformation viennent du dehors ». Outre cette « faille » comme un premier désaccord qu'identifie Laplantine dans la conception « devereuxienne » de la « méthode complémentariste », il évoque un second désaccord avec celui qui a été son « maître ». Ce second désaccord est lié au « concept d'universalité » que revendique Devereux en s'alignant sur la conception qu'en a Marcel Mauss, conception dans laquelle l'*universalité* est présentée comme « un bloc à l'abri de l'histoire ». C'est là, selon Laplantine, une « conception anhistorique des invariants, [où] il n'y a rien entre le **caractère affirmatif et positif de la culture** (laquelle conduit à la sublimation) et le caractère pour [Devereux] **destructeur de l'acculturation** (laquelle provoque la désublimation) ». Cette conceptualisation, à en croire Laplantine (*ibid.* : 31), est « l'un des présupposés du positivisme » portant sur « la tendance à procéder à une *spatialisation de la pensée* » ; spatialisation dans laquelle « il est [plus] question de **frontière** (entre le normal et le pathologique), de **place**, d'**emplacement**, de **placement volontaire** et beaucoup moins de **forme** se transformant dans le temps ». Elle concourt, cette conceptualisation, à la confusion entre une « société de répression » (Laplantine, 2002, citant ici Michel Foucault), celle des années 1960 « organisée à partir de **rapports de pouvoir** » et une « société de contrôle » (Laplantine, 2002, citant ici Gilles Deleuze), celle du XXI^e siècle, « beaucoup plus insidieu[se] et aussi beaucoup plus complexe à penser ». Pour le chercheur, nous assistons aujourd'hui à un « **éclatement des frontières** entre le **dedans** et le **dehors** [qui] appelle une recherche concernant moins l'**espace** que les **formes en mouvement**, c'est-à-dire, un travail de traduction au sens de Walter Benjamin : “La traduction est une forme” ». Ce travail consisterait à réintroduire la « forme » dans le champ scientifique en la soustrayant à l'emprise de « l'esthétique⁴⁶² qui,

⁴⁶² Laplantine parle de « l'élimination de la forme du champ scientifique ». Même si l'emploi du mot « élimination » semble un peu fort, le constat est évident. Car, en effet, on retrouve la *distinction* dans les travaux de Barbara Carnevali (2013, [en ligne].

reproduisant la distinction platonicienne entre *noésis* et *aistésis* (l'intelligible et le sensible⁴⁶³), condui[...]t à la possibilité d'une coïncidence non médiatisée entre [...] les maladies mentales et le langage réduit au seul discours *positif* des énoncés ». Le troisième et dernier désaccord qu'a Laplantine avec Devereux est relatif au fait que, la *méthode complémentariste*, ancrée dans le cadre théorique tracé par Marcel Mauss et surtout nourrie par la sociologie d'Émile Durkheim, ne repose pas sur la **théorie du langage** établissant ainsi l'idée d'une « conception stabilisée du signe et du sens, du discours et de ce qu'il désigne ». Cette absence de la théorie du langage est un « choix », sinon un « *pli* disciplinaire et discipliné », consistant « à se plier à ce qui apparaît comme la cohérence du social », que remet en cause Laplantine (2002 : 32) affirmant qu'« il est possible de se *plier* d'une autre façon ». En effet, dans le cadre théorique « maussien » dont se réclame Devereux, selon Laplantine (*ibid.*), il est admis que dans « le phénomène social total [...] tout s'intègre sans heurt, tout *s'explique*⁴⁶⁴ ». Or, selon Laplantine qui refuse d'opposer « l'ex-plication » à « l'im-plication », « la *multiplicité* des manières de se plier s'accommode mal de la *simplification* qui consiste toujours à plier d'une seule façon ». Le « multiple » assure-t-il, s'inspirant de la pensée de Gilles Deleuze (1994), « ce n'est pas seulement ce qui a beaucoup de parties, mais ce qui est plié de beaucoup de façons ». Le « multiple » renchérit-il, « est rythme, flexion, inflexion, courbure de la pensée et des sentiments » (*ibid.*). À travers cet « éloge » du « multiple », il est possible de voir, d'une part, le tandem *individu* et *société*, et d'autre part, une représentation de la diversité des *cultures* avec l'*individu* comme dans un *entretien*⁴⁶⁵, terme que Laplantine (2002 : 32) préfère à celui du *dialogue*, avec « l'autre (de nous-mêmes) », c'est-à-dire avec le *dehors*. Et, penser « le dehors », comme le dit Peter P. Pelbart (2008 : 24), revient *toujours* à s'orienter dans la « double direction d'un devenir : devenir-autre pour que l'autre aussi puisse devenir autre chose que lui-même ».

Ce qu'il convient de retenir de ces désaccords, dans un premier temps, c'est qu'en se fondant sur le paradigme sémiologique, la *méthode complémentariste* ne serait pas capable de « penser » la continuité entre les cultures. Autrement dit, elle ne serait pas en mesure de garantir plus qu'une « pensée *du dehors* » allant de la transformation « culturelle » et/ou de la « déculturation » à une transformation « métaculturelle » globale qui fasse croiser les deux extrêmes pièges de la

⁴⁶³ Dans son article : « L'esthétique sociale entre philosophie et sciences sociales », elle écrit : « On entendra par le terme esthétique dans les deux acceptions fondamentales qui ont marqué l'histoire de la discipline philosophique à laquelle elle donne son nom : tout d'abord, l'étude de la perception sensible, l'*aisthesis*, et de sa forme de connaissance spécifique [...] ; ensuite, la théorie des arts, c'est-à-dire des techniques d'élaboration, de transformation et de façonnement du monde sensible.

⁴⁶⁴ C'est l'auteur qui met en italique.

⁴⁶⁵ Sa préférence pour « entretien », « notion très pertinente en psychiatrie [et] plus largement dans le domaine de la clinique », il la justifie par le fait que la notion de « dialogue » est corrélée au « stéréotype [...] qui dissimule la difficulté que nous avons aujourd'hui à parler les uns avec les autres ». Contrairement au « dialogue », et c'est ce que l'on peut déduire de sa pensée, « l'entretien suppose intervalle, interruption et aussi l'interprétation de la parole qui circule de l'un à l'autre » (Laplantine, 2002, p. 33).

rencontre des cultures : la *sublimation* et la *désublimation* prenant ainsi en compte, non plus que la « reconfiguration » des matériaux culturels préexistants (le *dedans*) mais surtout ceux qui naissent *dans* la rencontre (le *dehors*). Dans cette perspective, le concept d'« universalité » a une place privilégiée et sa conceptualisation ne peut s'opérer en marge de l'*historicité* apparaissant ainsi comme une dimension incontournable par opposition à la conception *anhistorique* de Georges Devereux. Ensuite et enfin, ce qu'il importe de retenir, c'est l'idée qu'une véritable *méthode complémentariste* ne peut se concevoir, aujourd'hui, au XXI^e siècle, avec une grille de la « société de répression » qui conduit à une lecture stabilisée des signes, du sens comme des discours et qui fait plus de place à la *spatialisation* au détriment de la *forme*, sinon de la *perception sensible* dans l'*esthétique* (Barbara Carnevila, 2013 [en ligne]) et tout ceci en marge de la « théorie du langage ». Pour faire simple, c'est que **la *méthode complémentariste* doit faire autant de place, sinon moins, à la *spatialisation* qu'à la *forme***, prendre en compte la dimension historique (et pas *anhistorique*) de la conception de l'*universalité* avec la grille de lecture spécifique à la « société de contrôle » le tout adossé à la « théorie du langage ». Ainsi, **elle ne reposerait plus que sur le paradigme sémiologique avec les limites qu'on lui connaît désormais.**

La conscience du caractère *interdisciplinaire* de notre sujet de recherche, au vue notamment du développement qui précède, n'empêche pas la revendication de son ancrage en *linguistique de façon générale et spécifiquement en Analyse de discours* comme en *sciences de l'information et de la communication*.

VIII.2.2.1. *Altérité et identité discursive au cœur de l'interdiscours*

VIII.2.2.1.1. De l'*identité* à l'*altérité* : oubli de l'*intérité* humaine

La définition de la notion de « l'interculturalité » telle que proposée par Michel Rautenberg (2008 : 32 [en ligne]) et citée ci-dessus consacre son lien avec celle de « l'altérité » : deux notions entre lesquelles l'auteur semble établir une équation d'« égalité ». En outre, et selon Patrick Colin (2001 : 53 [en ligne]), « la notion d'identité ne peut être séparée de celle d'altérité dont elle tire sa légitimité ». Au-delà de la double relation dans laquelle est prise ici la notion d'altérité, relation qui laisse entrevoir un rapport entre l'*interculturalité* et l'*identité*, il importe de s'interroger sur la signification qu'il convient d'accorder ici à la notion d'« altérité » comme à celle d'« identité » qui renvoie, par ailleurs, à celle de « culture ».

En nous appuyant sur la pensée de Patrick Colin (*ibid.*), l'*identité* n'a de *légitimité* et par conséquent de sens que rattachée à la notion « d'altérité ». Définie comme « l'antonyme du **même** », le « substantif "**altérité**" semble désigner une qualité ou une essence, l'essence de l'être-autre. Mais, de son côté, l'**autre** désigne des choses très différentes : l'autre homme, autrui, l'Autre » (Jean-François Rey, 2003 : 4). En psychanalyse, *lacanienne* notamment, selon Rey (*ibid.*), « l'altérité » désigne « une position, une place dans une structure » entre le « Même » et l'« Autre » ; autrement dit, entre le « moi » et le non-moi » Plus employée en philosophie et anthropologie, la notion désigne « un sentiment, une emprise, un régime : il y a des autres, ils sont différents, suis-je leur semblable ? » (*ibid.*). Pour J.-F. Rey, « trois problématiques [...] se croisent ici : la perspective de l'altérité ontologique, la reconnaissance du semblable à travers l'expérience de cette altérité, la rencontre d'autrui comme réalité éthique ». Et ses trois « perspectives », de son point de vue, plutôt que « de converger, [elles] entrent en tension et encadrent une dramaturgie du rapport à l'autre où la philosophie du XXe siècle s'est particulièrement illustrée » (*ibid.*). Mais, à notre humble avis, elles peuvent être articulées. Car, en effet, je rencontre (la *rencontre*) l'*Autre* parce que je le perçois (la *perception*) d'abord ; ensuite et simultanément, je le reconnais (la *reconnaissance*) *en tant que* « membre de l'humanité, [...] en tant que : homme ou femme, ami ou parent, inconnu, etc., mais en même temps, comme un *semblable*⁴⁶⁶ » (*ibid.* : 5). Même si, pour Montaigne que cite Jean-François Rey (*ibid.* : 4), dans les *Essais*, III, 13, affirme que : « La ressemblance ne fait pas tant un comme la différence fait autre ». Ce qui est donc fondamental, c'est la « rencontre » qui, pour Martin Buber (1992, cité par Rey ici) se distingue de l'« expérience ». Comme il le dit, la « rencontre me place *en face*⁴⁶⁷ d'un autre. Ce n'est pas l'expérience qui fonde la rencontre, c'est la rencontre qui rend possible l'expérience » (*ibid.* : 6). De toute évidence, dans cette « rencontre », il y a au moins deux *Êtres* en relation, ontologiquement *identiques* pourrait-on dire, sinon *semblables* mais à la fois *différents* ce que relève aussi Patrick Colin (2001 : 54 [en ligne]) en parlant du « paradoxe de l'autre : identique et différent ». On l'a vu, parler de l'altérité, c'est parler de l'identité ; comme l'indique Colin (*ibid.* : 55) : « identité et altérité se répondent sans cesse, se co-constituent sans que l'un pré-existe à l'autre ». Dans cette relation, l'« identité » est perçue comme un « concept [...] difficile à définir » (Patrick Charaudeau, 2002 : 299) qui « fait l'objet de différentes définitions, dont certaines sont assez floues » (*ibid.*). Concept « central dans la plupart des sciences humaines et sociales » (*ibid.*), il est défini dans une perspective traditionnelle comme le « caractère d'un individu [...] dont on dit qu'il est "**le même**" aux différents moments de son existence : "**l'identité du moi**" » (*ibid.*). Pour Patrick Charaudeau (2002 : 299), l'usage de notion d'« identité » en Analyse du discours doit s'accompagner de deux autres « qui circulent également

⁴⁶⁶ La forme italique de *semblable* et de *en tant que*, sont du fait de l'auteur.

⁴⁶⁷ C'est l'auteur qui met en italique.

dans les domaines philosophiques et psychologiques, celles de sujet et d'altérité » (*ibid.* : 299). Sans revenir sur ces deux notions, parce qu'elles ont été déjà abordées, nous retiendrons avec l'auteur, deux orientations de définitions pour la notion de l'identité : « l'identité *personnelle* et l'identité de *positionnement*⁴⁶⁸ » (*ibid.* : 300). Dans l'identité *personnelle* qui

n'est pas seulement psychologique ou sociologique (*ibid.* : 300), Charaudeau « propose de distinguer : une **identité psychosociale** dite "externe", **celle du sujet communiquant**, qui consiste en un ensemble de traits qui le définissent selon son âge, son sexe, son statut, sa place hiérarchique, sa légitimité de parole, ses qualités affectives, tout cela "dans une relation de pertinence à l'acte de langage" (1991a : 13) ; une **identité discursive**, dite "interne", **celle du sujet énonciateur**, qui peut être décrite à l'aide de catégories *locutives*, de *modes de prise de parole*, de *rôles énonciatifs* et de *modes d'intervention* (1993a et 1999 : 18). L'**identité de positionnement** caractérise la position que le sujet occupe dans un champ discursif en rapport avec les systèmes de valeur qui y circulent, non pas de façon absolue, mais du fait des discours que lui-même produit. Ce type d'identité s'inscrit alors dans le cadre d'une *formation discursive*.

Au demeurant, si l'identité et l'altérité sont des notions essentielles dans les processus de compréhension des *relations interculturelles*, marquées par la *conflictualité*, elles ont été l'objet d'une *trop* grande « focalisation » au point de conduire, selon Jacques Demorgon et Marie-Nelly Carpentier (2010 : 33) à l'*oubli* ou à l'*occultation* de la « notion générale d'intérité ». Selon les deux auteurs, le « déploiement de la mondialisation [qui] est à l'origine d'une prise de conscience de la diversité des personnes, des groupes et des sociétés [...] diversité inscrite déjà dans la reproduction naturelle et culturelle, que l'on présente comme la panacée, occulte la dimension qui en est inséparable : l'intérité ». « L'occultation de cette *intérité*⁴⁶⁹, pourtant fondatrice de l'histoire, tient à ce que les humains ont choisi de situer la centralité ailleurs, dans le choc des identités au cœur de l'altérité, comme s'il n'y avait pas toujours en même temps "*intérité*" » (Demorgon, 2005 : 3). Cet « oubli de la profonde intérité humaine » (Demorgon, 2005 : 5) est aussi pointé du doigt par Christian Leray (2010 [en ligne]) pour qui « l'intérité c'est la constatation que chacun est placé au sein d'un océan d'influences multiples interactives [...], celles-ci se faisant et se défaisant dans un processus créatif. [Et l'] harmonie entre les hommes et la planète découle de l'harmonie de celle de notre harmonie intérieure, c'est-à-dire de la gestion de notre intérité ». Longtemps

⁴⁶⁸ C'est l'auteur qui met en italique ici comme dans la citation ci-dessous.

⁴⁶⁹ C'est l'auteur qui met en italique.

« écartée par les notions d'identité et d'altérité, la notion d'intérité [...] revient par la voie de la pathologie du sujet » (Demorgon, 2005 : 41). Souvent pensée comme étant

après les cultures, dans l'interculturel [...], alors qu'elle est avant (*ibid.* : 40) [...] l'intérité apparaît [...] comme une notion fondatrice de toute relation humaine. De ce fait, l'interculturalité ne devrait pas être comprise comme une rencontre secondaire accessoire, contingente, entre des membres de sociétés culturellement différents. Elle doit être référée à la rencontre comme déjà là, comme donnée première des développements humains (*ibid.* : 41).

Autour de la *paternité* de la notion existe un certain *flou*. Dans *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*, Demorgon (2005 : 41) cite Bin Kimura (2000) psychiatre coréen, enseignant à Kyoto au Japon, qui se serait appuyé sur les travaux de Weizsäcker (1958), de Buber (1973) et de Nishida (1965) pour écrire son œuvre *Approche phénoménologique de la schizophrénie* dans laquelle il expose la notion d'*aida*. Pour Kimura, comme le rapporte Demorgon, *aida* désigne « une relation première à un Autre absolu, à un fond commun de la vie. C'est seulement sur le fond de cet Autre que chacun peut devenir lui-même comme autre (*aida* intrasubjectif) et être en relation aux autres (*aida* intersubjectif). Demorgon (*ibid.* : 40) cite ensuite le logicien et inter-linguiste français Louis Couturat (1868-1914) à qui reviendrait un « premier emploi » de la notion en s'appuyant sur les travaux de Stanislas Breton (Guibal et Breton, 1986). Ensuite, et selon lui, « le terme [serait] repris par Remi Hess (1998) [...] appliqué aux développements des échanges internationaux [...] ». Outre ses énumérations, et dans un article co-écrit avec Marie-Nelly Carpentier (2010 : 241-242), Demorgon affirme que la notion a été « fortement » évoquée dans un texte par l'anthropologue américain Ralph Linton ([1936], 1968) :

Après son repas, le citoyen américain se dispose à fumer, habitude des Indiens américains, en brûlant une plante cultivée au Brésil, soit dans une pipe neuve des Indiens de Virginie, soit au moyen d'une cigarette venue du Mexique. S'il est assez endurci, il peut même essayer un cigare, qui nous est venu des Antilles en passant par l'Espagne. Tout en fumant, il lit les nouvelles du jour imprimées en caractères inventés par les anciens Sémites, sur un matériau inventé en Chine, par un procédé inventé en Allemagne. En dévorant les comptes-rendus des troubles extérieurs, s'il est un bon citoyen conservateur, il remerciera un Dieu hébreu, dans un langage indo-européen, d'avoir fait de lui un Américain cent pour cent.

Cette façon d'exprimer l'*intérité* et donc l'*interculturalité* fait « désormais partie de la conscience populaire » (Demorgon, 2005 : 49). Elle se traduit également dans un « texte anonyme dont la photocopie, régulièrement demandée par les clients d'un restaurant parisien, a finalement été éditée en carte postale » (*ibid.* : 49) :

Ton Christ est Juif. Ta voiture est japonaise. Ta pizza est italienne et ton couscous est algérien. Ta démocratie est grecque. Ton café est brésilien. Ta montre est suisse. Ta chemise est indienne. Ta radio est coréenne. Tes vacances sont turques, tunisiennes ou marocaines. Tes chiffres sont arabes. Ton écriture est latine, et tu reproches à ton voisin d'être étranger.

Il est important de faire ici, deux observations. La première, c'est que ces deux textes, et selon Carpentier et Demorgon (2010 : 34), ne relèvent que l'*aspect culturel* de l'*intérité* laissant ainsi de côté l'*aspect stratégique*. Car, disent-ils, « les stratégies d'actions produisent des cultures qui retentissent sur elles ». La deuxième observation, c'est que, parmi les travaux cités ici et ayant un rapport avec la fondation de l'*intérité*, seuls ceux de Ralph Linton et de Bin Kimura apportent, sans doute chacun avec ses limites, des éléments exploitables à la définition de la notion. Sur cette question, la fouille un peu approfondie oriente vers les travaux du philosophe japonais Watsuji Tetsurô (1889-1960) ; et Claire Vincent, traductrice de Bin Kimura, le confirme. Elle écrit dans sa présentation sommaire de *L'Entre. Une approche phénoménologique de la schizophrénie*, (Kimura, 2000 : 6) que : « Le lieu où s'effectue les relations étant nommé en japonais *aida*, Kimura reprend la théorie de Watsuji qui a élevé ce terme au rang de concept essentiel pour envisager l'éthique ». La construction du concept d'*aida*, de l'*intérité* ou encore de l'*Entre* remonte à la publication de *Fûdo : le milieu humain* ([1935, 1958], 2011) par Watsuji après avoir lu l'*Être et temps* (1927) du philosophe allemand Martin Heidegger. En effet, le chercheur japonais a construit sa pensée, dans cette œuvre, en exposant sa « théorie fondamentale du milieu » à partir d'une lecture critique de la philosophie occidentale en s'attaquant à l'*existentialisme* heideggerien. Pour Watsuji (2011 : 13), traduit du japonais par Augustin Berque, « [...] l'existence n'est pas seulement structurée par le **temps**, elle l'est tout autant de l'**espace**. Elle n'est pas seulement chargée d'une **histoire**, elle l'est aussi d'un **milieu**. Le milieu, c'est ce qui incarne l'histoire, et en dehors de cette concrète incarnation, l'être n'est qu'une abstraction ». Il ajoute ainsi à la *temporalité* de l'existence humaine qu'il ne dénie pas dans la conception de la philosophie occidentale, la *spatialité* qu'elle semble oublier, sinon ignorer. Pour Watsuji (*ibid.* : 49-50) :

[...] l'espace et le temps sont saisis dans leur aspect *originnaire*⁴⁷⁰, et il est en outre clairement montré qu'ils sont *indissociables*. Tenter d'appréhender la structure de l'existence humaine en tant seulement que temporalité, c'est tomber dans l'erreur de ne chercher l'existence humaine qu'au fond de la conscience individuelle, qui n'est qu'un aspect. Si l'on saisit d'abord le caractère duel de l'existence humaine en tant qu'essence de l'humain, il deviendra tout de suite clair que l'on doit en découvrir la spacialité simultanément et corrélativement à la temporalité. Quand la structure spatio-temporelle de l'existence humaine est mise au clair, la structure de la solidarité des humains dévoile à son tour son véritable aspect.

Il faut voir dans l'expression de la *solidarité* entre les humains telle qu'elle est évoquée ici par Watsuji, l'idée de l'*acceptation* et de la *reconnaissance* de l'*Autre* en soi qui instaure l'*harmonie*. Dès lors, la concrétisation sociale de l'*interculturalité* en termes d'*harmonie* à la fois *individuelle* et *collective* des humains doit redonner à l'*intérité* sa place centrale dans l'articulation des notions d'*identité* et d'*altérité*, d'une part, et associer, dans la structuration de l'existence humaine, *temporalité* et *spatialité*, d'autre part. L'*indissociabilité* de la *temporalité* et de la *spatialité* se retrouve également dans les travaux de Carpentier et Demorgon (2010 : 34-35) :

L'intérité du monde vivant est créatrice de la biosphère dans laquelle l'humain apparaît avec une liberté de se programmer de façon changeante. Il peut ainsi produire plus d'essais inventifs à tester en divers contextes **spatiaux** et sur différents échelles de **temps**. Les conduites les mieux prises en compte deviennent des conduites culturelles. **On peut nommer interculturalité cette intérité générale [...].**

Il est serait intéressant de puiser dans notre corpus quelques éléments d'analyse ou de mise en évidence des *identités sociodiscursives* mais aussi les *identités de positionnement*.

VII.2.2.1.2. Éléments du jeu des *identités* et de la *légitimité* : définitions et application

⁴⁷⁰ C'est l'auteur qui met en italique les mots dans la citation.

Anne-Sophie Leclère n'était pas, certes, investie du pouvoir politique légitimé par le peuple. Mais, elle s'est « autorisée » une parole politique, en vertu de son statut de candidate du *Front National* aux élections législatives de mars 2014. Ce faisant, elle a engagé une activité discursive qui traduit une « idéalité politique » (Charaudeau, 2005) et assoit, d'une manière ou d'une autre, son *positionnement*. Anne-Sophie Leclère ne s'était exprimée ni d'un café, ni d'un cercle d'amis ou familial sinon de celui de sa formation politique par reportage télé. Et son *acte de langage* a fait bouger l'appareil d'État et les milieux politiques toute tendance confondue au point de lui valoir exclusion du FN.

VIII.2.2.1.3. Taubira face à Leclère : *Identités sociodiscursives et légitimités*

Suite aux *insultes* dont elle a été l'objet, Taubira a voulu, à travers l'interview qui lui a été accordée par *France2*, rétablir son *identité*, sa dignité bafouée, reconstruire sa « face positive » (Brown et Levinson, 1978) et asseoir de nouveau sa *légitimité*.

La notion de « dignité » trouve sa pertinence dans le reflet de « l'identité sociale du sujet politique [où] se joue sa légitimité » (Charaudeau, 2005 : 50). En qualifiant, par le *photomontage* et par la parole, Taubira de : *singe* (s), *sauvage*, *diable*, *noir*, *racisme*, *arbre*, *branches*, c'est sa dignité d'« être social », son identité sociale et sa légitimité politique qui étaient mises à mal. Si par cette remise en cause de l'identité sociale de Taubira, Leclère endosse le costume de « raciste » négatif pour son *ethos*, elle dessine également, pour Taubira, et à son corps défendant un *ethos* négatif qu'elle a par la suite tenté de rectifier à travers l'interview.

VIII.2.2.1.4. Procédés énonciatifs et construction des *ethé*

Dans le discours de Taubira, on identifie des traits de procédés de l'énonciation « élocutive », « allocutive » et « délocutive ». C'est à travers ces énonciations que se construit l'*ethos* du sujet parlant.

L'énonciation « élocutive » se traduit par le choix « des pronoms personnels [notamment], accompagnés des verbes de modalités, d'adverbes et de qualificatifs qui révèlent l'implication [de Taubira dans ce qu'elle dit] et son point de vue personnel » (Charaudeau, 2005 : 135). En effet, les pronoms personnels « je » et « nous » ont été employés environ cinq fois chacun : « *j'encaisse* » ;

« **je** sais » ; « **je** connais assez » ; « **je** connais trop » ; « **je** connais bien » ; « Mais, **je** sais bien » ; « **nous** allons livrer bataille » ; « **nous** avons des batailles culturelles à livrer » ; « **nous** avons des conquêtes » ; « **nous** sommes bien déterminés ». Il y a, par ailleurs l'adjectif possessif : « **mon** appartenance à l'espèce humaine » ; les pronoms compléments (Charaudeau 1992 : 124), **me** : « ceux qui **me** ressemblent » et **Moi** : « **Moi**, j'encaisse », sujet, substitut et surtout forme tonique (Garric, 2009 : 104) de « je », qui marque une *insistance* (Charaudeau, 2009) fonctionne ici comme une **désignation de soi en toute responsabilité** se constituant ainsi comme victime de ce qui est « encaissé », c'est-à-dire le « choc » des « propos ». Et justement le « choc » est introduit par des qualificatifs notamment « violent » employé près de cinq fois (cf. [TDP1] de Taubira) :

Taubira [TDP1]: + ben / il faut reconnaître effectivement ce sont des propos d'une extrême **violence** / parce que ces propos prétendent m'expulser de la famille humaine / ce sont des propos qui euh dénie / qui me dénie mon appartenance à l'espèce humaine / donc / ils sont **violents** / et puis en plus ils ne sont pas proférer n'importe où / C'est ici, dans ce pays de France / c'est-à-dire cette Nation qui s'est construite sur une communauté de destin / sur du droit, sur des lois qui s'appliquent à tous, sur une *égalité* entre ses citoyens, c'est dans ce pays- là que des personnes s'autorisent à proférer de tels propos / moi j'encaisse le choc / simplement évidemment c'est **violent** pour mes enfants c'est **violent** pour mes proches / c'est **violent** pour tous ceux qui me ressemblent / ça [**violent**] l'est pour tous ceux qui ont une différence / mais ça [**violent**] l'est aussi pour ceux qui ressemblent à ceux qui les profèrent parce qu'on peut se ressembler physiquement mais ne pas avoir la même éthique ne pas avoir le même idéal / donc je sais qu'il y a des personnes qui souffrent beaucoup beaucoup des agressions /

Au début du discours, Taubira emploie les mots « violent » et « propos » sans très vite les nommer. C'est là une forme de refus de nommer ces propos, « profondément choquants » comme l'ont reconnus Jean-François Copé, Président de l'UMP/LR et même Florian Philippot, Vice-président du FN, le fait de comparer Taubira à un « singe » touchant ainsi à sa dignité, à son *identité* sociale, à sa nature d'être social comme elle le reconnaît elle-même (cf. le [TDP1], ci-dessus).

Le sentiment de *violence* et du *choc*, Taubira l'a construit par rapport à elle-même comme victime directe, certes, mais elle diffuse ce sentiment bien au-delà d'elle en évoquant ces *enfants*, ces *proches*, les *Français* dont le parcours de vie est proche du sien et même ceux dont il en est

diamétralement opposé et de façon implicite ressemble à celui d'Anne-Sophie Leclere, mais qui pourtant ne partage pas les mêmes idéaux qu'elle (cf. [TDP1], ci-dessus).

Par la convocation de ses enfants, de ses proches, d'autres Français qui lui ressemblent et même qui ne lui ressemblent pas et qui pourtant ne se sont pas, pour des raisons disons « idéologiques », dans le rejet de l'*autre* sur fond de différences, elle se crée une communauté par identification. C'est ce que Charaudeau (2009 : 105) appelle *ethos d'identification* qu'il définit comme « le résultat d'une alchimie complexe faite de traits de caractères personnels, de corporalité, de comportements, de déclarations verbales, cela en rapport avec les attentes floues des citoyens via des imaginaires qui attribuent des valeurs positives ou négatives à ces manières d'être ».

Dans l'extrait cité ci-dessus, comme ailleurs dans la transcription de la prise de parole de Taubira, il y a quelques adverbes, essentiellement de manière : « *simplement, évidemment ; physiquement, justement, bien* » et de quantité : *beaucoup, beaucoup ; je connais assez, trop les ressorts de la société française ...* », parfois pris dans des répétitions comme une façon d'insister sur la teneur, ou enchaînés les uns aux autres.

Les marques de l'énonciation « allocutive » ne sont pas assez présents dans le discours. Il s'agit des pronoms personnels de la deuxième personne : *tu ; vous*, « accompagnés des verbes de modalités, de qualificatifs et de diverses dénominations, qui révèlent l'implication de l'interlocuteur, la place que lui assigne le locuteur, et la relation qui s'instaure entre eux » (Charaudeau 2005 : 136). En effet, l'interlocuteur direct de Taubira dans la situation d'énonciation, c'est le journaliste et dans une certaine mesure le public construit comme témoin participant « passif » à l'échange. Taubira répond indirectement à Anne-Sophie Leclère ; et pas que, mais aussi à tous ceux qui pourraient se sentir proches de son discours. C'est ce qui explique qu'à aucun moment du discours, on n'ait ni l'emploi de « tu » ni celui de « vous ». Mais comme le dit Charaudeau (2005 : 137), la plupart du temps, les « énonciations élocutives et allocutives se combinent ». En réalité, dans la construction du « nous » comme c'est le cas dans ce discours, toutes les fois que Taubira dit « nous » : « Nous allons livrer bataille parce que nous avons des batailles sémantiques à livrer, nous avons des batailles culturelles à livrer, nous avons des conquêtes politiques à faire et nous sommes bien déterminés... », elle construit un « vous » et un « je » qu'elle représente. Elle prend en compte des « vous » qui ressemble à Taubira « je » dans son engagement à « combattre » qui devient un engagement « collectif », celui de « nous » pour lequel elle apparaît d'emblée comme figure de proue, ce que confirme Charaudeau (2005 : 137) en faisant remarquer que, l'orateur [se fabrique] ainsi une figure de guide ». C'est ici la manifestation de l'*ethos* de « chef » non pas en termes de guide suprême (Charaudeau, 2005 : 118) mais en

termes de guide-berger, de rassembleur, un éclaireur dans une campagne en se mettant au devant de la marche. C'est aussi la manifestation de l'*ethos de solidarité*, qui, du point de vue de Charaudeau (2009 : 125), fait de l'homme politique un être non seulement attentif aux besoins des autres, mais les partage et s'en rend comptable. Cet *ethos* est caractérisé par la volonté d'être ensemble, de ne pas se distinguer des autres membres du groupe. Ces *ethê* sont des formes ou composantes de l'*ethos* d'indentification. Il y a par ailleurs, la manifestation de l'*ethos* de « compétence ». Composante des *ethos de crédibilité*, l'*ethos* de « compétence » exige, pour reprendre Charaudeau (2009), que l'homme politique fasse montre de sa connaissance de tous les rouages de la vie politique, qu'il possède le savoir et savoir-faire et sait agir de façon efficace. Il doit en donner la preuve de par sa longue expérience politique, ce qui n'est pas évident pour les jeunes politiciens, mais il le peut aussi par l'évocation de ses études, son parcours professionnel, par la connaissance de l'histoire nationale, de la sociologie du pays. Non seulement Taubira a un parcours assez bien rempli politiquement, mais elle évoque l'histoire de la France (cf. [TDP1], ci-dessus ; et [TDP8], ci-dessous):

Taubira [TDP8]: xx voilà / je ne suis pas en train de parler des Français / je suis en train de dire qu'il y a des paroles / qu'il y a des personnes qui ont prononcé des paroles et que ces paroles qui ont surgi dans l'espace public qui n'ont pas donné lieu à des réactions ont laissé d'autres croire qu'ils pouvaient se désinhiber / donc, mais c'est bien pour ça que **je tiens bon** / c'est bien pour ça que je sais repérer ceux qui ne louvoient pas avec ses valeurs et ses principes parce que justement je suis persuadée / **je connais assez** / **trop** / les ressorts de la société française, **je connais trop** son histoire, **je connais bien** cette parenthèse honteuse de voix qui s'élèvent et qui prétendent être les voix de la France / mais **je sais bien** comment le soubassement, comment le socle / comment ce qui est constant / permanent / éternel en France / comment tout cela s'est construit / **justement** dans la **fraternité** /

Les énonciations « délocutives » qui « présente ce qui est dit comme si le propos tenu n'était sous la responsabilité d'aucun des interlocuteurs en présence et ne [dépend] que du seul point de vue d'une voix tiers, voix de la vérité » (Charaudeau, 2009 : 138) ne sont pas légion dans le discours. Certes, Anne-Sophie Leclère n'était pas présente sur le plateau de *France2* comme partenaire directe de la relation de confrontation pour avoir annoncé les couleurs par ses « propos » ; mais l'absence d'énoncés délocutifs qui la mentionneraient apparaît comme une stratégie « délibérée » de **déconstruire** l'*existence même d'Anne-Sophie Leclère*. Elle met ainsi

les « propos » sous couvert d'une *tierce* avec le pronom indéfini « **on** », « personne de la délocution qui marque une indétermination » (Charaudeau, 1992 : 127).

Nous pouvons dire que la structure énonciative du discours est totalement prise en charge par Taubira qui se construit comme *leader* d'un combat, d'une bataille, ce qui justifie le nombre important de verbes d'action : « *allons*, « *livrer* », « *faire* » ; un combat éthique pour la France dont elle évoque l'histoire. Par ailleurs, le texte est construit autour des *modalisations d'intensité*, c'est-à-dire, des marqueurs de *positionnement* du sujet énonciateur du discours « par rapport à son interlocuteur, par rapport au monde qui l'entoure et par rapport à ce qu'il dit » (Charaudeau, 1992). Cela se traduit notamment par l'emploi des énoncés *élocutifs* avec des adjectifs qualificatifs (« bon », « honteuses »), des adverbes de quantité (« trop ») et de manière (« justement »).

VIII.2.2.1.5. La question de la *légitimité*

Par rapport à Taubira, quand A.-S. Leclerc déclare dans son discours que : « [...] à la limite, je préférerais la voir dans un **arbre** après les **branches**, que de la voir [...] au gouvernement [...] », c'est son *identité sociale* qui est affectée mais aussi sa *légitimité*. Or, « c'est dans l'*identité sociale* du sujet politique que se joue sa *légitimité* » (Charaudeau, 2009 : 50). Par conséquent, sa *légitimité* est également affectée. Cela revient à dire que la reconstruction d'une *identité sociale* impacte systématiquement la *légitimité*.

Même si nous nous accordons avec cette idée, nous pensons qu'il y a quelque part, une nécessité de clarification. Si nous admettons que la question de l'*identité sociale* ou de la *légitimité sociale* de Taubira, celle qui tient à sa nature d'*être social* ne se pose pas, il reste à évoquer la question de sa *légitimité politique*. Charaudeau (2009 : 52) définit la *légitimité*⁴⁷¹ comme « le résultat d'une **reconnaissance** par d'autres de ce qui donne pouvoir de faire ou de dire à quelqu'un au nom d'un *statut* (on est reconnu à travers une charge institutionnelle), au nom d'un *savoir* (on est reconnu comme savant), au nom d'un *savoir-faire* (on est reconnu comme expert) ». Au vue de cette définition, Taubira tient sa *légitimité* -politique- de sa nomination comme Ministre du gouvernement de François Hollande élu par les Français en tant que Président de la République. Il s'agit là, d'une *légitimité* de *statut* qui provient de la *légitimité par mandatement*⁴⁷² ayant pouvoir de

⁴⁷¹ La *légitimité* n'est pas spécifique au seul domaine de la politique (Cf. Charaudeau, 2009 : 50).

⁴⁷² Cette *légitimité* procède en son origine d'une prise de pouvoir par le peuple qui s'oppose à la souveraineté du droit divin dont il prend conscience qu'elle lui est imposée. [...] C'est une *légitimité* populaire qui doit, à un moment donné ou un autre, se transformer en *légitimité* représentative, car il est difficilement concevable que la totalité d'un peuple gouverne. S'instaure alors un système de délégation du pouvoir qui fait les représentants s

gouvernance (Charaudeau, 2009) acquise par François Hollande sous forme de partage du pouvoir. Cette *légitimité* a un caractère provisoire parce qu'elle peut être remise en cause directement par le Chef de l'État selon son bon vouloir soit par limogeage soit par démission de l'intéressé lui-même ou indirectement pour des raisons politiques. C'est le cas par exemple quand il y a eu nécessité de *réglages* au lendemain des élections intermédiaires qui ont acté la perte de terrain par le Parti Socialiste au pouvoir. Cela dit, la *parole politique* n'est performative, c'est-à-dire n'agit et ne fait agir véritablement, que lorsqu'elle s'adosse à une réelle *légitimité politique*. Et en l'occurrence celle d'Anne-Sophie Leclerc a certes, créé des émotions, suscité des débats, mais pas plus que cela. La preuve, c'est qu'à l'issue du remaniement qui avait suivi les élections municipales, auxquelles elle n'avait pu participer, le FN l'ayant exclue du parti, Taubira avait été non seulement maintenue dans le gouvernement mais était surtout demeurée garde des Sceaux Ministre de la justice. Cette situation est une **reconnaissance** de *l'identité* comme de la *légitimité sociale* de Christiane Taubira mais encore la **reconnaissance** et la relégitimation de sa *légitimité politique*.

issus de ce système de délégation sont comptables de leurs actes devant ceux qui les ont élus : ils sont « mandatés » (Cf. Charaudeau, 2009 : 56-57).

CHAPITRE NEUVIEME :

LE VIVRE-ENSEMBLE. LA LAÏCITE COMME MECANISME DE REGULATION DES ANTAGONISMES

Ce n'est pas en nous détournant des antagonismes que nous parviendrons à reconnaître leur réalité, telle qu'elle s'impose à plusieurs niveaux : entre les humains et le réel ; entre les humains ; au sein même de la nature.

Jacques Demorgon, *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie* 2005, p. 51.

IX.1. Penser le « vivre-ensemble » : au-delà du paradoxe « égaux » et « différents »

Dans l'*Avant Propos* de leur ouvrage *Vivre ensemble. Éloge de la différence* (2011 : 7), Malek Chebel et Christian Godin donnent le ton de la propension des préoccupations identitaires affirmant que : « Jamais on n'a autant parlé d'identité et de différence. On est même allé jusqu'à inventer un droit à la différence ». Pour les deux auteurs, « [S]i la relation à autrui est devenue une question centrale dans le monde contemporain, c'est parce que les vieilles nations et les communautés traditionnelles subissent des bouleversements considérables, dont aucune ne sortira intacte ». L'idée de *nations* qui visiblement structurait l'imaginaire d'une « unité identitaire » dessinée par la délimitation des « frontières » semblait dépasser. Pourtant, c'est « aujourd'hui » au XXI^e siècle que « le problème de l'identité et de la différence, le problème des relations entre soi et l'autre, se pose [...] avec une acuité particulière » (Chebel et Godin, 2011 : 9). Et finalement, la représentation que l'on peut se faire d'une nation ou d'une société *laïque* revendiquée comme telle pose question au regard des manifestations de *violences physiques* et/ou *verbales* bien souvent, sinon régulièrement, enregistrées avec les débats *polémiques* qu'elles soulèvent. Ce caractère *laïc*, énoncé dans les démocraties notamment, est une forme de promesse républicaine celle de garantir à tous les citoyens quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, quelles que soient leurs appartenances, la *liberté d'expression*, la *liberté de se constituer en association*, comme la *liberté religieuse* (du *culte*) laquelle suppose, qu'en France, par exemple, *chrétiens, musulmans, juifs, arabes*, « Noirs » et « Blancs », *athées* et *croyants* puissent « vivre-ensemble ». Les questionnements du « vivre-ensemble » nous ramènent à la problématique de l'*interculturalité* laquelle s'articulent, nous l'avons vu, autour des notions d'*identité*, d'*intérité* comme d'*altérité* ; et en même temps, appelle à la nécessité de penser l'existence humaine non plus exclusivement sous l'angle de la *temporalité*, mais simultanément, sous celui de la *spatialité* comme le préconise Watsuji Tetsurô (2011). Mais il est essentiel de se demander ce que recouvre réellement la notion du « vivre-ensemble » et puis, si sa quête ne relève pas simplement, face à la diversité des *identités* et des *cultures*, d'une pure *utopie*. Cette interrogation se déduit même de l'énoncé des intitulés de certains travaux de recherche scientifique : Malek Chebel et Christian Godin (2011) proposent une *Éloge de la différence* ; *Vivre ensemble avec nos conflits* (1995) d'André Barral-Baron projette le paradoxe que l'on peut entrevoir entre conflits et « vivre-ensemble » ; *Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents* se demande sans détour Alain Touraine (1997). Il y a, là, un *dilemme*, un enjeu qui convoque l'esprit de *régulation* laissant ainsi la porte ouverte *aux possibles*. À cet effet, Jacques Demorgon (2005 : 52) écrit d'ailleurs que : « Si les oppositions entre les humains et la nature ne pouvaient en aucun cas se réguler, l'humanité disparaîtrait ». Et il

ajoute : « Toutefois, cette régulation ne saurait être acquise de façon définitive, sauf à transformer les humains en automates » (*ibid.*). Pour Alain Touraine (1997 : 196),

Nous ne parviendrons à vivre ensemble que si nous reconnaissons que notre tâche commune est de **combiner action instrumentale et identité culturelle, donc si chacun de nous se construit comme Sujet et si nous nous donnons des lois**, des institutions et des formes d'organisation sociale dont le but principal soit de protéger notre demande de vivre comme Sujets de notre propre existence. **Sans ce principe central et médiateur, la combinaison des deux faces de notre existence est aussi impossible à réaliser que la quadrature du cercle. Il n'y a aucune discontinuité entre l'idée de Sujet et celle de société multiculturelle**, et plus précisément de **communication interculturelle**, puisque nous ne pouvons vivre ensemble avec nos différences que si nous nous reconnaissons mutuellement comme Sujets.

Le « vivre-ensemble » comme principe de vie ne se pose donc plus en termes de *possibilité* ou d' mais en termes de *comment* ; autrement dit, en termes de *modalités*. Alain Touraine le confirme en répondant à la question que pose l'intitulé de son livre : *Pourrons-nous vivre ensemble ? Égaux et différents* : « Nous vivons déjà ensemble » (1997 : 13). L'emploi du présent de l'indicatif (« vivons ») n'est pas fortuit ; il nous sort de la projection (« Pourrons-nous ») de l'organisation sociale souhaitée, pour nous installer dans son actualité. Et l'idée de *modalités*, elle, se traduit par le fait que pour l'auteur, le « propre des éléments globalisés, qu'il s'agisse de biens de consommation, de moyens de communication, de technologie ou de flux financiers, est qu'ils sont détachés d'une organisation sociale particulière » (*ibid.*). Dans sa communication intitulée « Le vivre-ensemble. Sémantique lexicale du français et représentations discursives », Paul Siblot (2014), partant du principe que pour un linguiste parler du « *vivre-ensemble* », c'est se demander à quoi il réfère, pointe du doigt la question des *modalités*. À cette question des *modalités*, Jacques Demorgon, dans *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie* (2005), semble y répondre en partant de la notion d'*antagonisme*. Il parle de « l'intérité adaptative antagoniste » qui n'est pas, de son point de vue, « celle d'une solution mais celle d'une nouvelle manière de traiter difficultés et possibilités des relations des hommes à la nature et entre eux » (*ibid.* : 52). Pour y parvenir, il préconise « d'élaborer une **représentation antagoniste de l'adaptation**, c'est-à-dire d'élaborer des *antagonismes virtuels ou symboliques, donnés-construits, à partir des antagonismes réels*⁴⁷³ » (*ibid.* : 52). C'est la seule condition, selon Demorgon, pour que l'*antagonisme* ou « conflit » ne soit pas

⁴⁷³ Les italiques sont du fait de l'auteur.

« automatiquement destructeur » ; mais qu'il assure plutôt, sinon également, la fonction de « régulateur » (*ibid.* : 53).

À cet effet, et dans de nombreuses sociétés, comme c'est le cas en France, les relations entre citoyens sont régies, dès 1905 notamment, par un ensemble de principes de loi que recouvre la notion de *laïcité*. Après avoir proposé une définition linguistique de la notion de *laïcité*, et esquissé quelques éléments de ses représentations discursives, nous reviendrons sur la problématique de la « régulation » des *antagonismes* pour tenter d'approfondir la question au regard des préconisations de Jacques Demorgon (2005) telles qu'elles s'énoncent en filigrane ici.

IX.2. Essai de définition linguistique et représentations discursives de la notion de *laïcité*

Les enjeux des débats socio-politiques et médiatiques, en France, se cristallisent généralement autour des questions de *libertés*, des questions du *chômage* dont la baisse de la courbe devient quasi obsessionnelle surtout pour les *politiques* et des questions du «risque» d'une érosion *identitaire* dont serait responsable l'*immigration* dite de «masse». Mais ces *libertés* sont garanties et encadrées par les principes de la *laïcité* lesquels sont convoqués pour interpréter et juger les actes des uns et des autres notamment dans le débat public : que ces comportements soient individuels ou collectifs. Ces jugements prennent souvent la forme d'*accusation*. Nous l'avons vu à l'œuvre dans l'échange intervenu entre Jean-Marc Morandi et Philippe Tesson le 14 janvier 2015 sur *Europe1* (cf. **Annexe** : Tesson [TDP1]) ; échange au cours duquel, ce dernier, évoquant la loi de 1905, celle de la séparation entre l'Église et l'État, a accusé les *musulmans* de porter « atteinte à la laïcité » :

il y a une loi 1905 la loi de la séparation de l'État et de l'Église / c'est un modèle / ça a très bien fonctionné / excusez-moi / ce qui a créé le problème / ce n'est quand même pas / les Français / d'où vient le problème ? / d'où vient le problème de l'atteinte à la laïcité / sinon des M/musulmans / on le dit ça / ben moi / je le dis /

Cette réaction de Philippe Tesson qui a suscité de vives réactions et lui a valu de nombreuses condamnations alors que l'émoi engendré par les attentats terroristes des 7, 8 et 9 de Paris était encore palpable, suggère que l'on questionne les significations premières de la notion, les conflits dont elle constitue une forme de conséquence ; mais surtout quelques représentations que son *usage* offre à voir dans les discours contemporains.

La notion de « laïcité » fait partie de celles dont l'évocation « réveille [...] de vieilles querelles religieuses » et « éveille en même temps des soupçons d'appartenir à telle ou telle autre des « deux

catégories en lutte : celle des anticléricaux et celle des partisans du retour à la théocratie » (Bernard Jolibert, 2003 : 191). Dérivé de l'adjectif *laïque*, « rare avant le XVI^e siècle » (*ibid.*), le substantif *laïcité* correspond à la « transcription directe du grec *laïkos*, dérivé du substantif⁴⁷⁴ *laos* (lequel se rapporte au peuple où à la nation) » (*ibid.*). Le terme servait à « définir ceux qui formaient la masse du peuple par opposition à ce qui deviendra le clergé, distinct par son savoir » (*ibid.*). C'est dire qu'au départ, le terme recouvrait une idée de catégorisation guidée par le principe de la hiérarchie avec le clergé désigné comme la catégorie *savante*, *distincte* ou le « bon lot » (*klēros*) ayant pour mission « divine » de mener, afin qu'elle « ne s'égare », la catégorie que l'on peut qualifier d'*inculte* par opposition à *savante*, désignée par ailleurs par les termes de « masse » ou de « peuple » (*ibid.*).

Le *Petit Robert* (2012 : 1420) définit la *laïcité* comme l'expression du « [...] principe de séparation de la société civile et de la société religieuse, l'État n'exerçant aucun pouvoir religieux, et les Églises aucun pouvoir politique ». Le site de l'Observatoire de la laïcité : *gouvernement.fr*, indique que la notion « repose sur trois principes et valeurs : **la liberté de conscience** et celle de **manifestester ses convictions** dans les limites du respect de l'ordre public, **la séparation des institutions publiques et des organisations religieuses**, et **l'égalité de tous devant la loi** quelles que soient leurs croyances ou leurs convictions ». Au-delà de ses éléments de définition, la *laïcité* en tant qu'ensemble de principes déclinés en quinze points à travers la *charte de la laïcité à l'école* apparaît comme un arsenal juridique devant rendre possible le « vivre-ensemble », autrement dit, la co-existence pacifique.

S'il est vrai que la *laïcité* « s'est imposée en France par la loi » (cf. *La laïcité en questions*, BnF [en ligne])⁴⁷⁵, des *accusations* ou *soupons* portés notamment contre l'Église de vouloir « régenter [...] la vie sociale et politique au nom des principes pieux » (*ibid.* : 192) ont engendré de nombreux conflits ou tensions à travers les siècles. Selon B. Jolibert (2003 : 192), on peut distinguer « trois formes de tensions » : celle entre « le civil et le religieux, entre l'esprit laïque et l'esprit clérical, entre les religions en lutte d'influence ». Et dans l'avènement de ces conflits, selon Jolibert (*ibid.*),

Si l'Islam est souvent montré du doigt comme le principal foyer de violences, principalement sous la forme du wahhabisme, aboutissement du rigorisme habanite qui se présente comme un mouvement à la fois politique et guerrier visant l'application stricte de la Loi coranique et refusant toute innovation, il est loin d'être seul à entretenir la confusion du pouvoir politique et

⁴⁷⁴ Les italiques dans la citation sont du fait des deux auteurs.

⁴⁷⁵ Exposition pédagogique en dix panneaux : conception BnF Paris, site François Mitterrand.

du pouvoir religieux. À côté du **fondamentalisme musulman**, le **radicalisme protestant** fait face à l'**intégrisme catholique**. L'**extrémisme religieux juif** vise à transformer l'État d'Israël, laïque et multiconfessionnel, en théocratie.

Cela dit, si cette observation de Jolibert traduit la réalité des faits du point de vue de la *doxa* ou du *sens commun*, il est à noter que ni le « radicalisme » des protestants, ni « l'intégrisme » des catholiques n'a la faveur des projecteurs des médias et des critiques de politiques si ce n'est de façon marginale.

Cette description *linguistique* et quelque peu *juridique* de ce que recouvre la notion de *laïcité* avec les conflits qu'elle charrie, tranche avec les *représentations* que son *usage* offre à voir dans les interactions discursives. En effet, c'est dans les interactions discursives que l'on appréhende la virulence des *tensions* autour de la convocation de la notion. Pour l'illustrer, nous ne prendrons ici que quelques exemples issus de notre corpus de travail où le mot apparaît **15** fois (nombre d'occurrences)⁴⁷⁶ dans *La Croix*, **une seule** fois chez Ruth Elkrief, Philippe Tesson comme chez Jean-Marc Morandini, **69** fois dans *Le Figaro*, **89** fois dans *L'Humanité*, **39** fois dans *Minute*, **77** fois dans *Libération*, **232** fois dans *Le Monde*, **8** fois dans *National Hebdo* et **78** fois dans les RSN (Réseau Socio-Numérique). Le mot est employé chez Ruth Elkrief dans une *reprise* sous forme de *discours rapporté* nécessairement marqué par « la présence d'énoncés antérieurs répétés » (Rosier, 1999 : 60), ceux de Philippe Tesson : « vous avez dit / d'où vient le problème ? *d'où vient le problème de l'atteinte à la **laïcité** ? *sinon des musulmans [...], » ; *reprise* qui *recontextualise* la situation d'énonciation. Ici, en effet, et sur le *mode indirect*, Elkrief « relate en rapportant, c'est-à-dire en montrant matériellement les propos de [Tesson], ce qui lui permet d'être beaucoup plus précis[e] et évocat[rice] » (Laurent Perrin, 2015[en ligne]). Il s'agit d'une « reprise diaphonique » qui permet à Elkrief de *relater* à Tesson « ce qu'il a dit [...] pour lui remémorer une situation passée où les propos tenus étaient sans rapport avec ce dont il question dans la conversation » (Perrin, 2015). Si Jean-Marc Morandini emploie aussi le mot, il le fait dans un énoncé construit à partir de la *reprise* des propos de Tesson en opérant une interrogation oratoire pour condamner l'accusation formulée par son interlocuteur (« les musulmans sont les seuls responsables de l'atteinte à la **laïcité** pour vous . *là , on est dans la stigmatisation totale . *attention »). *Le Monde* (quotidien qui emploie le plus le mot), dans l'exposé des faits autour de la *laïcité*, informe sur le *sentiment* de certains Français au sujet de la « “guérilla” permanente » dont elle serait l'objet. On se rend compte, à partir du

⁴⁷⁶ En tenant compte de la structuration de notre corpus de travail, on observe que le mot est absent dans le sous corpus de Christiane Taubira, d'Anne-Sophie Leclere, d'Éric Zemmour, et de François Morel.

traitement qu'en fait le quotidien, qu'en réalité, il n'y a pas une « vision » mais des « visions » de la *laïcité* et dont la « condition première » de consolidation est la « neutralité de l'État » (« *La neutralité de l'État est la première condition de la laïcité* »). Cela présuppose que l'État n'a pas toujours fait preuve de « neutralité ». L'analyse de ces quelques extraits montre que *Le Monde* est plus dans une stratégie de l'exposé des faits autour de la question ; exposé qui tente de situer les responsabilités sans parti-pris tangible. Dans le sous corpus du quotidien *La Croix*, on observe un lien entre « religions », « valeurs de la République » et « laïcité ». Il y est appelé à « redonner force » à la laïcité, à la « raviver », ce qui conforte, quelque part, l'idée de la « remise en cause » dont elle serait l'objet et dont il faudrait en « prendre conscience ». Avec le sous corpus de l'hebdomadaire *Minute*, le ton change. L'*Observatoire de la laïcité* y est qualifié d'« officine » (« *l'Observatoire de la laïcité ! Cette officine , placée sous l'autorité du premier ministre* ») ; et le Premier Ministre est accusé de ne pas « [jouer] le jeu de la laïcité, c'est-à-dire de l'impartialité religieuse ». Le ton dans le sous corpus de l'hebdomadaire *National Hebdo* (il emploie le moins⁴⁷⁷ le mot) est très proche de celui de *Minute*. La *laïcité* y est présentée comme une « victoire » pour l'« islam » (« victoire pour l'islam . car il ne s'agit pas d'une loi de *laïcité* , il s'agit d'une loi religieuse . »). Dans le sous corpus lié au RSN, la *laïcité* est définie comme le principe du « respect des religions » ; et l'« islam » y est déclaré « contraire à la laïcité » et aurait l'intention de « changer » la société française qu'il jugerait « décadente » (« *votre islam qui est contraire à la laïcité afin de changer notre société que VOUS jugez décadente* »). Dans le sous corpus du quotidien *L'Humanité*, enfin, il est appelé, comme dans *La Croix*, à « défendre » la *laïcité*, définie comme « principe[...] de paix et d'universalisme » (« *La laïcité à la française porte en elle les principes de paix et d ' universalisme* »), comme fondement de « la liberté d'opinion, [...] l'égalité des droits » et qui n'est « bien comprise », « d'abord » et avant tout, qu'à travers « la neutralité de l'État » (« *La laïcité bien comprise , c ' est d ' abord la neutralité de l ' État* »). Cette observation au sujet de « neutralité » de l'État rejoint celle du quotidien *Le Monde*.

IX.3.Des antagonismes réels aux construits : un impératif de « désidéologisation » discursive

⁴⁷⁷ La faiblesse de ces occurrences peut aussi s'expliquer par la taille du sous corpus. Cela reste une hypothèse de travail en ce sens que généralement, l'idée de « l'atteinte à la laïcité » oriente vers le choix de certains syntagmes : « vagues migratoires », « l'identité française », etc. pour exprimer, « au nom des Français chrétiens », une forme d'inquiétude par rapport à une réelle ou supposée « submersion » par la religion musulmane.

IX.3.1. *Essai de définition et logique des antagonismes*

Antagonisme est une notion qui, selon Jacques Demorgon (2005 : 50) « a été l'objet de remaniements idéologiques, importants mais pas nécessairement conscients ». Dérivé du grecque *Agon*⁴⁷⁸, « antagonisme » signifie « combat » (*ibid.* : 50).

Dérivé du latin *agonia*, l'*agonie*, c'est le *combat* contre la mort, c'est la *lutte*, l'*angoisse*. Pour signifier ce *combat*, et tout en gardant la dimension *idéologique*, le mot *agonisme* aurait dû convenir, suffire ; et puisque "antagonisme" devrait signifier, logiquement, "opposition" au *combat*. Cette *opposition* qu'engendre la morphologie du mot avec *ant[i]* semble être gommée pour laisser sémantiquement place au *combat*, au *conflit* tout court.

Au-delà de la signification première : celle de « combat » ou de « conflit », la notion d'*antagonisme*, « reste fortement scindée » (Demorgon, 2010 : 122).

Dans le domaine des sciences "dures"⁴⁷⁹, l'antagonisme est présenté comme un **processus qui à travers un jeu d'oppositions atteint certains équilibres**. Le zoologiste analyse l'équilibre que représente la marche d'un quadrupède en évoquant le fonctionnement antagoniste des muscles extenseurs et fléchisseurs. [...] **Tout au contraire, dans le domaine des sciences humaines, la notion d'antagonisme ne renvoie presque jamais à l'équilibre et presque toujours à une opposition malheureuse et regrettable**. Celle-ci peut même conduire à des destructions tragiques de l'un des pôles de l'antagonisme ou des deux, représentés en l'occurrence, concrètement, par des Nations en guerre, des organisations en conflit, des personnes en rivalités (*ibid.* : 122).

La question qu'il faudra s'empresse de poser ici, c'est, pourquoi la notion est-elle vue sous deux angles différents : *négatif* et *positif* selon que l'on soit en *sciences* dite *dures* ou en *sciences humaines* ? Serait-ce parce que, et de façon exclusive, l'*antagonisme* qui oppose les humains est porteur des germes d'une conflictualité destructrice ? Peut-être ; dans la mesure où Emmanuel Kant (1990 : 74) cité ici par Demorgon (2010 : 125) définit l'*antagonisme* comme « l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire leur inclination à entrer en société, inclination qui est cependant doublée d'une répulsion générale à le faire, menaçant constamment de désagréger la société ». Mais il n'est pas dit que l'*équilibre* qui est possible en *sciences dures* à partir de l'observation des *quadrupèdes*, soit

⁴⁷⁸ C'est l'auteur qui met en italique. Cette mention vaut également pour « *agonisme* » dans la citation qui suit.

⁴⁷⁹ C'est l'auteur qui met en italique.

impossible dans les *sciences humaines* par rapport à l'étude des relations humaines au regard des diversités culturelles des sociétés. Comme l'affirme Demorgon (2010 : 123) l'« antagonisme défini comme *processus d'équilibre possible* et l'antagonisme assimilé à *violence destructrice possible*⁴⁸⁰ sont en réalité à l'œuvre dans les domaines régis par les "sciences dures" ou dans ceux régis par les "sciences humaines" ». En effet, nous peinons à trouver cet *équilibre* parce que nous commettons deux erreurs : la première, c'est que « nous sommes habitués à considérer les conflits comme mauvais en nous référant aux conflits qui aboutissent à des destructions » ; la deuxième, et la « plus grave » selon Demorgon (2010 : 123-124),

quand les conflits se résolvent positivement et aboutissent [...] à des constructions, nous négligeons de le voir, d'y prêter attention et de nous approprier les lois de ces réussites souvent involontaires. Or, c'est là que nous pourrions rencontrer les problématiques antagonistes, fondamentales ou dérivées, que nous aurions dû considérer mieux pour diminuer l'orientation conflictuelle destructrice.

C'est en cela que Demorgon parle de la « logique des antagonismes » laquelle « apparaît comme un premier essai de formuler des instructions pour découvrir la complexité des situations et de meilleures modalités pour la gérer » (*ibid.* : 124).

Cette *logique des antagonismes* traduit une tentative de passage des *antagonismes réels* aux *antagonismes virtuels, symboliques* ou *construits* qu'il nous faut maintenant questionner.

IX.3.2 Essai de représentation des *antagonismes virtuels* : une *crisologie* en perspective

La découverte des « meilleures modalités » au regard de la « complexité des situations » pour mieux gérer les *antagonismes* relève d'un *essai*, « un premier essai » tel que l'indique Jacques Demorgon (2010 : 124). Cette notion d'*essai* autorise à soutenir l'idée qu'il ne s'agit pas, dans la recommandation consistant à prêter attention à la résolution *positive* des conflits afin d'en déduire des *lois* qui les ont rendus possibles, d'une logique de *formatage*, autrement dit, d'une proposition de règles prêt-à-penser pour comprendre et gérer *toutes* les « situations » d'*antagonisme*. En effet, qui dit *essai* dans un **processus**, doit penser *échec* comme probabilité ; afin d'être capable de se

⁴⁸⁰ L'italique est du fait de l'auteur.

relancer après avoir prêté aussi attention, comme dans le cas des *antagonismes* positivement résolus, aux faits pour s'appropriier les *lois* à l'origine de l'échec. Le terme de *complexité* affecté aux « situations » donne à voir la *conflictualité* des rapports de force dans la manifestation des *antagonismes* et décrit également les mécanismes à l'œuvre dans les processus de leur régulation : *complexité* qui « ne signifie pas seulement », selon Edgard Morin (2012 : 141[en ligne]) « complication empirique, dans les interactions et interrelations, il signifie que les interrelations et les interactions portent en elles un **principe de complexité théorique et logique**, puisqu'il faut considérer ensemble **organisation** et **désorganisation**, **complémentarité** et **antagonisme**, au lieu de les disjoindre et les opposer ». Morin va plus loin ; car, la « complexité » comme il conçoit, c'est ce qui nous contraint à associer des notions qui apparemment devraient s'exclure, de façon à la fois complémentaire, concurrente et antagoniste » (*ibid.* : 141). Ce qu'il est essentiel à retenir dans cette **approche de la complexité** telle que l'envisage Morin, c'est la **logique d'articulation des couples antagonistes** qui va au-delà de l'*antagonisme* lui-même en tant que « combat », en tant que « désorganisation » ou « désordre » pour s'orienter vers le **concept plus global** de « **crise** ». L'*antagonisme* devient, de fait, un composant de la *crise* qui, dans la perspective d'une « crisologie » (Morin, 2012 : 150-151), « est potentiellement évolutive », *possible* et *utile*. Cette relation de *constitutivité*, la « crise » englobant l'« antagonisme », sinon les « antagonismes » : *constructeur* et *destructeur*, s'appréhende aisément à l'énoncé de la pensée d'Edgar Morin qui définit la *crise* comme concept « extrêmement riche ; plus riche que l'idée de perturbation ; plus riche que l'idée de désordre ; portant en lui perturbations, désordres, déviances, **antagonismes**, mais pas seulement ; stimulant en lui les forces de vie et les forces de mort, qui deviennent, ici encore, plus encore qu'ailleurs les deux faces du même phénomène » (2012 : 148). Nous revenons là à l'esprit de la *dualité* des phénomènes qui fait dire à l'auteur que la « crise, c'est à la fois les blocages et les déblocages, les jeux des *feed-back* négatifs et positifs, les antagonismes et les **solidarités**, les *double bind*⁴⁸¹, les recherches pratiques et magiques, les solutions au niveau physique et au niveau mythologique » (*ibid.*). Ce qui justifie les *violences* engendrées par les contacts de *cultures* à travers l'histoire humaine, c'est le primat de l'« **antagonisme destructeur** », orienté par la « **pensée identitaire** » sur l'« **antagonisme constructeur** », orienté lui par la « **pensée antagoniste** », parce que « l'homme s'y réfère largement » (Demorgon [en ligne] : 87)⁴⁸². Selon Demorgon (*ibid.*), la notion d'« identité devient notre garantie de rempart contre "l'entre" » dont « le rejet, profond et obstiné, [...] conduit à la schizophrénie »⁴⁸³. Ce déni de « l'entre » ou de l'*intérité* humaine,

⁴⁸¹ Les italiques dans la citation sont du fait de l'auteur.

⁴⁸² Cf. l'article : « Une épistémologie sans frontière. Complexité des antagonismes de la nature à l'histoire ».

⁴⁸³ Cette position peut conduire à une interrogation fondamentale. « Suffit-il de manifester une quelconque forme d'antagonisme pour être déclaré(e) *schizophrène* ? ».

« c'est-à-dire la réalité de l'échange de l'un et de l'autre », fait en même temps de l'*identité* posée comme « rempart » face à l'*altérité*, deux « catégories fondamentales » bien distinctes. Demorgon (*ibid.*) trouve dans cette distinction une erreur, plus exactement une « illusion » ; car, pour lui, **il n'y a pas opposition entre *identité* et *altérité***. On le voit bien à travers la question oratoire que pose l'auteur : « Qu'est-ce que l'altérité sinon l'identité de l'autre ? » ; et l'*altérité* qu'il qualifie de « redoublement » de l'*identité*. Et l'*identité*, la « seule notion [à laquelle elle est] réellement opposée, [c'est] celle d'"intérité" » (*ibid.*). Comment sortir de l'impasse, c'est la question qu'il convient, maintenant, se poser. À cet effet, et comme l'affirme Morin, c'est que le « **double bind qui bloque le système ouvre en même temps le processus de constitution d'un méta-système qui résoudra les contradictions insurmontables et les antagonismes destructeurs du premier [...]** » (Morin, 2012 : 150). Mais l'idée d'une forme de *systematicité* qui porte à croire que le système est ou serait programmé pour gérer lui-même le dysfonctionnement par un acte de *déblocage* en toute autonomie peut poser question. Puisqu'en effet, les *crises*⁴⁸⁴ ne manquent pas ; certaines s'ouvrent, se referment avec le temps et rouvrent avec le temps entrant de ce fait dans un cycle. Cela s'explique par le caractère fondamentalement *évolutif* de la notion de « crise » ; et Morin affirme que pour « le comprendre, il⁴⁸⁵ faut se défaire une fois pour toutes de l'idée que l'évolution est un processus fleuve frontal et continu » (*ibid.*). Pour lui,

Toute évolution naît toujours d'événements/accidents, de perturbations, qui donnent naissance à une déviance, qui devient tendance, laquelle entre en antagonisme au sein du système, entraîne des désorganisations/réorganisations plus ou moins dramatiques ou profondes. L'évolution peut donc être conçue comme un chapelet de désorganisations/réorganisations quasi critiques. **La crise est un microcosme de l'évolution. C'est une sorte de laboratoire pour étudier comme in vitro les processus évolutifs** » (*ibid.* : 150-151).

Se « défaire une fois pour toutes de l'idée que l'évolution est un processus frontal et continu » (*ibid.* : 150), et l'envisager « comme un chapelet irréversible de crises » (*ibid.* : 151) définie « par des périodes de stabilité relative » revient à opérer une « équilibration », c'est-à-dire une

⁴⁸⁴ Morin (2012, p. 151) distingue la crise de l'évolution : « [...] nous pouvons différencier les deux concepts parce que la crise n'est pas permanente. La crise se manifeste entre certains seuils temporels. Il faut un avant et un après plus ou moins "normaux" : la crise *stricto sensu* se définit toujours par rapport à des périodes de stabilité relative. Sinon la notion de crise se noierait dans celle d'évolution. [...] toute évolution [...] peut être conçue comme un chapelet irréversible de crises ».

⁴⁸⁵ Ce serait illusoire de penser ce « il » complètement *impersonnel*. Non, c'est une formule, une façon de dire qui renvoie aux humains lesquels sont au cœur des crises. Ils les engendrent et tentent vaille que vaille, comme ils peuvent, de les résorber, de les résoudre.

« articulation »⁴⁸⁶ entre les « antagonismes destructeurs » orientés par la « pensée identitaire » et les « antagonismes régulateurs » ou « constructeurs » orientés par la « pensée antagoniste » (Demorgon, [en ligne]). Comme il le dit, « l'intuition est toujours fondamentalement une articulation, une équilibration des oppositions » (2005 : 31). C'est en les articulant que « nous [parviendrons à] réguler notre ouverture pour explorer comme notre fermeture pour nous protéger » ([en ligne]). Mais, cette « articulation » ou « régulation » ne va pas de soi, « elle est à inventer ». *Articuler* les deux antagonismes, c'est sortir du regard binaire *identité-altérité* en redonnant à l'*intériorité* la place centrale qui est le sien ; c'est associer à la *temporalité*, la *spatialité* dans la compréhension de l'*essence* de l'*Être*, un *Je*, du rapport à lui-même et à un *Autre*, un *Tu* dont il est différent et en même temps semblable à travers la *rencontre*. Réussir cette *articulation*, c'est faire de l'*interculturalité* non pas une *utopie* au sens étymologique du terme parce que axiologiquement négatif, mais une *réalité* en constante construction-reconstruction. C'est un peu comme une « éthique du métissage » que Michel Feith (2008 [en ligne])⁴⁸⁷ ramène à l'art de l'« interface ». Pour lui, il s'agit d'un « art car, [...] cette éthique est précédée d'une esthétique ; un art aussi pour l'adaptabilité, le sens de la nuance, le tact en un mot [...] ».

⁴⁸⁶ En lieu et place de la notion d'*articulation* et/ou d'*équilibration*, Demorgon a forgé la notion de *transduction* sans formellement les deux premières. Il la définit comme « un très large ensemble de processus : de simples rapprochements peu modificateurs des identités des objets et des êtres – osmose, transferts, captations – jusqu'aux transformations, surgissements, naissances, anéantisements, compositions, hybridations, métissages, fusions, métamorphoses ». Comme il l'indique, tous « ces processus sont étudiés dans les sciences physiques et biologiques. Par contre, ils sont encore souvent de simples métaphores dans les sciences humaines et l'histoire ». Il recommande que ces processus « y deviennent opératoires » (2005, p. 29).

⁴⁸⁷ Cf. « Migrations, métissage, interculturalité : quelques pistes de réflexion », article publié en mai 2008 dans *E-CRINI*, Nantes.

CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE

Saisie comme « coup de poing » (Vincent et *al.*, 2007 [en ligne]), comme « jugement négatif sur autrui ou sur ses actions », comme moteur des « conflits, mais aussi des interactions ludiques » (Lagorgette, 2012 [en ligne]), comme « montée en tension contextualisée » (Moïse, 2012 [en ligne]), ou comme « dernier recours à la violence verbale » (Auger et *al.*, 2008), l'*insulte* et/ou l'*injure* est une manifestation de la *violence verbale*, complexe et difficile à définir en ce sens qu'au-delà des mots, des expressions, ce sont de multiples paramètres qui entrent en ligne de compte : des paramètres *environnementaux*, *politiques*, *culturels*, *sociaux*, *techniques* voire *relationnels*. La violence de l'*insulte* est plus fortement ressentie quand elle est proférée dans la sphère publique, disons, devant *témoins* (Bouchet, 2012 [en ligne]).

En arrière plan de la *violence physique*, l'*insulte* met en scène l'*insulteur* et l'*insulté* : le premier ayant clairement l'intention de faire mal au second, dans une visée d'humiliation et/ou de disqualification préjudiciable à son *ethos* ou image, préjudice dont l'*insulteur* peut aussi, par un effet de retournement de situation, en faire les frais (Vincent et Bernard Barbeau, 2012 [en ligne]).

La notion de *violence* – verbale –, parce que difficile à cerner, présente un caractère *protéiforme* et *pluriel* (Tartar Goddet, [en ligne]). Elle est un acte de « destruction physique » et/ou psychique de soi ou d'autrui » (Miermont, 2011 : 18), comme forme d'*agression* ; *agression* dont elle se distingue cependant par la *gradualité* du processus – fulgurance – (Auger et *al.*, 2008) qui l'institue et les « faces », *positive* et *négative*, ou les « territoires » mis en jeu (Goffman, 1975) dans l'interaction.

Objet d'une forme de *banalisation* dite *contemporaine* (Amossy et Burger, 2011, citant Gelas, 1980) parce qu'elle ne serait plus l'arme de persuasion des seuls professionnels des médias, mais aussi celle de locuteurs *lambda*, si **la polémique** est une stratégie argumentative dont Ruth Amossy (2014) fait d'ailleurs l'*apologie* parce qu'elle serait appropriée au règlement des « dissensions politiques » (Amossy et Burger, 2011 [en ligne]) majeures, **le polémique** n'en est pas une. **Le polémique** intervient, lui, en absence d'argument crédible à faire valoir dans une interaction langagière pour *convaincre* ou *persuader* l'interlocuteur (*individu* ou *groupe*) ; et laisse place à des attaques personnelles, aux *insultes* adressées à l'adversaire. Si, ce sont de certains mots de la langue qu'émerge, prioritairement, la *violence verbale* en tant qu'*événement* (Moirand, 2011), elle émerge aussi de la négociation de certaines de leurs tournures syntaxiques : surtout quand les mots *outils* déterminent les mots *pleins*.

La *violence verbale* est sous-tendue par une forte charge *émotionnelle*, (Kerbrat-Orecchioni, 1980 : 21, citée par Amossy et Burger, 2011) qui l'entretient et la nourrit en même temps que la *polémique* à travers laquelle elle circule ; *polémique* saisie, de ce point de vue, comme étant fondamentalement *destructrice*. De toute évidence, la *violence verbale* fait agir, réagir. Elle a une dimension pragmatique. Et celle née autour du *photomontage* posté sur *facebook* par Anne-Sophie Leclère, ex membre du FN/RN, lequel entre dans une stratégie d'*animalisation* ou de *déshumanisation* (Sarfati, 2016) par la comparaison suggestive qu'il opère entre Taubira (dite « tau – tau »⁴⁸⁸ dans *RSN* et/ou *Minute*) et *singe*, nous en aura donné la preuve avec les *insultes* et autres condamnations qui l'ont suivie : [...] *c'est vraiment une sauvage*. Le *racisme* s'étant *métamorphosé* (Taguieff, 2013); son expression publique n'emprunte plus les formes ou structures dénominatives classiques qui postulent l'existence de "races", leur *inégalité* (Gobineau et autres théoriciens de *l'inégalité des races*) et, par conséquent, la logique de leur « hiérarchisation » : *race supérieure / pure VS race inférieure / impure ; civilisé VS primitif*. Non, son expression convoque, désormais, un lexique particulier qui emprunte à la faune (*singe, guenon, chien, cochon, mouton*, etc.)⁴⁸⁹, à la flore (*arbre, branche*, etc.), aux fruits (*banane* [on le sait plus]; *pastèque* [on le sait moins]).

Partie : Minute, Nombre de contextes : 1

é ! Avec ces écolos , qui sont comme des **pastèques** , verts à l'extérieur et rouge à l'intérieur

Elle procède, et surtout en politique, par des accusations multiples (*laxisme/laxiste* par exemple) et multiformes, par l'identification de *pseudo* défaut de *culture* et/ou d'*autorité* chez l'adversaire, par l'attribution de qualificatifs moralement répréhensibles à des personnes et/ou communautés religieuses (*voleurs, violeurs, violent, paresse* etc.), par des réfutations des accusations formulées, par des "prières" (vif souhait) sous forme d'incantation appelant à ce qu'un drame frappe l'adversaire, et que, de par sa propre conduite/comportement, il en arrive à se soustraire de la classe des humains tout au moins symboliquement. L'ensemble de ces stratégies définissent et entretiennent des *frontières* entre les personnes en situation de conflit d'*identités* et/ou de *désaccord* socio-politique voire idéologique profond.

La signification linguistique de cette notion de « frontière », et dans la perspective de la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* (en abrégé : SPA), se définit, en termes de « propriétés essentielles » (Galatanu, 2018) autour de deux enchaînements argumentatifs internes spécifiques au *noyau* à

⁴⁸⁸ Le recours au surnom est une forme d'*insulte* presque raciste ici.

⁴⁸⁹ Voir en **annexes** les retours au corpus de ces mots montrant leurs contextes d'usage ou d'emploi.

savoir [territoire **DC** limite] et [différence **DC** séparation]. C'est une notion chargée de valeurs, de *valeurs ontologiques*, de *valeurs de jugement de vérité*, de *valeurs finalisantes* et de *valeurs axiologiques* avec une orientation +/- négative et, par conséquent, *bivalente*. Les *stéréotypes* associés à *frontière*, dans le discours lexicographique, sont nombreux, et, sauf quelques exceptions, ils orientent vers des *représentations* négatives. Quelques enchaînements stéréotypiques voire nucléaires autour de *frontière* renvoient à des éléments du *noyau* et/ou des *stéréotypes* de *vie*⁴⁹⁰, *naissance* et *mort*, unités linguistiques dont les *modalités aléthiques* associées ont été étudiées par Ana-Maria Cozma dans sa thèse de doctorat (2009 : 180-181) : *limites DC commencement DC apparition/origine DC naissance DC fin DC mort* AXIOLOGIE – [négative]. Les *Possibles Argumentatifs* (en abrégé : PA), aussi nombreux, sont traversés par un paradoxe, celui de *frontière* comme *barrage* et celui de *frontière* comme *passage/passerelle/interface/rencontre* ; et celui de *frontière* comme *mort* et *vie* à la fois. Les *usages* discursifs, lesquels configurent les représentations sociodiscursifs autour de « frontière », proposent des *Déploiements Argumentatifs* (en abrégé : DA) qui ne comporte aucun trait des « propriétés essentielles » (Galatanu, 2018) identifiées à travers l'analyse de sa signification linguistique. C'est un *effacement* déjà mis en lumière par Dieudonné Akpo (2018, à parître)⁴⁹¹ qui fait de *sécurité*, le premier mot avec lequel *frontière* entre dans un enchaînement : [frontière **DC** sécurité] (*normatif*) ou [frontière **PT** sécurité] (*transgressif*). Cette association privilégiée avec *sécurité* n'a rien de tout à fait surprenant ; car, il suffit d'observer les comportements de nombreux politiques face aux mouvements migratoires avec des projets de construction de murs⁴⁹². La *frontière*, en présupposant *rencontre*, présuppose « acceptation » de *soi*, « acceptation » de l'*Autre*, donc « acceptation » des *identités* et donc *interculturel/interculturalité* (Demorgon et *al.*, 2010 ; Abdallah-Pretceille, 1999 ; Rautenberg, 2008, Cuet, 2013) qui n'est guère possible, en tant que processus de « construction [des] imaginaires sociaux » (Rautenberg, 2008 : 31), sans la prise en compte de l'*intériorité* (Charaudeau, 2005 ; Demorgon, 2005, Demorgon et Carpentier, 2010), l'*aida* ou *aidagara* : le *milieu*, autrement dit, l'« harmonie en soi / l'harmonie intérieure » (Watsuji et Berque, 2011 ; Leray, 2010 [en ligne] ; Kimura, 2000) ou encore ce que Laplantine (1999 : 98) a appelé « l'entre-deux », ayant un double aspect : à la fois *culturel* et *stratégique* (Demorgon et Carpentier, 2010) mais mis à la marge par les « pensées binaires » prétendant tout expliquer par la dualité *identité-altérité*. Le même « écueil majeur » (*ibid.* : 97) dans l'approche de la connaissance de

⁴⁹⁰ Dans sa thèse, *vie* est analysé comme étant un mot *bivalent*, et avant elle, c'est Galatanu 2002b, 2002c) qui avait déjà établi cette axiologie.

⁴⁹¹ « Frontières "à toutes les sauces". Signification linguistique et représentations discursives d'une violence féconde ? », article écrit à l'issue de la communication à la Journée d'Étude : « Les fleuves : quel rôle dans la dynamique des frontières », Université de Strasbourg, 25 mai 2018.

⁴⁹² Le dernier projet en date, au moment où nous sommes en train de boucler cette étude, est celui du Président américain Donald Trump pour garder suffisamment loin les migrants Mexicains. Projet que le Sénat américain a refusé de financer et qui a engendré le "shutdown", le blocage de l'administration fédérale américaine pendant des semaines, un temps long comme cela n'était encore jamais arrivé.

l'Homme et de sa relation à l'*Autre*, au monde, se retrouve dans la conception de la philosophie européenne, allemande en particulier et avec Martin Heidegger (dans l'*existentialisme*), à travers une fixation sur la *temporalité* oubliant ou niant la *spatialité* prise en compte dans la philosophie japonaise avec les travaux de Tetsurô Watsuji notamment. Le paradoxe dont il a été question au niveau de « frontière » est aussi, constitutivement, présent dans l'*interculturalité*, en ce sens que le processus de la mise en relation de *soi* et de l'*Autre*, peut avoir comme sous-bassement un « acte de conquête » (A. Lucrèce, 2003 : 25) lequel suppose *violences* (verbales et/ou physiques) et, en même temps, *fécondité* (*ibid.* : 25), une *fécondité* nourrie par les *différences* en présence et mutuellement acceptées. Ces paradoxes et l'idée de « construction toujours à reprendre » (Abdallah-Pretceille, 2011 : 229) attachée à l'*interculturalité*, autorise la convocation, à titre accessoire, de la **méthode complémentariste** (Devereux, 1977 : XXII⁴⁹³ ; Laplantine, 2002 : 30) comme porte de sortie de la « rigidité de l'approche culturaliste qui survalorise la culture » (Abdallah-Pretceille, 2001 : 232), afin de « penser la discontinuité entre les cultures » avec pour principe, la préservation des « mouvements de flexion et de torsion, de distorsion ainsi que les modulations et intonations de la vie affective » (Laplantine, 2002 : 30). Mais cette méthode, telle que conçue par Devereux, comme « résolument » « métaculturelle » (*ibid.*), certes, est fondée sur le paradigme du *bricolage* ; *bricolage*, non pas dans son acception péjorative, mais *bricolage* comme une « pensée de la totalité interne », celle de la « structure » et/ou du « système » et qui ne régit que les mouvements de « transformation nés **de** la rencontre » (*ibid.* : 30-31) et qui devra, désormais, s'articuler à la « pensée du dehors », laquelle régit, justement, les mouvements de transformation venant « du dehors ». Un « passage au "dehors" » dont parle Foucault (2018 : 12), initiateur de la notion, et en termes, non pas simplement de « l'ordre de l'intériorisation » qui ne concernerait qu'un « regard de surface », mais beaucoup plus en termes de « dynastie de la représentation » (*ibid.* : 12) comme une « mise "hors de soi" » (*ibid.* : 13). Ce *dehors*, comme « espace neutre », celui de la « fiction » qui n'est pas forcément celui de la « vérité » (*ibid.* : 13), peut être compris comme la prise en compte des éléments de l'*avant* et de l'*après* la « rencontre » ; « ce dehors où disparaît le sujet qui parle », certes, mais tout en étant *présent* dans un jeu de « présence-absence » ou du « montrer-cacher », jeu de la « contradiction » ou du « paradoxe » tel que l'expose François Laplantine (1999 : 98) et qui sous-tend les « glissements de sens, voire l'indétermination du sens, ou au contraire l'irruption du sens à travers le sensible que l'on peut choyer amoureusement ou que l'on peut domestiquer et orienter dans l'ordre du discours⁴⁹⁴ public et savant » (*ibid.*). Aussi, cette

⁴⁹³ Cité par Abdallah-Pretceille, 2011.

⁴⁹⁴ Il est impossible de ne pas voir à travers cette séquence de Laplantine, un partage d'univers scientifique, comme un croisement de *pensée*, avec Foucault, sur la question, du *langage*, du *discours* et du *sens*. Un hasard, peut-être, mais « [...] **L'ordre du discours** », ici, est le titre d'un ouvrage de Michel Foucault.

méthode complémentariste que nous appellerons désormais : *nouvelle*, devra, tout en se fondant sur l'*universalité*, s'affranchir de sa vision *anhistorique* à l'origine de deux excès à savoir la « sublimation » culturelle, piège de l'*(uni)monoculturalisme* et la « désublimation » culturelle, piège de la *minoculturophagie*, passive et/ou active. Deux excès qui rappellent la formule (con)sacrée par Aimé Césaire, nous citons : « Il y a deux manière de se perdre : par ségrégation murée dans le particulier ou par dilution dans l'”universel” »⁴⁹⁵. La **nouvelle méthode complémentariste** est une proposition spatialisée des pensées du *dedans* et du *dehors* qui devra faire autant de « place » à la notion de « frontière » (Laplantine, 2002), au *volontarisme* (« volontaire ») qu'aux « forme[s] » lesquelles se transforment « dans le temps ». Cela revient à engager un travail de *traduction* ; *traduction* (Laplantine, 2002) comme *forme* au sens de Benjamin Walter comme le recommande François Laplantine. Et, ce travail consiste à réintroduire la *forme* dans le champ scientifique en la libérant du *primat* de « l'esthétique qui, reproduirait la distinction platonicienne entre *noésis* et *aitésis* (l'intelligence et le sensible) », démarche qui garantit « la possibilité d'une coïncidence non médiatisée entre [...] les maladies mentales et le langage réduit au seul discours *positif* des énoncés ». Enfin, la **nouvelle méthode complémentariste** devra s'affranchir des deux cadrages théoriques qui l'ont nourrie : celui de Marcel Mauss et celui d'Émile Durkheim pour se reposer fondamentalement sur une théorie du langage, pour ainsi remettre en cause le postulat selon lequel : dans « [un] phénomène social total [...] tout s'intègre sans heurt, tout s'explique ». Aussi sera-t-il salutaire qu'elle n'oppose pas « ex-plication » et « im-plication »⁴⁹⁶ ; mais qu'elle fasse d'elles, des regards ou voies complémentaires d'un processus de *dialogue/entretien* (Laplantine, 2002) avec soi-même et avec l'*Autre*, qui n'est, en définitive, que « l'autre nous-même ». Cette nouvelle conception de la **méthode complémentariste** amène, par ailleurs, et dans la perspective de l'*interculturalité*, à rechercher l'*harmonie* générale de l'existence Humaine dans le repositionnement de l'*intérité* au cœur de la vieille « dualité » *identité-altérité* avec l'indissociable articulation *temporalité-spatialité*.

Nous l'avons constaté, les conflits verbaux émergeant des interactions socio-discursives sont la manifestation du défaut de l'*intérité*, du rejet de l'*altérité* et de la crise des *identités*. Un tel contexte, marqué par la remise en cause des *identités*, appelle une réaction consistant, pour les personnes en situation, à les réaffirmer en les reconstruisant, à les repositionner *dans* et *par* l'activité discursive. Cette activité discursive peut procéder, et comme nous l'avons observée dans le cas du conflit qui a opposé Taubira et Leclère, par la reconstruction de « l'identité sociale du sujet politique » (Charaudeau, 2005) en tant qu'être humain à part entière et qui, en même temps, asseoir de

⁴⁹⁵ Cf. Lettre de démission du Parti communiste français, adressée à son secrétaire général : Maurice Thorez.

⁴⁹⁶ C'est l'idée de la « double direction » dont parle François Laplantine (2002) dans l'article cité.

nouveau sa *légitimité*. Cette activité se concrétise, dans le discours, par l'emploi des *énonciations élocutives*, pour Taubira notamment, s'appuyant sur le *je/moi/me* du sujet-énonciateur constitutif du *nous* lesquels déterminent des verbes à forte charge *épistémique* <la connaissance> (*je sais, je connais*, etc.), des substantifs qui évoquent la lutte (*bataille* etc.) et des possessifs (*mon*) et travers lesquels celui ou celle qui est mis(e) en cause s'affirme et se reconnaît comme étant *victime* (de *violence* verbale) ; mais sans désarmer face à l'adversité. En se constituant comme *victime*, et pour que le sentiment de peine et/ou de douleur soit partagé, la *victime* inscrit son statut dans un registre *collectif* (*violent pour mes enfants ... pour des Français ...*) qui va au-delà d'elle-même pour inclure ses proches directs, des sympathisants et autres anonymes. Il s'agit, là, de la construction d'une communauté par *identification* : « ethos d'identification » (Charaudeau, 2009 : 105). L'emploi du *nous* participe à la construction de l'« ethos de solidarité » (*ibid.* : 125). La relégitimation est aussi marquée par le choix de l'*énonciation allocutive* à travers le *tu/vous* lesquels sont très peu employés dans le discours de Taubira, l'interlocuteur direct n'étant pas Leclère à qui elle s'adresse indirectement mais des millions de Français ; même si, les « énonciations élocutives et allocutives se combinent » (Charaudeau, 2005 : 137). La stratégie de Taubira laisse entrevoir aussi la construction de l'« ethos de compétence »⁴⁹⁷ qui s'opère par une sorte de listage des « preuves » de ses *savoirs* et *savoir-faire*, de son *efficacité* dans les travaux dont elle a la charge (*ibid.* : 137) au plan professionnel comme privé. La relégitimation passe aussi, et enfin, par le choix des *énonciations délocutives* (*ibid.* : 138) dans lesquelles les contenus propositionnels ne sont guère placés sous la responsabilité directe de l'énonciateur mais d'une « voix tiers », dite « voix de la vérité ». Si, elles ne sont pas légions dans le discours de Taubira, il est vrai, leur absence nous semble correspondre à une stratégie délibérée de *déconstruire* la personne de Leclère : refuser de la faire exister, sinon hyperboliquement, la « tuer ».

Si, en premier lieu, c'était la *légitimité sociale* de Taubira qui avait été contestée à travers la publication du *photomontage* par Leclère, la *légitimité politique* avait été aussi contestée, dans un second temps sinon, à la fois. Cette non reconnaissance est apparue à travers l'*énonciation délocutive* : [...] quand **on** lui parle de quelque chose à télé .../ (cf. **annexe**), avec la « voix de vérité » (Charaudeau, 2005) mettant en lumière une sorte de *laxisme* de la Ministre et à travers elle, celui du PS, énonciation qui s'achève le souhait de la voir *ailleurs* que dans le gouvernement français. Il est question ici, de la *légitimité de statut* provenant de la *légitimité par mandatement* (Charaudeau, 2009) acquise de François Hollande en tant que Président de République. Une *légitimité* donc *provisoire* qui n'a pas été contestée à Taubira dans la période ; mais, au contraire,

⁴⁹⁷ Elle fait partie des *ethê* de « crédibilité », selon Charaudeau, 2009, p. 125.

renforcée par sa nomination au poste de Ministre de la Justice comme relégitimation *socio-politique* et *identitaire* (au sens noble du terme).

Les conflits verbaux, sous-jacents aux conflits *socio-politiques* et *idéologiques* analysés ici, sont la manifestation des *antagonismes* dont la maîtrise de la régulation est problématique. En s'appuyant sur les réalités *socio-politiques* et *théologiques* (au sens de *croyance*) liées à l'égalité ou à la *différence* entre les hommes et les femmes vivant dans la société française, ils mettent en débat les problématiques de la *laïcité* et du « *vivre-ensemble* ». Partant des analyses menées ici, le « *vivre-ensemble* » au-delà des appartenances (*religieuse, politique, communautaire* ou de *provenance* [“origine”], *culturelle*, etc.) est réinterrogé et par ricochet l'imaginaire *interculturel* : la capacité des citoyens à reconnaître, à s'accepter comme faisant partie d'un seul et même Peuple. Ne serions-nous pas face à une utopie ? est une question légitime au regard des *événements* de répulsion à l'égard de l'*Autre* comme l'on peut en observer ici et là avec les *polémiques* qu'ils engendrent. Le dilemme de l'égalité et de la *différence* circule toujours dans le corps social et appelle la *régulation* des antagonismes. Une *régulation* vitale mais non *systématique* (Demorgon, 2005 : 52) ; une *régulation* qui n'est donc pas donnée, « acquise de façon définitive »⁴⁹⁸ (*ibid.*). Il ne s'agit donc pas d'une *utopie* au sens premier du terme, mais de *possibilités*, et plus exactement de *modalités* dont est fait acteur le **NOUS** collectif avec la condition que chaque membre du collectif se constitue en **Sujet** dans un environnement de **reconnaissance** mutuelle (Touraine, 1997). Et pour que ces *modalités* soient/se mises/mettent en place, si l'*intérité* dite « adaptative antagoniste » (Demorgon, 2005 : 52) est le point de départ, elles appellent une relecture des rapports entre les Hommes, d'une part, puis entre les Hommes et la Nature⁴⁹⁹, d'autre part, de manière à élaborer à obtenir des « *antagonismes visuels* [...] à partir des *antagonismes réels* » afin de mettre davantage en perspective la dimension *régulatrice* de l'*antagonisme* et moins sa dimension *destructrice* (*ibid.*). La *laïcité*, établie dès 1905 et à travers la charte qui l'accompagne en France, apparaît comme une forme de structuration des *antagonismes visuels* ou symboliques, mais étymologiquement fondée, dès le départ, par le principe de la hiérarchie ou de la catégorisation entre les « anticléricaux », sinon la « masse du peuple » et les « partisans du retour à la théocratie », sinon du « clergé » (Jolibert, 2003 : 191). Sa mise en œuvre a été émaillée par des soupçons d'accusation des communautés religieuses de violer les principes de la *laïcité* avec une sur-exposition socio-discursive et médiatique du *fondamentalisme* (islam radical) musulman, et une sous-exposition du *radicalisme* protestant comme de l'*intégrisme* catholique (*ibid.*). Dans ces

⁴⁹⁸ Si elle l'était, les hommes et les femmes seraient, ni plus, ni moins des « automates ». Autrement dit, des machines dépourvues de pensée, capables, non pas que de reproduire, mais surtout de produire, d'inventer.

⁴⁹⁹ La question du rapport de l'Homme à la Nature posé ici, renvoie aux problématiques de l'*écologie* comme elles sont aujourd'hui encore plus prégnantes, encore plus actuelles.

positionnements, les *politiques*, représentant l'État⁵⁰⁰, semblent, pour certains, tenir une position équilibrée de la *neutralité* parfois "suspecte" pour ne pas fragiliser la cohésion du pays ; et pour d'autres, une position ouvertement *transgressive* consistant à identifier des coupables et à les *exclure* (Paquot, 1985) discursivement : les *étrangers*, les *Noirs*, les *Musulmans* de France, l'*islam* etc. ou à les marginaliser : les *Juifs* de France.

Si la signification lexicale de *laïcité*, telle qu'elle apparaît dans le discours lexicographique, et l'opposition des catégories qu'elle dessine n'offrent à voir qu'une vision représentative de la notion, les interactions discursives en offrent, à travers les contextes d'*usage*, une vision représentative mouvementée avec la désignation explicite des auteurs de l'*atteinte* à la *laïcité* comme nous avons commencé à l'exposer ci-dessus (les *musulmans*) ; l'affirmation de ce dont serait "victime" la notion ("guérilla" permanente) ; la vision plurielle qu'il faut avoir de la notion (il n'y aurait pas une *laïcité*, mais des *laïcités*), de l'appel, comme un rappel, à la *neutralité* de l'État.

Dans ces discours autour de la notion de *laïcité*, *Le Monde* (232[le plus grand nombre] *contextes*) est dans une stratégie de l'exposé des faits sur la question, et qui, en même temps, situe les responsabilités avec une certaine objectivité. Si *Libération* (77 *contextes*) adopte la même stratégie, il semble relayer l'idée d'une *laïcité* plus *ferme* et en même temps plus *ouverte*, *apaisée* et non *stigmatisante*. En établissant la relation entre *religions*, *valeurs de la République* et *laïcité*, *La Croix* (15 *contexte*) appelle à renforcer la *laïcité*. Cet appel valide, d'une certaine manière, sa fragilité. Les discours de *Minute* (39 *contextes*) comme de *National Hebdo* (8 *contextes*) : hebdomadaires d'extrême-droite, sont tranchés. La *laïcité* y est saisie comme « victoire » pour l'*islam* et l'Observatoire chargé de la faire vivre, est qualifié d'*officine*. Dans *RSN* (78 *contextes*) l'*islam* est déclaré contraire à la *laïcité* et porteur de projet de changement de la société française, s'alignant, de ce fait, sur la position défendue par *Minute* (39 *contextes*) et *National Hebdo*. *Le Figaro* (69 *contextes*) semble proche de ces deux hebdomadaires ; s'il ne manque de procéder à l'exposé des faits, on y voit émerger l'idée de l'*islamophobie* comme terme de combat contre la *laïcité*. Alors que *L'Humanité* (89 *contextes*) comme *La Croix*, appelle à défendre *laïcité* en la présentant comme principe de *paix* et d'*universalisme*, comme garant de la *liberté d'opinion* et de l'*égalité des droits*.

Les *antagonismes*, tels qu'ils se manifestent davantage comme source de « violence destructrice » (Demorgon, 2010 : 123-124) dans les sociétés humaines, sans constituer pour elles une caractéristique exclusive, s'expliquent par le fait que, (1), psycho-sociologiquement, et en nous référant par *habitude* au passé, l'issue d'un *antagonisme* ne peut être que négative ; puis, (2), lorsque

⁵⁰⁰ Il convient de signaler ici, la rencontre entre politiques et religions à travers l'organisation annuelle de ce qui est appelé « dîner du CRIF » (Conseil Représentatif des Juifs de France) ; dîner auquel sont invités des politiques ayant de bonnes relations avec l'institution religio-communautaire.

le contraire se produit, lorsque l'*antagonisme* connaît une issue positive, les principes de *lois* qui expliquent cet aboutissement heureux ne sont pas souvent interrogés et pris en compte pour être appliqués, sans leur faire subir de modifications ou non, à d'autres *conflits*. Cette observation invite à développer ce que Jacques Demorgon (*ibid.* : 124) appelle la « logique des antagonismes » comme « un premier essai » de formulation des *modalités* du « vivre-ensemble ». La perspective de la *crisologie* avec Edgar Morin (2012 : 141[en ligne]) aboutit à une « logique » aussi, celle « d'articulation » consistant à « considérer ensemble organisation et désorganisation, complémentarité et antagonisme » (Morin, 2012 : 141[en ligne]) comme le couple *régulation* et *dérégulation* ou encore *construction* et *destruction* dans la « logique des antagonismes ». Mais, dans la perspective *crisologique* avec « crise » comme « concept [...] global », la « logique d'articulation » est au-delà de « la logique des antagonismes ». La seconde constitue, de fait, une partie la première. C'est là, une relation de *constitutivité* garantie par la dimension *évolutive* et *paradoxe* de la notion de « crise » qui, à la fois *possible* et *utile* (Morin, 2012 : 150-151), abrite en elle « forces de vie et [...] de mort » (*ibid.* : 148). Si le *déblocage* du dysfonctionnement du « système » que constituent ces « forces » antagonistes internes aux « crises » *multiples* et *multiformes* n'est pas *systématique*, il est garanti par la constitution d'un « méta-système » structuré par l'*articulation* du couple *nature-culture* qui appelle à ancrer et diffuser dans le corps social la « pensée antagoniste » source d'*équilibre*, de *construction* au détriment de la « pensée identitaire », source de *déséquilibre*, de *violence*, de *destruction* (Demorgon [en ligne]) parce que nourris davantage par les *mécanismes discursifs d'exclusion* (Paquot, 1985) : en somme, une « équilibration des oppositions » selon l'expression de Jacques Demorgon, ou l'*art* de l'« interface » comme le dit Michel Feith (cf. *E-CRINI*, [en ligne]).

CONCLUSION GENERALE

Vers le point d'arrivée ...

Conclure. Et comment s'y prendre ?

Qu'est-il possible de *conclure* maintenant ? *Conclure* sur la question du *racisme*, de l'*islamophobie* et de l'*antisémitisme*, sur leurs manifestations dans les interactions verbales et dans l'*espace* du *débat public* français ; les *enjeux sémantico-discursifs* que portent ces *objets sociaux* et leurs impacts sur le *vivre ensemble*, sinon la cohésion socio-politique de la France. *Conclure*, écrit Michel Beaud (2006 : 153) dans *L'art de la thèse*, « ce n'est pas résumer : c'est dégager les éléments de réponses qui ont pu être établis », c'est exposer « le mouvement de pensée [...] adopté », c'est « réexpliquer la démonstration », c'est, enfin, énoncer sans faux-fuyant ce qui « reste à chercher » ; autrement dit, les *limites* et par ricochet, les *perspectives*.

En tenant compte de la trame ainsi suggérée, notre proposition de conclusion s'articulera en *quatre temps*. Nous reviendrons, dans un *premier temps*, sur la genèse du projet de recherche et les raisons qui nous poussé à nous y engager. Nous exposerons, dans un *deuxième temps*, les allers-retours *théoriques* et *méthodologiques* que nous avons dû faire, les tâtonnements aussi, les remises en causes qui ont jalonné le projet, des risques aussi, qu'il nous a fallu parfois prendre mais toujours guidé par l'idée de *découvrir*, de *construire*, notre tentative de faire dialoguer des théories issues de champs disciplinaires différents et qui pourrait autoriser à nous adresser, à l'occasion, une question : « *D'où parlez-vous ?* ». Dans un *troisième temps*, nous présenterons l'ensemble des résultats obtenus avant de finir, dans un *quatrième temps*, par l'exposé de ce qui nous semble constituer les **limites** de la présente recherche en opérant, par ailleurs, une ouverture sur les *perspectives*.

1. Premier temps. Genèse du projet de recherche et questionnements

Le projet de recherche est parti d'une envie forte, sans doute un peu ambitieux, celle de *sonder* les *pouvoirs* du langage à travers les *mots*. Comment les *mots* parviennent-ils à faire *effet*, à *bless*er ? Comment la publication sur *facebook* d'un *photomontage* suggérant une similitude entre Christiane Taubira et un *singe* par Anne-Sophie Leclère, ex-membre du FN/RN, un acte qui aurait pu passer inaperçu, a été saisi, interprété et mis en correspondance avec les « thématiques [du] racisme » comme fait d'accusation et a ouvert la porte à des mois de polémiques médiatiques ? Comment les *sens* des *mots* se construisent au-delà de leur *significations* intrinsèques, se *déconstruisent* pour se *reconstruire* ou se *re-sémantiser* dans les négociations interlangagières ? Comment il arrive qu'avec des *mots* différents par leurs formes, qu'il soit possible de *dire* et de *faire* entendre la même chose, sinon presque ? Et puis, comment la *violence verbale* qui traverse certaines séquences de ces

interactions dans l'espace du *débat public* affecte (infeste aussi sans doute) les interactants et au-delà d'eux, la cohésion du corps social entier à travers le « vivre-ensemble » ? C'est l'ensemble de ces questionnements qui constitue le contexte général ayant motivé notre engagement dans cette recherche.

La transcription⁵⁰¹ des échanges entre Anne-Sophie Leclère et la journaliste reporter de **France2** qui l'a interviewée suite à la publication du *photomontage* a été notre premier terrain de questionnements, d'observations et d'analyses. Cette première échelle d'observation nous a permis de nous rendre compte, d'**abord**, que le *déjà-dit* ou le déjà-montré, les connaissances historiques et/ou scientifiques participent à la construction et à l'interprétation du sens discursif. **Ensuite**, que la *symbolique* par le recours à divers outils ou pratiques, telle que le *photomontage*, constitue un discours à part entière, une forme d'expression codée qui demande à être décodée. **Enfin**, que le discours peut laisser entendre ou suggérer la *signification* d'un mot ou expression en son *absence* à travers la *présence* d'autres mots par le jeu d'une relation paraphrastique. A-S. Leclère a donc été accusée de *racisme* sans avoir prononcé le mot, sans avoir énoncé le mot *race* si ce n'est à rebours dans les échanges avec la journaliste de **France2** pour nier ou rejeter l'accusation formulée contre elle.

Ces observations ont constitué le socle de l'élaboration de nos **trois** premières *hypothèses* de recherche auxquelles s'est adjointe, par la suite, une **quatrième hypothèse** que nous avons qualifiée de *complémentaire* parce qu'elle participe à clarifier ou à approfondir les résultats de la mise en évidence ou de la vérification de la deuxième hypothèse. Avant même l'élaboration des hypothèses, les observations faites et surtout le *statut* de la personne visée par/dans l'acte, Christiane Taubira : femme politique en responsabilité à l'époque des faits, ont suscité en nous de nombreuses interrogations sur les *espaces*, les *frontières* de la manifestation du *racisme*, certes, mais aussi de l'*islamophobie* et de l'*antisémitisme* en France. Elles ont surtout, ces observations et interrogations, nourri nos lectures pour en arriver à la problématisation de l'objet de recherche, à des interrogations sur la portée des activités, des campagnes de sensibilisations des institutions investies, depuis plus d'une trentaine d'années, dans la lutte contre le *racisme* et toutes les *discriminations*.

2. Deuxième temps. Exposé du parcours méthodologique, théorique et conceptuel

⁵⁰¹ Selon la convention du GARS.

2.1. Parcours méthodologique : approches et configuration du *corpus de travail*

Du point de vue méthodologique et pour aller au-delà des premières observations faites à partir de la transcription des échanges entre Leclère et la journaliste reporter de **France2**, lesquelles correspondent à des résultats d'une *analyse qualitative*, nous avons constitué un *corpus* de recherche assez conséquent pour procéder à une *analyse quantitative* outillée donc de logiciels de *lexicométrie* (Salem et al.)/*textométrie* (Fleury et al.)/*logométrie* (Damon Mayaffre et al.). Nous avons également associé à l'exploration des données textuelles, les logiciels *Tropes* et *TreeCloud*.

Quelle est la composition du *corpus de travail* et quel est le principe qui a gouverné l'extraction des données des différents contextes ou environnements ?

Notre *corpus de travail* est composé de données *hétérogènes*. Nous avons le *sous corpus médiatique* composé de données issues de *cinq quotidiens* et *deux hebdomadaires* français : *Libération*, *Le Monde*, *La Croix*, *Le Figaro* et *L'Humanité* ; puis de : *Minutes* et *National-Hebdo*. Nous avons tenu à avoir une certaine représentation des courants de pensée : la *Droite*, l'*extrême droite*, la *Gauche*, l'*extrême gauche*. Toujours faisant partie du *sous corpus médiatique*, nous avons des données de transcription des échanges d'interactants issues des *environnements* de *radios* comme de *télévisions* : *sous corpus* Anne-Sophie Leclère et journaliste reporter **France2** (envoyée spéciale) ; *sous corpus* Christiane Taubira et David Pujadas (interview sur **France2**) ; *sous corpus* Philippe Tesson et Jean-Marc Morandini (entretien sur **Europe1**) ; *sous corpus* Jean-Pierre Elkabbach et Roger Cukierman (entretien sur **Europe1**) ; *sous corpus* Philippe Tesson et Ruth Elkrief (entretien sur **BFM TV**) ; *sous corpus* François Morel (billet d'humeur/coup de gueule sur **France Inter**) ; *sous corpus* Éric Zemmour (2 billets d'humeur/coup de gueule sur **RTL**). Nous avons ensuite, ce que nous avons appelé *sous corpus extra-médiatique* composé de textes de deux œuvres d'Aimé Césaire : *Cahier d'un retour au pays natal* et *Discours sur le colonialisme* ; du texte d'un rapport de recherche scientifique sur le *racisme* de Daniel Guérin et Réjan Pelletier (2003) : *Le racisme voilé chez les jeunes Canadiens* ; du texte du discours de Martin Luther King : *I have a dream* ; et du *sous corpus dictionnaire*, constitué de définitions des mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* issues de plusieurs dictionnaires. Nous avons, enfin, le *sous corpus numérique* (en abrégé : RSN) composé de commentaires d'internautes suite à la publication d'enregistrement de contenus d'émissions socio-politiques sur internet : *Yahoo* et *Youtube* notamment.

Toutes les données issues de la presse écrite quotidienne (en abrégé : PEQ) comme hebdomadaire (en abrégé : PEH) française, sans exception presque, ont été extraites de la base de données **Europresse** [en ligne] avec pour principe d'extraction la requête : racisme islamophobie

| antisémitisme pour des articles parus entre janvier **2001** et décembre **2015**. Cela veut dire qu'il doit y avoir dans le titre et/ou dans le corps de l'article qui devra être pris en compte, l'un au moins des trois mots. Pourquoi **2001** et **2015**? Ces deux bornes d'années correspondent, pour la première à l'année des attentats du 11 septembre à New York et pour la deuxième, les attentats des 7, 8 et 9 à Paris, période qui a, de toute évidence, abîmé les relations avec les *musulmans* et monde *arabe* en général.

Ces sous corpus ont été balisés, c'est-à-dire que nous y avons introduit trois balises : la balise <Source> celle qui identifie le nom du *sous corpus*, par exemple : <Source=Libé> (pour **Libération**), la balise <Auteur>, celle qui identifie le nom de celui qui a écrit l'article ou le document exploité, par exemple : <Auteur=A._C.> (pour **Aimé Césaire**) ou <Auteur=Pierre_Tanger> (pour **Pierre Tanger**, journaliste à la rédaction de *Minute*) ; et la balise <Année>, celle qui identifie la date de publication de l'article ou du document exploité, par exemple : <Année=2015_déc_24> (pour 24 décembre 2015). L'étape de l'introduction de ces balises est un moment primordiale de *nettoyage* et de *préparation* du corpus sans laquelle il ne serait pas possible d'effectuer des analyses statistiques croisées sur les données.

2.2. Ancrage disciplinaire : des sciences du langage aux SIC et vice-versa

Pour ce *deuxième temps*, et du point de vue théorique et conceptuelle, la question : « *D'où parlez-vous ?* » que nous prêtons ci-dessus à une voix *tiers* prend tout son sens parce qu'elle nous oblige à nous situer par rapport à une ou des théorie(s) scientifique(s) attestée(s) et dont il est fait recours dans notre champ disciplinaire et/ou voisin pas trop lointain. Nous nous inscrivons en *sciences du langage*. Plus spécifiquement en *linguistique* et en *analyse du discours* (en abrégé : AD). Pourquoi ? Parce que nous nous intéressons aux questions de production et interprétation du *sens*, aux relations syntaxiques et paraphrastiques notamment, au lexique, et bien évidemment, aux stratégies argumentatives par rapport à leur visée pragmatique. Nous revendiquons aussi une inscription dans les *sciences de l'information et de la communication* (en abrégé : SIC) dans la mesure où, nous nous intéressons au « dispositif médiatique »⁵⁰², aux « actes de langage, [...], à la narration, aux citations, reprises et autres échos polyphonique » (Bonnaïfous, 2006 : 220); parce que, nous nous intéressons à la notion d'*espace public* (Jürgen Habermas), « aux corpus oraux et/ou télévisés »

⁵⁰² Qu'est-ce que SIC ?, <https://editions-non-standard.com/collection-sic/why>, consulté ce 19.02.2019.

(*ibid.* : 220), à la notion du *feed back* liée au *récepteur*, et surtout au *discours* comme matériaux d'échange et *objet* d'analyse. Autant de concepts interdisciplinaires partagés qui font qu'il n'est pas concevable « d'imaginer que l'analyse du discours et les sciences de l'information et de la communication puissent s'ignorer » (Bonnaïfous, 2006 : 220). La thèse de Guillaume Carbou, portant sur « **Les médiations symboliques à l'œuvre dans les débats de sociétés : l'exemple de l'accident nucléaire de Fukushima dans les commentaires d'actualité sur le web** », inscrit officiellement en SIC, qui propose une « étude communicationnelle des controverses et des débats publics » (Carbou, 2015 : 438) et qui convoque des concepts et théories du « champ de l'analyse du discours [...] : textualité, implicite, [...] matérialité langagière, opacité, dialogisme, extériorité du sujet, vision du monde, interactivité, activité langagière, cognition, et constitution de corpus », en les proposant comme « guides utiles pour l'approche des discours » (*ibid.*) est un exemple éloquent de la relation quasi fusionnelle des deux champs de recherche.

Nombre de ces concepts et/ou notions, que nous avons convoqués mais dont nous ne ferons pas entièrement état dans cette conclusion ont été discutés dans cette étude. Néanmoins, nous trouvons intéressant de rendre visibles ceux et/ou celles de ces concepts/notions qui mériteraient d'être mentionné.e.s ici. Nous pouvons citer, à titre d'exemples : *mot* et *pouvoir*, *énoncé*, *texte* (**textualité**), *discours*, *interdiscours*, **corpus**, *référence*, *réfèrent* et *référentiation*, *extra-linguistique*, **dialogisme**, *signification*, *sens*, *langage* et *réalité sociale*, *objet*, *objets sociaux*, *objet de discours* et *objet discursif*, *dénomination* et *nomination*, *fait*, *événement* et *médiatisation*, *frontière*, *identité*, *altérité*, *intérité*, *interculturalité*, *temporalité* et *spatialité*, etc.

2.3. Articulations théoriques et conceptuelles

Le cadrage théorique posé répond à nos connaissances en matière de théories linguistiques et discursives comme à nos préoccupations de recherche : celles des **enjeux sémantiques et socio-discursifs autour de racisme, islamophobie et antisémitisme** dans l'espace du débat public français, les stratégies discursives qui entourent la *circulation* des **violences verbales** qu'appellent leurs manifestations et leurs impacts sur la cohésion socio-politique du pays : la France. À cet effet, nous avons convoqué la théorie de l'*Analyse du Discours à Entrée Lexicale* (Marcellesi, 1976), la théorie de la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* (Galatanu, 1997 ; 2018), la *théorie sémiolinguistique du discours* (Charaudeau et al., 1995) et, accessoirement, la *méthode complémentariste* (Devereux, 1977 ; Laplantine, 2002). Nous ne reviendrons pas ici sur les présupposés ou les postulats de ces théories. Il sera possible de se reporter aux développements qui leurs ont été consacrés dans le

corps de la thèse. Néanmoins, il nous semble essentiel de rappeler que ce qui justifie en grande partie le choix de ces théories, c'est notre option d'entrer dans l'analyse des discours constitués en corpus par les *mots* : **racisme**, **islamophobie** et **antisémitisme**. Cette option opérée présente un aspect paradoxal lié à l'une des orientations épistémologique de la théorie de la SPA que nous plaçons néanmoins au cœur de notre appareillage théorique, ce que nous ne manquerons pas de clarifier dans l'exposé des résultats de la recherche.

L'une des premières questions à laquelle nous avons d'abord tenté de répondre, c'est celle de l'adéquation entre le *langage* et le *réel* ; autrement dit, entre les *référents* ou *objets* du monde. C'est, autrement dit, la question de la place de l'*extra-linguistique* (Kleiber, 1997) dans une théorie linguistique. Une question qui a suffisamment été débattue avant nous par des chercheurs de renom et dont il serait long de mentionner tous les noms ici et avec les contributions de chacun. C'est une question qui a opposé deux courants de pensée : les *structuralistes* (structuralisme) et les *poststructuralistes* (poststructuralisme) ; question sur laquelle il nous a paru irrémédiablement important de revenir afin de clarifier notre position. Face à cette question, la réponse des *structuralistes* a été celle de mettre, quoique *provisoirement* (Frath, 2014), le *référent* (le *res*) de côté. Les *poststructuralistes*, eux, l'ont assimilé à la notion de *concept* (le *conceptus*), au *signifié*. Or, le *concept* est une *représentation mentale* ou *symbolique* de la *chose* ou du *réel* qui ne peut être assimilé au *référent* ; autrement dit, à « la réalité [...] pointée par la référence » (Petit, 2002 : 487-488), même si cette *réalité* n'est qu'une *réalité perçue*. Et c'est l'articulation de cette *référence* avec la *référenciation* comme processus de « catégorisation » (Mondada et Dubois, 1995 : 276) qui garantit la mise en relation entre *référent* et *mot*, par le mécanisme de la *dénomination* (Kleiber, 1988 ; 2001) lui-même garanti par le principe de la *relation dénominate* (*ibid.*) fondée sur « une association référentielle durable ou stable », dont le *statisme* critiqué est/a été comblé par la *nomination* (Siblot, 2001 ; Garric et Longhi, 2014) en discours. Comme l'on peut s'en rendre compte, nous avons adopté pour une position *référentialiste* ; mais un *référentialisme* non *radical*, qui partage, partiellement donc, la recommandation de Paul Siblot (1990 ; 2001[en ligne]) consistant à « se garder d'une sémantique référentielle immédiate et trompeusement "objective" ». Notre position se justifie surtout par le fait que le *langage* ne peut pas se départir du *référent* ; il ne peut pas manquer de renvoyer à l'*extra-linguistique*, non assimilable au *concept* sinon au *signifié*, sans lequel « aucune théorie du discours ne [peut] se constituer » (Maldidier et al., 1972 : 117).

C'est au regard de cette position que le paradoxe dont nous avons fait état au sujet du choix de la théorie de la SPA doit être clarifié. En effet, la SPA, en tant que théorie *sémantique* et *argumentative*, a adopté une orientation épistémologique *onomasiologique* qui fait que dans sa démarche d'analyse,

elle part des *concepts* aux unités linguistiques. En convoquant la SPA, nous adoptons de fait cette démarche à laquelle devrait s'opposer l'approche *sémasiologique*, celle pour laquelle nous avons optée, et qui part plutôt de l'analyse du *mot*, du signe linguistique vers le *concept*, vers les *représentations*. Nous défendons ici une articulation *onoma-sémasiologique*⁵⁰³ qui privilégie l'analyse du discours par une *entrée lexicale* mais sans négliger la dimension structurelle que garantit l'*onomasiologie*. Pour nous, avant le *concept*, il y a d'abord le *réfèrent*, l'*extra-linguistique* qui reçoit une *désignation* (stabilité occasionnelle de la relation) et/ou une *dénomination* (stabilité durable de la relation) par l'attribution d'un *mot* ; et c'est lui qui « réfère à » par *référenciation*. En outre, la SPA, certes, prend en compte, à travers sa deuxième *strate* : celle des *stéréotypes*, la dimension *culturelle* qui imprègne le choix des *mots*, avec les *représentations* qui leurs sont associées, leur insertion, par les interlocuteurs en situation de communication, dans des structures syntaxico-argumentatives. Mais, la convocation de la *théorie sémiolinguistique du discours* nous a permis d'amplifier cette dimension à travers la mise en œuvre de deux de ses *principes* fondamentaux : le *principe d'altérité* et le *principe d'influence*. L'*altérité* présuppose la rencontre des *identités* ; et pour qu'il y ait *acceptation mutuelle*, au-delà des jeux d'*influence*, ou des *antagonismes*, il est impérieux de sortir du « regard binaire » *identité-altérité* (Demorgon, 2005, 2010) pour (re)mettre au centre de ce rapport de force, l'*intérité* fondatrice (Watsuji et Berque, 2011 ; Leray, 2010[en ligne] ; Demorgon et Carpentier, 2010). C'est par la notion d'*intérité* que s'opère la sortie de la *dualité* (confrontation) *identité-altérité* pour, disons, la *trinité* qu'il est possible de définir comme processus de *régulation* des *antagonismes identitaires* (Demorgon, 2005) sources de *violences verbales*, *physiques*, etc. Elle exige que soit prise en compte la *spatialité*, concept venu de la philosophie japonaise, et non plus seulement la *temporalité*, théorisé dans la philosophie européenne, allemande en particulier (référence à Heidegger), dans les éléments du *continuum* de la grille de lecture des conditions harmonieuses de l'existence humaine à travers les *relations à soi* aux *Autres*. C'est ici que la *méthode complémentariste* (Devereux, 1977 ; Laplantine, 2002) nous a été d'une grande utilité. Elle nous a été utile dans la compréhension du biais de la « rigidité de l'approche culturaliste » qui, dans l'étude de ces *relations* procède à une survalorisation de la notion de « culture » (Abdallah-Pretceille, 2001 : 232). Elle nous a été utile pour comprendre l'intérêt qu'il y a à « penser la discontinuité entre les cultures » avec pour principe la préservation des « mouvements de flexion et de torsion, de distorsion ainsi que les modulations et intonations de la vie affective » (Laplantine, 2002 : 30). Elle nous a surtout

⁵⁰³ Cette articulation est défendue par Galatanu (2018, p. 205-206) à travers la formulation de l'hypothèse de la « reprise interdiscursive de stéréotypes nouveaux [...] susceptible de stabiliser dans la langue de nouvelles significations du mot, participant ainsi au changement sémantique ». Elle fait remarquer surtout que cette « approche du changement sémantique relève ainsi à la fois d'une démarche sémasiologique [...], mais aussi d'une démarche onomasiologique, permettant une prédictibilité de ce changement à partir des évolutions culturelles et des discours qui les accompagnent ».

permis de comprendre que, cette théorie « métaculturelle » fondée sur le paradigme du *bricolage*, au sens non péjoratif du terme, pouvait être l'objet d'un nouvel éclairage. Nous avons, de ce point de vue, parlé de *nouvelle méthode complémentariste*. Qu'apportons-nous de nouveau à cette méthode ? En effet, la *méthode complémentariste* telle qu'initée par Georges Devereux (1977) et retravaillée par François Laplantine (2002) qui suggère, lui-même, que la méthode soit appuyée sur une *théorie du langage*, est une « pensée de la totalité interne » qui ne régit que les mouvements de « transformation nés de la rencontre » (Laplantine, 2002 : 30-31). Autrement dit, elle ne se préoccupe que de la « pensée du dedans » à laquelle devra s'articuler la « pensée du dehors » (Foucault, 2018) : comme une « pensée de la totalité [externe] » pour prendre en compte les éléments structurants de l'*avant* du *dehors* et de l'*après* du *dehors* de la *rencontre*. Autrement dit, pour que le *dedans* fonctionne bien il faut prendre en compte les «*avants*» (les *passés*) du *dehors* des pôles (les acteurs en situation) de la *rencontre* ; les prendre en compte, c'est savoir pouvoir opérer une projection de l'*après* (le *futur*/les *futurs*) du *dehors* des pôles qui se sont rencontrés. Ce *dehors* si essentiel comme le *dedans* traduisent la problématique de la place du *sujet parlant* dans le langage de la « fiction », un *sujet* (« je ») qui n'est pas forcément celui de la « vérité » (Foucault, 2018 : 13) et où il (le *sujet*) « disparaît » en étant pourtant « présent », traduisent aussi bien le paradoxe du jeu de « présence-absence » ou du « montrer-cacher » dont parle Laplantine (1999 : 98) dans *Je, nous et les autres. Être humain au-delà des appartenances*, principe de « l'oscillation », dit-il, qui garantit « l'entre-deux », l'*interculturalité*, et qu'il a pu observer dans de nombreuses régions du monde, citant en exemple le *Brésil* et le *Portugal*. C'est dire qu'en dépit de la *conflictualité*, des *violences verbales* et/ou *physiques* qui alimentent les *faits sociaux*, l'*interculturalité* ne saurait être pensée comme une *utopie*, mais une *possibilité* ; elle est ajustement des « comportements sociaux » (Cuet, 2013), « construction toujours à reprendre » (Abdallah-Pretceille, 2011 : 229). En outre, et partant des analyses de Laplantine (2002), la *méthode complémentariste* doit, tout en s'appuyant sur la notion d'*universalité*, sortir de sa vision *anhistorique* pour éviter deux excès : la « sublimation » culturelle, piège de l'*(un)monoculturalisme* et la « désublimation » culturelle, piège de la minoculturophagie. Elle doit également s'ouvrir à la « forme », autrement dit, à « l'esthétique » en gommant la distinction courante faite entre *sensibilité* et *intelligence* comme entre « ex-plication » et « implication » (*ibid.*).

3. Troisième temps. Exposé général des résultats

3.1. Résultats épistémologiques. Des mots aux objets sociaux, de discours et/ou discursifs

Les *mots* ont un réel *pouvoir*. Ils sont capables de « blesser » (Charaudeau, 2013), d'*affecter*, voire de *tuer*. Si dans la *langue*, ils sont, pour la plupart, chargés sémantiquement, c'est dans les *discours*, les *usages* ou les *contextes* d'emplois que cette charge s'amplifie avec, bien souvent, le poids des *mots outils*. On pourra, ici, se rappeler de : **les musulmans** du journaliste chroniqueur Philippe Tesson (cf. sous corpus en **annexe**) désignés comme « problème » de la France. Si la catégorie : *musulman* était déjà problématique avec la stratégie d'*accusation* et/ou d'*exclusion* à l'œuvre, elle l'est devenue davantage avec l'effet de *généralisation* qu'opère le déterminant (*article indéfini*) « les » dans le syntagme. On l'a vu aussi avec, nous faisons ici un emprunt à la riche actualité de « petites phrases » pendant la rédaction de la thèse, les *fainéants*, *ceux qui ne sont "rien"*, les *gaulois réfractaires*, *ces néo-ruraux qui veulent vivre comme les citadins*, etc. du Président français, Emmanuel Macron, énoncés lors de certaines de ses prises de paroles publiques.

De nos analyses, il apparaît que *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont des *objets sociaux* dont le mode d'existence repose fondamentalement sur la *croyance*. Ils sont surtout « marqués par la *subjectivité* que l'*objectivité* dans l'*interdiscours* à travers le mécanisme de la *nomination* » définie comme « processus discursif dont la dénomination est le résultat » (Garric, 2010). La *nomination* nourrit, et inversement, les *récits* produits sur eux par les interlocuteurs dans l'*espace* du *débat public*. Ils sont porteurs de valeurs de *jugement* et ont un **[1] caractère épistémique** parce que « leur vérité ou [...] leur fausseté ne peut être établie "objectivement" » ; puis un **[2] caractère ontologique** parce que leur « mode d'existence dépend » du fait qu'ils sont, comme « les douleurs », **ressentis** « par des **sujets** ». (Searle, 1998 : 21). Outre ces deux caractères identifiés par Searle pour les *objets/faits sociaux*, de façon générale, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont des « faits sociaux » **ontologiquement** comme **épistémiquement subjectifs** et **objectifs** à la fois en ce sens qu'ils existent non seulement par/à travers la manifestation de certaines « attitudes » sociales et l'expression de *ressentis* des *sujets* victimes directes ou non ; mais aussi par la saisie de quelques **[3]** (caractères) « **caractéristiques intrinsèques** » (*ibid.* : 27) qui leur sont attachées et qui « existent indépendamment de tous les états mentaux, [des sujets] à l'exception des états mentaux eux-mêmes [...] » (*ibid.* : 26) et qui, surtout, « n'existent que relativement à nos intérêts, attitudes, positions, buts, etc. » (*ibid.*). Ils ont aussi, et enfin, un **[4] caractère synthétique** parce qu'ils sont construits *dans* et *par* des activités de *nomination* (Veniard, 2007 : 28), par des *événements* qui adviennent, se précédant, se succédant, se surdéterminant dans des *lieux* spécifiques en opérant une « saisie référentielle globale » (*ibid.*) à travers les sens que leur attribuent des « agents », témoins directs ou non et que font porter l'acte de *nomination* de « l'invisible des faits au visible de la réalité sociale » (Badiou, 1988 ; Veniard, 2007). Des *événements* dont l'existence dépend du ou des récit(s) qui les construisent ; *récit* comme une « manière d'ancrer l'expérience humaine dans le

temps » (Veniard, 2007 : 29), *récit* traversé, comme l'acte de *nomination* d'ailleurs, par la *temporalité*. Des *événements* dont les sens sont construits dans l'*intersubjectivité* des *sujets parlants*, certes ; mais, comme nous le pensons, sans qu'il ne soit impossible d'y déceler, aussi dérisoires qu'ils puissent paraître, des traces d'*objectivité*. Des *événements* qui atteignent leur "majorité" (événement « majeur »), sortant de ce fait de l'*anonymat*, par la « médiatisation » (Petit, 1991 : 10) ; et qui parviennent, dès lors, à s'inscrire dans les *mémoires collectives* amorçant ainsi ce que nous appellerons itinérance mémorielle transgénérationnelle.

En tant qu'*objets sociaux*, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont des **objets de discours** (Sitri, 2003 : 39) parce qu'ils sont, par « thématization, c'est-à-dire [...] la mise en position initiale d'un constituant » (Sitri [en ligne])⁵⁰⁴, « constitué[s] de discours et dans le discours [...] dont il[s] garde[nt] la mémoire » en « se déployant à la fois dans l'*intradiscours* et dans l'*interdiscours* » (Moirand, 2002 : 407), en s'imprimant, de ce fait, comme manifestation du « principe dialogique » : *dialogisme interlocutif* et *dialogisme intralocutif* (Bakhtine, 1975). Les mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* appartiennent, au regard de tout ce qui précède, à la *classe-objet* de type *méréologique* associée à la *logique naturelle* et fondée sur la « relation de partie-tout » ou « relation d'ingrédience » (et non de « propriété » spécifique à la *logique formelle*) dont la caractéristique fondamentale est celle de pouvoir « accueillir non seulement l'objet initialement ancré dans le discours mais aussi tout ingrédient de cet objet » (Moirand, 2002 : 406 ; Sitri, 2003 : 33)⁵⁰⁵. En dehors de la notion d'« objet de discours » qui permet de les circonscrire par le mécanisme de la *thématisation*, la littérature scientifique a recensé la notion d'« objet discursif » (Longhi, 2008a, 2009)⁵⁰⁶ qui est plutôt ancrée dans la *phénoménologie* et qui conçoit l'*objet* comme une « synthèse » d'*apparences*/d'*expériences*, *apparences* dont il tire son *sens*. Cette notion a le mérite, sans apparaître comme concurrente de celle d'« objet de discours », de permettre de penser la dimension *sémantique*, *discursive* et *extra-linguistique*, et par conséquent *référentielle*, des *objets* que nous étudions ici, en plaçant le *sujet parlant* au cœur des *enjeux socio-discursifs*.

3.2. Résultats de l'analyse *qualitative* : étymo-morphologies et significations linguistiques

⁵⁰⁴ Cf. l'article : « L'Autonyme dans la construction des objets de discours ».

⁵⁰⁵ Cette conceptualisation de la notion d'objet dans le concept d'objet de discours s'appuie sur les travaux de Stanislaw Lesniewski, de Marie-Jeanne Borel de Jean-Blaise Grize (1990, 1996) et de Denis Miéville (1983). Elle emprunte aussi aux travaux de Jean-Jacques Courtine (1981) par rapport à la notion de « thèmes de discours » et d'une certaine manière à Rastier pour sa critique de la notion de « faisceau » associée à l'analyse de l'objet telle que la conçoit Grize.

⁵⁰⁶ Longhi s'est appuyé sur les travaux de Franck Lebas (1999) mais aussi sur ceux Lebas et Cadiot (2003).

Du point de vue morphologique, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont des *mots simples* ou *monomorphématiques* (Garric, 2007), certes, mais *construits* par dérivation pour *racisme* et *antisémitisme* puis, par *composition* pour *islamophobie*. Il est, par ailleurs, possible de voir *racisme* et *antisémitisme* non pas comme des mots dérivés de type *ordinaire* mais de type *savant* en raison de la dimension *idéologique* qui se traduit à travers le suffixe *isme*.

Du point de vue de la signification linguistique et selon le protocole de la *Sémantique des Possibles Argumentatifs*, *racisme* présente comme « propriétés essentielles » (Galatanu, 2018) du *noyau* : *hiérarchie des races* avec comme enchaînement du bloc d'argumentation interne : [croire en l'existence des races humaines DC croire en une hiérarchie entre les races DC établir une hiérarchie entre les races]. Unité lexicale « monovalente », « racisme » est un prédicat nominal doté de plusieurs **valeurs** : la **valeur de jugement de vérité** avec l'activation, au vue de l'analyse du corpus lexicographique, de la modalité *doxologique* (<croyance>), la **valeur ontologique** avec l'activation des modalités *déontique* (<permis>/<interdit>) et *aléthique* (<nécessaire>/<possible>), puis la **valeur axiologique** orientée négativement avec l'activation des modalités *éthique-morale* (<bien>/<mal>) et *affective-bédonique* (<souffrance>) mais aussi *pragmatique* (<influence>/<domination>). Les mots *inférieur*, *supérieur*, *domination*, *violence*, *mépris* et *agressivité* sont quelques *stéréotypes* (en abrégé : *Sts*) associés à « racisme ».

Les *Possibles Argumentatifs*, illustration du premier niveau de l'*interface* langue-discours, associe « racisme » à : *doctrine*, *théorie*, *hostilité*, *infériorité* et/ou *supériorité raciale*, *croyance*, *combat*, *rejet*, *hiérarchisation*, *catégorisation*, *idéologie*, *ethnie*, ***soumission***, ***oppression***, *pureté* et/ou *impureté* etc.

Pour la signification linguistique, *islamophobie*, prédicat nominal féminin, présente comme « propriété essentielle » (Galatanu, 2018) du *noyau* du mot : *hostilité* à l'*islam* / aux *musulmans* / à la *culture musulmane*. « Islamophobie » est porteur de **valeurs** de jugement de vérité avec l'activation de la modalité *doxologique* (<croyance>), la **valeur axiologique** avec l'activation des modalités *éthiques-morales* (<bien>/<mal>) et *affective-bédonique* (<souffrance>) mais aussi *pragmatique* (<influence>/<domination>) avec une orientation axiologique négative inscrit dans le *noyau* même de *islamophobie*. Les mots *domination*, *supérieur*, *combat*, *hostilité*, *agressivité*, *mépris*, *violence* etc. sont quelques *stéréotypes* auxquels renvoie « islamophobie ».

Les *Possibles Argumentatifs* associe « islamophobie » à : *peur de l'islam*, *peur* ou *haine des musulmans*, *religion chrétienne tolérante et plus ouverte*, *souffrances aux personnes musulmanes*, *mépris envers la religion musulmane*, *rejet*, *hostilité*, *hiérarchie/hiérarchisation*, ***soumission***, ***oppression***.

Prédicat nominal masculin, la signification linguistique de « antisémitisme » présente comme *noyau* : *hostilité à la race juive*. Il est porteur de la *valeur ontologique* avec l'activation de la modalité *aléthique* (<nécessaire>/<possible> ou <impossible>), la *valeur de jugement de vérité* avec l'activation de la modalité *doxologique* (<croyance>) et la *valeur axiologique* avec l'activation des modalités *éthiques-morales* (<bien>/<mal>), *affective-hédonique* (<souffrance>) mais aussi *pragmatique* (<influence>/<domination>) avec une orientation axiologique négative inscrit dans le *noyau* même de « antisémitisme » ce qui fait de lui un *monovalent*. Il déploie comme stéréotypes : *non fréquentable* (juif), *infériorité* et/ou *supériorité*, *domination*, *mépris* (devoir mépriser), *combattre*, *hostilité*, *agressivité*, *violence*.

Les *Possibles Argumentatifs* associée à « antisémitisme » : *judéophobie*, *nuisible*, *catégorie*, *religion chrétienne tolérante et plus ouverte*, *pratiques judaïques à interdire*, *poursuivre les juifs*, *mépris envers le juif*, *hostilité*, *exclusion*, *hiérarchie*, *discrimination*, *oppression*.

Outre le fait que *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* aient toutes (unité linguistique) les trois une orientation *axiologique négative* inscrite dans leurs *noyaux* même et faisant d'elles des entités *monovalentes*, « islamophobie » rejoint « racisme » par rapport au trait /hostilité/ (trait *mineur* dans *racisme*) ; mais, sans recevoir comme *qualificatifs*, les concepts de “théorie”, d’“idéologie” et de “doctrine”. Il nous semble que la morphologie de *islamophobie* (avec l'absence de *isme*) explique, mais sans doute en partie, cette absence d'orientation *doctrinaire*. « Antisémitisme » partage ce même trait /hostilité/ qui participe directement à la définition de son *noyau* : *hostilité à la race juive*.

Dans le *noyau*, *juive* est saisie comme *race* ; dessinant, de ce fait, une typologie raciale, alors qu'on aurait pu s'attendre à *hostilité aux sémites* comme *noyau*. Cette observation autorise à formuler et à soutenir *l'hypothèse* qu'il y a dans *antisémitisme*, quelques *particules de signification* du *noyau* du mot *racisme*. Et cela peut conduire à l'appréhender comme une « variante » de *racisme*. Seulement, le *noyau* de *racisme* n'est pas, lui-même, *hostilité à l'égard des races*, ce qui conduit à se demander, en partant de l'idée qu'elles existent réellement, *lesquelles* ? Cette observation oblige à penser, pour que l'idée soit acceptable, avec le syntagme *hostilité à l'égard des races*, *hostilités l'égard de la “race”* : “noire”, “arabe”, “blanche”, “juive”, “allemande”, etc.

La « race » ne se définit donc pas qu'en termes de “couleur” de « peau ». Mieux, et nous pensons que c'est important de le mentionner, les *valeurs et les modalités* qui définissent *islamophobie* mais surtout *antisémitisme* se retrouvent dans celles de *racisme* la laissant apparaître comme une entité *générique* des formes de *discriminations sociales*.

3.3. Résultats de l'analyse *quantitative* des données textuelles

3.3.1. Résultats de l'analyse des *Déploiements Argumentatifs* du *corpus de travail*

En mettant en œuvre le quatrième niveau d'analyse prévu par le protocole de la SPA, nous avons identifié les *Déploiements Argumentatifs* des mots ***racisme***, ***islamophobie*** et ***antisémitisme*** en recherchant dans le *corpus de travail*, les enchaînements orientés par les opérateurs argumentatifs non « interchangeables » (Cozma, 2009 : 165) DONC (en abrégé : DC) et POURTANT (en abrégé : PT) qui fixent les termes de la relation, le premier⁵⁰⁷ étant l'*antécédent* et le second, le *conséquent* (X DC Y ; X PT Y). Si le recours à DC est motivé par la présence, dans le contexte d'*usage*, d'un « stéréotype stable et fréquent » dans la « signification lexicale » du mot étudié (*ibid.*), le recours à PT est motivé par la présence « d'éléments lexicaux ou grammaticaux contenant une idée de négation » (*ibid.* : 185). En dehors de ces deux opérateurs, la SPA fait intervenir aussi MAIS dans les enchaînements argumentatifs et contrairement à PT, opérateur *concessif*, qui concourt à la modification de l'orientation axiologique de l'*antécédent* en affaiblissant son *potentiel discursif*, Mais, en plus d'engendrer le même effet, occasionne la « flexion de polarité discursive » (Galatanu, 2002).

L'analyse effectuée sur notre *corpus de travail* dont la taille fait **1.951.626 occurrences** pour toutes les formes lexicales avec spécifiquement **4374** pour ***racisme***, **850** pour ***islamophobie*** et **3272** pour ***antisémitisme*** et en identifiant les *Possibles Argumentatifs* (***troisième niveau du protocole***) puis en les confrontant aux *Déploiements Argumentatifs* a donné des résultats tantôt *normatifs*, c'est-à-dire conformes aux éléments de description de leurs significations lexicales, tantôt *transgressifs*, c'est-à-dire non conformes, voire *inédits* qui participent à la reconstruction de leurs significations en langue.

Selon nos analyses, et pour ***racisme***, soit le mot apparaît lui-même dans les enchaînements argumentatifs en position d'*antécédent*, soit, il est pris dans un syntagme (*racisme anti-blanc*, *racisme imperceptible*) en assurant, de ce fait, la fonction d'*épithète* **montrant ainsi que le mot ne suffit plus à lui seul pour évoquer la question de la "race", plus largement de l'hostilité à la différence et que le langage ou le discours a besoin de marquer l'orientation en termes de cible** (*racisme anti-noir VS racisme anti-blanc*, etc.). Ce constat est la preuve qu'au-delà du *noyau* [hiérarchie des races humaines], les entités *Noirs* et *Blancs* sont constitutives des

⁵⁰⁷ Galatanu en parle en termes d'*argument* et de *conclusion*. Mais, les deux appellations reviennent au même.

processus de *catégorisation* à l'œuvre dans la manifestation du « racisme » autorisant, dès lors, leur présence, en lieu et place du mot *racisme* lui-même, en position d'*antécédent*.

L'association du lexème « extermination » à « racisme » (racisme d'extermination) que nous avons observée dans un enchaînement fait émerger de l'« imaginaire » socio-historique les atrocités de la *Shoah* ou des *camps d'extermination* rapprochant ainsi le sémantisme de *racisme* de celui de l'*antisémitisme* ; et qui s'est d'ailleurs confirmé par l'identification du DA3 (cf. DA, *racisme*). Mieux, *Noirs*, constitutif de *racisme*, renvoyant à une catégorie de groupe humain ainsi dénommée, les membres de cette catégorie sont diagnostiqués (cf. DA9) comme *atteints d'antisémitisme* devenant dès lors un « mal », une « pathologie » dont le « virus » leur aurait été *transmis* par leurs *maîtres chrétiens*. Si, *Noirs* et *maîtres chrétiens* donc *Blancs* sont ici accusés d'*antisémitisme*, montrant qu'ils sont « égaux » dans le « mal », ainsi qu'ils ont été aussi présentés comme étant « compatibles » dans le processus de la « procréation » (cf. DA11), le DA9 ravive l'histoire de l'*esclavage* par la dialectique du *maître* et de l'*esclave*. Par diffusion stéréotypique et effet d'inversion, on retrouve le rejet de la *doxa* de la *supériorité* (*endurants* et *efficaces*) des *Noirs* dans le domaine du sport, celui du *sprint* (cf. DA10) notamment pour traduire l'*égalité* : *Noirs* et *Blancs* sont « égaux » en *sprint*. Si les enchaînements argumentatifs orientés par DC marquant la conséquence sont *normatifs*, nous avons identifié un (cf. DA13) qui articule un enchaînement sur le mode plutôt *assertif* (assertion) de la *non* existence de « races » immédiatement suivi du connecteur Mais [non X DC MAIS +/- x], qui n'entraîne pas ici la « flexion de polarité discursive » (Galatanu, 202, 2018) parce qu'il ne traduit pas une *opposition* systématique entre l'*antécédent* et *conséquent* mais une *restriction* (Charaudeau, 1992) lui conférant la valeur de PT. **On peut conclure que le *conséquent*, dans un DA orienté par DC peut engendrer une « flexion de polarité discursive »** (Galatanu, 2002) *restrictive* si et seulement s'il présente la structure P(-) DC+MAIS Q(+) avec un P(-) impliquant la négation d'un objet x du monde et un Q(+) impliquant l'affirmation d'un objet y du monde ayant au moins un « élément constitutif » (*ibid.*) en commun avec P(-). Nous parlerons, dans ce cas de figure, de *flexion de polarité discursivo-restrictive* (on pensera, dans le DA indiqué, à la proximité sémantique entre « race » et « genre »). En effet, la configuration du DA13 peut correspondre, dans le discours, à une *stratégie de contournement* (forme de paraphrase voire d'euphémisme) consistant à nier un fait pour mieux le réaffirmer ; et surtout dans la mesure où le tabou qui entoure l'évocation de *racismes* ou *racisme* dans l'espace du *débat public* est vécu comme un déni de *démocratie* ou une restriction de la *liberté d'expression* (cf. DA22).

Globalement, avec les DA orientés par DC, la *modalisation* de *racisme*, dans notre *corpus de travail*, est bien plus complexe que dans le *corpus dictionnaire* ou *lexicographique*

avec l'insertion de *stéréotypes* nouveaux et les effets de « flexion de polarité discursive » comme *discursivo-restrictive*.

Les DA de *racisme* orientés par PT, de type *transgressif* par conséquent, donnent à voir une « flexion de polarité » avec un renforcement du potentiel discursif de l'*antécédent* qui peut être le mot lui-même, un autre ou un syntagme composé de ses éléments constitutifs (cf. par exemple DA1 et DA2). **L'opérateur PT peut s'approprier la place de l'opérateur DC (cf. DA4) dans un enchaînement sans qu'il n'y ait présence d'un élément impliquant la *négation* (*jamais*, *non*, *anti* etc.) et que le contenu sémantique du *conséquent* soit ce vers quoi doit orienter logiquement le contenu sémantique de l'*antécédent*. Dans ce cas de figure, les deux termes de l'enchaînement peuvent se permuter sans que son sens, du point de vue de l'orientation axiologique et des valeurs modales, ne soit véritablement impacté. Et ceci, parce que les éléments constituant le *conséquent* font partie des *stéréotypes* durablement associés aux éléments composant l'*antécédent*.** Le caractère *transgressif* peut se traduire, au-delà de la prise en charge de l'orientation du DA par PT, par une critique sociale de *deux poids deux mesures* en termes de comparaison (cf. DA9) entre des faits langagiers autour de *racisme* et de *antisémitisme*. La *transgression* peut également donner lieu à l'expression de la *présupposition* (cf. DA5) ou conduire à la formulation de conclusions (cf. DA12) des effets du *racisme* et de la *xénophobie* sur la « crise » *économique* voire *sociopolitique*. Le marqueur de la *transgressivité* justifiant PT peut ne pas être induite par la présence d'un élément explicite de négation mais se retrouver à travers un mot ou une structure syntagmatique telle que : *identité* en position de *conséquent* par rapport à *anti-racisme universaliste* en position d'*antécédent* (cf. DA10) et *presque uniformément Blancs* (cf. DA 11). Le caractère *transgressif* au-delà de PT peut aussi se manifester ou être porté par l'orientation axiologique du *conséquent* : une orientation axiologique négative (cf. DA3) avec la *présupposition*, du point de vue sociologique, que la *richesse* devrait préserver la société du *racisme* ou encore les *métis noirs* d'en être victimes (cf. DA6). Si certains enchaînements *transgressifs* vérifient la forme *normative* par transformation (cf. DA8 et DA14) d'autres ne l'autorisent pas (cf. DA7 et DA13).

Pour le *sens discursif* de *islamophobie* dans notre *corpus de travail*, les configurations de douze DA (de DA1 à DA7 ; DA9 ; de DA12 à DA14 ; DA16) sur les vingt identifiés, orientés par DC, sont conformes au protocole de la *signification lexicale* du mot telle que décrite en langue. Cette description est l'expression de l'*hostilité* liée à la *montée d'un islam* justifiant contre lui, une *union sacrée* avec l'identification, dans le corpus discursif, d'une série d'égalités conceptuelles impliquant

le mot lui-même ou sa *base* sinon l'un de ses *co-occurents* : islamophobie=abomination ; arabes=musulmans ; islam=islamisme=terrorisme ; islam=fanatisme=fondamentalisme, etc.

De l'analyse du corpus, il ressort l'existence de plusieurs *islams*, deux au moins, avec des renvois topographiques à travers le syntagme *islam de France* contre *islam de X* (l'Iran, l'Arabie etc.) ; mais aussi le syntagme "vrai" *islam* qui présuppose l'existence d'un "faux" *islam* lequel ne serait pas celui pratiqué sur le territoire français. Cinq DA (DA10; DA11; DA19; DA21 et DA22), tous orientés par DC et construits sur le même modèle avec des *conséquents* intégrant la *négation* ([islam DC **pas de** « Loi naturelle »**]) imitant de ce fait le principe de l'environnement de PT, confirment quelques traits de définitions lexicographiques mais vont au-delà en marquant, sur le mode *injonctif* et/ou *déontique*, des faits qui caractériseraient ou non la religion *musulmane* / *l'islam*. Ces modes participent des griefs adressés à *l'islam* à travers *l'islamisme* accusé de « narguer » la *France* (cf. **Figure 14**).

La *conflictualité* émerge du corpus entre *musulmans* et *chrétiens*, les premiers désignant les seconds d'*ennemis* (cf. DA25). L'*État islamique*, vu comme une *agression contre tous les musulmans* est la cible d'*opinions défavorables* (cf. DA17 et DA18). De nombreux DA (DA8 ; DA24 ; DA23) amorcent leurs *conséquents* par des verbes modaux : <comprendre>, <censé savoir>, <savoir faire> qui, en faisant intervenir les valeurs ontologiques, activent des *modalités aléthique* et *épistémique*. À l'interdiction (<interdire>) [d'insulter en islam] (cf. DA24), répond *l'insulte* (cf. DA23).

Toujours par rapport à **islamophobie**, aucun des DA, huit au total, orientés par PT, donc *transgressifs*, n'a pour *antécédent* « islamophobie » lui-même, mais sa base *islam* ou l'un de ses co-occurents : *musulman(s)/musulmane(s)*. L'opérateur PT se justifie ici, moins par la présence de particule de négation (*ne ... pas*), d'adverbe ou une locution adverbiale (*non, jamais*) dans leur environnement ; mais plus par la présence de mot ou de syntagme directement porteur de la négation du point de vue de leur orientation axiologique. Il y a par exemples *peur* donc phobie modalisée par l'adverbe *terriblement* (cf. DA2), *indigne* (cf. DA3), *paradoxal* (cf. DA4) donc existence de contrariété, d'opposition implicite, *nuisibles* (cf. DA6) qualifiant des « agissements » attribués à « musulmane passive », donc inactive et en situation de « soumission », *contrasté* (cf. DA7) qui entre en résonance avec *paradoxal*, et enfin, *victimes* (cf. DA8). Il convient d'y voir une question d'*image*, en termes d'*ethos*, caractérisée par une incohérence ou décalage entre celle que *l'islam* projette (image auto-projetée) d'elle-même en tant que religion (de paix, d'amour, de tolérance), celle qui est construit *dans* et *par* les discours portant sur elle (idéologie avec les **isme**, violence) et puis celle qu'elle s'emploie à renvoyer en réaction à *l'hostilité* dont elle est l'objet. *Hostilité* à bout de

laquelle ne vient pas l'acquisition de la citoyenneté et/ou de la nationalité française par celles et ceux qui ont l'*islam* comme confession religieuse.

S'agissant du lexème *antisémitisme*, au nombre des **dix sept** DA *normatifs* identifiés, par conséquent, orientés par DC, **cinq** ont pour *antécédent* (cf. DA1 à DA7), *antisémitisme* lui-même. Les **dix** autres affichent (deux parmi eux) soit l'adjectif dérivé du mot : *antisémite* (cf. DA7), soit une variante du mot : *antisémitisme* (cf. DA6), ou soit (les plus nombreux) *juif* (cf. DA8 à DA17) la dénomination identifiant la cible de l'*hostilité*. Ces DA reprennent globalement les traits définitoires du *noyau* de *antisémitisme*, mettant en avant la "nuisibilité du juif", l'appel à le poursuivre au motif et à travers le recours à la *modalité volitive* (cf. DA8) que le *juif* veut [(<vouloir>) mettre les palestiniens dehors**]. À ce mobile ou accusation (cf. DA11⁵⁰⁸) de l'*hostilité* s'ajoute des *stéréotypes* le visant, construits autour de la *puissance financière* (cf. DA12 et DA15), autour de la *représentation*, par emprunt historique à travers une comparaison, sans doute, grave, de *juif=nazi* (cf. DA13), autour de la *confiance*, du point de vue électoral : [« électoralement corrects »***] (cf. DA10), qu'il suscite et autour de sa conscience de la *judéité* (cf. DA16). En outre, le discours propose une sous catégorisation de la catégorie juive en identifiant "vrais juifs" qui, par effet de présupposition oriente vers "faux juifs" sous catégorie à laquelle l'on ne peut s'extraire qu'en devenant *chrétiens* (cf. DA18).

Pour ce qui est des DA orientés par PT, *transgressifs* à cet égard, autour du lexème *antisémitisme*, seul le DA4 affiche en position d'*antécédent* *antisémitisme* lui-même. Les huit autres affichent en cette position des co-occurents tels que *shoah* (cf. DA1 et DA2) et *judéophobie* (cf. DA6). Si la *transgressivité* est ici marquée, certes, par la présence explicite d'éléments de négation (*ne ... pas ; ne point, n'... plus guère*, etc.) ; elle a posé question au niveau de certains enchaînements par rapport à la dimension sémantique et/ou discursive. En effet, il n'est pas admissible que le contenu propositionnel des *antécédents* de certains enchaînements (DA2 ; DA3 ; DA5 ; DA6 ; DA8 et DA9) orientent vers des conclusions sinon des *conséquents* inadmissibles. Il n'est pas admissible, par exemple, que *fascisme/nazisme* oriente vers *non antisémite* (cf. DA9) : [fascisme et nazisme **PT** *non antisémite****]. **Ce sont des enchaînements *transgressifs paradoxaux* engendrés par une double négation : la négation de la négation qui fait que l'annulation de *non* dédouble l'enchaînement donnant : [fascisme et nazisme **PT** *antisémite****] sans résoudre le dilemme de la dimension surréaliste qui l'affecte. En réalité, PT se substitue ici à DC**

⁵⁰⁸ Ce DA avec la mention du lexème « problèmes » dont est accusé le juif rappelle les propos de Philippe Tesson sur Europe 1 au sujet du *problème* de la France que constituent les musulmans.

tronquant ainsi la logique argumentative, affaiblissant voire neutralisant le *potentiel discursif* (Galatanu, 2007 : 316) de *fascisme* et *nazisme*. Cet affaiblissement apparaît comme un déni de la réalité, réalité historique (*négationnisme*) ou comme caution à l'idéologie nazie. Réalité historique programmée dans les enseignements scolaires au niveau secondaire (cf. DA1) et qui fait passer l'*antisémitisme* et, au-delà, le *racisme* du statut de *canon* ou de *topique instituée* au statut de *vulgate : topique transmise* (Sarfati, 2012).

Si l'unité linguistique impliquant la négation dans un enchaînement orienté par PT apparaît généralement dans le *conséquent*, nous constatons qu'il peut, quoique rare pourrait-on dire, apparaître également dans l'*antécédent* (cf. DA1).

3.3.2. Résultats de la mise en regard des DA et des *Possibles Argumentatifs*

Étape fondamentale dans la théorie de la SPA, la mise en regard des PA avec les DA analysés ici « participe de la construction du sens discursif » et de la « régénération de la signification lexicale » (Galatanu, 2018 : 231) associés à *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*.

Pour racisme

Les DA de *racisme* sont, globalement, conformes à ses traits de signification : *hiérarchie des races* ; puis, aux Sts comme aux PA identifiés dans le *corpus lexicographique* et auxquels s'ajoutent *antisémitisme*, *condamnation*, *solidarisation* et *faire tomber les murs*. Moins complexe ou manifeste dans le *corpus de travail* que dans le *corpus lexicographique*, la « modalisation » de *racisme* fait émerger les modalités *hédoniques-affectives* (**18 fois** [DA] contre **21 fois** [PA]), la *pragmatique* (**9 fois** [DA] contre **11 fois** [PA]). Alors que les modalités *épistémiques* et *éthiques-morales* sont absentes (**0 fois**) des PA, elles sont présentes dans les DA (**1 fois** = *épistémique*) et (**4 fois** = *éthiques-morales*) ; et la modalité *doxologique* présente dans les PA (**2 fois**) est absente des DA (**0 fois**). En outre, les modalités *déontique*, *aléthique* manifestes dans le *corpus lexicographique* ne se sont presque pas manifestées dans le *corpus de travail*. Il est, dès lors, possible de formuler la conclusion (provisoire ?) selon laquelle l'expression du *racisme*, dans les discours, ne se fonde pas, sinon plus, sur l'idée de <croissance> et que, pour entreprendre la reconstruction de la *signification lexicale* du mot, il faudra rapatrier dans les PA, l'*épistémique* <connaissance> et l'*éthique-morale* <bien/mal>, d'une part, et renforcer l'*hédonique-affective* <souffrance> comme la *pragmatique* <influence/domination>, d'autre part.

En outre, quelques DA *transgressifs* donnent à voir des phénomènes *stéréophagiques* (Galatanu, 2009 : 191, 2018) à l'œuvre, à travers, non pas une interversion systématique des valeurs axiologiques de *racisme*, mais par l'insertion dans la signification lexicale du mot, au niveau des *Sts* et/ou du *noyau*, de nouveaux *stéréotypes*.

Le DA *transgressif* [racisme / discrimination raciale **PT misère***3**] dont nous n'avons pas identifié la forme *normative* dans le *corpus lexicographique* présuppose [racisme / discrimination raciale DC **non misère DC richesse**]. Il y a, là, un enchaînement paradoxal qui insère dans les PA, les stéréotypes *misère* et *richesse* dans la signification linguistique de *racisme*. Le DA *transgressif* [racisme / antisémitisme **PT préjugés et haine**4**] semble⁵⁰⁹ plus paradoxal en ce sens qu'il présente en position de *conclusion* ou de *conséquent* des éléments constitutifs de *racisme* : *préjugés* et *haine* lesquels sont présents dans ses stéréotypes et plus explicitement dans ses PA à travers le trait / *hostilité*/ notamment. Et dans le même temps, ce DA se présente comme la forme *transgressive* du DA *normatif* issu des PA, [racisme **DC rejet** [...] d'autres « races »**4]. Il n'y a pas, ici, insertion d'un nouveau stéréotype (*rejet=préjugés=haine*) mais confirmation et « renforcement »⁵¹⁰ de *stéréotype* existant comme de l'orientation axiologique négative associée au mot. Les DA *transgressifs* : [idéologie exclusive⁵¹¹ **PT hommes honnêtes et anticolonialistes**1**] ; [race **PT amour tyrannique**2**] et [Noirs [phrases similaires sur les Noirs] **PT jamais qualifiées de racistes*9**] ont pour correspondant le DA [racisme **DC idéologie**/*1-2-9**] issu des PA de *racisme* et dont ils rendent, de ce fait, l'enchaînement incompatible, sinon problématique en insérant par là même, de nouveaux stéréotypes dans ceux déjà connus et donc intrinsèques de *racisme* : *amour* qui est surtout *tyrannique*, *hommes honnêtes* et *anticolonialistes*, et avec la possibilité de parler de *Noirs* sans que ce ne soit vu comme acte *raciste*. Le DA *transgressif* [racisme et sort des juifs **PT non autonome**5**] a pour forme *normative* le DA [racisme **DC soumission**5**] issu des PA avec *soumission* qui renvoie à **non autonome**. Il y a ici une situation d'indétermination dans laquelle

⁵⁰⁹ Nous avons employé « semble » ici, parce que selon Galatanu (2009, p. 199[en ligne]), « [...] L'effet de paradoxal ne peut avoir lieu sans l'inscription du stéréotype proposé par le discours dans l'une des zones sémantiques des éléments de [la] signification » du mot. De notre point de vue, c'est qu'au-delà de la non inscription du nouveau stéréotype proposé par le discours, il est possible de parler de paradoxe si la *conclusion* ou le *conséquent* d'un enchaînement discursif orienté par PT donne à voir des éléments normalement constitutifs de la signification lexicale de l'entité à l'étude telle déployée au niveau de N-Sts-PA. Le *paradoxe*, ici, repose d'abord sur le constat de l'incohérence entre éléments de signification et éléments de sens discursif.

⁵¹⁰ Cette analyse renvoie à l'exemple (169b) : *C'est une belle femme, mais elle est aussi intelligente*, de Galatanu (2018, p. 242). Pour l'auteur, cet exemple « est ambigu [...] car il introduit une possibilité d'interprétation du sens discursif qui ne subit pas [le] processus de proposition d'une nouvelle association de *belle* avec *bêtise* ou *non-intelligence*, mais tout simplement un renforcement de l'orientation axiologique positive : « Elle est belle et de plus elle est intelligente ». Cet exemple fait en réalité suite aux exemples : (169) « C'est une belle femme, mais elle est intelligente » ; (169a) « C'est une belle femme, pourtant elle est intelligente » (*ibid.*, p. 241).

⁵¹¹ Il faut entendre par *racisme*, et dans une certaine mesure, *antisémitisme*.

la *transgressivité* et la *normativité* semblent se neutraliser mutuellement : *soumission* et/ou *non soumission*=liberté=indépendance.

Les DA *transgressifs* [anti-racisme **PT** presque uniformément Blancs**11] et [racisme **PT** métis noirs**6] peuvent être mis en correspondance avec le PA [racisme **DC** manifester une *hostilité à la mixité ou au métissage***11-6]. Ils insèrent, de ce fait, les stéréotypes nouveaux *Blancs* et *métis noirs* dans la signification linguistique de *racisme*. Le DA [noirs [acteurs] **PT** rôle difficile et enrichissant**8] peut correspondre à la forme *transgressive* du PA [racisme **DC** mépris**8]. Il présuppose [noirs [acteurs] **DC** rôle *non* difficile **DC** facile **DC** *non* enrichissant **DC** sans épaisseur] et *insère*, dès lors, **non seulement deux nouveaux stéréotypes sous forme de syntagmes dans la signification linguistique de *racisme* : rôle facile et rôle sans épaisseur**, mais surtout élargie ce que Galatanu (2018) appelle le « champ d'expérience sémantique » (domaine du *spectacle*, du *cinéma* en l'occurrence) de cet *objet social*. Le DA [anti-racisme universaliste **PT** *identité***10] peut correspondre à la forme *transgressive* du PA [racisme **DC** auto-préservation**10] **DC** *identité* (*identité* très marquée). C'est l'idée que l'*anti-racisme* surtout *universaliste* ne devrait pas orienter vers *identité* mais plutôt vers *non identité* ou *métissage*. **La conclusion *identité* soit *auto-préservation* devient, dès lors, un constituant à la fois *intrinsèque* et *extrinsèque* de la signification linguistique de *racisme***. Le DA [apartheid en Afrique du Sud **PT** *raison***14] et pour lequel nous n'avons pas identifié de correspondant dans les PA présuppose [apartheid en Afrique du Sud **DC** *raison***14] (*apartheid*=*racisme*), une sorte de validation ou caution du phénomène qui en même temps *insère* *raison* comme nouveau stéréotype, certes un peu paradoxal du point de vue sémantique voire logique, dans la signification linguistique du mot.

Le DA [xénophobie / racisme **PT** *non conséquence mécanique de la crise***12] est, comme le DA8, inédit en ce sens qu'il présuppose [xénophobie / racisme **DC** conséquence mécanique de la crise] et élargie, dans le même temps, le « champ d'expérience » (Galatanu, 2018) au domaine *économique* faisant ainsi du syntagme *crise économique* un potentiel stéréotype de *racisme*. Le DA *transgressif* [provocations xénophobes de style lepéniste **PT** très *euphémisées**13] présuppose que (1) Le Pen est *xénophobe* et (2) qu'il y va avec un style *non euphémisé* **DC** direct **DC** sans détour **DC** sans voile. Cet enchaînement *insère* dans la signification linguistique de *racisme* un nouveau stéréotype : *euphémisme*.

Pour islamophobie

Les DA de *islamophobie* identifiés dans le *corpus de travail* sont conformes, eux aussi, dans leur grande majorité, aux traits définitoires de la signification lexicale du mot : **hostilité** à l'**islam** / aux **musulmans** / à la **culture musulmane**, aux Sts comme aux PA issus du *corpus lexicographique*.

La « modalisation » du mot *islamophobie* fait émerger plus de modalités **hédoniques-affectives** (**12 fois**) dans les DA que dans les PA (**9 fois**); plus de **déontique** (**4 fois**) dans les DA que dans les PA (**2 fois**) ; plus de **pragmatique** dans les DA (**11 fois**) que dans les PA (**4 fois**) ; la modalité **aléthique** présente **1 fois** dans les DA est absente des PA (**0 fois**) ; sont aussi absentes (**0 fois**) des PA les modalités **épistémique** et **éthique-morale** mais présentes dans les DA respectivement **6 fois** et **12 fois** ; les modalités **doxologique** et **volitive** sont absentes des DA (**0 fois**) mais présentes, respectivement, **1 fois** et **2 fois** dans les PA.

Au regard de ces relevés, il est possibles de formuler quelques conclusions (provisoires ?). **La première, c'est que la modalité hédoniques-affectives (<souffrance>/<rejet>/<déplaisir>) est la modalité fondamentale qui traverse l'expression de l'islamophobie.** En outre, son expression dans l'espace du *débat public* se structure autour des modalités **aléthique** (<nécessaire>), **éthiques-morales** (<mauvais>) et **épistémique** (<connaissance>/<savoir certain>) dans les DA, donc les *discours*, totalement absentes de la *langue*, sinon du *corpus lexicographique*. De plus, l'expression de l'*islamophobie* mobilise davantage la modalité **pragmatique** (<domination>/<influence>/<inutile>) dans les interactions verbales que dans la *langue* ; en revanche, elle ne mobilise pas les modalités **volitive** (<vouloir> et **doxologique** (<croyance>/<croire certain>) dans les interactions verbales, donc les *discours* sinon le *corpus de travail* pourtant présentes dans la *langue* ou le *corpus lexicographique*. La modalité **déontique**, elle, est plus mobilisée dans les interactions verbales que ce qu'elle donne à voir dans la *langue*. Et, par rapport à la valeur axiologique, *islamophobie*, comme *racisme* d'ailleurs, déploie une orientation axiologique « négative » inscrite dans le *noyau* même du mot.

Mais, contrairement à *racisme*, l'expression de l'islamophobie n'est fondée dans la langue ni sur une idéologie, ni sur une théorie encore moins sur une doctrine.

La mise en regard des DA de *islamophobie* avec ses PA donne à voir plus d'enchaînements argumentatifs dans le *corpus de travail* que dans le *corpus lexicographique*. Au nombre des **25** DA, seuls **03** ont pour *antécédent* ou *argument islamophobie* lui-même. Les *antécédents* des autres DA s'alternent entre les termes *musulman(e)s*, *État islamique*, *islam(s)*, *arabe(s)* *islamisme*, *islamistes*, *fascislamisation*, *terroristes islamistes*.

Le DA *transgressif* [islam **PT** islamisme***1] et pour lequel nous n'avons pas identifié formellement l'aspect *normatif* dans les Sts et/ou PA présuppose [islam DC **non** islamisme]. Or, la structure de cet enchaînement orienté par DC devrait être sous la forme **a conn b** et non pas **a conn'** NON – **b** qui est sa forme *converse* où **conn** équivaut à DC et où **conn'** équivaut à PT. Avec la présence de NON dans le second segment, c'est DC qui se maintient à la place qui revient normalement à PT' et qui autorise à dire que l'enchaînement orienté par PT « n'est plus », et inversement, « la converse » de celui orienté par DC mais sa forme opposée (cf. Ducrot & Carel, 1999 : 27-28, cité par Galatanu, 2009 : 197, Galatanu, 2018 : 250). La conséquence de ce constat qui renvoie à la distinction (Ducrot et Carel, 1999) entre énoncé *linguistiquement paradoxal* (en abrégé : LP) et énoncé *linguistiquement doxal* (en abrégé : LD), c'est qu'il n'y aurait pas ici de *paradoxe* (Ducrot et Carel, 1999 ; Galatanu, 2009). Mais pour Galatanu (2018 : 250) qui revient sur l'analyse du *déploiement* du mot *adulte*, un exemple de Ducrot et Carel issu de la référence ci-dessus citée, « pour *pas adulte* on peut avoir non seulement la forme converse à l'argumentation de *adulte*, mais aussi son opposée : *pas adulte* « “conseils des parents pourtant pas faire”. Et ceci parce que cette signification paradoxale fausse se situe au niveau des stéréotypes et non des propriétés essentielles, nucléaires du mot *adulte*. »⁵¹². Cette position pose la question de ce qui caractérise un « enchaînement linguistiquement paradoxal » (Ducrot et Carel, 1999 : 17) en *Sémantique Argumentative* et dans la perspective de l'Argumentation Dans la Langue (en abrégé : ADL) dont s'est inspirée la SPA. Selon Ducrot et Carel (*ibid.*) « Pour qu'un enchaînement **a conn b** soit **linguistiquement paradoxal (LP)**, nous demanderons à la fois que **a conn b** ne soit pas LD et que **a conn' b** soit LD ». En appliquant ces deux caractéristiques à l'analyse de *islamophobie*, on aboutit, avec la première, à l'enchaînement [islam DC islamisme] (**a conn b**) qui n'est pas *linguistiquement doxal* (en abrégé : LD) en ce sens qu'il n'est pas inscrit dans la signification ([islamophobie DC *hostilité à l'islam*]) du mot en termes de lien argumentatif interne intrinsèque ; puis, avec la deuxième, à l'enchaînement [islam PT NON islamisme] (**a conn' b**) qui nous semble *linguistiquement doxal* dans la mesure où il s'inscrit dans la signification de *islamophobie*. Dans le même temps, Ducrot et Carel (1999 : 20) affirment que « le paradoxe s'apparente aux enchaînements qui ne sont, ni doxaux, ni paradoxaux [...] ». Et ils ajoutent que la « différence est que pour construire, il commence, [...] par déconstruire » (*ibid.*). Plus encore, pour les deux auteurs, « PT n'a aucune vocation particulière à former des LP⁵¹³. Certes il implique le refus du DC correspondant, c'est-à-dire de ce qu' [ils appellent] enchaînement normatif, mais il en reconnaît en même temps la légitimité. Aspects

⁵¹² Les italiques dans la citation sont du fait de l'auteur.

⁵¹³ LP renvoie à *linguistiquement paradoxal*. Et pour plus de détails par rapport à la complexité pouvant entourer cette distinction, nous renvoyons à l'article des deux auteurs. Ce qui nous semble davantage intéressant à retenir ici, c'est que la mise en garde des deux auteurs à attacher à PT une « vocation » quasi exclusive à la *transgressivité* (voir la suite de la note, p. 533).

normatifs et transgressifs [...] sont indissociables. Chacun suppose l'autre : ils relèvent d'un même bloc. » (*ibid.*). Partant de là, il est possible de noter ici le *paradoxe* du « paradoxe » lui-même, la difficulté qu'il peut y avoir à trancher entre l'enchaînement qui relève du *paradoxal* ou du *doxal* et qui nous ramène à la position de Galatanu (2018 : 250) celle de la possibilité d'identifier à la fois la forme *converse* et la forme *opposée* dans le *déploiement* de l'argumentation interne tant que la manifestation de la *signification paradoxale* ne se situe qu'au niveau des *stéréotypes* et non pas au niveau des *propriétés essentielles* ; c'est-à-dire du *noyau*. **De toute évidence, et au-delà de ces observations, nous pouvons noter le fait que les discours tentent d'imposer par association stéréotypique *islamisme*, et au-delà, *peur*, ([islam PT terriblement peur]) négativement modalisé par *terriblement* (adv.⁵¹⁴ de manière), *fanatisme* ([islam DC fanatisme**14]), *terrorisme* ([islam DC islamisme DC terrorisme**13]) puis *fondamentalisme* ([islam DC propagation du fondamentalisme**16]) dans les éléments de la re-construction de la signification linguistique de *islamophobie*. L'*hostilité* dont est l'objet ou semble être l'objet l'*islam* aujourd'hui apparaît dans les discours comme un "retour de la manivelle" à travers le rappel historique de son passé colonial ([islam a <avoir> PT colonisé et asservi**4]) ; rappel auquel est associé le *paradoxe*, aussi relevé par les discours, qu'un acte de *terrorisme* soit commis par un Français, sur le sol français ([terroristes islamistes PT Français par la carte d'identité**3]).**

Pour antisémitisme

Les DA de *antisémitisme* identifiés dans le *corpus de travail* sont, eux aussi, et dans leur grande majorité, conformes aux traits de signification lexicale du mot : *hostilité à la race juive* en termes de *propriétés essentielles* (Galatanu, 2018) comme à quelques *stéréotypes* qui lui sont associés dans le *discours lexicographique* à travers les PA. Sur les 26 DA identifiés, seuls 06 ont en position d'*antécédent* ou d'*argument* (à gauche du connecteur) le mot lui-même et les 20 autres font alterner, dans cette position, les mots *antisionisme*, *antisémite*, *juif(s)*, *christianisme/judaïsme*, *antijuive*, *judéophobie*, *fascisme* et *nazisme*, *sionisme* et enfin *shoah*.

La « modalisation » de *antisémitisme* fait émerger des *usages* du mot dans les PA, **12 fois** contre **15 fois**, dans les DA, les modalités *hédoniques-affectives*, **12 fois** dans les PA et **18 fois** dans les DA pour les modalités *éthiques-morales* ; la modalité *pragmatique* est un peu plus mobilisée dans les interactions verbales (**18 fois**) que dans la langue (**8 fois**) ; l'expression de *antisémitisme* mobilise plus la modalité *doxologique* (**5 fois**) dans le *discours lexicographique* que dans les

⁵¹⁴ adv.=adverbe.

interactions verbales (**3 fois**) ; alors que la modalité *déontique* est complètement absente des interactions verbales du *corpus de travail* (**0 fois**), elle est à peine mobilisée par/dans la langue, le *corpus lexicographique* ; sont également à peine mobilisées, mais cette fois-ci dans les interactions verbales, les modalités *volitives* (**1 fois**), *désidératives* (**1 fois**) et *épistémiques* (**2 fois**) alors qu'elles sont complètement absentes de la langue, donc du *corpus lexicographique*.

Contrairement à *islamophobie*, *antisémitisme* est fondé, dans son expression publique, sur la notion de *doctrine*. Il se range, de ce point de vue, dans la vision conceptuelle ou théorique de *racisme*.

En termes de correspondance entre DA orientés par PT et PA orientés par DC, l'analyse de *antisémitisme* n'a conduit à aucune observation conséquente si ce n'est à l'intérieur des DA eux-mêmes (voir les DA *en gras*) en considérant principalement les *conclusions* ou *conséquents* : PT *non antisémite* et DC *antisémite*, puis, PT *société feint ne point voir* et DC *phénomène résiduel* et ceci au-delà de l'équivalence sémantique qui semble s'établir entre *nazisme*=*attaque des juifs* mais aussi *antisémitisme*=*judéophobie*=*peur des juifs*.

Partant de l'hypothèse de Cozma (2009) concernant la relation entre les PA orientés par DC et les DA orientés par PT, relation selon laquelle ceux-ci sont les formes *transgressives* de ceux-là, nous avons proposé les formes *normatives* des DA orientés par PT et qui ont en vis-à-vis les DA orientés par DC (en rouge dans le corps de la thèse).

L'enchaînement [fascisme et nazisme PT *non antisémite***9] paraît *paradoxal* (Ducrot et Carel, 1999) en ce sens que son argumentation interne transgresse la *doxa*, autrement dit, le *sens commun*. Le qualificatif antisémite est de ce fait contesté. Or, selon Ducrot et Carel (1999 : 19) « contester un mot, c'est contester une institution, ce qui est aussi difficile pour l'institution linguistique que pour l'institution sociale » ; ici, celle du *nazisme* et/ou du *fascisme*. Car, en effet, il n'est pas imaginable que l'*argument* qui correspond au premier segment de l'enchaînement, ici : *fascisme et nazisme*, n'oriente pas vers la qualification *antisémite* ou la dénomination *antisémitisme*. Le second segment : *non antisémite* amorcé par PT nie doublement la "vérité" du contenu sémantique du premier segment. Le DA en PT [Shoah au programme de troisième et de terminale PT non enseigner**1] est construit sur le même modèle que le DA précédent. *Transgressif* au regard de son orientation et refusant de ce fait, l'orientation DC du DA *normatif* [*Shoah au programme de troisième et de terminale DC <devoir> enseigner shoah**1*] tout en lui reconnaissant une certaine *légitimité* (Ducrot et Carel, 1999 : 20), il nous semble *linguistiquement paradoxal* (en abrégé : LP), peut-être pas au sens spécifique que confère au concept Ducrot et Carel, en ce sens que *enseignement* (<devoir enseigner>) est inscrit dans la signification lexicale de *programme* celui de la *shoah* ici. La structure des trois DA, ci-après : [judéophobie PT société feint *ne point voir***6] ; [parler de « lobby juif »

PT *ne pas* <pouvoir> établir ses actions concrètes**8] ; [sionisme PT avoir (*n'a*) *jamais* été celui du Grand Israël**3] correspondent aux deux autres qui précèdent ici du point de vue de l'orientation en PT et surtout de la marque de négation (*en gras et en italique*) contenue dans le second segment de chacun des enchaînements. Le premier DA, le **6, ne nous semble pas fondamentalement *paradoxal*, *transgressif*, certes. Il traduit la "réalité" d'une forme d'hypocrisie sociale qui consiste à faire semblant (*feindre*) de ne pas « voir » qui n'est pas un *déni* de cette "réalité"-là, celle de la *judéophobie* ; mais l'idée qu'autour d'elle s'est constituée une sorte d'*omerta* ou de silence peut-être coupable. Et c'est en cela peut-être qu'il est/serait possible de parler de *paradoxe* inspirant l'enchaînement : [voir PT feindre de ne pas voir]. Le deuxième DA, le **8, relève également une forme de *contradiction* ou *paradoxe*, dans la mesure où le contenu sémantique du premier segment de l'enchaînement contredit celui du second segment et laisse entrevoir une forme d'accusation : *lobby juif*, sans *fondement*, sans *preuve* : *ne pas* <pouvoir> établir ses actions concrètes. Le troisième DA, le **3, semble acté l'existence du *sionisme* et suggère que soit opérée une distinction discursive entre celui du « Grand Israël » : celui « centré sur son État », celui de « l'État israélien », celui de « l'apartheid et de la colonisation » (Vacarme, 2014)⁵¹⁵ auquel le locuteur de l'enchaînement semble ne pas adhérer et qui s'oppose ou s'opposerait à celui de « la contre-culture israélienne, qui soit déliée du sionisme » (*ibid.*). On aura constaté qu'ici apparaît un *paradoxe*. Car, en effet, [sionisme PT avoir (*n'a*) *jamais* été celui du Grand Israël**3] est un enchaînement *improbable* dans la mesure où le discours de la contre-culture identifié dans l'*interdiscours* oriente, on le voit bien, vers [sionisme DC Israël DC colonisation DC apartheid] ; et il est possible d'aller plus loin soit [sionisme DC racisme DC islamophobie]. Il ne saurait donc y avoir [sionisme PT *non* Grand Israël]. À ces trois DA, il convient d'associer celui-ci : [antijuive dans les campagnes PT il n'y a plus guère de juifs**5]. Tout aussi orienté par PT et par conséquent *transgressif*, il nous semble *paradoxal* parce que le contenu sémantique du second segment qui, par reformulation, et de notre point de vue, revient à [absence/fuite des juifs des campagnes PT antisémitisme] (antijuif/antijuive) entre en *contradiction* avec le potentiel discursif du *noyau* de *antisémitisme* : antisémitisme DC *hostilité à la race juive / à l'égard des juifs* comme trait définitoire pouvant "justifier" les actes associés au phénomène. Cette observation présuppose, si nous nous autorisons de porter un regard à la fois sociologique et géographique sur les dessous de cet enchaînement, qu'en réalité, l'histoire de l'extermination des *juifs* n'a pas

⁵¹⁵ Propos de Yehuda Agus, Israélien anti-sioniste, recueillis par la Revue *Vacarme* dans son numéro 16. Disponible en version papier comme en ligne : <https://vacarme.org/article2369.html>. Consulté ce 11.01.2019.

mis fin à l'*antisémitisme* et que même dans les *campagnes* qui peuvent/pouvaient être des zones de cachette ou d'*auto-exclusion*, les *juifs* y sont/étaient poursuivis, recherchés.

Les trois derniers DA ci-après : [shoah PT dessin croix gammée***2] ; [antisémitisme de populations musulmanes PT victimes traditionnelles du racisme**4] ; [christianisme / judaïsme du Moyen-Orient PT adaptés au monde**7], orientés par PT sont assez proches du point de vue structurelle. En effet, en plus d'avoir le même connecteur, ils ont des *conclusions* auxquelles n'ont pas été intégrées des marques de négation contrairement aux trois autres analysés précédemment. Le premier, le DA***2, nous semble particulièrement intéressant, sinon *inédit*. En effet, dans les représentations de la *shoah*, de l'*antisémitisme*, la « croix gammée » est un *symbole* fort, un stéréotype qui lui est durablement associé. Et c'est ce *symbole*, ce stéréotype qui est ici nié par le second segment de l'enchaînement. On peut tout à fait y voir l'émergence d'un phénomène *stéréophagique* qui ne repose pas, ici, sur la création et l'*insertion* d'un nouveau stéréotype dans la signification lexicale (Galatanu, 2009 : 190 ; 2018) du mot ; mais plutôt l'*exclusion* sinon la *désinsertion* d'un stéréotype existant, fondamental, parce que plus ou moins *stable* par rapport à la description du mot. Le deuxième DA, le **4, énonce sous forme d'accusation que les « populations musulmanes » sont ou seraient coupables d'actes antisémites et que *pourtant* elles sont les « victimes traditionnelles du racisme ». Ce DA présuppose [victimes du racisme DC *non* antisémites]. Le forme inverse ou l'aspect *normatif* du DA**4 étant en *a conn non b*, ce DA entretient un *paradoxe* pouvant se résumer à l'enchaînement [victimes du racisme DC *non* antisémites]. L'aspect DC sous-entend qu'il y a « interdépendance sémantique » (Ducrot et Carel, 1999) entre les deux segments de l'enchaînement. Mais la présence de *non* dans le second segment met à mal cette « interdépendance sémantique », et surtout que le syntagme *non antisémites* n'est pas intrinsèque à *racisme*, autrement dit, il n'est pas inscrit dans la description de la signification lexicale du mot. En outre, ce qu'il convient de lire à travers ce DA, c'est que la leçon à tirer du fait d'avoir été *victimes*, *traditionnelles* ou non du *racisme*, ne prémunit ou ne prémunirait pas du développement et de la manifestation de l'*hostilité* à l'égard de l'*Autre*, ici, le/les *juif/juifs*. Le troisième et dernier DA de cette série enfin, le **7, lequel se présente aussi sous l'aspect *transgressif* engage, dans l'enchaînement, un *argument* qui spécifie le *christianisme* et/ou le *judaïsme*, celui ou ceux du *Moyen-Orient*, région à forte pratique de l'*Islam* en tant que religion, et dans la *conclusion*, son *adaptabilité* (« adaptés ») « au monde ». Une sorte de compatibilité de l'incompatibilité qui convoque le *paradoxe* dans la mesure où, le segment PT *adaptés au monde*, en marquant cette compatibilité paradoxale de *islam* avec *christianisme* ou *judaïsme*, « tue » toute *évidence* relationnelle entre ces religions, sinon la fragilise.

3.4. Résultats de la vérification des hypothèses de recherche

Le *corpus discursif* dont est extrait l'ensemble des *Déploiements Argumentatifs* analysés et confronté aux données du *corpus lexicographique* exploité a permis de répondre aux **trois hypothèses** énoncées au départ de notre étude comme celle énoncée comme complémentaire au cours de la recherche.

3.4.1. Première hypothèse de recherche

La première hypothèse postule que l'expression du racisme, de l'islamophobie et de l'antisémitisme ne passe pas prioritairement par l'usage explicite de ces mots eux-mêmes mais par des stratégies paraphrastiques sinon plurisémiotiques.

D'où vient cette *hypothèse* ? Elle vient de l'analyse des *interactions langagières* entre Leclère et la journaliste reporter de **France2**. D'abord, l'*accusation* de *responsables de la merde*, de *problème de la France* à l'encontre de : **les M/musulmans**, telle que formulée dans le *contexte* (cf. **annexe** : *corpus échange Tesson et Morandini*) est un premier niveau de réponse de la stratégie pour dire *islamophobie* comme se peut être *racisme* ou *antisémitisme*. Le mot n'est donc pas dit, énoncé ; il est suggéré, représenté par/ à travers une **stratégie paraphrastique**. Il est dans l'*implicite argumentatif* à « visée lexicale » pour reprendre l'expression d'Olga Galatanu (2018). Le mot lui-même n'ayant pas été énoncé dans le *contexte discursif*, on ne devrait donc pas parler d'*accusation* et/ou de *défense* ou *rejet de l'accusation*. Or, c'est bien ce que nous avons : *accusation* (par Tesson) dans sa forme généralisée et *rejet de l'accusation* (par Morandini au nom des M/musulmans) et en l'absence du mot lui-même. Cela oblige à nuancer **l'hypothèse** ou du moins à la repréciser en intégrant l'idée selon laquelle, quand ces mots : *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont absents du *contexte discursif*, ils sont présents à travers d'autres mots, des structures syntaxiques particulières, des *insultes* (« sale race maudite » ; « youpins de ta race de merde ») et à travers des conflits de *nomination* : **c'est x ≠ ce n'est pas x, c'est x (-) ou c'est y**. En conclusion, et au regard de nos analyses, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* n'apparaissent pas que dans des contextes d'*accusation* et de *rejet de l'accusation* : *réfutation*, mais aussi dans ceux *définition*, d'*expression d'opinion*, de *critique politique*, de *substitution nominale*, de *condamnation*, de *qualification*, etc.

Dans le prolongement de cette *hypothèse*, nous avons mis en évidence la présence concomitante des mots *xénophobie*, *discrimination*, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* dans les mêmes *contextes* ou *environnements discussifs* (M-A. Paveau) situation qui font d'eux des unités linguistiques en relation de *co-occurents* : en tant que forme pôle, *racisme* apparaît dans **1130 contextes** avec *antisémitisme* ; dans **212 contextes** avec *islamophobie* ; dans **173 contextes** avec *xénophobie* et dans **91 contextes** avec *discriminations*. Les plus fortes relations de co-occurrence, au regard de nos relevés, sont entre *racisme* et *antisémitisme*, relation de co-occurrence que nous appellerons *symétrique*⁵¹⁶, d'une part ; et entre *racisme*, *islamophobie* puis *xénophobie*, relations de co-occurrence que nous appellerons *asymétrique*, d'autre part. En outre, *discriminations* est en relation de co-occurrence *symétrique* avec les quatre autres mots. Mais il est deux fois (**28 %**) plus spécifique dans les **contextes** où il apparaît avec *racisme* que *antisémitisme* (**14%**), et équitablement spécifique (**5%**) dans les **contextes** où il apparaît avec *islamophobie* et *xénophobie*. Cette *équitabilité* de la spécificité des apparitions contextuelles tend à affaiblir la pertinence de la logique qui nous a conduit à préférer *islamophobie* à *xénophobie* dans la conceptualisation du sujet de recherche ; mais elle reste sémantiquement solide, *islamophobie* étant, comme nous l'avons montré, plus que la *haine* ou l'*hostilité* à l'égard d'un *étranger*. C'est non seulement l'*hostilité* à l'égard de l'*islam*, en tant que religion, mais aussi à l'égard de la culture *arabo-musulmane*. Puis, au-delà, le risque du flou, de l'*amalgame* qu'il peut y avoir à distinguer ou à vouloir distinguer *étranger* « musulman » de « musulman » *autochtone* ou de *Français* « musulman ». Par ailleurs, *discriminations* apparaît dans une relation *méronymique*, celle de *partie-tout*, avec les quatre autres mots qui fait que chacun d'eux renvoie à lui en tant que *constituant* ou *composant*.

La somme des relations co-occurentielles pour chacun comme pour l'ensemble des mots :

<i>Discriminations</i>	<i>Islamophobie</i>	<i>Antisémitisme</i>	<i>Racisme</i>	<i>Xénophobie</i>
<i>lutte,</i>	<i>terrorisme,</i>	<i>islamophobie,</i>	<i>antijouif,</i>	<i>xenophobia,</i>
<i>magistrats,</i>	<i>intégrisme,</i>	<i>Auschwitz,</i>	<i>antisémitisme,</i>	<i>immigration,</i>
<i>stages,</i>	<i>xénophobie,</i>	<i>naïzi,</i>	<i>intolérance,</i>	<i>discriminations,</i>
<i>égalité,</i>	<i>arabophobie,</i>	<i>Crif,</i>	<i>délits,</i>	<i>racisme,</i>
<i>logement,</i>	<i>voile,</i>	<i>haines,</i>	<i>xénophobie,</i>	<i>intolérance,</i>
<i>homophobie,</i>	<i>laïcité,</i>	<i>Holocauste,</i>	<i>immigrants,</i>	<i>antisémitisme,</i>
<i>immigration,</i>	<i>islamiste,</i>	<i>Diendonné,</i>	<i>antiracisme,</i>	<i>droits,</i>

⁵¹⁶ Nous parlons de symétrie parce que de *racisme* à *antisémitisme* comme de *antisémitisme* à *racisme*, on obtient le même nombre de contextes.

racismes, exclusion, groupe, sexisme, travail, emploi, immigrés, embauche, exclusions, islamophobie, xénophobie, inégalités, sexuelles, statistiques, ethniques, sociales, sexuelle, positives, raciales, etc.	islamisme, culture, M/ mosquée, négrophobie, judéophobie, antichristianisme, antimagrébin, culte, antisémitisme, racisme, islam, antimusulman, arabisme, antiraciste, antiarabisme, musulmans, musulman, etc.	République, judéophobie, xénophobie, rabbins, banlieues, juive, droite, arabo, Israël, juif, émigrer, combattre, banaliser, amitié, Internet, lutter, antiracisme, haines, antijuifs, etc.	exclusion, antiracisme, hiérarchisation, conservatisme, rejet, antimusulmans, dominant, sexisme, postcoloniales, égalitaires, racistes, amitiés, égalité, Lutter, déporté, désaccord, Arabes, discriminations, islamophobie, etc.	rejet, négrophobie, discrimination, islamophobie, contre, raciale, condamner, etc.

participe à la construction de leur sens discursif respectif (Mayaffre, 2015 : 09, 11 ; Guiraud, 1954, 1960) et de leur sens discursif global dans l'ensemble du corpus de recherche. Sans être des « paires molécules », au sens de Damon Mayaffre (*ibid.* : 5) telles que « classe-ouvrière » ou encore « classe dominante » dont la fréquence dans un texte nous *apprendrait* « beaucoup déjà », par opposition à « classe » tout court, en tant que « mot-atome » qui n'aurait qu'« à peine une signification », **nous objectons que la dimension *moléculaire* des entités lexicales permettent essentiellement la désambiguïsation sémantique mais ne participe pas exclusivement à la constitution du sens sinon qu'en dernier ressort.** C'est dire qu'il n'y a pas de *sens* sans signification ; la *signification* comme point d'ancrage du *sens*, comme élément de stabilité linguistique partagé. Les *atomes* sont dans une relation *méronymique* qui se distingue de la

relation *paraphrastique*⁵¹⁷. Aux co-occurrences, qui sont sous la forme *atomique* (« mots-atomes ») s'ajoutent des « paires-molécules » que sont les *segments répétés* (en abrégé : SR) parmi lesquels se retrouvent des « mots-atomes » objet de notre recherche : *les musulmans*, les *palestiniens*, *minorités ethniques*, *les Noirs*, *de race*, *du voile*, *extrême gauche*, *pouvoirs publics*, *juifs de France*, *lutte contre le racisme* etc. Mais plus que l'identification des co-occurrences, notre analyse a permis de mettre au jour, la cartographie (cf. **Figure 22**) des acteurs *socio-politiques* et des *jeux de pouvoir* autour de la problématique de la *laïcité* ou du *vivre ensemble* : François Hollande, Manuel Valls, Jacques Chirac, Nicolas Sarkozy, Marine Le Pen, Dieudonné M'Bala M'Bala, Tariq Ramadan, le *Conseil National Consultatif des Droits de l'Homme* (en abrégé : CNCDH), *l'Union des Étudiants Juifs de France*, la LICRA, SOS Racisme, la Police, la Presse/les médias, la Justice, **Charlie Hebdo**, le **Premier Ministre** et la **République**. Pour ce qui est des médias, c'est l'hebdomadaire satirique *Charlie Hebdo* qui se retrouve dans le viseur de l'opinion public. Les mots **République** et **Premier Ministre** sont apparus comme spécifique au vocabulaire de la droite, plus de l'*extrême-droite* que de l'*extrême-gauche*.

Au regard de ces résultats, la première hypothèse de recherche est validée.

3.4.2. Deuxième hypothèse de recherche

La deuxième hypothèse postule que le discours néo-raciste comporte des ressources discursives singulières identifiables par des indices linguistiques spécifiques qui le rendent plus « dynamique » ou plus persuasif au plan argumentatif que le discours antiraciste.

Par quoi cela se justifie-t-il ?

[a] *Opposition autour des catégories nominales*

À partir de nos analyses, la source RSN est apparue comme étant la *variable synthétique* parce qu'elle est étroitement alignée sur l'axe1. Autrement dit, la somme des *Cosinus* carrés des *variances* de la dimension 1 (en abrégé : Dim 1), soit l'axe 1 avec **78.30%** et de la Dim 2, l'axe 2 avec **13%**

⁵¹⁷ Nous pensons, par ailleurs, qu'au-delà de cette relation *méronymique*, il est possible d'avoir au sein même des co-occurrences, certains qui soient liés par une relation *paraphrastique*. Voir le **tableau 6**, celui des co-occurrences de la forme « classe » : « classe dirigeante » = « classe politique » ; « classe bourgeoise » = « classe capitaliste ».

équivalait à **91%** ou **0.91%** donc très proche de 1 surtout pour *LEA* (Leclère, Elkrief et Anonyme France2) : **0.98%** contre **0.92%** pour *PEQ*, **0.97%** pour *PEH*, **0.86%** pour *G.-P.* La source *PEH* présente un discours axé sur les **problématiques d'affaire** : de celle dite *Luc Tangorre* accusé de viol, présenté comme victime⁵¹⁸, plusieurs fois arrêté et enfin gracié par François Mitterrand ce qui a valu à toute la *gauche* (le PS) lui en premier, le qualificatif d'*intello* et de *laxiste* ; de celle de *Boulin*, affaire qualifiée de « crime d'État » ; la problématique de l'**immigration** : qu'il va falloir *stopper* (« stop à l'immigration ») parce qu'elle serait devenue, *forte, massive, incontrôlée*, et à défaut, lui préférer l'*immigration choisie* comme il serait bien d'adopter « la préférence nationale », une « immigration [qui] vaincra »⁵¹⁹, une *immigration* associée à la *baisse des salaires des Français* (*immigration=baisse des salaires*) les invitant, de ce fait à agir (la *violence* ?). **Il s'agit là d'une stratégie de disqualification par le discrédit.** En outre, le discours de *PEH* est axé sur la question des *quartiers*, il évoque les *cités*, emploi des néologismes comme *boboland*, en donne une représentation à travers l'idée des *agressions de la police* et des *incendies de bus*.

Contrairement à *PEH*, le traitement de la question de l'*immigration* dans *PEQ* se résume à l'exposé des faits, à la retranscription sous forme de discours indirects ou rapportés des propos ou opinions des *Autres* : dont Marine Le Pen et au-delà son parti, le FN devenu RN sur la question, mais aussi de la critique de ces opinions. La présence quasi continue, depuis 1984, du terme l'*immigration* dans *PEH* est qualifiée de « profondément électoraliste et stigmatisant », présence associée à un comportement *xénophobe*.

La configuration de *PEH* au sujet de l'*immigration* se retrouve dans *RSN* avec de nouvelles équations dont celle qui établit : *immigration=bouleversement* de la *culture française* et surtout que **se préoccuper de l'immigration n'est pas et ne doit pas être saisie comme une expression raciste**, relevant donc du *racisme*. Le lexème *islam* est un lexème spécifique à ces discours.

L'*hostilité* dont l'*islam* est ou serait l'objet est pointée par la source *PEQ* surtout après le 11 septembre 2001. *Charlie hebdo* et l'humoriste Dieudonné M'Bala M'Bala sont présentés dans les discours comme les deux « visages » diamétralement opposés de deux axes critiques : celui de l'*islam* que se permettrait l'hebdomadaire entouré de silence et celui des *juifs* objet d'interdiction. Dans la source *RSN*, l'*islam* est associé à *poison* et ses défenseurs traités de « couillons bienpensants » ; et *islam* dont Marine Le Pen serait bien

⁵¹⁸ Cf. l'ouvrage de Gisèle Tichané.

⁵¹⁹ Critique adressée à l'*UMP* à travers Jacques Chirac au sujet du sommet de Séville.

capable de stopper l'expansion. Il y a dans cette source, le refus de l'assimilation de l'*islamophobie* au *racisme* et le soutien à l'idée que arabe équivaut à *islam* et que l'établissement de cette équivalence ne relèverait en rien du *racisme*. Le lien de l'*islam* entre *terrorisme*, *fanatisme*, *soumission*, rejet de la laïcité (« non laïc »).

La source *PEH* semble prendre le relais allant un peu plus loin dans l'établissement de lien en associant à *islam* : *soufisme*, *ésotérisme*, lien auquel s'ajoute un processus de catégorisation identifiant un *islam de France* bien qu'il soit divers (*des Lumières*, *authentique*, *conquérant* etc.) contre un *islam d'ailleurs* qui, s'amplifiant, oriente vers la détermination et la « dénomination » de *Français d'origine X* ou *issu de l'immigration* contre *Français de souche* ou *Céfrancs*. Comme pour marquer les esprits, la manifestation de ce processus de catégorisation s'initie jusque dans la devise du pays à travers la substitution de *Fraternité* par *islam* : « **Liberté, égalité, islam !** » et par la mise en circulation discursive de constructions syntagmatiques aux unités lexicales idéologiquement contradictoires telles *catéchisme islamique*.

[b] *Opposition autour du choix des personnes du discours et structures discursives*

Au-delà des « désignations nominales » (Amossy, 2016), le *choix* ou la *distribution* des personnes du discours les opposent également avec, inéluctablement, des conséquences sur leurs *structures discursives* respectives. Spécifique par l'emploi exclusif des premières et troisièmes personnes du singulier (*il, ils, elle, je, j'* et *on*), la source *PEH* présente une *structure discursive* extrêmement *narrative* ou *récitative* à travers laquelle elle met en scène l'incapacité des partis dits *républicains*, *PS* et *UMP* (désormais *LR*) compris, à assurer la *sécurité* des Français. Si la manifestation de cette incapacité semble être portée par l'évocation des *affaires* avérées mais dont les cours ne correspondent peut-être pas exactement avec les *révélés* qui en sont faits, *PEH* est traversée par des *insultes*, bien souvent à caractère raciste, proférées à l'encontre des responsables politiques des partis adverses.

Par l'emploi exclusif de pronoms personnels sujets : *je, moi, toi, tu, nous*⁵²⁰, *on*, et des *adjectifs possessifs* : *ta, tes, vos, votre*, *RSN* présente une *structure discursive dialogale* et très proche de celle de *PEH* par la présence de mots ou expressions relevant des *insultes* et/ou des *ethnotypes* (Rosier, 2009), des *grossièretés* (*cul*, etc.), des formes relevant spécifiquement

⁵²⁰ Ce *nous* semble à la fois *inclusif* parce que identifiant une catégorie ou groupe spécifique ; mais aussi *exclusif* parce que identifiant un autre groupe dont l'énonciateur ou les énonciateurs cherchent à se distinguer par des éléments de différence.

des écritures numériques (*lol, mdr, etc.*) et surtout d'un nombre conséquent de verbes d'action (*venir, tuer etc.*).

La source **LEA** présente également une *structure discursive dialogale* avec une distribution des voix de la personne autour de *vous, elle, je* et *tu* puis d'un lexique orientant vers le zoomorphisme.

La source **G._P.** n'emploie que la personne *nous*, un *nous* de vulgarisation scientifique qui oriente vers une *structure discursive dialogale*, certes, mais pas au sens générique du terme : échange vif, pouvant être mêlé par des marques de *violence*. Il s'agit ici d'une *structure discursive descriptivo-analytique et argumentative*, qui se présente comme une suggestion de dialogue en différé, un dialogue de confrontation d'idées sur des bases plus scientifiques qu'idéologiques autour de thématiques sensibles ou non comme ici autour du *racisme* évoqué en termes de *variables, de résultats etc.*

Si la source **PEQ** n'emploie aucune marque explicite de voix énonciatives, l'instance énonciative se réfère à chacune des entités de la presse quotidienne (des *sous source*) composant la source elle-même, puis l'*auditoire*, elle, se réfère aux *valeurs, croyances* et *opinions* portées par un ensemble de locuteurs au contour indéfini. En outre, la source présente une *structure discursive polyphonique* (Bakhtine, 1975, Kerbrat-Orecchioni, 2002) axée sur l'exposé des faits à travers des commentaires journalistiques exempts de *grossièretés, d'insultes* et un profil lexical qui s'articule explicitement autour des mots objets de la recherche, de quelques-uns de leurs *co-occurrences* et des mots renvoyant à des cadres institutionnels (*Durban* par exemple) ayant été le théâtre de rencontres autour des questions de *discriminations*. Et par rapport à ces *discriminations*, si la *laïcité* est présentée comme une *valeur* républicaine presque "sanctuarisée", il est *mis en garde* de ne point en faire un « instrument de répulsion de l'islam », donc de l'*islamophobie* ; une mise en garde qui traduit implicitement l'idée que certains principes de la *laïcité* seraient dirigés contre l'*islam* et les *musulmans* qui seraient, les *jeunes* notamment, en campagne pour la cause des *Palestiniens* en commettant des *actes antisémites*.

Racisme, islamophobie et *antisémitisme* apparaissent comme des *objets sociaux extrêmement complexes* au regard de la *dureté des propos* qu'ils suscitent, la *violence* de la confrontation des *opinions* qu'ils engendrent, les risques de condamnations publiques et presque collectives que toute atteinte aux valeurs qui leurs sont associées préfigurent, du point de vue du droit d'abord ; mais surtout des « bonnes manières », du *savoir-vivre* en société au point d'amener

les énonciateurs à donner la preuve de leur bonne conscience avant toute prise de parole publique ou après, et dans ce cas, pour se justifier sinon se rectifier afin de couper cours aux *amalgames*.

De l'analyse des données, il ressort trois niveaux d'opposition ou de différence entre ces sources que nous désignerons désormais par le terme de *macro-sources* : **opposition au niveau du choix des *items* ou des *thématiques*** ; **opposition par rapport aux *prises en charge discursives*** à travers l'*usage* des personnes du discours (*je, nous* etc.); et enfin, **opposition du point de vue des *structures discursives*** qui intègre les *récits* ou des *exposés* produits autour des thématiques choisies.

À cet effet, et sans mettre en avant les principes des théories raciales, les *macro-sources* (en abrégé : MS) **LEA** et **PEH** sont caractéristiques des discours néo-racistes parce que charriées par une **vision ontologiquement essentialiste** (Taguieff, 2010 : 68 ; Rastier, 2006 : 74 [en ligne]) de l'espèce humaine : les *Nous* identifiés à la catégorie des "**Blancs**", les *bons*, les *supérieurs*, les *civilisés* contre les *Autres* identifiés à la catégorie des "**Noirs**" voire des *Juifs*, les *mauvais*, les *inférieurs*, des *primitifs* etc. En outre, une première partie de ces *Autres*, désignés par le terme *allogène* (étrangers hors Union Européenne) sont qualifiés de *parasites* appelés à retourner chez eux, à s'éloigner du territoire français au risque d'en être expulsé ; et ceux de la seconde, désignés par le terme *cosmopolite* (étrangers mais citoyens européens) qualifiés de *ploutocrates* dont on ne sait véritablement quoi faire. Cette vision *essentialiste* qui intègre les oppositions religieuses, civilisationnelles et culturelles entre *islam*, *christianisme* et *judaïsme* repose sur des procédés de *bestialisation*, de *satanisation* et/ou de *diabolisation*.

Au final, la « *dynamique* » *argumentative* ou la *force de persuasion* du discours néo-raciste se fonde, non seulement sur la mise en perspective des thématiques d'une *pseudo incompatibilité culturelle, identitaire et religieuse*, sur une *structure discursive* récitative ; mais surtout, sur le recours aux « arguments multiples » qui empruntent aux procédés de *bestialisation* ou *satanisation*, de *masquage* et de *diversion* parmi lesquelles, l'*euphémisme*, l'*allusion* et le *cryptage* au détriment du discours antiraciste (Rastier, 2006[en ligne]) confirmant, de ce fait, notre **deuxième hypothèse** de recherche. En outre, pour *persuader* mais surtout *convaincre*, c'est-à-dire « emporter l'adhésion » (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1976 : 41) d'un *auditoire* aussi *universel, composite*, parce que réunissant des « personnes aussi différenciées », (Amossy, 2016 : 63 ; Perelman et Olbrechts -Tyteca, 1970 : 28), **il est fondamental de se reposer sur des « prémisses »** sinon des « *évidences partagées* » (Amossy, 2016 : 70, 73) lesquelles exigent l'emploi du *nous*, le recours aux *éléments verbaux* à forte potentiel *pragmatique*, le recours aux *désignations nominales* en

procédant à l'énonciation des faits sur le *mode assertif* (*ibid.* : 78) avec une prise en charge qui associe le *on* au *N/nous*.

La confirmation de cette *deuxième hypothèse* a conduit à la formulation d'une *hypothèse complémentaire* que nous avons vérifiée. En effet, au-delà des éléments ci-dessus énumérés, la *dynamique argumentative* du discours néo-raciste est également fondée sur l'usage massif ou conséquent des conjonctions et/ou locutions conjonctives telles que *pas parce que* et *pas que* (en abrégé : *KON*) et des adverbes (en abrégé : *ADV*) notamment, ceux dits *qualificatifs* (Charaudeau, 1992) sinon de *manière* selon la grammaire traditionnelle tels que *vraiment*. Alors que ces conjonctions ou locutions conjonctives assurent l'équilibre de la stratégie argumentative globale du discours néo-raciste, les adverbes, quant à eux, amplifient ou intensifient les sens et/ou représentations sociales des catégories majeures (*noms, pronoms, verbes adjectifs qualificatifs, adverbes*) structurant le discours. Bien plus virulent sur les réseaux sociaux numériques (en abrégé : *RSN*) que dans la presse écrite traditionnelle, parce ce que traversé par la *violence* (verbale), presque légitimée, à travers des jugements de valeurs, l'emploi des mots et/ou expressions ayant *valeur d'insultes* ou d'injures (*con, débiles, juif ou pédé, gauche plumard, noir [...], moche, blanche [...], belle, crétin, borné, Satan, grosse Nazie, mauvais musulmans, intellectuellement [...], limité, sacré merde, etc.*) et autres *marques linguistiques ou symboliques exprimant la colère* (la pratique des majuscules [*CONNASSE*] ; le recours à triple parenthèses [(((...)))], aux points d'exclamation et/ou d'interrogation perlés [!!!!!!!!!!!!!! _ ??????????????????], la répétition comme forme d'insistance [t'es *vraiment, vraiment* bête ; le recours au néologisme [*Islamérique*]), privilégiant ainsi les « constructions [...] intensives » (Rosier, 2009 : 43), le discours néo-raciste s'il convoque les unités linguistiques qui construisent les phénomènes de société objet de notre recherche, c'est bien pour les relativiser, à défaut de les nier complètement sinon de les rejeter en bloc, généralement sur le mode ironique au travers des procédés discursifs d'*inclusion* implicite, de *marginalisation* ou d'*exclusion* (Paquot, 1985).

3.4.3. Troisième hypothèse de recherche

Et la troisième hypothèse postule que racisme, islamophobie et antisémitisme ne sont pas que des mots tabous vu les précautions qui entourent leur usage dans l'espace du débat public français contemporain ; mais qu'ils peuvent être envisagés comme des « formules » (Krieg, 2000c ; Krieg-Planque, 2009).

Si cette conception théorique essentielle à l'analyse de certaines unités linguistiques problématiques qui circulent à travers les discours n'est pas nouvelle, en ce sens qu'elle avait déjà des prémices dans les travaux de Jean-Pierre Faye (1972) à travers l'analyse de la notion d'« État total » « épinglé » dans le discours de Carl Schmitt du « 23 novembre 1932 » (Faye, 2013 [en ligne]) mais dont l'auteur principale demeure Ernst Forsthoff (Faye et al., 1993 : 27), travaux prolongés par Pierre Fiala et Marianne Ebel (1979, 1983a) à travers l'étude de « Überfremdung », terme allemand signifiant « emprise et surpopulation étrangère », et de « xénophobie » en tant que « formule », c'est bien Alice Krieg-Planque (2000c) qui lui a donné forme en analyse du discours avec l'étude de la « formule » « purification ethnique ». Si la conception de la notion de « formule » a été bien plus que *poétique*, mais *philosophique* et *historique*, voire « heuristique » (Krieg-Planque, 2009) chez Jean-Pierre Faye, ce qui constitue le fondement formulaire d'un mot ou syntagme, et pour lui, c'est sa dangerosité : **caractère dangereux**, c'est sa « magie toxique » (Krieg-Planque, 2009 : 37) dont l'évocation se décline même à la lecture des titres de bon nombre de ces ouvrages. La notion de « formule », pour un mot ou une expression langagière ne se décrète donc pas. Indiscutablement, il ou elle doit satisfaire à un certain nombre de principes ou de caractères dont le premier, même s'il n'y pas en la matière un ordre rigoureusement établi, est celui de la *dangerosité* ou de la *toxicité* : le **caractère magico-toxique**. Le deuxième caractère qui a émergé des travaux de Pierre Fiala et de Marianne Ebel (Benoît Habert, 1984), est le **caractère de référent social** auquel se sont adjoints le **caractère polémique**, le **caractère discursif** et le **caractère figé** avec les travaux d'Alice Krieg-Planque (2000c).

De l'analyse effectuée, *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* vérifient tous ces **caractères**. Mais, leur **caractère figé** peut être nuancé en ce sens que ces unités sont des unités lexicales simples, quoi que construites par dérivation, dérivation endocentrique pour *racisme* et dérivation exocentrique pour *antisémitisme* ; puis, par composition savante hybride pour *islamophobie*, contrairement à *purification ethnique* ou *immigration choisie* ou encore *immigrations sauvages* (Guillaumin, 1984). Le **caractère figé** *ici*, nous le défendons au regard de la fixation ou de soudure interne opérée par le suffixe *isme* : rac[e] + *isme* ; antisémit[e] + *isme* et par l'adjonction de deux « morphèmes libérables » (André Martinet, 1985 : 35 ; Garric, 2007 : 111-112) : *islam* + *phobie*, au moyen du phonème de transition (Garric, 2007) ou de soudure /-o-/, spécifique à la composition des bases grecques, certes, mais pouvant intervenir également dans un contexte de composition avec l'une des deux bases qui ne soit ni latine, ni grecque. C'est ce qui autorise à parler de composition *hybride* en ce sens que *islam* : *aslama*=soumission est une base issue de l'arabe avant d'être attestée en français. Les analyses ayant conduit à la confirmation des **trois hypothèses** ont montré qu'en dehors des cinq caractères définitoires énoncés ci-dessus, tout mot ou syntagme candidat au

statut formulaire doit satisfaire à d'autres caractères ou principes. Il s'agit de : le *caractère de procès d'acceptabilité* (Faye, 1996 : 6), le *caractère paraphrastique* (Ebel et Fiala, 1983a ; Fiala, 2009 : 55), le *caractère défiant* (Garric, 2011 : 167), le *caractère réflexif* (Garric, 2011 : 167), le *caractère interdiscursif* ou *dialogique* (*ibid.* : 167), le *caractère historico-mémoriel*, le caractère *inter-idéologique* (*ibid.* : 167) et enfin, le *caractère polémologique* (la guerre) en ce sens qu'elle structure le « psychologique » et le « social » (Cnrtl [en ligne]) en induisant, par sa *circulation*, d'abord passive et ensuite active, la guerre par les mots d'insultes ou d'injure, les mots d'accusation, les mots d'appel à la violence et connaît son apothéose par les armes, par le massacre d'hommes et de femmes. Au-delà de la particularité de chacun de ces caractères, ils peuvent, l'un, induire l'autre voire s'imbriquer. Par exemple, il peut être envisagé une imbrication entre le *discursif* et l'*interdiscursif*, entre le *polémique* et *défiant*, entre *discursif* le *défiant* (le *défiant* étant un « [...] processus discursif de rejet de certains discours [...] »), entre le *réflexif* et *référent* voire l'*interdiscursif*, entre le *défiant* et l'*inter-idéologique*.

4. Quatrième temps. De l'opacité du discours, des limites et des perspectives

La production de cette thèse est, pour nous, une activité intellectuelle d'*interprétation*. Comme l'écrit Nathalie Garric (2011 : 177) dans la conclusion de son HDR, « l'Analyse du discours est une discipline de l'interprétation ». Pour elle, « Concevoir le geste interprétatif est une nécessité et la visée d'une théorisation sémantique ne peut plus l'occulter » (*ibid.*). Mais qui dit « interprétation », doit avoir à l'esprit le *caractère opaque* du discours ; parce que le *sens* qu'il couve ne se donne pas tout entier. Et l'analyste, face à un discours, à un texte, peut y trouver, assez aisément ou non des indices pour son *interprétation*. Puisqu'il s'agit d'une *interprétation*, le terme n'est pas *péjoratif*, l'analyste doit ou devrait également avoir à l'esprit le *paradoxe* de cette activité. *Paradoxe* ou « contradiction » lié, et comme nous le lisons dans *Les Limites de l'interprétation* de Umberto Eco ([1990], 1992 : 45), à l'illusion de l'*interprétation* que nous appellerons *totale* et le risque ou la hantise de la « mésinterprétation » du texte/discours dont « on ne sort [...] que grâce à une version mitigée de la théorie de la mésinterprétation, en assumant que le terme "mésinterprétation" doit être pris au sens métaphorique ». Puisque c'est la construction du *sens* des « objets » *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* que nous avons investie dans cette étude, et tout en partageant la clairvoyance de Dominique Maingueneau (2005 : 74) quand il affirme que : « Le sens est frontière et subversion de la frontière, négociation entre des lieux de stabilisation de la parole et des forces qui excèdent toute localité », nous assumons donc ces *limites*. Et pour preuve,

nous donnons à voir l'exposé de quelques unes, trois d'entre elles : limites *épistémologiques* ; limites *méthodologiques* et limites que nous appellerons *structuro-académiques*.

Nous partageons la pensée de Guillaume Carbou (2015 : 442) selon laquelle « [...] la finesse d'une analyse du discours est pour partie dépendante de l'intuition et/ou de la culture de l'analyste » et la rapportons aux limites *épistémologiques*. En effet, si nous avons, sans doute, des *intuitions* dont parle Carbou, notre *culture*, *culture* qu'il appréhende dans son étude comme la connaissance plus ou moins approfondie de courants scientifiques divers avec la capacité à les mettre en écho à partir des *données* et de l'*objet* de la recherche, en citant des couples : *rationalisme* et *empirisme*, *cartésianisme* et *épicurisme*, *positivisme* et *herméneutisme*, est encore sommaire. Nous aurions pu, par exemple, creuser un peu autour de la notion de la *temporalité* telle qu'elle est envisagée dans la philosophie européenne en allant voir l'*existentialisme* du côté de Martin Heidegger (*L'Être et temps*) notamment, et surtout que, cette notion a longtemps ignoré celle de la *spatialité* (Watsuji Tetsurô et Bin Kimura) prise en compte par la philosophie japonaise. Nous pensons avoir réussi modestement à mettre en écho, ici, le *structuralisme* et le *poststructuralisme* à travers la conception du *signe linguistique*, la *phénoménologie* et la *logique naturelle* à travers la conception de la notion d'*objet*.

Le caractère hétérogène de notre *corpus de travail* nous a, à un moment, placé dans une posture un peu inconfortable. Il s'agit, là, des limites *méthodologiques* liées à la structuration globale des données textuelles. En effet, face au sous corpus *numérique (web)*, RSN, constitué de millions de commentaires d'internautes sur des questions d'actualité abordant explicitement ou non les problématiques du *racisme*, d'*islamophobie* et d'*antisémitisme*, nous avons eu du mal à décider s'il faut prendre en compte isolément, et pour chaque document, les commentaires qu'il a engendrés. Puis, à l'intérieur, opérer un regroupement de tous les commentaires postés par chaque internaute à partir de son *avatar* ou *identité numérique* en y insérant des balises pour le traitement statistique. Ce n'est pas l'option que nous avons finalement retenue et pour de nombreuses raisons. Nous avons, parce que cette option s'est révélée beaucoup plus pratique et surtout répond à un besoin, celui d'avoir un sous corpus qui soit un peu comme l'*alliage* ou le *mélange* des opinions contradictoires sur les *objets* que nous tentons de traiter. Le sous corpus RSN est apparue, dès lors, comme notre sous corpus « témoins » dans l'étude.

Enfin, les limites que nous avons dénommées *structuro-académiques*. En effet, nous avons parfois éprouvé le besoin de développer beaucoup plus finement certains aspects des *objets* que nous avons essayé de traiter ici ; mais le risque d'aller au-delà du cadrage universitaire au regard du format du document final, nous en a, bien souvent, détourné. Il est, par exemple, apparu dans nos travaux, une forte imprégnation de la *dimension récitative* et qui caractérise surtout le discours

de l'extrême droite et telle que nous l'avons mis en évidence dans cette étude. Nous aurions aimé, à cet égard, étudier les mécanismes de construction de la *temporalité* et de la *spatialité* dans cet univers de *polémique* autour des problématiques du *racisme*, de l'*islamophobie* et de l'*antisémitisme* fors de la pensée de Jean-Pierre Faye (1972 : 15) : « Par la pratique du récit se constituent les éléments fondamentaux de la logique dans le discours ». Nul doute que ces limites énoncées, constitueront et constituent déjà, les motivations des prochaines publications et discussions “enflammées” entre collègues au sein de laboratoires de recherche, entre participants dans les couloirs des lieux de séminaires et de colloques, *ici* comme *ailleurs*, *aujourd'hui* et *demain*.

Aussi voudrions-nous clore cette étude par cette pensée de François Laplantine (1999 : 100) extraite de son *Je, nous et les autres. Être humains au-delà des appartenances* :

C'est la prétention de l'unicité du langage qu'il convient de mettre en question. Certes, ce que je dis n'a jamais été dit pour la première fois, je ne suis pas le premier à parler et à écrire, toute écriture est bien une réécriture. Et pourtant, cette parole n'est pas nécessairement une imitation de la parole des autres ni une reproduction fidèle du “réel”.

BIBLIOGRAPHIE

- Abassi, F., E. Née, C. Pineira-Tresmontant, A. Salem, L. Sansonetti, M. Leenhardt, P. Couton-Wyporek, et Romuald Schummer. 2009. « Explorations textométriques », Corpus et problèmes (dir. A. Salem & Serge Fleury, 1. <http://www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/ilpga/tal/lexico>.
- Abdallah-Pretceille, Martine. 1999. *L'éducation interculturelle*. 3e éd. Que sais-je ? Paris: Presses universitaires de France.
- Académie française. 2013. « Construction en -isme ». Consulté le 11/11/2019. <http://www.academie-francaise.fr/construction-en-isme>.
- Adam, Jean-Michel. 1993. « Le texte et ses composantes », *Semen*, n° 8, mis en ligne le 21/08/2007. <http://journals.openedition.org/semen/4341>. Consulté le 07/07/2018
- . 2002. « Texte ». In *Dictionnaire d'analyse du discours*, 570-572. Paris.
- . 2010a. L'analyse textuelle des discours. Entre grammaires de texte et analyse du discours[En ligne].
- . 2010b. « L'analyse textuelle des discours. Entre grammaires de texte et analyse du discours ». Lyon, juin 4. <https://www.unil.ch/files/live/sites/fra/files/shared/ATD.pdf>.
- . s. d. *La linguistique textuelle*. Arman Colin. Cursus. Paris.
- Adam, Jean-Michel, Patrick Charaudeau, et D. Maingueneau. 2002. « Texte ». In *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, 570-72. Paris.
- AFP. 2014. « Allemagne: mobilisation “contre l'islamisation” et contre-manifestations », 5 janvier 2014. <https://fr.news.yahoo.com/allemande-forte-mobilisation-contre-lislamisation-%C3%A0-dresde-importantes-211307519.html?vp=1>. Consulté le 06/01/2015.
- . 2015. « États-Unis: Un jeune Noir tué par un policier dans le Wisconsin », 7 mars 2015. <http://www.20minutes.fr/monde/1557059-20150307-etats-unis-jeune-noir-tue-policier-wisconsin#xtor=RSS-176>.
- Akpo, Dieudonné. 2014a. « Racisme et injures racistes en politique : le cas de la Ministre de la justice française Christiane Taubira ». *Mémoire de Master 2 FLE*, Recherche, option analyse des discours et didactique du FLE / FLS. (dir.) Nathalie Garric, Université de Nantes.
- . 2019. « “La ou les frontières ?” ». Contours sémantiques et socio-discursifs d'un concept opératoire », *TransversALL*, n°1, *Fabriquer le héros, construire la frontière*, p. 81-96. <https://transversallhypotheses.org/>.
- Akpo, Dieudonné. 2017. « Proférer et nier la violence verbale dans les discours politiques. Indices linguistiques, procédés énonciatifs et implications sociodiscursives », In *La violence verbale : description, processus, effets discursifs et psycho-sociaux*, éd. Iuliana-Anca Mateiu. Cluj-Napoca. Presa Universitara Clujeana, p. 16-33.
- Akpo, Dieudonné. 2018. « Frontières “à toutes les sauces” ». Signification linguistique et représentations discursives d'une violence féconde ? », Journée d'étude : Les fleuves. Quel rôle dans la dynamique des frontières ?, (à paraître), Université de Strasbourg.
- Alarcon Contreras, Monica, Olga Galatanu, et Jean-Marie Lassus. 2011. *Pratiques et représentations sémantiques et culturelles de la lecture au Mexique*. 2, vol. France.
- Amossy, Ruth. 1991. *Les idées reçues sémiologie du stéréotype*. Le texte à l'œuvre. [Paris]: Nathan.
- . 2008. « Modalités argumentatives et registres discursifs : Le cas du polémique ». In *Modalités argumentatives et registres discursifs : Le cas du polémique*, in *Les registres : Enjeux stylistiques et visées pragmatiques*, 93-108.
- . 2014. *Apologie de la polémique*. L'interrogation philosophique. Paris: PUF, Presses

- Univ. de France.
- . 2016. *L'argumentation dans le discours*. Armand Colin. Paris.
- Amossy, Ruth, Alice Krieg-Planque, et Paola Paissa. 2014. « La formule en discours : perspectives argumentatives et culturelles », *La formule en discours : perspectives argumentatives et culturelles*, n° 5 (novembre).
http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?id=177.
- Angermüller, Johannes. 2007. « Qu'est-ce que le poststructuralisme français ? À propos de la notion d'un pays à un autre » 2 (120): 17-34.
- Atilf. s. d. « Race ». In. Nantes. Consulté le 21 mars 2018.
[http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=1119691740;r=1;nat=;sol=0;\[race\]](http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=1119691740;r=1;nat=;sol=0;[race]).
- Auger, Nathalie, Béatrice Fracchiolla, Claudine Moïse et Christina Schultz-Romain. 2010. « Interpellation et violence verbale: essai de typologisation », *HS* n° 8 (novembre) :
<http://corela.revues.org/1023> ; DOI : 10.4000/corela.1023. Consulté le 03/09/2016
- Auger, Nathalie, Béatrice Fracchiolla, Claudine Moïse, et Christina Schultz-Romain. 2008. « De la violence verbale pour une sociolinguistique des discours et des interactions ». In *Congrès Mondial de Linguistique Française*, 074. EDP Sciences
<http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/abs/2008/01/cmlf08140/cmlf08140.html>.
- Auger, Nathalie, Béatrice Fracchiolla, Claudine Moïse et Christina Romain. 2013. *Violences verbales. Analyses, enjeux et perspectives*, Paris, Ed. Presse Universitaire de Rennes
- Bakhtine, Mikhaïl Mikhaïlovitch, Roman Jakobson, et Marina Yaguello. 1977. *Le marxisme et la philosophie du langage essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Le sens commun. Paris: les Éd. de Minuit.
- Bakhtine, Mikhaïl Mikhaïlovitch, Kristeva Julia, et Kolitcheff Isabelle. 1970. *La poétique de Dostoïevski*. Pierres vives. Paris: Éditions du Seuil.
- Balibar, Étienne. 2005. « La construction du racisme ». *Actuel Marx* 2 (38): 11-28.
- Balibar, Etienne, Elias Canetti, Albert Jacquard, Claude Lévi-Strauss, Stephen Steinberg et Michel Wieviorka. 1996. D'où vient le racisme ?, *Le Courrier de l'Unesco*, 49^e année, mars, Bibliothèque Numérique. UNESDOC. Paris.
https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000102577_fre.
- Barbier, Jean-Marie, et Olga Galatanu. 1998. *Action, affects et transformation de soi*. Éducation et formation. Paris: Presses universitaires de France.
- . , éd. 2004. *Les savoirs d'action: une mise en mot des compétences ?* Paris, France.
- Barbier, Christophe. 2012. « Présidentielle: L'Express a choisi le camp des lecteurs ». Consulté le 30 mars 2015. http://www.lexpress.fr/actualite/politique/presidentielle-l-express-a-choisi-le-camp-des-lecteurs_1096535.html.
- Barral-Baron, André. 1995. *Vivre ensemble avec nos conflits*. Éditions de l'Atelier. Paris.
- Barthes, Roland. s. d. « Théorie du texte ». https://www.psychanalyse.com/pdf/THEORIE_DU_TEXTE_ROLAND_BARTHES.pdf.
- Baude, Olivier. 2006. *Corpus oraux : guide de bonnes pratiques*. PUO/CNRS. Orléans.
- Beaud, Michel. 2006. *L'art de la thèse*. Edition La découverte. Guides. Paris.
- Bellachhab, Abdelhadi. 2009. « Construction du sens dans les interactions verbales en classe de FLE: le cas de l'excuse en contexte marocain ». Thèse doctorat, France: Université de Nantes.
- Bellachhab, Abdelhadi, et Virginie Marie. 2009. *Construction du sens et acquisition de la signification linguistique dans l'interaction*. Édité par Olga Galatanu, Michel Pierrard, et Dan Van Raemdonck. Bruxelles, Belgique.
- Benetton. s. d. « La diversité au pouvoir ». benetton.com/knitwear/. Consulté le 04/04/2016.

- Bensa, Alban. 2008. « Louis Dumont et le totalitarisme ». *Annales, Histories, Sciences Sociales*, 2008.
- Bertels, Ann, et Dirk Speelman. 2012. « La contribution des cooccurrences de deuxième ordre à l'analyse sémantique », In. *La cooccurrence : du fait statistique au fait textuel, Corpus*, n° 11: 147-65.
<http://journals.openedition.org/corpus/2184>.
- Beuchat, Robin. 2004. « Deuil, mélancolie et objets. « Véra » de Villiers de L'Isle-Adam et Bruges-la-Morte de Rodenbach », n° 140: 483-94.
- Blanchard, Pascal. 2013. « Racisme "la banane est une icône très efficace" », entretien avec Maïté. Paris. *France Ô*. Consulté le 09/02/2017. Mis en ligne le 21/11/2013.<http://la1ere.francetvinfo.fr/2013/11/19/racisme-la-banane-est-une-icone-tres-efficace-selon-l-historien-pascal-blanchard-86311.html>.
- Blanche-Benveniste, Claire, et Colette Jeanjean. 1986. *Le français parlé. Transcription et édition*. Institut National de la Langue Française (CNRS). Paris.
- Blanchet, Philippe. 2015. *De l'épistémologie de la recherche à l'écriture de la recherche en didactique des langues*. Consulté le 20 février 2015.
<http://www.lairededu.fr/media/video/conference/de-lepistemologie-de-la-recherche-a-lecriture-de-la-recherche-en-didactique-des-langues/>. Mise en ligne le 09/01/2015.
- BnF. 2013. « La laïcité en question », Exposition pédagogique de dix affiches sur le thème de la laïcité, <http://classes.bnf.fr/laicite/telecharger/01.htm>.
- Bonnaïfous, Simone. 2006. « L'analyse du discours ». In *Sciences de l'information et de la communication. Objets, savoirs, discipline*, PUR, 213-228. Grenoble.
- Bonnaïfous, Simonne et Pierre Fiala. 1992. « Est-ce que dire la race en présuppose l'existence ? », *Revue Mots*, In. *Sans distinction de ... race*, n° 33, p. 11-22.
https://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1992_num_33_1_1734.
- Bouchet-Petersen, Jonathan. 2015. « Philippe Tesson et les « musulmans qui amènent la merde en France », 15 janvier 2015, Libération édition. Consulté le 18/09/2015.
- Bouchet, Thomas. 2012. « L'injure en politique : de tout temps ? », émission Concordance des temps. Animation Jean Noël Jeanneney, Diffusion Radio France Culture, le 03/03/2012.
<http://www.franceculture.fr/personne-thomas-bouchet.html>.
- Bouffartigue, Jean et Delrieu Anne-Marie. 2017. *Trésors des racines grecques et latines*, Paris, Ed. Belin / Humensis.
- Boutet, Josiane. 2010. *Le pouvoir des mots*, Paris, Ed. La Dispute / Snédit.
- Branca-Rosoff, Sonia. 2002. « Praxématique ». In *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, 460-461. Paris.
- Brézet, Alexis. 2015. « La liberté assassinée », éditorial, *Le Figaro*, 08/01/2015.
- Brunet, Roger, Hervé Théry, et Robert Ferras. 1993. « Milieux », In *Les mots de la géographie dictionnaire critique*. RECLUS. Dynamiques du territoire. Montpellier / Paris. p. 330-331.
- Buhrer, Jean-Claude. 2001. « Israël et États-Unis quittent Durban ». *Le Monde*, 5 septembre 2001. p 2-3.
- Busekist, Astrid Von. 2001. « L'indicible ». In *Raisons Politiques*, n°2, Vol. 2, p. 89-112.
<https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2001-2-page-89.htm>.
- Cadiot, Pierre, et Franck Lebas. 2003. « La constitution extrinsèque du référent : présentation ». *Langages*, La constitution extrinsèque du référent, 37e année (150): 3-8.
- Cadiot, Pierre, et Visetti Yves-Marie. 2001. *Pour une théorie des formes sémantiques motifs, profils, thèmes*. Formes sémiotiques. [Paris]: Presses universitaires de France.

- Calabrese, Laura. 2015. « Reformulation et non-reformulation du mot islamophobie. Une analyse des dynamiques de la nomination dans les commentaires des lecteurs ». *Langue française*, n° 188, vol. 4, p. 91-104. <https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2015-4-page-91.htm>.
- . s. d. Compte rendu de lecture de : *Objets discursifs et doxas. Essai de sémantique discursive* de Julien Longhi (2008), Paris, Harmattan. Consulté le 27 août 2014. <http://www.risc.cnrs.fr/cr-pdf/1216.pdf>.
- Cambon, Emmanuelle et Isabelle Léglise. 2008. « Pratiques langagières et registres discursifs : interrogation de deux cadres en sociologie du langage », *Langage et société*, n°124, vol. 2, p. 15-38. <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2008-2-page-15.htm>.
- Carnevali, Barbara. 2013. « L'esthétique sociale entre philosophie et sciences sociales ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° #13 (décembre): 29-48. <https://doi.org/10.4000/traces.5685>.
- Carpentier, Marie-Nelly, et Jacques Demorgon. 2010. « La recherche interculturelle : l'intérêt humaine cachée ». In *Les faces cachées de l'interculturel : de la rencontre des porteurs de cultures*, Harmattan, 33-53. Paris.
- Césaire, Aimé. 1983. *Cahier d'un retour au pays natal*. Présence Africaine. Paris/Dakar.
- Chaillou, M., et Ana-Marie Cozma. 2013. « Signification lexicale et sens discursif en conflit : L'axiologisation polyphonique du mot harmonisation dans la presse écrite ». In *Sens et représentations en conflit : Conceptualisation, signification et construction discursive*, n°12:15-28. GRAMMAR-Études de linguistique française. Bruxelles: Scientifiques Internationales.
- Chapelle, Gaëtane et Nicolas Journet. 1999. « La force des mots. Entretien avec Oswald Ducrot ». *Sciences Humaines*. 1 décembre 1999. https://www.scienceshumaines.com/la-force-des-mots-entretien-avec-oswald-ducrot_fr_12003.html.
- Charaudeau, Patrick. 1992. *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris: Hachette éducation.
- . 1995. « Une analyse sémiolinguistique du discours ». *Langages* 29 (117): 96-111. <https://doi.org/10.3406/lgge.1995.1708>.
- . 1997. *Le discours d'information médiatique: la construction du miroir social*. Nathan.
- . 2002. « Identité ». In *Dictionnaire d'analyse du discours*, 299-300. Paris: Seuil.
- . 2005a. *Le discours politique les masques du pouvoir*. Paris: Vuibert.
- . 2005b. « Les médias et l'information ». *L'impossible transparence du discours*. <http://vignettes.deboeck.com/Vignettes%20PDF-TIF-JPG/DBU/KLMNO/MEDINF.pdf>.
- . 2013. « Le chercheur et l'engagement. Une affaire de contrat ». *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 11 (octobre). <http://aad.revues.org/1532>.
- . 2014. « Étude de la politesse, entre communication et culture ». In *Du sens à la signification, de la signification aux sens, Mélanges offerts à Olga Galatanu*, P.I.E. Peter Lang, p.137-154. Bruxelles.
- Charaudeau, Patrick. 1997. *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*, Paris, Col. Médias-Recherches. Ed. Nathan.
- Charaudeau, Patrick. 2007. « Les stéréotypes, s'est bien, les imaginaires, c'est mieux », In. *Stéréotypage, stéréotypes : Fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Langue(s), discours, dir. Henri Boyer, Tome 4, Paris, L'Harmattan. p. 49-63.
- Chebel d'Appollonia, Ariane. 2011. *Les frontières du racisme. Identités, ethnicité, citoyenneté*. Presses SciencesPo. Paris.
- Chebel, Malek, et Christian Godin. 2011. *Vivre ensemble. Éloge à la différence*. Paris:

- Éditions First-Gründ.
- Ciceri, Coryse. 1995. *Pluralisme et éducation: politiques et pratiques au Canada, en Europe et dans les pays du Sud*. Édité par Marie Mc Andrew, Rodolphe Toussaint, Olga Galatanu, et Association francophone d'éducation comparée. Montréal, Canada: Université de Montréal, Vice-décanat aux études supérieures et à la recherche.
- Cislaru, Georgeta. 2005. « Étude sémantique et discursive du nom de pays dans la presse française ». 2005. Paris: Université Paris III Sorbonne Nouvelle.
<http://www.theses.fr/2005PA030106> /http://syled.univ-paris3.fr/individus/georgeta-cislaru/GCislaru_THESE.pdf.
- Cnrtl. s. d. « Fanatique ». In. www.cnrtl.fr/lexicographie/fanatisme.
- . s. d. « Fanatisme ». In. www.cnrtl.fr/lexicographie/fanatisme.
- Cnrtl. s. d. « Toxique ». In, [en ligne]. Consulté le 27 octobre 2018.
<http://www.cnrtl.fr/definition/toxique>.
- Cnrtl. s. d. « IE, élément formant ». In. *CNRTL* [en ligne] : <https://www.cnrtl.fr/definition/-ie>. Consulté le 30/11/2019.
- Cnrtl. s. d. « Juif ». In. <https://www.cnrtl.fr/definition/juif>. Consulté le 13/11/2019.
- Colin, Patrick. 2001. « Identité et altérité ». *Cahiers de Gestalt-thérapie*, n° 9, vol. 1, p. 52-62.
- Cozma, Ana-Maria. 2009. « Approche argumentative de la modalité aléthique dans la perspective de la Sémantique des Possibles Argumentatifs. Application au discours institutionnel de la bioéthique ». Nantes, France: Nantes.
<https://www.theses.fr/140817956>.
- Cozma, Ana-Maria, Olga Galatanu, et Marion Pescheux. 2009. *Approche argumentative de la modalité aléthique dans la perspective de la sémantique des possibles argumentatifs, application au discours institutionnel de la bioéthique*. France.
- « Crise à l'express ». 1981. Ina.fr. Consulté le 1 avril 2015.
<http://www.ina.fr/video/CAA8102083401>.
- Crochet, Pierre-Yves (P.-Y.C). 2014. « Pourquoi la diplomatie française utilise le terme Daesh, plutôt qu'État islamique ». *SUD OUEST*, 15 septembre 2014.
<http://www.sudouest.fr/2014/09/15/pourquoi-la-diplomatie-francaise-utilise-le-terme-daesh-plutot-qu-etat-islamique-1672261-710.php>. Consulté le 21/09/2015.
- Cuet, Christine. 2013. « Culture et interculturel en classe de langue ». Cours, Université de Nantes.
- Cusin-Berche, Fabienne. 2002. « Cooccurrence ». In *Dictionnaire d'analyse du discours*, 143-44. Paris: Seuil.
- Daragon, Benoît. 2014. « Audiences radio : RTL et NRJ co-leaders en baisse, France Inter progresse, Europe 1 limite la casse ». *ozap.com*. 19 novembre 2014.
<http://www.ozap.com/actu/audiences-radio-rtl-et-nrj-co-leaders-en-baisse-france-inter-progresse-europe-1-limite-la-casse/458391>.
- David, Pascal. 2013. « Transcendance », In *Dictionnaire Martin Heidegger : vocabulaire polyphonique de sa pensée*, (dir.) Arjakovsky, Philippe, François Fédier, et Hadrien France-Lanord. Éd. du Cerf, 1:1328-1332. Paris.
- Delage, Christian. 2001. « L'image comme preuve : l'expérience du procès de Nuremberg ». *Vingtième Siècle, revue d'histoire* 72 (1): 63-78.
<https://doi.org/10.3406/xxs.2001.1413>.
- Delarue, Christian. 2014. « Le mouvement antiraciste français ». Club de Mediapart. 2014.
<https://blogs.mediapart.fr/christian-delarue/blog/130714/le-mouvement-antiraciste-francais>.
- Delcambre, Alexis. 2014. « « Le Nouvel Observateur » devient « L'Obs » et tente de se relancer ». *Le Monde.fr*, 16 octobre 2014. <http://www.lemonde.fr/actualite-medias/article/2014/10/16/comment-le-nouvel-observateur-entend-se>

[relancer_4506959_3236.html](#).

- Delmas-Rigoutsos, Yannis. 2009. *Petites leçons d'épistémologie. Comment penser la science et la connaissance ?*, Paris, Ed. Vuibert.
- Demorgon, Jacques. s. d. « Une épistémologie sans frontière. Complexité des antagonismes de la nature à l'histoire ». In, 221-257. <https://gerflint.fr/Base/Chine2/demorgon.pdf>.
- Demorgon, Jacques, et Rémi Hess. 2005. *Critique de l'interculturel l'horizon de la sociologie*. Anthropologie. Paris: Économica.
- Demorgon, Jacques, Rémi Hess, et Lucette Colin. 2010. *Complexité des cultures et de l'interculturel contre les pensées uniques*. 4e éd. revue et augmentée. Exploration interculturelle et science sociale. Paris: Anthropos.
- Dijk, Teun A. van. 2005. « Le racisme dans le discours des élites ». *Multitudes* no 23 (4): 41-52.
- Doury, Marianne. 2016. *Argumentation. Analyser textes et discours*. Paris: Armand Colin.
- Dubois, Jean, Mathé Giacomo, Louis Guespin, Christine Marcellesi, Jean-Baptiste Marcellesi, et Jean-Pierre Mével. 2007a. « Genre ». In *Linguistique et sciences du langage*, Ed. Larousse, 217-218. Paris.
- . 2007b. « Onomasiologie ». In *Linguistique et sciences du langage*, Ed. Larousse, 334. Paris.
- . 2007c. « Sémasiologie ». In *Linguistique et sciences du langage*, Ed. Larousse-Bordas / HER, 423. Paris.
- . 2007d. « Type ». In *Linguistique et sciences du langage*, Ed. Larousse, 496. Paris.
- Dubreil, Estelle. 2006. « La dimension argumentative des collocations textuelles en corpus électronique spécialisé au domaine du TAL (N) ». Thèse doctorat, France: Université de Nantes.
- Ducrot, Albert. 1992. « La notion de race en anthropologie physique : évolution et conservatisme ». *Mots*, n° 33: 121-141.
- Ducrot, Oswald. 1984. *Le dire et le dit*. Paris: Ed. de Minuit.
- . 1993. « À quoi sert le concept de la modalité ? » In *Modality in Language Acquisition / Modalité et acquisition des langues*, Walter de Gruyter, . Berlin et New York.
- . 2017. « Argumentation rhétorique et argumentation linguistique ». In *L'argumentation aujourd'hui : Positions théoriques en confrontation*, édité par Marianne Doury et Sophie Moirand, 17-34. Sciences du langage. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle. <http://books.openedition.org/psn/756>.
- Ducrot, Oswald, et Marion Carel. 1999. « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative. In: Langue française, n°123,1999. Sémantique et stéréotype ». *Langue française*, n° 123: 6-26.
- Dufour, Françoise, et Laurence Rosier. 2012. « Introduction. Héritages et reconfigurations conceptuelles de l'analyse du discours « à la française » : perte ou profit ? » *Langage & Société* 2 (140). DOI 10.3917/lis.140.0005.
- Eco, Umberto. [1990]1992. *Les limites de l'interprétation*. Paris. Grasset & Fasquelle.
- Edition Non Standard. s. d. « Qu'est-ce que SIC ? ». <https://editions-non-standard.com/collection-sic/why>. Consulté le 19/02/2019.
- « Émission : Le grand rendez-vous - Direct & Replay ». 2015. *Europe 1*. 22 février 2015. <http://www.europe1.fr/emissions/le-grand-rendez-vous>.
- « État islamique (organisation) ». 2015. In. *wikipedia.org*. Consulté le 21/09/2015.
- « États-Unis: des milliers de manifestants à Baltimore contre les violences policières ». 2015, 29 avril 2015. https://fr.news.yahoo.com/etats-unis-milliers-manifestants-%C3%A0-baltimore-contre-violences-043032257.html?utm_source=twitterfeed&utm_medium=twitter. Consulté le

30/04/2015.

- EthicA. 2015. « Le genre ». Lieu Unique, Nantes, novembre 14. <http://associationethica.fr/>.
- Faye, Jean-Pierre. 1982. « Énoncer les droits en révolution ». *L'Homme et la société*, Langage et révolution, , n° 63-64: 7-26. <https://doi.org/doi : 10.3406/homso.1982.2071>.
- . 1996. *Le langage meurtrier*. Hermann. Paris.
- . 2013a. « Carl Schmitt, Jünger, Heidegger : le nazisme des intellectuels ». *Le Monde*, 2013. [www.http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/08/02/le-nazisme-des-intellectuels_3456984_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/08/02/le-nazisme-des-intellectuels_3456984_3232.html), 02.08.2013.
- . 2013b. « « Heidegger, Derrida et moi ». *Nouvel Obs*, 2013. [www.http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20130626.OBS4695/heidegger-derrida-et-moi.html](http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20130626.OBS4695/heidegger-derrida-et-moi.html).
- Faye, Jean-Pierre, et Anne-Marie De Vilaine. 1993. *La déraison antisémite et son langage*. Actes Sud. Paris.
- Fauvelle, Marc, Clarisse, Vernhes et Henri, Vernet. 2015. « Bruno Le Maire : “L’Histoire montre que n’est pas toujours le favori qui gagne” ». *France Inter*. Consulté le 13 avril 2015. <http://www.franceinter.fr/emission-tous-politiques-bruno-le-maire-lhistoire-montre-que-nest-pas-toujours-le-favori-qui-gagne>.
- Feith, Michel. 2008. « Migration, métissage, interculturalité : quelques pistes de réflexion ». *E-Crini*, n° 1-Monographie (mai). <https://crini.univ-nantes.fr/migration-metissage-interculturalite-quelques-pistes-de-reflexion-michel-feith-429152.kjsp>.
- Ferrand, Ludovic. 1997. « La dénomination d’objets : théories et données ». In *L’année psychologique*. Vol. 97, n°1 : 113-146. Consulté le 11/11/2017. http://www.persee.fr/docAsPDF/psy_0003-5033_1997_num_97_1_28939.pdf.
- Fiala, Pierre. 1984. « Le consensus patriotique, face cachée de la xénophobie ». *Mots*, L’Autre, l’Étranger, présence et exclusion dans le discours, n° 8: 17-41.
- . 1985. « Encore le racisme, et toujours l’analyse du discours ». *Langage et société*, Quelles différences ? Identité, exclusion, racisation, n° 34: 9-16.
- . 2002. « Formule ». In *Dictionnaire d’analyse du discours (dir.)*, Seuil. Paris. 274-275.
- Fleury, Serge. 2015. « Le Trameur. Manuel d’utilisation ». <http://www.tal.univ-paris3.fr/trameur/>.
- Fracchiolla, Béatrice. 2017. « CIRCULATION ORDINAIRE DES DISCOURS SEXISTES ET SENS SYMBOLIQUE : LA CAMPAGNE ’ ’MADEMOISELLE, LA CASE EN TROP! ’ ’ - Ci-ditBFp546-553.pdf ». Consulté le 12 août 2017. <https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01492086/file/Ci-ditBFp546-553.pdf>.
- Foucault, Michel. 2018. *La pensée du dehors*. Un essai sur l’œuvre de Maurice Blanchot et sur sa conception de l’attirance. Paris. Ed. Électre.
- France2. 2013. *Comparatif du visage de Taubira à celui d’un singe*. Paris. http://www.youtube.com/watch?v=ff3RiWj3AF0&feature=youtube_gdata_player.
- . 2015. Nadine Morano. « La France est un pays de race blanche ». In *On n’est pas couché*. 26/09/2015. Consulté le 28/09/2015. <https://www.youtube.com/watch?v=J2wx2XXNsuw>
- Frath, Pierre. 2014. « La conception de la dénomination chez Georges Kleiber ». *Res-per-nomen IV : Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*, p. 19-34.
- Furetière, Antoine. 1978. *Dictionnaire universel*, SNL – Le Robert. Vol. Tome 3. Paris.
- Gaboulaud, Adrien. 2018. « “Sept ou huit enfants par femme” : le refrain africain de Macron ». *Paris Match*, 2018. <https://www.parismatch.com/Actu/Politique/Sept-ou-huit-enfants-par-femme-le-refrain-africain-de-Macron-1554563>.
- Galatanu, Olga. 1999. « Le phénomène sémantico-discursif de déconstruction-reconstruction

- des topoï dans une sémantique argumentative intégrée ». *Langue française* 123 (1): 41-51. <https://doi.org/10.3406/lfr.1999.6295>.
- Galatanu, Olga. 1997. « Les argumentations du discours lyrique ». In *Écriture poétique moderne. Le narratif, le poétique, l'argumentatif*, Centre de recherche sur les identités nationales et interculturelles (Crini), p. 15-36.
- . 2002. « La dimension axiologique de l'argumentation ». In *Les facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot*, Paris: Kimé. : p. 93-107.
- . 2003. « La sémantique des possibles argumentatifs et ses enjeux pour l'analyse de discours ». *El texto como encrucijada : estudios franceses y francófonos* 2: 213-25.
- . 2007a. « Pour une approche sémantico-discursive du stéréotypage à l'interface de la sémantique théorique et de l'analyse du discours ». In *Stéréotypage, stéréotype : fonctionnements ordinaires et mise en scène*, dir. Henri Boyer. Harmattan, Tome 4: Langue(s), et discours. Paris. : p. 89-100.
- . 2007b. « Sémantique des possibles argumentatifs et axiologisation discursive ». In *Actes du colloque international de Montréal*, De Boeck & Larcier s.a., 313-25. Bruxelles.
- . 2009. « LA STÉRÉOPHAGIE », UN PHÉNOMÈNE DISCURSIF DE DÉCONSTRUCTION–RECONSTRUCTION DE LA SIGNIFICATION LEXICALE ». In *Représentations du sens linguistique III*, 189-207. Champs linguistiques. Bruxelles: De Boeck Supérieur. <https://www.cairn.info/representations-du-sens-linguistique-III--9782801116043-page-189.htm>.
- . 2013. « Introduction à l'étude du concept et de la signification lexicale de francophonie. Construction discursive d'un concept, activation d'un lien dénominatif, ou désignation d'un "objet social" ». In *Sens et signification dans les espaces francophones. La construction discursive du concept de francophonie*, 15-40. Bruxelles/Berlin/New York.
- . 2014. « La construction discursive des images et dynamiques identitaires des enseignants et formateurs en FLE/FLS ». Text. <http://www.revue-signes.info>. 30 juin 2014. <http://www.revue-signes.info/document.php?id=3525>.
- . 2018. « Les fondements sémantiques de l'implicite argumentatif ». *Corela*, les procédés implicites dans l'interface sémantique-pragmatique, n° HS-25. <https://doi.org/10.4000/corela.6577>.
- . 2006. « La dimension axiologique de la dénomination ». In *Aux carrefours du sens. Hommages offerts à Georges Kleiber pour son 60e anniversaire*, Peeters, Luven-Paris : p. 499-510.
- Galatanu, Olga, Abdelhadi Bellachhab, et Ana-Maria Cozma. 2012. « La force des mots : mécanismes sémantiques de production et interprétation des actes de parole « menaçants ». Introduction ». Text. <http://www.revue-signes.info>. 30 juillet 2012. <http://www.revue-signes.info/document.php?id=2906>.
- Galatanu, Olga, Ana-Maria Cozma, et Abdelhadi Bellachhab. 2012. « La force des mots : valeurs et violence dans les interactions verbales. Introduction ». Text. <http://www.revue-signes.info>. 30 janvier 2012. <http://www.revue-signes.info/document.php?id=2758>.
- Galatanu, Olga, Ana-Maria Cozma, et Virginie Marie, éd. 2013. *Sens et signification dans les espaces francophones: la construction discursive du concept de francophonie*. Bruxelles, pays multiples.
- Galatanu, Olga. 2011. « Les valeurs affectives des "marqueurs discursives illocutionnaires" en français et en anglais. Les "holophrases" : une approche sémantico-discursive ». In *Marqueurs discursifs et subjectivité*, dir. Sylvie Hancil, publication Université de Rouen et du Havre, p. 173-189.

- Galatanu, Olga. 2018. *La sémantique des possibles argumentatifs. Génération et (re)construction discursive du sens linguistique*, Bruxelles, Ed. PIE – Peter Lang
- Garric, Nathalie. 1996. « Pour une stratégie discursive publicitaire : les adverbes assertifs en-ment. » *Langage et société* 78 (1): 77-88. <https://doi.org/10.3406/lso.1996.2761>.
- . 2007. *Introduction à la linguistique*. HU. Paris: Hachette supérieur.
- . 2009a. « La médiation, entre connaissance de la discursivité et pratique discursive ». *Les Cahiers du LRL*, n° 3: 93-114.
- . 2009b. « L'identité événementielle : « raz de marée », « tsunami », « shoah ». In *Construction d'identité et processus d'identification*, édité par Sylvester Nheanotnu Osu, Gilles Col, et Fabienne Toupin, 275-94. Berne ; New York: Peter Lang.
- . 2011. « Des discours à la discursivité ». HDR 1. Université d'Orléans: Laboratoire Ligérien de Linguistique - EA 3850.
- . 2014. « De la manipulation de données expérimentales à la construction interdiscursive de représentations identitaires ». Text. <http://www.revue-signes.info>. 30 juin 2014. <http://www.revue-signes.info/document.php?id=3524>.
- . 2015. « Polémique métalangagière sur une (dé)nomination : le terme « confrontation », *Langue française* 4 (188): 61-76.
- Garric, Nathalie, et Frédéric Calas. 2007. *Introduction à la pragmatique Nathalie Garric*, HU Linguistique. Paris: Hachette supérieur.
- Garric, Nathalie, et Isabelle Légise. 2003. « Quelques caractéristiques du discours patronal français ». *Mots. Les langages du politique*, n° 72 (juillet): 113-34. <https://doi.org/10.4000/mots.7433>.
- Garric, Nathalie, et Julien Longhi. 2009. « Présentation ». In *L'analyse linguistique de corpus discursifs : des théories aux pratiques, des pratiques aux théories*, Presses Universitaires Blaise Pascal, 11-24. Clermont-Ferrand, France.
- . 2013. « Atteindre l'interdiscours par la circulation des discours et du sens ». *Langages & Sociétés*, n° 144: 65-84.
- . 2012. *L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données*. Paris, France: Larousse : A. Colin.
- . 2014. « L'événement numérique : une interdiscursivité plurisémiolinguistique ». *Studii Lingvistica. Écritures et genres numériques*, n° 4: 51-74.
- Garric, Nathalie, Julien Longhi, et Laboratoire de recherche sur le langage Clermont-Ferrand. 2009. *L'analyse linguistique de corpus discursifs des théories aux pratiques, des pratiques aux théories [textes issus de la journée d'étude organisée à l'Université François Rabelais, Tours, le 24 janvier 2008]*. Cahiers du laboratoire de recherche sur le langage". Clermont-Ferrand: Presses universitaires Blaise Pascal.
- Garric, Nathalie, et Longhi, Julien. 2014. « L'amalgame en discours : négociation métalangagière sur le sens et ses enjeux ». halshs-01059955.
- Gauron, Roland. 2013. « Cécile Kengue, une ministre italienne face au racisme ». 31/11/2013. Consulté le 08/02/2014. <http://www.lefigaro.fr/international/2013/11/13/01003-20131113ARTFIG00491-cecile-kyenge-une-ministre-italienne-face-au-racisme.php>, mis en ligne le 13.11.2013.
- Gibb, Robert. 2003. « Constructions et mutations de l'antiracisme en France ». *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, n° 94-95 (décembre): 165-79.
- Gouvard, J.-M., et O. Galatanu. 1999. « Présentation ». *Langue française* 123 (1): 3-5. <https://doi.org/10.3406/lfr.1999.6292>.
- Grasser, Fabien. 2018. « Pour Hubert Védrine aussi, les Africaines font trop d'enfants ». *Le Quotidien*, 30 janvier 2018. <https://www.lequotidien.lu/international/pour-hubert-vedrine-aussi-les-africaines-font-trop-denfants/>.

- Guérin, Daniel, et Réjean Pelletier. 2003. « Le racisme voilé chez les jeunes canadiens ». La fondation canadienne des relations raciales. Département de sciences politiques, Université Laval: <http://www.crrf-fcrr.ca/fr/component/flexicontent/292-policies-and-research/23677-le-racisme-voile-chez-les-jeunes-canadiens-en-gb-1>.
- Guilbert, Louis. 1973. « Théorie du néologisme », *Cahiers de l'AIEF*, n° 25, p. 9-29. https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1973_num_25_1_1020.
- Guilhaumou, Jacques. 2006. *Discours et événement. L'histoire langagière des concepts*. Presse Universitaire de Franche-Comté. Linguistique et sémiotique 47. Paris.
- Guilhaumou, Jacques, et Denise Maldidier. 1986. « De l'événement discursif en analyse du discours ». *Histoire Épistémologie Langage*, Histoire des conceptions de l'énonciation, n° Tome 2, Fascicule 2: 233-42.
- Guillaumin, Colette. 1984. « Immigrationsavage ». *Mots*, L'Autre, l'Étranger, présence et exclusion dans le discours, n° 8: 43-51.
- . 1992. « Usages théoriques et usages banals du terme de race ». *Mots*, PFN des sciences politiques, n° 33: 59-67.
- Habert, Benoît. 1984. « Marianne Ebel, Pierre Fiala, Sous le consensus, la xénophobie ». *Mots* 8 (1): 213-16.
- Hadas-Lebel, Mireille. 2008. « Que signifie être juif ? », Interview [en ligne], publication : Centre culturel français de l'Ambassade de France auprès du Saint-Siège. Consulté le 12/11/2019. <https://www.ajcf.fr/que-signifie-etre-juif.html>.
- Hajjat, Abdellali et Marwan Mohammed. 2012. « "Islamophobie" : une invention française », [en ligne] : *hypotheses.org*, publié le 23/05. Consulté le 25/11/2019. https://islamophobie.hypotheses.org/193#identifier_23_193.
- Hausmann, Franz Josef, et Peter Blumenthal. 2006. « Présentation : collocations, corpus, dictionnaires » 2 (150): 3-13. https://doi.org/DOI_10.3917/lf.150.0003.
- Heinich, Nathalie. 2002. « Pour une neutralité engagée ». In *Questions de communication*, n°2, mis en ligne le 01/12/2012. P. 117-127. <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7084>.
- Houdebine-Gravaud, Anne-Marie. 2002. « L'imaginaire linguistique : un niveau d'analyse et un point de vue théorique ». In *L'Imaginaire linguistique*, Paris, Harmattan, p. 9-20.
- Husson, François. 2016. *Analyse Factorielle Multiple*. Laboratoire de mathématiques appliquées - Agro Campus Ouest. Angers. <https://www.youtube.com/watch?v=wCTaFaVKGAM>.
- Jolibert, Bertrand. 2003. « Laïcité ». In *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Armand Colin, 191-197. Paris.
- Juhem, Philippe. 2001. « La légitimation de la cause humanitaire : un discours sans adversaires ». *Mots. Les langages du politique*, L'Humanitaire en discours, n° 65: 9-27.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 2002a. « Contexte ». In *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, 134-136. Paris.
- . 2002b. « Dialogue ». In *Dictionnaire d'analyse du discours*, 178-180. Paris: Seuil.
- . 2002c. « L'implicite ». In *Dictionnaire d'analyse du discours*, 304-306. Paris: Seuil.
- . 2002d. « Actes de langage ». In *Dictionnaire d'analyse du discours (dir.)*, Seuil, 16-19. Paris.
- Kimura, Bin. 2000. *L'Entre. Une approche phénoménologique de la schizophrénie*, (traduit du japonais par Claire Vincent), Grenoble, Éditions Jérôme Milon.
- Kinder, Donald R., et David O. Sears. 1981. « Prejudice and politics: Symbolic racism versus racial threats to the good life ». *Journal of Personality and Social Psychology* 40 (3): 414-431.

- Kleiber, Georges. 1997a. « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? » *Langages* 31 (127): 9-37. <https://doi.org/10.3406/lgge.1997.2123>.
- Kleiber, Georges. 2001. « Remarques sur la dénomination ». *Cahiers de praxématique*, n° 36 (janvier) : 21-41. <http://journals.openedition.org/praxematique/292>.
- Kottelat, Patricia. 2010. « Définitions lexicographiques et idéologie : ambiguïtés discursives dans les définitions des races, traces de permanence de stéréotypes racistes ? », *Autour de la définition*, *Publiforum* n°11. http://publiforum.farum.it/ezone_pdf.php?id=119. Consulté le 05/06/2019.
- Krieg, Alice. 2001. « Présentation de thèses ». *L'Information grammaticale*, n° 91: 41-43.
- Krieg-Planque, Alice. 2000c. « Émergence et emplois de la formule « purification ethnique » dans la presse française (1980-1994) ». Paris: Université Paris Nord - Paris XIII Villetaneuse.
- . 2003. *Purification ethnique : Une formule et son histoire*. Paris: CNRS Éditions.
- . 2005. « Le mot ethnique : nommer autrui Origine et fonctionnement du terme “ethnie” dans l'univers discursif français ». *Cahier de Lexicologie. Revue internationale de lexicologie et de lexicographie* 2 (87): 141-61.
- . 2009. *La notion de “formule” en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*. Presses Universitaires de Franche-Comté. Paris.
- . 2013. « Le traitement du “figement” par les locuteurs ordinaires : le sentiment linguistique d’“expression toute faite” dans des contextes et critique du discours politique ». *Pratiques, Le figement en débat*, n° 159-160: 189-203. <https://doi.org/DOI : 10.4000/pratiques.2904>.
- Labica Georges. 2009. « De l'impossibilité de la non-violence. Entretien avec Georges Labica ». *Propos recueillis par Francis Sitel, publication Revue Contretemps*. <http://www.contretemps.eu>.
- Labica Georges. 2008. *Théorie de la violence*. Extraits. Disponible en ligne : Labica_TdIV-extraits.pdf.
- Lagorgette, Dominique. 2012. « Insulte, injure et diffamation : de la linguistique au code pénal ? » *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 8 (avril). <http://aad.revues.org/1312>.
- Lagorgette, Dominique, Olivier Bertrand. 2009. *Études de corpus en diachronie et en synchronie: de la traduction à la variation*. Chambéry, France: Université de Savoie, UFR Lettres, langues, sciences humaines. Éd Laboratoire Langues, littératures, sociétés.
- Lagorgette, Dominique, et Pierre Larrivée. 2004. *Les insultes*. Paris, France: éd Larousse.
- Lagorgette, Dominique, Evelyne Oppermann, et Amalia Rodríguez Somolinos. 2006. *Énonciation et pragmatique*. Paris, France: éd. Larousse.
- Lagorgette, Dominique, Agnès Steuckardt, Jacques Guilhaumou, et al. 2008. *La violence verbale*. Vol. 1. Paris, France: l'Harmattan.
- Lagrange, Hugues. 2014. « Le multiculturalisme est incontournable ». *Le Monde*, 2014, sect. Tribune. https://www.lemonde.fr/idees/article/2014/05/13/le-multiculturalisme-est-incontournable_4416004_3232.html.
- Laïcité. 2007. <https://www.gouvernement.fr/qu-est-ce-que-la-laicite>.
- Laplantine, François. 1999. *Je, nous et les autres*. Le Pommier. Vol. 1. Manifestes. Paris.
- . 2002. « Pour une ethnopsychiatrie critique ». *VST - Vie sociale et traitements* no 73 (1): 28-33.
- Larrivée, Pierre, et Dominique Lagorgette. 2004. « Introduction ». *Langue française* 144 (1): 3-12.
- Lazerges, Christine. 2012. « Rapport CNCDH ». Rapport d'activité. Une année au service de la protection des droits de l'homme en France. Paris: Commission Nationale

- Consultative des Droits Humains.
https://www.cncdh.fr/sites/default/files/cncdh_rapport_activite_2012.pdf.
- « Le Grand Jury : replays, vidéos et podcasts avec Jérôme Chapuis sur RTL ». s. d. RTL.fr.
Consulté le 13 avril 2015. <http://www.rtl.fr/emission/le-grand-jury>.
- Le Monde*. 2001. « À Durban, Yasser Arafat qualifié de « raciste » la politique d’Israël », 3/09 2001.
- Le monde politique*. s. d. « Physiocrates ».
http://www.lemondepolitique.fr/cours/philosophie_politique/absolutisme/physiocrates.html.
- « Le Monde.fr - Actualités et Infos en France et dans le monde ». s. d. Le Monde.fr. Consulté le 12 février 2017. <http://www.lemonde.fr/iframe/jelec.html>.
- Le Petit Robert*. 2012. Nouvelle Ed. Millésime. Paris.
- Le Petit Robert*. 2012. « Violence ». Nouvelle Ed. Millésime. p. 2717.
- « Léa Salamé ». 2015. In *Wikipédia*.
http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=L%C3%A9a_Salam%C3%A9&oldid=113568004.
- Lebart, Ludovic, et André Salem. 1994. *Statistique textuelle*. Dunod. Paris. Disponible également en ligne.
- Lebas, Franck, et Pierre Cadiot. 2003. « Monter et la constitution extrinsèque du réfèrent ». *Langages*, La constitution extrinsèque du réfèrent, 37e année (150): 9-30.
- Le Bras, Jeanna, Hume-Ferkatadji François et Roxo Luca (Lauréats du concours « Première Caméra »). 2013. « La marche d’après. 30 ans de combat pour l’égalité ». *Film documentaire*. AB PRODUCTIONS. Coproduction : CAPA PRESSE.
<https://www.youtube.com/watch?v=mKYXNTX1KLQ>.
- Ledoyen, Alberte. 1998. « LE RACISME DES DÉFINITIONS AUX SOLUTIONS: UN MÊME PARADOXE ». Rapport de recherche. Québec, Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse.
<http://www.cdpdj.qc.ca/publications/racisme.PDF>. Consulté le 12/02/2017.
- Leray, Christian. 2008. « Entrée en contrebande de la biographie interculturelle ». Rennes - Institut Universitaire de Formation des Maîtres.
- Le Point* et AFP. « Que veut dire ‘islamo-fascisme’ ? », publié le 16/02/2015. Consulté le 17/02/2015. https://www.lepoint.fr/societe/que-veut-dire-le-terme-islamo-fascisme-16-02-2015-1905496_23.php.
- « L’Express a 55 ans ». s. d. Consulté le 31 mars 2015.
http://www.lexpress.fr/actualite/politique/l-express-a-55-ans_501943.html.
- « L’Express : présentation et histoire ». s. d. Gralon. Consulté le 29 mars 2015.
<http://www.gralon.net/articles/news-et-media/magazines/article-l-express---presentation-et-histoire-2025.htm>.
- Libération* et AFP. 2015. « ‘Personne ne me soumet !’ : deux femmes perturbent le salon de la femme musulmane », 13/09/2015. Consulté le 14/09/2015.
https://www.liberation.fr/france/2015/09/13/personne-ne-me-soumet-deux-femen-perturbent-le-salon-de-la-femme-musulmane_1381602.
- « Liste des États membres du Commonwealth ». Wikipedia.org. Consulté le 30/07/17.
wikipedia.org/wiki/Liste_des_Etats_du_Commonwealth.
- Longhi, Julien. 2008a. *Objets discursifs et doxa. Essai de sémantique discursive*. Col. « Sémantiques ». Paris: L’Harmattan.
- . 2009. « Les objets discursifs et le phénomène d’anticipation lexicale en discours : processus de référenciation et argumentativité dans l’activité discursive ». In *L’analyse linguistique de corpus discursifs. Des théories aux pratiques, des pratiques aux théories*, Presse Universitaire Blaise-Pascal, 69-92. Cahiers du laboratoire de

- recherche sur le langage". Tours.
- . 2011. « La culture par les corpus : qualité & quantité en sémantique de corpus ». *Acta Fabula*, n° vol. 12, n° 8 (octobre). <http://www.fabula.org/revue/document6544.php>.
- Longhi, Julien. 2015. « Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours », *Langue française*, n° 188, vol. 4, p. 5-14. DOI 10.3917/lf.188.0005.
- Longhi, Julien. 2015. « L'acte de nommer comme constitution de formes : discursivité de la production du sens », *Langue française*, n° 188, vol. 4, p. 121-136. DOI 10.3917/lf.188.0121.
- Longhi, Julien. 2012. « Introduction ». In *L'énonciation et les voix du discours*, Revue *Tranel*, n° 56, p. 1-4. Introduction_def.pdf ». Consulté le 17 avril 2017. http://unine.ch/files/live/sites/islc/files/Tranel/56/1-4_Introduction_def.pdf.
- Longhi, Julien. 2012. « D'où, de qui, ou comment vient le sens en discours ». In *L'énonciation et les voix du discours*. Revue *Tranel*, n° 56, p.5-21. Longhi - 5-21_Longhi_def.pdf ». Consulté le 22 janvier 2017. https://www.unine.ch/files/live/sites/islc/files/Tranel/56/5-21_Longhi_def.pdf.
- Longhi, Julien. 2016. « Le tweet politique efficace comme même textuel : du profilage à la viralité », In *De Boeck Supérieur | Travaux de linguistique*, n° 73, vol. 2, p. 107-126. <https://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2016-2-page-107.htm>.
- M6 Info. 2015. « Tuerie de Charleston : le drapeau sudiste banni des magasins », 24 juin 2015. <https://fr.news.yahoo.com/tuerie-charleston-drapeau-sudiste-banni-magasins-063120970.html>. Consulté le 24/06/2015.
- M6 Info. 2015. « 13% des Allemands hostiles aux musulmans ». Consulté le 01/01/2015. <https://fr.news.yahoo.com/13-des-allemands-hostiles-aux-musulmans-155729209.html>.
- Maingueneau, Dominique. 2002a. « Discours ». In *Dictionnaire d'analyse du discours (dir.)*, Seuil, 185-90. Paris.
- . 2002b. « Énoncé ». In *Dictionnaire d'analyse du discours (dir.)*, Seuil, 221-23. Paris.
- . 2002c. « Formation discursive ». In *Dictionnaire d'analyse du discours (dir.)*, 269-72. Paris: Seuil.
- . 2002d. « Interdiscours ». In *Dictionnaire d'analyse du discours (dir.)*, 324-26. Paris: Seuil.
- . 2004. « Sur la diversité des genres de discours ». <http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Typologie-des-genres-de-discours.pdf>.
- . 2005. « L'analyse du discours et ses frontières ». *Marges linguistiques*, n° 9 (mai).
- . 2007. « Genres de discours et modes de généricité ». *Le français aujourd'hui*, n° 159 vol. (4): 29-35.
- . 2011. « Pertinence de la notion de formation discursive en analyse de discours ». *Langage et société*, vol. 1, n° 135: 87-99.
- . 2012. « Que cherchent les analystes du discours ». *Argumentation et Analyse du Discours* 9. <https://doi.org/DOI:10.4000/aad.1354>.
- Maingueneau, Dominique. 2008. « Les trois dimensions du polémique », In *Les registres : Enjeux et visées pragmatiques*, dir. Lucile Gaudin-Bordes et Geneviève Salvan, Louvain-La-Neuve : Academia-Bruylant, p. 109-120.
- Malidier, Denise. 1993. « L'inquiétude du discours. Un trajet dans l'histoire de l'analyse du discours : le travail de Michel Pêcheux ». *Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n° 8. <http://journals.openedition.org/semen/4351>.
- Marmande, Francis. 1984. « Racisme ou hétérophobie ? », *Mots*, n° 8, p. 202-204.
- Matoré, Georges. 1953. *La méthode en lexicologie: Domaine français*. M. Didier. Paris.
- Mayaffre, Damon. 2005. « Rôle et place du corpus en linguistique : réflexions introductives »,

- In. *Texte !*, Vol. X, n°4.
http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Mayaffre_Corpus.html>.
- Mayaffre, Damon. 2014. « Plaidoyer en faveur de l'Analyse de Données co(n)Textuelles. Parcours cooccurentiels dans le discours présidentiel français (1958-2014) ». *JAD - 2014*, Proceedings of the 12th International Conference on Textual Data Statistical Analysis, 15-32.
- Mayaffre, Damon. 2000. *Le poids des mots : le discours de gauche et de droite dans l'entre-deux-guerres* Maurice Thorez, Léon Blum, Pierre-Etienne Flandin et André Tardieu (1928-1939). Paris. Éditions H. Champion.
- Mazzega, Matthieu. 2016. « Se disputer le "vrai" racisme : qualifications ordinaires, enjeux moraux et frontières symboliques : une étude d'un corpus de commentaires d'internautes ». Thèse de doctorat en sociologie, Grenoble: Université de Grenoble.
<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01437117>.
- Mejri, Salah. 2005. « Figement absolu ou relatif : la notion de degré de figement ». *Linx*, n° 53. <https://doi.org/10.4000/linx.283>.
- Michaud Yves. 1986. *La violence*. Paris, Que sais-je ?, Presse Universitaire de France.
- Miehe, Anne. 1994. « La raison par l'alphabet. Un instrument à la mesure de la démesure à l'époque de l'encyclopédie ». In *La Mesure. Instruments et philosophies*, (dir. Jean-Claude Beaune), Col. Milieux, Éditions Champ Vallon, p. 252-260.
- Miéville, Denis. 2014. « La logique naturelle, qu'est-ce, et pour qui, et pourquoi ? » *TrajEthos, Communication and Natural Logic International Society* 1 (3): 45-57.
- « Minute ». s. d. Consulté le 31 octobre 2018a. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Minute_\(hebdomadaire\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Minute_(hebdomadaire)).
- . « Minute ». s. d. Consulté le 1 novembre 2018b. <http://www.minute-hebdo.fr/site/90-la-redaction-de-minute>.
- « Minute - La rédaction de ». s. d. MINUTE. Consulté le 28 mars 2015. <http://www.minute-hebdo.fr/site/90-la-redaction-de-minute>.
- Miermont, Jacques. 2011. « Comment s'enclenchent les violences familiales », In. *Violence(s) et société aujourd'hui*, (dir.) Véronique Bedin et Jean-François Dortier, Auxerre, Éditions Sciences Humaines. p. 18-25.
- Moirand, Sophie. 2002a. « Dialogisme ». In *Dictionnaire d'analyse du discours (dir.)*, Seuil, 175-78. Paris.
- . 2002b. « Objet de discours ». In *Dictionnaire d'analyse du discours (dir.)*, Seuil, 406-7. Paris.
- . 2004. « Le dialogisme, entre problématiques énonciatives et théories discursives ». *Cahiers de praxématique*, n° 43 (janvier): 189-220.
- . 2007a. *Les discours de la presse quotidienne observer, analyser, comprendre*. Linguistique nouvelle. Paris: Presses universitaires de France.
- . 2007b. « Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse ». *Corela. Cognition, représentation, langage*, n° HS-6 (novembre). <https://corela.revues.org/1567>.
- Moïse, Claudine. 2012. « Argumentation, confrontation et violence verbale fulgurante ». *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 8 (avril). <http://aad.revues.org/1260>.
- Molette, Pierre, et Agnès Landré. 1994. « Tropes. Manuel de référence ». <https://www.tropes.fr/ManuelDeTropesV840.pdf>.
- Morin, Edgar. 2015. « Antisémitisme, antijudaïsme, antiréalisme », In. *Histoire coloniale et postcoloniale*. Publié le 26/01/2015. Consulté le 20/07/2017. <http://ldh-toulon.net/antisemitisme-antijudaisme.html>.
- . 2012. « Pour une crisologie ». *Le Seuil | « Communications »* 2 (91): 135-152.
- « Mot ». 1981. In *Le Robert*, Corrigée, Société du nouveau Littré, Quatrième Tome:507-510.

- Paris.
- « National Hebdo ». s. d. Consulté le 31 octobre 2018. <https://fr.wikipedia.org/wiki/National-Hebdo>.
- Née, Émilie et Marie Veniard. 2012. « Analyse du discours à entrée lexicale (A.D.E.L.) : le renouveau par la sémantique ? », *Langage et société*, n° 140, vol. 2, p. 15-28. <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-2-page-15.htm>.
- Neveu, Franck. 2011. *Dictionnaire des sciences du langage*. Armand Colin, 2e Edition revue et augmentée. Paris.
- Niklas-Salminen, Aino. 2015. *La lexicologie*. Armand Colin. Paris.
- Nivat, Maurice. 2014. « Lettre à Manuel Valls d'un chercheur accusé d'être « antijuif », 18 janvier 2014. <http://rue89.nouvelobs.com/2014/01/18/lettre-a-manuel-valls-dun-chercheur-accuse-detre-antijuif-249156>. Consulté le 15/04/2015.
- « Objet ». 2012. In *Le Petit Robert*, 1719. Nouvelle Ed. Millésime. Paris.
- Oger, Claire. 2005. « L'analyse du discours institutionnel entre formations discursives et problématiques socio-anthropologiques ». *Langage & Société* 4 (114): 113-28.
- « OJD Dénombrement des médias ». s. d. Consulté le 28 mars 2015. <http://www.ojd.com/>.
- « On n'est pas couché ». 2015. In Wikipédia. http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=On_n%27est_pas_couch%C3%A9&oldid=113717840.
- Oumma TV. 2010. *Roland Dumas parle de l'islamophobie en France. Le devoir de pluralité*. https://www.youtube.com/watch?v=eZl8wCI_kyo.
- Pagès, Jérôme. 2015. « Analyse en Composants Principales ». Agro Campus Ouest. Angers. <https://www.youtube.com/watch?v=uV5hmpzmWsU>.
- Pagès, Jérôme. 2005. *Statistiques générales pour utilisateurs*, vol. 1. Méthodologie, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Pajon, Léo. 2017. « Le 'bamboula' : histoire d'une injure raciste ancrée dans l'imaginaire français ». Consulté le 11/02/2017. Mise en ligne le 10/02/2017. <http://www.jeuneafrique.com/402466/societe/bamboula-histoire-dune-injure-raciste-ancree-limaginaire-francais/>.
- Paquot, Annette. 1985. « Les mécanismes discursifs de l'exclusion et de l'inclusion dans un corpus journalistique », *Langage et société*, numéro 34 : *Quelles différences ? Identité, exclusion, racisation*, p. 35-55. <https://doi.org/10.3406/lsoc.1985.2037>.
- Paveau, Marie-Anne. 2006. *Les prédiscours sens, mémoire, cognition*. Paris: Presses Sorbonne nouvelle.
- . 2013a. « Genre de discours et technologie discursive. Tweet, twittécriture et twittérature ». *Pratiques, Théories et pratiques des genres*, n° 157/158: 7-30.
- . 2013b. « Analyse discursive des réseaux sociaux numériques [Dictionnaire] ». *Technologies discursives* (blog). 10 mai 2013. <http://technodiscours.hypotheses.org/431>.
- Paveau, Marie-Anne, et F. Liénard (dir.). 2013. « Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique ». *Épistémè, Culture, identity and digital writing*, n° 9: 139-176.
- Pêcheux, M., et C. Fuchs. 1975. « Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours ». *Langages* 9 (37): 7-80. <https://doi.org/10.3406/lgge.1975.2612>.
- Pêcheux, Michel, et Denise Maldidier. 1990. *L'inquiétude du discours*.
- Pelbart, Peter Pál. 2008. « Cartographies du dehors ». *Rue Descartes*, n° 59: 20-30.
- Perelman, Chaim et Olbrechts-Tyteca Lucie. 1976. *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, 3^e édition, Bruxelles, Éditions de l'Institut de Sociologie.
- Perrin, Laurent. 2015. « Du dialogue rapporté aux reprises diaphoniques », [en ligne] :

- <https://clf.unige.ch/files/3914/4103/2899/10-Perrinnclf16.pdf>. Consulté le 08/01/2020.
- Petit, Gérard. 2001. « Pour une conception lexicologique de la dénomination ». *Cahiers de praxématique*, n° 36: 93-115.
- . 2012. « Pour un réexamen de la notion de dénomination ». *Langue française* 2 (174): 27-44. <https://doi.org/DOI.10.3917/lf.174.0027>.
- Petit, Jean-Luc. 1991. « La constitution de l'événement social ». In *L'événement en perspective, Raisons pratiques* 2, Ed. EHESS, 9-38. Paris.
- Philippe, Arjakovsky, Fédier François, et France-Lanord Hadrien. 2013. *Dictionnaire Martin Heidegger vocabulaire polyphonique de sa pensée*. Paris: Éd. du Cerf.
- Picavez, Hugues, Laurette Château, Paola Frugoni, et Olga Galatanu, éd. 2001. *Études de sémantique argumentative intégrée: Cahiers du GRASP N°1*. Nantes, France: GRASP.
- « Plateau Christine Ockrent pour la nouvelle formule de l'Express ». 1995. Ina.fr. Consulté le 31 mars 2015. <http://www.ina.fr/video/CAB95052862>.
- Porcher, Louis. 1995. *Le français langue étrangère émergence et enseignement d'une discipline*. Collection Ressources formation. Paris: CNDP.
- Privat, Gilles. 2002. « Des objets communicants à la communication ambiante ». *Lavoisier | Les Cahiers du numérique* 3 (4): 23-44.
- Pugnière-Saavedra, Frédéric. 2008. « Quelques régularités des écrits du signallement », In. Analyse de discours et demande sociale. Le cas des écrits de signallement, dir. Georgeta Cislaru, Frédéric Pugnière-Saavedra et Frédérique Sitri, *Les Carnets du Cediscor*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, p. 21-36.
- Putnam, Hilary. 1990 [1998]. *Représentation et réalité*. Gallimard. Paris.
- Quéré, Louis. 2013. « Les formes de l'événement ». *mediAzioni*, Les facettes de l'événement : des formes aux signes, n° 15. <http://mediazioni.sitlec.unibo.it>.
- Rabatel, Alain. 2016. « Analyse de discours et inégalités sociales : de l'empathie pour les invisibles à l'engagement pour le commun », *Revisita de Estudos da Linguagem*, Belo Horizonte, Vol. 26, n°3, p. 757-788.
- Rastier, François. 2004. « Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus ». *Texto!*, juin. http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux.html.
- . 2006. « Sémiotique des sites racistes ». *Mots. Les langages du politique*, n° 80. <http://mots.revues.org/17113> ; DOI : 10.4000/mots.17113.
- . 2009. *Sémantique interprétative*. 3e éd. mise à jour. Formes sémiotiques. Paris: Presses universitaires de France.
- . 2011. *La mesure et le grain sémantique de corpus*. Lettres numériques. Paris: H. Champion.
- Rastier, François, et Bénédicte Pincemin. 1999. « Des genres à l'intertexte ». *Cahiers de praxématique*, n° 33 (janvier): 83-111.
- Rautenberg, Michel. 2008. « L'"interculturel", une expression de l'imaginaire social de l'altérité ». *Hommes et Migrations, hors-série novembre*, L'interculturalité en débat, 30-44. https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_2008_hos_1_1_4681.
- Rémi-Giraud, Sylvianne. 2010. « Sémantique lexicale et langages du politique. Le paradoxe d'un mariage difficile ? » 2010. *Mots. Les langages du politique*, n° 94 : 165-173. <http://journals.openedition.org/mots/19882>.
- Renault, Enguérand. 2015. « Patrick Drahi rachète L'Express-L'Expansion pour moins de 10 millions ». *Le Figaro*. 8 janvier 2015. <http://www.lefigaro.fr/medias/2015/01/08/20004-20150108ARTFIG00287-patrick-drahi-rachete-l-express-l-expansion-pour-moins-de-10millions.php>.
- Rey, Jean-François. 2003. « Altérité ». In *Dictionnaire de l'altérité et des relations*

- interculturelles*, Paris. Armand Colin, p. 4-7.
- Ridet, Philippe. 2013. « Cécile Kyenge, ministre italienne en proie à toutes les insultes », 2013. http://www.lemonde.fr/politique/article/2013/11/07/cecile-kyenge-ministre-italienne-en-proie-a-toutes-les-insultes_3509834_823448.html.
- Robin, Régine, Claudine Normand, et Denise Maldidier. 1972. « Discours et idéologie : quelques bases pour une recherche ». *Langue française* 15 (1): 116-42. <https://doi.org/10.3406/lfr.1972.5615>.
- Rosier, Laurence. 2009. *Petit traité de l'insulte*. Éditions du Centre d'Action Laïque. Bruxelles.
- Rosier, Laurence, (dir.) Ana-Maria Cozma, Abdelhadi Bellachhab, et Marion Pescheux. 2014. « Dans tous les sens. Le poids du contexte, le choc des jeux sémantiques ». In *Du sens à la signification. De la signification aux sens*, 49-59. Bruxelles: Peter Lang.
- Rosier, Laurence. 1999. *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Paris, Ed. Duculot.
- Rouagdia, Hocine. 2017. « Gard : après de multiples affaires, Luc Tangorre incarcéré à Lyon ». *Midi Libre*, 27 décembre 2017. <http://www.midilibre.fr/2017/12/27/gard-apres-de-multiples-affaires-luc-tangorre-incarcere-a-lyon,1608095.php>.
- Salem, André, et al. s. d. « Manuel d'utilisation de Lexico3 ».
- Sarfati, Georges Elia. 2011. « Les formes de l'universalité. L'inquiétante étrangeté du signe juif ». *Pardès*, n° 49: 11-18. <https://www.cairn.info/revue-pardes-2011-1-page-11.htm>.
- Sarfati, Georges Elia. 2005. *Éléments d'analyse du discours*. Paris: Armand Colin.
- Sarfati, Georges Elia. 2007. « Note sur "sens commun" : essai de caractérisation linguistique et sociodiscursive ». *Langage et société*, n° 119: 63-80. <http://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2007-1-page-63.htm>.
- Sarfati, Georges Elia. 2011. « Analyse du discours et sens commun : institution de sens, communauté de sens, doxa, idéologie ». In *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours*, 139-173. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.
- Sarfati, Georges-Élia. 2002. *Précis de pragmatique*. Paris: Nathan.
- . 2012. « Pragmatique topique, énonciation et linguistique de corpus : essai de caractérisation du corpus cartésien ». *Tranel*, n° 56: 91-117. http://www.unine.ch/files/live/sites/tranel/files/Tranel/56/91-117_Sarfati_def.pdf.
- Searle, John. 1979. *Sens et expression : étude de théorie des actes de langage*. De Minuit. Paris.
- Searle, John Rogers, Hélène Pauchard, et Oswald Ducrot. 1972. *Les actes de langage essai de philosophie du langage*. Collection Savoir. Paris: Hermann.
- Searle, John Rogers, et Claudine Tiercelin. 1998. *La construction de la réalité sociale*. NRF essais. [Paris]: Gallimard.
- Sears, David O., et P.J. Henry. 2003. « The Origins of Symbolic Racism ». *Journal of Personality and Social Psychology* 85 (2): 259-75. <https://doi.org/DOI: 10.1037/0022-3514.85.2.259>.
- Serge, Bernstein, et Milza Pierre. 1996. *Histoire du XXe siècle Tome 2 1945-1973, le monde entre guerre et paix*. Initial. Paris: Hatier.
- Siblot, Paul. 1997. « Nomination et production de sens : le praxème ». *Langages*, Langue, praxis et production de sens, n° 127: 38-55. Consulté le 04/05/2016.
- . 2001. « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom ». *Cahiers de praxématique*, n° 36 (janvier): 189-214. Consulté le 20/08/2015.
- . 2014. *Le vivre-ensemble. Sémantique lexicale du français et représentations discursives*. Communication au colloque : « "Représentations et expériences du vivre-ensemble dans les sociétés contemporaines : un état des lieux" » (04-08 novembre).

- Québec. https://www.youtube.com/results?search_query=paul+siblot. Consulté le 07/08/2018.
- Siblot, Paul. 1998. « Signifiante du praxème nominal » In. *L'Information grammaticale*, n° 77, p. 24-27. Consulté le 03/08/2015.
- Siblot, Paul. 1990. « Une linguistique qui n'a pas peur du réel », In. *Cahier de praxématique*, n° 15, Université Paul Valéry, Montpellier III, p. 57-76.
- Sitri, Frédérique. 2004. « Dialogisme et analyse de discours : éléments de réflexion pour une approche de l'autre en discours ». *Cahiers de praxématique*, n° 43. <http://journals.openedition.org/praxematique/1846>.
- Sitri, Frédérique. s. d. « sitrif.pdf ». Consulté le 5 novembre 2017. <http://syled.univ-paris3.fr/colloques/autonymie-2000/theme4/sitrif.pdf>.
- Sitri, Frédérique. 2003. *L'objet du débat*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Sn. s. d. « Charte de la laïcité à l'école ». [en ligne]. www.eduscol.education.fr.
- Steuckardt, Agnès, (dir.) J. Authier-Revuz, et al. 2003. « Révolutionnaire autonymie ». In *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*, Paris: Presses Sorbonne Nouvelle. p. 257-261.
- Steinfeld, Nadine et Manon Perin. 2018. « Islamophobie, un mot, un mal plus que centenaire », In. ATILF [en ligne]. Consulté le 04/11/2019. <http://www.atilf.fr/spip.php?article4329>.
- Subtil, Marie-Pierre. 2001. « La montée de l'islamophobie est redoutée par le monde musulman », journal *Le Monde* du 14/09/2013. p. 16.
- Sud Ouest, AFP et Bertrand Guay. 2015. « Ils font une quenelle à l'Assemblée nationale : Claude Bartolone porte plainte », 4 mai 2015. <http://www.sudouest.fr/2015/05/04/quenelle-a-l-assemblee-nationale-claude-bartolone-porte-plainte-1911301-5166.php>. Consulté le 30/10/2015.
- Sumpf, Alexandre. « Le procès de Nuremberg », In. *Histoire par l'image*, publié le 05/12/2012. Re-consulté le 17/10/2019. <http://www.histoire-image.org/fr/etudes/proces-nuremberg>.
- Taguieff, Pierre-André. 1985. « Le néo-racisme différentialiste. Sur l'ambiguïté d'une évidence commune et ses effets pervers ». *Langage et société* 34 (1): 69-98.
- . 1986. « L'identité nationale saisie par les logiques de racisation. Aspects, figures et problèmes du racisme différentialiste ». *Mots* 12 (1): 91-128.
- . 1989. « Réflexions sur la question antiraciste ». *Mots* 18 (1): 75-93. <https://doi.org/10.3406/mots.1989.1449>.
- . 1990. *La Force du préjugé essai sur le racisme et ses doubles*. Tel. [Paris]: Gallimard.
- . 1992. « Du racisme au mot « race » : comment les éliminer ? [Sur les premiers débats et les premières Déclarations de l'Unesco (1949-1951) concernant la « race » et le racisme] ». *Mots* 33 (1), *SANS DISTINCTION DE ... RACE*, p. 215-239. <https://doi.org/10.3406/mots.1992.1756>.
- . 2010. *La nouvelle propagande antijuive : Du symbole al-Dura aux rumeurs de Gaza*. PUF. Paris.
- . 2012. « Le racisme aujourd'hui, une vue d'ensemble ». Le Huffington Post. 27 septembre 2012. <http://www.huffingtonpost.fr/pierreandre-taguieff/le-racisme-aujourd'hui-une-vue-densemble/>.
- . 2015. *L'antisémitisme*. Que sais-je ?, Paris, Presse universitaire française (PUF).
- . 2015. Pierre-André Taguieff: « La sur-information prédispose aux théories du complot » Entretien réalisé par Éric Mettout. L'Epress. http://www.lexpress.fr/actualite/societe/pierre-andre-taguieff-la-sur-information-predispose-aux-theories-du-complot_1672497.html. Consulté le 31/10/2015.

- . 2010. *Le racisme*. Archives Karéline. Bookkollegium. Paris.
- . 2017. « Réflexions sur la “lutte contre le racisme” ». Le Huffington Post. 21/03/2013. Consulté le 12 février 2017. <http://www.huffingtonpost.fr/pierreandre-taguieff/reflexions-sur-la-lutte-contre-le-racisme/>.
- Taguieff, Pierre-André. 2013. « Antisémitisme », In *Dictionnaire historique et critique du racisme*, dir. Taguieff, Paris, PUF. p. 88-116.
- Taguieff, Pierre-André. 2013. « Racisme », In *Dictionnaire historique et critique du racisme*, dir. Taguieff, Paris, PUF. p. 1523-1587.
- Taguieff, Pierre-André. 2008. « Figures de la pensée raciale », In. Presse Universitaire de France | Revue *Cités*, n° 36, Vol. 4, p. 173- 197. <https://www.cairn.info/revue-cites-2008-4-page-173.htm>.
- Tamba, Irène. 1998. *La sémantique*. 5 éd. Presse Universitaire de France. Paris.
- Tartar Goddet, Edith. 2016. « La violence verbale qu’est-ce que c’est ? ». Consulté le 30/09/2016. <http://www.protestants.org/index.php?id=32304>.
- Tengour, Abdelkarim. 2013. « Céfran ». In *Tout l’argot des banlieues*, les Ed. de l’Opportun. Paris. <https://www.dictionnairedelazone.fr/dictionary/definition/cefran>. Consulté le 01/07/2018.
- Touraine, Alain. 1997. *Pourrons-nous vivre ensemble ?*, Fayard. Paris.
- Tournier, Maurice. 2010. « Mots et politique, avant et autour de 1980 Entretien ». *Mots. Les langages du politique*, n° 94: 211-233.
- Tournier, Maurice. 1984. « Les jaunes : un mot-fantasma à la fin du 19^e siècle », *Mots*, n° 8, L’Autre, l’Étranger, présence et exclusion dans le discours, p. 125-146. https://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1984_num_8_1_1143.
- Trigano, Shmuel. 2013. « Judaïsme ». In *Dictionnaire historique et critique du racisme*, dir. Taguieff. p. 929-930.
- Trigano, Shmuel. 2013. « Juif, Peuple Juif, Judéité ». In *Dictionnaire historique et critique du racisme*, dir. Taguieff. p. 932-934.
- Vacarme. 2014. « Une critique en acte du sionisme : les objecteurs de conscience ». 2014. Revue *Vacarme*, n° 16. <https://vacarme.org/article2369.html>. Consulté le 11/01/2019.
- Valeurs actuelles. 2013. « Les droitophobes. Observatoire de la droitophobie : “Valeurs actuelles” contre-attaque », Une de *Valeurs actuelles* du 20/06/2013.
- Veniard, Marie, et Sophie Moirand (dir.). 2007. « La nomination d’un évènement dans la presse quotidienne nationale : une étude sémantique et discursive ». Paris, France: *Atelier national de Reproduction des Thèses*.
- Watsuji, Tetsurô, Berque Augustin, Couteau Pauline, et Kuroda Akinobu. 2011. *Fūdo le milieu humain*. Réseau Asie. Paris: CNRS Éditions.
- Wines, Michael. 2014. « In U.S., Racial Divide Festers », *The New York Times*, et *Le Figaro*. 9 décembre 2014, p. 1-6.
- Wodak, Ruth. 2009. « Pragmatique et *Critical Discourse Analysis* : un exemple d’une analyse à la croisée des disciplines ». Traduction assurée par Adèle Petitclerc, assistée de Philippe Schepens In *Semen*, n° 27, *Critical Discourse Analysis I. Les notions de contextes et d’acteurs sociaux*. Consulté le 04/11/2019. <https://journals.openedition.org/semen/8878>.
- Zeilinger, Irene. 2003. « La violence verbale, première des violences : comment y réagir ? », Conférence pour les Équipes d’Entraide, le 24 novembre, Hôtel de ville de Bruxelles. <http://www.garance.be/docs/031124violenceverbale.pdf>.

INDEX DES AUTEURS

A

Abassi	255
Abdallah-Pretceille Martine	423
Adam Jean-Michel	96, 97, 98, 144
Admor	398
Akpo Dieudonné	420, 454
Amossy	16, 84, 144, 249, 257, 266, 267, 268, 270, 271, 275, 339, 340, 341, 342, 367, 386, 388, 397, 398, 452, 453, 493, 495
Anscombre	36, 68, 69, 173
Auger Nathalie	83, 395, 399, 401, 452

B

Bakhtine	42, 66, 86, 114, 132, 144, 314, 365, 387, 471, 494
Balibar	10, 28, 29, 35, 36, 46, 165
Barbeau Bernard	391, 401, 402, 452
Barbier Jean-Marie	83
Barral-Baron André	441
Beaud Michel	462
Benoît Habert	314, 389
Bensa Alban	123, 314
Benveniste	viii, 47, 48, 51, 54, 55, 82, 94, 95, 151, 152, 155
Berque Augustin	145, 432
Bertels Ann	245
Beuchet Robin	100
Blanche-Benveniste	152
Blanchet Philippe	128
Bonnafeous	46, 130, 465
Bouchet Thomas	399
Bouffartigue	170, 171
Boutet	16, 38, 39, 155
Branca-Rosoff	58, 60, 89, 90, 144
Brunet Roger	145
Burger Marcel	397
Busekist	85

C

Calabrese	47, 116, 364
Cambon	16
Carbou	466, 499
Carel	68, 69, 221, 223, 379, 483, 485, 487
Carnevil Barbara	428
Chaillou Marie	71
Charaudeau	16, 36, 40, 52, 80, 81, 82, 83, 95, 104, 119, 121, 122, 125, 130, 131, 132, 155, 158, 174, 175, 190, 196, 234, 244, 280, 302, 315, 326, 347, 363, 372, 388,

423, 429, 430, 434, 436, 437, 438, 439, 454, 456, 457, 466, 470, 475, 496

Chebel d'Appollonia	17, 18, 23
Chebel Malek	441
Cislaru Georgeta	131
Colin Patrick	428, 429
Corbin Daniel	167
Cozma	71, 190, 191, 192, 196, 197, 209, 212, 218, 221, 370, 380, 418, 454, 474, 483, 485
Cuet	423, 454, 469
Cusin-Berche	244

D

Delarue Christian	18
Delrieu	170, 172
Demorgon Jacques	422, 423, 430, 431, 432, 433, 440, 441, 442, 443, 447, 448, 449, 450, 451, 454, 458, 459, 460, 468
Diane Vincent	399, 402
Diderot Denis	34
Dubois	31, 47, 48, 54, 63, 71, 94, 155, 467
Ducros Albert	165
Ducrot Oswald	36, 66, 68, 69, 75, 86, 87, 88, 89, 95, 157, 173, 221, 223, 368, 379, 483, 485, 487

E

Ebel	16, 35, 46, 84, 311, 312, 314, 316, 318, 319, 320, 338, 345, 363, 389, 390, 497, 498
Eco Umberto	498

F

Faye	35, 84, 91, 311, 312, 313, 314, 316, 318, 362, 363, 389, 390, 497, 498, 500
Feith Michel	451, 460
Fiala	16, 19, 25, 35, 46, 47, 48, 84, 130, 155, 311, 314, 315, 316, 318, 319, 320, 338, 345, 361, 362, 363, 389, 390, 497, 498, 507
Fracchiolla Béatrice	83, 395
Frath	50, 51, 52, 55, 57, 72, 155, 467

G

Galatanu	32, 36, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 103, 156, 163, 172, 173, 176, 177, 208, 212, 213, 217, 223, 369, 371, 372, 375, 376, 377, 379, 380, 382, 417, 418, 420, 453, 454, 466, 468, 472, 474, 475, 479, 480, 481, 483, 484, 487, 488, 507, 508

Garric	16, 54, 57, 58, 64, 65, 66, 89, 90, 92, 108, 122, 123, 124, 128, 130, 131, 133, 143, 144, 145, 150, 155, 167, 168, 343, 351, 356, 362, 365, 366, 368, 416, 435, 467, 470, 472, 497, 498
Gibb	27, 509
Gilles Privat	102
Godin Christian	441
Grize	99, 103, 109, 110, 114, 115
Guérin	19, 20, 22, 23, 148, 250, 251, 272, 273, 274, 464, 510
Guilhaumou	46, 93, 94, 122, 360, 510
Guillaumin	35, 165, 360, 368, 497, 510

H

Habert Benoît	497
Hajjat	153, 170
Hausmann	244
Heinich	127
Henry	20, 22, 66, 89
Husson	253

J

Jeanjean Colette	151, 152
Jolibert Bernard	444

K

Kerbrat-Orecchioni	47, 83, 103, 104, 267, 340, 387, 453, 494
Kinder	19, 22
Kleiber	36, 50, 53, 54, 55, 56, 58, 68, 69, 71, 72, 104, 155, 157, 173, 361, 467
Krieg	16, 24, 30, 35, 36, 46, 48, 49, 84, 87, 91, 120, 124, 130, 135, 148, 149, 150, 155, 163, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 327, 338, 340, 342, 343, 344, 345, 347, 349, 352, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 365, 389, 496, 497

L

Labica	394
Laforest Marty	399
Lagorgette	83, 452
Lagrange	28
Laplantine François	425, 454, 455, 466, 468, 469, 500
Léglise	16
Leray Christian	81, 430
Longhi	54, 58, 64, 65, 66, 72, 86, 95, 99, 101, 116, 131, 143, 144, 145, 150, 155, 343, 351, 368, 467, 471

M

Maldidier	46, 60, 63, 65, 66, 86, 87, 88, 92, 93, 94, 95, 156, 360, 467, 510
Marcellesi	64, 65, 71, 82, 156, 466
Marianne Doury	351, 407
Matoré	46, 47, 48, 49
Mayaffre	131, 132, 237, 242, 244, 245, 383, 464, 490
Mazzega Matthieu	10, 18
Michaud	394
Miche	34
Miermont Jacques	395
Miéville	64, 102, 103, 109, 114, 115, 116
Mohammed	153, 170
Moirand	16, 18, 24, 99, 109, 110, 144, 159, 327, 452, 471, 514
Moïse Claudine	83, 395, 405
Mondada	54, 155, 467
Morin Edgard	24, 449
Mortureux	38

N

Née	63, 65, 255
Niklas-Salminen	167, 168, 169, 369

O

Olbrechts-Tyteca	270, 271, 388, 495

P

Pagès Jérôme	254
Paquot	392, 393, 402
Pascal David	28
Paveau Marie-Anne	90, 96, 98, 124, 143, 144, 234, 382, 489
Pelletier	19, 20, 22, 23, 148, 250, 251, 272, 273, 274, 464, 510
Perelman Chaim	270
Perin Manon	169, 171, 518
Perrin Laurent	445
Peter P. Pelbart	427
Petit	59, 72, 100, 101, 119, 155, 169, 170, 172, 175, 179, 182, 267, 391, 444, 467, 471, 515
Petit Gérard	52
Petit Jean-Luc	124
Porcher	422
Pugnière-Saavedra F.	265
Putnam	36, 68, 100, 101, 105, 173

Q

Quéré 117

R

Rabatel 126, 134

Rastier 25, 36, 50, 57, 96, 98, 109, 143, 144, 268, 269, 270, 387, 388, 495

Rautenberg Michel 416, 422, 424, 428

Rémi-Giraud 71

Rey Jean-François 429

Rosier Laurence 83, 267, 282, 303, 386, 389, 391, 494, 496

S

Sarfati 94, 208, 375, 403, 404, 453, 479

Schultz-Romain Christina 83

Searle 85, 93, 99, 103, 105, 107, 122, 203, 470

Sears 19, 20, 22, 256

Siblot 47, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 92, 124, 155, 362, 442, 467

Sitri Frédérique 99, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 116, 131, 471

Speelman Dirk 245

Steinfeld 169, 171

Steuckardt Agnès 349, 351

Sumpf A. 44

T

Taguieff 10, 16, 19, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 35, 162, 269, 347, 387, 404, 453, 495

Tartar Goddet 394, 452

Touraine Alain 441, 442

Tournier 36, 46, 47, 48, 49, 155, 190

Trigano 186

Turbide 399, 403

V

Veniard 63, 65, 95, 99, 103, 104, 107, 108, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 135, 150, 470

Vincent 138, 323, 391, 395, 399, 401, 402, 403, 432, 452, 510

W

Watsuji 432, 433, 441, 454, 468, 499

Wines Michael 322

Wodak 63

Z

Zeilinger 400

INDEX DES FIGURES

Figure 1 : Photomontage comparant le visage de Taubira à celui d'un singe. _____	12
Figure 2 : Copie d'écran de Philippe Tesson en interview avec Ruth Elkrief sur BFM TV. _____	41
Figure 3 : Copie d'écran de Philippe Tesson en interview avec Ruth Elkrief. _____	41
Figure 4 : Copie d'écran de commentaires numériques suite aux propos de P. Tesson _____	43
Figure 5 : Copie d'écran de commentaires numériques suite aux propos de P. Tesson (suite) _____	45
Figure 6 : Copie d'écran de commentaires numériques suite aux propos de P. Tesson (suite) _____	45
Figure 7 : Le triangle de Boèce _____	51
Figure 8 : Schéma des valeurs et zones modales associées _____	77
Figure 9 : Schéma de la typologie des modalités selon Olga Galatanu _____	78
Figure 10 : Schéma du double processus de sémiotisation des phénomènes langagiers _____	81
Figure 11: Copie d'écran de l'audience de quelques stations radios _____	141
Figure 12 : Copie d'écran d'un extrait du balisage de la source Le Monde _____	153
Figure 13 : Copie d'écran du concordancier de pourtant établi avec Lexico3 _____	191
Figure 14: Copie d'écran montrant un contexte d'emploi de « narguer » réalisée avec Tropes _____	202
Figure 15 : Principales Caractéristiques Lexicométriques du Corpus de recherche _____	224
Figure 16 : Copie d'écran du concordancier de la forme racisme _____	232
Figure 17 : Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences de discriminations _____	238
Figure 18 : Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences d'islamophobie _____	239
Figure 19: Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences d'antisémitisme _____	240
Figure 20 : Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences de racisme _____	241
Figure 21 : Fréquences relatives de ventilation des Co-occurrences de xénophobie _____	242
Figure 22 : Nuage arboré des relations d'opposition entre les acteurs socio-politiques et institutionnels _____	248
Figure 23 : AFC générée par Le Trameur sur le corpus de travail et selon la partition source _____	249
Figure 24 : AFC générée par Le Trameur sur le sous corpus de référence et selon la partition source _____	251
Figure 25 : L'ACP générée par Le Trameur sur le sous corpus de référence et selon la partition source _____	252
Figure 26 : L'ACP générée par Le Trameur sur le sous corpus de référence et selon la partition source _____	254
Figure 27 : Extrait des éléments de distribution de la forme islam dans le corpus de référence _____	264
Figure 28 : Graphe de spécificités des formes V/ vous, N/ nous et O/ on selon la partition Source dans le corpus de travail _____	272
Figure 29 : Graphe de spécificités des formes N/ nous et O/ on selon la partition Source dans le corpus de travail _____	273
Figure 30 : Graphe de spécificité des formes nous, vous et on dans L'HUMA, PEH et RSN _____	275
Figure 31 : Graphe de ventilation des catégories spécifiques à L'HUMA, PEH et RSN _____	276
Figure 32 : Graphe de spécificités des catégories ADV et KON dans L'HUMA, PEH et RSN _____	278
Figure 33 : Graphe de l'AFC de L'HUMA, PEH et RSN réalisé avec Le Trameur. _____	279
Figure 34 : Graphe de spécificités de pas parce que, pas pour et pas que dans L'HUMA, PEH et RSN _____	280
Figure 35 : Graphe de ventilation de spécificités de vraiment dans L'HUMA, PEH et RSN _____	293
Figure 36 : Extrait de la distribution de l'ADV vraiment dans le corpus de travail. _____	304
Figure 37 : Graphe de ventilation de la forme racisme(s) selon la partition année avec Lexico3 _____	329
Figure 38 : Fréquences relatives de la forme racisme(s) selon la partition source avec Lexico3 _____	331
Figure 39 : Graphe de spécificité de la forme racisme(s) selon la partition source avec Lexico3 _____	332

Figure 40 : Fréquences relatives de la forme islamophobie selon la partition année	333
Figure 41 : Fréquences relatives de la forme islamophobie selon la partition source	334
Figure 42 : Graphe des spécificités de la forme islamophobie selon la partition source	335
Figure 43 : Fréquences relatives de la forme antisémitisme selon la partition année	336
Figure 44 : Fréquences relatives de la forme antisémitisme selon la partition source	337
Figure 45: Graphe de ventilation de la forme antisémitisme selon la partition source	338
Figure 46 : Copie d'écran de commentaires numériques sur l'événement : « Salon de la femme musulmane »	346
Figure 47 : Copie d'écran des réactions politiques suite aux propos de P. Tesson	350
Figure 48 : Copie d'écran de commentaires numériques suite aux propos de P. Tesson (suite)	353
Figure 49 : Graphe aires de « frontière » réalisé avec Tropes sur le corpus de travail	420
Figure 50 : Graphe des 20 premiers substantifs co-occurents de frontière	421

INDEX DES TABLEAUX

Tableau 1 : Grille du croisement des valeurs modales et formes linguistiques dans le discours	79
Tableau 2 : Comparatif de quelques données des titres de journaux sélectionnés	136
Tableau 3 : Valeurs et zones modales de racisme, islamophobie et antisémitisme	187
Tableau 4 : Enchaînements argumentatifs croisés des PA et DA	212
Tableau 5 : Relations de co-occurrences : racisme, xénophobie, islamophobie, discriminations et antisémitisme avec Le Trameur	236
Tableau 6 : Co-occurrences de la forme « classe » établies à partir du corpus de travail	243
Tableau 7 : Co-occurrences obtenues par le calcul des (SR) segments répétés	246
Tableau 8 : Matrice des principaux résultats de l'ACP réalisée sur le sous corpus	253
Tableau 9 : Formes et segments spécifiques positifs et/ou négatifs majeurs des sous corpus PEH, LEA, G._P., RSN et PEQ : [Seuil de probabilité : 5 ; fréquence minimale : 10]	257
Tableau 10 : Récapitulatif des spécificités de formes N/ nous et O/on dans le corpus de travail	274
Tableau 11 : Fréquences relatives des catégories spécifiques à L'HUMA, PEH et RSN	277
Tableau 12 : Extrait des spécifiques des catégories ADV et KON dans L'HUMA, PEH et RSN	278
Tableau 13 : Relevé des éléments des contextes gauche et droit de pas parce que dans L'HUMA, PEH et RSN	281
Tableau 14 : Relevé des éléments des contextes gauche et droit de pas pour dans L'HUMA, PEH et RSN	285
Tableau 15 : Relevé des éléments des contextes gauche et droit de pas que dans L'HUMA, PEH et RSN	292
Tableau 16 : Relevé des éléments des contextes gauche et droit de pas que dans L'HUMA, PEH et RSN	301
Tableau 17 : Seuils de performativité, objectivité et subjectivité	305
Tableau 18 : La modalisation discursive de racisme, islamophobie et antisémitisme (d'après Galatani, 2002a : 20, 2018 : 89)	309

TABLE DES MATIERES

DEDICACE	ii
REMERCIEMENTS	iii
SOMMAIRE	v
AVERTISSEMENT	vii
CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION	viii
LISTE DES ABREVIATIONS	ix
INTRODUCTION GENERALE	10
1. Point de départ	11
2. De la question du choix des mots <i>racisme</i>, <i>xéno-islamophobie</i> et <i>antisémitisme</i>	17
3. Problématique, hypothèses et objectifs de recherche	18
3.1. Quelques actions travaux de référence autour du racisme	18
3.2. De l'« interculturel » dans l'« antiracisme » : pour circonscrire le « racisme »	26
3.3. Formulation des hypothèses et objectifs de recherche	29
4. Structure de la thèse	31
PREMIERE PARTIE :	34
CONSTRUCTION THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE DE L'OBJET DE RECHERCHE ..	34
INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE PARTIE	35
CHAPITRE PREMIER :	38
LEXICOLOGIE SOCIO-POLITIQUE FRANCAISE : LANGAGE ET POUVOIR DES MOTS	38
I. De l'analyse des <i>mots</i> en lexicologie socio-politique à l'Analyse du discours	40
I.1. Le <i>pouvoir</i> des <i>mots</i> : éléments de contextualisation	40
I.2. Quelques travaux fondateurs de la lexicologie socio-politique française	46
I.3. De l'étymologie sociale à la lexicologie synchronique	49
I.4. Langage et « pratiques langagières » : le <i>réel</i> au-delà de la <i>représentation</i> du monde	49
I.4.1. Dire « racisme », « islamophobie » et « antisémitisme » : <i>réfèrent</i>, <i>référence</i> et <i>référenciation</i>	50
I.4.2. De la <i>dénomination</i> à la <i>nomination</i> et vice-versa : langage et pratiques langagières	54
I.5. Le processus de construction du sens : l'apport de la <i>praxématique</i>	58
CHAPITRE DEUXIEME :	62
CADRAGE CONCEPTUEL ET THÉORIQUE	62
II.1. Analyse du Discours à Entrée Lexicale (<i>A.D.E.L.</i>)	64
II.2. L'Analyse du Discours de tradition Française (<i>ADF</i>)	65
II.3. Fondements de la <i>SPA</i> : les objectifs, le concept de modalité et strates d'analyse	67

<u>II.4. La théorie sémiolinguistique du discours(TSD).....</u>	<u>80</u>
<u>II.5. La théorie de l'argumentation : entre la polémique et le polémique</u>	<u>83</u>
<u>II.6. Du discours à l'interdiscours : procès d'énonciation, objets, événements et médias</u>	<u>85</u>
<u>II.6.1. Les faces du discours : présupposé, posé, sous-entendu, préconstruit et prédiscours</u>	<u>86</u>
<u>II.6.2. Énonciation, énoncé et sujet.....</u>	<u>92</u>
<u>II.6.2.1. Sens et problématique de la notion de sujet.....</u>	<u>92</u>
<u>II.6.2.2. Au-delà du sujet : rapport entre énoncé et énonciation</u>	<u>94</u>
<u>II.6.2.3. De l'énoncé à l'opposition texte/discours : la question du (non)recouvrement</u>	<u>96</u>
<u>II.7. Dire l'événement : la nomination des objets.....</u>	<u>99</u>
<u>II.7.1. Essai de définition de la notion d'objet.....</u>	<u>99</u>
<u>II.7.2. De l'ordre des objets à la théorie des objets : objets sociaux, objets de discours et objets discursifs</u>	<u>102</u>
<u>II.7.2.1. De la distinction entre objet naturel et objet social</u>	<u>105</u>
<u>II.7.2.2. Des objets sociaux aux objets de discours et objets discursifs.....</u>	<u>108</u>
<u>II.7.2.3. De l'avènement des événements aux objets sociaux : récit, référence et nomination.....</u>	<u>116</u>
<u>II.7.2.3.1. Quelques éléments historiques de la notion d'événement : déclin et résurrection.....</u>	<u>117</u>
<u>II.7.2.3.2. Approches de définition de la notion d'événement.....</u>	<u>118</u>
<u>II.7.2.3.3. L'événement pris entre récit et nomination : référenc(e)iation et sens</u>	<u>121</u>
<u>II.8. Événements, médias et sociétés.....</u>	<u>123</u>
<u>CHAPITRE TROISIEME :</u>	<u>126</u>
<u>COUPURE ÉPISTÉMOLOGIQUE, MÉTHODOLOGIE ET PRÉSENTATION DU CORPUS DE RECHERCHE.....</u>	<u>126</u>
<u>III.1. Analyse du Discours et épistémologie : échapper au piège de l'idéologisation.....</u>	<u>128</u>
<u>III.2. Réflexions préliminaires sur la problématique du corpus en SHS.....</u>	<u>130</u>
<u>III.3. Méthodologie et exposé des contours du corpus de recherche.....</u>	<u>134</u>
<u>III.3.1. Options méthodologiques de recueil et d'analyse des données.....</u>	<u>134</u>
<u>III.3.2. Corpus de recherche : présentation, balisage et logiciels de traitement des données.....</u>	<u>135</u>
<u>III.3.2.1. Constitution du corpus médiatique.....</u>	<u>135</u>
<u>III. 3.2.1.1. Le corpus de presse écrite et positionnements</u>	<u>135</u>
<u>III.3.2.1.2. Le corpus de presse radiophonique et audiovisuelle : radios et télévisions</u>	<u>140</u>
<u>III.3.2.2. Le corpus numérique : des corpus classiques à l'épreuve du web 2.0</u>	<u>142</u>
<u>III.3.2.2.1. Du pouvoir du domaine du web 2.0 : entre logocentrisme et écologisme.....</u>	<u>142</u>
<u>III.3.2.2.2. Le corpus numérique-web 2.0 : données et structuration</u>	<u>146</u>
<u>III.3.2.3. Le corpus extra-médiatique</u>	<u>148</u>
<u>III.3.3. Période d'observation de constitution du corpus : diachronicité.....</u>	<u>149</u>

<u>III.3.4. Question de transcription, de balisage des textes et de logiciels d'analyse.....</u>	151
<u>III.3.4.1. Convention de <i>re</i>transcription des documents hors format texte.....</u>	151
<u>III.3.4.2. Balisage et logiciels d'exploration lexicométrique.....</u>	152
<u>CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE.....</u>	155
<u>DEUXIEME PARTIE :.....</u>	162
<u>DE LA LANGUE AUX DISCOURS. ANALYSE DES ENJEUX SEMANTIQUES ET SOCIODISCURSIFS DE RACISME, ISLAMOPHOBIE ET ANTISEMITISME.....</u>	162
<u>INTRODUCTION DE LA DEUXIEME PARTIE.....</u>	163
<u>CHAPITRE QUATRIEME :.....</u>	164
<u>ENJEUX SÉMANTIQUES DES MOTS EN LANGUE : FORMES ET SIGNIFICATIONS LEXICALES.....</u>	164
<u>IV.1. Racisme, islamophobie et antisémitisme : analyse étymo-morphologique et lexicale.....</u>	167
<u>IV.2. Application de la SPA aux unités lexicales racisme, islamophobie et antisémitisme.....</u>	173
<u>IV.2.1. Description de <i>racisme</i> : Noyau, Stéréotypes et Possibles Argumentatifs.....</u>	174
<u>IV.2.2. Description de <i>islamophobie</i> : Noyau, Stéréotypes et Possibles Argumentatifs.....</u>	179
<u>IV.2.3. Description de <i>antisémitisme</i> : Noyau, Stéréotypes et Possibles Argumentatifs.....</u>	182
<u>IV.3. Synthèse de la description des structures nucléaires des trois mots.....</u>	185
<u>CHAPITRE CINQUIEME :.....</u>	188
<u>DES CATÉGORIES LEXICO-GRAMMATICALES À L'ENVIRONNEMENT SOCIO-DISCURSIF : INVESTIR LES NON-DITS AUTOUR DES OBJETS DE RECHERCHE.....</u>	188
<u>V.1. Faire parler les <i>textes/ discours</i> : application de la strate des DA au <i>corpus</i> de travail.....</u>	190
<u>V.1.1. Les <i>Déploiements Argumentatifs</i> de racisme orientés par DC.....</u>	193
<u>V.1.2. Les <i>Déploiements Argumentatifs</i> de racisme orientés par PT.....</u>	197
<u>V.1.3. Les <i>Déploiements Argumentatifs</i> de islamophobie orientés par DC.....</u>	199
<u>V.1.4. Les <i>Déploiements Argumentatifs</i> de islamophobie orientés par PT.....</u>	203
<u>V.1.5. Les <i>Déploiements Argumentatifs</i> de antisémitisme orientés par DC.....</u>	204
<u>V.1.6. Les <i>Déploiements Argumentatifs</i> de antisémitisme orientés par PT.....</u>	207
<u>V.2. Mise en regard des <i>Possibles Argumentatifs</i> et des <i>Déploiements Argumentatifs</i>.....</u>	208
<u>V.2.1. Des <i>PA</i> et <i>DA</i> : essai de reconstruction des significations linguistiques des lexèmes.....</u>	209
<u>V.2.1.1. Le cas de <i>racisme</i>.....</u>	209
<u>V.2.1.2. Le cas de <i>islamophobie</i>.....</u>	214
<u>V.2.1.3. Le cas de <i>antisémitisme</i>.....</u>	218
<u>V.2.2. Analyse lexicométrique du <i>corpus</i> de recherche.....</u>	223
<u>V.2.2.1. Contextes d'usage de racisme, islamophobie et antisémitisme dans les discours : au-delà du procès en accusation et du rejet de l'accusation.....</u>	231

V.2.2.1.2. « Dynamique » argumentative des discours néo-racistes : discours <i>vs</i> contre-discours.....	248
CHAPITRE SIXIÈME :	310
<u>RACISME, ISLAMOPHOBIE ET ANTISÉMITISME À L'ÉPREUVE DU STATUT FORMULAIRE</u>	310
VI.1. Le statut « formulaire » de <i>racisme, islamophobie</i> et <i>antisémitisme</i> : au-delà de mots-tabous	311
VI.1.1. De J.-P. Faye à A. Krieg-Planque : genèse et caractéristiques de la <i>formule</i>	311
VI.1.1.1. La « formule » : de Jean-Pierre Faye à Pierre Fiala et Marianne Ebel	311
VI.1.1.2. La « formule » dans la perspective d'Alice Krieg-Planque.....	316
VI.2. De l'hypothèse du statut <i>formulaire</i> des mots <i>racisme, islamophobie</i> et <i>antisémitisme</i>	318
VI.2.1. Le caractère de « référent social ».....	319
VI.2.2. Le caractère « polémique ».....	338
VI.2.3. Le caractère « discursif ».....	356
VI.2.4. Le caractère « figé »	359
VI.3. Pour une extension des caractéristiques de la notion de « formule »	362
VI.3.1. Le caractère <i>magico-toxique</i>	362
VI.3.2. Le caractère <i>d'acceptabilité</i>	363
VI.3.3. Le caractère <i>paraphrastique</i>	363
VI.3.4. Le caractère <i>défiant</i>	364
VI.3.5. Le caractère <i>interdiscursif</i>	365
VI.3.6. Le caractère <i>historico-mémoriel</i>	366
VI.3.7. Le caractère <i>inter-idéologique</i>	366
CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE	368
TROISIÈME PARTIE :	391
<u>DE LA VIOLENCE VERBALE À L'INTERCULTURALITÉ. LE VIVRE ENSEMBLE COMME</u>	
<u>ESSAI DE REGULATION DES ANTAGONISMES</u>	391
INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE	392
CHAPITRE SEPTIÈME :	393
<u>DE L'EXCLUSION DANS LES PRATIQUES DISCURSIVES ET INDICES DE VIOLENCES</u>	
<u>VERBALES</u>	393
VII.1. De la <i>violence</i> à la <i>violence verbale</i> : essai de définition et typologie	394
VII.2. De la « violence verbale » à la <i>polémique médiatique</i>	397
VII.3. De la notion d' <i>insulte</i> à la notion de <i>violence verbale</i> : définitions et typologies	399
VII.3.1. Pour une idée de l' <i>insulte</i>	399
VII.3.2. Des <i>insultes</i> et/ou des <i>injures</i> : « affects » et « blessures »	400
VII.4. Discours et contre-discours : modalités argumentatives et exclusion	402

VII.4.1. Éléments d'analyse de l'interaction entre Leclère et Taubira.....	402
VII.4.2. Éléments d'analyse de l'interaction entre Morandini et Tesson.....	405
VII.4.3. Éléments d'analyse de l'interaction entre Morel et "pauvre petite conne".....	406
VII.4.4. Éléments d'analyse des mécanismes discursifs d'inclusion et d'exclusion.....	407
CHAPITRE HUITIEME :	416
DE LA QUESTION DES FRONTIERES CULTURELLES À LA PROBLEMATIQUE DE L'INTERCULTURALITE	416
VIII.1. De la notion de « frontière(s) » : description linguistique et représentations discursives.....	417
VIII.1.1. Essai de description de la signification lexicale de « frontière(s) ».....	417
VIII.1.2. « Frontière(s) » et représentations sociodiscursives	419
VIII.2 De la notion de « frontière(s) » à l'interculturalité.....	422
VIII.2.1. Genèse et essai de définition de la notion de « l'interculturel ».....	422
VIII.2.2. De l'interculturel à l'interculturalité : violence pourtant fécondité.....	424
VIII.2.2.1. <i>Altérité</i> et <i>identité</i> discursive au cœur de l' <i>interdiscours</i>	428
VIII.2.2.1.1. De l' <i>identité</i> à l' <i>altérité</i> : oubli de l' <i>intérité</i> humaine	428
VIII.2.2.1.2. Éléments du jeu des <i>identités</i> et de la <i>légitimité</i> : définitions et application	433
VIII.2.2.1.3. Taubira <i>face</i> à Leclère : <i>Identités sociodiscursives</i> et <i>légitimités</i>	434
VIII.2.2.1.4. Procédés énonciatifs et construction des <i>ethé</i>	434
VIII.2.2.1.5. La question de la <i>légitimité</i>	438
CHAPITRE NEUVIEME :	440
LE VIVRE-ENSEMBLE. LA LAÏCITE COMME MECANISME DE REGULATION DES ANTAGONISMES.....	440
IX.1. Penser le « vivre-ensemble » : au-delà du paradoxe « égaux » et « différents ».....	441
IX.2. Essai de définition linguistique et représentations discursives de la notion de <i>laïcité</i>	443
IX.3.Des <i>antagonismes réels</i> aux <i>construits</i> : un impératif de « désidéologisation » discursive	446
IX.3.1. Essai de définition et logique des <i>antagonismes</i>	447
IX.3.2 Essai de représentation des <i>antagonismes virtuels</i> : une <i>crisologie</i> en perspective	448
CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE	452
CONCLUSION GENERALE.....	461
1. <i>Premier temps. Genèse du projet de recherche et questionnements</i>	462
2. <i>Deuxième temps. Exposé du parcours méthodologique, théorique et conceptuel</i>	463
2.1. Parcours méthodologique : approches et configuration du <i>corpus de travail</i>	464
2.2. Ancrage disciplinaire : des sciences du langage aux SIC et vice-versa	465
2.3. Articulations théoriques et conceptuelles.....	466
3. <i>Troisième temps. Exposé général des résultats</i>	469

3.1. Résultats épistémologiques. Des <i>mots</i> aux <i>objets sociaux</i> , de <i>discours</i> et/ou <i>discursifs</i>	469
3.2. Résultats de l'analyse <i>qualitative</i> : étymo-morphologies et significations linguistiques	471
3.3. Résultats de l'analyse <i>quantitative</i> des données textuelles	474
3.3.1. Résultats de l'analyse des <i>Déploiements Argumentatifs</i> du <i>corpus de travail</i>	474
3.3.2. Résultats de la mise en regard des DA et des <i>Possibles Argumentatifs</i>	479
3.4. Résultats de la vérification des hypothèses de recherche	488
3.4.1. <i>Première hypothèse de recherche</i>	488
3.4.2. <i>Deuxième hypothèse de recherche</i>	491
3.4.3. <i>Troisième hypothèse de recherche</i>	496
4. <i>Quatrième temps. De l'opacité du discours, des limites et des perspectives</i>	498
BIBLIOGRAPHIE	501
INDEX DES AUTEURS.....	521
INDEX DES FIGURES.....	524
INDEX DES TABLEAUX.....	525
TABLE DES MATIERES	526
ANNEXES	Erreur ! Signet non défini.
Annexe n°1 : Transcriptions des données audios	Erreur ! Signet non défini.
Corpus : Échange entre Philippe Tesson et Jean-Marc Morandini, <i>Europe 1</i> , 14/01/2015	Erreur ! Signet non défini.
Corpus : Échange entre Philippe Tesson et Ruth Elkrief, <i>BFM TV</i> , 22/01/2015.....	Erreur ! Signet non défini.
Corpus : Interview de Christiane Taubira avec David Pujadas, <i>France 2</i> , 13/11/2013	Erreur ! Signet non défini.
Corpus : Billet d'humeur « C'est pour qui la banane ? », Bruno Morel, <i>France Inter</i> , 01/11/2013 ..	Erreur ! Signet non défini.
Corpus : Billet d'humeur « À chacun son sacré », Éric Zemmour, Émission « On n'est pas forcément d'accord », <i>RTL</i> , 20/01/2015	Erreur ! Signet non défini.
Corpus : Billet d'humeur "Race blanche" de Nadine Morano, Éric Zemmour, Émission « On n'est pas forcément d'accord », <i>RTL</i> , 01/10/2015	Erreur ! Signet non défini.
Corpus : Interview de Roger Cukierman, Président du <i>CRIF</i> , avec Jean-Pierre Elkabbach, <i>Europe 1</i> , 23/02/2015	Erreur ! Signet non défini.
Annexe n°2 : Corpus lexicographiques constitués de définitions des mots <i>racisme</i> , <i>islamophobie</i> et <i>antisémitisme</i>	Erreur ! Signet non défini.
Annexe n°3 : Relation de co-occurrences entre <i>racisme</i> , <i>xénophobie</i> , <i>islamophobie</i> , <i>antisémitisme</i> et <i>discrimination(s)</i>	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 3.1. Co-occurrences <i>racisme</i>	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 3.2. Co-occurrences <i>islamophobie</i>	Erreur ! Signet non défini.

Annexe 3.3. Co-occurrences <i>antisémitisme</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 3.4. Co-occurrences <i>xénophobie</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 3.5. Co-occurrences <i>discrimination(s)</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe n°4 : Les spécificités (Specifs) liées à chaque source et/ou sous corpus	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 4.1. Specifs - Part : Source Parties sélectionnées : <i>PEH</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 4.2. Specifs - Part : Source Parties sélectionnées : <i>LEA</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 4.3. Specifs - Part : Source Parties sélectionnées : <i>G. P.</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 4.4. Specifs - Part : Source Parties sélectionnées : <i>RSN</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 4.5. Specifs - Part : Source Parties sélectionnées : <i>PEQ</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe n°5 : Retour au corpus pour vérification des contextes de quelques unités linguistique.....	Erreur !
Signet non défini.	
Annexe 5.1. <i>Tangorre</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 5.2. <i>Affaire</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 5.3. <i>Immigration</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 5.4. <i>Islam</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 5.5. <i>Pas parce que</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 5.6. <i>Pas pour</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 5.7. <i>Pas que</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 5.8. <i>Vraiment</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe n°6 : Les concordances. Des opérateurs argumentatifs et les contextes d'usages des mots..	Erreur !
Signet non défini.	
Annexe 6.1. Concordance de l'opérateur <i>donc</i> (DC).....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 6.2. Concordance de l'opérateur argumentatif <i>pourtant</i> (PT).....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 6.3. Concordance de l'opérateur argumentatif <i>mais</i> (MS).....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 6.4. Concordance de l'unité lexicale <i>racisme</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 6.5. Concordance de l'unité lexicale <i>islamophobie</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 6.6. Concordance de l'unité lexicale <i>antisémitisme</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 6.7. Concordance de l'unité lexicale <i>laïcité</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 6.8. Concordance de l'unité lexicale <i>France</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe n°7 : Corpus de presse écrite, numérique et extra-médiatique.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 7.1. Corpus médiatique : presse écrite.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 7.2. Corpus numérique : <i>web 2.0</i>.....	Erreur ! Signet non défini.
Annexe 7.3. Corpus extra-médiatique.....	
.....	Erreur ! Signet non défini.

Pour des raisons esthétiques et pour éviter les débordements d'une note amorcée sur une page sur une autre, nous prions le lecteur de trouver ici, la suite des notes : 142, p. 109, 243, p. 195 et 513, p. 483.

¹⁴² [...] mais sur celui des classes méréologiques développées par le mathématicien polonais Lesniewski. Les premières regroupent des éléments qui "sont rangés dans une même classe pour cela et pour cela seulement qu'ils possèdent tous une propriété" (Grize, 1990, p. 23). Ainsi, pour reprendre un exemple développé par D. Miéville [cité par Grize, 1984, p.217], la classe distributive des planètes est la suivante : {Mercure, Vénus, Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton} et rien d'autre. Cette classe ainsi constituée est unidimensionnelle parce que les éléments qui la composent sont de même nature. Ils ne sont que ce qui détermine exactement la propriété caractéristique, le concept qui l'engendre. Chaque élément possède le même caractère conceptuel. De ce fait, "les anneaux de Saturne", "l'atmosphère de Mars", "ses saisons et ses canaux" et mille autres choses ne sont pas éléments de cette classe » (cf. Sitri, 2003. p, 32).

²⁴³ : « [...] et le seul indiscutable record que nous ayons battu est celui d'endurance à la chicotte ... ». L'auteur en parle en référence aux sévices subis par les esclaves lors de la traite négrière.

⁵¹³ En effet, cette mise en garde trouve un écho dans les travaux de recherche doctorale de Ana-Maria Cozma (2009, p. 195) où elle identifie un DA orienté par DC non pas *normatif*, mais *transgressif* par rapport au protocole sémantique du mot *vie* : [créer organisme/activité DC détruire organisme/activité] ; enchaînement qui, comme elle le dit, « montre l'acte de création portant sur la vie comme un acte de destruction. L'acte de création se trouve de la sorte affecté par la polarité négative inhérente à la signification de *détruire*. ».

Titre : « Interculturalité et violences verbales dans les discours politico-médiatiques français. Enjeux sémantiques et sociodiscursifs autour de racisme, islamophobie et antisémitisme ».

Mots clés : *Altérité, violences verbales, contre-discours, racisme, islamophobie, antisémitisme, web, sémantique, argumentation.*

Résumé : À quoi tient la « dynamique » argumentative des discours *racistes*, *islamophobes* et *antisémites* comme formes de violences, indices du rejet de l'altérité dans l'espace du débat public français en dépit des textes de lois les sanctionnant ? Partant de ce questionnement qui expose la « faille » des contre-discours, notre étude interroge la signification lexicale des « dénominations » (Kleiber, 1981) *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme*, et leur sens discursif à travers les conflits de nominations (Siblot, 2001). Avec une méthodologie à fois qualitative et quantitative, l'analyse s'appuie sur un vaste corpus hétérogène de discours de presse et s'inscrit dans un espace théorique pluriel mais centré sur la *Sémantique des Possibles Argumentatifs* (Galatanu, 1997 ; 2018). Les analyses qualitatives articulées à la statistique textuelle opérée avec les logiciels *Le Trameur*, *Tropes*, *TreeCloud* et *Lexoci3* ont permis d'obtenir de nombreux résultats. Les mots *racisme*, *islamophobie* et *antisémitisme* sont des « objets sociaux » (Searle, 1998) qui n'apparaissent pas que dans des contextes discursifs d'*accusation* et de *rejet de l'accusation*. S'ils vérifient presque tous les caractères « formulaires » (Krieg, 2000c),

le « référent social » par exemple, *islamophobie* et *antisémitisme* sont définis par rapport à *racisme* et partagent le trait /hostilité/ dans leurs noyaux de signification. Contrairement aux deux autres mots, *islamophobie* n'est construit, dans la langue, ni comme « théorie », ni comme « idéologie » ; mais ils sont tous portés par les modalités *doxologique*, *éthique-morale* et *pragmatique*. Pris en charge par les pronoms de la troisième personne du singulier, les discours *racistes*, *islamophobes* et *antisémites* présentent un lexique émaillé d'*insultes* axé sur la problématique des *affaires socio-politiques*, la critique de l'*immigration*, de l'*islam*, des *juifs* et une structure discursive récitativo-dialogale marquée par l'euphémisme, l'allusion et le cryptage ; alors que les contre-discours se dispensent de marques énonciatives, présentent un lexique structuré autour de *racisme*, *islamophobie*, *antisémitisme* avec un exposé des récriminations adverses étayé de commentaires journalistiques exempts de grossièretés et une structure discursive descriptivo-polyphonique (Bakhtine, 1975).

Title: « Interculturality and verbal violence in French politico-media discourses. Semantic and sociodiscursive issues around racism, islamophobia and anti-Semitism ».

Keywords : *Otherness, verbal violence, counter-speech, racism, islamophobia, anti-semitism, web, semantics, argumentation.*

Abstract : What is the argumentative "dynamic" of *racist*, *islamophobic* and *anti-semitic* discourses as forms of violence, indicative of the rejection of otherness in the space of French public debate despite the legal texts sanctioning them ? Starting from this questioning which exposes the "flaw" of the counter-speeches, our study questions the lexical meaning of "denominations" (Kleiber, 1981) *racism*, *islamophobia* and *anti-semitism*, and their discursive meaning through the conflicts of "nominations" (Siblot, 2001). With a methodology that is both qualitative and quantitative, the analysis is based on a large and heterogeneous corpus of press discourse and is part of a plural theoretical space centered on the *Semantics of Possible Arguments* (Galatanu, 1997). Qualitative analyzes linked to the textual statistics performed with *Le Trameur*, *Tropes*, *TreeCloud* and *Lexoci3* software have yielded many results. The words *racism*, *islamophobia* and *anti-semitism* are "social objects" (Searle, 1998) that do not only appear in discursive contexts of accusation and rejection of the prosecution.

If they check almost all the "form" characters (Krieg, 2000c), the "social referent" for example, *islamophobia* and *anti-semitism* are defined in relation to *racism* and share the trait / hostility / in their kernels of meaning. Unlike the other two words, *islamophobia* is not constructed in language as either "theory" or "ideology"; but they are all driven by the *doxological*, *ethical-moral* and *pragmatic* modalities. Supported by the pronouns of the third person singular, *racist*, *islamophobic* and *anti-semitic* discourses present a lexicon enamelled insults focused on the issue of socio-political *affairs*, criticism of *immigration*, *Islam*, *Jews* and a narrative-dialogical discursive structure marked by euphemism, allusion and encryption; while counter-discourses dispense with enunciative marks, present a lexicon structured around *racism*, *islamophobia*, *anti-semitism* with a description of the opposing recriminations supported by journalistic comments free from profanity and a descriptivo-polyphonic discursive structure (Bakhtine, 1975).